REVUE

DES

LANGUES ROMANES

Autres livres à télécharger sur le site
https://abbassa.wordpress.com

REVUE

DES

LANGUES ROMANES

PUBLIÉE

PAR LA SOCIÉTÉ

POUR L'ÉTUDE DES LANGUES ROMANES

Tome XLV

(Vme Série — Tome VII)

MONTPELLIER
AU BUREAU DES PUBLICATIONS
DE LA SOCIÉTÉ
POUR L'ÉTUDE DES LANGUES ROMANES
Rue de l'Ancien-Courrier, 2

PARIS
G. PEDONE-LAURIEL
Libraire-Éditeur
13, RUE SOUFFLOT

M D CCCC II

REVUE

DES

LANGUES ROMANES

UNE NOUVELLE ÉDITION DU *ROMAN DE FLAMENCA* [1]

Le volume qui fait l'objet de la présente étude n'est que le premier et ne constitue que la moitié de la 2e édition, depuis longtemps attendue, de *Flamenca*. Il comprend seulement le texte du poème, précédé d'un court avant-propos, et le vocabulaire. L'introduction, la traduction, qui cette fois sera complète, et les notes composeront le second volume.

La première édition de *Flamenca* parut en 1865. Il est naturel que celle qui nous est offerte aujourd'hui réalise sur celle-là un progrès considérable. C'est dans la traduction que ce progrès devra surtout se marquer, car, outre les lacunes qu'on regrettait d'y trouver, elle laissait à désirer plus encore que le texte lui-même.

Ce texte, dont nous avons donc seulement, aujourd'hui, à nous occuper, se présente à nous sous un aspect autrement satisfaisant qu'autrefois. L'éditeur l'a revu soigneusement sur

[1] **Le roman de Flamenca**, publié d'après le manuscrit unique de Carcassonne traduit et accompagné d'un vocabulaire. — Deuxième édition, entièrement refondue, par Paul Meyer, membre de l'Institut. Tome I. Paris, Emile Bouillon, 1901. *Bibliothèque Française du Moyen Age*, t. VIII.

167923

le ms. unique, ce qui lui a permis de corriger un très grand nombre de fautes de lecture qui le dénaturaient dans la première édition. Il a de plus introduit dans ce même texte, ainsi rétabli selon la teneur du ms., mais visiblement altéré en mille endroits par un scribe négligent, les plus heureuses corrections. Enfin le vocabulaire, qui dans la première édition, malgré le louable effort dont il témoignait, était resté par trop insuffisant, a reçu, dans celle-ci, un accroissement et des améliorations qui en font un ouvrage tout à fait nouveau. M. Meyer, du reste, n'en est plus à faire ses preuves en ce genre de travaux. Si le glossaire actuel, pas plus que ceux de la *Croisade*, de *Daurel et Beton* et de *Guillaume de la Barre*, n'est partout exempt d'erreurs, et, s'il présente même quelques lacunes, on ne peut qu'en louer la richesse et, en général, l'exactitude.

On aurait, peut-être, en décernant à cette première partie de la nouvelle édition de *Flamenca* les éloges qu'elle mérite, à faire quelques réserves sur la méthode et les procédés de critique de l'éditeur. Je crois devoir, aujourd'hui du moins, m'en abstenir, parce qu'il est possible — c'est du moins ce qu'un passage de l'avant-propos laisse entendre — que l'introduction et les notes présentent une justification acceptable de ce qu'on serait autrement porté à blâmer.

Mais, il faut le dire dès aujourd'hui, car il n'est pas nécessaire d'attendre l'apparition du second volume, pour se prononcer sur ce point, la nouvelle édition du texte de *Flamenca*, si considérable que soit le progrès qu'elle réalise sur la première, si nombreuses qu'y soient les habiles restitutions de passages corrompus, n'est point encore l'édition, je ne dis pas définitive (il n'y en a guère de telles, et il ne saurait y en avoir dans des conditions pareilles à celles du cas présent), mais l'édition aussi parfaite que possible, ces conditions étant données, qu'on était en droit d'attendre de M. Paul Meyer. Aussi ne saurais-je souscrire sans réserve au jugement qu'il émet lui-même sur son travail : « Je crois, dit-il, avoir fait rendre au manuscrit tout ce qu'on en pouvait tirer. » Eh bien! non. On en pouvait tirer davantage, et M. Meyer le pouvait mieux qu'aucun autre. Il lui suffisait d'y appliquer, avec une attention plus soutenue et plus réfléchie, et aussi avec quelque défiance de son propre sens,

surtout de la justesse de ses premiers aperçus, cette critique si éveillée d'ordinaire, qui l'a rendu justement redoutable, et ces rares qualités de clairvoyance et de pénétration qu'on admire en lui, et dont il sait si bien user, — non parfois sans un surprenant mélange de légèreté, — quand il s'agit de juger les travaux d'autrui.

Cette remarque, je le répète, ne porte et ne peut porter que sur l'établissement du texte. Une appréciation générale ne sera possible que lorsque nous en aurons tous les éléments, c'est-à-dire quand le second volume aura paru. Je me bornerai donc, dans les pages qui vont suivre, à soumettre au lecteur et à l'éditeur lui-même, qui en acceptera peut-être quelques-unes, les corrections qui me paraissent pouvoir être proposées en certains endroits du texte, et en général les observations que m'a suggérées une lecture attentive, en même temps que les résultats d'une collation minutieuse que j'ai faite du ms. et dont je parlerai tout à l'heure.

Je me suis autrefois beaucoup occupé de *Flamenca*, et j'avais même commencé dans la *Revue des langues romanes*, il y a déjà vingt-cinq ans[1], la publication d'une série de notes consacrées à la critique et à l'interprétation du texte de ce charmant poème. Cette publication fut interrompue et finalement abandonnée, pour des motifs qu'il est inutile d'exposer ici. Mais j'ai conservé mes notes et plusieurs d'entre elles ont pu encore être utilisées, les passages qu'elles visaient n'ayant pas reçu dans la nouvelle édition les corrections dont ils me semblaient susceptibles.

Depuis, ayant obtenu de M. le Maire de Carcassonne, par l'obligeant intermédiaire de son collègue de Montpellier, qui était alors M. Castets, doyen de la Faculté des lettres, communication du manuscrit, j'ai pu, grâce à la collation très attentive que j'ai faite du texte imprimé, corriger un grand nombre de fautes de lecture. De ces fautes plusieurs ont persisté dans la nouvelle édition, et il y en a çà et là quelques-unes de nouvelles. Je relèverai, des unes et des autres, celles que j'ai pu constater avec certitude.

Au lieu de ranger mes remarques sous des chefs différents,

[1] Tome IX, pp. 24 et suiv.

il m'a paru plus simple et plus commode de les présenter dans l'ordre même des vers du poème, qu'elles s'appliquent aux leçons du ms., à l'établissement du texte, ou à son interprétation, c'est-à-dire au vocabulaire. On pourra trouver plusieurs de ces remarques minutieuses. Mais le *Roman de Flamenca* occupe dans la littérature provençale et, en général, dans la littérature médiévale, un rang si élevé, c'est pour l'histoire de la civilisation un document d'une telle importance que tout effort, si humble qu'il soit, tendant à en rendre le texte plus intelligible et plus correct, paraîtra devoir être encouragé. L'éditeur lui-même, qui se fait, à juste titre, un mérite d'avoir indiqué en note « toutes les particularités graphiques qui ne pouvaient être conservées dans le texte », ne me saura pas mauvais gré d'avoir noté celles ou une partie de celles qui ont échappé à sa révision.

M. Antoine Thomas a publié dans le cahier de juin dernier du *Journal des Savants*, sur la nouvelle édition de *Flamenca*, un article très important, rempli d'observations judicieuses et de conjectures pour la plupart aussi ingénieuses que plausibles[1]. Dans un certain nombre de passages, j'avais déjà corrigé les mêmes fautes ou fait les mêmes observations que lui. Je n'ai pas cru devoir supprimer de mon article les notes concernant ces passages.

Vers 18. « Si Flamencha deven esclava. » Pourquoi ne pas écrire ici *Esclava*, avec une majuscule, puisque plus loin (v. 36) on écrit ainsi *Esclaus*, qui en est le masculin?

30. « pot ». Le ms. porte *poc*.

65. « e demandet ». Corr. *e*[*l*] *d*.

71. « si a bon plag ». Corr. *ci*, puisque l'éditeur ramène systématiquement à l'orthogr. étymologique les particules *si* et *ci* et leurs composés. Et c'est le seul cas, pour le remarquer en passant, où il agisse ainsi, malgré l'inconséquence qu'il y a à ne pas généraliser le procédé.

[1] Je signalerai particulièrement celles qui concernent les vers 1096, 2717, 5236, 6097. — Quant aux vers 1194-1199, je ne saurais être de son avis, sauf en ce qui concerne l'observation sur *fenera* et *sabra*.

73. « Ben par que no t'iest feinz. » Lire *no t'i est*, en supprimant *que?*

79. « que i ponhem » = *que nous tardions*. Le vocab. ne donne pas cette acception, qu'on retrouve au v. 6842 et qui est encore en usage.

147-8. « Consi a venir s'aparella Tals cortz... ». *Venir* doit paraître ici un peu surprenant. Aussi n'est-ce pas ce qu'il y a dans le ms. On y lit *nemur* = Nemours (sans *s*, comme au v. 1077) ; et c'est justement ce que le contexte exige.

153. « Anc Archimbautz ges non retenc ». Ms. *Ans*, qui ne convient pas ; mais *anc* ne convient guère mieux. Corr. *Ens*. Le nom de ce personnage est partout ailleurs précédé de l'article honorable. Je remarquerai à cette occasion que presque partout où l'éditeur imprime *En A.* ou *d'En A.*, il faudrait imprimer *e N'A.* ou *de N'A.*, selon, d'ailleurs, l'indication constante, ou presque constante, du ms.

154. « avant ». Ms. *avan*.

164. « sufr' el cors. » M. Meyer, à *l'errata*, supprime avec raison l'apostrophe. Mais il devrait aussi rétablir la leçon du ms. *sufril*, qu'il a le tort de changer en *sufrel*, car *sufri* (3e pers. sing. ind. prés.) n'est pas une forme incorrecte.

175, note. L'*s* de *tostz* est exponctuée dans le ms.

256. « De part Flamenca saludet. » Cor. *Flamencal*.

274. « si en leis. » Ms. *ses* (*sesi*, avec l'*i* exponctué), à rétablir. C'est une forme bien connue, et dont il y a d'autres exemples dans ce texte.

309. Supprimer la virgule. La construction doit être : « de ren que cor saupes pensar que boca etc. »

311. « Archimbaut[z]. » Rétablir *Archimbaut*. « On servit (*serviron*) Archambaut et le comte. » On ne s'expliquerait pas que le comte et surtout Archambaut, son hôte, fissent le service. L'emploi de *coms*, comme régime, ne doit pas faire difficulté. Les exemples ne sont pas rares d'une pareille infraction à la règle des cas, pour les noms de personne ou de dignité. Cf. *Revue*, X, 277.

327-28. « maïstre : mal istre. » Corr. *maestre : mal estre*, car, s'il n'y a pas d'objection à faire à *maïstre*, je ne crois pas qu'on puisse accepter *istre* comme une forme régulière.

387-388. « deneir[s], drap[s], cullier[s], enap[s] ». Pourquoi

ces *s*? Ce sont là des nominatifs pluriels. Ou alors pourquoi *aur et argen* sans *s*? Il n'y avait rien à changer à la leçon du ms.

400. « Ni l'autra carn ja meins non valgra ». Le contexte, ce me semble, repousse ici l'idée du conditionnel. Il faudrait donc donner à *valgra* sa signification étymologique, et entendre : « les autres viandes (bœuf, mouton, etc.) ne valaient pas moins », à savoir que la volaille et la venaison dont l'énumération précède. On sait qu'un pareil emploi de l'ancien plus-que-parfait, rare à la vérité et archaïque, n'est pas sans exemples en d'autres textes. Il serait intéressant de pouvoir le constater ici.

401. « a fag ». Ms. *ha f.*

429. « mouta spessa ». Corr. *mout espessa.* Je ne crois pas que le féminin *mouta* ait jamais été employé devant un adjectif, dans la fonction de *mout*, pour exprimer le superlatif, comme il est dit au vocabulaire.

433. « ques fo eissitz A l'encontre. » *ques fo* est pour *que fos* du ms. Bonne correction ; mais mieux vaudrait *quel fo.*

469. « paubre[s]. » Pourquoi cette correction? Le pluriel convient mieux ici que le singulier.

473. « Es anc per el non s'amermet ». Corr. *per al?* L'éditeur propose *per ren*, qui revient au même, mais s'éloigne bien davantage de la leçon du ms.

488. « Ben lo feiran el cais gelar ». Corr. *il.*

570. « tanta reva ». C'est bien par « fantaisie, idée saugrenue, absurdité » que ce mot *reva* (voir le vocabulaire) doit se traduire. Il existe encore avec des acceptions diverses, dont celle-ci. On dit, par exemple, à Montpellier : « Quanta reva te pren ? » Quelle lubie te prend? « Aco's una reva que i a passat per la testa. » Ce même mot s'applique aussi aux épidémies ou à leur cause inconnue. De l'influenza, du choléra, on dira : « C'est une rêve qui passe. » Une servante disait dernièrement, à propos d'une maladie qui sévissait dans mon quartier : « Moi, je ne prends pas facilement les rêves. » Faut-il voir là une expression métaphorique, analogue à celle de « payer son tribut à la maladie », si fréquemment employée ? On sait que *reva,* en provençal comme en bas-latin, et comme *rêve* en français, est le nom d'un certain impôt.

573. « baizar es estreiner. » M. Meyer indique, avec doute, au vocabulaire, la correction *esteiner*, qui paraît sûre. Mais il faut aussi corriger *baizar* en *baissar*. Ces deux mots *baizar* et *estreiner* étant naturellement associés (cf. 5941), la première erreur du scribe a entraîné la seconde.

588. « conseillers... » Ce mot signifie coussin, ou quelque chose d'analogue. M. Meyer en a trouvé, dans un inventaire de 1288, un exemple qui, joint à celui qu'a relevé Raynouard, ne laisse aucun doute sur sa vraie signification. Mais il paraît bien difficile d'admettre que ce soit « une expression métaphorique dérivée de *conseil*, au sens d'entretien privé. » Il existe en provençal à côté de *coissi* un autre substantif de signification analogue, sinon identique, qui est *cosser*, féminin *cossera*[1]. Serait-il trop téméraire de supposer un dérivé *cosserier*, qui aurait pu facilement devenir *cosselier*? Mais d'où vient *cosser*?

681. « Que l'yras trobet a l'uisset. » Dans la première édition on lisait *Lyras*. Ce Lyras devient aujourd'hui un nom commun, sans que le glossaire nous éclaire sur sa signification. Les notes du second volume le feront sans doute. En attendant, on ne peut, semble-t-il, le traduire que par *l'affligé* ou *l'irrité*. Je ne sais, quant à moi, quel est le personnage de roman ainsi désigné.

710. « en bala. » A cette expression, que M. Meyer traduit très justement, à ce qu'il semble, par *en bloc, ensemble*, on peut comparer *amas o*, aujourd'hui si usité, qui a ce même sens.

736-737. Il doit y avoir une lacune entre ces deux vers. Les idées, de l'un à l'autre, ne paraissent pas se suivre, et le v. 737 est très obscur.

739. « a cascus ». Corr. *cascun*.

752. « Mais Cobezesal venc comtar ». *Comtar* paraît ici assez impropre. Corr. *conortar*, en supprimant *Mais*?

[1] On en trouvera un exemple, en même temps que de *cosseillier*, au tome XXXII de la *Revue*, p. 193. Une variante est *cocena* (Rayn. II 427) à qui, comme à *cossera*, paraît convenir plus spécialement la signification de matelas ou de couette. C'est d'ailleurs de *cocena* (*cossena*) que *cossera* paraît provenir, comme *cosser* de *cossen*. Mais je n'ai pas rencontré cette dernière forme.

755. « Oi ! oi ! » *Oi*, interprété simplement par *exclamation*, doit signifier ici *oui*, comme en d'autres endroits du poème qui seront signalés plus loin.

810. « Que la manega no[n] i es gap ». Corr. plutôt, car la grammaire exigerait *gaps*, que la rime repousse : *no i es* [*per*] *gap*.

816. « li di[s] sos cors ». Ms. *se cors*. M. Meyer, qui accepte ailleurs l'article féminin *sa*, aurait pu ne pas rejeter ici ce *se*, qui est la forme masculine suj. sing. du même article. « Le cœur lui dit. » L'adjectif possessif, en de telles phrases, n'a pas besoin d'être exprimé.

823. « Neis antreseinz... » L'édit propose la correction *ni*. C'est *nes* (*ne* + *s* euphonique), qui est ici naturellement indiqué.

823-4. « deia... torneia. » C'est sans doute par distraction que M. Meyer écrit ici ces deux mots par *i*, car ailleurs il emploi le *j*. Cf. vv. 519-20, 2238-9, etc.

870. « sen. » Corr. *fen* (= fenh) ? Cf. v. 875.

890. « Lo reis vol ». Le ms. porte *Le*, qu'il faut naturellement rétablir.

952. « vos ». Ne peut-être ici le pronom personnel, ni, semble-t-il, *voz* (vocem). Le vocabulaire, sans citer pourtant ce vers, n'indique d'autre signification que celle de *voix*. Je pense qu'ici il s'agit de *vœux*. S'il fallait une correction, *als* serait tout indiqué.

976. « a despes. » Ms. *ha d*.

980. « dures. » Voir la note. Le ms. porte *duretz*.

1024. « Oi ! lo mal aion... » Lire *Oï lo ! Mal aion*... C'est une réponse à la question qu'Archambaut se faisait à lui-même au vers précédent. *Oi* est une forme, déjà signalée plus haut v. 755, de l'affirmation (= *oc* avec *c* vocalisé), encore fort usitée en divers lieux (Montpellier, Alais, etc.), et *lo* est le pronom neutre sujet, inexprimé, comme à l'ordinaire, dans la proposition à laquelle celle-ci répond. Cf. v. 2579, 6187.

1038. « Deforas art, dedins acora. » Corr. *atora* (il gèle), que le contexte semble exiger. Voy. Mistral *Tor*, Sauvages *Toura*, et les glossaires des diverses éditions de Goudelin.

1072. « aital don er ! » Que signifie cela ? Il faut un mot pouvant rimer avec *enquer* ou *enquier*. La correction *dongier*

ou *donier* se trouve ainsi toute indiquée. C'est le français *dangier*, avec son acception ordinaire chez les romanciers et les lyriques.

1073. Virgule après *leis*.

1078. « Mi cuh eu be que la sentis ». J'écrirais *l'asentis* (= *li a.*), du verbe *assentir*, qui manque à Raynouard, mais qu'on peut voir dans Mistral.

1079. « Asaborada la savia ». Cette forme *savia*, admise au vocabulaire comme imparfait de *saber*, paraît inadmissible. Je lirais : *la s'avia :* « il *se* l'avait savourée ».

1125. « geus ». Pour *ja vos*, est-il dit au glossaire. J'en doute. Je lirais *gens* avec un point d'exclamation à la fin du vers. Cette particule qui accompagne d'ordinaire la négation, est aussi employée au positif, comme explétive, et il y en a, dans notre poème, des exemples certains. Voy. le vocabulaire et ajoutez aux exemples cités *giens* 5528.

1129. « forfes. » Est-ce bien la vraie leçon? La 1re édition portait *forses*, ici comme plus loin (3579), et je n'ai pas, en ces deux endroits, relevé de faute, dans ma collation. Cette forme d'ailleurs existe encore (*'nâ forsei* en Limousin).

1147. « Malaus balli ». Ms. *falli ;* la correction *salli* est mieux indiquée, et le contexte n'y répugne pas, à condition de sous-entendre quelque chose comme *cela* (ce mot, cette parole)? Cf. v. 6022, où un sujet neutre est également sous-entendu.

1152. « tan s'i pert ». Corr. *tems i.*

1162. « Que semblon Flamencha espinat ». Il ne s'agit certes pas ici, malgré la majuscule, de l'héroïne du poème : *flamencho*, d'après Mistral, signifie *toison* en Dauphiné ; quant à *espirat*, qui suit dans le ms., c'est vraisemblablement un autre substantif, qu'on pourrait traduire par buisson, tas d'épines, en adoptant la correction très plausible de M. Meyer.

1192. « que nom folleja. » Corr. *non*. Le pronom réfléchi de la 1re personne n'a rien à faire ici. Le sujet du verbe est Flamenca, et non Archambaut, comme le suppose assez singulièrement l'éditeur (voir le vocabulaire). « Je la crois innocente, quoique je me plaigne d'elle ; mais il faut être sur ses gardes. Et que ferais-je si un misérable l'avait fait succom-

ber ?... » La contradiction des paroles du personnage est l'expression naturelle du désordre de ses idées.

1217. « [D'] aisso... » Correction inutile : *aisso* est régime direct de *blasman*, comme *que*, qui le remplace, de *lauzar ; me*, dans le premier *quem*, comme dans le second (où il ne peut y avoir doute), = *mihi*.

1218. « Petit sap fors de castiar. » Le ms. a *fort*. D'après la première édition, où on lit *for*[*s*], j'avais cru que la leçon du ms. était *for* ; et c'est la bonne, comme je l'ai dit il y a longtemps.

1222. « Mais am [mais]... » Cette répétition de *mais* est un peu choquante. Dans la première édition, M. Meyer avait adopté une autre correction : *Mais am*[*ieu*], peut-être préférable. Ou vaudrait-il mieux, corriger, si on tient à la conjonction adversative, [*Mas*] *mais am* ?

1224. « a Bolonha. » Le ms. porte *na Bolonha*, ce dont l'éditeur ne parle pas. On peut conserver ce *na*, sauf à écrire *n'a*. Et comme la tournure de la phrase paraît s'accommoder mieux du parfait composé que du parfait simple, je suppléerais un second *a*, ce qui donnerait : « Apres n'a a Bolonha, o hon ? », avec élision de l'a final de Bolonha. « Il en a appris, de la chicane, à Bologne ou ailleurs ! »

1236. « so trobet en espera. » Par des procédés mathémathiques, est-il dit au vocabulaire. Il faut plutôt entendre *par l'astrologie*. Cf. un des exemples cités par Raynouard.

1237. « qui m'o sabria. » Je mettrais après ce mot plusieurs points (il n'y a aucun signe de ponctuation dans l'édition) et un point d'interrogation à la suite.

1255. « cachutz ». Corr. *cajutz* pour *cazutz*.

1275-6. « miellers : piegers. » Simples assonances, à moins qu'on n'admette un déplacement peu vraisemblable de l'accent. On ne voit pourtant pas de correction à proposer, et le contexte n'en réclame pas.

1312. « nom [fai] demora. » Lire *non i* et supprimer *fai*.

1315. « E fes li faire aital pertus ». Pourquoi écrire *aital*, puisque les deux premières lettres sont grattées dans le ms. ?

1330. « Quan la fort gelosial tocha ». Corr. *cocha*.

1334. « Non escriurian los motz nils vers. » Ce vers doit

rimer avec *Mes* (la ville de Metz). Corr. *vetz* (défenses) ? Cf. 5428 et *devesa* 1776.

1411. « per son jausimen ». Au vocab. « jouissance ». Corr. *chausimen*, qui est certainement le mot qui convient ici.

1423. « E de davan es el ac messa ». Leçon du ms. a conserver, soit qu'on lise ainsi (*es* étant pour *et*[1]), soit qu'on préfère *e sel* (= *en cel*), « pour céler ». Cette même expression se retrouve plus loin, v. 1552. Le *Donat provençal* traduit *cel* par *cautela*, qui convient très bien à ce dernier exemple.

1426. « Hon i sezia. » Corr. simplement *i*[*l*].

1480. « cascus. » Il y a *cascuns* dans le ms.

1493-4. Mettre le point à la fin du second vers, et une virgule seulement après le premier. Cf. v. 1901.

1502. « Ni [l]eis si descaus... » Correction inadmissible, *leis* ne pouvant être sujet. Le ms. porte *Nieis* qui suggère *Nieil*[2] = *ni il*, comme *niei* (v. 5102) = *ni i*, comme *siei* (v. 4294) = *si i*, et par conséquent la correction *Ni il*. Sur ces formes et des pareilles cf. *Revue* XIV, 116.

1540. « Pas ai, fai s'el, las mas e mort ». Lire *pasai* en un seul mot (cf. *anai* 7361) et corr. *els mas se mort*?

1546. « Geus bainas plus soven que nos. » Lire *Gens*. « Vous vous baignez bien plus souvent que nous ! » Cf. la note sur v. 1125.

1552. « car estet en cel De sa mollier ». *estar en cel* veut dire ici *être en surveillance*, plutôt que *se tenir en cachette*, comme il est dit au glossaire. Cf., à la fin d'une charte que M. Meyer a publiée dans son Recueil d'anciens textes (p. 173) : « Aquist cofraire nos tenont *en sel* e en regart deus avers e daus cors... » Voir ci-dessus la note sur 1423.

1557. « E tot o fes digastendons ». Ce dernier mot, qui reparaît plus loin (v. 2441), et dont la signification précise est incertaine, n'a été signalé nulle part ailleurs. Comme c'est évidemment un mot composé, M. Meyer propose, avec doute, de le décomposer en *digas t'en donz*, sans l'expliquer autrement. Ce doit être, dit-il, « une expression populaire, indi-

[1] Pour cet emploi pléonastique de *et*, d'ailleurs bien connu, cf. plus haut 1040 et plus loin 1511.

[2] Rien de plus commun dans le ms. que la confusion de *l* et de *s*.

quant un état d'esprit ». Pourquoi pas aussi bien une attitude physique ? Je me demande, quant à moi, si nous n'aurions pas dans *digas*, où M. Meyer voit, à ce qu'il semble, l'impératif du verbe *dire*, une autre forme de *gigas*, jambes. Pour la réduction de *gi* (*dji*) à *di*, cf. *Revue des l. r.*, VI, 293, et *Guillaume de la Barre*, introduction p. LXXV-LXXVI. Le tout signifierait alors : *Donne t'en des jambes !* et cette expression, dont il y a tant d'analogues en provençal (cf. p. ex. *a no m'en calj*, surtout dans le provençal moderne, reviendrait à dire « à la course », « à la hâte », et, par une extension assez naturelle, « brusquement ». — On peut encore supposer que le mot a été forgé par l'auteur lui-même, sur le modèle des expressions adverbiales telles que *de genoillons*, pour peindre plaisamment l'attitude raide (litt. *à jambes tendues*) d'Archambaut, l'aspect rude et sévère qu'il voulait se donner.

1678. « gabar ». Le voc. n'indique d'autre acception que *moquer* (*se*), *railler*. Ce verbe a aussi la signification de louer, ici louer avec exagération. Borel, dans son dictionnaire, sous *gaber*, qu'il traduit par se moquer, donne deux exemples en ancien français de cette signification, et ajoute : « Au contraire ce mot signifie *louer* dans les montagnes du haut Languedoc. »

1729-1730. « En l'an cen ves en un jorn tan Com a de renda en tot l'an. » Une correction est évidemment indispensable. *En lai* (là-bas) pourrait convenir. Ou suffirait-il d'écrire *En lan*, où *lan* serait le *la* nasalisé qu'on a dans la locution *lanquan* ?

1756. Je corrigerais *fora* en *fos* et rétablirais *per* supprimé par l'éditeur, en dépit de la grammaire.

1762. « lo ver ». Ms. *per ver*, que je préférerais.

1764. « Cant legit ac totz los auctors ». *Cant*, ici, a la signification de *puisque*, *car*. Cette acception, connue des dialectes modernes, et que Raynouard n'a pas mentionnée, n'a pas été relevée dans le vocabulaire. On la retrouve plus loin, v. 3035.

1765. Supprimer la virgule à la fin du vers.

1877. « *bel les* ». Lire *beil* (= *be li*) *les*, avec le ms.

1881. Lire *pros hom 'el plus leial*,

1915. Lacune après ce vers? Cf. v. 1917: *En pauc de temps es fort cregutz.* Or on n'a pas dit l'âge de Guillem.

1921. « alajet. » Corr. *alachet.* Plus loin v. 4540 *cojatz*, où le même affaiblissement de la chuintante se remarque, a été justement corrigé *cochatz.*

1944. « qu'en son cor ha. » Corr. *que* ? Cf. les trois vers suivants, surtout 1946-7 et encore 1952.

1966. « E la tor. » Corr. *De la tor* ?

1981. « ben sai. » Paraît avoir ici déjà la signification du moderne *bessai* (peut-être).

1985. « per aquest ». A quoi se rapporte cet *aquest* ? Corr. *aiga* ? C'est-à-dire *par les bains.*

1992. « non garisqu'els bainz Ab sol que lo perque s'i bain. » Rimes incorrectes. Corr., au premier de ces deux vers ou *el bain*, ou, mieux peut-être, *nol gariscol bain.*

2049. « Sin aissim » Ecrire *si 'n (si en aissi)*, la préposition *en* ne se liant pas avec *si*, comme l'adverbe-pronom *en* ou *ne*, dans les textes correctement imprimés.

2088. « Quar pauc n'i a e par non dura. » Rétablir l'ordre des mots comme dans le ms., en corrigeant : « Quar par no i a e pauc *madura* » ?

2091. Corr. et ponctuez : « Qui l'i met, l'us o l'autre mor. »

2109. « Ques van... gaban. » Se vantant, et non pas se moquant. Cf. v. 1678.

2164. « Ben cug valgues unas daveras. » Corr. *ne valgues un ?* Le copiste, trompé par la finale de l'adverbe, aura donné à *un* la flexion du féminin pluriel et supprimé *ne* pour rétablir la mesure. Ou vaut-il mieux ne rien changer ici, et, au vers précédent, substituer *joia* à *plazers* ?

2168-2169. Ces deux vers sont terminés par le même substantif *plazer*, de signification identique aux deux endroits. Corr. *voler* au second.

2203. « Si ben hom tant non la tirera». Corr. *las.* « Il n'eût pas porté de chausses de *saie,* si bien qu'on les eût tirées (aussi collantes qu'elles fussent). » La construction est un peu embarrassée ; ou faut-il une autre correction ? Cf. le v. 5827.

2216. « Be l'aiga ». Corr. *De l'aiga.* v. Cf. 3884, 5666.

2224. « Abtant lai venc En Peire Gui. » Le ms. a *lo venc*,

qui pouvait rester, soit qu'on considère ce mot comme pronom neutre, sujet explétif, soit qu'on préfère y voir un adverbe de lieu. Cf. pour le premier cas, *Romania* IV, 342 ; pour le second, *Revue des l. r.*, IX, 357, et X, 210.

2243. « la ». Ms. *lo*, à rétablir ; se rapporte à *argen*.

2304. « ben mout sabes orar. » Corr. *mout ben*.

2309-10. « no m'en fas Ges ara trop gais ni trop leri. » Corr. *gai*, pour mettre cet adjectif d'accord avec le suivant, que la rime ne permet pas de modifier.

2314. « ben mout ne vales mais. » Corr. *e mout* ?

2349. « Guillem non au ni ve ni sen ». Ms. *Non aus ni ves*, et de même ailleurs, p. ex. 2750 *ves*, également rejeté. Pourquoi ces corrections, puisque l'éditeur a renoncé, il le dit lui-même, « à régulariser la graphie », et que ces formes peuvent être caractéristiques du dialecte de l'auteur ou de celui du copiste ? Il y en a d'ailleurs de pareilles en d'autres textes, p. ex. la *Vie de Sainte Douceline*. Voy. *Revue des l. r.* XVIII, 21, note 1.

2355. « qu'el cor li reveilla ». Lire *quel cor*. *Reveillar*, que je sache, n'a jamais été neutre.

2381. « E ja nol toc hom trop suau. » La correction proposée (*sil toc*) fausse le sens, qui est et doit être, comme le contexte l'indique suffisamment : « On le frapperait rudement qu'il ne sentirait pas le coup. »

2399. « Perque so vos mi celavatz ? » M. Meyer lit ici comme le ms. lui-même ; mais je crois qu'il aurait mieux valu écrire *Perques o*.

2424. « Al meins baissera lo nasil. » Non pas le nez, comme traduit l'éditeur, mais la bande qui le cachait. L'auteur appelle ici cette bande *nasil*, peut-être par plaisanterie, comme nous appelons cache-nez une cravate qui n'a pas pour emploi de cacher le nez plus que la bouche ou le menton.

2442. « mal aceutz ». Ce mot, où M. Meyer voit aujourd'hui avec raison le représentant d'*acceptus* (en catalan *accepte*, castillan *acepto*), figure, sous la forme *aciout*, dans le dictionnaire de Sauvages, qui le traduit par *dispos, alerte*.

2483-4. « Le cappelas ab l'isop plou, Lo sal espars per miei lo cap. » La ponctuation indique que l'éditeur ne donne pas de régime à *plou*. Je crois que c'est à tort, et qu'il faut supprimer

la virgule. « Le prêtre pleut (fait pleuvoir), avec le goupillon, l'eau bénite sur la tête de Flamenca. » Le mot *sal* est ici masculin, contrairement à l'usage général de la langue d'oc (comme *man* en plusieurs endroits du poème), ce qu'on n'a pas noté au vocabulaire, non plus qu'on n'y a relevé la signification d'*eau bénite*, qu'il a évidemment en ce passage, soit à lui seul, soit avec l'adjonction du participe *espars* qui le suit (*sal sparsum* [*in aqua*]?)[1], et qui, dans le cas contraire, serait là seulement pour donner plus de précision à l'idée exprimée par *plou*.

2501. Virgule après ce vers.

2520-1. « Et ab la ma qes fon seinada Ac baissat un pauc lo musel ». Ce mot *musel* reparaît plus loin 3133, et dans les deux cas M. Meyer le traduit par « museau, bas du visage ». Ce qui, à mon avis, est inexact. Je pense que le poète veut désigner la bande qui recouvre le bas du visage de Flamenca et que plus haut, comme on l'a vu v. 2424, il appelle *nasil*. Le contexte s'accommode du reste beaucoup mieux de cette signification que de celle que M. Meyer suppose ; car Flamenca n'avait pas besoin de s'aider de la main pour baisser la tête. Un synonyme de *mus*, d'où vient *musel*, proprement ce qui enveloppe le *mus* (muselière), et par extension le *mus* lui-même, est *mourre*, dont nous avons en limousin le dérivé *mourreu* qui a exactement la signification du *musel* de notre texte. On appelle ainsi, par exemple, un mouchoir plié en forme de large cravate dont on s'entoure en partie le visage, lorsqu'on y souffre d'un mal quelconque, spécialement du mal de dents ou du mal d'oreilles.

2554. Il faut un point, ce me semble, au lieu d'une virgule après ce vers.

2568. « de si don. » Corr. *si dons*.

2577. « per quan sim costa. » Cela ne donne pas un sens

[1] Il existe à Montpellier un verbe d'un fréquent usage signifiant *asperger, arroser*, mais qu'on n'applique pas, ou qu'on n'applique plus, à l'aspersion de l'eau bénite. C'est *issala* (de *exsalare*(?), comme *issir* de *exire*). Pourrait-on trouver là un appui à l'hypothèse de *sal* = « eau bénite » à lui seul? On n'ignore pas que la langue de l'Église a fourni à celle du peuple nombre d'expressions métaphoriques, souvent employées d'une façon peu respectueuse de ses cérémonies et de ses mystères.

satisfaisant. J'écrirais *qu'ansim* et corrigerais *gosta*. *Gustar* s'emploie encore ainsi, en catalan, comme en castillan, dans la signification de *agréer*, *plaire*. Cheville pour cheville, celle-ci est plus acceptable que l'autre. La confusion de *c* et de *g* est constante dans le ms.

2579. « Seiner, oilo. » Ecrire *oi lo*, en deux mots, puisqu'on écrit de même *o el* (v. 7061). C'est la réponse à la question du vers 2575 : *Ha i comtier*, où le pronom neutre sujet n'est pas exprimé, selon l'habitude, tandis qu'il l'est dans la réponse. Cf. ci-dessus 1024, et plus loin 6187.

2728. Virgule, au lieu d'un point, après ce vers.

2761-68.

Per son part lo cors el cor laissa,
Car cel non vol ben segre [en] laissa,
E[l] cors pensa que l'esteisses,
Sel forsava que s'en mogues
Entro que lo n'aia gitat
Cil on ha tan lonc tems musat;
Mas cant ha conogut e vist
Q'us autre ha cel hos conquist...

Ce passage est, ainsi écrit, à peu près incompréhensible. Il faut, au premier vers, lire *l'aissa* et mettre un point après ; au second, supprimer *en* et corriger *segre*[*l*] ; au troisième, au lieu de corriger *e*[*l*], substituer *car* à *cors ;* au cinquième, écrire *lo s'aia*, d'après le ms. ; au sixième, mettre un point, et au huitième corriger *cel hos* en *celheis*.

2793. « festa rica en als. » La correction proposée en note est inutile. Lire *enals* pour *anals* = fête solennelle (annuelle.) Voyez Sauvages *festonaou*, et les autres lexicographes.

2805. « E preguet li : « Sius plas, merce ». On lit de nouveau *sius plas* au vers suivant. Voyez la note. Corr. « E preguet li suau : « Merce » ?

2831. « non sai coraus m'i veirai ». Il faut écrire *mi* évidemment, et non *m'i* (*quando vos mihi videbo.*) Que signifierait *quando vos me ibi videbo?* Dans la première édition, M. Meyer n'avait pas fait cette faute.

2843. La correction proposée en note (*Ni anc ni re mais*) ne saurait être acceptée ; car, à quoi serviraient les deux *ni?* Du reste, le texte ne paraît pas en exiger.

3013-4. « Et autre mal an qualques ora[s] : abora[s]. » Corrections fâcheuses. L's qui termine *qualques* n'est pas la flexion du pluriel, car c'est à *qual* qu'elle devrait s'attacher. C'est sans doute l'orthographe du français moderne qui a induit M. Meyer en cette erreur.

3035. « Quan ». Pourquoi corriger *quar*, mot qui est plus loin dans la même phrase? *Quan*, ici, signifie *puisque*.

3054-5. « Per so nom meravil eu ges Si Guillems era fort laisatz ». M. Meyer propose en note la correction *lassatz*, et non sans motif, le verbe *laisar*, s'il faut lui laisser sa signification propre et, à ce qu'il paraît, constante, de *souiller*, ne pouvant en effet convenir ici. Mais le même verbe se trouve déjà au v. 1831, où il présente la même difficulté d'interprétation, et là, il n'est pas possible de lui substituer *lassar*. Il faudrait donc admettre pour ce verbe, à côté de la signification ordinaire de *souiller*, celle de *rendre malade, faire du mal*.

3070. « Vel vos si bel e clar ». Ms. *ci*. Pourquoi cette correction, puisque *ci* est justement la forme qui convient? *Vous le voici*. Cf. 272 où l'éditeur s'est mieux gardé de cette faute, car il a lui-même corrigé en *veci* la leçon (*vesi*) du ms.

3072. « Ben pogra beure. » Corr. *Be i ?*

3102. « Mais [sol] nom cominal avion. » J'aimerais mieux *Mais* [*que*].

3108. Il n'y avait pas, ce me semble, lieu d'hésiter à introduire dans le texte la correction proposée en note, sauf à écrire *se la don 'intret*, et non *si la*, qui n'expliquerait pas aussi bien la bévue du copiste.

3110. « Venc [E]n Archimbautz, fera guida ». J'aimerais mieux : « Venc N'Archimbautz, *trop* fera guida ».

3124-25 « Baissal musel tan que gausir Poc ben Guillems tota la boca. » Voir la note sur le v. 2521, où j'ai déjà fait remarquer que *musel* est non le *museau*, mais ce qui le recouvre. Comment Guillaume, qui regardait à ce moment Flamenca par son pertuis, aurait-il pu voir (car *gauzir* ici est certainement pour *causir*, comme ailleurs *agabar* pour *acabar*, *esgolas* pour *escolas*, etc.), comment, dis-je, aurait-il pu voir la bouche de Flamenca, si celle-ci avait, sans la découvrir, simplement baissé la tête ?

3195. « Mas so es d'Amor sa dreitura. » Corr. *natura*. Cf. le vers suivant et le v. 3193.

3232. « quel seras son fachas. » La correction proposée en note est à rejeter. *Sera* est masculin, comme j'ai eu occasion il y a déjà longtemps de le faire remarquer, en rendant compte ici-même d'une autre publication de M. Meyer. Voy. *Revue* XIV (1878), p. 117.

3312. « An[s] s'en recrusa e pejura. » Dans sa première édition M. Meyer avait laissé sans correction la leçon du ms. (*Ans en r.*), et il aurait dû la conserver. *Recrusar*, que par parenthèse Raynouard explique mal, n'a nul besoin du pronom réfléchi. Sa signification est évidemment celle du latin *recrudescere*.

3414. « Nulla ren d'aiso c'ar mi pes ». Il serait plus correct d'écrire *car*, sans apostrophe : « quem sia bes... car mi pes nulla ren d'aiso ».

3591. « E car seran mil ves baisat ». Corr. *can* (*quantum*) ? Ou *com*?

3606. Virgule après *plas*.

3618. « E fes lor del plorar giquir. » Le ms. porte *los*, qui vaut mieux, et que l'éditeur n'a pas mis en note.

3619. « Oimais ploras ! » Corr. *Si mais* et remplacer par une virgule le point d'exclamation ?

3640. « Mais que non a fagra fag en tres. » C'est la leçon, évidemment corrompue, du ms. M. Meyer a corrigé *que non agra*. Mais l'idée de *ici* doit être exprimée : « Il aura en deux ans plus appris qu'il n'aurait fait *ici* en trois. » La leçon du ms. suggère naturellement *sa*. Corr. *que non sa'gra fag?* Une contraction pareille me paraît devoir être admise au v. 6480 (*be'ntaular*, au lieu de *ben entaular* du ms.), et peut-être encore au v. 6978 (*qui's*, pour *qui es*).

3681. « quem cobri. » Corr. *cobra*. *Cobri*, de *cobrir*, ne peut être une forme de subjonctif, et ce mode est ici indispensable.

3705. « E pot li ben ara gabar.» Lire *ar'agabar*, pour *acabar*. « L'amour en peu de temps l'avance ; il peut bien maintenant le mener au but. » Cf. v. 7821 : « Quant pauc enanson et acabon ! » Le vers suivant devrait, peut-être, être corrigé : « Qu'il [l']a fah *en* clerc ordenar. »

3873. « que li faza. » Corr. *si*? Cf. vv. 4311, 4313, 7352.

3899. « quan tal ». Ms. *qu'aital*, leçon qu'il n'y avait pas lieu de rejeter, et qui n'est pas relevée dans les notes.

3928. « neisa pas donar. » Corr. *nei*[*s*] (*ni eis*) *sa?* ou simplement *n'eisa? neis pas* [*li*] *donar* serait encore plus satisfaisant.

3965. « E fes parer los salms i vis. » Corr [*q*]*uis?*

3997. « Lo cors. » Ms. *le* que les notes ne mentionnent pas, et qu'il faut rétablir.

4004. Suppr. *hanc* et rétablir *mala*. Le féminin est habituel, sinon de règle, dans les formules de ce genre.

4008. « ad home ». Corr. *a domna?*

4011. « Non sai qui donc, Amors, quet val? » Je crois qu'il faut mettre un point et un tiret après *qui*, et supprimer les deux virgules suivantes ; *qui* serait ensuite avantageusement corrigé en *qual*, comme l'éditeur le propose.

4046. « beu la m'eu eis. » J'écrirais plutôt *beu lam eu eis*.

4078. « suffris si. » Corr. *suffri*. C'est un prétérit.

4134. « gra[n]s ». Pourquoi cette correction ? « Il n'est pas malade, mais beau et gras », c'est-à-dire bien portant.

4135. « Nos es. » Ms. *Non*, que le sens exige et qu'il faut rétablir. Peut-être est-ce une faute d'impression, car il n'y a pas de note sur ce vers.

4178. « Sa vines, ma douza piuzella. » Formule encore usitée, surtout en Gascogne (*sabietz*, au singulier *sábi*, avec déplacement de l'accent). M. Meyer corrige inutilement *sa en sa*[*i*]. Au contraire, aux vv. 892, 3516, il conserve *sa*. Son édition est pleine de pareilles inconséquences.

4190. Je mettrais un ? à la fin du vers. La phrase a tout à fait la tournure interrogative.

4219. « Aici es vers. » Corr. plutôt *aissi* que *aisso* proposé en note.

4233. « Ans [nos] coven. » *Ans* ne convient guère ici. Corr. simplement *A n*[*o*]*s*.

4257. « lo destreinna. » Il faut une rime en *ina*. Corr. *lom destina*, dont le contexte s'accommoderait assez bien[1] ?

[1] Cf. pourtant vv. 5973-4, où *ansina* (=*ensenha*) rime avec *fina*, et v. 1136, *estrinz* =*estreinz*. Faudrait-il admettre la légitimité de pareilles

4277. « que no. » Corr. *il no*?

4293. « Qu'om nol pusca. » Corr. *non*.

4304. « E[l] dis. » Le manuscrit porte bien *El*.

4325. « si poc. » Corr. *si moc* et modifier la ponctuation en conséquence.

4364. « Nom pert una ». Corr. *Non* (*no en*) = il *n'en* pert pas une.

4392-5. Les pronoms *vos* et *nos* sont confondus dans ces quatre vers. Voici comme il me semble qu'il faut les lire :

Parlat *vos* ha una vegada
Amors ; hoimais es sobre *vos*
De respondre, quar davan *nos*
Vos a tornada la pilota
Aicil que ben garda e nota
Et entent so ques hom li dis.

Il faut après ce dernier vers un point ou du moins un point et virgule.

4425. « en tota ren.» La rime exige la correction *en totas res*.

4436. Ponctuation à modifier. Il faut mettre une simple virgule après *dis*, et supprimer la majuscule à *ben*, le membre de phrase qui commence ici continuant, après l'incise (*lui dit l'amour*), le propos du vers précédent.

4449. « Gran angoissa e grans martires. » Ms. *Grans angoissas*. Il fallait garder *grans*.

4474. « Voles o vos domna? » Corr. *doncas*, et mettre un tiret au commencement du vers. C'est une question de Flamenca, comme le montre la réponse qui suit.

4527. « envejos ». Ms. *enujos*, qu'il n'y a aucun motif de changer en *envejos*, à côté de *gilos* qui précède immédiatement.

4571. « qu'ieil diga ». Corr. *qu'ieul* (= que ieu lo). Il n'y a pas place ici pour le datif.

4575. Mettre un tiret devant ce vers. C'est Alis qui parle.

4582. « De malesa coma sas pelz.» Corr. *toma*, du même verbe que le français *tumer:* secouer, jeter de côté et d'autre. C'est aussi le sens que conjecture M. Meyer. Mais il propose une

formes, et, par suite corriger *destrina* au v. 4257 ? M. Meyer ne l'a pas cru, car, au v. 5973, il a corrigé *aisina*.

correction beaucoup plus éloignée du texte. Le catalan a conservé cette acception à *tombar*, autre forme du même mot.

4589. « non [a] pausa ni fina. » Je corrigerais plutôt *non* [*si*] *pausa*.

4640-1. Il n'y a point ici de lacune : il faut seulement mettre un point après le premier de ces deux vers, et un point d'interrogation après le second. Guillaume s'interrompt ici, au milieu de son monologue, pour se réfuter lui-même, et il constate par sa propre expérience que ce n'est pas la pitié, mais l'amour qui donne son prix à « merci ».

4653. « E per tot ben. » Corr. *E de tot ben?* Cf. vv. 2896 et 6277.

4722. Virgule après *disses* ; *ses*, qui suit, et que M. Meyer propose de changer en *ques*, est la conjonction *se* (= *si*), accrue de l'*s* euphonique, comme déjà ci-dessus, v. 274. Cf aussi 5136. Il n'y a pas lieu à correction ; il faut seulement écrire *Qu'o*.

4724. « Celar lan dei a mon semblan. » Il faut une virgule après *dei*, et une autre virgule seulement après *semblan : la* de *lan* se rapporte à *lauzenga* du vers suivant, à la fin duquel il faut un point et virgule.

4727. Virgule après *mentava*.

4728. « lam mandava ». Corr *lom*.

4736. « Ben son maïstre de l'obrar ». Ms. *siu*, qu'il fallait conserver : *siu* est ici la 3e pers. plur. de l'imparfait, que le contexte ne repousse nullement ; au contraire.

4741. « Tal colp que fassa gap ni b[r]uis ». Il n'y avait pas de correction à faire. *Buis* reparaît au v. 7211 où l'éditeur le laisse sans changement. Le même mot est dans *Sancta Agnes* v. 864, sous la forme *buh*, que M. Bartsch, commettant la même erreur que M. Meyer, a corrigé *bruh*.

4746. « Qu'anc i toques ». Le sujet manque. Corr. *Qu'om?*

4760. « Que d'als pens' e non fai parvent. » Corr. *penses?*

4787. « le cor ». Il faudrait *lo*, le substantif étant régime, et c'est en effet ce que porte le ms.

4811. « aibida. » La leçon du ms. *cabida* (= pourvue), non indiquée en note, et qu'il faut rétablir, est bien préférable. La première édition donne *cubida*.

4826. « Ans es vizis. » Ms. *utizis*. La correction est peu

satisfaisante. Il faudrait un participe ou toute autre épithète. La 1re édition offrait *aunitz*, très acceptable pour le sens, mais trop éloigné de la leçon du ms. Corr. *vilzis* (*vilzitz*, avili).

4851. Remplacer le point à la fin du vers par une virgule.

4873. « Le jous de Roasos a tersa. » Ms. *Lo dijous*. Il fallait évidemment conserver *lo*, le substantif n'étant pas au nominatif ; et il n'était peut-être pas indispensable de rejeter *dijous*, car *Roasos* devait pouvoir être dès lors, *ad libitum*, disyllabique, comme il l'est devenu, par exemple en Limousin, où l'on dit *las rasous*, *oa* devenu diphtongue, comme je suppose qu'il ait pu l'être ici déjà[1], s'y étant réduit à *a*.

4875. « Non vol per ren sa pas ad esme. » Je crois que *vol* est *vult* et non *volvit*, comme le suppose M. Meyer. Et comme il faut une rime en *erme*, je corrigerais *s'aderme*, subjonctif prés. du verbe *adermar*, qui signifie « laisser en friche », métaphoriquement « négliger » ; *sa pas* serait non pour *sa paz*, qu'on lit déjà au v. précédent, mais pour *sa pars*. Le sens serait en gros : « Il ne veut pas manquer son rôle. » Cf. vv. 4514, 6076.

4992. Point d'interrog. à la fin de ce vers, et un autre après le v. 4995.

4998. « Quar si ». Corr. *Qu'aissi?*

5021. « mas geins. » Corr. *ma[l]s geins*.

5024. « respondet. » Corr. *respondetz*.

5046. Mettre deux points (ou un seul ?) à la fin du vers.

5067. « ni tot[a] la re qu'aves. » Le ms. porte *ques aves*. Corr. donc plutôt *tot l'a[l]re ques aves ;* d'autant plus que *tota la re* étonne tant soit peu.

5068. « S'avias neis.... » Le vers est incomplet et M. Meyer propose, pour le parfaire, l'hémistiche *tot quan feses*. Mais il faut une rime en *è* ouvert. La correction d'un lecteur du XVe s., indiquée en note, peut mettre sur une voie meilleure : « dos tans o *detz* », au lieu de *tres*, qui a le même défaut que *feses*.

5086. « Car plus no i gitar[i]al pe ». Pourquoi cette correction? *gitara*, ici, = *gitera*, et c'est justement le conditionnel

[1] Il faut pourtant remarquer qu'à un autre endroit du poème (v. 1445) où ce mot figure, il reste trisyllabique.

passé qui convient. Pour d'autres formes pareilles (en *ara* au lieu de *era*), cf. 3695, 7478.

5122. « Que poguesson » Corr. *Quo* (*Co*, *Com*)?

5147. « posca trobar. » Corr. *posc* [*s*] (*posca se*).

5164-5. Je mettrais une virgule après le premier de ces deux vers et supprimerais le point à la fin du second. La conjonction *que* est sous-entendue devant celui qui suit.

5217. « Pren li, car s'el eis non lui pren ». Ecrire *l'i*(=lo i) et de même au v. 5230, et corriger *lui*, où M. Meyer, par je ne sais quelle distraction, semble vouloir trouver un équivalent de *lo* [1], en *loi* (*lo i*).

5265 6. « Pero sens es... Zo que sens vol. » Corr. *qu'Amors vol.*

5279. « Je soupçonne ici une lacune d'au moins quatre vers, le premier terminé par les mots *pren l'i*, que Flamenca à ce moment devrait prononcer.

5284. « la boca el morsol. » Je n'ai vu *morsol* nulle part ailleurs ; mais ce ne peut être la bouche, comme il est dit au vocabulaire ; il faut probablement entendre par ce mot le bas du visage. La signification propre paraît être *mâchoire* (de *mors*).

5321. « A pessat venc com pogues far. » Corr. *Apessatz*. « Il avait pensé à moi avant de venir; ce n'est pas ici et subitement (*desopte*) que l'idée lui est venue de me secourir. »

5352-3. « Malaventura Deus li don Qui mais vos amara qu'eu sia ». Passage des plus difficiles. M. Meyer propose, avec doute, de corriger *vos* en *nos* et *qu'eu* en *quen*, qui serait

[1] Voy. le vocalulaire, sous *Lui*. Il n'est pas moins surprenant de voir le savant éditeur écrire, dans le vocabulaire également, en tête de l'article *Li* : « *Li*, forme abrégée de *lui* », car il peut moins que personne ignorer que *li* n'est autre chose que le latin *illi*. Se serait-il fait en ce moment sous sa plume une confusion entre ce *li*, datif, et un autre *li*, qui est en effet une forme abrégée, ou mieux contractée, mais à peu près exclusivement française celle-là, non pas de *lui*, mais de *liei*, et qui n'est que féminine? Dans ce même article, renvoyant aux deux *li* visés dans la note ci-dessus, M. Meyer écrit : « Dans *pren li*, il faut peut-être écrire *l'i*. » Il n'y a lieu ici à aucun « peut-être ». Suppose-t-il donc qu'on ait jamais pu dire *pren li* (ce qui serait encore plus extraordinaire que *pren lui*), au lieu de *pren lo*, en parlant de n'importe quoi?

pour *quinh*. Je propose à mon tour, sans prétendre avoir mieux trouvé, la correction suivante pour le second vers, en mettant une vigule à la fin du précédent : « Qui mais vos am, cora qu'en (ou *que?*) sia? » C'est-à-dire : « Malheur à qui vous aimerait, n'importe quand ! » Flamenca désigne par *vos* les chevaliers des terres de son père et de son mari (cf. v. 5335, 5339) dont elle vient de se plaindre amèrement.

5407. « Deves tot la re consentir. » Ce vers, tel qu'on le lit ici, ne signifie rien, à moins de supposer que l'auteur parlait une langue barbare. Je ne propose pas de corriger *l'a[l]re*, comme je l'ai fait pour le vers 5067, parce que je pense que, malgré l'apparente identité des mots, le cas n'est pas le même. Je crois qu'il faut simplement lire *l'are* (*li are*) où *are* (en un seul mot ou en deux) est la locution encore fort usitée, surtout dans le composé *adere*, qui signifie « successivement, sans cesse ». Le sens est donc : « Vous devez consentir à tout ce qu'il va désormais vous demander. »

5423. « Honors e jois, precs e jovens ». Corr. *prets* (*pretz*). Rien de plus commun dans le ms. que la confusion du *t* et du *c*. Ainsi au v. 249, au lieu de *tel* on y lit *cel*, ce qui n'est pas indiqué en note.

5424. « Domnei ». Corr. *Domneis*.

5425. Supprimer le point à la fin du vers.

5437. « prendes. « Corr. *prend[r]es*.

5453. La correction proposée en note paraît inacceptable, car comment Guillem pourrait-il être du conseil dont il s'agit? C'est de l'Amour, naturellement désigné par le féminin *aquil*, qu'il est question. *assas us* du vers précédent est obscur, et rien au vocabulaire n'indique comment l'éditeur l'entend. Une correction paraît s'imposer ; mais laquelle ?

5482. « Pos luec no[n]s fug quel jorn vos diga ». Il faudrait une virgule à la fin du vers précédent, et une autre après *fug*. Mais pourquoi corriger *nons* (*no nos*) plutôt que *nous* (*no vos*) ? Cette phrase d'ailleurs, qu'on lise *nons* ou *nous*, ne satisfait point pleinement. On attendrait quelque chose comme : Puisqu'il vous a dit le lieu, qu'il vous dise le jour : *Pos luec vos dis* ?

5488. « o demanda ». Répétition de la rime précédente. Corr. *comanda?*

5497. « lo coven. » Corr. *coven*[*c*], il fallut. Seul exemple (avec celui du v. 2224? voy. ma note) de ce pronom neutre sujet, en dehors de la locution *oi lo*. Il aurait dû être relevé au vocabulaire.

5499. « jorn breu e gent. » Cette réponse de Guillem paraît longue, dans la circonstance, outre que *e gent* y a l'air d'un pur remplissage. Ne faudrait-il pas écrire : « que « jorn breu », e gent Pueis s'ostet... » (et s'éloigna ensuite gentiment)?

5501. Remplacer le point, à la fin du vers, par une virgule. Faute d'impression évidente.

5513-14. « Car noi a mas deman el mieg, Quant al respondre, mis respieg. » M. Meyer interprète *el mieg* « au milieu du jour. » A tort, ce me semble. La phrase est embarrassée et assez mal construite ; mais le sens paraît clair : « Car il n'y a, pour répondre, mis répit, dans l'intervalle, que demain. » Cet emploi du participe *mis*, avec un sujet neutre, paraît, à la vérité, un peu singulier; mais c'est parce qu'il n'est pas habituel ; remplacez-le, je suppose, par *accordé*, et la phrase ne choquera pas. Cf. le vers 6822 qui offre, avec une meilleure tournure, une phrase construite grammaticalement de la même manière.

5518. Mettre une virgule à la fin du vers.

5527. « Mais ara ven tota la forsa. » Il faut, ce me semble, écrire *ar aven* = *maintenant convient*. Cf. v. 1345 : *l'aven del gilos a suffrir :* v. 5635 : *mais pos vei qu'a suffrir m'ave*. Ne faudrait-il pas aussi corriger *ma forsa ?*

5545. « L'un'es de ser, autra de fueill. » Corr. *de fer?* Ce qui reviendrait à dire : « L'une est pesante, l'autre est légère. »

5563. « lom dis Amors. » Corr. *som*. Le copiste confond souvent les deux lettres *s* et *l*.

5600. « E si passa .xxi. an ». Corr. *passo* ; avec *passa* il faudrait corriger *ans* et au vers précédent *avans*.

5613. « Pos er mescabada per jorn. » Cette locution *per jorn*, traduite au vocabulaire par *un jour*, paraît signifier plutôt *jour à jour*, *chaque jour*.

5617. Ici s'interrompt le monologue de Flamenca, qui le reprend seulement au v. 5622. Il faut donc mettre des guille-

mets à la fin de 5617 et supprimer ceux qui précèdent les quatre vers suivants.

5621. « Als oils si pren, teunamen plora. » « Elle est prise par les yeux », dit l'éditeur. Il faut traduire : « Elle s'en prend à ses yeux », jolie expression encore en usage, pour dire : Toute sa ressource, toute sa consolation est de pleurer.

5632. « Neis ». Corr. *nes* ou *nis* (*ne* ou *ni* + l'*s* euphonique). Cf. *niz* 3348.

5637. « Con ». Lis. *C' on.*

5642. « Vos sera cambra et ostal ». La rime et la grammaire exigent *ostals*. C'est d'ailleurs la leçon du ms.

5646. La correction proposée en note pour ce vers doit s'appliquer plutôt au précédent. Peut-être y a-t-il une faute d'impression.

5668. « El 'obrils oilz ». *obri*, ici, est au présent, et non pas au prétérit, comme il est dit au vocabulaire.

5673. « d'aquest[a] ». Corr. plutôt *d'aquest* [*mal*].

5683-85. « Quel luna es a recontorn.... E il sera del tot fermada. » S'agit-il bien du dernier quartier de la lune, comme il est dit au vocabulaire ? Je penserais plutôt au premier quartier, quand la lune se *recontourne*, commence à reprendre sa forme ronde, et alors il faudrait peut-être corriger *formada* au v. 5685. Cf. d'ailleurs les vv. 3259 60 : « El luna sera deman nona, E bainar m'ai en ora bona. » Or le neuvième jour de la lune, donné là comme favorable à qui veut prendre un bain, correspond précisément au premier quartier.

5739. Mettre une virgule après *ausent el.*

5780. « cabeissa ». Ce ne peut pas être un capuchon, comme le suppose M. Meyer. Le contexte l'indique assez. Ce mot, encore usité, s'applique aux tiges herbacées de certaines plantes : en limousin la *chabesso* d'une rave, d'une carotte, d'une pomme de terre. En catalan *cabessa* désigne au contraire les racines des plantes bulbeuses, ou du moins les bulbes de ces racines.

5790. « Car tot egal i conoissia Alcun pertus com far solia. » *Alcun pertus* ne paraît pouvoir être qu'une incise, à mettre entre deux virgules, et qui exige une correction. On pourrait proposer, en supprimant *far* : [*Ses*] *negun pertus.*

5820. « affars ». Corr. *affans ?*

5827. « on si ten ». Correction peu satisfaisante : *s'atain*, leçon du ms., mais que la rime repousse, convient ici on ne peut mieux. Je soupçonne une lacune de deux vers.

5842. « Tan bes [tain] ». Pourquoi pas *tais*, puisque les autres verbes (*estet*, *semblet*) sont au parfait ?

5936-7. « De nulla ren mais non s'esmaia Mas que lo puesca pron servir ». *lo* est une correction de l'éditeur, qui a eu ici la main malheureuse. Le ms, porte *nol*, qu'il faut rétablir. « Flamenca n'a d'autre crainte que de *ne pouvoir* assez le servir. »

6007-9

Amdui si ploron coralmen
E l'aiga que del cor deissen
Mesclon ensems e pueis la bevon.

Voilà un de ces traits qu'on regrettait que M. Meyer eût omis autrefois dans sa traduction. Notre auteur qui savait, comme tant d'autres passages en témoignent, son Ovide par cœur, pensait peut-être, en écrivant ces vers, à celui-ci de *l'Art d'aimer* (II, 326) :

Et sicco lacrimas combibat ore tuas.

6064. « enn aut. » Pourquoi ne pas lire *en naut*, puisque *naut* est une forme connue ?

6074. « Oimais ren [als] pron nol tenra. » Corr. plutôt *O j[a]mais ren pron nol tenra*. Voici, dans le ms., la disposition des premières lettres : *O i mais*, ce qui suggère immédiatement la correction que je propose.

6125. « Ans dorm ades ». Ce verbe *dorm* est contradictoire au contexte, car Flamenca ne dort pas ; elle s'agite dans son lit. Corr. *torn' ades*.

6162. « D'aisso qu'an dig ac trop gran juec ». Ms. *dig* (corrigé de *dif*, non de *dis*, comme il est dit en note) *an*, ce qui suggère la correction *dig fa*, préférable d'ailleurs à celle de l'édition.

6187. « per Dieu, oilo. » Écrire *oi lo*. Cf. 2579.

6238. Manque ici un vers dont l'éditeur propose en note une restitution qui ne convient pas grammaticalement au contexte. Suppléez plutôt : *E que ja tant non li fara*.

6243. « E prega Dieu qui ja la cre ». Corr. *E perga Dieu.* Cf. v. 1032.

6248. « por ». Faute d'impression. Lis. *pot.*

6257. « O per amic d'ams cuminal ». *amic*, correction de l'éditeur, forme avec le vers suivant un pur pléonasme, car il est clair que l'ami commun de deux personnes ne veut mal à aucune d'elles. Pourquoi ne pas accepter la leçon du ms., en corrigeant toutefois, comme l'a fait l'éditeur *an* en *ams*, et lire *o per autr 'ad ams ?* Le sens serait : « ou par toute autre personne de leur société ».

6264. « Qu'en ren so tenga. » Lire *s'o tenga.*

6277. « Parer de son amic nol quilla. » Doit rimer en *eilla.* Il faut donc une correction. Celle qui est indiquée en note, de l'aveu même de l'éditeur, est inacceptable. Je pense que *nol cueilla* peut convenir. Il y a d'autres exemples de l'emploi du simple *coillir* pour le composé *acoillir.* On pourrait aussi penser à *vueilla.* Quant à cette construction avec l'ablatif d'une part et l'accusatif de l'autre, elle est bien connue.

6300-1. Corr. plutôt *si*[*m*] *podia, Per si far aucire, guerir.* Avec la correction de l'éditeur, il faudrait au moins *si*[*s*] *podia.*

6340. « Sis pleu per lui, un autre clerc. » Il faut une virgule après *pleu.* Cette expression *sis pleu* ne paraît signifier rien de plus, ici, que *s'il lui plaît* [1]. Cf. N' At de Mons :

> Mas de failhir se plevon tant (les rois)
> Que blasme tol al laus son cors.

Raimbaut d'Orange :

> Qu'a far l'er, sis pleu, per me.

Voir aussi *Revue*, X, 312, où l'on cherche à établir l'identité de *pleure* et de *plevir*, contestée par M. Meyer.

6345. « So qu'il manda ». Corr. *qu*[*e*]*il* = *que li.* Cf. 6530. *il* ne pourrait pas d'ailleurs se rapporter à un nom masculin.

6369-70. « c'om mogut y agues... mogut s'en es. » M. Meyer propose la correction *anat* pour le second vers. J'aimerais

[1] C'est ainsi que le traduit M. Meyer dans sa première édition, mais en renvoyant à un passage où *pleu* a sa signification ordinaire.

mieux *eissitz*. On pourrait aussi penser à *mudat* pour le premier, et le second resterait tel qu'il est.

6380. « Que nuilla re. » Lire *Qu'e nuilla re.*

6424. « Mant' angoiss[a] ». Répétition du vers précédent. M. Meyer propose *manta dolor*. J'aimerais mieux *E man trebail.*

6436. « que s'entramesson. » Ne vaudrait-il pas mieux écrire avec apostrophe *s'entr'amesson?*

6439. « Mais tan vos plaz faitz *vostre albir* ». Les mots soulignés sont une correction; il en faut une; mais celle-ci ne convient guère. Le contexte suggère plus naturellement *los venir*, à savoir les deux écuyers que Guillaume a demandé à Flamenca la permission de lui présenter.

6479. « feral. » Corr. *foral.*

6480. « lo pogr'om ben taular ». Corr. *pogron* et écrire *be'ntaular.*

6503-4. « volon... dolon. » Corr. *voillon... doillon.* Le subjonctif est ici de rigueur.

6506-7. « Soven envidon e revidon Lo jorn la mostra e la presa ». Ms. *jors*, qui pouvait rester. *Lo jors* est ici considéré comme un adverbe et muni en conséquence de l'*s* adverbiale. Ce cas est fréquent. Autres exemples dans *Flamenca* même: *quad' ans* (v. 3492), *de nugz*, (v. 6280), *quada sers* (v. 7131).

6589. « simples et purs. » Corr. *blos*, pour rimer avec *saboros.*

6592. « Si totz tems i devia entendre ». *Entendre* termine aussi le vers précédent. Corr. *atendre* (s'appliquer). Cf. les vers 3114 et 3179.

6598. « Non s'asauton d'aitals esgolas. » Il est surprenant que M. Meyer n'ait pas reconnu ici le mot *escolas*, averti comme il l'était, par lui-même[1], de l'échange fréquent dans le ms. des lettres *c* et *g*. Il le traduit par *bagatelles*, ce qui est d'ailleurs un sens approchant.

6600. « Le joi d'amor. » Corr. *Lo.* C'est un régime.

6614. « L'us en l'autre ». Corr. *L'un.* Mettre une virgule à la fin du vers suivant.

6617-18. « On lur desir los fai venir, Baisar, abrassar e tenir. » Suivent immédiatement deux autres rimes en *ir*, ce

[1] Voyez la préface de la première édition, page XXXII.

qui fait supposer une lacune entre les deux paires de rimes, ou une altération du texte. On pourrait proposer, dans cette dernière hypothèse, de remplacer *venir* par *parer* et *tenir* par *tener*, qui serait d'ailleurs plus régulier.

6678. «mi agues» (*habuistis*). Pourquoi corriger *acces* (*habuissetis*)? Ni le sens ni la rime ne l'exigent.

6795. « tutz IIII. » Il faut *tut*, et c'est en effet la leçon du ms.

6730. « Car non ac talen ques mogues. » Ce devrait être justement le contraire. Aussi une correction s'impose-t-elle : *lezer* est celle qui se présente le plus naturellement.

6759. « foran.» Ms. *foron*, qu'on pouvait conserver. Cf. v. 6724. où *tolgron*, forme assurée par la rime, est aussi un second conditionnel.

6842. « A[l] revenir mot lonc tems poina ». Pourquoi cette correction? *Revenir* ici n'est pas pris substantivement ; il est employé dans sa fonction verbale ordinaire. « Guillaume tarde beaucoup à se remettre.» Car il ne faut pas perdre de vue que *poinar*, ici, signifie *tarder*, acception déjà notée au v. 79. Cf. *tocha*, même sens, au v. 3944, comme le remarque l'éditeur.

6852. « Ja es[t] vos. » Pourquoi cette correction, puisque *es* = *etz* est plus régulier? Cf. 2839, où ce même *es* n'en souffrirait d'autre que *etz*, étant en rime avec *enqueres* (...*etz*).

6864. « Tan co[m]plitz. » La correction *aibitz*, proposée en note, car il en faut une, ne convient pas ici. Corr. *afflitz*, part. passé de *affire*.

6872. « non colon ». Ne chôment pas. C'est aussi le même verbe et le même sens qu'on a aux vers 620 et 5940, pour lesquels j'avais autrefois proposé, à tort, les corrections *tolc* et *tol*. Ici la même erreur n'était pas possible, et je trouve, dans mes notes, à l'appui de cette acception, dans son sens métaphorique, cet exemple tout à fait probant,

> Tiriaca, jes vostre pretz non *col*
> De meillurar, c'uoi valetz mais que hier.
> (A. de Peguilain, *Gedichte* de Mahn, 344,6.)

6880. « E d'els acnillir. » Ecrire *dels* (*de los*) *acuillir*.

6905-6. « ella[s].. domna[s].. donzella[s].. » On ne voit pas l'utilité de ces corrections. Le vers 6908 d'ailleurs les con-

damne. Au v. 6905, *vau* du ms. a été corrigé *van*. Pourquoi, puisque *vau* est une forme connue et que M. Meyer en admet ailleurs de pareilles, p. ex. 728-8 *estarau* : *venrau* ; 1761 et 4315 *aun*, 1151 *trobarau* ?

6959-60. « fe que dei vos... s'el es daus vos. » Corr. *nos* au second vers ? Il est naturel que le beau-père d'Archambaut dise ici *de notre*, aussi bien que *de votre côté*.

6970. Mettre une virgule après ce vers, et un point et virgule après le suivant.

6978. « E qui [s]'alegri ni gau senta. » Le ms. porte *alegra*. Ne vaudrait-il pas mieux conserver cet adjectif et lire « E qui's (= qui es) alegra ni gausenta » ? Cf. ci-dessus, note sur le v. 3640.

7012. « Non y ajudava .II. botos. » C'est la leçon du ms. Le vers étant trop long d'une syllabe, M. M. a corrigé *No*. Il vaut mieux conserver *Non* et corriger *ajuda*, le présent convenant ici beaucoup mieux que l'imparfait.

7015-16. « fer y tant gent Que cavalliers pren e reten. » Leçon du ms. qui appelle une correction, la rime étant fausse. Mais il vaudrait mieux corriger *gent* en *ben* qu'intervertir l'ordre des deux derniers mots du second vers, comme l'a fait l'éditeur, car de sa correction, outre qu'elle renverse l'ordre logique des termes, il résulte une série de quatre rimes en *ent*, ce qui est choquant et serait dans tout le poème un cas presque unique.

7024. « ab lo dous avrei. » Ce mot est traduit par *avril* au vocabulaire, ce qui est inacceptable, puisqu'il rime à *tornei*. Lire simplement *aurei*. Cela d'ailleurs revient au même pour le sens. Cf. A. de Mareuil ; *ab lo dous aurei Quem reven lo cor aissi*. Il s'agit de la brise printanière.

7026. « Que a son tornej[amen] fos. » J'aimerais mieux, pour rendre au vers les deux syllabes qui lui manquent, suppléer *el si*.

7065. Virgule après ce vers.

7067. « qu'el ». Lire *quel* (*que lo*).

7075. « Flamenca dis : « E dis ! bel seiner ». Corr. *Flamenca ris e dis : « Bel seiner*.

7106. « lo[s] » Le ms. porte bien *los*.

7143-7144. « sentis : esgauzis ». Corr. *sentisca : esgauzisca*

ou simplement *sentissa: esgauzissa*. Pour ces dernières formes, cf. plus loin vv. 7549-50.

7154. Ms. *quieil*. C'est ce que la note devait indiquer; mais on y a oublié le premier *i*. Faute d'impression.

7163. « si so sap. » Lire *s'o*.

7204. « Pobles alberga tot entorn. » Lire *Poble s'alberga*. Cf. v. 7263. Mais on voudrait l'article. Corr. *Le poble albergas* (= *alberga se*)? *Poble*, que M. Meyer n'a pas relevé au vocabulaire, signifie ici *ville*, *bourg*. Acception conservée en catalan et en gascon. Cf. castillan *pueblo*.

7255. « Fes hom [un] gran escadafals.» Mettre une virgule, au lieu d'un point à la fin du vers, et corriger *us grans*. Cf. v. 7276.

7265. « Car be i a[c] cavallier[s] tal mil ». Ms. *tals*. On ne s'explique pas le rejet de l'*s* dans ce dernier mot, lorsqu'elle est justement rétablie dans le précédent.

7321. « So dis le rei. » Il faudrait *reis*, mais la rime s'y oppose. Faute surprenante chez un auteur aussi correct. On ne voit pas de correction possible, et le contexte ne laisse pas soupçonner de lacune.

7331. « per lur ves ». L'édit. propose de corriger *per lur ops*. Pourquoi ne pas entendre *à leur tour* ? L'emploi de *per* ici serait-il si extraordinaire ?

7337-8. « E dis suau antre sas dens : Sempre pesca qui una pren. » Rimes fausses. Corr. *si una prens? pesca*, naturellement, serait un impératif.

7404. Corr. *Qu'om tot lo pres del mon li dona*.

7434-5. « Lur ueilz e lur bocas revenon D'aitan con podon, e lur nas. » On ne voit pas bien le rôle du nez dans cette galante conversation. Corr. *mas* (les mains). L'auteur a déjà dit plusieurs fois qu'elles ne restaient pas inactives, et il le répètera plus loin.

7440. « E cant Guillems...» Corr. *Abtant*, en mettant un point à la fin du vers précédent ?

7497. Sur *aiz* et son origine (voy. le vocabulaire), il me sera permis de renvoyer aussi à la *Revue des langues romanes*, XVI, 378, et au glossaire de *Deux mss. provençaux*, p. 181.

7514. « ben deu ». Le contexte exige *dei* (*debeo*), et c'est en

effet la leçon du ms., *deu* y ayant été corrigé en *dei*, par l'exponctuation du second jambage de l'*u*.

7548. « dueilla ». Corr. *tueilla*.

7530. « Com leva l'us ». Corr. *Can* (*quan*)?

7551. « [so] ». Lire plutôt *s'o*.

7582. « tenti ». Corr. *vesti* ?

7614. « Que dunquec ». C'est la leçon du ms. Corr. *qu'ad unquec*, comme le veut le contexte, et non *que unquec*, comme a fait l'éditeur.

7629-30. Les signes de ponctuation (: et ,) ont été transposés à la fin de ces deux vers. Faute d'impression évidente.

7635. « que so prenda ». Lire *s'o*.

7642. Il semble qu'il y ait une lacune après ce vers. Pour quoi n'est-il question que d'un couple, quand il y en avait deux? Pourquoi *tres* au v. 7643?

7647. « a leur guisa ». Corr. *lur*. Faute d'impression.

7648-9. J'avais pu lire moi-même, sans réactif, la seconde moitié et même un peu plus de chacun de ces deux vers, qu'un lecteur trop scrupuleux avait grattés, et qui étaient restés en blanc dans la première édition; savoir :

blisaus [1] ni camisa
de lur benenansa [2]

Pour le reste j'avais fait les mêmes conjectures ou à peu près que M. Meyer.

Ques anc ni...
Non tolc ren...

7655. « consi l'acueilla. » Corr. *consil*[*s*] *a*.

7680. « Aissi cos fes ». Lire *coffes* et écrire *co fes* ? Le pronom réfléchi ne convient guère ici.

7687-8. « Maritz que son despendre cuja Que mullier ad amic estuja. » La correction proposée en note serait loin d'améliorer le texte. Il faut simplement mettre les deux verbes au subjonctif (*cuje*: *estuje*). Le sens est : « bien fou est le mari qui pourrait croire qu'il dépend de lui de cacher [3] une

[1] M. M. a lu *blisaut*. — [2] M. M. a lu *benanansa*.
[3] Proprement « mettre dans un étui, serrer, renfermer ».

femme à son amant. » Pour cette construction et cet emploi substantivé de l'infinitif, cf. vv. 1731, 3655, 4712.

7705. « baït ». Il existe en Saintonge et en Poitou un verbe *basi*, qui signifie *disparaître, mourir*. Aurions-nous ici le même verbe ? Ou faut il corriger *blaït*, qui serait pour *blasit* (*flétri*) ? Voir Mistral sous *blesi*, et aussi Raynouard, *blezir* et *blahir*.

7802. « ab blatons. » Corr. *ab latons*. C'est évidemment un diminutif de *lata*, baguette longue et plate. Le copiste aura ici redoublé le *b* comme il fait ailleurs l'*s*, l'*l*, etc. — *Sesmar*, qui suit, n'exige aucune correction. Ce verbe signifie *disposer, arranger*, et le contexte n'en demande pas plus.

7818. «la meillers [r]es. » Ms. *le*. Il fallait donc plutôt corriger *li*, forme qui est de beaucoup la plus fréquente pour le nominatif singulier féminin.

7840. « De son jovens ni [de] sos vieils. » Ce vers, tel que le donne le ms., est inadmissible à tous égards. Je ne sais comment l'éditeur l'entend. Je crois, quant à moi, qu'il faut corriger : « De *nos* jovens ni de *ocs* vieils » ; c'est-à dire : « des *non* de la jeunesse ni des *oui* de la vieillesse », ce qui s'accorde on ne peut mieux avec ce qui précède, et spécialement avec les vers 7837 et 7838.

Je remarquerai à cette occasion que notre auteur, qui se plaît aux jeux de mots (voir entre autres les passages où il joue si curieusement sur *sol* et *solatz*, vv. 4592-6 et sur *mug* et *mot* (4675 et suiv.), ne doit pas avoir employé sans intention de ce genre l'épithète *noada* (v. 7829) et le substantif *noz* du v. 7832.

7849. Mettre un point à la fin du vers. Autrement il faudrait corriger au vers suivant, *consi nos penses*.

7855. « de corre que... » Lire *de corr' e que...*

7863. « com hom vesa. » Corr. *que hom?*

7886. « Turton. » Le ms. a *turcon*, qu'il faudrait corriger *trucon*, mot qui convient fort bien ici. Raynouard n'a que le substantif correspondant, *truc*. Mais voy. Mistral.

7896. « De cal guisa l'obras menet. » Lire *lo bras*. Guillaume montra la force de son bras.

7941-42. « deslivre : livre ». Lire *desliure : liure*.

7968. Lacune. Mais c'est plutôt avant le vers 7967 qu'il fallait la marquer, car ce dernier se lie parfaitement avec

celui qui le suit dans le ms., à condition de traduire *poino* par *s'efforcent*, en rapportant cette forme à *poinar*. M. Meyer au contraire la rattache à *poiner* (*pungere*).

7986. « Que non vougues totz los arsos. » Faut-il corriger *voiges* de *voiar*? Ou rapporter cette forme à *volgere*? Cf. Diez sous *voto* II a. Dans tous les cas, *ou* n'y peut-être que diphthongue. On ne saurait penser, à cette date, à la voyelle simple que le prov. mod., comme le français figure par *ou*, et que présentent les formes actuelles *vouja*, *bouja*.

8017. « D'aqui on s'es. » Écrire *ses* en un seul mot (*sedet*). Cf. *ves* (*videt*), *aus* (*audit*), etc.

8041. « On estavan bon feridor ». La syntaxe réclame ici l'imparfait du subjonctif, et le contexte un adjectif de quantité devant bon (*estesson tan bon?*). Mais la mesure du vers ne permet pas cette correction; *fosson tan* conviendrait très bien. Si l'indicatif présent pouvait être ici admis [1], la correction n'exigerait que l'insertion d'un *t* dans l'*estauan* du ms., devenu ainsi *estau* [*t*]*an*. On pourrait aussi penser à *estiu tan*. On aurait bien là un subjonctif, mais ce serait toujours le présent.

8065. « Non val unas ». Non pas, ce me semble, *un as*, comme l'éditeur le suppose, mais *unas* (*trescas*), *non* étant pour *no en*. Cf. v. 8062.

8083-4. « Si tu me plais, *ce n'est* pas tout en cheveux et en joues », c.-à-d. « ce n'est pas seulement par tes charmes extérieurs » Ainsi me paraît devoir être interprété ce passage. Je lirais, bien entendu, *si m'azautas*, au lieu de *sit m*. Ce *t* sera venu spontanément sous la plume du scribe, qui pensait à *tu*, et qui aura oublié de l'exponctuer.

8089. « Troban Jaufre de Laisina. » *Troban* est pour *troba en* (l'article honorable), ce qu'il eût été bon d'indiquer, car il n'y a pas d'autre exemple dans le poème de la contraction de cet article avec un verbe.

C. C.

P. -S. — Le présent article n'ayant pu paraître dans le numéro de Novembre-Décembre de la *Revue*, je profite de ce retard forcé pour joindre aux remarques qui précèdent un

[1] Cf. pourtant, v. 4, *que m'es*, où l'on attendrait *quem sia*.

certain nombre d'observations nouvelles, faites au cours d'une seconde lecture.

2456-7. « Mais langui, plais, fol desplazer : vezer. » La grammaire voudrait *desplazers*, que la rime repousse. Corr. *fel d.?* ou *ac desplazer*, ou encore *del desplazer*, en supprimant la virgule après *plais?*

2478. « don' avanz. » Apostrophe inutile.

2631. « De prohome s'aver lo poc. » Corr. *s'amar ?*

2655. « entendet s'i ». Lire plutôt *si*, car à quoi se raporterait *i ?*

3878. « Aqui la mes, quar ben l'adesa. » Outre la signification de *toucher*, seule indiquée au vocabulaire, le verbe *adesar* devait avoir celle de « serrer, mettre en lieu sûr », et c'est celle qui conviendrait ici. Ce verbe existe aussi en catalan, et le dictionnaire de Labernia l'interprète par « posar alguna cosa en lloch segur. » Je soupçonne dans *Domenz que* du vers précédent une altération d'une leçon meilleure, que je ne sais pas retrouver.

3991-2. « Et e menz d'oral camja cor... Las! con no mor. » Le ms. a *cors* et *mors* que je voudrais rétablir. Guillaume, dans le second de ces deux vers, s'adresse à lui-même, et naturellement à la deuxième personne, ce qu'il fait très souvent. Cf. p. ex., un peu plus bas, vv. 4011 et suiv. La forme de la première personne ne serait pas d'ailleurs, régulièrement, *mor*, mais *muer*.

4053-4. « Quar aissim pren bona sabor Lo bon saber qu'om a d'amor. » M. Meyer propose de corriger *Del bon saber*. La seule correction à faire, car *aissim* est pour *aissin* (*aissi ne*) et non pour *aissi me*, est de donner au sujet du verbe une forme régulière, en écrivant *Le bons sabers*.

4066. « E l'us per l'autre. » Corr. *l'un*. *Saborir* signifie, ici du moins, non pas *devenir*, mais *rendre savoureux*.

4103. « Si davaus mi donz gauh nom ve. » Le mot *gauh* est déjà au vers précédent et reparaît au suivant. Il serait ici avantageusement remplacé par une particule (*ges?*)

4106. « conort. » Il faudrait un mot exprimant l'idée contraire. Corr. *dolors?*

4215-16. « gran aventura : s'aventura. » Ecrire plutôt *sa ventura*.

4300. « Si merces i fai captenensa. » Corr. *no i fai?* Cf. v. 5186.

4549. « Qu[e] ieu non vis ». La correction *Qu'ieu non vis* [*mais*] serait à mon avis préférable.

4763. « Lo mot e met en cor prion. » Corr. *el met en c.* Le ms. porte *El mot e mot.*

4831. « E cel que non sap ni volria ». Leçon du ms. L'éditeur corrige *ni* en *molt.* Ce n'est pas là que la correction devrait porter, principalement du moins ; c'est sur *non.* Lis. « E cel que *molt* sap *ne* volria. « Avec la correction de M. Meyer, *ancar* du vers suivant s'expliquerait mal.

4944. « es so abetz. » La traduction de *abetz* au vocabulaire (tromperie, fourberie) ne saurait convenir ici. C'est tout au plus « ruse » ou mieux encore « raillerie » qu'il faut entendre : « Elle se moque sans doute en me demandant pour qui »

5187. « E vos a merce connoissetz. » Corr. *cossentetz?*

5243-5. « Ben vai l'affars ; Nuls affars non fora plus cars Aora d'aquest estornut. » Le deuxième *affars* est certainement une répétion fautive ; mais la correction est indiquée par le contexte même. Alis vient d'éternuer, ce qui est de bon augure. Corrigez donc *agurs.*

5287-8. Le sens paraît être que Flamenca fixa ses yeux sur Guillaume plus longtemps que lui-même ne faisait sur elle. Corr. en conséquence ou *Ques el leis*, ou *el esgarda.* Au vers suivant il suffit d'écrire *hon* (*on*) au lieu de *hom.*

5412. « Cossi pocses far quel plagues. » Corr. *placses?* ou *pogues* et *queus?*

5435. Supprimer le point à la fin du vers.

5473. « Que de tal guisa [sia] fait. » J'aimerais mieux [*o aia*] *fait.*

5536. « E negun pensier. » Corr. *Per?*

5564. « Nos feiron. » Corr. *No feiron.*

5567. « Si[l] tol vergoina ni temensa. » On ne sait à qui rapporter le pronom (*l* = *li*) suppléé par l'éditeur, non plus que le verbe *tol.* Corr. « Cel, *cui* tol vergoina *e* (ou *o*) temensa » ?

5610-11. « Car si mescaba una ves, En autr'afar pot revenir. » *Afar* ne paraît guère convenir ici. Le ms. offre une autre division *autra far: En autra* pourrait signifier une autre fois, et il faudrait chercher une correction pour *far.*

Peut-être *sai:* « Je sais bien qu'elle peut une autre fois revenir de son erreur, mais... »

5781. « Quar las canas foron fumadas ». Cela ne signifie rien ; aussi l'éditeur propose-t-il une correction, *fermadas*, qui ne paraît guère satisfaisante. Je crois que *suilladas* conviendrait, et paléographiquement et pour le sens. Cf. v. 6713.

5911. « Per lur sen ni per lur parlar. » C'est la leçon du ms. Comme il faut une rime en *ér*, l'éditeur corrige *saber*. Je crois que *parer* vaudrait mieux.

5997. « Non la[s] cuja. » Cette addition d'une *s* (= sibi) paraît ici assez inutile.

6045. « Quel fronz. un pauc si remulliet. » Corr. *front* ?

6159. « Cui Alis fai papiejar. » M. Meyer, au vocabulaire, voit dans ce mot le même verbe que l'ancien français *papïer* qui signifie *balbutier*, en observant avec raison que ce sens ne convient guère ici. Il y a dans le provençal moderne un autre verbe qui conviendrait au contraire on ne peut mieux, et dont la leçon du ms. ne s'éloigne pas beaucoup ; c'est *patejar*, moins usité que *arpatejar*, signifiant l'un et l'autre « piétiner, aller et venir, tourner sur place ». C'est le dernier qu'il faudrait ici pour la mesure du vers. Mais on pourrait corriger *Qu'Alis fai* [*aissi*] *patejar*, ce qui peut-être vaudrait mieux.

6472. « E podon las ben solassar. » Corr. *la* ou *lai*.

6507. « la mostra e la presa. » « Termes de jeu », est-il dit, simplement, au vocabulaire. N'est-il donc pas possible d'interpréter ces mots d'une façon moins vague ? Il me semble que *la mise* (ou l'*invite*) et *le gain* (l'acte de gagner) pourraient les traduire.

6952. « Al tornei sai quel veirem doncs. » Voilà déjà le moderne *saique* = probablement, peut-être ; car Archambaut n'a à cet égard aucune certitude. Cf. les vers suivants. — Voir ci-dessus, v. 1981, la note sur *ben sai*, aujourd'hui *bessai*, dont *saique* est le synonyme.

7028. « m'i metrai ». Lire plutôt *mi*.

7307. « A vostra dona. » Corr. *nostra* ? Cf. v. 5708.

7734. « Quar a cel portal. » Corr. *Ques a*. Cf. v. 7755-6.

7912. « Don vos n'ires. » Corr. *donc* ? Ou faut-il considérer *don* comme un vocatif pluriel (*domini*) ? Le vocabulaire est muet sur ce point.

8000. « El fer son tost d'outra passat. » Corr. *tot?*

8015. « E l'estreup. » Corr. *Els estreups.* Ou vaudrait-il mieux corriger *peitral* au v. 8013? Ces formes de nominatif pluriel s'expliqueraient par une anacoluthe.

8027. « Non la pogra. » *pogran* du ms. est-il vraiment une faute, comme on le dit en note? J'en doute pour ma part, car ce mot peut très bien se traduire par « on n'aurait pu. »

Qu'il me soit permis, en terminant ce long examen, d'exprimer le vœu que M. Paul Meyer, avant de mettre sous presse son second volume, veuille bien revoir le texte avec un redoublement d'attention, et s'efforcer d'y introduire plus de correction et de clarté, afin que sa traduction de *Flamenca* puisse être l'image la plus nette et la plus fidèle de ce délicieux poème. Nul mieux que lui, je l'ai déjà dit, ne peut le faire; et j'oserai ajouter que la reconnaissance lui en fait un devoir. C'est sous les auspices de Flamenca qu'il fit si heureusement ses premiers pas, dans une carrière encore peu fréquentée et mal aplanie. C'est grâce à elle, grâce à la séduction de ses charmes, qu'il fut partout accueilli d'emblée avec faveur. Et puisque, après trente-cinq ans, il conserve encore à l'aimable personne qui lui valut ses premiers succès toute la tendresse d'autrefois, il lui doit bien de faire tout ce qui est possible pour rafraîchir sa parure et la nettoyer complètement des taches qu'une main maladroite et peu soigneuse y a répandues.

C. CHABANEAU.

LE CHANSONNIER DE BERNART AMOROS

(Suite)

165

GAUCELMS FAIDITZ

(= B. Gr. 167, 14)

I. Chascus hom deu conoisser
[e entendre
Qe richeza ni prez ni cor-
[tezia
Res qe sia. nons pot de mort
[defendre
Cal iorn com nais comensa a
[murir
E qi mais viu plus ponha de
[fenir
Donc ben es fouz cel qen sa
[vidas fia
Si bes pessa de prion sa
[folia
En nos es tos los gentil cors
[faliz
Duna valen contessa biatris.

II. Donc neguns hom nos pot
[per dreih contendre
Oimais mas tan con deus ten
[en bailia
Non puescha om sa part de
[valor tendre
Desseignamen ni daut cor
[dont dei dir
E pos dieus se de mort non
[volc garir
Qi totz los bes del mon com-
[plitz auia
Ja non fara als autres se-
[gnioria
Qe tuit murrem e qi mais er
[grazitz
Ni plus ama cest[1] segle miels
[ner trahitz.

III. Con auzam donc aqesta mort
[atendre
Can adobat troban[2] chascun
[dia
Qe nostra mort podem en
[vida rendre
Car dieus qe la men[3] lai ser-
[uir
Ont el fo mortz per nos sal-
[uar garir
Aqi morir e qui per lui
[morria
Cobran son dreih ca perdut
[en suria
Ab gran razon venria gen
[garnitz
Al iutzamen lai on er ihesu
[cristz.

IV. Qui per dieu vai lauer el
[cors despendre
De paradis ler uberta la
[via
E qi non vai deu baissar e
[descendre

[1] *l.*: amal — [2] *l.*: trobam a — [3] *l.*: d. nos ditz qe l'anem

De tot honor car tem qe dieu
[lair
Qi rema sa ni pot anar gar-
[nitz
Qeu sai daitals cauers ni ma-
[nentia
E diables (*p. 161*) e pechatz
[e bauzia
Za retengutz .c.[1] fals auars
[aunitz
Guerriers de dieu e de totz
[bes partitz.
V. Ben se cugen en las terras
[estendre
E sar[2] conqis mas autramen
[cug sia
Mas dieus lo reis sap sar-
[balesta tendre
E tra cairel trenchan per ben
[ferir
E negus om al colp non pot
[gandir
Cant el sirais e ue com nos
[chastia
Mas qil dopta ni ves lui su-
[melia
Aqel aura chapdeu saint es-
[peritz
E qi non fai er en effern
[puniz.
VI. A totz degra de dolor lo cors
[fendre
Del dezeret al fil sancta
[maria
Mas comal lair qi ves[3] los
[autres pendre
Sesforsa plus del mal ses
[repentir
O[4] mau segle don dieus nos
[lais issir
A saluamen si con ops nos
[seria
E mon thesaur qe lais en lom-
[bardia
Don dieus salut car de totz
[nos es guitz
E dels crozatz los cors els
[esperitz.

166

GAUCELMS FAIDITZ

(= B. Gr. 167, 54)

I. Si tot nonqa ses grazitz
Tan can sol chanz ni solatz
[gais
Non er queu lauzens[5] no
[meslais
Dun vers far don soi enqe-
[zitz
Car cel qa bon escienza
Deu far . zo qa pres sagenza
Non deu celar. son saber ni
[cubrir
Lai on coue a mostrar ni a
[dir
Qen totz luecs val adrecha
[captenenza.
II. E non taing qestei plus mar-
[ritz
Ni vir mon fin cuer en biais
Pero truep mi chargei[6] grieu
[fais
La bella falsa enjanairitz
Qe totz fui mortz em par-
[uenza
Mas er nai trobat garenza
Tal qi ma gen desliurat de
[morir

[1] *l.*: Als r. com — [2] *l.*: far — [3] *l.*: M. com laire qi ve — [4] *c. en*: A. — [5] *c. en:* iauzens — [6] *l.*: charget

Qel[1] la genzer qom puescha
[el mon chauzir
Ez il rema fazen sa pene-
[denza.
III. Don fui cortezamen garitz
Qenqer nai en la bochal bais
E la dolza sabor el iai[2]
Con fui gen baizan acullitz
Per lei canc non fei faillenza
E pos tan gent mo comensa
Anc la douzors del bais nos
[poc partir
De ma bocha ia nō deu mais
[faillir
Ni far ni dir nulla desaui-
[nenza.
IV. Car[3] anc nestei iorn faiditz
De lei veer on beutatz nais
Ni qel fols cens al nō satrais
Ez il siā perdoz e guitz
Er vauc mon gran tort ses
[tenza
Adrechurar en proenza
E si anc re qe fezes agrazir
Agui de lei de lui a[4] ses
[faillir
E de nagout e de sa conois-
[senza.
V. (*p. 162*) De re non es om
[tan saziz
Ni on tan leus iois ni es-
[mais[5]
Ni nō porta om tā greus
[eschais
Con damor qi ame comquis
Camors a poder qe venza
E qant be nai souinenza
Adont[6] consir qe miels mi
[degra aucir
Qeu anc sofris qe men po-
[gues partir
Can vi lamor. e la gram be-
[volenza.
VI. Mes vers volrai qe sia vitz.
[auzitz[7]
Per mon beu thesaur par
[clauais
Qil es de pretz clardatz e
[rais
Ez an[8] can er. de lui partitz
An ric de ioi a prezensa
Dir qen sobeiras dargenza
E ma dona ma fag de lai
[venir
Car si per eus no fos a[9] ses
[faillir
For eu lombartz de cenh e
[de valenza.

167

GAUCELMS FAIDITZ

(= B. Gr. 167,33)

I. Lommtz[10] iauzens sers
[..... [11]]
Venc mot bel lespers[12]
Gen complit[13] matendenza
Mi torna en plazers
Ab douza souinenza
Em fai chanzos faire
Don mi cuiaua estraire
Car ben es razos
Qieu chant gais e ioios
Pos cil cui sui amaire
Qi es la genzer canc fos
Vol me e mas chanzos.
II. Qel sieus plazers pros

[1] *l.*: Qes — [2] *l.*: iais — [3] *l.*: E car — [4] *l.*: de lai lai — [5] *l.*: ni esmais — [6] *c. en*: Adonc — [7] *l.*: sia a. — [8] *l.*: E tan — [9] *l.*: er. — [10] *c. en*: Lonratz — [11] *l.*: On tant bella paruenza — [12] *l.*: mos bel espers — [13] *l.*: complir

Francs chauzitz de bonaire
Francs e chars e bos
Gentils e daut afaire
E li[1] oil amoros
Qun saub tol[2] cor atraire
Assa benvolenza
Don io plei[3] ves proenza
Man tan aut azers
Qe rics soi et esders
Sol vostra couinẽsa
Sia complitz lezers
Que noi failla poders.

III. Car adreh sabers
E valens conoissenza
E humils parers
E precs ab gran valẽsa
Beutatz genz teners
Son en lei don magensa
En son gais chantaire
Per sas valors retraire
Eil grazis los dos
Els plazers saboros
El afan queil vi traire
Al grieu comnjat doptos
Ab sospirs engoissos.

IV. Per soil tam[4] perdos
Car tarzei pauc ni gaire
De tornar coltos[5]
Ves lai dins son repaire
Don degenoillos
Li soi leials preiaire
Qe merces lam venza
Em perdo la faillenza
Courars ni valers
Ni baizars. ni iazers
Nō te sai nī bistenza
Sol noil sia temers
Lafanz nil mals poders.

V. Pero sil mouers
Qeu fau per penedenza
Lai on dieus lo vers
Pres veraia naisenza
Les al cor dolers
Noi deu auer temenza
Ca totz bos veiaires
Es dieus[6] bos prez lo maiers[7]
Qi sans delechos
Vai al rei glorios
Seruir qi es vers saluaire
Car el cel e saios
Len ve rics gazardos.

VI. (*p. 163*) Oimais es sazos
Danar am dieu lo paire
Qi pres mort per nos
Sia chapdelaire
Ez als compaignos
Qi son nostre cofraire
Per obedienza
Aider me lor crezenza
Eus cors eus auers
Can es sieu seruir ders
Telnha en sa prezenza
Eil sià douz vezers
Lafanz el mals paders.

168

GAUCELMS FAIDITZ

(= B. Gr. 243, 2*)

I. De leis[8] cui am de cor e de [saber
Domne segnior et amic vol- [rai dir
E ma chanzo sil platz. qe [voilla auzir

[1] *l.*: Eil — [2] *l.*: Qim saub lo — [3] *c. en*: soplei — [4] *l.*: tain — [5] *c. en*: coitos — [6] *l.*: de — [7] *l.*: maire.

* *Voyez le texte donné par M. Appel dans sa Chr. Prov. p.* 75 *d'après la thèse de M. O. Dammann Breslau* 1891, *p.* 1 *ss.* — [8] *l.*: Celeis

Del menor tenz[1] damor son
[gran poder
Perzo car nes[2] princeps
[ducs e marqes
Comtes e reis e lai on sa
[cortz es
Non sec razon mas plana
[volontatz
Ni ia nul temps noi sera
[dreitz vitjatz[3].

II. Tant es sotils com nō la
[pot vezer
E cor tan tost. qe res noil
[pot fugir
E fer tan fort qe res noil pot
[gandir
Ab dart dacier com nos pot
[escremir[4]
don fai colp de plazer
On non ten pro auzbes[5]
[fortz ni espes
Si lanza dreg e pois trai de-
[manes
Sagetas daur ab son arc
[estezat
Pois lanza un dart de plomp
[gent afilat.

III. Corona daur porta per son
[deuer
E non ve ren mas lai on
vol ferir
No fail nul temps tan gen
[si sap aizir
E vola leu e fai si molt temer
E nais desaur[6] qe ses ab
[ioi enpres
E can fai mal sembla qe
[sia bes
E viu de gaug e defen e
[combat
Mas noi gara paratge ni
[rictat.

IV. E son balais lai on se vai
[iazer
A .V. portals e qil dos pot
[ubrir
Grieu passals tres man[7] non
[pot leu partir
Mas ab gaug uiu cel qei
[pot remaner
E pujai hom per .IIII. gras
[mout les
Mas non intra vilas ni mals
[apres
Cap los fals son el barri
[alberjat
Qe ten del mon plus de luna
[meitat.

V. For al peiro on ela vei[8] se-
[zer
A .l. tauler tal con sai deve-
[zir
Qe neguns om nol saup nul
[ioc legir
Las figuras noi trop a son
[plazer
E zai mil poins mas gart qe
[noi ades
Om malauzatz. de lah iogar
[mespres
E li poin[9] de veire trasgi-
[tat
E quin frain[10] un part son
[iuec e mudat[11].

VI. (*p. 164*) Ai tant con mars
[ni tra[12] pot tener

[1] *l.* : tertz — [2] *l.* : vens — [3] *c. en* : iutjatz — [4] *l.* : Ab d. dacier — [5] *l.* : ausbers — [6] *c. en* : desaut, *l.* : dasaut — [7] *l.* : mas — [8] *c. en* : vai — [9] *l.* : point son — [10] *c. en* : train — [11] *l.* : ennuidat — [12] *l.* : terra

Ni soleils par si fai [1] tot
[seruir
Los uns fai viure els autres
[fai morir
Los uns ten bas els autres
[fai valer
Pois estrai leu so qe gen a
[promes
E vai nuda. mas can dun
[pauc dorfres
Qe porta seinh. e tuit sa pa-
[tentat [2]
Naisson de fuec de qe son
[asemblat.
VII. Al segon reis tam [3] franqeza
[e merces
El sobeiranz es de tan gran
[rictat.
Qe sobre cels essaia son
[regnat.

169

GAUCELMS FAIDITZ

(= B. Gr. 167, 2)

I. Er consir e plaing
En chantan mon dampnatge
Dun ioi qem sofraing
Per mo meteus folatge
Qen pais estrain
Fui [4] ne no vei messatge
De leis cui soplei
Don eu nom recrei
Cades on qeu sei
Laclin ses cor volatge
Se tot non la vei.
II. Mi donz sui aclinz
Vas on qeu vau ni vegna
Eviers lo pais
O ill estai e regnja
Sola ma conqis
La bella qi nom degna
E no sai per qe
Me destreing anc se
Qeu lasegur be
Qe ia dautra non fegna
Mas il la nō cre.
III. Mout fes bel gazain
Can [5] pres mon homenatge
Per qeu non remain
En autrui segnoratge
Ne a mi nos tain
Qieu seg autre viatge
Ni qieu ia desrei
En autrui domnei
Car sos sers mautrei
Humils ab franc coratge
[.....[6]]
IV. Amors qe farai
Saissim desasegura
Qil mauci desmai
E de me non a cura
Ai gelos sauai
E auolz genz tafura
E fals lausengier
Son damor guerrer
Per qa ieu qerir [7]
Qil don malauentura
E mal encombrier.
V. Meils foram sufris
De leis cui iois manteignha
Qe ia non la vis
Cattalz [8] maltraigz men re-
[gnha [9]
Soauet mi aucis

[1] *l.* : fai a — [2] *l.* : parentat — [3] *l.* : Als. rei tain. — [4] *l.* : Sui — [5] *c. en* : Tan — [6] *l.* : Qautra non enuei — [7] .. : que iesu qier — [8] *l.* : Caitals — [9] *l.* : vegnha

Ab la fals antresegnha
Cant per sa merce
Mi retenc ab se
Car no len soue
Tant ma obs qem reuei-
[gnha
[.....[1]]

VI. Joios ben seschai
Caia de ioi frachura
Cel qa ioi verai
Et a lui non satura
Qel laz mos cors estai
Loing de bona uentura
En grant consireir
E mon centongier
Vei damor premier
Si ia sa ioia dura
Beil vai a sobrier.

170

GAUCELMS FAIDITZ

(= B. Gr. 167,35)

I. (*p. 165*) Maintas fazos [2] es
[hom plus volontos
De zo don mal e dan li deu
[venir
Qe de son ben. e uoil lo per
[men dir
Car ieu meteis manei metre
[cochos
En tal poder. don aran
[vauc plagnen
Qem fai languir. e suspirar
[souen
Qe qan ne [3] cug ben auer
[ieu nai dan
E torn atraz qan cug anar
[enan.

II. Ben man trahit seu bel oill
[amoros
E sos gentz cors e sos azautz
[garnitz [4]
Sos gentz parlars. e sos
[gens acuillirs
Sos bels solatz sos auinens
[respos
Mala vi anc sa gran beutat
[valen
Don ieu cugei auer mon cor
[iauzen
Mas aram vau plagnen e
[sospiran
E nom i val merces qeu lai
[deman.

III. Anc non cugei qe nuilla
[domna foz
Tan grā beutatz qen fos
merces a dir
Qon plus li clam merce nom
[deg nauzir
Anz ma son cors ades plus
[orgoillos
Per qe mos mals mi vai ades
[creissen
& es mi piegz ci deus mi
[sal per vn cen
Per leis car ten iha [5] de mal-
[estan
Qe per lo mal qeu nai ni per
[lafan.

IV. Lo mals qieu trac mi fora
[bels e bos
Bella domna sol qel pogues
[suffrir
Car ses afan non pot hom
[enreqir
De null afar qe sia chabal-
[los

[1] *l.* : Nil membra de me.— [2] *c. en* : sazos — [3] *l.* : eu — [4] *c. en* : garnirz — [5] *l.* : ren ni a.

5 & zo qe hom conqier ab [gran turmen
Ten hom plus car plus celat [e plus gen
Que zo que ha tot iorn a son [talan
Qar leu despen qi de leu ha [gazaing.
V. De zo don plus cugei esser [ioios
Soi plus iratz e nai mais de [conzir
Per qom nous deu per gaug [trop esiauzir
Ni per ira esser trop an- [goissos
5 Mas ieu non puesc ges esser daital sen
Qeu malegrei trop al co- [menzamen
Domna per uos mas eram [vau ploran
Qon hom marritz que ren [non sap on san.
VI. Sa ma domna plaguesson [mas chansos
Naurella mout mestera bel [e gen
Car ia enan non aurai mon [talen
De nulla ren ni puesc far [bel semblan
5 Tro que de leis aia zo qeil [deman.

171

GAUCELMS FAIDITZ

(= B. Gr. 167, 19)

I. (*p. 166*) Del gran golfe de mar
E dels enois los [1] portz
E del perillos far
Soi merce dieu [2] estortz
5 Don posc dir e cōdar
Qe mainta malananza
I hai suffert e maint turmen
E pos a dieu platz queu [3] [torn men
En limozi ab cor iauzen
10 Don parti ab pesanza
Lo tornar e lonranza
Li grasisc pos el mo cossen.
II. Ben dei dieu merceiar
Pos vol qe sanz e fortz
Puesc el pais tornar
Un val mais uns paucs doir [4]
5 Qe dautra terrestar
Rics ab gran benananza [5]
Qar sol li bel acuillimen
Eil onrat fag eil [6] dig plazen
De nostra domna il [7] prezen
10 Damorosa coindanza
E la douza semblanza
Val tot qan autra terra ren.
III. Ar hai dreg de chantar
Pos vei ioi e deportz
Solatz e domneiar
Qar zo es vostra cortz [8]
5 E la font el ris [9] clar
Fan mal cor alegranza

Voyez les éditions de cette chanson données par M. Chabaneau, dans la Rev. des l. r., IV s., t. II, p. 550 s. et par *M. Appel, dans sa Provenzalische Chrestomathie*, p. 112. — [1] *l.* : enoios (*Ch.*), enois dels (*A*) — [2] *Ch.* : deu — [3] *Ch.* : que — [4] *l.* : ortz (*Ch. et A.*) — [5] *Ch.* : benan[an]za — [6] *Ch. et A.* : ell — [7] *l.* : eil (*Ch. et A.*) — [8] *l.* : vostr'acortz (*Ch.*) — [9] *l.* : las fontz el riu (*Ch. et A.*)

Prat[1] e vergier qar tot mes[2]
[gen
Qera nō dopti mar ni ven
Garbe[3] maistre ni ponen
Ni ma naus nom balanza
Ni nom sai[4] mais doptansa
Galier[5] ni corsier corren.
IV. Qi per dieu gazaignar
Pren daitals desconortz
Ni per sarme[6] saluar
Ben es dregz[7] non ges tortz
Mas cel[8] qi per rubar
E per mal acordanza
Vai per mar un hom tan
[mal pren
Em pauc dora sauen souen
Qe qan cujom puiar deissen
Si qab desesperanza
Il laissa[9] tot eslanza[10]
Larme lo cor[11] e[12] laur e
[largen.

Finis coronat opus.

(p. 166[2]:) Argumento den folqetz de marssilia [*voy. devant* n° 97].

(p.166[3]:) Argumento de gaucelms faiditz [*voy. devant* n° 138].

(p. 166[4]:) *Copie partielle d'un* planh catalan (B. Gr. 461, 2) *publié d'après un autre ms. complet par* Torres Amat *à la p.* 369 *de son* Dictionnario critico de los escritores catalanes (Voy. une note de M. C. Chabaneau, dans le vol. XVIII de la Rev. des l. r., p. 18 s.). *Le texte incomplet de* a *été imprimé dans la préface de mon édition des deux plus anciennes grammaires provençales, p. VII et* era scritto inanzi al principio del originale nelle carte che si soglion lasciar bianche per conservare i libri cosi imperfetto.

(p. 164[5]) 1588. Jaques Tessier de Tarascon.

Concordato 1589.

Riueduto Antonio Martelino.

(*p. 166*[6]) ARGUMENTO DEN PEIROLS

Peirols si fo us paubres caualiers daluergne dun castel qe a nom peirob qes en la terra del dalfin a pe de rochafou e fo cortes hom e auinenz de la persona. el dalfin daluergne sil tenia ab se el vestia el daua cauals & armas. el dalfiz si auia una soror qauia nom sail de claustra bella e bona e molt presiada & era moillier den beraut de mercoir dun gran baron daluergne. en peirols si lamaua per amor. El dalfis si la pregaua per lui e salegraua molt de las chāzos qen peirols fazia de la seror. e molt las fazia a plazer a la seror e tant qe la dona li uolia ben. eil fazia plazer damor a saubuda del dalfin e lamors de la domna e den peirols monta tant qel dalfiz sengelozi dela car cudet qela li fezes plus qe non conuenis ad ella. e parti peirols de si e loigniet e nol uesti nil armet. don peirols non sen pot mantener per caualier, e uenc ioglars. & anec per cortz e receup dels baros. draps e diners e cauals.

Ce texte se retrouve tel quel une seconde fois au f° 32 *v° de la dernière partie du ms.*

[1] *Ch.*: Prai — [2] *Ch.*: mos — [3] *Ch. et A.*: Garbi — [4] *c. en*: fai — [5] *Ch. et A.*: Galea — [6] *Ch. et A.*: s'arma — [7] *Ch.*: Ben e saregz — [8] *Ch. et A.*: ces — [9] *l.*: Eslaissa *ou* El *l.* (*Ch.*) — [10] *l.*: e 'slanza (*A.*), en lanza (*Ch.*) — [11] *l.*: L'arm'el cors (*A.*) — [12] *Ch.*: (e).

172

EN PEIROLS

(= B. Gr. 366, 22)

I. (*p. 167*) Nuls hom non [sauci tan gen
Ni tan douzamen
Non fai son dan ni folleia
Con cel qen amor senten
Pero nai eu bon talen
Sitot amors me guerreia
Nim destrein greumen
Car per mo [1] voler mal pren.

II. Cuna domn am finamen
Don mon escien
Mer a morir ab leuera [2]
Tant es de ric pretz valen
E si plus nonca naten
On qieu steia lai sopleia
Vas lei franchamen
Mos cors qi la uez [3] souen.

III. Estraigz cossirers men ve
E si gairem te
Conois cades mi sordeia
Tort nai eu meteus de qe
Car nom am si cos coue
Tal dōna camar mi deia
Car il per ma fe
Nō deu sol pēsar de me.

IV. E pero can sesdeue
Qieu li par len rei [4]
Ges mas paraulas nom veia [5]
Anz uei gescouta [6] las be
Del repropcher mi soue
Qi non contraditz autreia
Auran doncs merce
Tant o voil qie nō lo cre.

V. Pel bel semblan qelam fai
Vol qem tenga gai
E qem bon respeg esteia
Mas de sa valor mesmai
Ai bella donna sius plai
La vostra francheza veia
Lo greu mal qieu trai
Don ia senz vos non guerrai.

VI. Chanzos saludar lam vai
Per teil mandarai
Qeil res es qe plus me greia
Car tan loing de mi estai
E pos enaissi seschai
Sobre tot cant es lam preia
Qe il soueigna lai
Dezo. dont ieu consir sai.

VII. Bella dona de vos ai
Tal dezir e tal enueia
Qe ren del [7] mon mai
Al cor a mi nom estai.

173

EN PEIROLS

(= B. Gr. 366, 31)

I. Si ben son loing et entre [gen estraigna
Eu mais consir damor ab [qem conort
E pens dun vers consil fasse [lacort
Tal qe sia bons e plazens e [fiz
E car hom mais mon chan- [tar mi grazis
Adoncs dei miels gardar qe [nom mesprenda
Ni diga ren don sauis me [reprenda.

[1] *l.*: mal — [2] *l.*: l'*e*nueia — [3] *l.*: ue — [4] *l.*: parlen re — [5] *c. en*: neia — [6] *l.*: qescouta — [7] *l.*: de tot lo.

II. Non es nuils iornz qe mon
[cor non descenda
Una douzors qem ven de
[som pais
Lai iong mas mans & lai
[estauc aclis
E sapchas ben qeu volgra
[esser fort
Pres de mi donz sitot sa vas
[mi tort
Cab bel solatz & ab douza
[compagnia
Mi dauret gen zo qe ara
mestragnja.

III. (*p. 168*) Ben ai assatz qe
[suspir e qe plaigna
Ca pauc lo cor nō part cant
[mi recort
Del bel solatz. del ioi e del
[deport
E del plazer qelam fei e qem
[diz
Ai con fora garitz. sadonc
[moris
Que can la prec que de mi
merceil prenda
Sol veiaire non fai qella
[mentenda.

IV. Ben es razons qieu suffra e
[atenda
Con atendrai pos lieis nō
[abeillis
Miels mi fora som cug qe
[men partis
Partir non ges. trop nai
[pres lonc acort
Bona domna vostrō sui tot
[a fort
E non cudes lamor e mi
[remaigna
Qen vos amar tem qe temps
[me soffraigna.

V. A lieis non fail res qa prō
[dōna taigna
Com nō la ue qe de lieis
[laus nom port
Coīde gai es e pros per qieu
[lam fort
E doncs amors cui tos temps
[soi aclins
Plagues li ia cuna ves men
[auzis
Agestal[1] qeir per don e per
[emenda
O si non mais guizardon nō
[mi rēda.

VI. Dautre trebail prec dieu
[qellam defenda
Mas vn sol iorn volgra qella
[sentis
Lo mal qeu trac per leis ser
[e matis
Qen grieu perilh ma laissat
[loīg del port
E non voil ges quautra men
[ai estort
E sa leis platz qe ia vas me
[safraigna
Anc no fes om damor genzor
[gazaigna.

174

EN PEIROLS

(= B. Gr. 366,12)

I. Del sieu tort farai emenda
Leis quem fes partir de se
Anqer ai telan qeil renda
Sil plai mas chanzos e me

[1] *l.*: Aqestal.

Ses respeig dautra merce
Sol suffra qen lieis men-
[tenda
E qel bel men atenda.

II. Ges per negun mal qem
[prenda
De samistat nom recre
Anz sufrai cades mentenda[1]
La pen el dan qe men ve
Fairem degra qalqe ben
Mas non tain qeu lan re-
[prenda
Si tot ses ver qill mes-
[prenda.

III. Mout i consir nueg e dia
E no men sai conseillar
Pero si sesdeuenia
Gran talent ai cun baizar
Li pogues tolr o emblar
E si pois sen iraissia
Voluntiers lo li rendria.

IV. (*p. 169*) Ben conosc qieu
[non poiria
Mon cor de samor ostar
P*er* ira ni p*er* feunia
Ni p*er* autra domn amar
No mo cal plus essaiar
Caissi con li plaira sia
Qieu lamarai tota uia.

V. Qel mon nom es hom qe
[teigna
Tan apoderat amors
Qe ges non vol q*ue*u reteina
Los plazers ni las honors
Cauia trobat aillors
Anz vol qe de sai mestreigna
P*er* zo qenō vol nim degnia.

VI. Bella dōna en cui reigna
Senz e beutatz e valors
Pos suffretz caissim des-
[treigna
Lo dezirers e la dolors
Si vals dels plazers menors
Mi faitz tan don iois mi
[veigna
Sol ca uos non descoueigna.

VII. Chanzoneta vai de cors
Dir a mi donz qel[2] reteigna
Pos mi retener non deigna.

175

EN PEIROLS

(= B. Gr. 366, 14)

I. Dun sonet vau pensan
Per solaz e per rire
Qeu non chantera ogan
Estier per mon consire
Dont mi conort chantan
Camors mauci desmai
Car ma trobat verai
Plus de mil[3] autr aman.

II. Las con muer deziran
Sos hom e sos seruire
Qieus iria celan
Maintas ves men azire
E dic p*er* maltalan
Qe totz men partirai
Aq*ue*i mezeus trop lai
Mon cor on eran tan.

III. Ges per autrui nol man
La ren qe plus dezire
Qeu mezeus tan la blan
Nō len auzi ren dire
Anz can li soi denan
Maītas vetz can seschai
Dic dona q*ue* farai
Nom respont mas gaban.

IV. Sivals[4] vai daitan
Qe ges nom pot aucire
A tan onrat afan

[1] *c. en* : men renda — [2] *l.* : qet. — [3] *l.* : nul — [4] *l.* : Sivals bem

Ni ab tan bel martire
Catal donam coman
Qes la genzer qeu sai
Bos mes lo mals qeu trai
Mas il na pechat gran.

V. Si [1] oilh el cors mestan
Vas leis caillors nos vire
Si cades on qeu man
La vei e la remire
Tot per aital semblan
Con la flors com retrai
Qe totas vias vai
Contrail soleil viran.

VI. Si mames ni [2] tan ni qan
Ja for eu totz iauzire
Sapchatz nō es dengan
Qe souen en sospire
Dōna per cui eu chan
Una ren vos dirai
Saquest vostrom dechai
Antal [3] auretz e dan.

VII. Chansonetta ab aitan
Dreit a mi donz ten vai
E digas li sil plai
Qe temprenga et chan.

VIII. (*p. 170*) Damor ai fin talan
E fin dezirer nai
E ia daqui en lai
On plus no men deman.

E progresser que miels fora [apreza
Chanzonetta sieu faire la [volgues
Mas chantars torn a leuja- [ria
E bon vers qi far lo sabia
Qes [4] semblan qe degues [mais valer
Per qieu i voil demonstrar [mon saber.

II. Amors mauci tan ses emen [apreza
Greus mes lafanz el trebails [on ma mes
Tot na perdut deportar e [gaieza
E sanc nai ioi era non sai qe [ses
Per mi donz suspir noit e [dia
Mi donz cai dig con lapel [mia
Dir lo puesc eu caitan nai [em poder
Mas ill nō vol nim degna re- [tener.

III. La gran beutat de lieis e la [drecheza
Non es nuls hom que truep [lauzar pogues
Ieu qe pro [5] silles bell e [cortesa
Anz mueir per leis e noil [en pren merces
Per qel faz ieu ia trobaria
Autra domna qe mamaria
Mas er sai eu qel reprocher [6] [diz ver

176

EN PEIROLS

(= B. Gr. 366, 20)

I. Mentencion ai tot en un [vers messa
Con valgues mais. de chan [qieu anc fezes

[1] *l.* : Li — [2] *l.* : mames — [3] *l.* : Antai. — [4] *l.* : Q.a — [5] proi ai — [6] *c. en* : reproches

Tostemps vol hom zo qe
[nom [1] pot auer.
IV. Ja non creirai qeu non la-
[gues conqueza
Seu ualgues tan qe amar
[mi degues
Las qe farai amar lai sa
[leis peza
E suffrirai mē dōna non eu
[ges
Mas per merces la preiaria
Qe noil pezel [2] si noil plai-
[ria
Qe nulla ren nom pot dal
[cor mouer
Lo desirer qem destrein el
[voler.
V. Emperairis volgra fos o
[marcheza
O reina cela qe me ten pres
E tot lauer del mond e la
[richeza
Volgra eu plus qeu non sai
[dir agues
Qe per aitan non mauciria
Mas sa beutatz mauci em lia
Car es tan granz e tan sap
[far plazer
Son bel semblan car le laira [3]
[vezer.

177

EN PEIROLS

(= B. Gr. 366, 6)

I. Camjat ai mon consirer
Camger [4] ai faig damia
Don ai fin ioi vertadier
Mais cauer non solia
E nō es de pretz sobrier
Ieu per qe mentiria
Car so dis el reprocheir
Qui nō troba non tria
E qi pren nos fadia.
II. Entendrem fazi amor
En folla richaudia
En la riqessa auzor
Don mal mon grat suffria
Penas e dans e dolor
Si qe tot io" moria
Gardatz sera ben folor
Qe con plus i perdia
E miels mi entendia.
III. (*p. 171*) Per qem sui ame-
[suratz
E tieng ma dreita via
Qor qe fes ma voluntatz
Plus aut qe non deuria
Ben degr esser castiatz
Per danz qe men venia
Qe zo es dobla foudatz
Dome qi nos chastia
Pos conois sa folia.
IV. Lai on ai mon bon esper
Matrait amorz em lia
Don nom pueis ni auz mouer
Mon consir nuit ni dia
Ben pot ma dōna saber
Quer eu lam ses bauzia
Qe ren contral seu voler
Mos cors non pensaria
Nil bocha nol diria.
V. Ara sai eu et enten
Qes bona cōpagnia
Candos samon finamen
Per leial drudaria
E chascuns tot franchamen
Vas son par sumelia
Qe amors non vai qeren
Null autra segnioria
Mais merce tota via.

[1] *l.* : non — [2] *l.* : pezes — [3] *l.* : se laisa. — [4] *c. en* : Camget

VI. E zo sai qestera ben
E fora cortesia
Qe ia hom non ames ren
Mas zo qe lamaria
Preiar seschai es couē
Qe mesura i metria
Mas sapchatz qi trop sen-
[ten
Pois me sembla qe sia
Enuegz eustania[1].

VII. Leu chanzoneta plazen
Vai ten ta dreita via
A lieis on iois e iouen
Renouella qec dia
Digas lim ca leis mi ren
Vas la cal part qe sia
Car eu non ai [2] talen
Del autra segnioria
Nis tain qeu plus en dia.

VIII. Miels me val mon bon es-
[per
Ten chanzon dreita via
A la bella on qe sia
E dil qiel faz a saber
Cautra no voil qe sia
De mon cors garentia.

IX. Oils vos ren e boch e cors
Ma bella douz amia
De totz bos aibs conplia.

178

EN PEIROLS

(= B. Gr. 366, 27)

I. Pos de mon ioi vertadier
Si fan aitan voluntier
Deuinador e parlier
Enoios e lauzenjer.
Segon la fazenda
Couen qeu mi atenda
Qe gieinz mi a mestier
Ab qieu mi defenda
Qe neguns... [3] aprenda
Mon celat consirer.

II. De mi donz aic de premier
Lon veia [4] el dezirer
& ab grā esfortz sobrer
Mi ten qe ren mais noi qier
Mas conque menprenda
Mos cors me diz qatenda
E sofra e sofrier
Per qeu crei qesmenda
Men faz amors em renda
Qalqe plazer leuger.

III. (*p. 172*) Tal vetz es nom
[puesc suffrir
Cab mi mezeus nō azir
E voill men aitan partir
Qen altre domnei me vir
Per zo si remuda
Malautes. qar miels cuida
En altra part guerir
Mas ren no maiuda
Anz fas loita perduda
Cades torn sai morir.

IV. Ai can douzamen dezir.
Si pogues esdeuenir
Qamors men fezes iauzir
Aissi com lam fe chauzir
Trop lai atēduda
Mas la flam escōduda [5]
Es grieus a esmortir
Tot es remazuda
Lesperanz e vencuda
Qem soli esbaudir.

V. Pero ades mi soue
Camors deu atrair a se
Franc corag a bona fe
Miels cab nulla autra re

[1] *l.* : e uilania — [2] *l.* : ai ges. — [3] *l.* : non — [4] *c. en* : Lenveia — [5] *l.* : ascenduda

E cil on seslanssa[1]
Tota ma desiranza
Pos mon cor sap e ve
Nom torn e viltanza
Caitan col rei de franza
Soi eu rics damar ben.

VI. E pois autre pron nom te
Preiarai lanquar de me
Cauzit ai retrair anc se
Qe las si ve qis recre
E sai ses doptāza
Qe ades esperanza
Qant hom troba merce
Dobla lalegrāza
El ioi el benananza
A cel cui esdeue.

VII. Dalfi senz doptanza
Joi e pretz vos enanza
Miels camors nō fai me.

III Amors beus iet[4] a mon dan
Cautre pro noi puesc auer
Ja mais baizar ni temer
Nous qier cadoncs vos per-
[dria
Ben es fols qin vos se fia
Cab vostra bella semblanza
Maues trag ses desfinanza[5].

IV. Damors vos puesc ieu[6] dir
[aitan
Qi ben la pogues auer
Res non la pogra valer
Certas mout fon bon amia
Mas nom duret mas un dia
Per qels fols qi ses fer-
[manza
Met en amor sesperanza.

V. (*p. 173*) Lemozi a deu coman
Leis qi nom vol retener
Oimais pot il ben saber
Qe vers es so qeil dizia
Qen terr estragna niria
Pos dieus ni fez ni fianza
No mi val ni acordanza.

179

EN PEIROLS

(= B. Gr. 70, 45)

I. Tuit cil qem pregon qieu
[chan
Volgran saubesson lo uer
Sieu vai[2] aize ni lezer
Chantes qi chantar volria
Qeu nō sai ni chan ni via
Pos perdei ma beneanza[3]
Per ma mala destinanza.

II. Ailas con muer de talan
Qeu nom dorm mati ni ser
Anz la nueg can vau iazer
Lo rossigniols chant e cria
Et ieu qi chantar solia
Muer denvei e de pezanza
Can aug ioi ni alegranza.

180

EN PEIROLS

(= B. Gr. 366, 9)

I. Cora qem fezes doler
Amors nim dones esmai
Eiram ten iausent e gai
Per qeu chant de mon pla-
[zer
Car ai plus ric ioi conquis
Cami nous taignia
Per qe mos chanz sumelia
Cumelitatz menreqis.

[1] *c. en*: seslaussa. — [2] *c. en*: nai — [3] *l.*: benēanza — [4] prec — [5] *l.*: desfianza — [6] *l.* ;ꝑuesc.

II. Mi donz merci e grazis
Del benananza qeu ai
Ni ia nō loblidarai
Los plazers qem fes nim dis
Qen mi non a mais poder
Sill qamar solia
Qem plus franca segnioria
Voil ses enian remaner.

III. Darenan mer a tener
Al reprocher com retrai
Nos moua qi ben estai
Non farai ia eu per ver
Queil flama camors noiris
Mart la nueg el dia
Per qeu remain tota via
Con fai laurs el fuec plus [fis.

IV. Molt magrad e mabeillis
De dos amics cant seschai
Qe samon dun cor verai
E luns laltre non trais
E sabon luec e lezer
Gardar tota via
Que lur bona compagnia
Non puesc enoios saber.

V. Souen lanera uezer
La plus auinen qeu sai
Sil deuinamen qon fai
Nom avengues a temer
Pero mos cors es aclis
Vas leis on qe sia
Qe fin amors ioing e lia
Cor part[1] loindan pais.

VI. Ser outra la cros del ris
Don nuls hom non torna sai
Nō crezatz qem pogues lais
Retener nuls paradis
Tant ai mo voler assitz
O ma douza amia
Que senes leis nō poiria
Nul autre ioi retener.

VII. Chanzos oimais potz rener[2]
Vas mi donz ta uia
Queu sai be quela volria
Te auzir e mi vezer.

VIII. Dalfi sauzes mon voler
Dir a ren qe sia
Tant am vostra compagnia
Qe vos en saupras lo ver.

181

EN PEIROLS

(= B. Gr. 366, 34)

I. (*p. 174*) Tuit mei dezir son [damor e de chan
En aquetz dos mestiers gais [e cortes
Ai mon engien e mon coratge [mes
E pois amors ab douz pla- [zers menanza
Bē deu esser mos chanz fis [e valenz
Qar tant ma faitz ma dona [rics couenz
Per qa totz iornz viu en [bona esperanza.

II. Maltraitz damor no sera[3] tan [granz
Qautre dos mals noi estec [cals qe bes
Questiers nō crei qom suffrir [la[4] pogues
E qan seschai com na gran [benananza
Ja tan non er segura ni [plazens
Cades noi trop. angoissos [pensamenz

[1] *l.*: part de — [2] *c. en*: tener. — [3] *l.*: s. mais — [4] *l.*: lo

Questreignion lo ioi e lale-
[granza.
III. Qant ieu premier la vi mi
[plat[1] aitan
Qe de mon cor retener non
[poic ges
Totz fo a leis. & enqera
[si es
Mout i trobet amoroza coin-
[danza
E grā solatz e fin enseigna-
[menz
Mas si tot sui de samistat
[iauzenz
Qar mes trop loing nai dolor
[e pezanza.
IV. Pero ben sai can se son dui
[aman
Fort adirat e lur es gran
[mal pres
Pois los plaideia. franchesa
[e merces
Molt lor es douza e bona
[lacordanza
Cadoncs lur nais nouels
[esiauzimenz
Mas ieu no veil qec iorn
[adiramenz
Mō ioi segur torn en aital
[balanza.
V. Envers mi donz ai tos temps
[bon talan
E lamarai cui qe plassa nil
[pes
Caisso non pot vedar neguna
[res
Qe can recort sos digtz e sa
[semblanza
Con ilh es bell e coinde aui-
[nenz
Tostemps serai en samor
[atendenz
Car ieu nō ai en autre ioi
[fizanza.

182

EN PEIROLS

(= B. Gr. 366, 33)

I. Tot mon engien e mon
[saber
Ai mes en un ioi qem soste
Quan mi remembra nim soue
Tam bona domnam fai chan-
[tar
Adoncs mi deuri esforsar
Con pogues far mon chant
[valer
Si ben trac greu martire
Damor cui sui seruire.
II. Amors ma si en son poder
Qel ma fait comensar. tal
[ren
Qieu non puesc a mal ni a
[ben
Trair a cap plus cal cel
[mōtar
Per la genzer com pot tro-
[bar
Gardatz sim deuri eschazer
Qieu lam tant e dezire
Caillors mō cor nō vire.
III. (*p, 175*) leu lam maiz qe
[non faz parer
En parli mais qe nos coue
E voil qem aucizatz de se
Si iamais men auzetz parlar
Ni a dreig semblan deuinar
Tan sai cubertamen tener

[1] *l.*: plac.

E celar mon albire
Ab solatz e ab rire.

IV. La nueg qant ieu mi vauc iazer
El iorn maintas vez esdeue
Consir com li clames merce
Qant ieu poiria ab leis parlar
Adoncs mo sai ieu ben pensar
E bos motz chauzir e vezer
E ma razon assire
E lai nō sai qe dire.

V Lo repprocheirs non diz ges ver
Qe cors oblida cueils nō ve
Anz a ben faillit endreit me
Qeu nom la puesc entroblidar
La bella cui non auz preiar
Tan tem faillir al sieu voler
Per qieu plaing e sospire
Ai amors nom aucire.

VI. Ai las qeu cudaua auer
Calqe pron en ma bona fe
On plus sui desperatz [1] cre
Qe merces mi puesc aiudar
Era nō sai aconseillar
Mas atendrai lo sieu plazer
Grieu er damor iauzire
Si non es francs suffrire.

VII. El vers na ten [2] a dire
Ses qi bel sapcha dire.

183

EN PEIROLS

(= B. Gr. 366,21)

I. Mout mentremis de chantar voluntiers
E dalegranse de ioi mantener
Domenz qeu fui damor. en ben esper
Eras. noi vei nom [3] pron ni noi enten
Ni de midons mais socors non aten
Tals desconortz e tals esmais me ve
Qe per un pauc de tot ioi nom recre.

II. Gran mal mi fes lacoindamenz primers
Eil bel semblan qe ies non eran ver
Canc pueis non puec mon coratge mouer
Tuit mei dezir son en lei solamen
Ni de ren als granz enueia nom pren
E pos noil platz. qe nai autra merce
A suffrir mer. lo trebail qe men ve.

III. Ja non partrai de leis mos cossirers
Per mal qem fassa [4] noil pues mal voler
Car tan la fai senz e beutatz valer
Segon lafan folei sauiamen
Va fol cai dig anz folei folamen
Canc nerceus [5] qan vi lombra de se
Si bes mori no fo plus fol deman [6].

[1] *l.* : desesperatz — [2] *c. en* : ren. — [3] *l.* : mon — [4] *l.* : f. eu — [5] *l.* : narcissus — [6] *l.* : de me

IV. Qatressim muer entre loncs [dezirers
Qem fan souen sospirar e [doler
Per leis qe ma gitat a non [chaler
Loing desperans e de re- [fraingnemen
Qesquiuat ma som priuat [parlamen
& eu am la tant a la mia [fe
Cant vei mon dan ies mi [mezeis non cre.

V. (*p. 176*) Ben fai cals ver [1] [totz mos cosseils derriers
Pos del partir nō ai gen ni [saber
Senz sos pensars farai lo [mieu plazer
Amarai leis midonz per tal [couen
Qel cor aurai lamoros pen- [samen
E la bocha terai ades el fre
Qe als per ren no lin dirai [mais re.

VI. E estarai comal peneden- [siers
Qe ren non qier de zo qe vol [auer
Ai com tarza qieu nom la [vau vezer
Irai lai doncs morir mon [escien
Hoc caital mort amarai ieu [souen
Qestraignamen a gran plazer [qi ve
So cama fort ia non ai autra [be.

VII. Lo uers tramet mi donz per [tal couen
Qa tot lo meinz sautre proz [no men ve
Cant lauzira li membrara [de me.

184

EN PEIROLS

(= B. Gr. 366, 16)

I. Eu non lauzarei ia mon [chan
Mais sius agrada ni bons es
Lamors qi ma el seu coman
En sapchas grat cami non [ies
Car amors me guida e me- [nanza
Si bem da trebail mi [2] pezanza
Eu viu iauzenz. can mor [aman.

II. Ja drutz non conosca son [dan
Sesser vol sauis ni cortes
Ni fassa parer ni *trian*
[Qe ren] contra son dan. li [pes
Car cel enqier sa malananza
Qe *per* orguoil cuida ven- [janza
Pēre aqi on hom nol blan.

III. Mi donz per sa francheza [gran
Plas qel receup me nome- [nes [3]
Em fes em donet em dis [tant
Qieu non cuiei com mi val- [gues

[1] *c. en*: sai c. ner. — [2] *l.*: ni — [3] *l.*: mon omenes

Mais er ai paor e doptanza
Qe *per* noncur o *per* mu-
[tanza
Nom oblit em torn en soan.

IV. Molt fui aut vas qe vai bais-
[san
E puesc dir qenaissi mes
[pres
Com celui qi vai ioi som-
[gniat[1]
E qan ressida non es res
On trouarai iamais fianza
Ni neguna bella semblanza
Pos qeu[2] aqesta trop enian.

V. Truep dic non puesc als qe
[mort man
Atendrē bellas merces
Q*ue* farai donc deserenan
Partirai men hoc sieu po-
[gues
Mas mentre mestauc em ba-
[lanza
Si men luegna desesp*er*anza
Sin[3] amors mapropch atre-
[tan.

[1] *l.*: somgni*ant* — [2] *c. en*: qen — [3] *c. en*: Fin.

E. Stengel.

(*A suivre.*)

I DODICI CANTI

ÉPOPÉE ROMANESQUE DU XVIe SIÈCLE

CANTO UNDECIMO

(Suite)

[F° 130 v°] 98. Deh, vedi, Christo, come la tua chiesa
È data in preda delli rei Tithani
Et come dalla gente Collonesa
Pria, et poi dalli maligni Lutherani
Fu divorata, et malamente offesa
Da traditori Ausoni et da marani
Celtiberi et crudei Thedeschi insieme,
Ch' ognum quanto più può la stratia et prieme !

99. Da quei, che falsamente del tuo nome,
Signor, gioiscon, la Barca di Pietro
Si cerca di somerger con le some
Del loro vitio et lor peccato tetro,
Et hanno le sue forze tanto dome,
Che quasi perso haveva il degno scetro,
Ma venne Paulo poi ch' in picciol brando
Ne fe vendetta, o fatto memorando !

100. Ma come potrà Paulo quella fede,
Signor, di Pietro conservar illesa,
S'alli nemici di tua santa fede
Chi solea diffender la tua chiesa
Èssi appoggiato ? et, se si è fatto herede
Della setta de Lutero suspesa,
Chi tenuto è di prender l'armi in mano
Per conservarla da Turco et pagano?

101. Hai tu, signor del ciel, gli ochi sì chiusi
Che non vogli veder tutti i progressi
Che fanno quei, che la tua chiesa ha esclusi
Da se per li soi tanti et gravi escessi?
Deh, chi fia che del non poter ti scusi,
Signor, purgare questi error successi?
Purgali, signor mio, qual l'or si suole
Purgar, tu, che sei di giustitia il sole!

102. Presta tanto favor al tuo vicario
Et fal da morte al men tanto invincibile
Ch' a ciaschedun, ch' a tuo nome è contrario,
Sia come Giosuè forte et terribile;
Ma non, che 'l sol faccia il suo corso vario,
Chieggio, signor, qual vedi, et sei invisibile,
Ogni secreto che nel cor dilatasi,
Perchè da l'ochio tuo vivace guatasi.

[F° 131 r°] 103. Di ciò più. Volcano accende il fuoco
Et, su l'incudin l'infocato ferro
Stendendo, lustra tutto il scuro luoco.
Un dei compagni, chiamato Zifferro,
La mazza batte et così a poco a poco
Fa l'armi tutte, et l'altro, Brugiaferro
Nomato, scolpe l'albero et il nome
Che Guerino a chi legge aperto prome.

104. Fatto l'usbergo et tutta la corazza
Con l'albero di Giove dinanzi et dietro,
Fa il fabro zoppo una ben grave mazza
Da far ogni lorica un fragil vetro,
Non atta a ogniun se non di forte razza,
Degno d'impero o almen di regal scetro;
Poi fece il fabro sì minuta maglia
Ch' a' riguardanti lo vedere abaglia;

105. Li braccial, i schineri, il gorzerino
Coi spalacci e i cosciai, poi duo' spron d'oro,
Uno elmo perfecttissimo accialino
Ch'intorno havea le ghiande d'oro;
Per tutto è scritto il nome di Guerrino.
Et per cimier vi è una quercetta d'oro;
Di accia' il scudo a ghiande lavorato
Et d'una bella quercia in mezzo ornato.

106. Un brando fece di chi la lama era
Delle più belle ch' ochio human vedesse,
(Et tutte fur temprate in l'acqua nera
Di Stige, che fortezza tal le impresse
Che ogni altre arme parean di pura cera
Apresso a queste, che la maga ellesse,
Anzi far fece per il suo Guerrino)
Et riccamente ornato di oro fino.

107. Scritto havea nella lama il brando altiero:
« Pygra son di Guerin sempre veloce. »
Et vera[mente] fu sì amaro et fero
Che fu chiamato poi la Pygra atroce.
Pygra amara vuol dir, se punto il vero
Mostra il Greco al Latino in piana voce,
Et fu sì atroce il brando et fu sì amaro
Ch' a chi l'hebbe contra gostò caro.

[F° 131 v°] 108. Non contenta di questo ancor la saga,
Perchè non sempre un huon si truova armato,
Essendo della ria sorte presaga
Che devea haver Guerrin privo del stato,
Vollelo inoffensibil con la maga
Arte sua far; a ciò da nullo lato
Habia a patir da pietra, ferro o fuoco
O legno, lo ridusse al cavo luoco.

109. Et, denudatol, tutto in l'acqua dove
Furno temprate l'armi lo somerge
Fuora che il piè, ch' in man tiene ella, et, Giove
Invocando, il fanciul fuor de l' acqua erge,
Dicendo: « O Dio del ciel, se pietà muove
La tua immensa bontà, poichè si asperge
Con l'acqua Stigia ai Dei per sempre sacra,
Fa che a Guerin sia dolce e agli altri acra! »

110. Poi diceva più cose in su la conca
Ove era l'acqua Stigia, scongiurando
I spirti della Tartarea spelonca,
Pregando et astringendo et comandando
Che non havesse con la falce adonca
Morte podestà o per lancia o per brando,
Nel suo Gerrino, o per legno o per pietra,
Né Giove con li strai di sua pharetra.

111. Et sette volte nel predetto modo
Tuffò il fanciullo nelle incantate acque,
Qual poi divenne così duro et sodo
Qual alla maga divenisse piacque;
Nè in legno mai fu tanto fisso chiodo
Quanto Guerino in lei, nè di lei nacque
Figliuol che tanto amasse ella giamai
Quanto lui, che di se l'ama più assai.

112. Pur per veder se impenetrabil riede
Ella Guerin, poichè l'ha bene asciutto,
Con un coltello lievemente il fiede
In questo et in quel luogo, et pruoval tutto
Con pietra et fuoco similmente, et vede
Che qual statua di marmo si è ridutto,
Di che ringratia il padre di Volcano
Che col figliuolo le sia stato humano.

[F° 132 r°] 113. Doppoi volle esperir l'armi incantate
Et su la incudin dà col brando ignudo
Qual regge alle gran botte dispietate;
Et con la grieve mazza pruova il scudo,
Onde ne trahe faville si infiammate
Che lustra l'antro oscur col colpo crudo.
Da l'elmo et da l'altre armi ancor trahe fuoco
Tal che fa chiar di lume il scuro luoco.

114. Quando ha de l'armi vista la bontade,
La gentil maga i spiriti licentia,
Con patto pur che con celleritade
Ritornin richiamati a sua presentia,
Et li ringratia con humanitade
Lodando i fabri di loro eccellentia.
Si parton quei, lassando l'opra vaga
Alla pietosa, degna et gentil maga.

115. Dentro a un forzier le serba et tanta cura
N'ha quanto haver si debbe a gran thesoro,
Et ben le cela nella tomba scura,
Più che se fusser gemme, argento et oro,
E il fanciullin nudrir doppoi procura
Con somma diligentia e animo soro;
Ma Naparro et Madar privi del stato
Pensano ogni hora far qualche trattato.

116. Qualche trattato pensano i germani
Per discacciar Milon della duchea,
Et fan certi secreti capitani
Che vadino a far genti in la Morea.
Havea Milone fatto far christiani
Tutti quelli ch' haver possuto havea;
Chi per l'amor di Dio, chi per paura
Presa havean del battesmo la figura.

117. Fra gli altri batezzosi un Finnadusto
Non per amor[di] Dio, non per timore,
Non perchè fusse più degli altri giusto,
Ma per posser più usar del traditore
Che non havea di nostra fede il gusto
Nè dal bon spirto confirmato il core.
Costui segretamente stimulava
Naparro et alla guerra il [eccitava].

[F° 132 v°] 118. Fa far giostre Milon dentro Durazzo
Per l'alegrezza del nato fanciullo.
Pei balli et suon va sozopre il palazzo,
Si prende ciaschedun grato trastullo,
Fassi in corte di vino un amplo sguazzo;
Delle confetioni è il numer nullo,
Anzi infinito, et così in tutti i luoghi
Della città si fanno feste et giuoghi.

119. Havea Milon per un mese ordinato
Tal feste et giuochi, et ei corte bandita
Teneva a ciaschedun guerrier pregiato;
E i terrazzani e i forastieri invita
Liberamente di qual voglia stato,
Che la città le par dar di gioia unita.
Dimostra Finadusto esser più lieto
D'altrui, tenendo il mal pensier segreto.

120. A costui par ch'[h]or sia congruo il tempo
Di dar principio al discacciar Milone.
Però avisar Napar non perde ei tempo
Et con lettere manda un suo garzone,
A piè, senza armi, a quel ch'aspetta il tempo.
Come faceste voi con quel leone,
Con quel leone a chi lassaste el stato,
Et poi a tornarvi il tempo vi fe lato.

121. Quando fu il tempo di tornar, tornaste,
Signor, et, se non foste a Fabriano
Stato tradito da quei che menaste
Infidi, che v' usor sì del marano,
Non bisognava che voi consumaste
Più tempo nel paese Marchiano,
Che mai non fora stata in la memoria
Humana la più degna et gran vettoria.

122. Non si vantó Leon, non Lorenzino,
Sir, al dassezzo poi di loro tempre,
Nè possedette la duchea d'Urbino
Come in l'animo suo posseder sempre
Si crese, che 'l valor vostro divino
Arditamente dimostraste, e, mentre
Stesti in campagna, deste da pensar[e]
Ai popul tutti da l'un l'altro mare.

[F° 133 r°] 123. Hor Finadusto avisa in la cittade
Posser entrar ben venti cavallieri,
Di qual si voglia lontane contrade
O di propinque, a dimostrar gli altieri
Animi invitti et lor alta bontade
Ne l'armiggiar, el cor gagliardi et feri,
Et che egli venghi et che egli meni seco
Qualche guerrier perfetto o Turco o Greco.

124. Naparro il Turco sta gioioso et lieto
Dentro Dolcigno che 'l fratel possiede,
Cui dimostra la lettra e apre il segreto,
E loda Finadusto di sua fede ;
Rimanda il messo coi bei duon quieto,
Et scrive a Finadusto et lo richiede
Che non li manchi mai, che verrà presto
O a rihaver la patria o a far del resto.

125. Poi se ne va a truovar Astiladoro
Subito in poste, e il tutto aprendo scuopre,
Et senza far colegio o coneistoro
Lodalo ad eseguir tutte queste opre,
Offerendole genti, argento et oro,
Per mandar i christiani indi sozopre ;
Et detteli un figliol per capitano
Et per compagno chiamato Ottomano.

126. Era valente cavallier costui
In arme et in consiglio et molto altiero.
Acompagnato che si fu con lui,
Naparro diventò più forte et fero,
Et erano valenti anco amendui,
Che disprezzano ogni altro cavalliero.
Pur tolgono diciotto in compagnia
Ch' havean gran nome in la cavalleria.

127. Et qual dui servitor, qual tre ne piglia,
Homin però ne l'armi signalati
Come se fusser tutti una famiglia.
I cavallier sopra gli arcioni armati
Ne van verso Durazzo a lenta briglia,
Et son settanta tutti anoverati ;
Ma, signor mio, di lor tutto il soccesso
Ne l'altro cantar mio vi sarà espresso.

Ferdinand CASTETS.

(*A suivre.*)

IV

DOCUMENTS SUR LES RELATIONS

DE

L'EMPEREUR MAXIMILIEN ET DE LUDOVIC SFORZA

EN L'ANNÉE 1499

(*Suite*)

11

Marchesino Stanga au duc de Milan

(Inspruch, 3 mai 1499)

Illmo et ex^mo signore mio obser^mo, heri arrivai in questo loco scontrato fora de la terra dal R. do preposito de Brixina et M. Gualtero Stradion, quale de ordine de questi signori regenti e consilieri me venerono incontra et accompagnorno fin allo allogiamento mio. Questa mattina ho visitato li predicti Regenti in nome de la E. V. e declaratoli quanto haveva in commissione. De la quale visitatione cum parole molto accommodate et amorevole hano ringratiato la E. V., dimonstrando recognoscere bene non solo la observantia sua verso la Maestà Cesarea, ma le opere et effecti quale reusciscono da epsa ad beneficio de la predicta Maestà.

El vescovo de Brixina non si trova qua, ma e ad Brixinono; per il quale loco essendo io passato nel venire mio qua, et havendo inteso chel se ritrovava li alquanto indisposto, andai ad visitarlo in nome de la E. V.; e li usai tutte quelle amorevole parole che judicai ad proposito per certificarlo bene de la dispositione sincera de la Ex. Vra verso la Maestà Cesarea e dell' affectione che particularmente epsa ha alla persona de sua Signoria. Non poteria explicare cum quanta tenereza el me ricolse, e quanto se dimonstri servitore alla Ex. Vra. Le parole sue furono ultimamente che la Cesarea Maestà unicamente amava la E. Vra., e sapeva che poche persone erano amate più da S. Maestà de quello che epsa era.

Io era per scrivere qualche cosa a la E. V., de quello che in questo loco haveva inteso de la Cesarea Maesta e de le occurentie de questa

guerra, ma essendo arrivato uno cavallaro expedito da Augustino quale vene a la E. V., et havendo aperto le lettere et inteso più chiaramente li avisi di quelle cose, me ne remetto ad quello che lui scrive; sapendo che ritrovandosi lui in facto, el scrivere suo è più fundato sopra el vero che non poteriano esser li avisi miei, quali non sono *nisi de auditu*. Questo non omettero già che non è toccato da Augustino, como, *etc* [1]

12

Ludovic Sforza à Giovanni Colla ambassadeur milanais en Allemagne [2]

(Milan, 5 mai 1491)

Zoanne, dal cavallaro quale arrivò heri matina, havemo recevute le tue de' 24 e 26, et inteso quanto ne scrivi, restamo molto satisfato del officio per te usato..... Con medesmo studio continuarai per havere bona e vera noticia de quanto occorrera alla giornata et tenercene avisati particularmente. E perche volendone tu avvisare di cossa alcuna secretamente el possi fare, te mandamo uno scontro de zifra como hai domandato, del recevuto del quale ne darai aviso; accio sel ne occorrera ancora noi volerti scrivere cossa coperta, el possiamo fare; le poste non ce pare di mettere perche non vorriamo dare suspectione a questi Alamani de qua et mettere a periculo che le lettere passando per Monbraia fossero intercepte.

A quelli rev^di^ e mag^ci^ regenti, per la risposta quale te hano facto, dirai che non se . ..... punto de la observantia et amore qual se persuadeno portamo allo Ser. mo Re nostro, quale è tanto che non porria essere maiore ne più cordiale, e che intese le due peticione ne fano, alla prima dicemo che havendo noi mandato nostri nuncii a Coyra et a' Suiceri, con la commissione che hano inteso, con significatione del desiderio nostro che le cosse se agenisseno, et offerirli, se li pareva usare, l'opera nostra, non sapessimo che consilio dare alle loro Signorie se non che, essendo epse prudentissime et havendo avisato dil tutto la Maestà Cesarea da la quale rasonevolmente deveno hora havere resposta se

[1] Milan *A. d. S. Potenze Estere. Germania.* Copie. « Exemplum litterarum D. Marchesini Stange ad illustrissimum. D. ducem Mediolani. — La suite de cette lettre est imprimée par Motta, *Battaglia di Calven e Mals*, doc. IX.

[2] Milan *Ibid.* Minute originale. Peut-être inachevée: le texte remplit exactement quatre pages et finit au bout de la quatrième.

remettemo a loro, e se melio sapessimo che dirli el fariamo como sel fosse nostro interesse particulare.

Quanto alli 20 m. fiorini de Reno, quali ne domandano in prestito, li dirai che voluntera vorriamo trovarce in termini de posserli in tutto satisfare e che se ben siamo in le guerre e spese gravissime che sai, como ne scrive haverli declarato et le dirai de novo, nondimeno è tale la observantia nostra verso la Cesarea Maestà, (con la fortuna de laquale è sempre stato et è in noi proposito firmissimo de haverli accompagnata la nostra), che se ben non possemo havere tutto quello vorriamo e se sforzemo fare più che possiamo e siamo contenti prestarli per adesso 12 m. fiorini de Reno, a termino fin a Natale, quando le cosse non siino assetate et se continui la guerra : ma li pregarai voglino tenere in se la cossa secretissima, et essere contenti per satisfactione nostra giurare di non lassarla intendere ad alcuno altro se non alla Maestà Cesarea sola, per evitare el periculo e male quale se ne porria hora seguire, quando Grisani e Suiceri lo intendessino ; trovandone noi haverli confinanti al stato nostro in tanti loci quanti tu sai, con facilità de voltarse a nostri damni; e per questo, acio che in lo dare questi dinari non se scoprisse la cossa, voglino vedere sel fusse quando a Milano qualche mercadante o altro per mezo del quale se li possino fare havere secretamente questi denari, quali noi li daremo, o che altro modo li pare servare acio non se possi intendere. Advertendo le Signorie sue che per la restitutione ne siino mandate obligatione in nome de la Cesarea Maestà e di quello consilio de Hispruc, como ce hai scripto esserte da loro offerto, et ce ne li ricercarai a fare ; dicendoli appresso che vorriamo et cossi pregamo le Signorie loro ad poner quando occorresse che questi Alamani intendessino l'aiuto nostro contra loro e per questo ne movesseno guerra, epse sarano in nostro aiuto : subjungendoli tu che quando N. S. Dio ce facia gratia che le cosse de qua se acquetino e succeda lo accordo de le cosse de Pisa, per lo quale lo ill.mo s^re^ duca de Ferrare va de presente a Venetia et insieme oratori fiorentini et uno nostro, anche noi usaremo ogni studio acio reusc.... se quelli movimenti contra la Maestà Cesarea.

13

L'impératrice Bianca Maria à Ludovic Sforza [1]

(Fribourg, 4 mai 1499)

Bianca Maria, *etc.* Ill.me princeps patrue, *etc.* Per haver nui usato molte volte del opera del honorevole prete Zoanne de Tonsis, prepo-

[1] Milan. *Ibid.* Original.

sito de Gallerate, in sollicitare a Roma expeditione nostre speciale et anche de nostri familiari, e quella trovata prompta e fidele, meritamente lo amiamo e siamo inclinate ad favorirlo in ogni suo honesto desiderio. Per tanto, intendendo como lui desidera haver licentia de la Sig. V. di posser usar in Milano de le expectative per esso impetrate, ce parso ricomandarlo a quella; e cossi la exhortiamo et pregamo che, a complacentia nostra, gli ne voglia compiacere; persuadendosi che, per esser dicto preposito persona ben merita de nui, concedendoli la S. V. questa special gratia, ne fara cosa molto grata.

Ex Friburgo, IV maii 1499.

Ge. GADIUS.

14

Le duc de Milan à Maximilien [1]

(6 mai 1499)

Questus est graviter apud me Eneas de Gerenzano, filius Nicholai, civis et mercator noster mediolanensis, ablatam fuisse superioribus mensibus ex locis Francie per Nicholaum Stand, nuncupatum Felicem de Nerimbergo, subditum sacri imperii, certam pecuniarum quantitatem ipsius mercatoris mei, et ab eo nunquam pecunias ipsas consequi potuisse; et præterea supplicavit mihi ut eum Cesaree M.ti V.re pro earum assecutione comendem; itaque cum mihi obscurum non sit quod displicent M.ti V.re quæ indebite fiunt, hunc mercatorem meum et quantum enixius possim comendamus, rogamusque eam ut ei, justicie causa et mee intercessionis respectu, imperare dignetur ut comperta veritate crediti hujus mercatoris mei contra ipsum Nicholaum de Norimbergo, ipse cogatur ad eam restitutionem seu satisfactionem quæ justa et conveniens fuerit, una cum legitimis impensis, sicuti Majesta. tem Vestram facturam plane confidamus.

15

Ludovic Sforza à sa nièce Bianca Maria [2]

(Milan, 9 mai 1499)

Sono avisato che la M. V. ha scripto al R.mo et ill.mo s.re vicecancellaro mio fratello et ad altri, in favore de uno per la coadiutoria in

[1] Milan. Ibid. Minute originale « Ser^mo regi Romanorum ».

[2] Milan. *Ibid.*; minutes originales. « Regine Romanorum. »

lo vescovato de Gurza, la quale è stata promissa al exc. M. Petro da Triesta, ad instantia del ser.mo signore Re nostro, se ben dopoi el cardinale Gurcense, quale sponte haveva domandato coadiutore, se sii mutato ; delche la Cesarea Maestà non è mancato de opera alcuna per fare fare la expeditione in M. Petro, e non volendosi inclinare el cardinale, epso ha facto tore in se li fructi del dicto vescovato et li fa dare a M. Petro. Credo se la M. V. havesse havuto noticia di questo in che è firmata la volunta de la Cesarea Maestà, non haveria scripto contra M. Petro, si per conformarse ad epsa, si per esser M. Petro bon servitore et affectionato a V.Maestà, et anche per respecto mio, sapendo quanto l'amo e quanto li sono debitore. Et pero, ultra quello chel ser.mo signor suo consorte ha più volte scripto a Roma per M. Petro, come ho facto ancora io et opera de continuo per fare reuscire questo effecto, prego la Maestà Vestra che vogli scrivere al p.to signor vicecancelaro et alli altri a chi havesse scripto per alcuno circa dicta coadjutoria, chel ha facto non intendendo quello chel ser.mo suo consorte ha scripto per M. Petro, e che non volendo lei se non quello piace a sua Cesarea Maestà anzi desiderando con epsa che M. Petro la habia per lamor li porta, pregi se vogli fare omne opera acio non se differischi più la expeditione di epsa coadjutoria, et in questo la Maestà V. fara etiam a me singulare piacere.

(Milan, 12 mai 1499)

Non è stato fora de la expectatione nostra che la Maestà Vra se sia recordata de nui, giuncta che la fu al ser.mo signor suo consorte e mio signore, e che lhabia facto quello bono officio quale me scrive, perche l'amore quale sempre li ho portato me fa certo de dovere expectare da lei bona correspondentia e pero resto consolato de tuto quello che la mi ha scripto, certificandomi del bon animo de la Cesarea Maestà verso mi, alla quale io ancora sono per esser sempre obsequentissimo. Ringratio la Maestà Vra del bono officio suo e pregola quando li accade la opportunita ad continuarlo, perche la sene trovera sempre ben contenta [e se di qua li e cosa che la desidera non mi po fare magiore piacere come di ricercarme, perche me sera sempre grato fare cosa che li piacia, e cosi expecto per la proxima cavalcata la mi ricerca de qualche cosa] [1].

[1] La partie entre [ ] est d'une autre main que le reste de la minute, et d'une écriture beaucoup moins lisible.

16

Ludovic Sforza à Marchesino Stanga [1]

(Milan, 14 mai 1499)

M. Marchesino, havendo noi mandato el nostro in Ast per quella differentia de Astesani cum Genoesi, quale, como seti informato, cercamo de assettare per via de compositione, epso ne ha mandato li inclusi exempli de lettere scripte da Tedeschi a M. J. Jacomo, e ne ha scripto uno discorso factoli de epso con significatione de avvisi havuti de Franza, como si contene in la copia similmente qua inclusa. Del tutto fareti participatione alla Cesarea M.tà, secundo havemo facto noi qui al R. M. Petro, e li direti che, quanto al discorso de M. Jo. Jacomo, non gli facemo gia significare, perche la veda li stimuli havemo de accordarsi col Re, col quale non porriamo fare tanto bene che non lo chinassimo inante, essendo lo immutabile proposito nostro de seguire solo la volunta de sua Cesarea Maesta, ma perche da la persuasione quale voria fare M. Jo. Jacomo ad dicto accordo vedesi l'animo suo, e che se ben cognoscemo el periculo in loquale se mettemo cum Franza, essendo el Re di la mala dispositione e proposito che se sa di farne contra, et havendo dal altro canto Suiceri e Grisani indignati verso noi, como da ogni canto siamo certificati e voi vedereti per li avisi vi mandamo per questo cavalaro et in scripto per li predicti exempli, in liquali se cognoscera le minatie quale fin adesso ne fano per la prohibitione li havemo facta de le victualie e per le altre cosse facemo per la Maestà Cesarea come non diremo essendoli noi de l'affectione e servitù che siamo et havendo havuto questo stato da lei, siamo anche per exponerlo ad omne periculo, non havendo rispecto alcuno ne a minacie de Francesi ne de Todeschi ne de altri; e lo facemo e per l'obligo e per amore, confidandone che non manco amorevolmente la M.tà Sua non habia in qualuncha travaglio ne occorresse abbandonarne, ma conservare galiardamente quello ne ha dato. Ce pareria ben e molto a proposito e ce saria gratissimo che epsa in questa dieta se ha fare a Uberling facesse in nome de S. Mtà e de tutti electori ne fosse scripto, demonstrando che, sapendo quanto siamo affectionato e bono et obsequente principe del imperio, ne amano, et che facendo noi quello che facemo in questi movimenti como siamo stati ricercati li e gratissimo e ne certificano e prometteno che, da qualuncha travaglio ne sequesse per questo, ne in altro chi ne volesse

[1] Milan. *Ibid.* Minute originale «D. Marchesino Stange.»

offendere adesso o in altri tempi, ne haverano sempre in singolare protectione e galiardamente fara al aiuto e defensione nostra, et pero ce confortano stiamo de bono animo: laqual lettera dirai alla Cesarea Maestà che a noi giovara assai e credemo, intendendosi questa dispositione e proposito del imperio verso noi, chi ce ha mal animo dovera andare più retenuto et anche in Italia ne dara reputatione; laquale quanto sara maior, sara tanto più a suo proposito [1].

La Cesarea Maestà ultimamente ha scripto ad M. Pietro e factone scrivere da Augustino, como haveti veduto; e, seben estimamo poco necessario replicare più questo, non dimeno, la importantia de la cossa ne strenga pur a dirlo che di novo pregamo Sua Maestà ad farne intrare in la lega de Suevia et fare che, in qualuncha appunctamento se facesse con Suiceri e Grisani e cum Francesi, noi siamo inclusi e restiamo con sicureza de non havere sentire travaglio e recto de intrare in la liga di Suevia; el dicemo tanto più che, quando Suiceri facesseno pensiere [*di fare ?*] questi movimenti verso di noi per vindicarsi, sapiano che haveriano contra et Suevi et Imperio, e pero fossero necessitati abstenersene.

E perche in dicti avisi e li altri havuti de Savoia, è significato quello vedereti de lo illustrissimo archiduca, noi estimamo essere stato prudentissima consideratione de la Cesarea Maestà laverli lassato di la al fine che in dicti avisi de Savoia è giudicato, non di meno ne sara grato ne chiariati bene de la cossa como è, e sel archiduca havera mandato a far qualche ambassata in Franza como è scripto, o pur solamente parole generale, e si nondimeno sii et habii essere col padre quello che deve, e tutti li di passati è stato affermato chel sara colui.

17

Marchesino Stanga à Ludovic Sforza [2]

(Lindau, 17, 21, 23, 28 mai 1499)

Ill.mo et ex. mo signor mio obser. mo, la causa per laquale la Cesarea Maestà me ha ricerchato è stata, secundo che epsa me ha dicto, per volere declarare et aprire alla E.V. lo intrinseco suo e demonstrarli che de la conservatione sua e del stato ne la quella memoria e cura che ha de l'anima de Sua Maestate e de le cose proprie, e cossi me ha

[1] Il y a ici cinq lignes effacées par l'humidité.

[2] Milan, A. d. S. *Pot. Est. Germania.* Dépêches originales. La première (la plus longue) est brièvement résumée par Motta, *Battaglia di Calven e Malz*, n° 16, p. XVIII.

significato che, havendo di continuo portato amore singolare alla E. V.ra e continuando in questo più che may, sapendo di certo e vedendo chel Re di Franza è deliberato di occupare el stato della E. Vra, ha bene considerato ed in se examinato tutti li mezi et modi cum liquali epsa possa redimere questa vexatione, cum assicurarsi per sempre; et perho, vedendo la Maestà sua che ley è extenuata per le pressure de le guerre passate, e per queste che de presente ha con Suiceri, non po per via alcuna dare aiuto alla E. V., como seria el desiderio suo, et sapendo che ne per via del duca di Burgogna suo fiolo po dare contrapeso alcuno al Re di Franza, ne dal imperio se po expectare soccorso alcuno, (perche, se bene la Maestà sua è imperatore, non di mancho ha solum lo titulo et la dignità et non la obedientia), dice non vedere altro remedio quale sia apto ad poterla salvare, cha a fare lega e confederatione cum la liga de Svevia: la quale essendo de la potencia che è, et havendo de presente con questa guerra che ha con Suiceri, tutta volta che la E. V. sia colligata seco, oltra che la ruina de Suiceri se possa tenere certa, quando accordio havesse mai ad seguire, sera cum conditione tanto ferme et stabile che el Re di Franza non potera mai valersi de Suiceri; et quando Suiceri non attendessero le conventione, sera talmente capitulato cum la lega de Svevia che mettendosi Suiceri alla offensione del stato de la E. V., la Lega li movera sempre guerra ad loro; extendendosi la Maesta sua sopra questo molto longamente, cum dire che non saperia se non confortare et amorevolmente ricordare alla E. Vra ad fare questo effecto, senza el quale si como epsa posseva tenere certa la ruina del stato suo, essendo el Re di Franza de la potencia che è, cossi facendolo posseva assicurarsi de havere remedio al caso suo et estimare de liberarse del Re di Franza e de' Suiceri in uno tracto, perche Francesi senza Suiceri non erano homini da fare impresa, et havendo Suiceri contrapeso de la qualita che è la lega de Svevia, havevano de gratia ad remanere in casa et cultivare li paesi loro, senza cerchare stipendio ne movimenti de guerra, e cossi sopra questo la Maestà sua volse che io scrivesse quello li pareva se havesse ad fare per venire a lo effecto de questa liga. La qual scriptura io feci secundo lo ditato de S. M. e sera qui alligata; e finito che io la ebbi, epsa me disse li volesse declarare quello me ne pareva e quello me persuadeva che la E. V. dovesse fare. Al che io respose: che essendo questa una propositione de la quale non havendone la Ex. Vra noticia alchuna, non me ne posseva *etiam* havere parlato; non sapeva ne posseva fare judicio de l'animo et intencione sua, per quello mo che ad me occorreva improvisamente, diceria che la E. V. intendendo la cura e studio quale metteva la Maestà sua alla conservatione del stato suo, questo seria collocato appresso al cumulo de le altre infinite et immortale obligatione che la E. V. si senteva havere

alla Maestà sua, non dovendo essere de minore consideratione appresso ley che la cerchasse conservarli el stato che el rispecto de havergelo concesso. Subjungendoli che, se bene la Maestà sua diceva de non potere dare aiuto alla E. V. alchuno, non dimeno epsa sperava, ed io me persuadeva che tutto quello la potesse fare e cum la forze e cum la auctorità, lo faria; et descendendo poi al particulare de le conditione di questa lega, io disse che, se ben sapeva che la E. V. vederia volunteri et consideraria le propositione di sua Maestà, nondimancho quanto ad me le giudicava impossibile e periculose; impossibile perche, havendo la E. V. Francesi alle spalle, la necessita la stringeva ad prepararsi senza dilatione et ad dovere provedere alle gentedarme sue; e provedere alli denari che la Maestà sua tocha in le propositione, sapeva certo non esserli modo ne via periculosa; perche, essendo Suiceri de la natura che sono e tanto vicini alla E. V., quando epsa facesse demonstracione de arme contra de loro, poteriano munire li loci quali sono verso Sua Maestà per starne sicuri, e de l'altro canto mettersi alla offensione de la Ex. V.; laquale seria de tanto magiore momento quanto che da una banda se trovasse havere Francesi in casa e de l'altra Suiceri; concludendoli che, per intrare in la lega de Svevia, sapeva che la E. V. ne seria contentissima quando la potesse intrarli cum le condicione e qualità che li sono inclusi li altri principi; e più oltra li affirmava che, quando la S. M. particularmente volesse cosa alchuna de la E. V., se senza essere ricerchata epsa haveva subvenuto li soi in questi bisogni, molto mazoremente et più voluntera lo faria, intendendo la volunta de Sua Maestà. Ad questa mia resposta, epsa replicò che ley per lo peso de questa guerra de Suiceri, non poria aiutare la E. V., ne de Burgogna ne dal Imperio bisognava che epsa expectasse succurso alchuno; che, quello la poteria fare cum la auctorita lo faria, si come faria cum le forze quando potesse, ne per el particulare suo voleva cosa alchuna; perche se la E. V. li desse denari a ley tuttavolta che li occorresse bisogno di essere aiutata, non possendolo fare la Maestà sua se reputaria a grandissimo caricho havere tolto li soi dinari e non aiutarla, e perho che ad questa lega confortava la E. V. per bene suo e non per altro rispetto, dicendo che se Francesi li movevano guerra, bisognava che la spendesse e stesse in periculo de ruinare; e se adesso spenderia bene uno pocho fora del bisogno suo, ne posseva expectare securita, et farelo quale sentiria omne di crescere ad magiore beneficio suo. Et havendomi la Maestate sua richiesto chel parere mio quale li haveva dicto ad bocha lo volesse mettere in scripto, perche lo potesse examinare, io lo fece et sera qui incluso. Et havendolo la M. S. tenuto uno di, me mando poi a dire per el Langh che per omne modo persisteva nel proposito suo, che la E. V. facesse quello che epsa li ricordava e proponeva.

In questo rasonamento havendomi la Maestà sua resposto che quello poteria fare ad benefitio de la Ex. V.ra. cum la auctorita lo faria, mi parse ad proposito tocharli due cose; l'una sopra el particulare de lo Papa, e l'altra sopra la venuta de quattro ambasatori francesi quali aspetta S. M. E quanto a le cose del Papa, li disse che epsa do veva havere inteso le pratiche quale erano state fin qui cum Sua Santità per tirarlo al benefitio de le cose de Italia e fare lega cum Sua Santità, Re Federico, la E. V. et Fiorentini, e che havendo di continuo dato bone parole e da l'altro canto sollicitato el Re di Franza alla impresa de Italia, e continuando in questo più che mai, se bene se era fin qui expectato de intendere la finale dispositione sua, non di mancho s'è era anche pensato como poterli levare el modo e la via de fare male, quando se vedesse che oltra chel sia instrumento de la ruina de Italia, volesse mettersi alla executione del suo malo animo e perho che havendo la E. V. consultato insieme col Re Federico la provisione necessaria per assicurarsi de Sua Santità in caso che Francesi passasseno in Italia, giudicavano et havevano rasonato se havessino ad temptare le arme spirituale e temporale per levarli l'adito di far male; e quando al spirituale, havendo lo Re di Spagna facto quello che la Maestà sua doveva havere inteso, se la Maestà sua cum lo imperio facesse lo medesimo, pareva potesse cedere ad grandissimo proposito per moderare li desordinati appetiti del Papa. Quanto al temporale, eravano in pensiero, como se mettesseno Francesi adpassare, de assecurarse de sua Santità cum la forza, e deliberando la Maestà sua mandare homo ad Roma, se epsa mandasse homo de auctorita et armigero, quando havesse facto la opera spirituale e non giovasse, poteria ad nome de S. M. e de lo imperio mettersi alla executione del temporale cum le gente del Re Federico e de la E. V., che seria senza spesa de Sua Maestà, e tutta la reputatione seria la sua e del imperio; cercha la venuta de li ambasatori francesi, li disse che, essendo per li avvisi venuti ben chiara la mala dispositione loro contra la E. V. et quasi in facto le preparatione sue, la Maestà sua posseva declararli che intendendo e vedendo quello se voleva temptare contra Milano, li certificava che cum la persona propria e cum la forze sue e del sacro imperio, era per pigliare la protectione de la E. V., lassando tutte le altre imprese da canto, e che non seriano tanto presto alla offensione sua, che cossi presto la Maestà Sua non fusse e cum le forze e cum la persona in aiuto del stato de la E. V. Et in questo li rechay el rasonamento facto in Brera col Rdo M. Petro da Trieste, ricordandoli che adesso seria lo tempo e la occasione, magiore che may in alcuno tempo se potesse expectare, de moderare la ambitione de Venetiani et ampliare la dignità e stato de Sua Maestà cum farli intendere che la E. V. non havendo ad guardarsi indreto faria cognoscere alla Maestà sua quanto

la desideri la exaltacione sua, e cum quale forze et vigore aiutaria questa impresa, distinguendoli la facilita d'epsa impresa cosi per la necessita ne laquale se trova la Signoria de Venecia, anichilata de denari, de gente darme e cum lo timore del Turco, como per la via quale haveria la E. V. de mandare le gente d'arme sue fin sopra le porte di Verona, e perho che in questa venuta depsi ambasatori francesi doveva vedere se la posseva introdure qualche tregua per doi o tre anni col Re de Franza la qual fusse de qualita che la Ex. V. potesse starne secura ; e poi la M. S. se mettesse in questa impresa perche gli ne reusciria tal fructo che quando poy la volesse fare contra el Re de Franza, haveria tanti aiuti e modo da per se che quello poteria essere difficile adesso seria facile ad altro tempo.

La Maestà sua, sopra le cose del Papa me respose che le opere di Sua Santità erano veramente aliene da quello chel debito del officio suo recerchava, ma che, trovandosi adesso epsa in questi frangenti de guerra, non li pareva de irritarsi el Papa, ma expectare de temptare lo spirituale in altro tempo ; la quale cosa confessava spectare al officio suo e voleva farlo; e quanto a temptare el temporale, disse che, facendosi movimento de arme contra el Papa, judicava fusse bene considerare che questo non movesse più el Re di Franza alla perturbatione de Italia, quali potevano pigliare colore de fare contra la Ex. V. per aiutare el Papa; cercha la venuta de li ambasatori francesi, la Maestà sua molto largamente rispose che la faria lo effecto per me ricordato, in farli intendere che la era per mettere la persona e le forze per aiutare e defendere la E. V. E quanto al procurare de fare tregua per fare quello altro effecto, me rispose che Francesi cento volte le havevano offerti partiti grandissimi e volevano lassarli Venetiani in preda, lassando la Maestà sua la E. V. e che may li haveva voluto consentire; cum dire che, quando de novo volesse attendere alle propositione sue, lo fariano più che mai, ma che la intencione sua è sempre stata et è de non lassare V. E. ad discretione ; et se bene sapeva che parlando de questa tregua non ne cavaria el fructo che la E. V. desidera et ley voria, non dimeno lo voleva temptare de novo, dicendo che e questo e tutte le altre cose quale potesse fare per dimonstrare la grandeza del amore suo alla Ex. V., lo faria promptamente et de bon core, tochando in fine che questo che haveva proposto de la liga era la salute sua, e ch'io dovesse da parte de S. M. significarlo alla E. V.; in bona gratia de laquale continue me ricomando.

Ex Lindo, 17 mai 1499.

Exc.me Ill.me Dominationis vestre minimus servitor
Marchesinus Stanga.

Post scripta: Sopra queste propositione de la Cesarea Maesta, io ho resposto quello che la E. V. vedera, e me è parso depingerle impossibile e periculose; perche, oltra che cossi sia el debile judicio e vedere mio, lo havere da me improvvisamente risposta in questa forma, dara mancho carico alla E. V. in non acceptarle quando non li piaciano, como credo non farano e perche nel scrivere non si po cossi extesamente distinguere tutti li rasonamenti, ho anche parlato in modo che la Maesta sua non resta se non bene edificata de la Ex.tia V.ra; e quando epsa non acceptasse gia quello che ha proposto, credo non habia ad restarne con mala opinione, excusando la cosa cum quelli modi e termini che la E. V. per la prudentia sua sapera fare. Io non sono voluto intrare in meriti de pratichare questa cosa per abazarla, azio la Maestà sua non si fusse persuasa chio havesse el parere de la E. V. in pecto et havesse voluto merchantarla, benche più principalmente lo habia facto per non parlare ne pratichare quello de che non ho commissione, e perche nel parlare mio propose alla Maestà sua, se particularmente voleva cosa alchuna, lo declarasse che la Ex. V.ra lo faria. Io mi mossi ad questo per levarla fora di questa propositione, e tractare cum lei quella offerta che me haveva commisso la Ex.tia V.ra li dovesse fare, ma havendo la Maestà Sua dimonstrato essere in tutto aliena da questo, se ley vora mo convertire quello ch' io doveva offerire in questa propositione e fare o piu o meno questo stare allo arbitrio e deliberatione sua, havendo ad essere le parte mie, sforzaromi cum quello pocho ingenio che Dio et la natura me hanno dato de satisfare alla E. V., laquale, se in quello che fin qui è stato tractato, restasse pocho satisfacta, ascrivera el tutto ad ignorantia et non alla dispositione mia; laquale in le cose de la E. V. è quella che deve havere uno chi lo essere suo ricognosca da chi lo ha havuto dopo Dio.

Questo posso certificare alla Ex. V. che sel acordio se fara mai cum Snyceri, epsa li sera inclusa per havere serrate le victualie secundo l'ordinatione e volunta del imperio; et appresso, sel se havera per alcuno ad fare praticha di questo accordio, la Ex. V. lo fara o intervenerano segni soi al tutto, perche cossi me ha certificato la Cesarea Maestà; laquale, per quanto posso comprendere e conjecturare de l'animo e dispositione sua, non è per fare ne cerchare accordio alchuno se prima non prova in qualche bona bataglia quello possa sperare di questa impresa, et benche el Langh dicesse ad Augustino Somenzio che la Maesta sua era contenta che la Ex. V. ra ne disse quello la posseva fare in la praticha de questo accordio; nondimeno io trovo la Maestà sua alienissima da questo, salvo se extrinsecamente non dimonstrasse una cosa, nel pecto ne havesse un altra; che non credo.

El discorso de la lettera longa la E. V. lo potera liberamente communicare ad M. Petro da Trieste, perche cossi mi ha dicto el Langh da parte de la Cesarea Maestà ; et alla Ill. S. V. me ricomando

Data ut in litteris.
Idem servulus.

(Lindau, 17 mai 1499)

In Lindo die 17 maii 1499.

Serenissime et invictissime Cæsar,

Visis et bene consideratis articulis propositis per sacratissimam Majestatem Vestram in negocio Lige Suevie, quoniam de his quæ tangunt ill. mum D. Ducam meum sententiam meam in medium afferre Majestas Vestra jussit, et si illustrissimi Ducis iste partes sint nec ego deliberationem Excellentiæ Suæ in rebus novis neque intellectis nec sciam nec recte judicare possim ; ac tamen Cesareæ Majestatis V. mandatis parere volens, quæ mihi occurrunt explicabo : hoc unum pro certo habens ill^mum Dominum ducem proposita per serenissimam Majestatem Vestram reverenter auditurum et intellecturum. Duo sunt in Liga Suevie per Ser. mam M. tem V.ram proposita : obligationem ill. D. ducis concernentia, scilicet quod Elvetiis claudat victualia et contra Elvetios ponat sex milia bellatores, quattuor Italicos et reliquos Alemanos, et quod donec isti sex milia bellatores sint in ordine, det quinquaginta milia ducatos modo Lige Suavie.

Super commeatibus Helvetiis impediendis, Ser. ma M. tas Vestra proxime intellexit ill. d. ducem, audita Majestatis Vestræ et Sacri imperii deliberatione et voluntate, se ejusdem sacri imperii principem obedientissimum ostendisse ; sperans quod, cum ejus sacri imperii membrum sit, si cum Helvetiis aliquo tempore res componerentur et concordia fieret, Ser. mam Majestatem V.ram ac sacrum imperium in omni compositione sui rationem habituram, et in conditionibus et capitulis firmandis securitatem Ex. tie sue inclusuram.

Super capitulo sex milium bellatorum et quinquaginta milium ducatorum, cum ill. mus dominus dux meus bellum regis Francie ante oculos habeat, judicio meo impossibilia sunt quæ proponuntur et in novo periculo res suæ constituerentur ; posset enim eodem tempore et regis Francie et Helvetiorum bellum expectare, qui, cum in limitibus Domini ducis sint, cum parva manu dominium suum invadere possent, et in uno die incendere.

Et quoad L. milia ducatos, cum Dominus Dux ad bellum contra Gallos sustinendum se preparet, non bene video quomodo ista simul

stare et convenire possint. Hoc tamen scio quod Dominus dux si in Liga Suevie poterit includi eo modo quo alii imperii principes inclusi sunt, excellentiam suam portionem sibi spectantem quam honestam esse putaverit libenter satisfacturam.

(Lindau, 21 mai 1499)

Illmo et ex^mo sig. mio obser^mo,

Io credo che la Cesarea Maestà havesse desiderio de parlarmi de la fiola; laquale cosa non ha facto, perche M. Matheo Langh in dicorso di parlare, questa ultima volta che è stato a lo alogiamentomio, me ha dicto chel bisognava che uno di lui et io dessimo moliere a V. Extia: laquale parole indubitatamente me ha usate per attaccarmi, e per vedere como mi moveva ad questa propositione: quello ch'io li ho resposto è stato che son certo la E. V. trovarsi in dispositione de non accompagnarsi mai più, e persuadermi che lo habia facto per voto; et li ho subjuncto como non pensando altro la E. V. che fare cognoscere alla Cesarea Maestà quale sta la observantia sua verso epsa e quanto la desideri, che è per li tempi presenti e per li futuri, si cognosca essere una cosa medesima el stato de la Ex. V.ra cum quelle che hano ad venire dreto ad Sua Maestà, me ha commisso li debia parlare per fare parentato cum lo archiduca di Burgogna per mezo de la fiola nel ill sig. conte de Pavia; quando alla Maestà sua paresse questo havers ad fare ad satisfactione sua. Al che me ha risposto che ne debia per omne modo parlare alla Cesarea Maestà. Laqual cosa io faro como mi accada la opportunita, e me è parso dire questo al predicto M. Matheo, perche, cognoscendo me haveva usare quelle parole per vedere como mi moveva, possa referire quello li ho dicto et excusare la prima propositione.

Alla Ill. S. V. continue me raccomando.

Ex Lindo, 21 mai, 1499.

E. Illmo D. V. minimus servitor Marchisinus Stangha. [1]

[1] Suscription: Illmo principi et ex^mo d^no D^no meo unico D^no Duci Mediolani. In manibus propriis.

(*A suivre.*)

L.-G. Pélissier.

VARIÉTÉS

La Société des « Langues Romanes » à Bonn

MON CHER DIRECTEUR,

La *Société des Langues Romanes* m'avait chargé de la représenter au jubilé universitaire de notre confrère, M. W. FŒRSTER. Ce n'est pas le lieu de dire ici pour les austères lecteurs de la *Revue* les menus incidents du long voyage de Montpellier à Bonn. Tout au plus me permettrai-je de dire que le soleil du Midi m'a accompagné jusqu'au bout et que les vallées de la Sambre et de la Meuse étaient bien belles, par une après-midi d'octobre, avec leurs frondaisons multicolores. Un mot encore au sujet de la diffusion du français : à Herbesthal, au moment du départ, le conducteur allemand nous invita à monter dans e train par cette formule : *Und jetzt, Meine Herren, en avant deux !* Cette expression de troupier et de maître de danse, transportée au-delà de la frontière, m'amusa beaucoup, et comme je le félicitais sur sa connaissance du français, il ajouta après le *hertig* sacramentel : *on part* ! Nouvelle surprise ; mais je n'en eus pas d'autre de ce genre jusqu'à Cologne : c'était tout son bagage de français et nous ne conversâmes plus que par gestes ou en allemand.

La fête universitaire, qui eut lieu le 26 octobre, fut des plus simples ; c'est à l'insu du *jubilaire* qu'on l'avait préparée. M. FŒRSTER fut très sensible à l'attention qu'avait eue la Société des Langues Romanes. Il avait reçu à l'occasion de son jubilé de nombreux télégrammes et de nombreuses adresses : parmi ceux de ses collègues étrangers il fut tout heureux de me montrer ceux de M. Gaston Paris et de M. A. Thomas. Le *Félibrige Latin* avait envoyé une longue poésie — du poète Charles Gros, si je ne me trompe ; notre confrère y était anobli et s'y appelait Wendelin *de* Fœrster et des strophes harmonieuses, en pure langue du Clapas, lui rappelaient son séjour à

Montpellier et ses excursions à Saint-Guilhem et dans les environs.

Les anciens élèves de M. Fœrster lui offrirent une très belle adresse sur parchemin : la première feuille contenait d'admirables reproductions des miniatures des manuscrits de Chrestien de Troyes : parmi les signataires on remarquait les professeurs Mohrsbach (Göttingue), Büllbring (Bonn), docteur Steffens (Bonn), Lenz (Santiago du Chili), docteur Zacher, correspondant de la *Gazette de Francfort* à Rome, présent à la fête ; parmi les signataires français le docteur Gaufinez, professeur de littérature française à Bonn, le docteur Friedel (Paris) et moi-même. Le Sénat Académique vint en corps présenter au professeur Fœrster les félicitations de ses collègues de l'Université et le *Rector Magnificus* rappela, dans un langage élevé, ses nombreuses contributions à la science. Enfin, une délégation du *Neuphilologenverein* en costume de gala — bottes vernies, dolman et rapière — vint aussi présenter ses hommages à son président d'honneur.

Un grand banquet réunit le soir dans la *Leslhalle* autour de M. Fœrster ses collègues, ses élèves et ses amis. Le professeur Schaarschmidt, conseiller secret, ancien bibliothécaire en chef de l'Université, rappela en quelques paroles émues les services rendus à la philologie romane par son collègue. Invité à parler, je prononçai les paroles suivantes :

Cher Monsieur Fœrster,

La Société des langues romanes a bien voulu me déléguer pour vous apporter ses hommages et ses félicitations. Il n'aurait pas été difficile à la Société de choisir dans son sein des membres plus dignes que moi de cette mission : je ne sais si elle en aurait trouvé dont l'estime fût plus profonde et la sympathie plus sincère.

J'ai appris à vous connaître dans notre Midi ensoleillé, dans cette bonne ville de Montpellier où vous comptez tant d'amis. Vous n'étiez nullement dépaysé dans ce milieu de méridionaux. Votre gaîté et votre belle humeur étaient égales à la nôtre. Aussi ma première visite en Allemagne fut pour vous. Ce n'est pas le lieu de rappeler ici l'accueil sympathique que j'ai trouvé auprès de vous et de vos collègues de l'Université

de Bonn : qu'il me suffise de dire que ces souvenirs suffiraient à expliquer ma présence ici.

Des liens plus profonds nous rattachent à la *Société des langues romanes*. Vous avez été un de ses amis de la première heure. Vous avez connu en pleine activité quelques-uns de ses membres les plus éminents. Vous avez assisté aux efforts qu'elle a dû faire pour faire naître si loin de ce grand foyer intellectuel qu'est Paris, le goût de la philologie romane. Vous savez qu'elle y a brillamment réussi, grâce à l'activité de tous ses membres, grâce, surtout, aux travaux de deux hommes dont l'un, Boucherie, fut trop tôt enlevé à la science, et dont l'autre, M. Chabaneau, est resté un de vos meilleurs amis. Vous avez vous-même contribué au succès de la *Revue des langues romanes* en l'honorant, à l'occasion, de votre collaboration : inutile de vous dire combien nous regrettons vivement que d'autres occupations ne vous permettent pas de nous continuer cette précieuse collaboration.

Nous le regrettons moins pourtant depuis que nous avons de vous ce travail magistral qui s'appelle l'édition des œuvres de Chrestien de Troyes. Nous savons les efforts qu'il vous a coûtés et que, même au prix de votre santé, vous n'avez pas reculé devant l'œuvre entreprise.

Grâce à vous nous pourrons lire, dans un texte correct, l'œuvre longue et difficile, mais si charmante et parfois si fine, de notre poète champenois. Nous verrons les transformations de cette poésie courtoise qui, née dans notre Midi, s'est répandue dans notre littérature grâce à la renommée de Chrestien de Troyes et de ses imitateurs.

Elle s'est répandue aussi dans la vôtre ; vos *Minnesinger* ont connu nos trouvères ; le *Chevalier au Lion* a trouvé de brillants interprètes dans votre littérature. Heureux temps que celui où deux grands peuples ne rivalisaient que pour les lettres et les arts !

De si longs travaux vous donneraient le droit de vous reposer ; mais vous nous paraissez aujourd'hui vous ressentir si peu des dures souffrances des dernières années, que nous espérons encore beaucoup de votre infatigable activité.

Vous nous avez dit ce matin que votre foi dans la science est restée la même qu'au début de vos travaux : nous vous

souhaitons de retrouver une partie de cette ardeur qui vous animait il y a plus de trente ans, lorsque, modeste professeur dans un lycée de Vienne, vous commenciez à vous initier, seul, aux secrets de la philologie romane.

Encore une fois, au nom de la *Société des Langues Romanes*, et en mon nom personnel, je vous adresse mes meilleurs vœux et mes plus sincères félicitations.

Dans une chaleureuse improvisation, M. Fœrster répondit aux discours qui avaient été prononcés. « Ce matin, dit-il, le ciel était pâle et brumeux ; quand j'ai vu arriver un méridional, j'ai cru voir un rayon de soleil dans les plis de ses vêtements ; puis à mesure que mes amis sont venus, le jour m'a paru plus clair et plus gai. » Il se sentait rajeuni par cette fête, et si jamais il avait eu quelques doutes, il était sûr maintenant que son enseignement n'avait pas été stérile. Puis s'adressant dans un français très correct au délégué de la *Société des Langues Romanes*, il me pria d'être son interprète auprès de ses amis de Montpellier et de leur dire combien il avait été touché de leur attention. Il me rappela la soirée théâtrale à laquelle il avait assisté dans la loge municipale avec son ami, M. Castets ; il rappela qu'il avait « frotté la Salamandre [1] » sur les bords de la Méditerranée, et qu'il avait gardé de notre Midi un souvenir inoubliable. Il nous le prouverait d'ailleurs en revenant le plus tôt possible voir le Clapas.

Nous souhaitons de tout cœur que cette promesse se réalise ; M. Fœrster sait plus que tout autre avec quelle sympathie il sera accueilli ; elle ne peut avoir d'égale que celle avec laquelle j'ai été reçu à Bonn [2].

J. ANGLADE.

[1] Que les lecteurs de la *Revue* ne se mettent pas martel en tête pour cette expression : il s'agit d'une manière plutôt bruyante de boire de la bière : *Salamander reiben*.

[2] Le *Neuphilologenverein* en particulier — dont j'étais membre il y a deux ans — a fait au délégué de la Société un accueil cordial et chaleureux, et il me faudrait de longues pages pour décrire les exercices variés que les *Füchse* exécutèrent en son honneur.

BIBLIOGRAPHIE

Meyer-Lübke (W.). — Einführung in das studium der romanischen sprachwissenschaft. *Heidelberg, C. Winter*, 1901 [X, 224 p.], 5 m.

S'il est des livres que le critique expédie en quelques lignes parce qu'ils ne méritent pas un compte rendu plus long, il en est d'autres sur lesquels il n'est guère moins bref parce qu'il ne trouve pas moyen d'en commenter les divers chapitres autrement que par ces simples mots : « Bien, très bien ». Tel est l'ouvrage que nous offre aujourdui M. Meyer-Lübke et qui introduit d'une façon si alléchante dans le domaine des langues romanes une série de grammaires, d'istoires de la littérature et de dictionnaires.

Après avoir déterminé les limites du domaine roman et donné une classification des langues romanes, l'auteur étudie dans une première partie les éléments constitutifs de ces langues, élément latin, élément celtique, élément germanique. Puis il consacre la seconde partie à l'examen des modifications de toute sorte qu'a subies le roman depuis ses origines jusqu'à nos jours.

Tous les problèmes du romanisme, et ils sont nombreux, sont indiqués avec des exemples nets et caractéristiques ; toutes les questions sont résumées d'une manière généralement excellente. Voyez par exemple les §§ 31 et 32 sur les mots empruntés, les §§ 42-48 sur les mots d'origine germanique, leur date et leur dialecte originaire, et tant d'autres chapitres que l'on citerait si l'on n'en était empêché par l'embarras de choisir.

Ce n'est pas à dire que tout doive être aveuglément accepté et que tout soit définitif et indiscutable. Ainsi le chapitre intitulé « Dauer und klang », p. 100-112 est surtout une suite d'ipotèses. L'auteur le donne du reste comme tel, et la question est tellement difficile et tellement complexe qu'elle ne comporte guère autre chose que des constructions problématiques. On doit ajouter d'ailleurs que les ipotèses de M. Meyer-Lübke sur ce sujet en valent d'autres et qu'elles valent même mieux que beaucoup d'autres.

Il i a forcément aussi dans le détail quelques erreurs, quelques oublis, quelques faiblesses. Ainsi on ne voit pas comment, p. 16, l'auteur parcourant le domaine roman de l'est à l'ouest rencontre le portugais avant le sarde. On ne comprend pas pourquoi dans l'énumération des dialectes français, p. 22, ne figure pas celui de l'Ile-de-

France ou francien, ni parmi les dialectes espagnols le castillan et l'aragonais. On lit p. 36 que *arepennis* n'est représenté qu'en français; que faire alors de v. esp. *arapende* ? Des différentes explications rapportées au § 83 pour l'accentuation de *ténèbrae, colúbra, intégru, cathédra, alécru* et mots analogues aucune n'est satisfaisante. Il ne s'agit pas là d'un déplacement roman de l'accent; ces mots ont conservé l'ancienne accentuation latine fixée pendant la période italique, à une époque où l'on disait encore **pat-res* (plus tard *pa-tris*), comme Homère disait πατ-ρός (plus tard πα-τρός) et comme disait d'une manière générale l'indo-européen. Cette accentuation une fois établie a subsisté durant toute la latinité et se retrouve encore dans les représentants modernes des mots latins qui la possédaient. L'accentuation *pálpebra, íntegru*, etc., n'est apparue qu'à la période du latiu classique, surgissant par une analogie presque obligatoire, mais à aucune époque elle n'a pu éliminer l'accentuation ancienne et n'a jamais eu à côté d'elle qu'un caractère exceptionnel et plus ou moins savant. Voyez sur ce point *A. Meillet, Revue bourguignonne de l'enseignement supérieur*, t. V, p. 232 (article très important).

Nous terminerons en émettant le vœu que les autres volumes de la collection soient dignes de celui qui ouvre si brillamment la série.

Maurice GRAMMONT.

Marchot (P.). — Petite phonétique du français prélittéraire (VIe-Xe siècle). Première partie : Les voyelles, *Fribourg* (Suisse), *B. Veith*, 1901 [39 p.].

La brochure de M. Marchot a la malchance de paraître en même temps que l'*Einführung* de M. Meyer-Lübke. Ce dernier étudie tout le domaine roman, tandis que le premier se borne à la fonétique du roman de la Gaule du nord et aux débuts du français. Presque toutes les questions abordées par M. Marchot sont traitées par M. Meyer-Lübke, mais avec une autre sûreté et une autre largeur de vues.

La « Petite phonétique » comprend deux Chapitres : 1° *Remarques sur le vocalisme du latin vulgaire de la Gaule du Nord*, 2° *Les voyelles dans le français prélittéraire*. On sait quelle obscurité règne encore sur un grand nombre de fénomènes fonétiques qui se sont accomplis durant la période qu'étudie l'auteur ; mais on doit reconnaître pourtant qu'il abuse un peu des ipotèses, et que si certaines méritent d'être prises en considération, comme celle qui prétend expliquer l'évolution de l'*a* tonique libre (p. 29 et suivantes), il i en a beaucoup qui sont trop contestables.

Le § 1 traite de l'accent. L'ipotèse relative aux mots *intégru, tonítru, palpétra* et analogues se détruit d'elle-même. Voyez les renseigne-

ments que nous donnons sur ce point dans notre compte rendu de l'*Einführung* (ci-dessus, p. 91). — La question de *paréte* est des plus ténébreuses ; mais l'explication de M. Marchot n'est pas recevable ; d'après lui *partĕte* serait devenu * *paréète* à l'époque où *ĕ* est devenu *é* (*e* fermé) en roman, ce qui suppose que le changement roman de *ĕ* en *é* est antérieur à celui de *ĕ* en *jod* devant une autre voyelle ; c'est contraire aux faits. Puis ce * *paréète* serait devenu * *parèète* « par attraction de la voyelle accentuée sur l'atone » ; mais si l'*ĕ* était devenu *é* il n'avait plus de raison pour perdre l'accent. Enfin * *parèète* serait devenu *paréte* « par contraction » ; mais la contraction de deux voyelles ouvertes ne donne pas une voyelle fermée. Le cas de *cŏhŏrte* devenant *cōrte* n'est nullement comparable ; en latin deux voyelles brèves en se contractant donnent une voyelle longue, dont le correspondant roman est forcément une voyelle fermée. Mais le roman ne connaît plus de voyelles longues ni de voyelles brèves ; il n'a que des voyelles ouvertes et des voyelles fermées. — Pour l'accentuation des formes qui ont donné naissance au mot *foie* et à ses frères romans, voyez l'article de M. G. Paris dont il a été rendu compte ici même, p. 186. — Pour *sécale*, voyez *Meyer-Lübke, Einführung*, p. 98. Pour * *pūlicella* (§ 4), voyez *Revue des langues romanes*, 1898, p. 287. *Cum* à côté de *quum* (§ 7) n'a rien de comparable avec le cas de *nil* à côté de *nihil*. — *Mortu, cocu* (non *coqu*), *anticu* (non *antiqu*), etc., sont dus à une évolution latine, et non pas romane. De même *tus, sus*, etc. — Une étape * *laquju* n'a aucune espèce de vraisemblance. — Fr. *dès* ne peut pas sortir de * *de-ex* car l'*x* = *cs* et n'entrave pas, et d'autre part certaines formes dialectales comme Damprichard *dô* prouvent que l'*e* était fermé ; v. fr. *ades* qui a un *e* ouvert ne peut pas non plus remonter à * *ad-de-ex ;* nous reviendrons sur cette dernière forme en temps opportun.

Nous bornerons ici nos observations ; elles suffisent à montrer avec quelles précautions on pourra utiliser l'ouvrage de M. Marchot. La seconde partie, *Les consonnes*, est annoncée pour 1902.

Maurice GRAMMONT.

Bartoli (**M.**). — Ueber eine studienreise zur erforschung des altromanischen Dalmatiens. (N° V des *Vorläufige berichte der Balkan-commission*, en vente chez *Gerold fils*, *Vienne*. C'est le tirage à part d'un article paru dans l'*Anzeiger der philosophisch-historischen classe* du 29 novembre 1899. [Académie impériale des Sciences de Vienne]).

M. Bartoli, chargé par l'Académie des Sciences de Vienne d'aller étudier sur place l'ancien dialecte roman de Dalmatie, est revenu avec les matériaux d'un ouvrage considérable qui ne pourra paraître que

dans quelque temps. En attendant il nous donne un résumé des travaux qu'il a accomplis dans sa mission et des faits qu'il se propose de mettre en lumière.

Le *Dalmate* est un dialecte jusqu'à présent très mal connu et dont les sources sont malheureusement limitées; on ne voit pas trop ce qu'on pourrait ajouter plus tard à celles dont a disposé M. Bartoli, car la dernière personne qui parlait le végliote est morte en 1898, et les archives des notaires de la ville de Véglia ont été presque entièrement détruites par un incendie. Pourtant nous en possédons assez pour nous rendre compte du caractère très particulier de cette langue et du aut intérêt qu'elle présente à différents égards.

Dans le *consonantisme* on remarquera surtout le traitement des « gutturales »: *c* devient *ć* devant *ĭ, ĕ, ū*, mais il reste *c (k)* devant *ē, ī* comme devant *a, o, ŭ*; *qui* devient de même *ći* tandis que *que* est représenté par *ke*; *ct, cs* deviennent *pt, ps* (en gaulois c'est le contraire: *pt, ps* deviennent *ct, cs*); la sonore *g* a un traitement parallèle.

Dans le *vocalisme* on notera que les produits de *ū* supposent une fase *ū*, que *a* tonique devient *e* dans certains cas, qu'en végliote les voyelles toniques libres se diftonguent toutes, et les voyelles toniques entravées seulement lorsqu'elles sont ouvertes.

Au point de vue *etnographique* et *istorique* il sera fort instructif d'étudier d'une façon précise et approfondie les rapports du Dalmate avec le roumain et l'albanais, avec l'italien, avec le rétique, avec le slave et avec le germanique (la plupart des idées qui sont rendues dans la majeure partie des langues romanes par des mots germaniques le sont ici par des vocables latins: *kaiptare* « garder », *jůálb* « blanc»). Ces recherches ne contribueront pas peu à éclaircir la « question illirienne ».

On voit par ces indications quelle sera l'importance de l'ouvrage annoncé par M. Bartoli.

Maurice GRAMMONT.

CHRONIQUE

M. Haguenin, professeur agrégé de l'Université, a été nommé professeur extraordinaire de français moderne à l'Université de Berlin. Les journaux allemands, en annonçant cette nomination, font remarquer que tout à fait exceptionnellement le nouveau professeur n'a pas eu à perdre sa qualité de français.

* * *

Nos lecteurs connaissent sans doute les deux notes publiées par la *Romania* et les *Annales du Midi* dans leur dernier cahier et relatives

à la découverte du manuscrit contenant la vie de Sainte Foy d'Agen. Ce texte sera publié dans un des plus prochains numéros de la *Romania* par l'heureux auteur de cette découverte, M. Leite de Vasconcellos. Poussé par un sentiment des plus honorables, M. de Vasconcellos publiera le texte avec des notes et une introduction en portugais.

Nous croyons savoir — il n'y aura sans doute plus d'indiscrétion à le dire quand ces lignes paraîtront —, que c'est à la bibliothèque de Leyde, dans un manuscrit classé comme contenant des textes catalans (il en contenait en effet), que M. de Vasconcellos a découvert son poème.

* * *

M. Koschwitz, professeur de philologie romane à l'Université de Marbourg, a permuté avec son collègue de l'Université de Königsberg.

* * *

M. Gaston Paris publie dans le *Journal des Savants* (octobre 1901) un compte rendu de l'Histoire de la littérature française, publiée par MM. H. Suchier et Birch-Hirschfeld. Il annonce en note (p. 646) un Tableau de la littérature française au moyen âge qui contiendra le tableau de la littérature provençale. « Une esquisse faite sur un plan différent [de celui de 1888-1890], embrassant l'époque intermédiaire (1327-1500) et la littérature provençale, paraîtra prochainement : en anglais d'abord, puis en français. »

* * *

Du *Litteraturblatt für germanische und romanische Philologie :* M. Freymond, professeur de philologie romane à l'Université de Berne, a accepté une nomination à l'Université de Prague.

Le docteur Jeanjaquet a été nommé professeur de grammaire comparée des langues romanes à l'Académie de Neufchâtel.

* * *

Au mois de juillet 1901 s'est fondée à Rome une *Société philologique romaine.* Elle publie un bulletin et des documents sous la direction du professeur E. Monaci. Parmi les documents qui seront publiés dans les premiers volumes, on annonce les suivants :

Il Canzoniere Vaticano 3793, reproduction diplomatique.

I documenti d'Amore, avec le commentaire, de Francesco da Barberino, édition complète d'après les deux manuscrits originaux de la Bibliothèque Barberinienne.

Il Codice Vaticano 3196, contenant l'original du chansonnier de Pétrarque.

Les secrétaires de la Société sont le docteur F. Hermanin et le professeur A. Silvagni. L'administrateur est le docteur E. Modigliani. Pour tous renseignements, s'adresser à ce dernier : Rome, Corso Vitt. Emm. 269.

* * *

Maguelone excite les historiens et inspire les poètes. Voici qu'un d'entre eux, M. E. Renaud, vient de lui consacrer de beaux vers. Il

nous fait assister aux luttes héroïques de Maguelone contre.

Les Pirates d'Alger, *montrant* leurs faces blêmes.

Puis Maguelone est devenue

Une femme hautaine en son voile de deuil.

Un étranger, dont la cuirasse étincelle, viendra un jour la consoler:

O douce Maguelone, il presse ton corps vierge
Celui que tu cherchais par les vagues effrois
De l'hiver, quand ses pieds heurtaient les galets froids
Que l'écume insensée a vomis sur la berge.

Le poème, qui est d'inspiration panthéiste, renferme, çà et là, de jolies strophes.

Ce ne sont pas, d'ailleurs, les premiers vers de M. E. Renaud Il a publié, cette année également, chez Lemerre, un volume de poésie intitulé : *Amours Barbares*. Comme sous-titre : *Impressions cévenoles ;* et *allemandes* pourrait-il ajouter, car plusieurs des poèmes qui forment ledit volume ont été composés pendant un séjour de l'auteur en Allemagne.

Le poème de Maguelone est dédié à l'auteur des *Flammes Mortes*. C'est le titre d'un volume de vers, publié également chez Lemerre, en 1901, et dont l'auteur, M. Martin Paoli, est professeur d'italien au Lycée de Montpellier. La muse universitaire ne chôme pas à Montpellier, car le nom de l'auteur de *Maguelone la Morte* n'est que le pseudonyme aux trois quarts transparent d'un des plus distingués professeurs de langues vivantes du Lycée.

***

Notre collaborateur M. A. Gasté, professeur de littérature française à l'Université de Caen, vient de prendre sa retraite. Il a pour successeur M. Maurice Souriau, précédemment professeur de littérature et d'art normands à Caen.

***

M. W. Fœrster a été nommé membre correspondant de l'Académie des sciences de Göttingne. Il était déjà membre de l'Académie de Munich depuis de nombreuses années. Toutes nos félicitations.

***

La librairie Niemeyer, de Halle, prépare une importante collection de manuels de philologie romane. Nous remarquons en particulier dans la liste annoncée: *Manuel d'ancien provençal* (langue et littérature); *Manuel de provençal moderne* (langue et littérature). Un de ces manuels (*Introduction à l'étude de l'ancien français*, par M. Voretzch) a déjà paru.

[1] Maguelone la morte, méditation poétique, par Étienne Renaud, Montpellier, impr. Firmin et Montane, 1901, in-8°, 12 p.

* * *

On annonce un *Précis de phonétique expérimentale* par l'abbé Rousselot et M. F. Laclotte, qui fera suite aux *principes de phonétique expérimentale* du premier de ces deux auteurs : la deuxième partie de ce dernier travail vient de paraître à la librairie Welter.

* * *

Notre éminent secrétaire général, M. Chabaneau, vient d'être nommé professeur honoraire à la Faculté des lettres de l'Universi é de Montpellier.

La Société se réjouit d'une distinction qui, tout en attestant combien les longs services de M. Cbabaneau sont appréciés par le Ministère, l'attache par un lien durable à cette maison qui fut si longtemps sienne et qui ne l'a vu s'éloigner qu'à regret.

* * *

M. Maurice Grammont, chargé du cours de philologie à la Faculté des lettres, ancien président de la Société pour l'étude des Langues Romanes, vient d'être nommé professeur de linguistique et grammaire comparée à l'Université de Montpellier (chaire créée).

M. J. Vianey, maître de conférences de littérature française à la Faculté des lettres, notre collaborateur, vient d'être nommé professeur de littératures modernes comparées à l'Université de Montpellier (chaire créée).

La Société des Langues Romanes adresse ses félicitations les plus sincères aux nouveaux professeurs et à M. le Ministre de l'Instruction publique.

* * *

Dans sa séance du jeudi 5 décembre 1901, le Comité directeur de la Société a procédé à l'élection de son Bureau pour 1902 : M. Max Bonnet, professeur à la Faculté des lettres, correspondant de l'Institut, passe, selon l'usage, de la vice-présidence à la présidence. M. F. Fabrège, l'historien de Maguelone, a été élu vice-président, en reconnaissance des services qu'il a rendus aux Études méridionales et de l'hospitalité si gracieusement offerte aux félibres et aux romanistes à Maguelone, lors de la Santo Estello 1900. MM. Lambert, Grammont et Pélissier sont continués dans les fonctions de trésorier, bibliothécaire et secrétaire de la rédaction En remplacement de M. Chabaneau, M. Grammont a été en outre nommé secrétaire général de la Société.

M. Chabaneau, correspondant de l'Institut, professeur honoraire à la Faculté des lettres de l'Université de Montpellier, a été nommé, par acclamation, président d'honneur de la Société pour l'étude des Langues Romanes.

Le Gérant responsable : P. Hamelin.

LA DANSE DES TREILLES

NOTICE

« *Les Treilles* », aussi haut qu'on peut remonter, ont été dansées à Montpellier en 1503, devant l'archiduc Philippe, gendre de Ferdinand le Catholique, quand il retournait dans ses États de Flandre, avant de conclure à Lyon, où il s'arrêta, un traité avec Louis XII. Il est dit dans nos archives locales que les Consuls, « pour festoyer ledit seigneur, de toutes sortes, firent danses et « *bails de la Treille* », qui fut très bien dansé et triomphantment ».

On les a aussi dansées en 1564, pour la troisième fête de Noël, en présence du roi Charles IX, de passage en notre ville. Dans son « Recueil et discours du voyage de Charles IX », Abel Jouan dit (et le fait est confirmé, d'après ce que nous communique M. Emile Bonnet, dans les Mémoires manuscrits de Serres — Bibliothèque du Séminaire) —, que les habitants de Montpellier « donnèrent plaisir au Roy, en un grand carroy qui estait devant son logis, d'une danse que l'on appelait « *La Treilhe* »..... « et dansaient au son de trompettes, tenans en leurs mains des cerceaux tous floris, et les danseurs tous masqués et revestus qu'il faisait beau voir.....» Abel Jouan parle de trompettes ; c'est le hautbois qu'il veut désigner, car la musique des Treilles n'a sa véritable adaptation que sur le galoubet augmenté du tambourin.

En 1830, on les a aussi exécutées devant la duchesse d'Angoulême.

En 1852, nos *Grisettes*, qui les dansèrent devant le prince Président, eurent le don d'exciter par leur charme ses applaudissements et son sourire. On sait qu'il n'en était pas prodigue.

Les Treilles constituèrent, en 1878, le principal attrait des

« Fêtes Latines ». On les a reprises à la venue du Président Carnot, en 1890, à l'occasion de la commémoration du VIe centenaire de l'Université de Montpellier. On les dansait récemment à Marseille, à Pézenas, et partout elles ont le don d'attirer la foule. A Toulouse, on les appelle la danse du « Ramelet » ; mais on ne les danse, croyons-nous, correctement et historiquement, ajouterions-nous presque, qu'à Montpellier, où leur caractère exclusivement bachique et lascif est conservé, par opposition aux variations et déformations apportées à leur simplicité dans le but d'en embellir l'ensemble.

La danse du Chevalet [1]

Avec moins d'agitation mais non sans autant de grâce et d'agilité, vient derrière la *Danse du Chevalet*. Une pieuse croyance que les habitants de Montpellier ont conservée attribue l'origine de cette danse célèbre dans tout le Midi, où la propagation des scènes pittoresques comme aussi du chauvinisme est si rapide, au rapprochement conjugal de Pierre II roi d'Aragon avec la douce Reine Marie de Montpellier, issue de la famille des Guilhem ; à la suite de ce rapprochement, vint au monde Jacmes le Conquérant, vainqueur des Maures et des Sarrazins d'Espagne [2].

[1] La *Danse du Chevalet* est inséparable des *Treilles*.

Ce divertissement a été réglé en 1325 par une ordonnance de Raymond de Müntaner. On le reprit plus tard au Louvre pour distraire le roi Louis XV, pendant une convalescence.

Vingt-quatre danseurs partirent de Montpellier pour aller exécuter cette danse devant sa Majesté et la Cour. *Le Mercure*, qui rend compte de cette cérémonie. assure que le *Roi fut très satisfait*.

D'Aigrefeuille dit « que le peuple ne manque point, dans toutes les réjouissances publiques, de faire sortir le « Chevalet », c'est-à-dire qu'un jeune homme, monté sur un petit cheval en carton, proprement équipé, lui fait faire le manège aux sons des tambourins et du hautbois, tandis qu'une grande troupe de danseurs, avec des grelots aux jambes et des tambours de basque à la main, font semblant de lui présenter de l'avoine pour le détourner de son exercice, ce qu'il évite avec beaucoup d'agilité et toujours en cadence. » (*Histoire de Montpellier.*)

[2] La plupart des auteurs de l'histoire du Languedoc s'appuient pour

Sans vouloir toucher à une légende aussi chère, puisque le nom d'un héros et d'une reine aimée y sont attachés, qu'il nous soit cependant permis de signaler que la Danse du Chevalet pourrait bien remonter à une origine plus ancienne et se rattacher aux coutumes du paganisme. On a retrouvé dans les fouilles de Délos, il y a une trentaine d'années, et l'on conserve au musée de Béziers[1], un vase de forme élégante et peu commune, composé d'une terre très fine, d'un ton jaune clair. La peinture en est rouge et noir; on distingue très bien ces deux tons à la loupe. Le dessin représente un cheval postiche *porté* par un cavalier armé d'une lance: « Les deux » pieds du cavalier s'appuient à terre, dans deux espèces de » fourreaux qui ont l'air de deux jambes de cheval. L'esprit » humain n'est pas tellement inventif, que la *Danse du Che-* » *valet*, c'est-à-dire une danse dans laquelle figure nécessai- » rement un cheval postiche de bois ou de carton n'ait pu

combattre la légende de la naissance de Jacme Ier roi d'Aragon, sur le silence de ce roi lui-même, qui n'en dit mot dans les Mémoires qu'il a laissés de sa vie. D'autre part, on trouve dans la *Description historique de quelques parties de la France*, par Dulaure, qu'en mémoire d'un événement arrivé à Lyon en 1403, on y dansait, le jour de la Pentecôte, « *Le Cheval Fou* ». Un homme portait à sa ceinture un mannequin en forme de cheval, lequel était couvert d'un vaste caparaçon qui descendait jusqu'à terre et couvrait ses deux jambes; deux autres jambes postiches semblaient enfourcher le cheval, et l'homme, avec tout cet attirail, paraissait faire de l'équitation..... Il sautait, gambadait, se trémoussait en avant, en arrière, de manière à imiter les allures d'un cheval qui caracole.

Il est plus que vraisemblable, en rassemblant les diverses danses où le cheval joue un rôle, tel le « *Pouli de Pézénas* », dont l'invention n'excèderait pas la naissance d'un poulain dans les écuries du Prince de Conti, pendant un séjour qu'il fit dans cette ville, où il appela Molière, le « *Chivau frus d'Aix* », « *le cheval fou* » de Lyon et la touchante légende de l' « *Ane de Gignac* », que l'origine de ces démonstrations quasi aristophanesques remonte à des causes qui nous sont inconnues.

On peut lire enfin, dans un article du *Journal des Débats* (24 mai 1831) à propos du *Dictionnaire philologique* publié par Noël et Carpentier, qu'on exécutait à Naples, une « *Pantalonnade* » rappelant le « *Chevalet* ».

En Angleterre, au dernier siècle, on dansait le « *Hobby-Horse* », ou danse mauresque, « *Morris dance;* » le cavalier du « *Hobby-Horse* » *portait* son cheval tout comme dans le chevalet.

[1] *Plume* et *Pinceau*. — Par M. Jules Troubat. Lizeux, Paris 1878.

» naître à des époques différentes dans plus d'une localité. Il » suffisait d'une circonstance où le cheval jouait un rôle pour » donner lieu à une manifestation de ce genre, et il a pu s'en » produire une chez les Grecs, à l'occasion du fameux cheval de Troie. »

De nos jours, le ton s'est radouci ; le *Chevalet* n'est plus un instrument de guerre, mais un poulain modeste quoique astucieux, autour duquel marchent en dansant, dansent en marchant « *sus l'api, sans cauciga lou grel* [1] » des jeunes gens, nouveaux éphèbes, qui cherchent à lui donner l'avoine dans un tambour de basque aragonnais... [2] Ah ! la chose n'est pas facile, car la bête en gaieté remue sans cesse, et envoie des ruades, présentant la croupe quand on essaie de lui prendre la tête, tandis que les chansons s'égrènent comme d'un chapelet sans fin [3].

[1] Expression languedocienne tellement pittoresque qu'elle n'a pas d'équivalent en français.

[2] On sait que la Maison d'Aragon a longtemps régné à Montpellier.

[3] Voici, bien que l'usage en soit passé, la chanson très primitive que chantaient les danseurs autour du cheval : Elle n'a pas de nom connu d'auteur :

Dona la cibada aou paoure chibalet
Qu'es mort de fam, qu'es mort de set
La flatta
La gratta
Et lou riban vert
A la moda dè Vaouvert
En sas abadessas
Et sous abbadis
A la moda dè Paris

Sá Nimès savien dansa lou chibalet,
Vendrien pas quèré Dupounet (célèbre danseur)
La flatta
La gratta etc., etc...

Cansou de las Treilhas[1]

I

Eh ! io tant là !
Passa se vos passa,
Passa dejout las treilhas.
Eh ! io tant là !
Passa se vos passa,
Tres cops sans t'arresta !

II

Cap de Jouvent,
Que vas couma lou vent,
Espera ta poulida !
Cap de Jouvent !
Que vas couma lou vent,
Espera-la que ven !

III

Lou mes de maï
S'espandis fres e gaï,
La rosa es espélida !
Lou mes de maï
S'espandis fres e gaï,
Tout canta maï que maï.

IV

Lous aucelous,
Sus lous aubres en flous,
Disou sa cansounetta ;
Lous aucelous,
Sus lous aubres en flous,
Rendou moun cor jalous.

Chanson des Treilles

I

Et en avant ! — Passe si tu veux passer, — passe sous les treilles. — Et en avant ! — Passe si tu veux passer, — trois fois sans t'arrêter !

II

Chef de la jeunesse, — qui vas comme le vent, — attends ta jolie compagne ! — Chef de la jeunesse, — qui vas comme le vent, — attends, la voici qui arrive !

III

Le mois de mai — s'étend frais et gai, — la rose est épanouie. — Le mois de mai — s'étend frais et gai, — tout chante à qui mieux mieux !

IV

Les petits oiseaux — sur les arbres fleuris — disent leur chansonnette. — Les petits oiseaux, — sur les arbres fleuris, — rendent mon cœur jaloux.

[1] Paroles du félibre Louis Roumieux, composées pour les fêtes latines de 1878. Cette poésie, de date relativement récente, a été précédée de plusieurs autres, où les auteurs, tous populaires, mêlaient la politique et, plus d'une fois, la critique conjugale à la manière des « cours coculaires » ; mais comment les recueillir ? Ceux qui les chantaient sont morts, et elles n'ont jamais été imprimées.

V

Coum 'eles, ieu,
Angeta dau bon Dieu,
Se vos de poutounettas,
Coum 'eles, ieu,
Angeta dau bon Dieu,
Que n'en fariei... bon Dieu!

V

De même qu'eux, moi, — petite ange du bon Dieu! — Si tu veux des baisers. — De même qu'eux, moi, — petite ange du bon Dieu! — Que je t'en ferais!... bon Dieu!

VI

Brave galant,
Sen pas au jour de l'an,
Gardas vostras brassadas,
Brave galant,
Sen pas au jour de l'an,
Fourvia vous de davan!

VI

Aimable amoureux, — nous ne sommes pas au jour de l'an; — gardez vos baisers! — Aimable amoureux, — nous ne sommes pas au jour de l'an. — Ecartez-vous de devant moi!

VII

Au mes d'amour,
Poutounejou toujour
Dos amas embrasadas,
Au mes d'amour
Poutounejou toujour
La nioch amaï lou jour!

VII

Au mois des amours, — s'embrassent toujours — deux âmes enflammées. — Au mois des amours, — elles s'embrassent toujours— la nuit comme le jour!

VIII

S'acos antau,
Vendres à moun oustau,
Vous ie serai proumessa.
S'acos antau,
Vendres à moun oustau,
Moun paire es pas brutau!

VIII

Puisqu'il en est ainsi, — vous viendrez à la maison, — on vous promettra ma main. — Puisqu'il en est ainsi, — vous viendrez à la maison, — mon père n'est pas brutal.

IX

Ma bella enfan!
Per ameïsa ma fam,
Aïci la taula messa!
Ma bella enfan,
Per ameïsa ma fam,
De qu'espera deman!

IX

Ma belle enfant! — Pour apaiser ma faim, — regarde la table est mise! — Ma belle enfant! — Pour apaiser ma faim, — pourquoi attendre à demain.

X

Ses pas countent,
Adissias, beü jouvent,
Passas bona la festa !
Ses pas countent,
Adissias beü jouvent!
M'en vau qu'ai pas lou temps !

X

Puisque vous n'êtes pas content ! — Bonjour, beau jeune homme ! — Que la fête vous soit légère ! — Puisque vous n'êtes pas content ! — Bonjour, beau jeune homme ! — Je m'en vais, car je suis pressée !

XI

Oh! jour charmant!
Mignota! prend ma man,
Pus tard veiren lou resta !
Oh! jour charmant,
Mignota! prend ma man
Embé moun cor aimant.

XI

Oh ! jour charmant ! — Chère petite ! prends ma main, — plus tard nous parlerons d'autres choses. — Oh ! jour charmant ! — Chère petite ! prends ma main — avec mon cœur plein d'amour.

EXÉCUTION CHORÉGRAPHIQUE DE LA DANSE DES TREILLES

AVEC FIGURES ET PLANS DESCRIPTIFS [1]

La Danse des Treilles [2] est ainsi appelée parce qu'au début elle a dû emprunter sa décoration et ses accessoires à la la vigne, pendant la période des vendanges, alors que les sarments sont verts, chargés de pampres et de fruits.

Plus tard, quand on a voulu la danser à d'autres époques, au printemps, par exemple, on a substitué aux sarments

[1] Par M. Antoine Troubat, attaché à la questure du Sénat.

[2] Nous avons essayé de résumer, non sans considérer combien grande était la difficulté de paraître clair sur un sujet des plus spéciaux, les renseignements relatifs à l'exécution de la *Danse des Treilles* que nous a fournis un modeste et intelligent ouvrier de notre ville. Nous le remercions bien vivement ici de sa complaisance et de son obligeant empressement. Son goût passionné pour cette danse locale, qu'il a pour ainsi dire ressuscitée, puis fait exécuter aux applaudissements de la foule, soit à Montpellier, pendant de mémorables fêtes, soit à Marseille, où il fut appelé à l'occasion de fêtes de charité, a mis un titre de plus à ceux qu'il possédait déjà comme maître de ballets populaires.

des cerceaux enrubannés, agrémentés de fleurs naturelles ou artificielles, mais le nom primitif est resté.

Son caractère est essentiellement bachique.

Elle se décompose en douze figures, aussi gracieuses les unes que les autres, précédées elles-mêmes d'une introduction ou marche préparatoire, d'un ravissant effet, et se termine par un salut final aux spectateurs.

L'ensemble de son exécution doit durer de quinze à vingt minutes.

On la danse au son du hautbois et du tambourin.

Une vaste place, propice aux évolutions au milieu de la foule, est indispensable à ses mouvements d'ensemble, qui ne peuvent produire d'effet agréable à l'œil, qu'à la condition de s'effectuer avec ordre, régularité et précision, trois qualités susceptibles de lui assurer de la grâce.

Deux groupes ou couples, chefs de file intelligents et bons danseurs, un en tête, l'autre en queue, véritables choryphées ou entraîneurs, sont aussi une garantie indispensable de succès.

Enfin, un bon chef, directeur de l'ensemble des mouvements, agissant seul, en dehors du groupe des danseurs, est aussi nécessaire, pour donner les signaux de départ et d'arrêt, préciser les mesures d'accord avec la musique, en somme pour assurer les effets, et guider l'ensemble chorégraphique exposé quelquefois aux bousculades, et qui plaît d'autant plus que le nombre des exécutants est plus nombreux.

C'est ainsi que le nombre des danseurs pour les treilles, qui doit être au moins de douze, peut être porté jusqu'à cent.

Introduction et marche préparatoire

Les spectateurs s'étant rangés en un vaste cercle autour des danseurs, pendant que ceux-ci s'organisent et se placent en rangs de deux, ou par files convenues et numérotées d'avance, le tambourin exécute un *roulement de batterie*.

Le hautbois *sonne un appel, deux ou plusieurs fois répété.*

Aussitôt les groupes se forment comme pour un cortège, le *danseur à gauche la danseuse à droite.* Le cavalier saisit la danseuse à la taille ; celle-ci appuie la main gauche sur l'épaule

de son conducteur *et la treille est élevée jusqu'à hauteur de tête, tenue par la main gauche du danseur et la main droite de la danseuse*[1].

Chaque groupe se place à un mètre environ de distance du groupe voisin, et s'aligne correctement. La musique joue un intervalle de *quatre temps*, pendant lequel les danseurs enlacés, la treille flottant au vent, marchent *quatre pas*.

Au *cinquième temps*, la colonne entière s'ébranle, les danseurs *partant du pied droit*, les danseuses *du pied gauche*.

Chaque danseuse doit relever la tête et fixer son cavalier d'un regard aimant, tandis que celui-ci, sans perdre de vue sa ligne de distance, et son alignement par files, simule avec sa danseuse une tendre causerie.

Ainsi disposés, les groupes constituent de vrais types de Watteau, sous leur costume léger, enrubanné et pastoral autant que possible.

La musique indique que tout le ballet doit exécuter ainsi *quarante-trois pas de marche préparatoire*. Dès que ces *quarante-trois pas* sont exécutés, et au moment où le hautbois prend une allure plus vive et plus sautillante, précurseur de la véritable danse qui va commencer, les danseurs *changent la treille de main, les groupes se désenlacent, tournent sur eux-mêmes*, et forment une treille plus élevée et plus large appelée *Grande Treille*. Ils la tiennent, dès lors, *très élevée* pour que le passage puisse s'effectuer librement au-dessous, par les danseurs, chacun à leur tour, et toujours par groupe de deux.

Cette première introduction bien exécutée forme, nous ne saurions trop insister, un tableau délicieux d'ensemble qui dispose favorablement l'attention des spectateurs.

Ce mouvement de *passage sous la treille* commence simultanément et sans interruption dès que le *dernier groupe, c'est-à-dire le groupe de queue, a formé la grande treille*. Les autres groupes suivent jusqu'à ce que la *grande treille* se soit reformée en *petite treille* pour l'exécution d'une autre figure.

[1] Nous avons vu, pendant l'exécution d'une *Danse des Treilles*, certains groupes porter, par un mouvement gracieux et naturel leur cercle enrubanné derrière leur tête, appuyé sur leurs épaules ; c'était charmant et rappelait par certains côtés le groupe gracieux de « Pendant l'orage », du peintre Cot, originaire, comme on sait, de Bédarieux.

COUPLE SOUS LES TREILLES
PETITE TREILLE

Planche I

COUPLE HORS DES TREILLES
GRANDE TREILLE

Planche II

Promenade sous la grande treille

Disons tout d'abord que le pas invariable de cette danse se décompose en deux mouvements : *un* pour poser le pied à terre, *deux* pour faire un léger sursaut sur le pied quel qu'il soit, en accélérant l'allure selon que l'indique la musique. *Au dernier temps de l'introduction, les danseurs tombent du pied droit, les jeunes filles du pied gauche,* les groupes se meuvent en avant en conservant leurs distances, pendant que le haut bois joue *deux* reprises.

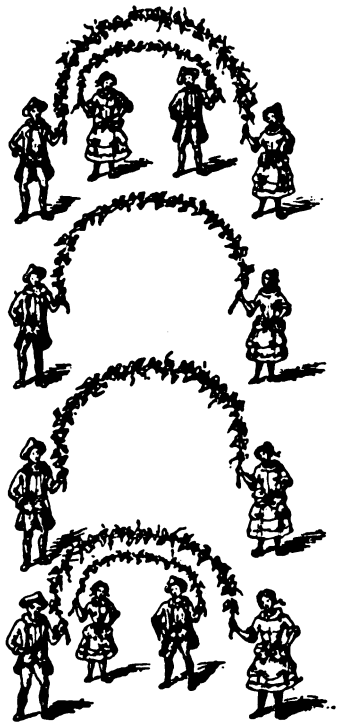
Dès que *le guide de tête est passé sous toutes les treilles, les bras se détachent ;* chaque groupe *fait une pirouette en avant,* TOUJOURS EN MARQUANT LE PAS SAUTÉ, *et garde la treille dans la même main.* Par ce mouvement, *le guide de tête se trouve placé derrière celui de queue,* et ainsi de suite, en conservant autant que possible les distances jusqu'à ce que tous les couples soient passés sous leur propre treille.

Quand la colonne entière a défilé sous la treille que tiennent *élevée les guides de tête, ceux-ci reprennent leur marche en avant,* suivis de tous les danseurs qui se trouvent de nouveau replacés comme avant l'exécution de cette figure, c'est-à-dire *en forme de cortège.*

Ce mouvement peut être renouvelé par les *guides de queue,* comme il a été exécuté par *ceux de tête ;* l'évolution se fait

alors comme dans tous les mouvements *où la gauche devient tête de ligne.*

FIGURE DU PASSAGE SOUS LES TREILLES



Pl. III

Promenade hors des Treilles

Le plan chorégraphique reste le même, c'est-à-dire toujours *une ligne droite, parallèle* à une rue, un boulevard.

Nous avons laissé les danseurs en *marche sautée, la tête de queue gauche en avant* (en supposant que le mouvement ait été exécuté par la gauche, *ad libitum*).

Dès *que la dernière file est passée sous la treill* , le chef directeur, agissant en dehors des groupes, *laisse terminer la reprise du hautbois et, au signal qu'il donne, tous les groupes*

reviennent sous la treille, sans changer le cerceau de main, en donnant le bras droit à leur danseuse, comme cela a dû se faire dès qu'ils en étaient sortis. La colonne FAIT FACE EN ARRIÈRE, et les danseurs se trouvent placés comme à l'introduction. Seulement, au lieu *d'être enlacés par la taille et sur l'épaule, ils se donnent le bras.*

Jusqu'à la fin de la reprise du hautbois, *la colonne continue de se porter en avant.* A ce moment les guides de tête, redevenus chefs de file, *ouvrent le passage hors des treilles, en disjoignant les bras sans changer la tre lle de mains, par un demi-cercle en avant, et faisant face en arrières,* afin que chaque danseur puisse passer sous la *grande treille*, ainsi reformée successivement par chaque groupe de danseurs, quand ils sont passés.

Lorque toute la colonne a ainsi défilé, chacun ayant *grand soin de ne pas perdre de vue le guide de tête ; au signal que donne celui-ci, chaque danseur tend de nouveau le bras droit à sa danseuse et se porte en avant.*

A un nouveau signal du chef, tous les couples *font face en arrière, par un demi-tour en dedans, changent la treille de main, et chaque cavalier offre de nouveau le bras gauche à sa danseuse.*

Le guide de queue redevient *guide de tête et se porte en avant suivi de la colonne entière, sans jamais interrompre le pas sauté.* A la fin de la reprise du hautbois, il exécute à son tour (*ad libitum* comme pour la première figure), le *passage des treilles, gauche en tête, dans ce cas,* opérant cette fois le mouvement *de gauche à droite* pour les danseurs et *de droite à gauche* pour les danseuses, au moment de sortir de la grande treille, *et le contraire pour y rentrer.*

Quand tous les groupes ont effectué le *passage hors des treilles*, la colonne se reforme comme elle était avant, c'est-à-dire que *le guide de queue se retrouve placé chef de file en tête*, attendant soit la reprise de la musique pour recommencer la figure quand le public la redemande, ou pour se porter en avant sur un signal du chef.

FIGURE DU PASSAGE HORS DES TREILLES

Pl. IV

Double cercle en forme de huit

Cette figure très gracieuse, quand elle est bien rendue, est celle qui présente le plus de difficultés pour son exécution.

Les groupes doivent, autant que possible, être en nombre pair, soit *trente* groupes, par exemple, pour que l'ensemble offre un caractère suffisant.

La colonne se divise en deux groupes qui, mentalement, se *numérotent*, *celui de tête* et *celui de queue* formés de quinze danseurs pour chaque.

Ils se forment, d'abord, *en cercle*, de la façon suivante : Au

moment où tous les danseurs *sont en ligne sous la treille, le guide de queue en tête*, les *couples n*os *15 et 16*, lettres A et B, pour la simplification de la planche que nous donnons plus loin, étant au centre de la ligne, opèrent au signal du chef *leur séparation*, et forment :

Le 1er *groupe de tête, de* 1 *à* 15, et *le* 2e *groupe de queue, de* 16 *à* 30.

Le guide de tête fait opérer à son groupe un mouvement de *face en arrière*, les danseurs *changent la treille de mains, la prennent de la main gauche, et donnent le bras droit à leurs danseuses.*

Le deuxième groupe exécute le même mouvement *en sens inverse*, et la séparation est formée comme dans la figure ci-dessous.

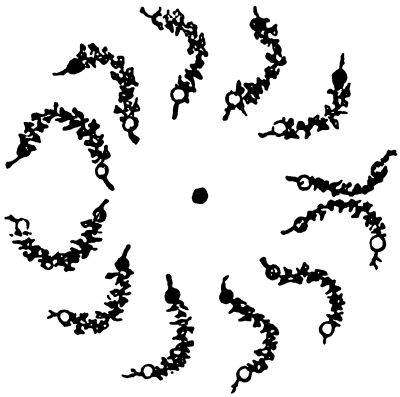
SÉPARATION DE LA COLONNE EN DEUX GROUPES

Pl. V

Dès que la séparation des deux groupes est opérée, *les deux guides de chacun, sans trop élargir le plan chorégraphique*, se mettent en mouvement d'une *façon circulaire par une conversion respective, le groupe de tête par la gauche, celui de queue par la droite, et marchant à la rencontre l'un de l'autre, suivis des files, sans cesser toujours de sauter en cadence en marchant.*

Au moment où les deux guides *se rencontrent et se coudoient*, les cercles doivent être à peu près formés.

FIGURE POUR LA FORMATION DES CERCLES



Pl. VI

A leur rencontre, chaque guide vient passer par le centre jusqu'à ce que chacun ait pris sa distance respective, derrière la dernière file de chaque groupe.

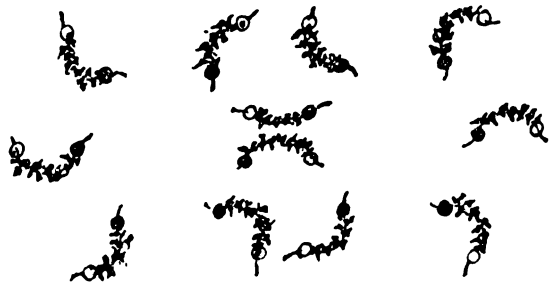
Au point de contact, qui s'opère par cette nouvelle conversion vers le centre, les guides peuvent se trouver quelque peu confondus ; mais il suffit *d'accélérer ou de ralentir* l'allure de part et d'autre, pour que la rencontre s'opère régulièrement *au centre, point de contact*, et *les deux cercles* se trouvent formés comme dans la figure ci-après.

DIVISION DU GRAND CERCLE EN DEUX ÉGAUX

Pl. VII

Au moment où les deux guides opèrent leur rencontre au point de contact, celui *du groupe de tête abandonne les files qui suivaient, entre dans le cercle du groupe de queue. Celui-ci* (chef du groupe de queue) *opère le même mouvement dans la treille formant la dernière file du groupe de tête*, et ainsi de suite pour tous les groupes, jusqu'à ce que la figure en forme de 8 soit formée comme dans la figure ci-dessous :

FORMATION DU CHIFFRE 8



Pl. VIII

Cette figure, très gracieuse, et contre laquelle on ne saurait se rebuter à cause des difficultés qu'elle présente, plus difficile du reste à expliquer qu'à exécuter, étant formée, chaque groupe *doit passer au moins une fois sous la treille du même pas toujours sautillant et cadencé.*

Quand l'évolution de tous les groupes est complète et que les *guides de tête et de queue sont revenus au point de contact, ils font une pirouette en avant et laissent passer sous leur treille le groupe qu'ils rencontrent. Chaque file, une fois passée, fait les mêmes pirouettes et mouvement.*

Supposons, comme normalement cela devrait être, que *cette rencontre au point de contact ait été faite par les guides de tête et de queue*, après un *tour* complet de chacun dans le cercle de *huit*, en *arrivant devant le guide de queue, celui de tête se détache du bras de sa danseuse sans lâcher la treille, s'écarte suffisamment pour laisser passer le groupe guide de queue, en élevant suffisamment la treille pour faciliter ce passage, fait une nou-*

velle pirouette en avant, et, quand il l'a terminée et que le couple qu'il avait rencontré est passé sous la treille, chaque couple guide se reprend par le bras et continue de parcourir le plan en forme de huit, suivi de tous les couples jusqu'à ce que tous y soient passés.

Les deux guides arrivent ainsi à se rencontrer encore *au point de contact,* et la figure est terminée.

Les Dais

Pour l'exécution de cette figure, *les deux groupes guide de tête et guide de queue se trouvant à côté* changent le plan et marchent *côte à côte* devant eux, suivis de toutes les files comme dans la figure suivante :

REPRISE DE LA COLONNE APRÈS DÉFORMATION DU HUIT

Dès que les groupes bien alignés et accouplés par deux ont défilé jusqu'au moment où les chefs de tête et de queue *arrivent à une même hauteur de ligne, ils se rompent pour se placer en forme de dais, à l'aide des treilles, comme la figure de dessous l'indique, de quatre en quatre.*

FORMATION DU DAIS

Pl. IX

Pour opérer ce mouvement *au signal que donne le chef, à la fin de la reprise du hautbois, les deux guides se mettent ensemble par couples; soit :*

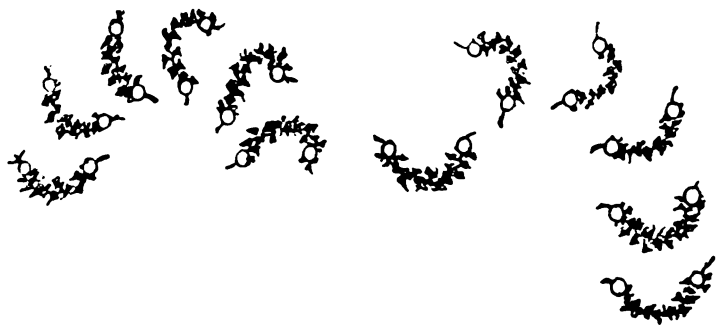
le couple n°	1	*avec le couple n°*	30
—	15	—	16
—	8	—	23
—	2	—	3
—	4	—	6
—	6	—	7
—	9	—	10
—	11	—	12
—	13	—	14
—	17	—	18
—	19	—	20
—	21	—	22
—	24	—	25
—	26	—	27
le couple n°	28	*avec le couple n°*	29

En supposant que les danseurs sont au nombre de trente, et ainsi de suite, s'ils sont plus nombreux.

Figure du Serpent

Puis les danseurs se remettent en *colonne double, en deux groupes*, comme à l'avant-dernière figure ci-dessus ; seulement ici, *le groupe de queue, ou de gauche, doit avoir à sa tête le guide de queue et en queue le guide du centre; le groupe de tête, ou de droite, doit avoir à sa tête le guide du centre, et en queue le guide de tête.*

FORMATION DU SERPENT

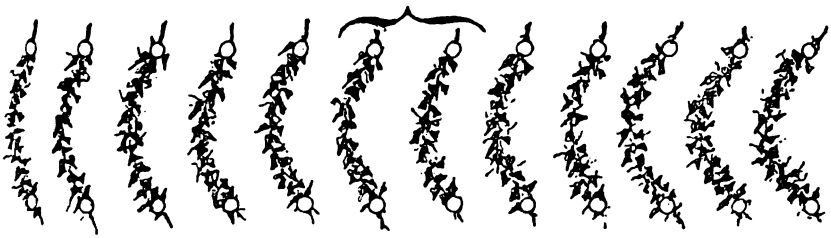


Pl. X

Les danseurs ainsi placés, *le chef de guide ou de file, de chaque groupe, fait une conversion par file à gauche, suivi des autres groupes,* comme dans la figure suivante qui indique la position chorégraphique au moment où *les groupes se rencontrent, pour se rejoindre en une première ondulation.*

Le guide de queue, ayant continué de se mouvoir toujours droit devant lui, suivi de toutes les files de danseurs, il arrive un moment où la colonne se trouve placée en ligne droite complète, composée comme dans la figure ci-dessous :

REFORMATION DE LA COLONNE



Pl. XI

A ce moment, le chef directeur *donne un signal : chaque jeune fille change la treille de mains et vient se placer derrière le danseur qui la précède, très rapprochée de celui-ci, de façon à ce que les couples continuant la cadence en dehors des treilles ne forment plus qu'une seule treille ou ligne d'ensemble,* comme dans la figure suivante :

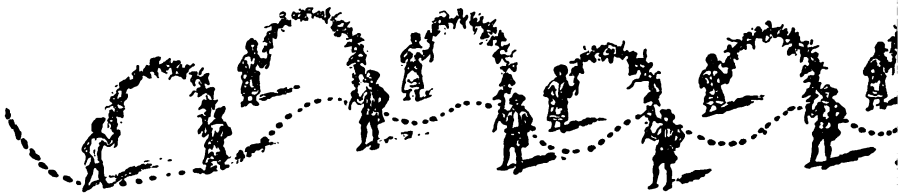
FORMATION DE LA TREILLE EN LIGNE

Pl. XII

La danseuse, guide de queue, commence alors le mouvement d'ondulation du serpent, en passant sous sa propre treille, suivie

de son cavalier ; elle pénètre successivement sous chaque treille, et tous les couples à la suite exécutent le même mouvement qui offre un coup d'œil des plus attrayants, soit :

ONDULATIONS DU SERPENT



Pl. XIII

Aussitôt que la jeune fille qui a commencé les ondulations *arrive après le guide de tête, elle se place à la suite,* pour laisser passer tous les autres couples, jusqu'à ce qu'après le passage complet, elle soit redevenue avec son cavalier, *tête de colonne.* Quand tous les danseurs sont passés en sautillant sous la treille du guide devenu *tête de colonne, le cavalier donne le bras à sa danseuse et revient sous la treille. Puis, le couple va droit devant lui, jusqu'à ce que la colonne soit reformée en ligne.* Sur un signal du chef, ce mouvement se répète en sens inverse, *et c'est le guide de tête qui reprend la tête, par un mouvement opéré par la droite.*

Salut final

Quand la *figure du serpent* est terminée, la colonne se trouve reformée *en ligne droite absolue dirigée par le guide de tête. Celui-ci se porte alors en avant, de façon à passer à un point que lui indique le chef,* soit une estrade, ou un point quelconque au milieu de la foule, *d'où sont partis les applaudissements* par exemple. *Tous les danseurs le suivent, et pour former autant que possible le fer à cheval, il va rejoindre, à une distance évaluée selon le nombre d'exécutants, le guide de queue.*

Quand ces deux guides sont arrivés à se trouver *sur une même hauteur de ligne,* le plan chorégraphique présente à peu près la forme d'un hémicycle.

Le hautbois joue ses dernières mesures... *Chaque danseur fait sur lui-même trois pirouettes*, en les espaçant selon la cadence de la musique, et sans jamais cesser de sautiller, et termine l'exécution de ce charmant et délicieux divertissement, *en se penchant, les treilles levées, comme pour un salut, vers le point à honorer, en se tenant sur un pied, l'autre levé et allongé !*

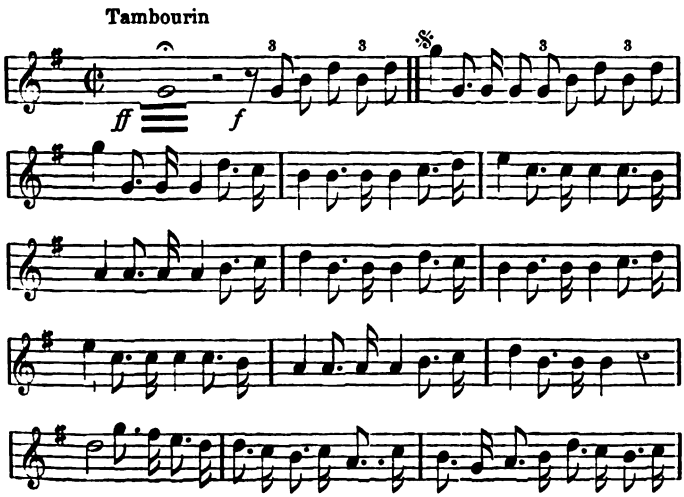
Ce salut termine *la Danse des Treilles*. Les danseurs se replacent en bon ordre de marche en *un groupe resserré*, pour aller recommencer un peu plus loin leurs évolutions, et *la danse du chevalet* commence.

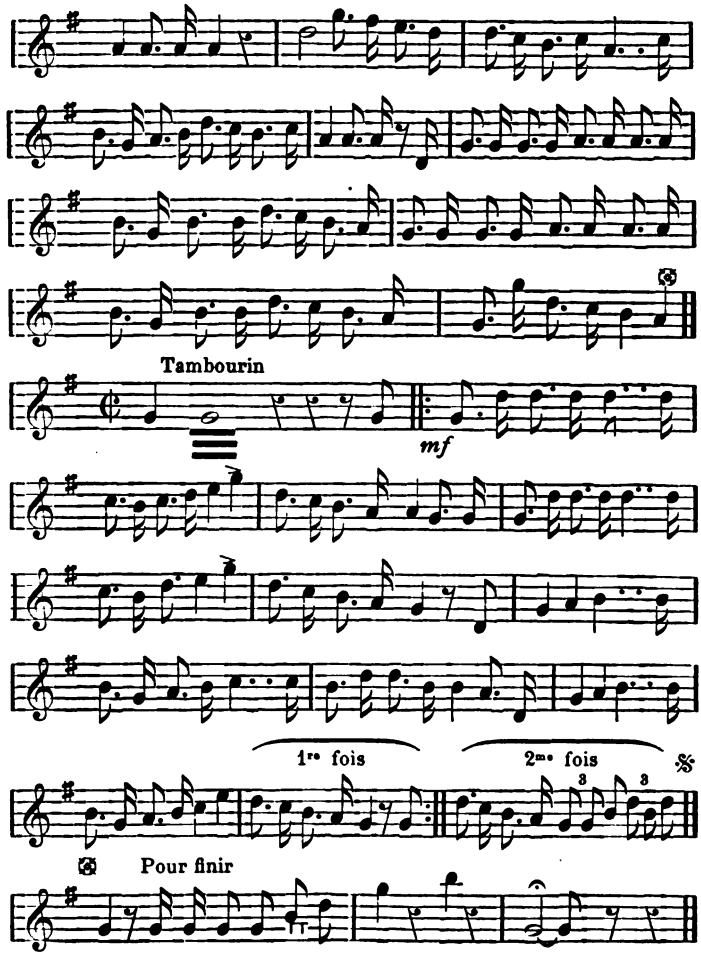
Fernand Troubat.

MUSIQUE DE LA DANSE DES TREILLES

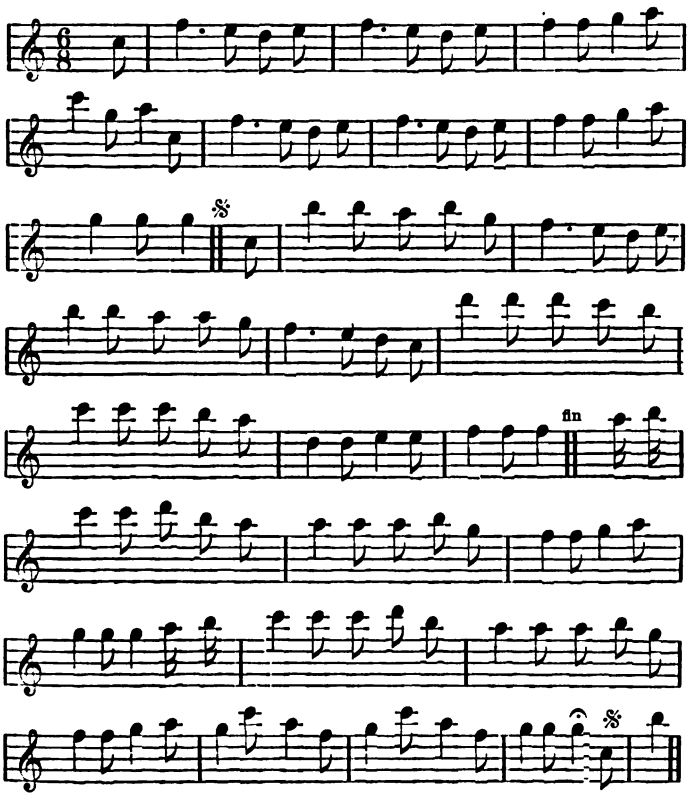
Notée par M. Coquelin, ex-chef de musique au 122e régiment de ligne

---




Tambourin
mf
1re fois
2me fois
Pour finir

CONTREDANSE DES TREILLES [1]



[1] Cet air de danse n'a pas de nom connu d'auteur. Il nous a été communiqué par l'aimable bibliothécaire M. Gaudin.

LE CHANSONNIER DE BERNART AMOROS

(Suite)

185

EN PEIROLS

(= B. Gr. 366,2)

I. (*p. 177*) Atressi col cirues [1] [fai
Can vol morir chant
Car sai. qe plus gent mor- [rai
E ab meignz dafan
Pro magra mortz tengut [ellatz
E maingz trebails nai suf- [fertatz
E pel dan caoras men ve
Conosc canc mais nō for- [fei re.

II. Doncs [2] cal cosseil penrai
Saissi muer amanz
Ni ioi non atent de lai
On mei sospir van
Jes non sen part ma volun- [tatz
Sitot men siu [3] desesp*er*atz
Pensius e cossiros me ten
La bella de cui me soue.

III. Tant bella domna nō sai
Deus p*er* qe val tant
Cant ieu ia nō lhauzarai
Dire mon talan
Gent macueil & ha bel so- [latz
E del plus sui mal cosseilatz
Qe sieu la pregaria [4] de re
Adonc crei qesgardes de [me.

IV. Pregar lai on no seschai
Tornaz enoig gran
Ses parlar la preiarai
Con al bel semblant
& cel mentenda sil platz
Caissi doblaral dos el gratz
Qant vs cors ab autre saue
E cant om ses qerre fai be.

V. Franchez e humiltatz trai
Amors enant
Caltz paratges la dechai
Qu*e*l ric son truan
Qel miels de totz vei sor- [deiatz
P*er* qel segles es sordeiatz
E dona q*ue* bon pretz man- [ten
Nom am p*er* ricor sals noi [ve.

VI. Chanzos a la bella vai
E non q*ue*u lheniant [5]
Beil podetz lo meu esmai
Contar ses mon dan
Digatz lim qa leis ses do- [natz
Mos coratges e autreiatz
Sieus soi e sieus serai iasse
Morir mai p*er* ma bona fe.

[1] *l.*: cignes — [2] *l.*: D. e — [3] *l.*: sui — [4] pregaua — [5] *l.*: q. l re mant.

VII. Domna del mon qe mais me [platz
Joi si ab vos on qe siatz
Qeu non vos auz preiar de re
Mas seuals pensar o puesc [be.
Per neguna ren.

IV. (*p. 178*) Tant mi plaz per [bona fe
Cant aug de mi donz re- [traire
Lonor el pretz qil mante
Cab leis son so mes vejaire
E cant eossir mesdeue
De nul autrafaire
Samors mo ven tot desfaire
Neus [2] lo pro qem ten.

V. Tant nai estat consiros
E sufert tan grieu martire
E grieu trebail angoissos
Qe del esperanzam vire
E ia sauals sieu en fos
[.....] [3]
Sai ben ca prop lo dezire
Foral iois plus bos.

187*

EN PEIROLS

(=B. Gr. 366, 5)

I. Ben [4] no val hom ioues qe [nos periura
Per saluar plus cant er tuel [5] [sagramen
E sieu per mal ni per paor [deuein
Couenc a dieu qeu non chan- [tes aora
Pos nostre temps si meil- [lura
Trobarai qe fo tei [6] mespres
[E perdon me deu fai [7] mespres].

[1] *l.*: P. o — [2] *l.*: Veus — [3] *l.*: Al dereir jauzire.

* *Voyez l'édition donnée par M. Chabaneau dans la Rev. d. l. r. IV. s. t. II, p.* 570 *s.*, — [4] *Ch.*: Ren? — [5] *Ch. l.*: el tuel (= tol)? — [6] *Ch. l.*: es? — [7] *Ch.*: s'ai

II. En respeig son dauer bona [ventura
Car ades ai maltrag e mon [iouen
Mais anc nom plac soiornz [entrauol gen
Per cai maint iorn e mainta [noit escura
Suffert e chautz e freidura
Qē loingnes de vilas paies
E per segre com pros e cor- [tes.

III. Jamais nuls hom non faria [rancura
De mercadiers so sai cer- [tanamen
Se vezion con gazaignon [largen
Ni cos meton e [1] mar ad [auentura
De tot me sui donatz cura
Can an lor temps e non lan [ges
Tot mo tieng a soiorn de [pres.

IV Anc la bella ben faita per [centura
Non desirei mais cara per [un cent
Non dezir mais e garbir [2] e [ponent
E [7] autres venz. con [4] si fan [per mesura
E net port a gran largura
Com conosca can son [5] [temps es
En blachas non sab [6] ies [qe ses.

V Sanc baordei ni anei dam- [bladura
Per caual pren nostra [7] nau [can cor gent
E per escut [8] la grant vela [al vent
E per lanza lantenna fort e [dura
Per esperon larsiura [9]
Els timos prenc per fres
E per sella e per arnes.

188

EN PEIROLS

(= B. Gr. 366, 8)

I. Quora camors veilla
Eu chau
Cautra flor ni fueilla
Nō irai gardan
Ben es dreitz qen doilla
Amant
Sol qen grat mo cueilla [10]
Sil cui ieu mi coman
Perdut ai

E cobrarai
Jes nō recres [11] per tan
Caissis val segles camian.

II. (*p. 179*) Dieus maiut em val- [lia
Qantan
Ai damor ses failla
Mas non ai ogan
Qeran mou batailla
Tan gran
Al cor e tradailla [12]
Dormen e veillan

[1] *Ch.* : en — [2] *Ch.* : garbin — [3] *Ch.* : Et — [4] *Ch.* : can — [5] *Ch. l.* : bon? — [6] *Ch.* : sap — [7] *c. en* : uostra — [8] *Ch* : estut, *l.* : escut — [9] *Ch l.* : amura?. — [10] *c. en* : tueilla — [11] *l.* : recrei — [12] *l.* : trabailla

Per co fai
Qal miels qeu sai
La serf & blan
Per zo vei qe mi ai dan.
III. Mos cors sail e trembla
Soen
Mamia lo membla
Si qeu nō o sen
Quil mama son sembla
Comen
Qel sieus digz resembla
Mon pensamen
Donc dirai
Qe molt mi plai
Suffrir aquel turmen
Don eu tan ric ioi aten.
IV. Nuls hom ben nom ama
Ni gen
Qi damor se clama
Si tot mal li en pren
On plus menliama
Greumen
E mart e maflama
Nai meillor talen
Aisim trai
Mos volers lai
El fol contenemē
On mes maintas ves par-
V. Ben bas fora meza [uen.
Valors
Deportz e gaieza
Si non fos amors
Qe mante proeza
Totz iorns
E fai qe corteza
Car prē los melllors
Non seschai
Dome sauai
Jall venga tant donors
Qe damor senta dolors.
VI. Eraus qier amia
Socors
Qenanz i morria
Qen qezes aillors
Asatz trobaria
Dautors
Vos es senz fadia
Una de las genzors
Mos cors gai
En gran esmai
Entre sospirs e plors
Ma tot mes ioi e douzors.
VII. Peirols fai
Fin e verai
Lo sonet per amors
On sos cors estai totz iornz.

189

EN PEIROLS

(= B. Gr. 366,1)

1. Ab gran ioi mou maintas [vetz e comenza
Zo don hom pois a dolor e [cossire
Per mi o dic cai folla conoi- [senza
Dun feing semblan. Ab qem [trainet gen
Cil on anc plus mentendei [finamen
Cadonc fui rics qesser cuiei [amatz
Era ses fort totz mos afars [cambiatz.
II. Amors ab pauc de vera man- [tenenza
Non o pois mais celar ni [escondire
Li fals aman qis fan[1] en [paruenza

[1] *l.*: f. fin

La dechazon per lor galia-
[men
E las donas si nan colp eis-
[samen
Capenas er neguns drutz so
[sapiatz
Qe non engan o no si enga-
[natz.
III. (*p. 180*) Ma doaam fai morir
[per tal faillenza
Qeil sta[1] mal seu lo auzaua
(dire
Cil al pechat et eu la pene-
[denza
E ges noil trop ochaizon de
[nien
Pezam car ai tam bon razo-
[namen
Trop es mos dreitz conogutz
[e prouatz
Mais[2] fos mensonja la ver-
[tatz.
IV. Ai tan grieu mer saissi pert
[mentendenza
Del bon esper on sueil mon
[cor assire
Pero trop nai orgoilloza
[temenza
Cab mal talen. lencolp e la
[repren
E si sai damor. ieu[3] lo meil-
[lor sen
Com ia de ren no sen fezetz
[iratz
Mais qi saubes so mal suf-
[frir em patz.
V. Contra mi donz non puesc
[auer temensa
Qant eu lesgart e vas mi la
[vei rire
Tota mosta lire. la maluo-
[lenza
La so amors qim destrein.
[douzamen
E sanc mi fez mal. ni aira-
[men
Qan pais mos oils glotos sa
[granz beutatz
Cuiatz la donc li voilla mal
[no fatz.
VI. Solatges[4] es qi son afar bis-
[tenza
Nom tenrai mais daizo qieu
[plus dezire
Mais voil qa tort ma douz
[amigam venza
Qe per mon dreg plor ni
[plagna souen
Merceil qerrai des lo sieu
[faillimen
Tot enaissi con er sa volun-
[tatz
Cab lieis nom pot nuls plaitz
[esser maluatz.

190

EN PEIROLS

(= B. Gr. 366,29)

I. Cant amors trobet partit
Mon cor de son pensamen
Duna renson[5] massalit
E podez auzir comen
Amics peirol malamen
Vos anas de mi lanian
E pos e mi ni en chan
Non er vostre entencios
Digatz pois qe valres voz.
II. Amors tan uos ai seruit

[1] *l.*: estai — [2] *l.*: M. volgra — [3] *l.*: s. ieu damor — [4] *l.*: Folatges.
[5] *l.*: tenson

E nuls pechat[1] nous en prē
E vos sabes cani[2] petit
Nai aut de iauzimen
Nous ochaizon de nien
Sol qem fassatz derenan
Bona patz als nous demanz
Qe nuls autres guizardos
Nom poiri esser tam bos.

III. Peirols metres en oblit
La bona dona valen
Qe tan gen vos acuillit
E tan amorozamen
Tot per mon comādamē
Truep auez leuger talan
E non era gez semblam
Tan gais e tan amoros
Eratz en vostras chanzos.

IV. (*p. 181*) Amors anc mais no [faillit
Mas ar fail forsadamen
E prec dieu qen[3] guit
E qem trameta breumen
Entrels reis acordamen
Qel secors irai[4] trop tarzan
& auria mestier *gran*
Qel marqes valenz e bos
Nagues mais de compai- [gnos.

V. Peirols turc ni arabit
Ja per vostres vazimen[5]
Non laissaram tor dauit
Bon conseil vos don e gen
Amas e chantas souen
Ires vos eil[6] rei noi van
Veias las guerras qen fan
Et esgardatz dels baros
Cossi trobon ochaizos.

VI. Amors si li rei noi van
Del dalfin vos dic aitan
Qe per guerra ni per vos
Nō remanra tant es pros.

VII. Peirol maint amic partran
De lur amigas ploran
Qe si saladis no foz
Sai remazeron ioios.

191

EN PEIROLS

(= B. Gr. 404,4)

I. Lo clar temps vei brunezir
Els auzeletz esperdutz
Qel fregz ten destregz e mutz
E non an soign desiauzir
Et eu qi de cor suspir
Per la genzer res[7] qanc fos
Tan ioios
Sui qades mes vis
Qe foill e flors reuerdis.

II. En amor son mei dezir
Qa lei seruir sui rendutz
E pois tan ric ioi madutz
A mi donz o dei grazir
Qel miels del mon sai chau- [zir
Si feira chascun de vos
Volontos
Si vos acuillis
La bella cui sui amis.

III. Amis[8] sui e serai
Aitan qan la vida dur
E nous cudes qeu peiur
Enantz me meillurarai
Qel pais on ella estai
Mir e soplei e acli
Ab cor fi
E vir lai souen

[1] *l.*: pietat — [2] *l.*: cum — [3] *l.*: qem sia — [4] *l.*: vai — [5] *l.* : vostr enuazimen — [6] *l.*: sil. — [7] *l*: genzor re — [8] *l.*: Sos amis

Los oills qe als non enten.

IV. Hai dieus qal destra cham[1] [fai
A leis vezer ters[2] e mur
Mas en aizo masegur
En un messatgier qeu nai
Mō cor qi souen lai vai
E conorta menaissi
Qendreit mi
Nol voill ni enten
Amix ni precs no cossen.

V. E seus en dic mon conort
No mo tengas a orgoill
Qar aitan lam e la voill
Qe sera confes de mort
Nō qerria dieu tan fort
Qe laissus em paradis
Macuillis
O qem dez leger
Duna noig ab leis iazer.

VI. (*p. 182*) Tant lai assis mon [confort
Qe *per* nuill autra nō dueil
Ni autramor nom acoill
Dont ial fassa dreg ni tort
Qar la bona fez qeil port
A si mon coratge pris
A deuis
Qe qant siu iazer
La cuig e mos bratz tener.

VII. Si con ieu dic ver
Mi don dieus de leis poder.

[192 (c[a] 132)]

PEIROL DALUERNIA

(c *f.* 86 r°)

(= B. Gr. 366, 3)

I. Ben dei chantar pois amor mo esegna
Em dona engein qeu[3] sapcha [bos motz faire
Qar sil nō fos ia nō fora [chantaire
Ni conogut per tantas bonas [gen
Mas era crei & sai certa- [namen[4]
Qar tot lo ben qe ma fait[5] [me uol uendre.

II. Seu nō soi druz hom no me[6] [pot defendre
Qa tot lo mens no sia fis [amaire
Francs & suffrenz humils e [merceiaire
Ses trop parlar e de bon [celamen
En aital guisa & *per* aital [conuen
Mautrei a leis qi[6] retener [nom degna.

III. A fors damor aten qe iois [me uegna[8]
E pot esser mas me nō es [ueiaire
Tant es bella & pros e de[9] [ric afaire

[1] *l.*: destrecham — [2] *l.*: tors.

L. S.: L'ordre des strophes dans L. S. est: I: 1, II: 5, III: 6, IV: 2, V: 3, VI: 4 — [3] d. gien con — [4] sai e conosc ueramen — [5] qanc mi fes — [6] d. res no mo — [7] M. celei qe — [8] Esfors de me non a ren qun reueigna — [9] Qel es tan bels e de tan

Coinda e plasenç en fait & [en [1] paruen
5 Per qeu sai ben samor [2] [raison enten
Qil non degues tan bas uas [me descendre.
IV. Qe farai donc recreirai me [3] [datendre
Non eu mais am tot tẽps [perdẽ [4] maltraire
Qeu non uoil reis esser ni [emperaire
Per qe de leis ostes [5] mon [pensamen
5 Don soi ben rics sol qeu [lam [6] finamen
Grans honor mes qe samor [me destregna.
V. Bella dõna qalqe fals entre- [segna
Mi fesez [7] don mallegre e [mesclaire
Pois conoisez qeu [8] no men [puesc estraire
Ab bel semblan paisetz [9] lo [mal qeu sen
5 Qaissim podez [10] trainar lonia- [men
E de mõ cor qauez tot [11] un [pauc rendre.
VI. Bona domna ben lo [12] deuez [entendre
Qeu uos am tant nous aus [preiar de gaire
Mas uos es tan franca e de [bon aire
Qades [13] naurez merce mon [escien
5 Lo meu fin cor gardaz [14] el [meu talen
Ja de uostra richesa nous [souegna.

[193 (c[a] 133.]

PEIROL DALUERNIA

(c *f. 86 v°*)

(= B. Gr. 366, 19)

I. Manta genz me [15] mal rasona
Qar eu nõ chant plus souen
E qi daiso mochaisona
Nõ sab jes qan loniamen
5 Ma tengut en greu pensamen
Cil [16] qe mon cor empresona
Per qeu perd esbaldimen [17]
Tal desconort me [18] dona.
II. Pero sim [19] fo dolça & bona
Ma domna al comensamen
Mas er nom acoil nim sona
Mas aisi cũ [20] lautre gen
5 Qar conois qeu lam [21] fina- [men
A [22] cum mal me ghider- [dona [23]
Amors fara fallimen
Saqest tort li perdona.
III. De trastot ioi mi [24] deslogna
Ma domna e nõ les honors
Qab qalqe plaçen menço- [gna
Me pogra far ric [25] socors

[1] Pros e corteza e fai tan gen — [2] ssma — [3] giqirai mi — [4] t. em perdon — [5] parta — [6] Nõ son pro rics sieu ben am — [7] Mi faitz si uals — [8] qe — [9] paissetz — [10] poiretz — [11] tout — [12] o — [12] Perqe — [14] gardatz. *L. S.*: [15] mi — [16] Cel — [17] Non a point de chauzimen — [18] Grant d. mi — [19] Mout mi — [20] Assi con — [21] Qieu c. be — [22] Ai — [23] guizardona — [24] tota ioiam — [25] gen

Er sai qe non es mas folors
A qesta atendensa longa[1]
Don ai fait tantas clamors
Qanta mes[2] e uergogna.

IV. E partirai men eu[3] nō ia
Qe sos preç & sa ualors
Mo deueda e mo calogna
E quant en[4] cuid amar [allors
Per tot lo cor mintra lamors
Si cum fai laigua en les- [pogna
Toz tēps me plairal dolors
Cum qem destregna em po- [gna.

V. Ades uoil qamors massailla
Noit & iorn[5] maitin e ser
E ses la sua[6] battailla
Non uoìl mais[7] repaus auer
E[8] seu nō ai tot mon uoler
Tals es cil qaisim trabailla
Qel mon non a mais[9] pla- [çer
Que lo meu mal traitz [uailla.

VI. Lansenga ni diuinailla[10]
Denoios nom cal temer
Sol pensars de leis nom [failla
Res no me pot dan tener
El consirs ont eu maleser[11]
Pais me miels dautra[12] ui- [tailla
Per mal qem fassa doler[13]
Mos cors no sanuail la[14].

[194 (c[a] 135)]

PEIROL DALUERNIA

(= B. Gr. 366, 13)

I. Dun bon uers uau pensan
[com lo[15] feçes
Qamors madui[16] lochaison
[el talan[17]
Em fai estar del tot al seu
[coman
Si que mon cor na retengut
[en gage[18]
Trop[19] demōstra uas me[20]
[son poderage[21]
Qera mauci lo trebail on
[ma mes
Per tal dōna qen dreit meno
[satagn.[22]

II. Aqestam plaiz mais de ne- [guna res
Alei mautrei liges desere- [nan
E sil nom uol mi qen qal
[quatertan
Serai aclis uas lo seu segno- [rage
Cum seu lagues fait certan
[homenage
E serja[23] granç torç qi men
[tolgues
Lo desirer pos tot lals men
[sofragn.[24]

III. Ben[25] uoil samor mais qere
[non laus[26]

[1] entendensa lonja — [2] nai — [3] Partir men ai — [4] ieu — [5] Em guerrei — [6] Contra la soa — [7] qier ia — [8] Car — [9] n. es nuls — [10] Lausenja ni deuinailla — [11] c. malgre paisme — [12] de null autra — [13] Per ren qeu nai em poder — [14] non senuallia.

L. S.: [15] dei pensar cossil — [16] madus — [17] talen — [18] gatge — [19] Troep — [20] e mi — [21] poderatge — [22] satain — [23] faria — [24] sofrain — [25] Truep — [26] qerre n. l. ges

Esters qab diz [1] cuberz li [2]
[uau parlan
Mas sil uolgues esgardar
[mon semblan
Nō calria [3] plus uertader
[mesage
Qa [4] sol lesgart pot hom ben
[per usage
Lo pensamen conoiser tal
[uez es
E membres li qassaz qer
[qis cōplagn. [5]

IV. Ben sai qeu lam sil amar me
[uolgues [6]
Mas leis nō cal ni non i a
[gran dan [7]
Cuidaz [8] uos donc qe sis uai
[perpensā [9]
De sa ualor ni de son ric
[lignage
Qe nol deia esser fer e [10] sal-
[uadge
Pero ualer sol en amor
[merçes
Vens [11] lesperança on ma
[dolor refragn. [12]

V [13]. Aqest conorz nō es mais
[nescies
Qar en [14] amor pos trop uai
[trainan [15]
Non deu hom pois auer
[fiansa gran
Qe farai donc partrai me [16]
(o *f.* 88 *r°*) de follage

5 Non eu perqe far i [17] uoil
[mon dānage
Aissi com cel qal iogar ses
[empres
Qe perd & perd per respeit
[de gadagn. [18]

VI. Tendra me donc ia pro [19] ma
[bona fes
Qeu non am ges per esqern
[cum sil [20] fan
Qi son fegnet [21] galiador
[truan
Fals mensonger & ab [22] uo-
[ler uoladge

5 Anz ai en lei si assis [23] mon
[coradge
Qora [24] iorn noit an set-
[mana e mes
En un desir [25] son ades &
[remagn. [26]

VII. [27] Souen a hom per trop [28]
[sen gran dāpnadge
E de [29] foldaz uen mantas
[ueiz grans bes
Domna en aqest auentura
[remagn. [30]

VIII. Domna el uers entendez [31]
[mon coradge
El uostre cors francs [32] na-
turals cortes

[1] Pero ab motz — [2] lien — [3] Ja noil calgra — [4] Qab — [5] cōplain — [6] Pregarala si ualer mi pogues — [7] c. de mi ni apertain — [8] Cuias — [9] can sen uai apessan — [10] sia ben f. e ben — [11] Neus — [12] refrain — [13] *Les str. V et VI sont interverties*— [14] Quen ric — [15] tainan — [16] partir mai — [17] Jeu non perqe car far — [18] respeig de gazain — [19] E doncs ualra mi ia — [20] nom chamgi p. ren aissi com — [21] Fol lauzengier — [22] fegnjedor e de — [23] l. assis tot — [24] Ora — [25] Qen un talen — [26] remain — [27] *Les deux envois sont aussi intervertis* — [28] h. de son — [29] Per — [30] remain — [31] entendatz — [32] gai — [33] Sabra chauzir so qendreit me satain.

Sapchan triar ço qa uos sen
[atagn.

[195 (c[a] 137)]

PEIROL DALUERNIA

(= B. Gr. 366, 26)

I. Perdan qe damors mauegna
Non laissera
Qe ioi & pres (*al*'chan) non
[manteigna
Tant qan uiurai [1]
E sim sui en tal esmai
Non sai qen [2] deuegna
Qe sil ou mon cor estai [3]
Vei camar nom degna.

II. Neguna bona entresegna
De lei non ai
Qe iam conort ni proni [4] tegna
Del mal qeu trai
Pero si lam [5] preierai
Qe de me il souegna
E samors no la matrai
Merçe lan [6] destregna [7].

III[7]. Bona [8] domna seus [9] plaçia
Fort mamistaz
Qal merauilha [10] seria
Se mamauaz
Mas era qar [11] no uos plaz
Se iois men uenia
Conosc bē qe maier graz
Si atagnaria [12].

IV. La nueg me trabailla [13] el
Nom lais en paz
Sim destrein [14] cortesia
E sa gran beutaz
Doncs sofrirai pos leis plaz [15]
Qel [16] desir mauçia
O qa lei prenda pietaz
Qe plus francam sia.

V. Tantai en lei ferm coradge [17]
Qe dals non pēs [18]
Et anc mais [19] ses cor uo-
Non amet res [ladge
Daisom degra uenir bes
Qe an hom [20] dāpnadge
Gardaz sen amor a ies
De peior usadge.

VI. Chanson uai ten dreit uiadge
Lai ou [21] il es
Qel mon non a mais mes-
Qe il [22] trameses [sadge
E pois del tot me soi mes
El seu segnoradge
Pregali qe non agues
Ver mi cor saluadge. [23]

VII. Qadousar pot petit bes
Lo mieu gran dānage.

[196 (c[a] 138)]

PEIROL DALUERNIA (c*f*. 89 r°)

(= B. Gr. 366, 15)

I. Ab ioi qem dimora [24]
Voill un sonet faire
Qe [25] ben uai aora
De tot mon afaire

L. S.: [1] poirai — [2] qem — [3] Se leis on mon cor ai — [4] prom — [5] la — [6] lam — [7] *Les strophes III et IV sont interverties* — [8] Bela — [9] sius — [10] meraueilha — [11] pos — [12] Sentaigneria — [13] trabail — [14] Tan mangoissail — [15] Las qeu farai zo qar faz — [16] Trol — [17] T. uos am de bon coratge — [18] penz — [19] Canc mai miels — [20] E ail — [21] ont — [22] i — [23] uolatge.

L. S.: [24] demora — [25] Car

Fin amor menora [1]
Si qal meu ueiaire
Ges tan rics non fora
Seu fos emperaire
Qel coradge eu nai
Jauçion & gai
Pero non a gaire
Qera mortz desmai.

II. Plus es amor bona
Qeu non sai retraire
Qi mal la raçona
Non es fis amaire
Qe gen guierdona
Si tot fai maltraire
Qi si [2] abandona
Nil es merceiaire
On qeu mestei çai [3]
Mon pensamēt ai [4]
Vas la dolçe [5] repaire
On mi dons [6] estai.

III. De lei son qem [7] mena
Et es cortesia [8]
Qab soa [9] catena
Mestreing fort em lia
Mos mal nō refrena
Mas garitz seria
Sab tan dolça pena
Per mi dons moria
Ja no men pertirai [10]
Mais tan com uiurai [11]
Si totz tēps uiuia
Totz tēps lamarai.

IV. Francha res cortesa
Bella douça mia
Amor ma uos [12] mesa
El cor on qeu sia [13]
Gran ioia mes presa [14]
Daital segnoria [15]
Qeu sui si nous pesa
Vostr hom tuta uia [16]
Ja ren nous qerai [17]
Mais uos seruirai
Pero sius plairia [18]
Ren plus nō diria. [19]

V. Seu [20] per allegrança
Sai chantar (*al'* : Voil iugar)
[ni rire
Dun ioi qe menança
Don eu soi iausire
Domna ia [21] doptança
Non aiaz del rire
Qeu nō faiz [22] semblança
Qe endreit [23] uos consire
Ben e gen me sai
Cobrir qan sui lai [24]
Seu mos oilz uos uire
Tost los en retrai.

VI. Som re mi demanda
De mon dolçe [25] deçire
Amors mi comāda
Lo uer [26] contradire
Ben es dreit qeu blanda
Lei cui sui seruire
Et er foldaz granda
Sil [27] fatz don [28] maçire
Segnors cosim [29] uai
E cossi mestai [30]
Zo qim [31] sol aucire
Maduz ioi uerai.

[1] amors monora — [2] Eisi — [3] Mas con qeu mestes — [4] M. coratge ai lai — [5] Ades el — [6] la bell — [7] Sieus sui qil mi — [8] corteza — [9] suau — [10] partrai — [11] A ma uida mai — [12] Al cor uos ma — [13] Amors tota uia — [14] preza — [15] compaignia — [16] Vostre on qe sia — [17] qerrai — [18] E si nous plazia — [19] dirai — [20] Sieu — [21] Don ai ia — [22] Q. fassa — [23] de — [24] q. seschai — [25] douz — [26] Uertat — [27] Seu — [28] qil [29] Gardatz com mi [30] E comen estai — [31] So qem.

197

PEIRE RAIMON DE THOLOZA

(= B. Gr. 355, 10)

I. Pensament ai e consir
Duna chanso faire
Qar leis degues abeillir
Cui soi fis amaire
E si pogues auenir
En bos ditz retraire
Far pogra parer
Qeu plus ric ioi esper
Com canc fos de maire.

II. Lo cor el sen el albir
Ai mes el veiare
En honrar leis e seruir
Car es la belaire
Com pogues el mont chau-
[zir
Don nom puesc estraire
Ni mon cor mouer
Camors mi fai tan temer
Leis qals non am gaire.

III. La fina vera valors
Plus dautra valenza
El pretz el fresca colors
Mi platz e magenza
Pero sim valgues amors
Tan qe mentendenza
Mi donz abeillis
Plus ric ioi de paradis
Agra ma paruenza.

IV. Nul autra nom pot socors
Far ni dar guirenza
E ont mais en sert[1] dolors
Plus nai souenenza
Mas[2] dire mas clamors
Non aus per temenza
Tant li sui aclis
Con plus vas mi safortis
Mais lam sensas faillenza.

V. E fora li ben estan
Sim des alegranza
Tan qaleuges mon afan
Ab douz cointanza[3]
Qeu li sui sers sens enian
E non ai membranza
Dals mais qe fezes
Tot qant a mi donz plagues
Pero pauc menanza.

VI. (*p. 183*) Cades mi vauc
[conortan
On plus ma[4] pesenza
Vas leis e sufris mon dan
Ab bon esperanza
E doblera me talan
Sa bella semblanza
E gentils cors cortes
En prezes de mi merces
O qalsqe pitanza.

198

PEIRE RAIMONZ DE THOLOZA

(= B. Gr. 355, 16)

I, Si com celui qa seruit son
[segnior
Lonc temps el pert per un
[pauc fallimen
Maue per zo qar eu ai lon-
[iamen
Fait son coman de ma donna
[e damor
E ia dest tort non degro-
[chaizonar
Ni mal voler ma domna seil
[plagues
Pero ben sai cant om plus
[sauis es

[1] *l.* : sent — [2] *l.* : M. ges — [3] *l.* : acoindanza — [4] *l.* : nai.

Adoncs se deu miels de
[faillir gardar.
II. Tant tem son pretz e sa fina
[valor
E tant ai cor de far tot son
[talen
Mas tant me fan lauzenger
[espauen
Per qeu nom aus de leis
[faire clamor
Ni mo ferm cor descubrir
[ni mostrar
Mas mil sospirs li rent qec
[iorn per ces
E veus lo tort de qeu li
[soi mespres
Car ieu lauzei tan finamēt
[amar.
III E sil plagues qem fezes tant
[donor
Qa genoillos sopleian humil-
[men
Son gent cors car gent for-
[matz auinen
El douz esgar e la fresca
[color
Mi laisassetz sospiran remi-
[rar
Qe mai ben crei noill faillira
[nuls bes
Car tant fort ma samors
[laissat e pres
Qe dals non pens nin puesc
[mon cor virar.
IV. De paratge ni soi ni de ricor
Qe iam faisses [1] qem fes
[damar paruen
Mas cant rics hom sils me-
[nors acueil gen
Dobla son pretz e creis mais
[de lauzor
Per qeil fora [2] ma dona ben
[estar
Si calqe bel semblant far
[me volgues
Quen tot lo mont non es
[mais nuilla res
Qi ia senz leis mi pogues ioi
[donar.
V. Ben sai a escient qeu az [3]
[folor
Car ai en lai mes mon en-
[tendamen
Mas non pusc als con plus
[li vauc fugen
Nais lo dezirs e dobla ma
[dolor
So com vol fort non pot hom
[oblidar
E sa pres cent mals tragz
[un ben nagues
Ben fora rics e sol ca leis
[nom pez
Arai [4] li tost denan merces
[clamar.
VI. (*p. 185*) Sa gran beutat son
[gent cors nou e car
Son pretz sonor. salu dieus
[el ditz cortes
Qe res de be noil fail. mais
[cant merces
Qe sol ab tant ia non tro-
[bera par.
VII. Chanzos vai me tost retraire
[contar
Ad aura mala e dim al pro
[marqes
Messer conrat qen lui a tant
[de bes
Per com lo deu sobre totz
[apellar.

[1] *c. en* : taisses — [2] *l.* : feira — [3] *l.* : faz — [4] *l.* : Irai.

199

PEIRE RAINCONZ DE THOLOZA

(= B. Gr. 132, 8)

I. Pos comgnhat ai de far [chanzo
De mi donz cui am e dezir
A leis o deuri om grazir
Seu i faz bonz motz ni gai [so
Oc e seu re mais ben fazia
Grazit fos [1] ma douz amia
Qe de leis tein vn pauc de [ioi qeu ai
Pero sil plaz anqeras naurai [mai.

II. Anc mais hom tan cochatz [no fo
Damors e no men puesc [partir
Qen pert lo solatz el dur- [mir
El ris ni als no mi sab bo
Mais pois tornatz soi en la [via
De chantar de cui me par- [ria [2]
Suna vetz chant con [3] mil [vetz plorat ai
Be se coue pos a ma dona [plai.

III. Bella domna pos vostrom so
Cautra no mi pot guarentir
Laissaretz mi del tot morir
Don vos mi podes leu far do
E so faitz faretz vilania
E pueis er uns ramz de feu- [nia
Qi son franc home lial mu- [rir fai
De dezirer el pot gitar des- [mai.

IV. Amiga ia dieus nom perdo
Seu nous am mais qeu non [sai dir
E si per so me fais lan- [guir
Mais am en vostra sospeizo
Estar. qe si dautra iauzia
Jauzir nom cami non plai- [ria
Qe mi non pot faire iauzent [ni gai
Totz lautre monz dōna de [vos en lai.

V. Non sai far mon dan ni mon [pron
En nulla ren tan noi mal- [bir
Ni noi poiria deuenir
Seu nous bais (*p. 186*) la [bochel mento
De vos cui hom sui senz [bauzia
E serai e no men partria
Malgrat vostre vos am eus [amarai
E malgrat meu pos amors lo [matrai.

VI. Chanzos vai ten e ten ta [via
A la bellam di senz bauzia
Cautra dōna no voil ni qeir [ni ai
Ni vos domna non sai. si vos [aurai.

[1] *l.*: fos a — [2] *l.*: partia. — [3] *c. en* : don.

[200 (c° 116)]

PEIRE RAIMON DE TOLOÇA

(= B. Gr. 355, 5)

I. Autresi com la candela
Qe se meteicha [1] destrui
Per far clartat ad autrui
Chant on plus trag greu mar-
[tire
Per conort [2] dautra gent
E car adreit esient [3]
Fas tan gran follage
Qe aç autrui don agradage [4]
E a mi [5] pena & turmen
Nulla re se mal men pren
Non [6] deu plagner del dā-
[nage.

II. Qar ben conosc per usage
Qe lai on amor saten
Vai foldaz en log de sen
Doncs pos tant [7] am & de-
[çire
La genser qel mon se mir
Per mal qem deg [8] auenir
Nō [9] taing qem recreia
Qar [10] on plus mausi den-
[ueia [11]
Plus li dei [12] ma mort gra-
[sir
Sil dreiz damor uulh [13] se-
[guir
Qestiers sa cortz non plai-
[deia.

III. Doncs pos am so [14] qem
[guerreia
Conosc qe mer a blandir
Ab selar & ab sofrir
Li serai hom & seruire
Et sai sim uol retenir [15]
Veg me tot al seu plaçer
Fis francs ses tota bauçia
E si ab aital tricharia
Puesc a [15] sa merçe uenir [17]
El mon non es nuls saber
Per qeu camies ma folia.

IV. Lo iorn qe sa cortesia
Mi mostret nim fez aparer
Un pauc damor ab [18] plaçer
Pareg ben qem uolc ausire
Qins el cor manet saçir
E el cor mes mel [19] deçir
Qe mausi denueia
Et eu com fols qe folleia
Fui leus a gen foletir [20]
Qan cugei so per [21] albir
Qenqer non pes [22] qesser
[deia.

V. (*cf.* 77r°) Si per nulh autra
[qe sia
Me pogues mais enriqir
Ben agra en cor a partir
Mas cum plus i fort mo
[consire [23]
En [24] tant qant lo mon [25]
[per pren
Nō sai una tant ualen
De negun parage
Per qeu e [26] seu senhoradge
Remang tut uencudamen [27]
Qar [28] non trop melhuramen
Per fortz o per agradage.

[*L. S.*:] [1] mezeissa — [2] plazer — [3] escien — [4] alegratge — [5] me — [6] Nom — [7] D. mas eu — [8] deia — [9] Nos — [10] Anz — [11] em guerreia — [12] Li dei miels — [13] uoil — [14] E doncs pos so — [15] retener — [16] en — [17] caber — [18] damoros — [19] Lo cors es mes lo — [20] ad efoletir — [21] Qar zo crezei per — [22] Qeu eis n. penz — [23] M. on p. eu mo albir — [24] Ai — [25] monz — [26] P. qe el — [27] tot forzadamen — [28] Pos

VI. Chanson a[1] port dalegrage[2]
On preç & ualor saten
Al rei qe sap & enten
Miras en araguon dire
Qe anc mais tant guauçens [no fui
Per finamor cum er sui
Quab rens[3] & ab uela
Poia[4]. ades so qe non[5] sela
Pero nocan[6] fas gran brui
Ni nō uulh sapcha hom de [cui
Mo[7] dig plus qe dune[8] [stella.
VII. Mais uos am ges una mela
Nō preç qar ab uos no sui
Pero aç obs uos estui
Qem siaz guouerns e uela.

[201 (c[a] 119)]

PEIRE RAIMON DE TOLOÇA

(= B. Gr. 355, 14)

I. Pois ueçem bosc & broils [floriz
El praz sunt groc uert e [uermeilh
El chant el refrim el tro-peilh[9]
Auçem del auçellet[10] petitz
Bens taing qun nouel chāt [fabrec
En aqest douç[11] temps dra- [bril
E si ben sol[12] mot maestril
Leu seran dentendre adrec[13].

II. E car non uei ni trop ie un[14] [desplec
Mon ferm natural sen sutil
Per tant non clam mon [saber uilh
Si tot ancar grans non [prec[15]
Qaisi com fi trobau escritz
Bons motz tan genç los [apareill
[.....]
Qen chantan[16] formes meil- [lorditz.
III. Mas un gen cors franc & [graçitz
Qanc tan bel nō[17] uic en [espeill
Per cui pens & fremisc & [ueilh
Mes en[18] cor tant abeliz
Qe dal ren seruir no men- [brec
Mas ma domna ab franc cor [humil
Per qe senz tot enian ma- [pilh
En amor qen recob en[19] lec.
IV. Anc hom en ben amar non [crec
Tant cum en mi dons don [ma fil
En lei seruir qab un pauc fil
Ma pres e cug qe pauc me [sec
Pero nō tem parlers me- [riz[20]
Tant esper son leial conseilh

[1] Chansos al — [2] dagradatge — [3] Cab rems — [4] pueg — [5] a. com no sen — [6] E pero no — [7] Nin — [8] com del.

L. S. : [9] trepeilh. — [10] dels auçelletz — [11] a. bel douz — [12] son — [13] adtec — [14] n. truep cab on — [15] parec [16] chantant — [17] nos — [18] en mon — [19] qem te cob & — [20] ni criz

E sil plaitz qela maconseilh
Gent serai de fin ioi guer-
[nitz.
V. Ades es lai mos esperitz
Ond [1] il es don nō merauilh
Qaitan qan ferrai [2] de soleill
Nō regna tan bon [3] aibs
[cōplitz
Nul autra nō par qab lei sec
De beutat seran dautras
[mill
Don prec mi don qe non [4]
[auilh
Si mos cor uol qautra nō
[dec.
VI. Tan magreist per [5] madom-
[na sec
Chanson [6] gen format cors
[gentil
Nō uei qeu fora mort de
gilh
Tro qun pauc mon cor ses-
prec.

[202 (F[a] 156)]

JORDAN BONEL

(= B. Gr. 273, 1)

I. Sira damor tengues amic
[iauzen
Non fora cel cui meillz
[anes de me
Qar pen e dol e dan e ma-
[rimen
Hai soffertat pos amei e
[conue
Qeu aial mal e ma dōpna
[lo be
E sellas uol aissi ab me
[deuire
Qar sap e ue [1] qeu nol ausi
[re dire
Anz uuoill mon dan sella [2]
[uol ez amors
Gardatz sieu [sui] dels fis
[genz [3] amadors
II. Ara diran tut li [4] desconois-
[sen
Qe cel es fols qam autrui
[mais qe se
Doncs nō sabon [5] qom nō ha
[ges de sen
Qant en amor ses empeintz [6]
[senes fre
Qe chastiars ni blasmars [7]
[noi ual re
Ni fis amanz [8] non ha poder
qes uire
Qab ambas mans contra
laffan nos tire [9]
Si com eu faz e [10] qar mi
[fora [11] honors
Cugei passar totz los bos
[suffridors.
III. Si com laiga suffre la nau
[corren
Qant [12] es tan grantz qe
[nul[s] homes soste
E dun clauel pert son affor-
[timen
Soffrira [13] eu mal meillz de
[null autra re
Mas qant de lei [14] qem de-
[faill [15] ab merce

[1] ont — [2] ferrais — [3] bos — [4] nom — [5] magrist — [6] Canson.
L. S. : [7] crei — [8] si lal — [9] fegnens — [10] Aram d. qeu sui — [11] sabetz — [6] espres — [7] maltrair — [8] Ni da lamor — [9] uol rire — [10] mas — [11] fes — [12] Pos — [13] Sufert — [14] E plus qe leis — [15] desfaill

Qez on mais lam meillz a
[cor qem azire
Ez on piez trac plus doblon
[mei martire
El dolz esgartz mes com la
[blanca flors
Qe pois de fruich amarçis [1]
[la sabors. [2]

[IV. E fai mal dõna mon escien
Pois fai semblan don pre-
[gar sesdeuen
A caualier nil don entendimen
Qan non ha cor si con una
[fes me
Qim parla piegz qan nom
[au ni nom ue
E sieu fos fals engananz ni
[traire
E contra leis. aisin fora iau-
[zire
Mas uas amors non ual
[forsa ni tors
Ni tem mais cors de uerais
[amadors.

V. A chaletz uai chanzos a mi
[donz dire
A na guibors cui bos pretz
saup eslire
On es iouenz e beutatz e
[ualors
Ca leis mi clam del sieus
[mals noiridors.

VI. E potz aitan sus en sa cart
[escriure
Qe ia bel ditz ni semblantz
[de douz rire
Non creirai mais ni oils ga-
[liadors
Qe gardon zai e plus sou-
[ent ailhors.]

203

RAMBAUTZ DAURENGA

(= B. Gr. 389, 36)

I. Pos tals sabers mi ven en [3]
[creis
Qe trobar sai et eu [4] dic
Mal estara si non pareis
E si mes mal car no men
[gic
Qe qant om diz ab la len-
[gua
So com ben em pos [5] non
[tengua
Nom pot auer sordeior dec
Qe dir so qe nos couengua.

II. E qi anc iorn [damar] si
[feis
Ara nos taing qen derasic
Pel nouel temps qes despe-
[reis
Deu auer qecs son cor plus
[ric
E qi no sap ab la lenga
Dir. so qe se taing aprẽga
Coissi al nouel temps saplic
Caissi vol pretz. qes cap-
[tenga.

III. Ar ai gaug can sabrandal
[fregs
E remanon sol li abric
E dels auseletz e lor leis
Oi mais de chantar non se
[tric
Qe qeigz salegre sa lenga
O pel [6] nouel temps qil so-
[uenga
E dels arbres qeran tuc
[sec

[1] sestraitz e marcis — [2] L. S. ha di più queste 3 stanze (IV.-VI).
[3] *l.*: em — [4] *l.*: eu o — [5] *l.*: en pes — [6] *l.*: Pel

La flor per bracei[1] se renga.

IV. Estat ai fins amics adreitz
Duna qe menganet ab tric
E car anc samors me des-
[treis
Totz temps maurai mon cor
[enic
Car eu non veu[2] ab la
[lenga
Auer lo dig qẽ destrẽga
Per qe autram ab lieis sem-
[brec
E qieu qalz so qel en
[prenga.

V. Ab lei remangal malavegz
El enianz & ab son amic
Cuns tals iois ma pres en
[merces
Don ia non creirai fals pre-
[dic
Anz voil com me tail la
[lenga
Seu ia de lieis cre lausenia
Ni de samor mi desadec
Sen sabia perdre autenga.[3]

VI. Domna non sai far lonc
[plaides
Mas de me podes far men-
[dic
O plus ric que anc no fo res
Del tot soi al vostre castic
Sol qẽ digatz ab la lenga
Coissi voletz qem captenga
Qeu ai cor qenaisi estic
Ni qe ia dautra non fenga.

VII. (*p. 187*) Ben taing qe sia fins
vas lieis
Car anc mais tant enals non
[e ric[4]
Car nostre seignier el me
[zeis
Ab pauc afar no sesbaic

Ca penas sai ab la lenga
Dir aital aital[5] qe deuenga
La gran beutat qen lei paric
Non taing qautre si espẽga.

VIII. Domna als non qer la lenga
Mas qen baisan vos estre-
[gna
En tal luec qeu ab vos ma-
[sec
E qe de mos bratz vos ten-
[gua.

204

REAMBAUTZ DAURENGA

(= B. Gr. 389, 7)

I. A moners darai[6] chanson
Ab leus motz et en leu son
Et en rima vil e plana
Pos aissi son encolpatz
Qan fas auols motz als fatz
E dirai so qem cossir
Qi qem nan[7] mais om nazir.

II. Damar tornom[8] en tenso
Cil on anc amors no fo
Plus qe me obra vilana
E diz qeigz en teing los
[datz
En sai maitz qe nuls hom
[natz
Per qem platz e deuedir
Daqo qeu als moltz naug
[dir.

III. E si torn en ocaizo
Cel dig qom fai plus felo

[1] *l.* : branqil — [2] *c. en.* : veil — [3] *l.* : aurenga — [4] *l.* : n. cric — [5] 1 : a. voil. — [6] *l.* : mo uers dirai — [7] *l.* : nam — [8] *l.* : tornon

No mo tengatz ad ufana
Qar per trop es autreiatz
Qal mais aug dir e non platz
Qe dona si vol aucir
Qe ric ome deignia auzir.

IV. Qeigz a dreig qe sarazo
Mas vers venz qi bel despon
E ieu dic paraula sana
Qe meils deu esser amatz
Rics hom francs[1] ensegniatz
Qil pot pro e bel chaucir.
Per dõna cauz prez soffrir.

V. Mas donna cama lairo
A semblan de tracion
Non deu ges esser aurana[2]
Mas em baz luec sasolatz
Siqe sia coĩdatz
E qei posca esdeuenir
La nueg el iorn ses dezir.

VI. Anc donna qi qen salmo
Per null ric ome no fo
Ni tornet de pretz sotrana
Et eu sai et es vertatz
De pron caualier priuatz
Vistas tals dõna delir
Com sen degra sebeillir.

VII. E dirai en mais eu no
Ara en aqesta sazo
Mas se neguns hom se vana
Cap me sencontrast iratz
Adonc mauziretz viuatz
Celetz[3] motz per me ses mentir
Com non poiria cobrir.

VIII. (*p. 188*) Dieus retenc lo cel el tro
A sos ops ses compaignio
Et es paraula certana
Qa mi donz laisset em patz.
Ca seignoriu vas totz latz
Qe totz monz li deu seruir
E sos volers obedir.

IX. Ja de mort ne de preizo
Nom gar dieus ni gaug nom don
Se mi donz qem re[4] sescana
Noval pro mais cautrasatz
Segon qieu cre e sapiatz
Qe totz hom qe leis remir
Senten ab mi al partir.

X. Domna eu vos deg grazir
So qe sai be far e dir.

XI E som datz ab lonc dezir
Lo ben qen degnias soffrir.

205*

REAMBAUTZ DAURENGA

(= B. Gr. 389, 30)

I. Joglar fe qe deu dei
A dieu ni a ma donna ni a mei
Qazutz son en esfrei
Qarmatz ab cor non vei
Lieis a cui totz mautrei
Per ar e per totz temps.

II. E serem mais ensems
Eu sai qo tal[5] ma domna qar trop tems
Lun[6] oil men fus remdemps[7]
Qeu nom temsessa. tremps
Sol vos senera semps
Meins no men presasetz.

III. Canc fams ni sons ni setz
Nom destreis tan vns ni tuig millia vet

[1] *l.*: f. et — [2] *l.*: autana — [3] *l.*: Talz — [4] *c.en*: te.

* *Voyez l'édition de M. Appel, dans la Rev. d. l. r., IV s., t. X, p. 412 ss.*

— [5] *Appel*: tol — [6] *A.*: S'un — [7] *A.*: redemps

Cō fai mos telans freigtz
Qem breu deuenter abretz
Car vos non vei cui letz
De sofrir nom[1] perill.
IV. A donnap[2] cor volpill
Gran paor ai qeil bocha me [rouill
Qar del col tro al cuill
Nous bais qi qen grondill
Qeu niria en eissil
Enanz cautram baizes.
V. E co morrai ades
Sim cochal bes qeu naic. qel [luec tornes
A domnal plus confes
Ome qez anc ames
A cortes si qe pres
De vos sia mos cors.
VI. Ai talens car no mors
E seignier dieus gitasses lo [tost fors
O qil sembles ma sors
A cels qe sabol destors
Si qe nostre demors
Fos per totz acuillitz.
VII. Dōna nom faz marrîtz
Per qem degnia de vos per [eschernitz
Mas qat[3] lur falz critz
Dels enoios traitz
Teme tant son eissitz
Del bon sen cauer soill.
VIII. (*p. 189*) Per lespauent mi ˈdoill
E pel gran be qaut[4] nai fait orgueill
Si qieu non deing mon oill
Girar ves autre foill
Qar mos cors no macoill
Qieu ves vos mi renei.
IX. Dōna si lai on soill
Nous vei breu em renei.
X. Far men podes orgoill
Qant morrai qem renei.

206

REAMBAUTZ DAURENGA

(= B. Gr. 389, 20)

I. Ben seschai qem bona cort
Chant qi chantar sap
Et eu atendrai o[5] mon gap
Dont me tenrai plus per lort
Qe sabran. li cet[6] eil sort
Qieu naurai pretz qi qe sen[7] [jap
Dels vint qe serem el trap.
II. Donc lendeman del beort
Leuarai el cap
La gran corona del drap
An mita ab lonas cort
Et qi lapella reg bort
Lau qe la lenga liarrap
Qe mais fols motz noil escap.
III. Aissi ai bastit en gaug
Mon cor nou e fresc
Qades sort e sail e tresc
Si qapenas vegl ni aug
E sapchal donz de thalaug
Qeu no son cel qe paresc
Qe en autre sen mantrebresc.
IV. E qis vol corn crit a flaug
Damor pos eu enqes[8]
Sobre totz qals qen fol pesc
Qeu am des luc tro az ang
La iensor e men pelaug
Tot hom qautra per fadesc
Qan leua ab leis en paresc.

[1] *A.*: mom — [2] *A.*: domn' ap — [3] *c. en* : qar — [4] *A.*: qu'aüt
[5] *l.* atendrai — [6] *c. en* : cec — [7] *l.* : qi qen — [8] *l.* : cresc

V. Per mi donz ai cor estolt
Et humil e baut
Car sa lieis no foz dazaut
Eu moester [1] en loec dun [vult
Qe dals no pessera molt
Mas mangera e tengram [caut
E agra nō raubalt. [2]
VI. E qi vol apenre escolt
Damar ben cum salt
E sail plus qe nuls hom [aut
El ianglos feul [3] per so [molt
Sol qel sapil e sacolt
Cuia ab lauzeniar. despaut
Dir so don ma dōna raut.
VII. (*p. 190*) Ma cansos no vueil [qe salt
Per cels mais de cui mazaut
Per enseniament mazaut
De moltz qem fan de lur [chaut.
VIII. Joglars per qem desazaut
Ma dōna e vos mi faitz [baut.

207

REAMBAUTZ DAURENGA

(= B. Gr. 389, 1)

I. Ab nou cor et ab nou talen
Ab nou saber et ab nou sen
Et ab nou bel captenemen
Vueil un nou verset comen- [sar
E qi mos nous bos motz [entent
Ben er plus nou a son [uiuent [4]
Com veilz [5] sen deu renoue- [lar.
II. Qieu renouel mon ardimen
Cai nouel ab veil [pessamen
Franc de noueil abrieil par- [uen
E] cant em al nouel tēps [clar
Qel nouels foils nais dont [deisen
Lo nouels critz don iois [sempren
Dels ausels qintron en amar.
III. Don amars mi fai alegrar
Qeu am si com non pot com- [dar
Tam ben con eu am ni pen- [sar
Qieu am la gensor ses cōtent
Si dieus mam e noi mer [6] [cuiar
Qal miels damar lam saup [triar
Amors qe nos aiustet gent.
IV. Damor me deg eu ben lau- [zar
Mais qas amor guizardonar
Num posc qamors ma sim [ten car
Dat amors per son chauzi- [men
Mais qamor nō pot estimar [7]
A sos obs amors ni donar
Ad autrui con ai cor rizen.
V. Rire dei eu sim faz souen
Qel cors me ri neus en dur- [men
E mi donz ri tan douzamen

[1] *l.*: mester — [2] *l.*: raembalt — [3] *l.*: sail.
[4] *l.*: iuuent — [5] *c.en*: vestz — [6] *l.*: met — [7] *c. en*: estuiar

Qe si es ris de so ui mes
[som par
Don me fa sos ris plus iau-
[zen
Qe sem rizion qatre cent
Angel qem deurion gaug
[far.

VI. Gaug ai eu tan qe mil dolen
Serīd del meu gaug manen
Car del meu gaug tuig meu
[paren
Viurion ab gaug [.....
....][1] & eisament
Lami donz qel mi pot tot
[dar.

VII. Domna dals non ai aparlar
Mas de vos dona qe baisar
Vos cuig domna qant aug
[nōnar
Vos dona qe sos [2] vestimen
E mon cors dōna vos esgar
Qades mius veg ni [3] donastar
Vostre bel nou cors couinen.

VIII. (*p. 191*) De mon nou vers
[vueil totz pregar
Qeil manon de nouel chan-
[tar
A lieis qam senes talen var
Deus mabais & amors seim
[mort [4]
Qautre ris me semblon plo-
[rar
Sim tē ferm en gaug sens
[laissar
Mi donz cautre drut nō
[cossēt.

IX. Ja dieus mais dōna nom
[prezent
Sol gart ma dōna e mō vi-
[glar. [5]

X. Deus gart ma dōna e mon
[viglar [6]
E ia mais dōna nom prezent.

208

REAMBAUTZ DAURENGA

(= B. Gr. 389, 19)

I. Ben sai qa cels seria fer
Qem blasmon qar tant souent
[chant
Se lur costauon mei chantar
Miels mestai
Pos lieis plai
Qem ten gai
Qieu non chant migha. sen
[per aur [8]
Qe nentend en autrui plazer.

II. E per als men cog plus
[anqer
Car tan souen. con en chan-
[tan
Non la puesc auzent tot
[nomnar
E pois ai
Tan gran gai
Qenqers brai
So qieun dic qadonc cug
[tener
Dieu o lieis dont me nos
[temers [6].

III. Bon sap qi de mi donz men-
[qier
Qieu noi faz ges feignië
[semblan
E creis men gaugz cant
[naug parlar
Neus de lai
On nos fai

[1] *l.*: g. ses manjar Que ieu ai gaug — [2] *l.*: ses — [3] *l.*: inz — [4] *l.*: sieu men — [5] *c. en*: iuglar — [6] *l.*: ni ia per auer — [7] *l.*: uol temer

Nos metrai
Qant diretz de lieis tal plazer
Cossius nera datz grans [auers.
IV. Gran effors fai dieus qem [suffer
Cab se nolan puega baizan
Mas no vol tolre mi tort [far
Ni seschai
Qe nesmai
For eu fai[1]
Pos lieis non pren nol cal [temer
Qe ia tant plasa teners.
V. Si de ben amar lieis mes- [mer
Qeu sai qe si pel non[2] ses- [pan
Qautras men faran fachurar
Don mesglai
Qen farai
Cobrirai
Anz donc mon gran ben [gauzen ven[3]
Hoc si mera mieus lo po- [ders.
VI. (*p. 192*) Mas totz temps fo [e totz temps er
Qe granz amors nō ten [garan
Grans merauillias son da- [mar
Qen dirai
Samors gai
Qar va un bai
Ailas ia nomo lais vezer
Cel dieus qem na datz jauzer [sers.
VII. Qaisi tiron ves man es- [qer
Cil ric qe plus cortes sen fan
Qades poignion en lauzen- [gier
Eil verai
Son emplai
Qar i atrai
Cels qe semblon sens ferm [poder
Par cortes si non caz e vers.
VIII. Domna vostre domini ser
Crezes me qieus am ses [engan
E membreus plus qe len- [cuzar
Li doutz bai
Ar morai
Sin dic mai
Ai cun fail qan pens del [douz ser
Lo sens e lauzirs el ve- [zers.
IX. Qan la chandelam fes vezer
Vos bazan rizen a cars [sers.
X. Joglar ades lo iorn el ser
Me tiral cors vostre vezers.

209

REAMBAUTZ DAURENGA

(= B. Gr. 389,5)

I. Als durs crus cozens lau- [sengiers
Enoios vilans malparliers
Darai un vers qe mai pensat
Qe ia dals noi aura parlat
Qa pauc lo cors no mes- [clara[4]
Per so qeu ai vist e aī[5]

[1] *l.*: sai. — [2] *l.*: mon — [3] *c. en*: ver.— [4] *l.*: mesclata — [5] *l.*: e proat

De ioi mal serua[1] barata.
II. E dirai vos de lor mestiers
Aisi con cel qe nos[2] cosou-
[siniers[3]
Dausir e de sufoir[4] lur glat
Sim pesa mas non ai laisat
Qeu de mal dir vos com-
[bata
& ia del plus nom sapchon
[grat
Car mos cors totz non los
[mata.
III. Lauzeniador fai on[5] encom-
[briers
Als cortes & als drechu-
[riers
& a celas qau[6] cor a saur[7]
E qecs per aqel eu[8] mer-
[chat
A lautre cobri & aplata
Son vergonios auol batot[9]
Aisi sō deser[10] eschata.
IV. Perqei fal totz pros caua-
[liers
Qels cre qus voulios[11] pla-
[zentiers
Mas per qen traia miels
[sonat
Qil penson ist mal amat[12]
Pos dals non vals vna rata
De qal saras[13] sa voluntat
Oil diz lauzenias ol grara[14].
V. (*p. 193*) Dautres ni a qei van
[estiers
Qes far[15] qers[16] cortes uffa-
[niers
Qe per oltra euzamen[17] fat
O cuia auer meil gazainiat
Cel qe plus la lenga lata
En dir de partir lamistat
De cels en cui iois saflata.
VI. Qel plus pros el plus galau-
[biers
Veg de lauzeniar presentiers
E pens me domen qaia amat
Com pot far amador irat
Mas ges qi qen crit on glata
Non amon tug cil qan baisat
So sap si donz na lobata.
VII. Tals cui esser cortes entiers
Qes vilas daus qatre ladrers
E al cor dins mal enseigniat
Plus qe feutres [....][18]
Ni tros de beou escarlada[19]
Non sabon mais qei van tur-
[bat
E qeis cos pot galafata.
VIII. Pos non aus mos durs de-
[zirs[20]
Dir tā tem qel danz fos do-
[bliers
Mas dirai ios[21] en luec dau-
[rat
& dieus qan fara charitat
Los maldiga els trabata
Sai e pois lai e nei romprat[22]
On recebran de nauata.
IX. Pailhairet non ies granz pail-
[liers
Daqest vers umplis tos pa-
[ners
En porta tot ton col cargat

[1] *l.*: lor maluasa — [2] *c. en*: nes — [3] *l.*: costumiers — [4] *l.*: sufrir — [5] *l.*: fan — [6] *l.*: qan — [7] *c. en*: asaut, *l.*: ausat — [8] *l.*: eis — [9] *c. en*: batat *l.*: barat — [10] *l.*: de fera — [11] *c. en*: non lies — [12] *l.*: aurat — [13] *c. en*: qeil faras — [14] *c. en*: grata — [15] *l.*: fan — [16] *c. en*: rics — [17] *c. en*: Qerir o. cuzamen — [18] *l.*; f. sembla sendat — [19] *c. en*: escarlata — [20] *l.*: deziriers — [21] *l.*: uos — [22] *l.*: on es comprat

An girart de cui ai peccat
A perpinian part leuochata
E dir per qe maia comprat
Qen chant qi qe sen debata.

X. Ben chant qi qe sen debata
Dels lauzengiers qan ioi baisat
Del suc[1] tro en la sabata.

XI. Joglar seu ia cautz sabata
Qi nous ve pauc a caualgat
Ni sap per qe se debata.

210

REAMBAUTZ DAURENGE

(= B. Gr. 389, 32)

I. Non chant per auzel ni per flor
Ni per neu ni per gelada
Ni neis per freg ni per chalor
Ni per reuerdir de prada
Ni per nuil autr esbaudimen
Non chan ni no soi chantaire
Mas per mi donz en cui menten
Car el[2] del mon la belaire.

II. Ar soi partitz de la peior
Canc fos vista ni trobada
Et am del mon la belazor
Donna e la plus prezada
E farai o al meu viuen
Qe dal res no soi amaire
Car eu cre qil a bon talen
Ves mi segon mo veiaire.

III. (*p. 194*) Ben airai[3] donna grant honor
Si ia de vos mes iutiada
Onranza qe ses cobertor
Vos tenia nud embrassada
Car uos uales las meilliors cent
Qeu non soi sobre gabaire
Sol del pez[4] ai mon cor iauzen
Plus qe sera emperaire.

IV. De mi donz fas donne segnior
Cals ce sial destinada
Car eu begui del amor
Qe iaus deg amar celada
Ab tristan can lail det izeus gen
E bela no sap als faire
Et eu am per aital couen
Mi donz dont nom puesc estraire.

V. Sobre totz aurai gran valor
Saitals camiza mes dada
Con yseus det a lamador
Canc mais non era portada
Tristan molt prezes gent prezent
Daital soi eu enqistaire
Sil me dona cil qeu menten
Nous teing enueia bel fraire.

VI. Veiatz donna con dieus acort
Donna qe damas[5] sagrada
Qizeus istet en gran paor
Pois fo breumens conseilliada
Qil fes a son marit crezen
Canc hom qe nasqes de maire
Non toqes en lieis mantenen
Atrestal podes vos faire.

VII. Caristia e fauzimen[6]
Aportes adaizel repaire

[1] *l.*: fuc [2] *l.*: es — [3] *l*: aurai — [4] *l.*: prez — [5] *l.*: damar — [6] *l.*: C. esiauzimen

Ontes mi donz qem ten gau-
[zent
Plus qeu eis non sau [1] re-
[traire.

211

(= B. Gr. 29, 18)

RAEMBAUTZ DAURENGA

I. Sols soi qi sai lo sobrafar [2]
[qim sortz
Al cor damor sufren. per so-
[bramar
Qar mos volers es tam ferms
[et entiers
Canc non sesduis de seleis
[ni sestors
Cui en cubic el prim vezer. e
[pois
Cades sens leis dic a lei
[cent bos motz
Pois can la vei. no sai tan
[lam qe dire.

II. Dautras vezer soi secs e
[dauzir sortz
Qan sola lieis veg e aug e
[esgar
E ies daiso noil soi fals pla-
[zentiers
Qe mais la vol non ditz la
[bocal cors
Qeu nō uau tan capres [3]
[valz ni planz ni pojs
Qeu [4] vn sol cors trop aissi
[bos aibs totz
Qen lieis [5] volc deus triar &
[eslire.

III. Ben ai estat ad autras bonas
[cortz
Mas sai ab lieis trop [6] mais
[qe lauzar
Mesure sens & autrez bos
[mestiers
Beutat iouē bos faitz e bels
[damor
Gent cortesia laduis [7]
Tant ai de si totz faitz de
[plazentz ros
De lieis non crei aies [8] de
[be sia dire

IV. (*p. 195*) Nuls iauzimenz nom
[sia breutz ni cortz
De lieis cui prec co uoilha
[deuinar
O ia *per* mi non o sabria es-
[tiers
Sil cors qes dins nos pre-
[senta defors
Qe ges lo reis *per* aiga qi
[lengros
Non a tal brui qal cor plus
[larga dolz
Non faz estanc amors tan la
[desire.

V. Jois e solatz daltram par fals
[e bortz
Cuna de pretz a lieis nos pot
[egar
Qel seus sols es dels autres
[pretz sobrers
Aisi non lai las tan mal ma
[qeu mor
Pos lasauz [9] mes deportz ris
[e iois
Car en pensan soi de lieis
[letz e glotz
A dieus sija serai de lieis
[iauzire.

[1] *l.* : sai. — [2] *l.* : sobrafan — [3] *l.* : camps — [4] *c. en* : Qen — [5] *l.* : l. los — [6] *l.* : trop *pro* — [7] *l.* : G. lenseignet c. e lados — [8] *l.* : res. — [9] *l* : *Pero* lafanz

VI. Anc pois sous pliu nom plac
[tan treps ni bortz
Ni re al cor tant[1] ioi nom
[pot dar
Con fes aqel donc anc feing
[lauzengiers
No ses brugic cami sols son
[tresors
Trop[2] eu no sol liei non sia
[enois
Bella per dieu lo parlar e la
[voz
Vol perdre mais qe dire ren
[qieus tire.

VII. Ma chanso prec qe nous sia
[enois
Qar si volez grazir. lo sē[3]
[els motz
Pauc pretz arnaut cui qe
[plassa o qe tire.

212

RAEMBAUTZ DAURENGA

(= B. Gr. 389, 16)

I. Er sespan la flors enuersa
Pels trenchans rancs e pels
[tertres
Cals fregz nieus giels e con
[glapis
Qe cos e destreing e trenca
Don vei mortz qels critz
[braitz chiscles
E foilleran et engiscles
Mais mi ten vert e iauzent
[ioi
Er can vei secs los dolens
[crois.

II. Car enaissi o enuersa
Qeil bel plan me semblon
[tertre
E teing per flors lo con-
[glapi
El cautz mi par qel freitz
[trenqe
E trop mi son chant e chis-
[cle
E parom foilljat. li giscle
Sim soi lassatz e ferms ad
[ioi
Qe re non vei qem sia croi.

III. Mas una gent fada enuersa
Qem semblo nirit en ter-
[tres
Me fan trop peigz qel con-
[glapis
Cusqecs ab sa lenga trēca
E parlon bas & ab chiscles
E noi val bastos ni lisches
Ni menassas anz lor es iois
Can fan so per com los te
[crois.

IV. *(p. 196)* Qar en baisan nous
[euersa
No mo tolon val ni tertre
Dōna ni gel ni conglapi
Mas nompoders trop en-
[tronqe[4]
Dona per cui chant e giscle
Vostre bel oill mi son giscle
Qem chastion sil cor ab ioi
Qeu non aus auer talant
[croi.

V. Anait ai com causa enuersa
Totz temps cercan vals e
[tertres
Marritz con hom cui con-
[glapi
Destreing e mal entrenca

[1] *l.* : tant de — [2] *l.* : Dic t. — [3] *l.* : son. — [4] *l.* : entrenqe.

Canc nom conqes chanz ni [chiscles
Plus qel fel clers *con*qer [giscles
Mas er laus deu malberga [iois
Malgrat dels fals lauzen- [giers crois.

VI. An mos chanz caissi en- [uersa
E nol teignion val ni tertre
Lai on om no sent conglapi
Ni a poder freigz qe tren- [che
Amidonz lo chant el chiscle
Clar qins el cor lhentrol gis- [che
Cels qil sab gent chantar. [ab ioi
Qe nos fai a chantador croi.

VII. Dousa donna amors e iois
Non ten ensems malgrat [dels crois.

VIII. Joglar ganre nai meins de [ioi
Car nous vei en fas semblan [croi.

Li mot seran descubert
Alqes de razō deuiza.

II. Hom sap car[1] mapodera
Mos cors qe non pot suffrir
De mon talan descubrir
Cades poi a plena vela
Cui qe veia is[2] disendre
Per qe noi pos nul escrima
Trobar tant ai trop suffert
De far parer ma conqiza.

III. Pos ma dona mes tan vera
Trop miels qeu noil sai [grazir
Sieu qier als totz temps [mazir
A dieu ni ian mer[3] chan- [dela
Om fassa qe be man pen- [dre
Et per sa[4] gola ad una [cima
Per[5] ma dat si lieis nom [pert
Dieus e pagar[6] a ma guiza.

IV. Ben saup lo mel de la cera
Triar elo[7] meilz deuezir
Lo iorn qē lieis pois cauzir
Plus cazen[8] clardat destela
A par nos fai a contendre
Beutatz dautra si belisma[9]
Qe ia nin cort de la sert
Qes cuida aribar ves piza.

V. (*p. 197*) Domna cant mi [colg al sera
La noit e tot iorn cossir
Cous pogues en grat seruir
Cant em penz qim sier[10] [nim pela
Nom pot far en als entendre

213

REAMBAUTZ DAURENGE

(= B. Gr. 389, 40)

I. Una chansonetta feira
Volontiers leuet a dir
Don tem qe mer a morir
Qe far lai tal qi sen cela
Bē la poira leu entendre
Sitot ses en aital rima

[1] *l.* : Bom car tan — [2] *l.* : ios — [3] *l.* : met — [4] *l.* : Per la — [5] *l.* : Pro — [6] *l.* : pagat — [7] *l.* : el — [8] *c. en* cozen — [9] *l.* : bes lima — [10] *c. en* : fier

De gaug mos cors salegri-
[ma
Tant ai en vos mon cor sert
E ma voluntat azisa.
VI. Domna si no salezera
Mos cors lai ont eu dezir
Res plus tost non pot aucir
Sim tarza pensat de cela[1]
Al cors[2] nos pot defendre
Qeil uida mes aitan prima
Souenen gaug em nespert
Em pens mala lei enqisa.
VII. Non ai fag tan longa espera
Caissi men degues marrir
Mas us iorns mes vis qem
[tir
Un an lo pres duna mela
Min[3] tem simo pot car ren-
[dre
Dreig qe[4] mos cors men
[ferma[5]
Cades mis tan hoill ubert
Ves cela part on lai viza.
VIII. Deu prec tan de mort mes-
[crima
Donna e maia suffert
Tro qieus embraz ses cha-
[miza.
IX. Qi trob amors ses escrima
Ja nom deu plagnier. sim
Falsa ni vaira ni biza. [pert

214

REAMBAUTZ DAURENGA

(= B. Gr. 389, 41)

I. Un vers farai de tal mena
Ont vueil qe mos cors pa-
[resca
Mas tant ai rich entendensa
Per qe nestauc en bestensa
Qe non pusca complir mon
[gaug
Canz tem cun sol iorn nom
[uiua
Tant es mos dezirs faitz
[lentz.
II. Ins e mon cor si semena
Uns volers e cug qen cresca
Dun ioi qen mettal crezenza
Qe dals non ai souinensa
Ni res qe sagues nom fa
[gaug
Anz lais e mos cors esquiua
Autre ioi qe de me non asai.[6]
III. Per[7] no sai que tan grant
[pena
Qinz el cor mi vais[8] em
[tresca
Non trais om senes[9] pene-
[densa
Con eu qe bella paruensa
Noi ai fort naduncs[10] perqe
[nai gaug
Car uns volers men abriua
Qem diz qez in altra non
[poin.
IV. (*p. 198*) Be ma nafrat en tal
[vena
Esta mortz caram ven fresca
Don nuls metges de proensa
Nadius nom pot far valenza
Ni mezina qen faza gaug
Ni ia non cre qe sescriua
Lo mal qe inz al cors mes-
[con.
V. Camors ma mes tal cadena
Plus dols mes qe mels de
[bresca

[1] *l.*: tela — [2] *l.* : cor qom — [3] *c. en*: Nian — [4] *l.*: perqe — [5] *l.* : cima.
[6] *l.* : sens — [7] *l.* : Ren — [8] *l.*: nais — [9] *l.*: ses — [10] *l.*: tort donc

Can mos pensars men co-
[mensa
Pois pens qe desirs non
[vensa
Loncs perqe torn em plor
[mon gaug
E vauc cosares[1] pensiua
Car non aus mostrar mon
[bezoin.

VI. Ben ai ma voluntat plena
Da tal sen qe sentrebesca
E cug qe maia temensa
Car nuls hom mais per
[pleuensa
Nomen poiria faire gaug
Dona sun[2] fossetz aiziua
Tost saubra sen fol men
[peroin.

VII. Mas il nō sap cal estrena
Ma dada nim com adesca
Car tan sos pretz sobregensa
Qil non cre qeu per temensa
Auzes ges de lieis auer gaug
Car es tan nomenatiua
Tem si lio dic qe men ver-
[goin.

VIII. Dus bes[3] granz talanz
[afrena
Mon cor car sens aiga pesca
Pois noil los puesca pre-
[senza
Dir deus lien don conoi-
[sensa
Alieis tal came torn en gaug
Qest vers farai qem caliua
Dir lai on ab lieis pretz
[sajoin.

IX. Rics soi si lenten en a gaug
Mas eu non stai perqem
[viua
Sil coneis[4] e pos non na
[soin.

X. Non deg entendre mal mon
[gaug
Qel bos espers vol qe viua
El mals mentra don non ai
[soin.

[1] *l.* : co fa res — [2] *l.* : sim — [3] *l.* : Cus bos — [4] *l.* : conois.

I DODICI CANTI

ÉPOPÉE ROMANESQUE DU XVIe SIÈCLE

(*Suite*)

CANTO DUODECIMO

F° 133 v°] 1. Signor, fur molti nella antica etade
A quai Fortuna prospera promise
Eterno honor, perpetua majestade,
Nè lor dalle vettorie ample divise
Finchè mostrarno lor chiara bontade ;
Ma, quando inertia nel lor cor si mise,
Persero a un punto sol quel ch'in molti anni
Acquistato havean già con gravi affanni.

2. Di questi un fu quel gran Cartaginese
Ch' a Canne tante gran vettorie perse
Per non seguire l'honorate imprese :
Vivendo in otio il suo danno sufferse ;
Et quel moderno rigido Francese
Ch' altresì in Puglia ai suo' la morte offerse
Col troppo soggiornar, col star a bada,
Tenendo al fianco l'ociosa spada.

3. Et quel Thosco gentil, di cu' i figliuoli
Alle paterne spese hanno imparato
Soleciti esser per fuggir li duoli
Ch'acquistò il padre nel castel di Prato,
Et render libertade ai patrii suoli,
Cerca tutt' hor in questo et in quel lato :
Così in Durazzo hora Milone il duca
L'otio percuote, distrugge et manduca.

4. Licentiò li suo' militi el sire
Preso ch' hebbe Durazzo, et con la moglie
Già consumati tutti i suo' desiri
Et adimpite le bramose voglie,
Non conoscendo i suo' futur martiri
Nè le maligne sue venture doglie
Pensando che nisc[i]un mai più il moleste
Nè l'alegrezze sue faccia funeste.

5. Vivendo, com' io dissi, alla Francesca
Con giostre e torniamenti, et lieta fronte
Facendo in corte a ognun, gente Turchesca
Accetta seco e al fin n'hebbe pur onte,
Però ch'essendo ancor la piaga fresca
Se ne duolse Mongrana et Chiaramonte,
Onde ne trasse il duca la famosa
Origine per sempre gloriosa.

[F° 134r°]6. Naparro sotto il nome di Torrindo
Venne a Durazzo coi compagni in fretta,
Il nome dando che dal paese Indo
Era venuto, aciò che men suspetta
Renda la gente, et Ottomanno il lindo
Armato entrò con tutta quella setta
Et da Lamphibo fu accettato,
Ch'è Turco altresì mal battizzato.

7. Da Finadusto fu con molto honore
Ricevuto Naparro, et alla corte
Non si vuol presentar di quel signore
Cui cerca dare con gran stratio morte.
Vi va quel altro, ma non scuopr'il core,
Et mena seco le sue fide scorte
Dei cavallier, con dir ch' ivi andato era
Per honorar sol quella giostra altiera.

8. Enteso ho dir che si gettan tre acque :
La prima è quella che dentro al mar piove;
La seconda (di udir non mi dispiacque)
È che al somier il capo lava, dove
L'eterna ingratitù per sempre nacque;
Et della terza più gettata altrove
Non si vidde di quella, ch' el Giudeo
Battezza o il Turco o l'infido Caldeo.

9. Si suol dir un proverbio assai vulgare
Ch' un mal Giudeo non è mai buon christiano.
Chi facilmente questo vuol pruovare,
Hor ne può haver l'esperientia in mano.
Finadusto et Lamphybo i' vi vuo' dare
Per testimoni che 'l battesmo in vano
Presero per tradir più cautamente
Milone il duca et lor patria dolente.

10. Furon costor cagion che la citade,
Lor patria, rovinasse a ferro e sangue,
Et vi perisse con gran crudeltade
Molti christiani, e il re Guiciardo esangue
Per il fratel restasse; che pietade
Non truova hora Durazzo; et però langue
Per il figliuolo la misera madre
Et la figliuola per pietà del padre.

[F° 134 v°] 11. Quando la giostra in piazza ordinata era,
Fassi nella città tumulto altronde.
Finadusto et Lamphybo con l'altera
Persona di Napar che non se asconde
A loro, ma con la spietata et fera
Malignità cui par sempre seconde,
Truovan christiani et donne et fanciullini
Occidendo dai grandi ai picciolini.

12. Va il rumor al palazzo ov' è Seferra,
Qual piglia il fanciullino e in l'antro scende.
Invalidisse in la città la guerra,
Col duca il buon Manfredo l'armi prende.
Dal basso centro fin sopra la terra,
La gentil maga le figure orrende,
Con le sue arti, trahe nella spelonca,
Col galetto della Stigia conca.

13. Manda in Constantinopoli quell' armi
Che Volcan fece al sacro imperatore,
Per un di quei che coi magici carmi
Haveva de l'inferno tratto fuore,
Qual disse: « Fa che nullo unqua se n'armi,
Se non chi con giostrarle havranne honore,
Che, se altrimente mai tu ne facesti,
Il nome di esser giusto perderesti. »

14. Fu a un principe sì grande grande il duono,
Ma il demon ch'el portò che in forma humana
Se le mostrò, come un balen dal tuono
Via si partì tornando alla gran tana
Onde uscito era, et l'imperator buono
Lo fa cercar per la città sovrana,
Volendol meritar, nè si ritruova,
Onde s'ammira di tal cosa nuova.

15. Et viste l'armi, che d'una bellezza
Eran non vista mai, l'hebbe assai care.
Furno stimate ancor di gran richezza
Che vi eran gemme pretiose e rare.
Havea l'imperador di gentilezza
Un figliuol pieno et di virtù preclare,
Sol d'anni cinque, et fe dissegno darle
A quello, onde per quel fe conservarle.

16. Milon fu fatto con sua cara moglie
Prigione e in prigion posto ; ivi conviene
Tanto vi stia con stenti et amare doglie
Ch'el figliuol creschi et poi a trarli di pene
Ratto ne venghi, et le sfrenate voglie
Del zio maligno il giovanetto affrene,
Che con Seferra va in un piccio[l] legno
Pel mar fuggendo di Naparro il sdegno.

[F° 135 r°] 17. Ma la Fortuna, che è dei buon nemica
Et spesso in fine al cielo i tristi estolle,
Ne l'onde false quel legnetto intrica
Con contrar venti, et dal camino el tolle
U' condurlo Sefferra s'affatica,
Per far le voglie sue nette satolle,
Che non le basta i genitor turbare
Ch'ancor persiegue il figlio in mezzo il mare ;

18. Perchè fu preso il nobile bambino
Da certi predator nel mobil regno
Di quel che già si converti in delfino
Sol per Melantho, et del fanciullin degno
La fida scorta in mar col capo chino
Sendo gettata, il ciel sempre benegno
La rimutò in l'augel ch'al marin lito
In bianche penne è passeggiando unito.

19. Doppo' fu comperato il fanciulletto
Dove, il bel monton d'or trasportando Helle,
Da lei caduta Hellesponte vien detto,
Et quel fu trasmutato in chiare stelle.
A Biza[n]tio portato il pargoletto
Fuggì le sorti sue crudeli et felle,
Che fu nudrito e imparò in le scuole
Ciò che liber fanciullo imparar suole.

20. Lungo saria il volervi, s'io volesse
Il tutto come et quando racontarvi,
Ma bastami servar le mie promesse
Et sol l'hystoria qui manifestarvi
Del pro Guerino, et poi quel che successe
Di lui più a pieno spero dichiararvi.
Basta ch' io dichi como acquistò l'armi,
Perchè dirlovi haver promesso parmi.

21. Epydonio fu quel ch' el fanciulletto
Comprò dalli corsari et portò seco,
Trovando una nudrice che col petto
Li desse il latte, che di figli cieco
Era egli in prima, ma il motor perfetto,
Che niscium lascia over Latino o Greco
De l'opre pie senza buon guidardone,
La moglie fecondò d'un bel garzone.

22. Così fur nudricati in modo tale
Che l'un da l'altro non si conosceva,
Ciò è quil schiavo da quel naturale
Figliuol ; però Guerino esser credeva
Figlio a Epydonio et a quel altro uguale
Certo fratel germano si teneva.
Era loro un vestir, un viver solo,
Come se stato anch' ei fusse figliuolo.

[F° 135 v°] 23. Perchè meschinamente fu truovato
In man di ladri il degno fanciullino,
Non sapendo che fusse battezzato
Ribatezando il fe chiamar Meschino.
Enidonio il figliuol poi fu nomato,
Ma fu di aspetto tanto pellegrino
Quel prima detto comprato fanciullo
Ch'a ogni animo gentile era trastullo.

24. Et pervenuto al quintodecimo anno
Con Enidonio essendo andato in corte
Del sacro imperador u' senza affanno
Si vivea lieto, le toccò per sorte
Giocar a lotta, et, non senza onta et danno
Dei lottatori, tanto destro et forte
Si demostro che venti o più ne vinse
Nanzi ch' ei si straccasse e in terra spinse.

25. Onde Alexandro, al degno imperatore
Vero figliuol di sangue et di costumi,
Al Meschin puose tanto grande amore
Che sempre in lui tenea firmati i lumi,
Considerandol tutto, et dentro al core
Si mise per lui spender molti numi
Comprandolo, onde ad Enidonio chiese
Ch' in venderglelo fusse al men cortese.

26. Qual le rispose non posser disporre
Del Meschin senza la paterna voglia,
Ond' Alexandro ad Epydonio esporre
Fe il suo desir et lui pregar che voglia
Concederli el Meschin et tanto tuorre
D'argento o d'or al desir le accoglia,
Pur che le dia il Meschin, che sol le piace
Sempre haver seco per sua eterna pace.

27. Enidonio gentil discreto et buono,
Al suo signor in tutto sempre grato,
Le ne fece cortese et largo duono,
Narrando come l'haveva comprato
Da certi ladri che di voce in suono
Le disser come l'havevan predato
De Sefferra che n'era curatrice
Et con molto oro et gemme e una nutrice;

28. Et come haveano l'una et l'altra donna,
Ma pria la vechia, dentro al mar gettata,
L'altra che di bellezza era colonna
Da tutti i marinar sendo stuprata,
Ma però a forza, in fine che la gonna
Con tutto el corpo bel fu lacerata,
Et al ciel rasa l'animetta pura,
Al corpo derno il mar per sepoltura.

[F° 136 r°] 29. Il tutto ode Guerin che era presente
Ciò che Epydonio ad Alessandro dice ;
Dagli ochi il pianto et un suspir rovente
Da l' imo petto esala et se infelice
Chiamando pria; et poi di quella gente
Qual sia dimanda che fu predatrice
Di lui, quali esser Turchi entese, onde ello
Giurò di farne un dì crudel macello.

30. Et lo successe poi, come odirete,
Che fu de' Turchi capital nemico,
Et felli capitar entro una rete
Che fu a lor duro laccio et grande intrico
Più ch' a l' imperio il sdegnato Narsete
Vedendo il cor d'Augusta esserli oblico ;
Ma, lasciando ogni cosa, i' vi vuo' dire
Come l'armi acquistossi il gentil sire.

31. Era Alessandro di bella statura
Proportionato et di cor generoso,
Cui donò il padre la bella armatura,
La mazza, il scudo e il brando luminoso,
Che le piacevan fuor d'ogni misura
Per la bellezza lor, ma gli era ascoso
Ciò che in quelle era, qual il sir si pruova
Nè ben le stanno o pur se armar ripruova.

32. Quando ha più volte et più pruovato il sire,
La prima volta le truovò assai strette,
L'altra sì larghe che non son ben dire,
Et l'altra corte ; et quando poi si mette
In pruova di volersene vestire,
Più al corpo suo le ritruovava inette,
A tal che se ne lagna asai et le spiace
Non potersi vestir quel che le piace.

33. Et così quando è largo et quando stretto
O quando è troppo cupo o troppo piano
Il vago, bello et pretioso elmetto,
Il che par caso ad Alessandro estrano.
Altresì ancor le avvien di quel perfetto
Brando non fatto per oprar humano,
Che quando è corto, quando lungo et quando
Leggiero et quando è grave il degno brando.

34. Similemente della mazza et scudo
Avvien, che quando leggi et quando gravi
Sono al campion d'ogni baldanza ignudo,
Onde par che gran doglia il sir aggravi
Che servir non si può di quelle, et crudo
Par a ciascun il caso, et alli ignavi
Fabri de l' armi par cosa impossibile
E agli humani intelletti anco incredibile.

[F° 136 v°]35. Prendono la misura al sir gentile
Più fabri ch' han de l' armi il nome chiaro,
Nè alcun sa ritruovar modo ne stile
Di guastar quelle o a quelle farne un paro.
Era il lavor sì bello et sì sottile
Che di ponervi man tutti dubbiaro,
Ma pur pruovando ruppero i scolpelli,
Incudini, tenaglie et più martelli.

36. Non si ponno guastar per quella tempra
Ch' hebbero prima dal suo dotto fabro,
Che ogni altro ferro o vi si frange o stempra;
Però par forte il caso, duro et scabro
Et di esserne pur donno più s'insempra
Il gran disio nel sire, et torce il labro
Pel sdegno grande che nel cor s'imprime,
Onde a guastarle fa pruovar più lime.

37. Una si spezza, l'altra perde il taglio.
Straccanosi li fabri intorno a quelle,
Mirano tutti al pretioso intaglio,
Le frondi et ghiande con misure belle.
Di più armature a quelle fanno aguaglio
Nè di beltà si truovano come elle
Nè di fortezza ancor, perchè i diamanti
Che quelle assai più foran franti.

38. Onde Alessandro si perturba et dice :
« Chi sia questo Guerin che quivi è scritto ?
Mai non se intese ancor, ma ben felice
È più di me se a suo comodo dritto
Posseduto ha queste armi ; et io felice
Tanto son più di lui quanto più afflitto
Sono per non gioir di sì bel duono
Che m'ha donato il genitor mio buono ».

39. Le fa riporre al pristino suo luoco
Con pensier di truovar chi a lor simili
Ne faccia ancor, tornando a festa et giuoco
Coi suo baron magnanimi et gentili.
Ha il Meschin sempre seco, et sempre in fuoco
Di sdegno accesi l'alma e il cor virile
Il giovanetto ha sol per non sapere
Della sua stirpe le certanze vere.

40. Frà gli altri un dì Alessandro et più baroni
Giocando a lotte, a pale, a tirar pali,
Ch' ivi eran de diverse regioni,
Si truovan tutte quelle armi fatali
Nè fuvi alcun in tutti quei campioni
Cui stesser ben, per ben che molti uguali
Erano di persona al bon Guerino,
Ma sol s'assettan ben sovra el Meschino,

[F° 137 r°] 41. Vuolse Alessandro alhora un duono farne
Al suo Meschin, ma in piè nacque un tumulto,
Che ciò non si dee far per contentarne
Un sol, che fora agli altri troppo insulto
Et tanti gentil homin scontentarne,
Onde uno ad Alessandro dà consulto
Che non vuoglia dispor senza del padre
In ridonar altrui l'armi leggiadre.

42. O invidia che in le corti sempre pasci
La tua ingordigia et dishonesta fame,
Che, se hoggi muori, diman rinasci
Qual vivo seme sparso in buon letame,
Tal che mai discader tu non ti lasci
Nè a te rompeno mai le Parche il stame,
Ma tu pulluli più che gramigna
Perchè alle corti sei fida matrigna.

43. Onde Alessandro al sacro imperadore
De l'armi raguagliò la cosa intera.
Però de l'armi vuol che sia signore
Chi quelle vince con battaglia fera,
Ricordatosi come il donatore
Le disse già che a chi per giostra altiera
L'acquistarà, si dessero et no ad altri,
Ancor che fussin valorosi et scaltri.

44. Così uno editto fe che ognun potesse,
Pur che fusse signor o cavalliero,
Giostrar qell' armi, et quel che le vincesse
Ne andasse di elle et di gran fama altiero;
Ma, se per sorte alcun se prosumesse
Ivi giostrar che non fusse guerriero
Famoso o sir di qualche degno stato,
Subito preso sia decapitato.

45. Quando entese il Meschin la conditione
Con qual covien che tal armi si giostri,
Ne l'animo ne prende gran passione
Che sol chi è franco cavallier dimostri
Quanto egli vaglia fra l'altre persone;
Voltando gli ochi alli superni chiostri
Si lagna di sua cruda e amara sorte
Che schiavo l'habia fatto et tolto a morte.

46. Non ride più, non giuoca et non fa festa,
Non si ralegra più come egli suole,
Non alza più la delettevol testa,
Più non motteggia con grate parole,
Ma sempre più la fantasia il molesta.
Piange da se, suspira, assai si duole,
Perde il color suo solito, et la mente
Sempre più grama et più turbata sente.

[F° 137 v°] 47. Vede Alessandro questo et sta turbato,
Perchè si pensa ch 'el Meschin sia infermo.
Della cagion l'ha subbito spiato,
Ma quel non scuopre il suo proposto fermo,
Anzi si escusa, et di essersi mutato
Non creder dice, et non ne può far schermo.
Pur lo costringe sotto giuramento
Che 'l ver le dichi senza haver spavento.

48. Tanto è l'amor ch' Alessandro le porta,
Che giura anche egli non negarli mai
Cosa ch' ei chiegga, onde si riconforta
Alquanto il buon Meschino et dei suo' lai
Al suo Alessandro apre la chiusa porta,
Et dice: « Signor mio, non vorei mai
Essere in questo miser mondo nato
Poichè 'l giostrar de l'armi mi è vietato.

49. Non che la cupidigia mi ci tiri,
Ma sol disio d'honor d'acquistar fama
Mi dà dentro del cor crudel martiri,
Ch' io veggio da lontan che sol mi chiama
Vittoria a questa impresa, et con suspiri
Convien ch' io mi rimanghi, onde ognor brama
Mia istessa morte il mio spirito afflitto
Dal ciel et da Fortuna derelitto.

50. Viver non vuo' più in questa mortal vita,
Se vita si può dir questa mia sorte,
Qual giorno e notte a desiar m'invita
Sol per uscir di servitù la morte
Che certamente per sententia trita
È men di servitù crudele et forte,
Che mille volte il dì vivendo i' moro
Fin ch' io son schiavo con crudel martoro.

51. Vedendo il pio Alessandro che 'l Meschino
Della sua sorte si lamenta et piange,
Tenendo per pietade il capo chino
Verso la terra, dentro del cor s'ange,
Et giurando promette al poverino
Che, se ei vuol, giostrarà. Così le tange
La mano con gran fede et con amore
Benchè non vogli ancor lo imperadore.

52. Et, se ei si porta nella giostra, ancora
Soggiunge il sir, come ei bramando spera,
Libero farlo senza altra dimora,
Et honorar la sua persona, e altiera
Farla fra cavallier in poco di hora.
Tanto nel dir mostrò grata maniera
Che ritornò al Meschin quel color vivo,
Di che stato era per più giorni privo.

[F° 138 r°] 53. Di Grecia in ogni luogo si divolga
La giostra imperial dever si fare
Il primo dì di Maggio, et ch' ognun tolga
Il tempo a proveder come li pare,
Nè vuol lo imperador che si rivolga
Lo editto suo che nisciun può giostrare,
Se non è gentil huomo e cavalliero
Overo che habia giusto et mero impero.

54. Così il tempo ne viene atto alla giostra.
Si adunano i guerrier Greci et Latini
Con pompa grande, et ciaschedun si mostra
Con belli arnesi et corsier pellegrini.
Intendesi fra' Turchi che si giostra,
Ch' al Greco imperador presso ai confini
Sono, onde li figliuoi d'Astiladoro
Vivean con grande pompa et con molto oro.

55. Havevan triegua alhor Turchi et christiani
Greci per ducento anni insieme tutti,
Nè coi sol Turchi ma ancor con gli Alani,
Con Mori et Saracin malvagi et brutti,
Onde dalli paesi ancor lontani
Vennevi gente assai per corre i frutti
Della virtù, che son fama et honore,
Loda, gloria perpetua, immenso amore.

56. Astillador duo figli, de' quali uno
Torindo detto et Pynamonte
L'altro nomato, et sì superbo è ognuno
Dei duo fratei che non estiman fronte
D'altrui et nel pensier han che nisciuno
Lor tolga il pregio, onde per valle et monte
Cavalcan con gran pompa et da Gismondo
Furno acettati con il cor giocondo.

57. Di Macedonia il principe vi venne
Polydamante, et della Assiria il re
Amphymonte gentil, et quel che tenne
Di Lychaonia il scetro, lo qual fe
In giostra il suo dover rompendo antenne,
Non che le lance, e altrui fastidio diè,
Brunante detto ; et d'Alessandria il vero
Signor, che fu nomato Narpalero.

58. Amphylo ancor figliuol del re dei Persi
E i duo Albanesi zii del pro Meschino,
Che i genitori suo' tenean sumersi
In oscura prigion, ma più meschino
Vi fu Madarro, che coi passi persi
Perse la vita per man di Guerrino,
Come udirete successivamente,
S'havrete al cantar mio l'orechie atente,

[F° 138 v°] 59. Pria che giostrasse il Meschin, manumesso
Fu da Alessandro qual fedel christiano,
Benchè farlo doppo gli havea promesso
Libero, ma Epidonio tutto humano,
Che quel ch' amava hebbe al suo sir concesso,
Le supplicò ch' in affrancar lo estrano
Non le fusse Alessandro qual havaro
Non li essendo ; rogarne fe il notaro.

60. Tre cavai sol potea ciaschedun seco
Menar chi a questa giostra esser volea,
Cavallier Turco, Mor, Perso, Indo o Greco
O venuto di Persia o di Caldea,
Signor, conte, marchese, e duca, bieco
Non havendo egli il cor, entrar potea
In la città ove riceveva honore
Dal magnanimo et sacro imperadore.

61. Tutti i signor, che già di sopra ho detto,
Nella regia era[n] con amor tenuti
Per fin che giunge il dì fra gli altri elletto,
Che fu il primo di Maggio, et dagli arguti
Cavallier si prevenne al degno effetto
Della giostra ove fur abbatuti.
Vedendo ciò il Meschin per sdegno et rabbia
Quasi piangendo si mordea le labia.

62. Con Elisena sopra un palcho ito era,
Sorella d'Alessandro cui serviva,
Il buon Meschin, che quasi se dispera.
Scendendo a basso, ov' è Alessandro, ariva
Et dicele : « Signor, già l'altra sera
Mi promettesti pur a voce viva
Ch' io giostrarei, et hor si giostra et io
Stommi a veder con pena et dolor rio ».

63. Un poco se arossò Alessandro in volto,
Poi seco lo menò dentro al pallagio
E armollo di sua man d'armi, che molto
Erano sode, et ragionando ad agio
Seco, le disse : « Honor portando et sciolto
Dagli altri torna quivi, che malvagio
È tanto il padre mio che certo i' dubbito
Che ti faria morir sapendol subbito. »

64. Sopra l'armi una vesta da villano
Le puose il sir et dèlle un caval forte,
Ponendoli sul capo di sua mano
Di quercia una corona, che per sorte
Ivi un ramo truovò poco lontano;
Poi sul caval il pose e uscir di corte
Lo fece dal postico in giostra intrare,
E, a ciascun che lo vede, un villan pare.

[F° 139 r°] 65. Porta di faggio una ben grossa lancia,
Sopra postovi un fer truovato a caso.
Se li oppone un de' zii che senza ciancia
Puonerlo in terra s' havea persoaso.
Madarro è questo, a cui mezzo alla pancia
La ruzza hasta passò rompendo il vaso
Delle intestine et più d'un palme et mezzo
Dietro passando lo lasciò al dassezzo.

66. Ritira l'hasta a se con gran valore.
Lievasi il corpo ch'in sul terren jace.
Chiede di gratia al magno imperadore
Nappar giostrar con quel villano audace,
Nè gli el niega ello, et con molto furore
Ne va contra al Meschin come rapace
Ancipitre al fagian; pieno di sdegno
Vendetta spera contra il guerrier degno.

67. Al primo iscontro, il nobile Meschino
Diede in l'helmetto al suo secondo zio,
Et le giovò che di tempra era fino,
Che come l'altro con tormento rio
L'harebbe posto a l'estremo dimino
Di morte orrenda, ma pur pagò il fio
Della superbia sua ch'ello e il cavallo
Caddero al colpo senza altro intervallo.

68. Et la caduta fu sì cruda et fella
Che se le roppe la sinistra spalla,
Maledicendo la sua fera stella.
Nè si torce il Meschin punto, o traballa,
Anzi murato par sopra la sella
Del destrier, che ne fa dritto et non falla.
Se representa con la lancia in mano
Cui il popol [grida]: « Viva hora il villano! »

69. Amphylo Perso in su l'armata coscia,
Di sdegno pien, con l'hasta s'apresenta,
Pensando a quel Meschin donare angoscia,
A quel Meschin che di nisciun paventa.
Arestano le lance ambi duo' et poscia
Menando i spron tengon la briglia lenta.
Si ferono amendua, ma il colpo adverso
Fa col cavallo andare in terra il Perso.

70. Già l'hora tarda per quel dì fin puone
Alla giostra. Alexandro se ne torna
Verso el palazzo et aspetta il campione
Che con vettoriosa palma s'orna
Le chiare tempie più che di corone
D'oro li regi ; et mentre che soggiorna
Alessandro, il Meschin ritorna dove
Quello lieto l'aspetta et non altrove.

[F° 139 v°] 71. Et da lui fu di peso scavalcato
Con tanto amor, con tanta ligiadria,
Poi di sua propria mano disarmato.
Non par che schiavo mai stato le sia,
Anzi maggior fratel sempre honorato,
Che non si satia mai di cortesia
Pieno et da se et da lui sempre honorarlo
Abracciandolo, e in faccia di basciarlo.

72. Si pongono alla mensa i giostratori
Et del vettorioso si dimanda.
Serve il Meschino a tutti quei signori
Portando a questo e quel l'ampia vivanda.
Al fine del cenar fansi rumori
Di quel villan che 'l suo nome non spanda.
Si meraviglia ognun poichè vettoria
Havendo non vuol dar di se memoria.

73. L'imperador ad Alessandro chiede
Se sa chi sia quel cavallier valente.
Nol niega et di saperlo non fa fede.
Il Meschin' od' il tutto ch' è presente,
Cui Alessandro il giudicar concede
Chi l'honor habia havuto apertamente.
Quel villan disse : « L'honor ha, perch' io
Non giostro come gli altri, o signor mio. »

74. Disse Alessandro : « Donque ti dà il core,
Se tu giostrasti con 'sti cavallieri,
Portarne gloria et sempiterno honore. »
Cui « Sì » rispose. Alhora quei guerrieri
Risero tutti e il sacro imperadore
Rise altresì ; et Alessandro i veri
Successi havendo visti, fa partire
Indi el Meschin, doppoi cominció a dire :

75. « O sacro imperador, s'io la podésta
Havessi, i' vorrei far costui giostrare
Per far più bella giostra et lieta festa
Et per voler l'animo suo pruovare. »
El magno imperador con la modesta
Voce rispose non voler ciò fare,
Che in le giostre u[n[tal non dee mostrarsi
Chi sir o cavallier non può pruovarsi.

76. Non replica Alessandro al degno padre,
Ma, levata la mensa a canti et suoni,
S'invitan cavallier donne legiadre
A veder recitar farse et buffoni.
Stanvi Elisena et l'inclita sua madre,
Signor, conti, marchesi e altri baroni.
Lascianli solazzar finchè vediamo
Il bel giuoco d'Astolfo et de Aleramo,

[F° 140 r°] 77. Vi dissi già, signor mio caro, come
Cavati dal giardin fur da Sylvana
Et condotti al palazzo del gran nome
Che fatto fu senza alcuna opra humana.
Il giuoco è ch'un anello entro alle chiome
Con mille nodi avolto in foggia estrana
Tiene una Fata, et senza nodo sciorre
Se lo guadagni sol chi lo può torre.

78. Ha in se tanta virtù l'anel richiusa,
Che chi lo porta in deto a ognun fa grato,
Et chi in bocca tenerlo in viaggio usa
Non è da fame o sete unqua assaltato,
Et ogni tradimento scuopre a accusa
Se al destro braccio si porta legato,
Et chi in laccio di seta el tiene al collo
Mai non riceve dai nimici crollo.

79. Si pruova et si ripruova il duca Englese
Di trar l'anello fuor di tanti nodi,
Nè possendo ei dar luogo fu cortese
Ad Aleramo che con più et più modi
Pruova et ripruova, et stan tutte suspese
L'altre Fate a mirar che si disnodi
Dai capei d'oro et pur l'anel sta sodo,
Nè di cavarlo alcun ritruova il modo.

80. Astolfo ripruovarsi vuol da capo
Ch' ha de l'anello entesa la virtute,
Onde si acosta al bel dorato capo
Riponendo allo anel le deta acute,
Ma non ritruova via, modo nè capo
Ch' al desio infermo suo presti salute.
La Fata vuol s'ei può quei nodi sciorre
Non rompendo capel, sel possa tuorre.

81. Discioglie un nodo Astolfo, et si ranoda
Lo biondo crine in più nodi et più stretto,
Il che fa che [l'] Englese più si roda
Dentro del cor et prendesi dispetto.
Tanto è la treccia della Fata soda
Che non si prende Astolfo ommai diletto
Più dello anel trar fuor, onde si tira
In dietro e a quella col bieco ochio mira.

82. Invitasi Aleramo al gran partito.
Doppo che può con mano i nodi sciorre,
Tien volentier il degno et largo invito,
Et poi se ingegna con industria tuorre
El pretioso anel dal crin polito,
Et al suo desiderio il ciel concorre
Che gli presta favor et gran prestezza
A sciorre il crin con molta gentilezza.

[F° 140 v°] 83. Si sdegnò Astolfo e non dimostra fuore
La rabbia ch' el pensier dentro l'offende.
Conosce ciò Sylvana et con amore
Della spietata invidia lo riprende
Con dir che duo' compagni d'un sol core,
D'un solo animo in tutte le facende
Deveno sempre mai vivendo insieme
Servarsi fede et in l'un l'altro haver speme.

84. Poi ambi prende per la man la Fata
Et quinci et quindi pel palazzo mena,
Mostrali dentro et fuor la stanza grata,
La stanza tutta di vaghezza piena,
Nè la più bella vidder nè più ornata
Altronde i cavallier nè tanto amena.
Vi veggono figure agli ochi vive
Che paion solo dello alitar prive.

85. La sala, in che vi dissi che Sylvana
Truovor mutata in serpentil figura,
D'una imensa grandezza et sì sovrana
Viddero et ornata di vaga pittura
Che l'opera gentile più che humana
Giudicarno i guerrier, che la natura
Escedea dei pittori, et a mirarla
Puosersi e intentamente a contemplarla.

86. Vedevano ivi quel alber di Giove
Che tenean dei pastori incoronati
D'oro et di gemme, come i' dissi altrove,
Al ciel acetti, agli humani ochi grati,
Di quai vedevansi anche le gran pruove,
E i gesti loro aperti et denudati,
Uno hedifficar ponti et sacri tempi,
L'altro proceder coi mutati tempi.

87. Havea quel primo sotto il scalzo piede
Di libri et di scritture un poggio fatto,
Ma a quel secondo chiaro vi si vede
D'armi un gran monte et un tempio disfatto
Più bel rissorgere ove si concede
Per quello indulto, et farsi indi ritratto
Di speme che ritorni il secol d'auro
Che tutto opresso havea li Hispano thauro.

88. Vedevasi un leon schiantare un ramo
Della honorata quercia et crollar quella
Per dar le ghiande a un porco magro et bramo,
Et alegrarsen quella donna bella
Ch' el sposo suo poi vidde mesto et gramo,
E adolorata ogni sua damigella,
E, che libera fu, soggetta farsi
La cupidigia astrinse, et alse et arse.

[F° 141 r°]89. Dalla crollata quercia pullularsi
Vedean le ghiande più vaghe et più belle
Et quella più ne l'aer dilattarsi,
Multiplicar le foglie come stelle;
Et nella terra sue radici farsi
Più grosse et ferme ; et nascer sopra quelle
Un tropheo di vettoria a gigli ornato,
Già da principi molti desiato.

90. Ivi un altro pastore incoronato,
Simile ai primi, in s'un carro di fuoco
Da terra in fine al ciel tutto elevato,
Quale spandendo il manto a poco a poco
Copria de Italia il più famoso lato
E a duo gentili giovani, in quel luoco,
Porger duo' lembi del bel manto d'oro,
Poi il car firmarsi nel celeste choro.

91. Paulo Terzo havea scritto nel diadema
Quel coronato, et un dei giovanetti
Col destro piè par ch' una scritta priema
Cui inscritto era : « Allessandro delli eletti
Cardini sacri in chi virtù non scema
Alcun di modi soi sacri et perfetti. »
Il secondo « Ranuccio » haveva scritto
Un epytaffio infra il piè manco e il dritto.

92. Al piè del gran pastor un altro vi era,
Pur giovanetto, che del sacro manto
Si godeva anco a l'ombra, et alla spera
Del bel fuoco del carro sacrosanto,
Et dimostra il pastor grata maniera
A quelli e a questo che portano il vanto
Di eterno honor, et il nomme ivi si legge
Del terzo : « Guid' Ascanio adempì il gregge. »

93. Stavan costoro a contemplar suspesi
Così l'hystorie come le figure,
Quale vive parean coi volti accesi;
Di color vaghe, con arte et misure
Ben liniate, i riguardanti intesi
Rendevan sì che et ei parean sculture.
Pur ridrizando un oltra più gli ochi
Vidder cose da saggi et non da sciocchi.

94. Un pastorel con una pietra viva
Rompea la fronte ad un gigante elato
La superbia di cui ciaschedun schiva,
Vedendolo esser forte et bene armato ;
Ma pur el pastorel di vita il priva
Et, col grave coltel che tenea a lato
Tagliatali l'altiera e orribil testa,
Riportarla fra i suoi con gioia et festa.

[F° 141 v°] 95. Cosl un griffon superbo e altiero tanto
Quanto altro mai quel degno pastor doma,
Et riduce a pietoso et mesto pianto
Una alta et gran collonna apresso Roma ;
Poi l'una et l'altra man premendo, quanto
Huoppo le par, su l'una et l'altra chioma,
Non le lassa ricor pur i cappelli
Ch' [h]anno su gli ochi lagrimosi et felli.

96. Ad un dei descendenti di Guerino
Crollar la quercia da l'orate ghiande.
Lo istesso coronato Camerino
Tollendoli si vede, et farsi grande
Di quello Ottavio in prima fanciullino,
Genero alla grande aquila, che spande
I vanni altier da l'uno a l'altro polo,
Cercando inverso il cielo alzarsi a volo.

97. Ma quel seguendo le vestigie e i modi
Del suo progenitor ceder si vede,
Per non schiantar ma conservar quei nodi
De l'alber suo pieno d'amore et fede,
A ciò que meglio in terra il piè si assodi ;
A chi il pastor poi mansueto riede
Di modo che li dà di sua famiglia
Una fanciulla saggia a meraviglia.

Poi di ducal galero [1].....

98. Che a guisa della bella unica Psyche
Era servata per divin mistero,
Nè a lei simil infra moderne o antiche

[1] Ces mots sont le reste d'une stance ainsi indiquée en marge, mais dont il n'a été écrit que ce premier hémistiche.

Altra mai fu d'ingegno acuto e altiero.
Le Gratie con le Muse a quella amiche
Seco seder parean nel magistero
Del gran pittor che quella sala pinse
Et non nati anco naturali effinse.

99. Mentre stan fisi i duo guerrier fregiati
L'hystorie a contemplar a loro ignote,
Altronde da Sylvana ritirati
Si rivoltaro ad ascoltar le note
Che sentivan di canti honesti et grati
Delle voci sonore hor piene, hor vote,
Con dolci acenti et soave harmonia,
Da suscitar chi è di morir in via.

100. Questo lo fece industriosamente
La gentil Fata per non rivellare
La cosa a lor futura a lei presente
Di quel che lor non tocca, et però trare
D'indi li cerca assai fervidamente,
Et ov' è l'harmonia quelli menare
S'ingegna ch'una camera vicina
Chiudeva in se la musica divina.

[F° 142 r°]101. Et sopra un letto riccamente adorno
Li fa posar la Fata et ella parte.
Non era giunto ancora al mezzo giorno
Di Phebe il carro, quando in quella parte
Lasciolli, et io li lascio et fo ritorno
Dov' Orlando lasciai dal fero Marte
Tutto infiammato contra Rio-Castello,
Vincer volendo il suo tyranno fello

102. Se vi ricorda ben, dissivi sopra
Ne l'altro canto come giunse Orlando
A Rio-Castel, per adempir quella opra
Lodevol tanto con il forte brando
Contra el tyranno, in cui favor se adopra
Tutto il suo stuol sentendo il corno, quando
Hebbero incarcerato Sacripante,
Compagno alhora del signor d'Anglante.

103. Doppo il lungo sonar del degno corno,
S'armano tutti i cento cavallieri

Et verso il conte sol cinquanta andorno
Ch'eran fra gli altri più gagliardi et feri,
Et gli altri in guardia del castel restorno,
Ma Sarpedonte fra quegli primieri,
Ch'uscì con lor, rimaste morto in terra,
Nè però terminossi alor la guerra.

104. Perchè i cinquanta alhora vendicare
Volendo il suo signor, posti in battaglia,
Contra del conte mossi a contrastare,
Tutti Orlando gli affetta, ancide et taglia,
Tal ch'un non si può vivo conservare
Per buona piastra o pur per fina maglia
Che egli habia in dosso, et così in quel contrasto
Fe il glorioso conte il terzo guasto.

105. Quel giovanetto ch'el consiglio diede
Contra al bon vechio, che delli cinquanta
Rimasti in guardia, perchè in lui havea fede
Quel tyranno, era capo, non si vanta
Più come prima, perchè aperto vede
Il gran valor del conte et forza tanta
Esser flaggel di Dio, et se li rende ;
Qual gratamente per la mano il prende.

106. Il benigno lo accetta pur con patto
Che se abandoni et arda lo empio luoco,
Et sia in quel proprio giorno quel disfatto
Per viva forza d'avampato fuoco,
Nè fra loro altrimente vuol sia fatto
Alcuno acordo o per molto o per poco,
Ma pria si renda Angelica e a Roberto
Sylvia et sia dov' è il Re il carcere aperto.

[F° 142 v°] 107. Non può Gelarco, che così detto era
Colui che tanto amava Sarpedonte,
Contravenire alla proposta altiera
Di quel vettorioso et degno conte,
Ma pur, perchè il thesoro ottener spera
Di quel morto tyrano, lieta fronte
Facendo, le due donne et Sacripante
Liberamente diede al sir d'Anglante.

108. Più di sei cento donne in Rio-Castello.....

Ferdinand CASTETS.

VARIÉTÉS

Les noces d'argent de Mistral et l'Allemagne

La Bibliothèque de la *Société des Langues Romanes* a reçu de M. Auguste Bertuch un intéressant document : un exemplaire de l'adresse que les visiteurs et hôtes allemands de MISTRAL, philologues et romanistes, professionnels ou amateurs, ont fait imprimer et lui ont offerte à l'occasion de ses noces d'argent.

En 1900, au banquet de la *Santo Estelo*, à Maguelone, on avait projeté de célébrer cet anniversaire par une grande fête félibréenne ; mais l'idée n'eut pas de suites ; et les amis allemands du maître de Maillane sont les seuls à s'être souvenus officiellement du 27 septembre 1876.

Voici le texte de cette adresse qui atteste la popularité de MISTRAL en Allemagne :

Au mèstre venera Frederi Mistral, pèr la fèsto de sí noço argentalo emé Na Marìo, nascudo Rivière, lou 27 de setèmbre 1901.

MÈSTRE VENERA,

Festejas au-jour-d'uei, pèr la grâci de Diéu, lou vint-e-sieisen retour doú jour ounte vous sias amouiera.

Aquelo fèsto se deù dire uno fèsto de famiho, ounte es la coustumo que lou roudelet entime di parènt e dis ami s'acampon à l'entour d'aquéli que festejon, pèr ié pourgi tourna mai lou testimòni courau de la part que de-longo prenon emai an presso i gau e peno d'aquéli que soun tant estrechamen uni per li nous doú maridage.

Permetès que naùtri peréu venguen nous apoundre à-n-aquéu roudelet famihau e jougne nòsti vot de bonur i vot d'aquéli qu'eston lou mai proche de voste cor ! Naùtri peréu avèn passa lou lindau de voste oustau amistous à l'oste d'aquel oustau, toco doú roumavage pèr toúti lis ami de la pouësio prouvençalo revieúdado pèr vosto obro, e que soun charme misterious nous a tambèn touca ; e dins lis ouro que nous fuguè douna d'esta au vostre, avèn pres uno visto em 'uno couneigudo inoùblidablo di fòrti fondamento ounte repauso lou bonur de

voste oustau, mounte uno superbo tradicioun de famiho, uno coumuniou entimo e afeciounado dis espous dins li pensié e li pantai dambedous e la pïouso óusservanço dis usage terrenau an crea un siau e segur recatadou di Muso, fach à meraviho pèr enaura vosto obro pouëtico counsacrado a la pichoto patrio e pourgi pèr aquelo obro uno perdurablo jouïssenço a toútis lis ami de la blouso e veraio pouësio.

Posque este jour, ounte vous e vosto venerado mouié vesès enrèire, dins la fierta de vosto joio entimo uno vido famihalo longo e benesido, posque este jour s'escoula pèr vous en touto gau, e posque lou bonur que fin qu'aro vous es esta larga tant aboundous demoura vostre, franc de touto ànci e de tout trebau, dins uno longo tiero de bèllis annado.

Lou 27 de setèmbre 1901.

Vostis oste e amiraire dì païs de la Lengo d'Alemagno

Heinrich Ahnen, Echternach.
Carl Appel, Breslau.
August Bertuch, Frankfurt a. M.
Marie Bertuch, —
Eduard Boehmer, Lichtenthal.
Ludwig Brautigam, Bremen.
Suzanne Brautigam-Romane, Bremen.
Johannes Fastenrath, Koln a. Rh.
Cordelia Haltenhoff, Genf.
Oskar Hennicke, Bremem.
Eduard Koschwitz, Marburg.
Wilhem Kreiten, Kirchrath.
Emil Levy, Freiburg i. B.
Henrich Morf, Zurich.
Karl Sachs, Brandenburg.
Siegfried Samosch, Berlin.
Hermann Suchier, Halle a. Saale.
Heinrich Vierordt, Karlsruhe.
Nicolaus Welter, Diekirch.
Julius Wolf, Charlottenburg.
Marie Wolf, —

Cette adresse a été composée avec le plus grand soin et un goût parfait, par MM. Breikopf et Hartel. — Elle forme une plaquette in-quarto de huit pages, tirée en deux couleurs et imprimée en caractères archaïques, et constitue en elle-même une véritable œuvre d'art.

BIBLIOGRAPHIE

ROMANIA. — XXX. 1 (janvier 1901). — P. 1. Ferdinand Lot. *Nouvelles études sur la provenance du cycle arthurien.* — XI. *Arthur en Cornwall.* — XII. *Sources cornouaillaises de Gaufrei de Monmouth ;* Cador dux Cornubiæ *et* Gorlois dux Cornubiæ. — XIII. *Kellivic, résidence d'Arthur.* — XIV. *Le blanc porc dans* Guingamor. — XV. *La bataille de Camlan.* — XVI. *Deux localités arthuriennes,* Caradigan *et* Dinatiron. — XVII. *La forêt de Calisse.* — XVIII. *Enide.* — P. 22. Arthur Piaget. *La* Belle dame sans merci *et ses imitations.* I. [Voici les conclusions de cet intéressant article : « Alain Chartier est né vers 1385 ; il est l'aîné des frères Chartier ; il est bien l'auteur de la rédaction latine du *Curial.* »]. — P. 49. Alfred Morel-Fatio. *Le débat entre Anton de Moros et Gonzalo Davila.* Série de neuf pièces satiriques, d'un ton assez grossier, dont cinq d'un *trobador* inconnu, Anton de Moros, et quatre réponses de Gonzalo Davila, dont on connaissait une petite pièce galante insérée dans un chansonnier du Musée Britannique. — P. 65. Salverda de Grave. *Les mots dialectaux du français en moyen-néerlandais.* [Mémoire plein de faits et d'idées, qui forme le pendant du précédent ouvrage de l'auteur intitulé : *Essai sur quelques groupes de mots empruntés par le néerlandais au latin écrit* (Amsterdam 1900), et qui amène l'auteur à cette conclusion : que la plupart des mots français empruntés par le néerlandais au moyen âge lui sont venus du Hainaut, province dont les comtes ont longtemps régné sur toute la Hollande et dont les villes avaient, à cette époque, une grande importance.

MÉLANGES. — P. 113. Ov. Densusianu. Primus *et* *antaneus *en roumain.* — P. 115. A. Dauzat. *Amaiza.* [Ce mot, qui signifie « fourmi » dans le centre de la France, viendrait d'un primitif germanique *amait* -, par l'intermédiaire d'un diminutif hypothétique *amaisīdī*]. — P. 119. A. Dauzat. *Urgere.* [M. D. a noté dans la bouche d'une vieille femme, à Vinzelles (Puy-de-Dôme), le mot *dourze*, « pousser, ramener (le bétail) vers l'étable », qu'il tire avec raison de *urgere* avec un *d* prosthétique. Il aurait pu comparer *moulze* = mulgere (passim)]. — P. 120. R.-J. Cuervo. *Canoa — Sabana.* — P. 127. F. Lot. *Le cri de la bête dans le* Daniel *du Stricker.* [Démonstration de l'origine celtique de cet épisode.]

COMPTES RENDUS. — P. 130. G. Schlessinger, *Die altfranzœsischen Wœrter in* Machsor Vitry *nach der Ausgabe des Vereins* Mekize Nirdamim (L. Brandin : utile contribution à l'étude des glosses hébréo-romanes, mais l'auteur n'a que des notions insuffisantes d'ancien français). — P. 132. G. Paris, *Orson de Beauvais* (H. Suchier : grands éloges; quelques petites corrections, dont M. G. P. conteste une partie et accepte les autres avec sa bonne grâce habituelle, ajoutant deux rectifications suggérées par M. A. Longnon.). — P. 138. R. Berger, *Canchons und Partures des altfranzœsischen Trouvere Adan de le Hale le Bochu d'Aras* (A. Jeanroy et G. Paris : les deux rapporteurs sont d'accord pour blâmer le style amphigourique et la subtilité ainsi que la prolixité du commentaire, souvent erroné, tout en rendant justice à la grande érudition de l'auteur et à la somme de travail dépensée.). — P. 149. Potanine, *Vostotchnye motivy v sredneviekovom evropeiskom epoesie.* (Les motifs orientaux dans l'épopée du moyen âge). (E. Anitchkof : matériaux précieux, mais thèse inacceptable tant par les philologues que par les folkloristes).

PÉRIODIQUES. — P. 151. *Zeitschrift für romanische Philologie*, XXIV, 4. (A. Thomas et G. Paris). — P. 154. *Siebenter Iahresbericht des Instituts für rumœnische Sprache zu Leipzig* (M. Roques). — P. 155. Chronique. — P. 158. Livres annoncés sommairement.

XXX, 2-3 (avril-juillet, 1901). — P. 161. M. Roques et G. Paris. *L'élément historique dans* Fierabras *et dans la branche II du* Couronnement Looïs. [I. *Fierabras.*— M. R. croit à une contamination des événements de 846 (arrivée des Sarrasins à Rome par le Tibre, pillage des trésors de Saint-Pierre et défaite des Sarrasins par le marquis Gui, sans doute le duc de Spolète) et la délivrance, par le Normand Robert Guiscard, du pape Grégoire VII, assiégé dans le Château-Croissant (Môle d'Hadrien) par l'empereur Henri IV après la prise de Rome, et du portique de Saint-Pierre. Robert Guiscard serait le prototype du Richard de Normandie de la chanson.— II. *Couronnement de Louis.* L'invasion sarrasine racontée dans la branche II de cette chanson de geste a pour base, comme la première partie de *Fierabras*, l'attaque de 846 contre Rome et non le siège de Capoue (Chape), qui n'est qu'un épisode antérieur auquel il est fait allusion au début. Le nom de Guafier, fait prisonnier à Chape et devenu roi de Salerne, le souvenir des luttes soutenues par les villes campaniennes, sont venus s'ajouter au récit du siège de 846, mais ne forment pas l'élément historique essentiel du poème. M. G. Paris déclare être arrivé à des conclusions très voisines, quoique un peu moins précises, dans une leçon faite au Collège de France, en décembre 1896.] — P. 184. R. Weeks. *Études sur* Aliscans (*à suivre*). Des nombreuses inconséquences intérieures du

poème et de ses contradictions avec les poèmes apparentés du *Covenant Vivien* et de *Foucon de Candie*, M. W. conclut que « là où *Aliscans* et les autres poèmes sont en désaccord, ce n'est pas à *Aliscans*, comme l'ont dit la plupart des critiques, qu'il faut demander la légende la plus ancienne, mais plutôt à ces poèmes. » Lorsqu'il y a désaccord entre ces derniers, c'est dans *Foucon de Candie* que se trouve la légende authentique, au moins pour tout ce qui touche à la bataille d'Aliscans]. — P. 198. A. Longnon. *La procession du bon abbé Ponce.* [M. L. établit le caractère historique de cette chanson en bourguignon du XIIIe siècle et en identifie le héros avec Ponce, abbé de Saint-Seine, dont on a des chartes de 1241, 1242 et 1243. — Au v. 49, *chamois*, dont M. L. dit qu'il peut désigner une bête de somme, est tout simplement le pluriel de *chameil*, chameau) ; cf. Orson de Beauvais, 1561, etc. L'emploi, peut-être abusif, de ce mot s'expliquerait par le caractère burlesque de la pièce]. — P. 213. E. Philipon. *Morphologie du dialecte lyonnais aux XIIIe et XIVe siècles.* [Savante étude, pour faire suite à la *Phonétique lyonnaise au XIVe siècle*, du même auteur, publiée dans la *Romania*, t. XIII, pp. 542-590, mais basée sur un plus grand nombre de textes]. — P. 225. Paul Meyer. *Notice du ms. 10295-304 de la Bibliothèque royale de Belgique* (Légendes en prose et en vers). [Manuscrit sur papier de la première moitié du XVe siècle, contenant (outre l'*Ysopet* de Marie de France, l'*Image du monde* et la traduction, par Renaud de Louhans, de la *Consolation* de Boece), un poème didactique et moral inconnu, la *Bible des laies gens* et 41 Vies de saints, dont plusieurs ne se trouvent pas ailleurs. A signaler surtout une *Vie de sainte Madeleine*, qui s'écarte des vies latines sur plusieurs points, en particulier en ceci que, « dans le miracle connu sous le nom de « Miracle du seigneur de Marseille », la ville où habitait ce seigneur est non pas Marseille, comme dans la plupart des textes latins ou français, non pas *Ballata*, *Barlate*, *Balete*, comme dans l'*Abbreviatio in vilis sanctorum* et textes dérivés, non pas Aquilée, comme dans une des versions françaises, mais Arles, ville qui est ici appelée Arles le blanc. » Est-ce que ce choix d'Arles ne viendrait pas d'une erreur de lecture de *Barlate* = *Arlate* dans un texte latin ?] — P. A. Piaget. *La* Belle dame sans merci *et ses imitations* (suite). — II. *Le* Parlement d'amour *de Baudet Herenc* (deux fois imprimé). — III. *La dame loyale en amour.* [Ce fascicule contient les 111 premiers huitains de ce poème anonyme, qui est une réponse au *Parlement d'amour*. La fin sera publiée prochainement]. — P. 352. G. Paris et M. Schwob. *Villoniana.* [M. G. Paris, à l'occasion de la récente publication qu'il a faite d'un livre sur Villon dans la collection des *Grands écrivains français* de la librairie Hachette, donne une revision minutieuse et, naturellement,

des plus intéressantes, de l'édition de M. Longnon (1892). Il y joint quelques notes de M. Marcel Schwob sur le *Testament* (c'est ainsi qu'il convient d'appeler le *Grand Testament*, en laissant au *Petit Testament* le nom de *Lais*, que lui a donné le poète)].

MÉLANGES. — P. 393. P. Meyer. C *et* G *suivis d'*A *en provençal*. [M. P. M. complète sur quelques points (Alpes-Maritimes et Basses-Alpes) les recherches qu'il a publiées en 1895 sur ce sujet (*Romania*, XXIV, 529 sqq.), et fait cette constatation curieuse, que la prononciation *ca*, *ga* gagne du terrain sur *cha*, *ja*, comme paraissant plus élégante. M. A. Thomas avait déjà fait une observation semblable pour la Haute-Auvergne]. — P. 398. A. Thomas. Ls *suffixe* -esimus *en français*. [M. T. constate que, dans la région orientale, où l'*e* long entravé se diphtongue, on trouve assez souvent pour les noms de nombre ordinaire des formes en *oime*, *aime*. Ce suffixe n'a pas eu d'influence directe sur le suffixe actuel en *ième*]. — P. 400. P. Meyer. *Provençal* nadui. [*Naclui* dans *Flamenca*, 3680, doit être lu *nadiu* = nativus, et signifie « drap du pays »] — P. 401, A. Delboulle. *Davoisne*. [Le v. 8530 du *Roman de la Rose* (éd. Marteau), *Beloces d'Avesnes*, *jorroises*, doit être lu : *Beloces*, *davesnes*, *jorroises*. Davesnes = δαμάσχηνον, gr. mod. pour δαμασχηνόν (prune de Damas). La davoine est une espèce médiocre de prunes très commune en Normandie]. — P. 403. A. Delboulle. *Un proverbe altéré. A beau (bon) demandeur, beau (bon) refuseur*, est pour : *A baut demandeur, baut refuseur*. — P. 404. Eug. Ritter. Romancium *et* Gallicum. [Dans un document genevois de 1460, *romancium* désigne le parler local, *gallicum* le français de France]. — P. 404. G. Paris. *Mayence et Nimègue, dans le* Chevalier au Cygne. [Bien qu'on ait le plus souvent, dans les manuscrits, substitué Nimègue à Mayence, la version proprement française de la légende plaçait à Mayence le débarquement du Chevalier au Cygne et son combat judiciaire, inséré plus tard dans le récit.] — P. 409. E. Muret. *Un fragment de Marco Polo* [C'est un feuillet double, servant de reliure à un cahier de comptes, de la fin du XVIe siècle, à la bibliothèque de Vevey (Suisse). La première moitié correspond à la fin du ch. 121 et au ch. 122 presque entier de l'éd. Pauthier, la seconde, à la fin du ch. 134 et aux ch. 135, 136, 137 et aux premières lignes du ch. 138.

COMPTES RENDUS. — P. 415. O. Densusianu, *Histoire de la langue roumaine*, fasc. I (G. Paris : Grands éloges). — P. 418. W. Meyer-Lübke. *Die Betonung im Gallischen* (A. Thomas : Eloges avec quelques réserves et rectifications de détail). — P. 423. F. Noack. *Der Strophenausgang in seinem Verhæltnis zum Refrain und Strophengrundstock in der refrainhaltigen altfranzœsischen Lyrik* (A. Jeanroy : utile

pour le grand nombre de faits réunis et classés, non sans quelques erreurs; nombreuses corrections aux 66 chansons à refrain publiées en appendice par M. E. Stengel). — P. 430. H. E. Todd. *La Vie de sainte Catherine d'Alexandrie* (G. Paris : utile, nombreuses corrections au texte). — P. 432. Kr. Nyrop. *Observations sur quelques vers de la farce de Maître Pierre Pathelin* (G. Paris : éloges, quelques additions et corrections). — P. 334. Jean Ducamin, *Libro de Buen Amor*, de Juan Ruiz, archiprêtre de Hita (R. Menéndez Pidal : travail définitif). — P. 440. Leite de Vasconcellos. *Estudios de philologia mirandesa* (A. Dauzat : grands éloges).

Périodiques. — P. 444. *Zeitschrift für romanische Philologie*, XXV, 1-3 (G. Paris). — P. 448. *Archivio glottologico italiano*, t. XII (1890-2) et t. XIII (M. Roques). — P. 454. *Literaturblatt für germanische und romanische Philologie*, XXI (1900) (E. Muret). — P. 457. *Revue de Philologie française et de Littérature*, p. p. Clédat, t. XIII (1899) et t. XIV (1900) (P. Meyer). — P. 459. Bulletin de la Société des anciens textes français, 1900. — *Bulletin historique et philologique* (Comité des travaux historiques), 1899. — *Bulletin archéologique du Comité des travaux historiques et scientifiques*, 1897-1900 (P. Meyer). — P. 462. *Chronique*. — P. 469. Livres annoncés sommairement.

XXX, 4 (octobre 1901). — P. 481. F. Lot. *Date de la chute des intervocales en français*. [Le dépouillement des *Chartes de Cluny*, actuellement en cours de publication, et des chartes du pays de Langres ont permis à l'auteur de ce mémoire de conclure que la chute du *d* intervocal était un fait accompli dès le début du Xe siècle (et non à la fin du XIe seulement, comme on le croyait), au moins dans la région de Langres à Mâcon; il en est de même pour le *t* intervocal.] — P. 489. Paul Meyer. *Fragment d'un ms.* d'Aie d'Avignon. [Il s'agit de 320 vers trouvés dans une reliure des Archives de Vuillafans (Doubs), par M. Jules Gauthier, et qui correspondent aux vers 1765-2087 de l'édition P. Meyer et Guessard. Le ms. du fragment, supérieur comme langue au manuscrit de Paris (qui est unique, à part les courts extraits de Fauchet et les fragments de Bruxelles et de Venise issus d'un même manuscrit), et plus ancien d'environ un demi-siècle, lui est cependant souvent inférieur pour les leçons et en est indépendant.] — P. 504. Otto Klob. *A Vida da sancto Amaro*, texte portugais du XIVe siècle. — P. 519. Hermann Suchier. *La fille sans mains*. [M. H. S. commence par une version catalane, tirée du ms. de la Bibliothèque nationale, *fs espagnol* 682, l'impression des matériaux réunis par lui sur ce conte populaire, dont il a traité dans son introduction aux *Œuvres poétiques de Beaumanoir* (et de quelques autres textes découverts depuis), et promet de revenir sur les questions générales qu'il

soulève. Cette version peut être intitulée, d'après la rubrique : *La Istoria de la filla de l'emperador Contasti* (Constantin)]. — P. 539. Lazare Sainéan. *Les éléments orientaux en roumain* (1er article).

COMPTES RENDUS. — P. 567. *Miscellanea linguistica in onore di Graziadio Ascoli.* [M. G. Paris rend compte des 23 articles (sur 35 que contient ce beau recueil) qui intéressent les études romanes. A l'indication de son propre article (ficatum *en roman*), il joint quelques observations que lui ont adressées à ce sujet divers savants.] — P. 578. F. Geo. Mohl. *Les origines romanes. La première personne du pluriel en gallo-roman.* [G. Paris : critique aussi juste que sévère de ce livre systématique, écrit pour illustrer par un exemple, certain aux yeux de l'auteur, la règle qu'il avait « érigée en principe » dans un premier ouvrage (voy. ci-dessous) : « *Toute désinence latine semblable à la désinence celtique correspondante est régulièrement contaminée par celle-ci dans les pays gaulois.* » M. G. P. émet le vœu « que M. Mohl se décide à mettre au service de la méthode vraiment philologique les vastes connaissances, la belle imagination et la puissance de combinaison dont ses écrits nous donnent tant de témoignages. » — P. 588. E. Stengel. *Das altfranzœsische Rolandslied* (édition critique), I (Texte) [L. Brandin : vifs éloges de cette œuvre patiemment élaborée avec une compétence exceptionnelle]. — P. 590. *Raccolta di studii critici dedicata ad Alessandro d'Ancona, festeggiandosi il XL anniversario del suo ensegnamento.* [G. Paris rend compte avec éloge de 22 des 52 mémoires contenus dans ce recueil]. — P. 597. *Carmina de Mensibus* di Bonvesin de la Riva, a cura di Leandro Biandene. [G. Paris : l'éditeur attribue à tort à Bonvesin bien des fautes de versification qui sont le fait du scribe, et d'autres qui étaient admises par la prosodie du moyen âge et qui ne sont nullement dues, comme il le croit, à l'influence de la versification rythmique.]

PÉRIODIQUES. — P. 603. *Zeitschrift für romanische Philologie*, XXV, 4 [G. Paris]. — P. 608. *Archivio glottologico italiano*, t. XIV et XV, 1 et 2 [Mario Roques]. — P. 617. *Supplementi periodici all' Archivio glottologico italiano...* ordinati da G. J. Ascoli, I-VI [M. Roques]. — P. 620. Chronique. — P. 624. Livres annoncés sommairement.

Léopold CONSTANS.

I. **Durrieux (A.).** — Dictionnaire étymologique de la langue gasconne, *Auch, G. Foix*, 1er vol. 1899 [372 p.], 2e vol. 1901 [544 p.].

Il i a un personnage d'Alphonse Daudet qui a appris à faire *tutupanpan* en écoutant chanter le *rossignoou*. M. Alcée Durrieux, avocat à la cour d'appel de Paris, en fréquentant des « Gersois Parisiens »

a découvert que le gascon n'est autre chose que du grec ou plutôt du celto-grec. Le latin aussi sort du grec, ô Philaminthe, & un peu du gascon. Pour le français, cé n'est qu'un maleureux enfant trouvé, bâtard du Gaulois & du Gascon, abandonné justement par ses pères, mais qu'une insolente fortune a élevé du rang de vil patois à celui de langue littéraire & presque nationale. Cette importante trouvaille a valu à M. Durrieux dix ans et plus de travail et de patientes recherches, qui viennent d'aboutir à deux volumes d'aspect matériel assez avenant. Le contenu ne manque pas non plus de gaîté. Ainsi dans le premier tome on nous démontre, en citant l'autorité d'Ammien Marcellin, que les filologues & les linguistes sont des ânes bâtés. Le second volume, dans lequel l'auteur dresse son édifice sur les démolitions & les ruines accumulées dans le premier, n'est pas moins réjouissant. Le grec qu'on i lit n'est pas de Démosthène, mais d'un avocat plus moderne : il faut bien suivre le progrès. Le « Celte », ah ! mes amis, si vous voulez vous en faire une pinte.., voyez ce « Celte ». Le sanskrit, M. Durrieux nous prévient qu'il n'est pas de lui ; il n'a pourtant jamais retenti sur les rives du Gange ou de l'Indus ; c'est une plante qui ne pouvait pousser qu'aux bords de la Garonne. Quant aux étimologies, elles ne sont pas aussi nombreuses qu'on aurait pu le craindre, mais pour la plupart bien gasconnes & portant avec elles un parfum de cassoulet & de blanquette[1].

II. **Laurent** (**D.**) **et Hartmann** (**G.**). — Vocabulaire étymologique de la langue grecque & de la langue latine, *Paris, Delagrave,* 1900 [XXVIII, 498 p.].

L'ouvrage de M. Durrieux, fait par un amateur sur un patois qui n'intéresse que des amateurs & quelques spécialistes, publié chez un éditeur de la région, ne sortira évidemment jamais du cercle des amateurs. Loin qu'il puisse nuire à quelqu'un, ce livre est une aubaine pour les receveurs d'enregistrement, les avocats sans causes, les abbés, les capitaines retraités, et toute cette armée de désœuvrés à qui l'insuffisance ou la monotonie de leurs occupations laisse en même temps que de nombreux loisirs un besoin d'activité qu'il faut à tout prix satisfaire. Ils vont trouver là une mine inépuisable, & à force de la creuser & d'i consacrer cette énergie qui ne trouvait pas à

[1] Cet article était achevé quand « La terro d'oc » est venue nous annoncer la mort d'Alcée Durrieux ; nous nous associons au deuil de ses amis en ce qui concerne l'homme ; mais nous devons leur faire observer que c'est mal servir le « savant » que d'apporter à l'appui de sa tèse une pièce de Charlemagne qui est du XIIIe siècle.

s'employer ailleurs, ils feront d'importantes découvertes dont déborderont les colonnes des feuilles & des revues locales. En définitive tout cela est bien inoffensif &, comme me le disait l'autre jour un de mes amis qui a le travers d'être antialcooliste : « Après tout, il vaut mieux que ces gens-là fassent ça que d'aller au café ».

Le livre de MM. Laurent & Hartmann n'est pas dans les mêmes conditions ; il porte sur deux langues classiques, le grec & le latin, il répond à un besoin, puisqu'il n'i a en France ni dictionnaire étimologique grec ni dictionnaire étimologique latin, il paraît chez un éditeur classique, dans un format classique, avec une reliure classique. Or ce livre n'est qu'un ramassis de tous les rapprochements les plus ineptes qui aient jamais été proposés par les étimologistes les plus ignorants, les plus imbéciles ou les plus fumistes. On lit à la p. VIII que le sanskrit, le grec et le latin « sont trois langues sœurs » & par conséquent ne sortent pas l'un de l'autre, ce qui est très juste ; mais on voit aux p. XXI & XXII que la voyelle *a* (la voyelle du sanskrit) se « dégrade » en *e, o, ŭ, ü, i* en grec & en latin ; que dans les mêmes langues les gutturales se « dégradent » en labiales, les labiales en dentales, les dentales en liquides & en siflantes, & c'est toujours le sanskrit qui est le point de départ. Voulez-vous des étimologies ? p. XX λείπω en face de sk. *lip* ! (Sk. *lip-*, qui est en védique *rip-*, signifie « oindre » et est apparenté à gr. λίπος « graisse » ; λείπω « je laisse » correspond à sk. *ric-, riṇákti* « laisser ») ; p. XXI sk. *dakatam* en face de lat. *centum*, & p. XXIII le même *dacatam* (mais avec un *c*) en face de *viginti* ! (Lat. *centum* correspond à sk. *çatám* & *viginti* à sk. *vimçati-* ; *dakatam* ou *dacatam* n'existe pas en sanskrit). Tenez-vous à sortir de la préface & de l'introduction pour pénétrer dans le dictionnaire proprement dit ? Reprenons les mêmes mots ; λίπος « graisse » nous renvoie à une racine *ghar* « mouiller », λείπω « je laisse » nous renvoie non plus à *lip* mais à une racine *ragh* « séparer » ! En face de la racine *ghar* vous trouvez, p. 290, γάρος « sauce », κλύζω « je lave », γλυκύς « doux », γλῖνος « érable », lat. *cloaca* « égout », *dulcis* « doux », *arundo* « roseau », *oliva* « olive », etc. En face de la racine *ragh* vous trouvez, p. 386, λίγδος « mortier », λήκυθος « burette », λέκιθος « purée », λαχαίνω « creuser », λίγνη « frange », λίγξ « de travers », lat. *ricinus* « tique », *ruga* « ride », *pollex* « pouce », *lama* « bourbier », *lanx* « plat », *locus* « lieu », *lacerna* « ventre », *luxus* « excès », *limen* « seuil », *liceor* « acheter », etc. Nos lecteurs nous en voudraient de poursuivre. Ils en ont assez pour se demander avec effroi ce que c'est que ces racines, ce que c'est que ce sanskrit, ce que c'est que ce cauchemar. Et dire que cet ouvrage, lancé par un éditeur classique, va pénétrer dans les classes supérieures de nos licées pour achever de dérouter &

d'aürir nos maleureux enfants ! Dire qu'aux concours d'agrégation les examinateurs chargés des questions de grammaire, filologie & istoire des langues, & que l'on choisit trop souvent parmi les profes-seurs qui ont fait preuve de la plus aute incompétence en ces matières, vont trouver dans ce ramas une source intarissable de « colles » ingénieuses à poser aux candidats !

La publication d'un pareil livre en France & en 1900 est un scan-dale et une action coupable ; l'éditeur, qui n'en est du reste pas à son coup d'essai puisque c'est déjà chez Delagrave qu'avaient paru les élucubrations étimologiques de l'abbé Espagnolle, mérite d'être flagellé sans réserve. Quant aux auteurs, ils n'ont qu'une excuse, une seule, c'est que s'ils avaient fait un bon livre au lieu d'un monstre, ils n'auraient pas trouvé pour lui d'éditeur.

Maurice GRAMMONT.

A. MACÉ. — *Essai sur Suétone.* Paris, Fontemoing, 1900.

Nous avons cherché en vain par où rattacher l'examen de ce livre à l'étude des langues romanes. Si du moins il contenait un chapitre sur la langue de Suétone ! Mais même sous ce titre : La prose métri-que et le style de Suétone, il n'y a guère que des observations, curieuses d'ailleurs, sur sa prose métrique, et des renvois à quelques remarques éparses sur son style. Disons donc simplement, puisqu'on nous demande un compte rendu, en quoi l'ouvrage consiste. D'une part, M. Macé épluche, avec une grande prodigalité d'hypothèses et une prolixité effrayante, les maigres données biographiques que nous possédons sur Suétone. De cette discussion le résultat le plus nou-veau est que l'historien serait né neuf ans plus tôt qu'on ne l'admettait jusqu'ici. D'autre part, et ceci est une matière autrement riche, M. Macé passe en revue les nombreux écrits de Suétone et essaie d'en déter-miner la chronologie, l'objet, la valeur historique, scientifique et littéraire. Cette seconde partie, relativement plus brève, sinon plus concise, et qui témoigne de même que l'autre d'une grande somme de travail, n'épuise pourtant pas le sujet, il s'en faut. Mais elle est plus utile, peut-être.

T.

LEWIS F. MOTT. — **The Provençal Lyrik.** New-York, William R. Jenkins, 1901, in-8°, 57 p.

Les Américains ont peu contribué jusqu'ici à l'étude de l'ancienne littérature provençale. Le présent travail, écrit par un professeur d'anglais de l'Université de New-York, a été lu devant la *Société de littérature comparée* de cette ville : il n'apprendra rien de nouveau

aux provençalistes : c'est un agréable résumé des caractères de la lyrique provençale. Quelques traductions viennent s'intercaler dans le texte. Nous souhaitons qu'elles inspirent aux compatriotes de l'auteur — qui ont montré tant de goût pour le provençal — le désir de connaître de près l'ancienne littérature provençale.

J. ANGLADE.

LIVRES ANNONCÉS SOMMAIREMENT

Levi (Ugo). — I monumenti più antichi del dialetto di Chioggia, *Venezia*, 1901 [84 p].

Les monuments les plus anciens du dialecte de Chioggia sont les trois « Mariegole » di S. Nicolado dei Galafadi, di Ste Croce, di San Marco dei Calegheri. M. Levi les publie ; les deux dernières étaient inédites. Il fait suivre ces textes de leur « illustrazione glottologica », c'est-à-dire de tableaux où il réunit les principales particularités fonétiques, morfologiques et sintaxiques qu'il i a remarquées. Il termine par un glossaire.

Cette brochure n'est que la première d'une série d'études que l'auteur se propose de faire paraître sur les patois du golfe de Venise, à savoir : celui de Chioggia, celui de Sottomarina, celui de Pelestrina, celui de Lio Mazor et celui de Burano.

M.G.

Notice sur l'abbaye de Quarante (Montpellier, Imprimerie de la Manufacture de la Charité, 1899, in-8°, 66 p.). — Sous ce titre, M. l'abbé VABRE, curé de Quarante, a écrit une intéressante monographie sur une abbaye qui a eu quelque importance dans la région narbonnaise. En s'appuyant sur des textes déjà connus ou sur des documents mis obligeamment à sa disposition par M. CAMILLE LAFORGUE, il a pu refaire l'histoire de cette abbaye depuis le Xe siècle jusqu'à la Révolution. M. Vabre prépare d'ailleurs une histoire de Quarante depuis les origines (le village date des premiers siècles de notre ère) jusqu'à nos jours. La plupart des documents seront empruntés à la riche bibiothèque de M. LAFORGUE.

Mélanges d'étymologie française, par ANTOINE THOMAS, professeur de littérature du moyen âge et philologie romane à la Faculté (tome XIV de la *Bibliothèque de la Faculté des lettres de l'Université de Paris*). 1 vol. gr. in-8° : 7 francs (Félix Alcan, éditeur).

L'auteur a réuni dans cet ouvrage 259 notices étymologiques. S'il lui a donné le titre de *Mélanges*, c'est qu'aucun dessein prémédité n'a

présidé au choix des mots qu'il a étudiés. Les mots français n'y sont pas en majorité, et c'est surtout à l'ancien français, à l'ancien provençal et au fonds si riche de nos parlers provinciaux qu'il a demandé les matériaux de son travail.

Le nombre des notices paraît peu considérable en comparaison de ce que nous ignorons encore ; mais si l'on songe à la somme de recherches qu'a nécessitées la moindre d'entre elles, aux précautions de toutes sortes que doit prendre l'étymologiste pour éclairer sa marche, on se rendra compte de l'importance de ce travail. M. Antoine Thomas s'est principalement appuyé dans ses recherches sur la phonétique et sur la sémantique, qui sont inséparables de tout travail étymologique.

Une table index des auteurs, des index géographique, lexicographique et grammatical terminent l'ouvrage, et, à côté de l'intérêt qu'ils offrent, donnent la mesure de la quantité de documents étudiés pour arriver aux résultats présentés.

CHRONIQUE

M. Ed. Huguet, professeur de philologie à l'Université de Caen, a pris l'initiative très louable de la fondation d'une Société consacrée à l'étude des auteurs français modernes. Il nous adresse le programme suivant, que nous nous faisons un plaisir d'insérer et de recommander :

« On sait quels services rend depuis vingt-cinq ans la Société des anciens textes français. Une « Société des textes français modernes » pourrait rendre des services analogues en réimprimant celles des œuvres des quatre derniers siècles qui sont rares, coûteuses ou mal éditées. Elle aurait surtout à publier des œuvres du XVIe siècle et du XVIIe, mais elle ne s'interdirait pas la publication de textes plus récents.

« Elle pourrait, par exemple, faciliter beaucoup l'étude de la période romantique, si elle réimprimait des poésies devenues presque introuvables, et des articles qu'il est souvent difficile d'aller chercher dans le journal, la revue où ils ont paru.

« Il est impossible de dresser, dès maintenant, une liste des œuvres que cette Société pourrait se proposer de publier. C'est la collaboration des sociétaires qui établirait cette liste avec le plus de sûreté, chacun indiquant, pour la période qu'il étudie particulièrement, les lacunes qu'il est urgent de combler. Le principe que l'on pourrait adopter au début serait de ne pas s'occuper des auteurs dont on peut se procurer facilement un texte au moins passable.

« Le premier soin de la Société devrait être de donner les textes eux-mêmes ; elle commencerait donc par publier des éditions presque sans

notes, indiquant seulement, au bas de chaque page, les variantes indispensables. La qualité essentielle de ces éditions serait d'être correctes et bien imprimées. Plus tard, il serait possible d'entreprendre une nouvelle série de publications, et de donner des éditions accompagnées d'études biographiques, de notes et de glossaires.

« La cotisation annuelle pourrait être de 10 francs. Les membres de la Société recevraient gratuitement tous les volumes publiés. »

M. Eugène Rigal, professeur à la Faculté des lettres de l'Université de Montpellier, veut bien se charger de recevoir et de centraliser les adhésions pour notre ville et pour la région de Languedoc.

***

M. Angelo de Gubernatis, le savant professeur italien dont le nom est bien connu de nos lecteurs, nous adresse un chaleureux appel en faveur d'une Société dont il est le fondateur, et dont le but est « de développer la civilisation latine, de la faire mieux connaître, et de favoriser le progrès de tous les intérêts moraux et idéaux des peuples latins. »

La Société des Langues Romanes, dans un domaine plus circonscrit, mais mieux délimité et plus scientifique, poursuit depuis trop longtemps une œuvre analogue, pour ne pas encourager cette tentative nouvelle, encore qu'elle semble un peu flottante dans son programme, et peut-être bien ambitieuse : mais ces vastes ambitions n'en sont pas en somme moins dignes d'intérêt. Nous ne saurions donc mieux faire que de reproduire le manifeste même de la nouvelle Société, la *Società Latina*. Nous ne le traduisons pas : la langue italienne est familière à nos lecteurs ; ce serait trop risquer de trahir la pensée de l'auteur que de vouloir la traduire, et d'ailleurs ce morceau de littérature chaleureuse et entraînante a sa valeur propre. Le voici donc dans son texte original :

SOCIETÀ LATINA

RESIDENTE IN ROMA

PER PROMUOVERE TUTTI GLI INTERESSI MORALI ED IDEALI DE'POPOLI LATINI

Sta per fondarsi in Roma una nuova *Società*, che prenderà nome di *Latina*, oggetto della quale sarà promuovere ogni forma di attività, ogni energia spirituale fra i popoli latini, farne conoscere gl' intenti, le opere, gli studii, rendere più diffuse e popolari tutte le scoperte e le nuove indagini nel campo delle letterature neo-latine, dovute a studiosi specialisti, l'opera meritoria dei quali è troppo ignorata, rivelare in tutti i suoi aspetti più nobili il moto presente del genio latino, riunire le forze intellettuali ad uno stesso scopo civile, al risorgimento consapevole della nostra gente.

La Società verrà regolarmente constituita e incomincierà, coadiuvata da un autorevole Consiglio, i suoi lavori, appena mi saranno pervenute, dalle varie regioni italiane e dalle varie nazioni latine, come dai cul-

tori delle lingue neo-latine di ogni paese, non meno di trecento adesioni di soci che avranno nome di fondatori e promotori.

Ho buona fiducia che, dentro il gennaio, si possa dare principio ai lavori della Società, la quale non si propone già, in alcun modo, e mi preme di avvertirlo subito, di osteggiare, suscitando contro di essa sentimenti ostili, alcun' altra razza civile, ma solamente coordinare tutte le forze latine ai più alti scopi ideali, renderne piu armonico il lavoro, dare un accento più vivo ad ogni loro affermazione artistica, letteraria e scientifica.

Se dalla Francia giungono già a noi desiderate, sollecite e frequenti notizie (e, per mezzo della Società Latina, si faranno anche più copiose e vivaci) lo stesso non avviene per l'opera intellettuale e civile che si compie, lentamente e più oscuramente, in altri paesi latini, la Spagna ed il Portogallo, il Belgio e la Svizzera romanza, i Grigioni e la Svizzera italiana, le regioni italiane dell'Impero austriaco e la Romania, lontana, ma pure congiunta all'Italia e specialmente a Roma, l'alma *Mater*, con strettissimi vincoli d'affetto, e finalmente, in tutta l'America Latina, dove già tanta parte d'Italia si è versata, tanto nuovo popolo latino sorge operoso e fecondo a nuova civiltà.

La Società attenderà specialmente all'opera sua, civile e pacifica, per mezzo di un periodico quindicinale, che s'intitolerà *Cronache della Civiltà Latina*, e con l'aiuto di conferenze che si terranno, almeno una volta al mese, in Roma dal primo gennaio alla fine di giugno d'ogni anno, per diffondere meglio e più largamente la conoscenza delle cose latine, promuovendo, inoltre, secondo i mezzi di cui la nuova Società potrà disporre, tutte le più gentili e più nobili manifestazioni dell'idea latina.

Le *Cronache* si publicheranno in lingua italiana; ma vi s'accoglieranno pure note in lingua latina, francese, provenzale e spagnuola, quando alcuno de' collaboratori latini non possa servirsi della lingua italiana; una parte delle Cronache riguarderà il mondo antico latino, un'altra parte il mondo neo-latino, e la terza, in modo più largo e necessariamente più vivo, il mondo latino moderno europeo ed americano.

Tutti i Soci fondatori e promotori, avranno diritto di ricevere gratuitamente le *Cronache della Civiltà Latina* e di assistere pure gratuitamente alle conferenze che saranno tenute in una sala da destinarsi in Roma; altre potrà promuoverne essa stessa in altre città italiane e straniere, dove si fonderanno pure speciali sezioni corrispondenti della *Società Latina* residente in Roma, quando ogni sezione possa contare su venti soci.

Un Consiglio composto di uomini eminenti, scelti fra i più cospicui uomini di scienza, tra gli uomini politici e diplomatici residenti in

Roma, che sentono più fortemente la latinità e il bisogno di stringere i vincoli delle varie società latine, si riunirà ogni mese in Roma, e veglierà al buon andamento della Società.

Ogni socio fondatore e promotore pagherà, d'anno in anno, senz'altri obblighi ed impegni, *dieci lire,* al ricevimento del primo fascicolo di ogni annata delle *Cronache.*

Tali sono le basi fondamentali sopra le quali la nuova Società intende ordinarsi. Io non dubito che quanti, anche non latini, amano la gloria latina, quanti mirano ad espandere, non già l'impero materiale latino, ma l'efficacia dell'opera geniale e civile del genio latino nel mondo, godranno ci trovarsi associati in un'opera, la quale renderà meglio manifesta, e, in modo costante e simpatico, a ciascuno di noi la virtù latina, e contribuendo pure ad allargarne in noi la coscienza, ringagliardirà la nostra fibra, non ancora degenere, nè infiacchita, e la renderà forse più capace di opere gagliarde e di nuovi lieti portenti.

ANGELO DE GUBERNATIS.

A ce noble manifeste est jointe une formule d'adhésion dont voic la traduction : « Le soussigné, ayant pris connaissance du premier manifeste par lequel est annoncée la constitution d'une *Società Latina,* déclare qu'il désire collaborer à ses intentions, aux conditions ci-dessus décrites, et demande à être inscrit au nombre des membres fondateurs et promoteurs. »

Les noms des trois cents premiers membres fondateurs et promoteurs seront publiés dans le premier fascicule de *Cronache.*

La Société des Langues Romanes se chargera volontiers de transmettre à M. de Gubernatis les noms, s'il s'en trouve, des adhérents montpelliérains et languedociens de la *Società Latina.* On peut les adresser directement à M. le professeur de Gubernatis, via san Martino al Macao, 11, Rome.

* * *

Le *Litteraturblatt für germanische und romanische Philologie* de novembre 1901 contient un intéressant article du professeur K. Sachs, sur quelques publications provençales nouvelles[1]. M. S. compare les revendications félibréennes aux revendications des Flamands pour se soustraire « au joug du Français » en Belgique. La comparaison est plutôt défectueuse. La question flamingante a pris un caractère politique,—et par certains côtés international— que n'a jamais eu la question félibréenne. Il est aussi quelque peu exagéré de dire du livre de M. Gaston Jourdanne (*Histoire du Félibrige*) qu'il est *sehr oft höchst unzuverlässig;* les félibres de Cannes qui l'ont assuré à M. K. Sachs

[1] *Armana Prouvençau, Armana Marsihès, Reglamen de l'Escolo de Lerin,* etc.

ont parlé en Méridionaux : et puis il y a peut-être par là-bas quelques petites chapelles.....

A noter çà et là quelques inexactitudes : ANTONIN PERBOS est méconnaissable (c. 382) sous la forme *Antonius Ferbosc.* Les *separatistiche Bestrebungen* signalées c. 382 n'existent que dans l'imagination des étrangers. Félix Gras est mort et l'*Aïoli* a cessé de paraître.

Quelques Montpelliérains apprendront avec plaisir — d'après le même article — que l'*Aube Méridionale* paraît à Montpellier, 10, rue du Four-Saint-Eloi.

*
* *

Nos lecteurs connaissent le beau *Libre nouvial* dans lequel M. Laforgue a réuni les hommages adressés à sa fille, Mme la vicomtesse d'Armagnac, lors de son mariage. Une publication analogue doit consacrer le souvenir du mariage de la seconde fille de M. Laforgue avec M. le baron de Rivières. Nos lecteurs nous saurons gré de leur donner la primeur de quelques aimables vers en provençal du XIIe siècle adressés aux nouveaux époux par M. le professeur Léopold Constans, de l'Université d'Aix-Marseille :

Pour les noces de M. le baron de RIVIÈRES
et de Mlle Marie LAFORGUE

AS BELS NOVIS

Amors vola en lonc, en larc,
Per l'aire suau qu'encanta,
Pois s'en ven dreit a Quaranta.
Sobtan a bandat son arc :
La sageta d'aur isnela
Ieis e vola coma vent
E fier el cor la donzela
E lo donzel avinent.

Sotz un albespin en flor,
Lo rossinholet salvage
Canta dedinz lo boscatge
Lo triomphe de l'Amor :
Ieu al nóvi, a la novieta,
Pel dolz liam estreit liguatz,
Man mon vot a votz discreta :
« Bon aür, joi e solatz ! »

AUX NOUVEAUX ÉPOUX

L'Amour vole de çà, de là, — dans l'air doux et enchanteur, — puis s'en vient droit à Quarante. — Tout à coup, il a bandé son arc : — la

flèche d'or agile — part et vole (rapide) comme le vent — et frappe au cœur la jeune fille — et le jeune homme charmant.

Sous une aubépine en fleur, — le rossignol solitaire — chante dans le bois — le triomphe de l'Amour : — et moi à l'époux, à la jeune épouse, — par le doux lien étroitement liés, — j'envoie discrètement mes vœux : — « Bonheur, joie et reconfort ! »

Léopold CONSTANS.

***

La ville d'Asti se prépare à célébrer le centenaire de la mort du poète Alfieri, au mois d'octobre 1903. Dès à présent, elle a constitué un Comité d'honneur dont la présidence a été offerte au plus grand poète italien vivant, Giosué Carducci. Carducci l'a acceptée par ce télégramme lapidaire : « Troppo grande onore ma insieme è dovere. Asti commemorerà degnamente chi coll' Allighieri e il Macchiavelli è il nume indigete d' Italia ». Par une délicate attention de la patrie d'Alfieri à l'égard de la ville de Montpellier, à qui sont parvenues tant de reliques du poète, le maire de Montpellier a été nommé membre de ce Comité d'honneur. Et l'on a fait à deux érudits français, M. Charles Dejob et M. Léon-G. Pélissier, l'honneur de les inscrire aussi dans ce comité, composé d'ailleurs exclusivement d'Italiens. Ils y rencontreront le ministre de l'Instruction publique italienne, le maire de Florence, M. Villa, président de la Chambre des députés, les sénateurs Saracco, Visconti-Venosta, Borgnini, l'ancien ministre Boselli, MM. Médici, Ottolenghi, Giovanelli, de Gubernatis, et l'éditeur de la vie d'Alfieri, le professeur Emilio Teza. On sait que M. Dejob est l'infatigable président de la Société des études italiennes, et que M. Pélissier s'occupe depuis longtemps de l'étude des relations d'Alfieri et de la comtesse d'Albany avec les artistes et les lettrés de leur temps, et de la publication des manuscrits inédits du fonds Alfieri à la Bibliothèque municipale de Montpellier.

***

Nous avons le plaisir d'annoncer à nos lecteurs et confrères que l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Besançon vient de décerner le prix Xavier-Marmier à notre éminent collaborateur et excellent ami, M. Maurice Grammont, professeur à la Faculté des Lettres de Montpellier, ancien président de la Société des Langues Romanes, pour son livre sur *le Patois de la Franche-Montagne et en particulier de Damprichard (Franche-Comté)*.

***

LE MOIS DE « *deloir* » (DÉCEMBRE)

Dans un de nos précédents numéros nous avions reproduit, d'une manière trop brève, la note présentée par M. A. Thomas à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Cette note se trouve reproduite dans la *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes* (juillet-août 1901). pp. 349-355. Natalis de Wailly, à la suite de Barbazan et de Roquefort, voulait que l'on écrivît *de l'oir* (= de l'héritier, du Fils de Dieu). Bourquelot avait déjà fait remarquer qu'on trouve généralement la

formule *de deloir*. M. Thomas cite d'autres exemples, français et provençaux, où le mot *deloir, delors, daler* es précédé de *de*. Phonétiquement, le mot ne peut venir que de **delērus* pour *delīrus*. Pour calmer les scrupules de la sémantique, M. Th. suppose ingénieusement qu'il y aurait là un souvenir du mois des Saturnales. (Notons que la graphie *delerus, deleirus* existe en ancien latin, cf. Georges, *Lat. Wb.* s. u.)

***

Dans le même numéro de la *Bibliothèque de l'École des Chartes*, M. Léopold Delisle publie une notice (accompagnée d'extraits) sur un manuscrit récemment entré au Musée Condé (Chantilly) et contenant le *Livre Royal* de Jean de Chavenges. L'auteur paraît être un clerc champenois et le poème a été écrit dans la première moitié du XIVe siècle.

***

La Revue Forézienne a publié dans son numéro de décembre 1901, une intéressante étude félibréenne, intitulée *Les spectacles de l'été : à Pompadour; Félibrige et Théâtre.*

Le pseudonyme Aimeric des Millières cache un nom bien connu des lecteurs de *Lemouzi*.

***

Analogie. Elle continue à s'exercer dans la langue française, chacun le sait. Voici une de ses dernières créations: « Les impurs s'emparèrent de l'Egypte entière, et Pharaon..... ne *reconquérit* son royaume qu'après treize ans écoulés ». (*Journal des Débats*, 1er janvier 1902, feuilleton col. 3), signé : G. Maspero.

***

Le Congrès des Sociétés savantes en 1900. — Sous ce titre, M. Gabriel Haon vient de publier (Alais, imprimerie J. Brabo), un compte rendu des principales communications intéressant le Midi.

Le Gérant responsable: P. Hamelin.

REFRAINS INÉDITS DU XIIIe SIÈCLE

On entend par « refrains » dans notre ancienne poésie lyrique, de très courts morceaux, empruntés, comme j'ai essayé de le démontrer ailleurs[1], à des *rondets* ou chansons à danser. La plupart de ces refrains ne présentent pas un grand intérêt : beaucoup ne sont que de banales effusions ou protestations d'amour, insignifiantes broderies sur un canevas bien usé. Mais il en est quelques-uns en revanche qui se rattachent à des thèmes populaires, trop dédaignés des poètes « courtois », et sont ainsi le dernier écho d'une poésie naïve et simple, perdue sans retour. C'en est assez pour rendre le genre tout entier digne de notre attention ; il serait fort désirable qu'on en réunît tous les spécimens connus dans un recueil, où il n'y aurait pas, sans doute, que des perles, mais où on trouverait au moins quelques perles d'un rare éclat, et la variété de ce recueil contrasterait heureusement avec la lamentable monotonie des collections de chansons.

En attendant l'apparition de ce *Corpus*, et pour en faciliter la préparation, il y a intérêt à publier tous les refrains que l'on rencontre çà et là. Ceux que je donne ici ont tous été recueillis dans les chansonniers décrits par M. G. Raynaud[2]. Ç'a été, on le sait, une mode dans tout le cours du XIIIe siècle de terminer les couplets de chansons par des refrains ; les chansons de cette sorte sont plus nombreuses qu'on ne l'avait cru au premier abord[3]. C'est d'elles que proviennent tous les refrains ici publiés, et tous appartiennent à des chansons inédites. Ils sont loin pourtant d'être tous inédits, car un

[1] *Les Origines de la Poésie lyrique en France*, première partie, ch. V.

[2] Dans son excellente *Bibliographie*, dont je conserve naturellement les sigles.

[3] J'ai déjà publié (*Origines*, p. 102, n. 2) une série d'additions à la liste de M. Raynaud ; on verra que je n'avais pas réussi alors à être tout à fait complet.

grand nombre se retrouvent ailleurs ; c'est seulement la leçon ici publiée qui a droit à cette épithète et c'est en ce sens qu'il faut entendre le titre inscrit en tête de ces lignes [1].

A. JEANROY.

I

N° 145. Texte de Pb[3] 163; pas de variante notable dans Pb[11] 126.

1. Ce seroit folie se je n'amoie,
2. Car de bien aimer me vient ma granz joie.
3. Adès, adès servirai
   Bone amor tant con vivrai.
4. On doit bien mieus valoir de bele dame amer.
5. Por Dieu, car m'amez, bele tres douce amie :
   Ja vos aim je plus que nule rienz qui soit.
6. De par moi li diras ceste chançon : « Cornus,
   Quant bone amors faudra, li siecle iert perdus ».

II

N° 150. Texte de Pb[12] 107; var. de B[2] 15.

1. Por vos grief do'our sent, belle douce amie.
2. Li tres dous malz m'ocit, que ne m'i lait durer.
3. Dame, merci, que la mort sent
   Se de moi pitiet ne vos prant.
4. Sa bochete vermoillette m'a mis en prixon.
5. Je l'am sens repentir : jai ne m'en partirai.

2. B[2] ki ne me. — 5 *manque dans* Pb[12].

III

N° 839. Texte de Pb[3], 127; var. de Pb[11] 24 et R[1] 73.

1. S'ele me voloit amer, je n'averoie mal.

[1] Dans cette publication fragmentaire, il ne m'a pas paru nécessaire de comparer cette leçon aux autres déjà publiées, ni même d'y renvoyer. Elle est critique dans ce sens seulement que j'essaie de retrouver par la comparaison des mss. la leçon du refrain qu'a voulu citer l'auteur de la chanson. — Quelques-unes des variantes ici publiées ont été recueillies par mes amis H. Guy et H. Teulié, que je tiens à remercier ici de leur obligeance.

2. Ma dame me garira
   De mes maus quant li plaira.
3. Adès desir a veoir
   Cele qui me fet doloir.
4. De bone volenté la serf sans repentir.
5. Vilaines gens, vos ne les sentez mie,
   Les douz malz que je sent.
6. Ne vos repentez mie de loiaument amer.

1. Pb[11] n'aroie. — 2. R[1] quele bien me garira de chest mal q. l. p. — 4. R[1] j'atendrai de bon gré merchi. — 5. R[1] *donne ici le refrain* 4 : en b. v. *etc.* — 6. *manque dans* R[1].

IV

N° 1240. Texte de Pb[3] 176 ; var. de P[4] 206, Pb[4], 99, Pb[6] 95, Pb[11] 176.

1. J'ai, j'ai
   Amoretes au cuer qui me tienent gai.
2. A la plus saverousete del mont ai mon cuer doné.
3. Amouretes ai
   Jolietes, s'amerai.
4. Tout le cuer me rit de joie quant la voi.

1. Pb[4] jai jai jai; Pb[11] ki tiegnent. — 2. Pb[11] ka la p. — 3. P Pb[6] jolivetes. — 4 *manque dans* Pb[3] *et* Pb[11].

V

N° 157. Texte de P[e] 328 ; var. de Pb[4] 157, Pb[6] 190, Pb[17] 206.

1. Nus ne set qu'est biens s'il n'aime
   Ou s'il n'a amé.
2. A la plus savoreusete
   Del mont ai mon cuer doné.
3. J'ai, j'ai amoretes au cuer
   Qui me tienent gai.
4. Mesdisanz creveront,
   Ja ne savront
   La joie que j'ai.
5. Hé bele tres douce amie, aiez de moi merci !

6. Je ne vivrai mie longuement ensi.

3. Pb [4] amorestes. — 4. Pb [4] mesdisant. —6. *Ce refrain et le couplet qui le précède ne se trouvent que dans* Pb [4].

VI

N° 803. Texte de Pb [11] 36 ; var. de Pb [11] 167.

1. Amoretes ai
   Jolietes, s'amerai.
2. N'i os aler, s'i envoi un tres douc pensé.
3. Je proie Amors que nus n'ait amie
   S'il ne la desert.
4. Ma loiaus pensee tient mon cuer joli.
5. Hareu ! je muir d'amouretes !
   Biaus dous cuers, alegiés m'ent !
6. Je senc amouretes au cuer nuit et jour.

2. envois . — 3. si ne.

VII

N° 391.Texte de Pb [17] 220 ; var. de Pb [4] 162 et Pb [6] 182.

1. Vos le lerez, lerez, l'amer,
   Mais je *nel* lerai mie.
2. J'aim trop melz que ne soloie
   S'en sai mon cuer meilleur gré.
3. Hé Dex, li dous Dex, con s'amor m'atalente !
4. Mes cuers s'iert sans fausser
   Cele a qui mes fins cuers bee ;
   Me puet bien joie doner.
5. Or oiés, que volez vos ?
   Ne me puis tenir d'amer.

1. lerez lerer] Pb [17] lerez lelez; nel lerai] Pb [6] Pb [17] nen l. ; Pb [4] nen leré. — 2. melz] Pb [4] meuz ; gré *manque* Pb [4]. — 3. Li dous dex *manque* Pb [4]. — 5. Pb [4], Pb [6] oés ;puis] Pb [4] pu.

VIII

N° 444. Texte de Pb [3] 152 ; var. de R [1] 74.

1. Sire Dex, coment dure

Fins cuers qui n'aime par amors ?

2. La joie qu'atent de li
Me tient mignot et joli.
3. Toz li cuers me rit de joie quant la voi.
4. Ne ja ne m'en departirai,
Ains la servirai
Tant que merci troverai.

2. R[1] mi tient. — 3 *manque* R[1].

IX

N° 452. Texte de Pb[5] 76 (ms. unique).

Je les sent, Dex, je les sent,
Les maus d'amer doucement.

Ce même refrain est répété après tous les autres couplets.

X

N° 459. Texte de Pb[17] 230 ; var. de P[e] 353 et Pb[4] 171.

1. En non Dieu, ce sont amors
Qui dient : « Merci avrés. »
2. D'amors vient toute ma joliveté.
3. De debonairetez vient amors.
4. Diex, je n'i os aler : avrai je ja merci ?
5. Ma dame a qui je sui, souveigne vos de moi.
6 Hé, amors, tres douces amors,
Coment me partirai je de vos ?

1. en] Pb[17] e ; dient] *dans* Pb[4] di *a été ajouté après coup en marge* ; P[e] dien. — 2. vient *manque* Pb[17]. — 3. Pb[4] debonaireté. — 5. Pb[4] soviengne. — 6. Pb[4] c. departirai je.

XI

N° 503. Texte de Pb[3] 120 ; var. de Pb[11] 120.

1. Autrement n'os a vous parler
Fors qu'en chantant : merci vous quier.
2. Je ne sai si loing aler
Que vous puisse entr'oublier.

3. Ce m'ocit que je ne vous voi
   Plus sovent, doce amie.
4. Dame de fin cuer amee, merci!
5. Dame, amer ne porroie
   Nule autre que je voie.

2. Pb [3] que je vous. — 3. Pb [11] ke je ne.

XII

N° 548. Texte de Pb [17] 208 ; var. de P° 331, Pb [4] 159, Pb [5] 120, Pb [6] 135.

1. Li tres douz chans des oiselons
   Me fait a bone amor penser.
2. A ma dame servir ai mis mon cuer et moi.
3. Grant joie a mes cuers quant je pens a li.
4. A qui les donrai je donc
   Mes amoretes, s'a vos non ?
5. Nuz ne doit lez le bois aler
   Sans sa conpaignete.

1. Pb [4], Pb [5], Pb [6] oiseillons... mi ; Pb [5] en bone a. — 4. Pb [5] donré. — 5. Pb [5] ne doit les beax bois passer.

XIII

N° 672. Texte de Pb [5] 91 ; var. de P° 166, Pb [15] 90, Pb [17] 111.

1. Ja por mesdisanz ne lairai l'amer.
2. La bele qui mon cuer a me tient joli.
3. Ensi me confort Amors con je l'aing leaument.
4. Dame, merci ! Vos m'ociez.
5. La bele m'ocit : Dex ! qui m'en garira ?

1. Pb [14] ne lerai a amer. — 3. Pb [14] conme Pb [6], Pb [15] loiaument. — 5. Pb [5] diex *manque ;* me.

XIV

N° 806. Texte de Pb [4] 101 ; var. de P° 210, Pb [6] 126.

1. Hé Dex, verai Dex, n'i porrai durer.
2. Dex, la reverré je ja

Cele qui tout mon cuer a ?

3. Sanz ami ne sui ge pas,
Non ere je ja, n'onques ne fui.

1. Pb[6] he dex, he dex, n'i puis d. — 3. Pb[6] sanz amors.

XV

N° 912. Texte de Pb[3] 156; var. de Pb [11] 148. La rubrique porte *Sire Adans* et non, comme le dit M. Raynaud, *Adam de Givenci.*

1. Soviegne vos de moi, bele :
Je ne pens ja s'a vos non.
2. Quant pluz sa merci desir, pluz est crueus envers moi.
3. D'amors trop lointainne n'atent nul confort.
4. Quant ces amors me faudront que j'ai,
Ja mais n'amerai.
5. S'ele me daignoit amer, je n'averoie mal.

4. ja mais] Pb[11] ja puis.

XVI

N° 979. Texte de Pb[5] 120; var. de Pb[8] 156, Pb[17] 211.

1. En simple plaisant brunete ai tot mon cuer mis.
2. J'aing la bele, la blonde, la sage,
Tot mon cuer li ai doné.
3. Hé Dex, donez moi de mes fines amors joie,
Ausi vraiement conme grant mestier en ai.
4. Ma leaus pansee tient mon cuer joli.
5. Nus n'i a pooir, fors ma douce amie
A la grant dolour que j'aie alegier.

1. Pb[8] pleisant doucete ; tot *manque.* — 2. Pb[8] je li ai mon cuer donné ; Pb[17] si li ai m. c. donné. — 3. Pb[8] vrais diex dounés moi de mes amouretez j. issi vraiement con je m. e. a. *(ce refrain dans Pb[8] suit le couplet 4)* ; Pb[5] veraiement ; Pb[17] si veraiement. — 4. *Ce refrain dans Pb[8] suit le couplet 3.* — 5. Pb[5] a ma dolour alegier *(avant ce mot, le scribe avait écrit d'abord* raso, *début de* rasoagier, *qu'il a ensuite légèrement barré ; au lieu de ce refrain Pb[8] donne le suivant :* Et douce baiselete, vous m'ocirrés se vous volés.

3. Ce m'ocit que je ne vous voi
   Plus sovent, doce amie.
4. Dame de fin cuer amee, merci !
5. Dame, amer ne porroie
   Nule autre que je voie.

2. Pb [3] que je vous. — 3. Pb [11] ke je ne.

XII

N° 548. Texte de Pb [17] 208 ; var. de P^a 331, Pb [4] 159, Pb [5] 120, Pb [6] 135.

1. Li tres douz chans des oiselons
   Me fait a bone amor penser.
2. A ma dame servir ai mis mon cuer et moi.
3. Grant joie a mes cuers quant je pens a li.
4. A qui les donrai je donc
   Mes amoretes, s'a vos non ?
5. Nuz ne doit lez le bois aler
   Sans sa conpaignete.

1. Pb [4], Pb [5], Pb [6] oiseillons... mi ; Pb [5] en bone a. — 4. Pb [5] donré. — 5. Pb [5] ne doit les beax bois passer.

XIII

N° 672. Texte de Pb [5] 91 ; var. de P^a 166, Pb [11] 90, Pb [17] 111.

1. Ja por mesdisanz ne lairai l'amer.
2. La bele qui mon cuer a me tient joli.
3. Ensi me confort Amors con je l'aing leaument.
4. Dame, merci ! Vos m'ociez.
5. La bele m'ocit : Dex ! qui m'en garira ?

1. Pb [14] ne lerai a amer. — 3. Pb [14] conme Pb [6], Pb [11] loiaument. — 5. Pb [5] diex *manque ;* me.

XIV

N° 806. Texte de Pb [4] 101 ; var. de P^a 210, Pb [6] 126.

1. Hé Dex, verai Dex, n'i porrai durer.
2. Dex, la reverré je ja

Cele qui tout mon cuer a ?
3. Sanz ami ne sui ge pas,
Non ere je ja, n'onques ne fui.

1. Pb[6] he dex, he dex, n'i puis d. — 3. Pb[6] [illegible]

XV

N° 912. Texte de Pb[3] 156; var. de Pb[11] 14[illegible]. [illegible] *Sire Adans* et non, comme le dit M. Raynaud, *Adam de* [illegible]

1. Soviegne vos de moi, bele :
Je ne pens ja s'a vos non.
2. Quant pluz sa merci desir, pluz est [illegible]
3. D'amors trop lointainne n'atent nu [illegible]
4. Quant ces amors me [illegible] que [illegible]
Ja mais n'amerai.
5. S'ele me daignoit amer, je [illegible]

4. ja mais] Pb[11] ja puis.

XVI

N° 979. Texte de Pb[5] 120; var. de [illegible]

1. En simple plaisant brunete [illegible]
2. J'aing la bele, la blonde, [illegible]
Tot mon cuer li ai doné.
3. Hé Dex, donez moi de [illegible]
Ausi vraiement conme [illegible]
4. Ma leaus pansee tient mon [illegible]
5. Nus n'i a pooir, fors ma [illegible]
A la grant dolour que j'aie [illegible]

1. Pb[8] pleisant doucete ; tot *manque*. — 2. [illegible] donné ; Pb[17] si li ai m. c. donné. — 3. [illegible] mes amouretez j. issi vraiement [illegible] *suit le couplet 4)* ; Pb[5] veraiement : [illegible] *dans Pb[8] suit le couplet 3.* — 5. Pb[5] a [illegible] *mot, le scribe avait écrit d'abord* raso, *début* [illegible] *ensuite légèrement barré ; au lieu de ce refrain P*[illegible] douce baiselete, vous m'ocirrés se vous [illegible]

5. Or me fet apercevoir
Por poi het qui n'aime mie.

4. qua d.

XXVIII

N° 1820. Texte de P^a 172; var. de Pb^5 82, Pb^6 98, Pb^15 46, Pb^17 123.

1. Je sui le mains amez du mont
Et ain plus que tuit cil qui sont.
2. Gardez bien vos amoretes,
Les moies m'ont mort.
3. Vous avez mon cuer et j'ai vostre amor
En ma prison.
4. Dex! qui set pour coi il m'enchace?
Di je donc, faz je donc chose qu'autre ne face?
5. Dex! de mon cuer n'ai mie,
Ainz l'a ma douce amie.

1. ain] Pb^5 j'aim, Pb^15 et si aing. — 2. Pb^4 gardez vos bien d'a. — 3 il] P^a el; Pb^4, Pb^14 me chace. — 5. *manque* Pb^15.

XXIX

N° 1852. Texte de Pb^17 190 (ms. unique).

1. En non Dieu, je m'en dueil et debris d'amer.
2. Li vers glaiolais m'a tolu mon ami.

2. et li v.

XXX

N° 1895. Texte de Pb^8 107 (ms. unique).

1. Elle m'i tient, en sa prison;
Quant li plaira, si m'ochirra.
2. M'a trop... li malz d'amours
Dont ja mon cuer ne partira.
3. En bien amer ai mon cuer mis :
Son plaisir la belle en fera.
4. Dame, com fins amans vous pri :
Aligiez moi ma dolour.

5. En vous ai je tout mon confort:
Quant vous plaira, j'avrai merci.

2. *Pas de lacune indiquée; supp.* navré (?).

XXXI

N° 1896. Texte de Pb[3] 122; var. de Pb [11] 121.

1. S'onques nus hon morut por bien amer,
Dont ne vivrai je mie.
2. J'aim cele qui pas ne m'aimme,
N'est pas cis gieus drois partis.

2. Pb[11] j'aim celi. *Dans* Pb [3], *comme souvent dans ce ms., un blanc a été laissé pour des couplets qui n'ont pas été copiés.*

XXXII

N° 1943. Texte de Pb [6] 125; var. de Pb[4] 100 et P° 209.

1. J'oi le rosignol seur l'arbre flori
Joie mener.
2. Cele qni j'ai m'amor donée
Tient mon cuer joli.
3. En non Dieu, ce sont amors, — autre mal né, —
Qui me sont parmi les euz el cuer entré.
4. J'ai, j'ai
Amoretes au cuer qui me tienent gai.
5. Dex, tolez moi quanque je ai,
Si me rendez m'amie.

1. Pb [4] sor l'abre; P° Pb [6] fueilli. — 3. Pb [4] touz maus me font am. a. m. n. *etc.* — 5. Pb [4] si men.

XXXIII

N° 1963. Texte de Pb [9] 3 (ms. unique).

1. Se j'ai amé, j'ai choisi
Del mont la plus bele.
2. Puis que Diex fait de mon fin cuer sa chambre,
Joie en ai grant, com raison le comande,
3 Je n'i voi cui je doie amer, fors une.

4. Se de lui ne me vient joie,
   D'autrui ne la quier avoir.
5. Ne vous repentez mie de ceste dame.

XXXIV

N° 1975. Texte de B ² 183 ; var. de Pb ¹² 140. Un couplet déjà imprimé dans *Hist. litt.*, XXIII, 826.

1. Mes amors et les vos ne departiront mie.
2. Jai par longue demoree
   N'iert fine amor obliee.
3. Je ne me plaing pais des mals ki m'ont greveit
   Por la grant joie ou je bei.
4. Ki loiaulment sert s'amie,
   Bien li doit sa joie doubler.
5. J'ai bien assise m'amor,
   K'elle est a ma devise.

1. Pb ¹² et] ne. — 3. ki] B ² si. — 5. Pb ¹² ja se bien mis mes amors ke sont a m. d. — *Les couplets 2, 3, 4 manquent dans* Pb ¹², *mais en revanche ce ms. en contient un autre, écrit postérieurement, dont voici le refrain :* Deus ains (*corr.* doint) ke j'aie s'amor : s'iert ma joie acomplie.

XXXV

N° 2035. Texte de B ² 47 (ms. unique) ; le ms. de Sienne, qui contiendrait aussi cette chanson, selon M. Raynaud, donne (fol. 36) une autre pièce, dont le premier vers est identique.

1. Souffrir l'estuet et endureir
   Ki joie veult de bone amour.
2. Je ne m'i puis conforteir
   Por jueir ne por chanteir,
   Si me tient li mals d'ameir.
3. (*Manque*).
4. Hé, tres doulces amoretes, a tort m'ocieis.

XXXVI

N° 2039. Texte de Pb[12] 102 (ms. unique).

2. Alegiez moi, dame, les maus que j'ai.
4. Ne bien ne me puet venir
   Ne joie, se n'est par li,
   Ne d'autre n'en quier avoir.

Les couplets 1 et 3 *ne sont pas suivis de refrains.*

4. *Ce refrain est altéré; voy. une forme plus correcte au* n° XXXIII, *refr.* 4.

XXXVII

N° 2064. Texte de Pb[17] 231 ; var. de P[e] 356 et Pb[4] 173.

1. J'ai trové loiaus amoretes
   Jolietes
   Por amer.
2. Hé, Dex, verrai je ja le jor
   Que soie amis?
3. Ma loial pensee tient mon cuer joli.
4. Hé amors, tres douces amors,
   Coment me partirai je de vos?
5. Hé, biaus cuers dous, a vos sont mi pensé.

1. je *manque* Pb[4]. — 5. Pb[4] en vos.

XXXVIII

N° 2072. Texte de B[2] 21 (ms. unique).

1. K' en ferai ?
   C'est la fins, coi ke nuls die,
   J'amerai.
2. S'amor sospris m'ait, elais,
   Jai cist mals ne me lairait.
3. Bien fussiés vous onkes nee,
   Gentils damoiselle !
4. Loiaul amor ai trovee,
   Ne m'en pertirait riens nee.

1. coi] *ms.* caie.

CORRECTIONS
A QUELQUES TEXTES PRÉCÉDEMMENT PUBLIÉS

(*Revue*, XXXIX, pp. 241-68 et XL, pp. 350-67)

Je dois la plupart de ces corrections à l'obligeance de MM. G. Paris et A. Mussafia, qui me les ont envoyées par lettre ; j'en emprunte quelques autres à un compte rendu de M. P. Meyer (*Romania*, XXIX, p. 301). Les auteurs sont désignés par leurs initiales.

TOME XXXIX (CHANSONS INÉDITES DU MANUSCRIT DE MODÈNE)

P. 245, n° 1, v. 3 : mis] corr. Guis (?) (G. P.)
— — 18, v. 4 : rien à corriger ; « foisonner » = suffire, être de force à résister (G. P.)
— — 20, v. 7 : les] corr. la. (G. P.)
P. 247, note, ligne 5 : au lieu de *encor m'en met*, lire *en çou m'en tien* ; ligne 7, au lieu de *reprent, sospent*.
P. 248, n° I, v. 18 : lire *se no* (= *nel, ne li*) *di*. — *Dirai li? Non*. (G. P. et A. M.)
— — v. 21 : *ne voil*] lire *nen os* (ms. *neuos*). (G. P.)
P. 250, n° II, v. 41 : *faisoimes ;* lire probablement *faisoiems*. (G. P.)
— — — 44 : *en*] conserver *a*. (A. M.)
P. 251, n° III, v. 13 et 14 : point-virgule après ces deux vers. (G. P.)
— — v. 20 : la lacune est après ce vers, non après le vers 21. (G. P.)
— — v. 35 : *por amors*] corr. *de cuer vrai* (?) (G. P.)
P. 252, n° IV, v. 5 : effacer les deux points. (G. P.)
— — v. 9 : *en si*] lire *si en*. (G. P. et A. M.)
— — v. 17 : deux points à la fin du vers. (G. P.)
— — v. 22 : *triciers et faus*] lire *tricieres faus* (G. P.)
— — v. 23 : conserver *torteus (tortosus)*. (A. M.)

P. 253, n° V, v. 16: *La vie u*] lire *la u jo.* (G. P. et A. M.)
— — v. 21: *m'amors*] lire *ma mors.* (G. P.)
— — v. 22: *remaist*] corr. *renaist.* (G. P.)
P. 254, n° VI, v. 2: *cantent*] corr. *cante.* (G. P.)
P. 255, n° VII, v. 9: *son*] corr. *sans.* (G. P.)
P. 256, n° VIII, v. 32: conserver la leçon du ms. (G. P. et A. M.)
— — v. 38: *q'en*] corr. *me.*
P. 257, n° IX, v. 16: *va*] corr. *fait.* (G. P.)
— — v. 20: *grand*] lire *grant*
P. 258, n° IX, v. 36: *granz*] lire *grant.* (G. P.)
— — v. 39: *talanz*] lire *talant.* (G. P.)
P. 259, n° X, v. 18: *n'est*] *m'est.*
— — v. 29: *sui* [*je*]. (A. M.)
P. 263, n° XII, v. 35: *dites*] corr. *di bien.* (G. P.)
— — v. 36: *guardez*] corr. *guarde.* (G- P.)
P. 264, n° XIII, v. 22: *li*] corr. *si.* (G. P.)
— — v. 24: *firent*] corr. *fierent.* (G. P.)
— — v. 26: *moi*] corr. *met.* (G. P.)
P. 265, n° XIII, dernier couplet: point après 35, point d'interrogation après 40. (G. P.)
P. 266, *App.* I, v. 30: *apertement,* corr. *apartenant.* (G. P.)
P. 267, app. II, v. 11 : lire *Cui de nous print tés pités.* (G. P.)
— — — v. 23-4: conserver la leçon du ms. ; v. 26, au lieu de *mire, miere.* (G. P.)
P. 268, note, str. VI: les vers 3-4 entre parenthèses. (G. P.)

TOME XL (JEUX PARTIS INÉDITS)

P. 354, n° I, v. 20: le ms. a *sail* = *s'a il.* (P. M.)
— — v. 21: ms. *plus c'un.* (P. M.)
— — v. 27: correction inutile. (P. M.)
— — v. 30: *ni*] *n'i.* (G. P.)
— — v. 39: M. G. Paris corrige: *ausi a bien cil ens u cors.* C'est, selon M. P. Meyer, ce que donne le ms.
P. 355, n° I, v. 54-5: virgule après *traire,* point-virgule après *dehors.* (G. P.)
— — v. 72: *part*] corr. *pert.* (G. P. et P. M.)
P. 357, n° II, v. 16: point après ce vers. (G. P.)
— — v. 22: point-virgule après ce vers. (G. P.)
— — v. 27: lire *et se set gille mater.*(G. P.)
P. 358, n° II, v. 51: lire *envi.* (G. P. et P. M.)
— — v. 53: point-virgule après ce vers. (G. P.)

P. 360, n° III, v. 22: *n'avez*] *m'avez* (P. M.)
P. 362, n° IV, v. 14: *lui*] *li* (G. P.)
— — v. 25: *car*] corr. *qui ;* virgule après *perdans* (G. P.)
P. 304, n° V, v. 24: *tant*] *cant* (?) (G. P.)
— — v. 30: *sachiez*] *fachiez* (?). (G. P.)
P. 366, n° VI, v. 27: lire *nus n'avroit tel vie* (?) (G. P.)
P. 367, — v. 49: conserver la leçon du ms. (G. P.)
— — v. 51: lire *a tel*[*z*] *poeste*[*z*]. (G. P.)
— — v. 53: point après ce vers. (G. P.)

LE CHANSONNIER DE BERNART AMOROS

(*Suite*)

215*

REAMBAUTZ DAURENGE

(= B. Gr. 389, 37)

I. Pos trobars plans
Es volguz tan
Fort mer greu. si nō son
Car ben pareis [sobrans
Qal[1] mot fai
Canc mais non foron. dig [cantan
Qe cels com tot iorn ditz e [brai
Sapcha sis vol autra vez
II. Mos ditz es sanz [dir.
Don gap ses dan
Per tal ioi soi coindes e uans
Qe mais val neis
Desirs qieu nai
Qe[2] anc nom ac semblan
Peis[3] sainz comqer en uer- [zelai[4]
Dautre ioi com puesca iau- [zir.
III. (*p. 199*) Son ben aurans
Car per talan
Solamen fo[5] francs et hu- [mans
De dir ves leis
Ben nun[6] fa[7] gai
Qem val si per lieis[8] trag [mal gran
Si lo mal qen trac no sap [lai
Mi eis voil daitan escarnir.
IV Ben so trafans
Qeu eis mengan
Car dic aiso tan qe vilans
Cals pros me creis
Sieu mal trai
Per leis sil no sapia lafan
Nomes dones pros e be non[9] [vai
Sim pens qe tan ric ioi desir.
V. Mos volers cans
Qem sal denan
Me fai creire qe futz es pans
Tan aut mespeis
Mon cor car sai
Qe en fol maurei don faz [lafan
Tot voll cant vei respeit [segrai
Respeitz loncs fai omen
VI. Sains vilians[10] [perir.
Con vauc torban
Soi serrazis o crestians
Qals es ma leis

* *Voyez l'édition de M. Appel dans la Rev. d. l. r.* IV. *s.*, *t. X*, *p.* 414 *ss.* — [1] *c. en*: Qi tal — [2] *Appel*: Duna qe — [3] *A. l.*: Pels — [4] *A.*: e uuerzelai — [5] *A.*: so — [6] *c. en*: nim — [7] *A.*: fas — [8] *A.*: lieis — [9] *A.*: nom — [10] *A. l.*: iulianz.

Non sai qe iai
Me posca de so qil deman
Et atrestan tost dieus sil [plai
Co fes vin daiga esdeuenir.

VII. Pauc soi certans
Ves qeus reblan
Dōna de vous so molt lon- [dans
Anc nō destreis
Amors tan mai
Per qieu non creiria dun an
Caissius ames per negun plai
Si bes no men degues aue- [nir.

VIII. Astrius e ma chanso vos [man
Qe dos sautz sis rics. ar [es sai
Lo ters aut on plus pot om [dir.

216

REAMBAUTZ DAURENGE

(= B. Gr. 389, 3)

I. Aissi mou
Un sonet nou
On ferm e laz
Chanson leu
Pos vers plus greu
Fan fors[1] dels fatz
Car er vist
Pos tan mes qist
Com son sennatz
Si com sol
Fora mos cors veiatz
Mas camiat lai. pos qers vol.

II. Tot mes nou
Can veg sim mou
Fin amistatz
Far pos greu
Vos dig leu
Mas voluntatz
Tan ai aqist
Or ai ben vist
Tant poia gratz
Qal meu vol
For eu fort aut poiatz
Conqeirer mos cors lai on [sol.

III. Tant ai pam[2]
Mon cor qant rim
Qe sius datz
Tein de loin
Mas de pres poin
Con fos amatz
Per ol[3] ioi
Dont sat[4] ni croi
Nou un[5] solatz
Trop de renc
Car dic qil mam. qassatz
Fai sim sofre qeu lam so- [uenc.

IV. Amors rim
Can[6] volet prim
Mas mes de latz
Ab qe poin
Cab colp de loin
Som pres nafratz
Tot mes croi
Can dautre ioi
Sol me toqatz
Si nous venc
Amors mala fin[7] natz
Qeu posca amar e mens non [tenc.

V. (*p.* 200) Ges un cen[8]
Nom pres cant plou
Sim soi moilljatz

[1] *l.* : sorz — [2] l. : prim — [3] *c. en* : cil — [4] *l.* : fat — [5] *c. en* : an — [6] *c. en*: Com — [7] *c. en* : fui — [8] *l.*: un ou

Freg ni nieu
Tant can pens breu
Dest ioi qem platz
Mas per crist
Pos mi fa trist
Can pens iratz
Car ai fol
Car am sols sens solatz
Aissi torn mon bon penz en
VI. Era plou [dol.
On sai mieu [1]
Tenc anz fas datz
Ar uinc breu
Vei cazer nieu
Anz es estraitz
Tant ai trist
Mon cor. per crist
Totz son chamjatz
Car ai dol
Et ai [2] ai gaug viuatz
Veus me sabi e veus me fol.
VII. Cant nous vim
Se pres [3] al cim
Mos cors auzatz
Pois daison [4]
Non ac ni gon [5]
Ves autre bras
Per qem coi
Cal res mi voi
Trop lam no fas
Non la tent [6]
Em tant com al cor plaz
Canc pos la vi dals no[[souenc.
VIII. Sus daut cim
Son car vos vim
Jos daualatz
Si nous iom [7]
So atzis om
Sotz son liatz
Lui no voi
Amors prom coi
De lieis pensatz
Nous souenc
Anc del esmai. me ditz [8]
La mort car veires qe nom
IX. Trop me tenc [tenc.
Car lai no son anatz
Saber damor sanc lien so- [uenc.
X. Nom souenc
Anc de liei so sapchatz
Mas una ves qem ten em [tenc.

217*

REAMBAUTZ DAURENZA

(= B. Gr. 389,23)

I. Car vei qe clars
Chanz sabriua
Dels aucels el prims fre- [mirs
Tu [9] es douz e bels lor [auzirs
Tan qe no sai coisim viua
Sens chantar. per qe co- [menz
Una chansoneta gaia.
II. El sols blancs clars
Veg qe raia
Cautz greus secs. durs et ar- [denz

[1] *c. en*: un ou — [2] *l.*: ar — [3] *l.*: Sempres — [4] *l.*: dals soin — [5] *l.*: nis ioin — [6] *l.*: tenc — [7] *l.*: ioin — [8] *c. en*: datz.

* *Voyez l'édition donnée par M. Constans d'après les deux mss. de Cheltenham dans la Revue d. l. r. III s., t. V*, (1881) *p.* 272 *ss.* — [9] *c. en*: Mi

Qem o frain totz mos bons [talens
Mas una voluntatz gaia
Dun franc ioi qem mou [dezirs
No uol cap flacs volers

III. Ges no mes clars [viua.
Ni mesqiua
Est iois don faz les sospirs
Ni sai sant[1] mi valc mos [dirs
Ni mi noc e tem qem viua
Enaisi trop loniamen
Lamors qeil tenc meina [gaia

IV. (*p. 201*) Mos cors es clars
E sesmaia
An sui a mestz grantz iau- [zens
Plens e voigz de bel co- [mens
Qe luna meitatz es gaia
E li autrama dorm. cossirs
Ab voluntat mort e viua.

V. Cus volers clars
Qem caliua
Mes peing enant e faillirs
Mostra tems. qe iauenirs
Val pro mais a loin qe viua
Qe cortz gaugz. per qes- [pauentz
Satempra ab voluntat gaia.

VI. Vostr amics clars
Nous essaia
Dona [nius mostra paruens
Cores en] vos totz sos sens
Ni sap sil es dur o gaia
Tant vos tem qel descu- [brirs
Lieis chars e no sap qes

VII. Qe non es clars [viua.
Ab complita[2]
Amics ni ab genz mentirs
Si nō tem so camatirs
leu [3] deu venir anz qel [viua
Com non ama finamenz
Ses granz alqes gaia.

VIII. Ai francs cors clars
Res veraia
Dōna valliam chausimenz
[. . . . .][4]
Qem sapchatz per foudat [gaia
Dir so qe vol mes suffris
Nom dan si voles qe viua.

IX. Domnal meilher res qe viua
De loing ses fuec mes com- [pres[5]
Em donas voluntat gaia.

X Ai donsa res coind e gaia
Aram peris mara[6] morirs
Si nom datz socors com [viua.

218

REAMBAUTZ DAURENGA

(= B. Gr. 389, 13)

I. Ar mer tal un vers faire
Qe ia nom feira fraitura
Qar es sauais mi escura
Cil qem fai mal ses ben traire
A dolen
Faillimen
Fuz[7] qem ven
Ben a ela[8] donc pauc de sen

[1] *l.*: sanc — [2] *c. en*: compliua — [3] *c. en*: Leu — [4] *l.*: Seu non sui tant asapiens— [5] *l.*: m'escompren — [6] *l.*: proismara.
[7] *c. en.*: Fitz — [8] *l.*: ac la

Seu anc fui vas leis bau-
[saire.
II. Seignier dieus con aug re-
[traire.
Tan gran ma desauentura
Mais dol non ac hanc mesura
Qan trastornal cor enqaire
Si espren
Aspramen
Mon talen
Ira qe mon marrimen
Cant el cuit far de gai te
[fraire
III. (*p. 202*) Em plorant serai
[chantaire
Car nuls gaugz no masegura
Pos mos [1] respeigz peiura
Qem val mos chantars qar
[laire
Sol termen [2]
Vau seguen
Per paruen
Fals [3] non ai mais pessamen
E dol e dolor e braire.
IV. Desastrucs nasc de ma maire
Per qe totz mals maiura [4]
Ben es fols qui mal mazura
Peigz com posc auer pe-
[chaire
Neus qim pen
Aut al ven
Anz presen
Qe tenrai per ben volen
Cels qels oils mi volra traire.
V. Dona dousa debonaire
Nom getet tant a nomcura
Neus qe tot aias dreitura
Qab merces cors nous es-
[claire
Qeu atent
Chausimen
Sius es gen
Si no far mes peneden
Issi fors de mon repaire.
VI. Qe per larma de mon paire
Sil vostre durs cors satura
Nom tenra murs ni clausura
Qeu non esca de mon aire
Mantenen
Ves tal sen
Don fort len
Me veiran. mais mei paren
Mas vos no mo presatz gaire.
VII. Domna dieus qens es inui-
[iaire [5]
Perdonet gran forfaitura
Acel so diz lescriptura
Qez era traitres e laire
Eissamen
Es crezen
Sil non men
Qi non perdona corren
Ja dieus non lier perdonaire.
VIII. Per vos am don ab cor vaire
Las autras tan col mons
[dura
Car son e vostra figura
Qe per als no son amaire
Neus la gen
Pauc valen
Mal volen
Nam cel qeus vezon souen
Mas no lor nauz far veiaire.
IX. Domna pren
Ab couen
Auinem
Si mais paz comandamen
Ja nō perdonz neus veiaire.
X. E sius men
En couen

[1] *l.*: m. bos — [2] *l.*: Fol tormen — [3] *c. en:* Sals — [4] *l.*: mapeiura — [5] *l.*: iutiaire.

Qeus prezen
Ogan sieu malamen
En tuisse guatz ab varaire.

219

RAEMBAUTZ DAURENGE*

(= B. Gr. 389, 9)

I. Anz qe haura bamas cal[1]
Girun vers damon daual
Qist men guerrer. mal adreg
Si fan de gabar vassal
E caio se qest caual
Cai perdut maion destreit.

II. (*p. 203*) Ja per so uns non [guabei
Sim perdem de nostrat nei
Qemqeras em tug el bal
Ancogan del autre freih
Farai tornar tal neueih
Al mestier bernart del gal.

III. Segnior eu no soi ges dur
Ni no veg can tenc sol duz
Ni de lōp ni de lairon
Nos pot gardar desast: ucs
Qon sai[2] cel qe esle sucs
Tost a emblar coinogutz.

IV. Ben sap cel de me solio
Sieu fas en tant con el fo
On bertran dels bauz on vx
Jamais non tengram blizon
Mas fait cuion auer pron
Car ni von caut con sam- [bux.

V. Anc pois nols tinc per on- [ratz
Pol camps fo desamparatz
Per els senes colp de bran
Qel caualer la meitatz
Degron tener les valatz
Qil eron be seis aitan.

VI. Segnior ben fai[3] qen estan
Auia penre un sol dan
Mas ar soi outra passatz
Et estortz daqel afan
Per qeu nauera doptan
Ar serai a ben donatz.

VII. Anc pos a ma dona plac
Qem volgues mal gaug non [aig
Ni iamais nom deu parer
Bes pos eu mezeis mestrac
E qi nom tengues per flac
Tot ioi laissera caser.

VIII. Mas dieus no saub hant[4] uoler
Com de tot se desesper
Per qem tenc e si mesmac
Donna car ben cud saber
Qe iamais nous an veser
Mas ges per tant non[5] es- [trac.

IX. Trobat per so nom estrac
Car mos cors si ben nes- [mac
No men van[6] a poder.

X. Esperat ai et esper
Merce sius ven a plazer
Donna per qe nom nestrac.

* *Texte déjà imprimé par M. Klein, dans sa publication* Die Dichtungen des Mönchs von Montaudon (*dans*: Ausg. u. Abh. aus d. Gebiete d. rom. Philol. VII, Marburg, 1885, p. 94 s.). — [1] *c. en*: lhaura brunas cale [2] *c. en*: fai — [3] *c. en*: sai — [4] *e. en*: hanc — [5] *l.*: nom — [6] *c. en*: dan.

220

RAMBAUTZ DAURENGA

(= B. Gr. 389, 21)

I. Brais chanz qils critz
Aug dels auzels pels plaisa-
[duz [1]
Oc mais nols entrat [2] ni
[nols deign
Cun iram cem [3]
Lo cor on dols ma pres
[raziz
Per qen sofer.

II. (*p. 204*) Trist e marritz
Er mos chantars aisi fenitz
Per totz temps mais tro que-
[lal deign
Ni pel seu mantein
Era bos mas er es delitz
Pos nol sofer.

III. Jois me fo guitz
Un pauc mais. tost me fo
[faillitz
Sanc me volc arma en des-
[deing
Com non estieing
Can prec ni merces ni es-
Re non conqier. [triz

IV. Mos cors me ditz
Per qe soi per leis auelitz
Car sap qeu null autra nō
[deign
Per som destreign
Morrai car mos cors enfol-
[litz
Mais ges nom qer.

V. Co soi traitz
Bona donnab talant voutitz
Ab cor daral vueil ar nol
degn
Mesclat ab gein
Volres qen torn folz en-
[dormitz
O qem esmer.

VI. Trop son arditz
Dona mos serz es abozitz
Ma faitz dir fols motz qieu
[non deign
Contra mi reign
Tan son fors de mo sens
[issitz
No sen qun [4] fer.

VII. Molt es petitz
Donal tortz qer sai ser au-
[zitz
Per qe vos maues en des-
[deign
Faz nesdeueing
Pendutz fos aut per la ser-
[uitz
Qi a moilher.

VIII. Humils ses giein
Vostre sers fals faillitz
Merce nos qer.

IX. Pos pretz non sobrans. ses
[tegitz
E vos ier.

221

RAMBAUTZ DAURENGA

(= B. Gr. 389, 28)

I. Escoutatz mais no sai qe
[ses
Segnior. so qieus voil co-
[mensar
Vers estribot ni siruentes
Non es ni non lo sei trobar
Ni eu no sai consil fezes

[1] *l.* : plaisaditz — [2] *c. en* : entent — [3] *c. en* : tem — [4] *l.* : qim.

Saital nol podia cabar.
Canc hom dautal miga non
nausis far. ad home ni ad
femna en aqest segle ni
en laltre qe nes passatz.

II. Si tot mo tenes a soles[1]
Jes per aisso nom dei lais-
[sar
[. . . . . .][2]
Cades nom cudon chastiar
Tot qant er nom prez im[3]
[poies
Vas so cades vei et esgar.
E sai vos ben dire. perqe
car seu uos dizia paraula
e non la trasia. a cap sai
qe tenrias men per fat. qe
mais am auer seis diners
el poign. qe mil sols al
cel.

III. (*p. 205*) Ja ten[4] nom tema
[far qun[5] pes
Mos amics aissol voil pre-
[gar
Sal obs nom vol valer manes
Pos im[6] profer. a lonc tanz
[ar[7]
Plus tost de lieis qe ma
[conqes
Non pot nulla res enianar.
Tot aiso dir[8] per una dona
qem fai morir ab lonc res-
peig. et ab bellas paroulas
pot mi donc bon esser
segniors.

IV. Qe ben a passat qatre mes
E a mi a cent anz. som par
Qe ma autreiat e promes
Qem dara so qem es plus
[car
Donna pos bon cor maues
[mes
Adol sal[9] me del dolz la-
[mar.

222

REAMBAUTZ DAURENGA

(= B. Gr. 389, 22)

I. Clars douz e fis[10]
Del bazeresc[11]
Mes sos bas chanz
Vas cui mazerg
Cap ioi sespan
Viu ho noire
El temps qe grill
Prob del silure[12]
Chanton el mur
Jois le caire[13]
Qes compassa esqaira[14]
Sa uois. cha plus leu qe
[siura
Cora nuls non si asigura[15]
Mal[16] grils en la bazeresca.

II. Clars iois e gens
Ses fuec grezesc
Els paucs enfanz
Bosc e coderc
Qe nul enian
Noi emploire
Mas los borcill
Noi vi auer ploire[17]
Dom mi rancur
Qeil blanc vaire
Tant amistat pichenaira

[1] *c. en* : foles — [2] *l.*: Que ieu mon talan non disses — [3] *l.* : un — [4] *c. en* : ren — [5] *l.*: qim — [6] *l.*: mo — [7] *l.*: tarzar — [8] *l.*: dic — [9] *l.*: Adolsas — [10] *l.* : feinz — [11] *c. en*: bazetesc — [12] *l.* : siure — [13] *c. en* : raire — [14] *l.*: e sesqaira — [15] *l.*: azerga — [16] *l.* : Mas — [17] *l.*: pliure

Sauis er fols qi si pluira[1]
Qe grieu er qe les con-
[derga
Fis iois ses flama grezesca.

III. Clars brunz e tenz
Motz entrebesc
Pensius e pensars[2]
Enqier en serg
Com sim lam[3]
Pogues roire
Lestrain roill
Vil fer tuire[4]
Don mon escur
Cor esclaire
Tot cant iois gen esclaira
Maluestatz. tol e tiura
Et enclau iorien[5]. el sorga[6]
Por qira ioi entrebresca.

IV. Cuz[7] naus ni leing
Ni flums on pesc
Nom es enanz
Car vei soi[8] borg[9]
Anz vau troban
Com vis doire
Qe mont el cill
Al fol vire[10]
Tant vei pretz dur
Per qe laire
Lauzengiers conten e latra[11]
E sos auars digz enivra
Prez per qe iois fraing e
[borga[12]
Qis vol critz qel pren e
[pesca.

V. Caurs es empeing
Canc non es presc
Vidal costanz
Mardi domerg
Nom pueis ses bran
Dels decoire
Per qen torrill
Cab un guiure
De mal aur
No istral paire
Don lo fils sofris e paira
Malvestat qel nafre el
[guiura
E fai costancha domerga
De domnei qe noils les
[presca.

VI. (*p. 206*) Car petit meinz
Qe nō paresc
Als paucs semblanz
Del menor derg
Qem van duptan
Aur per coire
Car al perill
Don ieta luire[13]
Veig un tafur
Qi ner fraire
Qel nezirs maluatz sa fraira
Lai on lo francs fils se liura
E non crel iois plus aut
[derga
Qel crims nais an qel pa-
[resca.

VII. Caurs on argens
Esmer e cresc
Ab ditz verais[14]
Con hom fai clers[15]
Vau chastian
Pres lo goire
Mas per un fill
Pot reuiure
Vas cui matur
De bon aire

[1] *l.*: pliura. — [2] *l.*: pensans — [3] *l.*: lan — [4] *l.*: Nil fer tiure — [5] *c. en*: iouen — [6] *l.*: serga — [7] *c. en*: Carz — [8] *l.*: ioi — [9] *c. en*: berg — [10] *l.*: iure — [11] *l*: laira — [12] *l.*: berga — [13] *l.*: liure — [14] *l.*: Ab durs colps granz — [15] *l.*: clerc

Si col uenz vai sus en laira
Lo sieus noms viu e reuiura
Pretz e ioi qel mergueill [clergua
Dieu prec caital baron tres- [ca. [1]

VIII. Cel qi fal vers sacompaira
Ab les qe ia non escriura
Qe non tem correg ni verga
Lo fuecs qes compren ses [esca.

IX. Raembautz torn e repaira
Lai on pretz viu. e reuiura
Al conte cui dieus azergua
On sabers e honors cresa. [1]

223

RAEMBAUTZ DAURENGE

(= B. Gr. 389, 14)

I. Eu non sui ies mals e as- [trucs
Anz son [2] mal astrucs adreitz
E pos malastrucs ma eleitz
Farai vers malastruc e- [freitz
Qeu non trop malastruc [adreitz
Qil malastruc cap empe- [zeitz.

II. Car per tos temps sui mal- [astrucs
Per un grant malastre qem [ve
E qi per malastruc nom te
Dieu prec de malastre les- [tre
Qe mil malastruc foran ple
De malastre qieu ai en me.

III. Donna per vos soi malas- [trucs
Qar per malastrem voletz [mal
E sis [3] ben malastruc ior- [nal
Canc nuls malastrucs nol [fes tal
Malastrucs truep i maues [egal
Per qe de malastre non cal.

IV. Ar auias con sui malastrucs
Cant vi del malastre mouer
Eu sui plus malastrucs en [ver
Qem malastrem laisse cha- [zer
E pois vinc malastre qerer
Doncs autre malastruc es- [per.

V. Sieu ia trobes dos malas- [trucs
Canessen mals astres qe- [ren
Anera malastrugamen
Cadoncs for eu malastrucs [gen
Mas non truep malastrucs [valen
Came de malastres prezen.

VI. (*p 207*) Sieu soi aitan [4] mal- [astrucs
Qe de malastre port la flor
E ai ben malastruc honor
Le ui malastrus de segnior
Ni chantes malastre ab plor
Daqest malastruc amador.

VII. Cans es malastrucs de se- [gnor
Et ieu son malastrucs da- [mor.

[1] *l.*: cresca. — [2] *l.* : son ben — [3] *l.*: fis — [4] *l.* : aitan fort

224

REAMBAUTZ DAURENGA

(= B. Gr. 389, 12)

I. Ara non siscla ni chanta
Rossigniols
Ni cridairols [1]
En vergier ni dinz forest
Ni par flors groia ni blaua
E sim nais iois e chanz
E creis en veillians
Car nomi ven consol somne-
[janz.

II. Car a mi donz atalenta
Qem loing dols
E serai be fols
Seu totz temps ab leis non
[rest
Pos frain ma dolor plus
Si qe fais ni afanz [braua
Nom pot esser danz
Ni maltraigz nom dol paucs
[ni granz.

III. Ca pauc le cors nom na-
Qeschirols [uenta
Non es ni cabrols
Tan lieus com eu sui qel
[test
Mes la ioia qeu cercaua
Don son iais entrepainz
E serai tot lanz
Pos ma dona vol mons
[enanz.

IV. Jes nocam espauenta
Lurs estols
Dels fels fals e mols
Lanzengiers cui deus tem-
[pest
Sim prent mi donz e men-
[traua
Per iamais a mil anz
Tot al seu comanz
Qen als cors non col qeu
[meslanz.

V. Ja deus qel iornz fes qaran-
Dals mon sols [ta
Es tornet fillols
Don mi a don niaprest
Mais reis si leis mi saluaua
Anz li laisel talanz
Lo mon e mil tanz
Contra leis qem tol totz
[enianz

VI. Cap con [2] cor qel mieu si
Sai qem tols [planta
Car donar o vols
Dōna au [3] iois pais e vest
Tot lenian qa me portaua
Gen lon trais a sain iohan
Ar men creis talanz
Don caira el sol ab las
[mainz

VII. Ai dōna prezanz
Ar penz qeus a col em bai-

VIII. Joglar vostrenanz [zanz
Voil e dieus lo vol mil ai-
[tanz.

225*

RAEMBAUTZ DAURENGA

(= B. Gr. 389, 4)

I. *(p. 208)* Al prim qeil rim [4]
[sorzen sus
Pel cun [5] prim fueilla. del
[brancail

[1] *l.* : crida lauriols — [2] *c. en* : son — [3] *l.* : cui.

* *Voyez l'édition de M. Appel dans la Rev. d. l. r.*, IV. *s. t.* X *p.* 409 s. — [4] *c. en* : tim — [5] *c. en* : cim

Sagues raizon feir un bon [vers
Pos ma dona no uol. qeu[1] [chan
Mais de leis. nil ven a ta- [lan
E chanz si damor non es faitz
No ual plus con ses domna [amars.

II. Con a lei platz non dic plus
Senes tot mames ill
E per dieu si es ben en vers
Qe non auz chantar dere- [nan
De leis[2] vas cui sui voitz [denjau
E cels qieu pietz voil fers [estraig
Er donc oimais voigz mos [chantars.

III. Faig virol segle de mon us
Lauzengier fals de faig uol- [pill
Ai can nauran ia damors [ters
Ab lur chan. parlar deui- [nan
Per lur ditz. van dōnas dup- [tan[3]
Qan[4] mortz drutz ses colp [atraig
Souen. per lur fals deuinars.

IV. Cant cist fut mil[5] maluatz. per us
Chanton de solatz. emperil
Qe dizon de tort en trauers
De cels qe[6] lur er en sem- [blan

Domnes vers qieu entenda [tan
Cil domna cuig en tot tra- [saig
Qe[6] sos amics aia espars.

V. Rics hom torna tost en raus
Can sufre. com se merauill
Qe nom saus sa maizon fair [fers
De cels qi venon corteian
Ges non an colpa cil co fan
Qel segnier nes de tot for- [fagtz
A cui en couen castiars.

[ARGUMENTO]

Gaubertz de poicibot si fo gentils hom. e fo del vescat de lemozi fils del castellan de poicibot. e fo mes morgues cant era enfas en un moster qe a nom san leonart. e saup be letras e ben chantar. e ben trobar e per voluntat de fēna issi del monester. e uenc sen a celui on venian tuit aqil qe per cortezia volian honor ni benfait an sauaric de malleon et il li det arnes de ioglars vestirs e cauals e pois anet el per cortz e trobet e fes bonas chanzos et enamoret se duna donzella gentil e bella e fazia fas[7] chanzos della e ella nol vol amar si non se fezes caualers e nō la tolgues per moillier. (*p. 209*) & el o dis an sauaric con la donzela lo refu saua donc sauaris lo fes caualler eil donet terra & renda e tolc

[1] *Appel*: qun — [2] *A.*: lei — [3] *A.* : duplan — [4] *A.*: E an — [5] *A.* : mit — [6] *A.* : que

[7] *c. en:* sas. *Le second texte, écrit au folio* 32 *verso de la dernière partie du manuscrit, n'offre que la seule variante* : las.

la donzela *per* mullier e tenc la a grant honor et auenc si qel anet en espaīgnia e la donzela remas & uns cauallers dangleterra si entendia en ella. e fes tant e diz qe la mena via e tenc la longa saizo *per* druda e pois la laissa malament anar. Gaubertz torna despaignia & alberga una sera en la ciutat ont ella era & el anet deforas *per* volōtat de femna & entret en larb*er*c duna paubra femna qeil fo deit qe la entre auia una bella donzela e trobet la sua moilher e qant e la ui & ella lui fo granz dolors entre lors e granz vergogna ab lei estet la noit e lendeman sen anet con ella e mena la en una mongia on la fes rendre e *per* aqella dolor laisset lo chantar el trobar.

226

JAUBERTZ DE PUIGCIBOT

(= B. Gr. 173, 14)

I. (*p. 212*) Una granz amors
[corals
Mi destreing en [1] te
Si qeu nou sai ren dir als
Mais clamar merce
E car me dals non soue
Sembli malfat entre las genz
Em par menre ma sabenza
Dont amors qem forz em
[venz
Degra venzer ma clamors
Cal venzedor es honors
Qe merces lo uenza.

II. Amors vostre noms es fals
Car non amatz me
Qieu vos soi fis e leials
E vos am anc se
E pos aissi sesdeue
Qieu vos soi obedienz
Damor e de bon volenza
E vos mes mala e cozens
Sens benfait e sen socors
Per dreit serieu amors
E [2] malvolenza.

III. Donc pos non val car soi
[tals
Com a drut coue.
Sim trouaua desleials
Auriam ia be
Ben leu i torneral fre
Mas non dei so ditz mos
[senz
Far *per* failliment faillenza
Per qieu voil mais ab tor-
[menz
Esser dels fiz amadors
Cab los fals galiadors
Far damor paruenza.

IV. A tort mi ven de vos mals
E non sai *per* qe
Mais daitant amors siuals
Mi venjarai se
Qacels qi [3] sabon re
[. . . . .] [4]
Dirai vostra captenenza
Don vos parez meinz valenz
E naurez meīs seruidors
Qi sabra mas granz dolors
Te cels [5] et temenza.

V. Vostrusatges es aitals
Ca celui q*ue*us cre
Merme de ioi sos captals

[1] *l.*: em — [2] *l.*: E vos — [3] *l.*: qi no — [4] *l.*: Com vos est desconoissenz — [5] *c. en*: Recels

Car de vos non ve
Mas enians sas tota fe
E danz ses totz iauzimenz
E ses tot plazer cozenza
Pro faitz dautres faillimenz
Mas callar mi fai paors
Orgoils ez granz folors [1]
Qi a plus fort tenza.

VI. Pros vescomtessa plazens
Dalbusson tant vos agenza
Pretz per qieus taing grazi-
[menz
Part las autras el auzors
Qen vos a son luec valors
Ses tota faillenza.

227

GAUBERTZ DE POICIBOT

(= B. Gr. 173, 6)

I Merces es en chazimenz
Dumil creisser et aussar
Et orgoil sobrebaissar
Don faill amors vostre senz
Cant me crez [2] trobatz ven-
[cut
Humil e de bona fe
Dechaetz anc se
E leis qui vira lescut
Vers vos [3] sus me
Qi nous tem ne vos blan
Non voles destregnier tan
Qe lorgoil baisses
[En uer uos sumelies].

II. *(p. 213)* Pero raizos es plus
[gentz
Perdre per humeliar
Qe per orgueil gazagniar
Qe lergoillos si ben venz
Na blasme per tot saubut
El humil son tot lo te
Vil e bas sotz se
Sivals adreit conogut
Dont mes miels so cre.
Qumelia [4]
Feenganar [5]. quab engan
Mi don galies
Qe qel [6] tortz reman seu
[ades.

III. Tort ai [7] cai dit granz ardi-
[menz
E car lan auz encolpar
Non pas tang qeu dei amar
Cui es doncs lo fallimenz
Meu caram & a [8] reperdut
Lei qi non taing ni coue
Non es ges per qe
Car eu non ai mais pogut
E nō o fan ges ben
Qi men va forzan
Amors qi men [9] forza daitan
Car vol qieu lames
Forze... qe leis non forces.

IV. Pero car lauzor [10]genz
Fai amor ver si clamar
Crei cai fan [11] leu pot forzar
Lei a far. so mandamenz
Per cai lonc temps atēdut
Et encar nomen recre
Qel seu dur cor ple
Dorgueil. mostres sa uertut
Amor per merce
E fara honor gran
Sami cui verz serz [12] afan
Verzer [13] se laisses

[1] *l.*: g. e f. — [2] *c. en*: qez — [3] *l.*: v. e — [4] *l.*: Qieu umelian — [5] *l.*: Si enganatz — [6] *l.*: Qel — [7] *l.*: Tort — [8] *l.*: cara ma — [9] *l.*: qim — — [10] *l.*: las auzors — [11] *l.*: caissi — [12] *l.*: venz senz — [13] *l.*: Venzer

E lei qes defen uenqes.
V. Amors non es tan sabenz
Daitan vos posc ensegniar
Qe del seu merteis malme-
[nar
Es desmesura e nonsenz
Nol ten *per* descrezut
E qes tang ni don saue
Qe hom celui malme
Caura pel seu retengut
Per mi non dic re
Mas car mes semblan
Qē fassas. vostre dan
Qanc hom qi greues
Lo seu no fo noi perdes.

ARGUMENTO*

Pons de capdueil si fo del vescat don fo guilliers de saint laidier. rics hom fo molt gentils baros e sabia ben trobar e violar e chantar. bos caualers fo darmas e gen parlanz. e gen dōpneianz e granz e bels e ben ensegnatz e fort escars dauer mas si sen cobria ab gent acuillir & ab honor de soia *per*sona. et amet *per* amor ma dona alais de mercueir muller den ozil de mercueir q*ue* fo filha den bernart danduza dun onrat baron qera de la marcha de proenza molt lama & lauza e fes maintas bonas chanzos della e tāt qant ella visqet non amet autra dona e cant ella fo morta el se croza e passet outra mar e lai moric.

228

EN PONZ DE CAPDUEIL

(= B. Gr. 379,2)

I (*p 214*) Si ai perdut mon
[saber
Ca penas sai on mestau
Ni sai donc venc ni on vau
[.....]¹
E son daital captenenza
Qe non vueil ni pueisc dor-
[mir
Nim plas viure ni morir
Ni mals ni bens no magenza.
II. E per pauc non desesper
E nom rent monges a lau
O nom met dinz vna frau²
E³ com nom pogues veser
Car traitz son en crezenza
P*er* cella q*ueu* plus dezir
Qem fai sospiran languir
Car mi frais ma couinenza.
III Jamais non cug ioi auer
Ni estar vn iorn suau
Pos mi donz ma solaiz brau
Nim torna e nonchaler
Nen sai on maia guirenza
Cō pl*us* ieu penz e consir
Coil pogues en grat seruir
Adoncs creis sa maluolli-
[enza.
IV. A gran tort mi fai daler⁴
E si eu pendutz en trau
Sanc pois segui autresclau
Pos mat⁵ pres en son poder
Ni fiz en dreig leis faillenza
Mais sol daitan so malbir
Car la tem e naus bē dir

* *Le même texte est inscrit une seconde fois à la fin du ms. au f.* 33 v°.
¹ *l.* Ni qem fauc lo jorn nil ser — ² *c. en*: fiau — ³ *c. en*: En — ⁴ *l.*: doler — ⁵ *l.*: mac

E qar li port ben voillenza.
V. Per ren non puesc estener
Per[1] nom lam e non la lau
Car la genzer com mentau
Se non[2] anz dic uer
Ab qe prezes penedenza
Dels turmenz qem fai suffrir
E ses degna conuertir
Er complida sa ualenza.
VI. Eu son aicel qi non tenza
Ab midonz ni no mazir
Nim sai de ren enardir
Mas de zo qa leis agenza.

229

EN PONS DE CAPDOILL

(= B. Gr. 326, 1)

I. Tot franchament. dōna veng [deuant vous
Penre comiat. per totz temps [a lezer
E granz merces car anc [degnetz voler
Qeum[3] tengues de vostre [amour plus gai
[..... .....][5]
Ben es razos qe si voletz [auer
Drut dautra gent qeus sap- [cha mais valer
Aissil vos salu. ja piegz [nous en volrai
Qant aurem pois bon solatz. [entre nos
Et estarem. con sant[5] par- [lar[6] nō fos.
II. (*p. 215*) Mas vos cuidatz car [ieu sui adiros
Caissi del tot nous o diga [de ver
Mas derenant vos o farai [parer
Car ai chauzit en leis cui [amarai
E uos auetz chauzit si con [leu[7] sai
En tal amir[8] qeus fara de- [chaser.
& eu en leis qe voil pretz [mantener
Don sappcha[9] jouens e de [vous vai
Si tot non ses de locs tan [paratios.
E la es ben plus bella e plus [pros.
III. Pero domna totz temps serai [curos[10]
Del vostrafar caisso voil [retener
Canc nous pogui metre a [nonchaler
Aissi del tot enanz vos ser- [uirai
Fors qe iamais vostre drutz [no serai
Si bem deuetz anquera lo [iazer
Qē promezetz qan nauriatz [lezer
Nol dig per so qe negun soin [non hai
Mas seu en fos agutz anz [poderos

[1] *l.* : Qer — [2] *l.* : non.i ment.
[3] *l.* : Qeu mi — [4] *l.* : Tant quant vos plac mas aras pois nous plai — [5] *l.* : sanc — [6] *c. en* : parlat — [7] *c. en* : ieu — [8] *l.* : amic — [9] *l.* : sapropcha — [10] *c. en* : cutos

Tal ora us[1] qieu[2] fora plus [ioios.
IV. E sil virars[3] nil pleuirs de [nos dos
Pot al partir del amor dan [tener
Metam nos ambs en la man [dun preuer
E soluetz men qeu vos en [solverai
E pois poirem amdui daqi [en lai
Plus leialment nostr amor [mantener
E sanc fetz ren qami deia [doler
Eus en perdon tot zo qa mi [neschai
Tot de bon tor.[4] questier [non er la[5] bos
Si de bon cor non es faitz [lo perdos.
V. Mala domna tro qem fezes [gelos
. . . . . .
. . . . . [6]
Ni res non sap lo mal qel [gelos trai
Ni ren non sap gelos qe ditz [ni fai
Ni nuls gelos non pot en [luec caber
Gelos non a pauza matin ni [ser
Per qe vous deu plazer. car [men retrai
Qassatz va miels. a celui [qes lebros
Qadonc sauals noi son tuit [adiros.
VI. Fe qem deuetz sitot sui adi- [rotz
Prendetz comniat de mi qel [pren de vos.

230

EN PONS DE CAPDUEIL

(= B. Gr. 372, 2)

I. Anc mais nuls hom non fon [apoderatz
Mas eu o sui. e ren no sai [per qe
Qestiers mon grat am e sui [desamatz
Et enaissi ai o tengut ancse
Desqe fui tratz[7] ni saup esser [amaire
E follei sols et eu nō puesc [estraire
E fuig mem[8] pron. totz jorns [e sec mon dan
E fatz esfortz qant eum co- [nort ni chan.
II. *(p. 216)* Pero tan es la so [umilitatz
E la lauzors qe tota gens [en te
Qeu anc non puec tant esser [sos priuatz
Canc mi valgues chauzimenz [ni merce
Ni nul conort dom mala- [dors[9] seaclaire
Mas brau respos cais qeu [lai mort son paire

[1] *l.*: vi — [2] *c. en*: qien — [3] *l.*: iurars — [4] *l.*: cor — [5] *c. en*: ja — [6] *lacune indiquée dans le ms.*
[7] *l.*: natz — [8] *l.*: mon — [9] *l.* : dont ma dolors

E qan la prec elan fai un [semblan
Qe no menten plus qe un [alaman.
III. Pero tant es mos pensamenz [onratz
Qel maltragz val dautre [soiorns ganre
Tam es valenz. cela cui mi [sui datz
Qe nō a par en tant quant le [monz te
La genzer es qe anc nasqes [de maire
E la meiller zo aug a totz [retraire
Per qeu non lauz. descubrir. [mon telan
Mas per solatz can li autre [en chan.
IV. Mas seu follei per lei tot [mes viutatz
E voil suffrir lo mal em [patz el ben
Com non es finz ni drutz [enamoratz
Ni es forsius. qe tan leu se [recre
De sa domna ni no sap [damor gaire
Canc ses afan ric gazain no [vi faire.
Ai las qai dig sentirai de [leis dan
Con plus mi fai languir plus [la reblan.
V. Al valen rei.[1] de pretz coro- [natz
Sobrautres reis e qi miels [se capten
On finz iois nais e[2] reuouel- [latz
Joi e iouenz ten. vai chanzos [de se
En aragon on prendon tuit [repaire
Bon faig valen qe francs reis [deia faire
E saludan de perpigna enan
Cel o celas qe damor an [talan.
VI. Pero tant es bos mos pensa- [menz honratz
Qe de ren al mas de leis [nom soue
E sos pres es tan fis e taut [poiatz
Qesser cug reis de ioi can [me soue.

231

EN PONS DE CAPDUEILL

(= B. Gr. 375,13)

I. Lamoros pensamenz
El rics volers auzatz
Qeu ai dōna valenz
De vostramor mi platz
Mil tanz qe neguns dos
Qautra far mi pogues
Car ben sai quamors mes
Vengan mi danz o pros.
II. (*p. 217*) Qals digz de totas [gens
El[3] vostre cors onratz

[1] *l.* : rei qes — [2] *l.* : et es.

[*] *Voyez le texte publié par M. M. v. Napolski dans son ouvrage*: Leben u. Werke des Trobadors Pons de Capduoill. Halle 1880 *p.* 55 *s.*

[3] *l.* : Es

Pros dompnet auinens
Tant humils tan prezatz
Tant fiz tant cars tant bos
Tant adregz tant cortes
Qe caps es de totz bes
Sol meĩs [1] nō fos.

III. Doncs per qei es iouentz
Valors ni gais solatz
Honors e pretz e senz
Cortezi e beutatz
Eil lautraib cabalos
Et anc noi fo merces
Pos ieu non [2] truep ges
Qi fui tant fiz vas vos.

IV. Qom lials o temenz
Sufriz lafan em patz
E non fui recrezenz
Nim vir uas autres latz
Ni no fui poderos
Pos i aic mon cor mes
E car sui vostre prez
Faitz mi bonas preizos.

232

PONS DE CAPDUEIL

(= B. Gr. 375, 4)

I. Ben es fols cel qi reigna
Loncs [3] temps ab seignjor
Don ia bez non lauegnia
Senz mil tanz de dolor
E qi per ben mal pren
Tain qe iois li sofraignia
E granz mals lien remaignia
Saber pot veramen
Casaz a de qes plaignia.

II. Per so plaing e men laignia
E qar sui lialmen
Damor qim fo estraignia
Em trais malamen
Sabetz *per* qe mair
Qel bon qe faig mauia
Mi tolc e fei [4] bauzia
Qom non dei enreqir
Lo sieu e pois laucia.

III. Ben ses amors traia
Qamar [5] e seruir
Et onrar la sabia
Miels dautre obezir.
E celar senz enian
Mas mal es sacoindanza
Qom non a benananza
Qe pois non torn a dan
Per qieu [6] par [7] mes*per*anza.

IV. Tant es granz la rancura
Per qieu [8] sui iratz
Qe bos pretz en peiura
E gaiesce solatz
*Per*o ades esper
Se tot mos cors sesmaia
Capres lira meschaia
Tals iois qim deig plazer
Sol finamors nom traia.

V. Tant pauc voil sacordansa
Qab dreig leis plus non blan
Quna gentil qenanza
Son valen pretz p*rez*an
On es sens e beutatz
Ab gran bona ventura
Si qa totz iorns meillura
Mas ab tot so noil platz
Namors [9] ni non a cura.

VI (*p. 218*) Mon andrieu fai valer

[1] l.: m. merces — [2] *l.*: non la.
[3] *l.*: Per l. — [4] *c. en*: fe — [5] *l.*: Qar amar — [6] *c. en*: qien — [7] *l.*: part — [8] *l.*: q.en — [9] *l.*: Samors

Fina valor veraia
E leis qes coind e gaia
Las qeu non auz [1] vezer
Tan tem qamor no maia.
VII. Bem puesc damor tener
Qel danz qai pres mesglaia.

233

EN PONS CAPDUEIL

(= B. Gr. 375, 7)

I. De totz chaitius sui eu aicel
[qi plus
Ai gran dolor e suffris gran
[turmen
Per qieu volgra murir e fora
[gen
Qieu maucizes pos tan sui
[esperdutz
Qe viure mes marrimenz e
[esglais
Pos morta es ma dōna naa-
[lais
Greu pensar fai lira. nil dol
[tal dan
Mors traiheris. ben vos puesc
[en ver dire
Qe non poguest el mont
[meillor aucire.
II. Ai con fora gueritz e ereu-
[butz
Sa dieu plagues qieu fos
[premeiramen
Morz laz chaitiu no noil
[mail [2] loniamen
Viure apres lei ren. perdona
[me sus
Siegnier dreiturers e verais
Sabiatz la crist non la sobre
[toillatz
Larma rendes sain peire e
[sain ioan
Qe tuit si [3] ben i son com
[puesca dire
E de totz mals la pot hom
[escondire.
III. Seignier ben la deuem pla-
[gner chascuns
Canc no fo hom veges tan
[auinen
Qil auia tam bel captene-
[men
Que val beutatz ni bos pretz
[mentaubutz
Ni qe val senz honors ni
[solatz gais
Gen acuillirs de nuls cortes
[esais
Ni *que* valon franc dig ni
[faig prezan
Segle dolen de bon cor vos
[aire
Mout vales pauc pos lo miels
[nes a dire.
IV. Jois e deleitz e iouenz es
[perdutz
E totz lo morz [4] es tornatz e
[nien
Qar comt e duc e maint baro
[valen
Neran plus pron ar no la
[ve negus
E mil donas valion *per* lieis
[mais
Mas ar podem saber cab nos
[sirais
Nostre segnier. qi la fes
[valer tan

[1] *l.* : lauz — [2] *c. en* : uoil mais — [3] *l.* : li — [4] *l.* : monz

Caissi nos volc tolre solatz [e rire
E donar mais dafan e de cos- [sire.
V. Ai cals danz es de mi donz [nazalais
Non pusc als far mas de totz [iois mi lais
E prenc comniat de chantar [dorenant
E plaing e plor e maint [coral sospire
Man mes per lieis en engoi- [zos martire.
VI. Amics naudrieu chamiat son [mei dezire
Ni ia damor non serai mais [seruire.

234

[EN PONS DE CAPDEIL]

(= B. Gr. 375, 18)

I. (*p. 219*) Qui per nesci cui- [dar
Fai trop gran faillimen
A dan li deu tornar
E sa me mal ne[1] pren
Ni ma donnam det iai[2]
Ben tain qar tal folia
Ai faig per qe deuria
Morir dirae desmai.
II. E sieu per sobramar
Ai teignat[3] follamen
Ni per mi donz proar
Si nagral cor iauzen
Sil ferm voler qieu ai
De leis seruir partira[4]
Ar conosc qeil plairia
Per qai fag fol essai.
III. Enaissim fai trobar
Neis tot lo cor el sen
Qe can cuig ergoil far
Totz mē torn e nien
E ges de ben nō fai
Cam[5] mos cors sumelia
Orgueil ni cortezia
Jois de lieis non matrai.
IV. Mas ieu non i ai par
Mon cor ni mon talan
E sautram vos[6] onrar
Gratz e merces len ren
E tostemps o farai
Qi estiers ai qi mauciria
Mon fin cor nom partiria
Del ric luec ont estai.
V. Domnal genser qieu sai
Mais vos am senz bauzia
No fes tristanz samia
E nul pron non[7] ai.

235

EN PONS DE CAPDUEIL

(= B. Gr. 375, 22)

I. So quom plus vol e don es [plus cochos
E so com a dezirat ni ten [car
Deuem chascuns relinqir e [laissar
Qar ben sabem qe luecs es e [sazos
Qel rics seignier qes leials [perdonaire

[1] *l.* : en — [2] *l.* : dechai — [3] *l.* : reignat — [4] *l.* : partria — [5] *l.* : Can — [6] *l.* : vol. — [7] *l.* : non i.

Rei de merces. dreturers e [saluaire
Anem seruir qel nos fes de [nien
E suffri mort per nostre sa- [luamen.

II. Nos podem ben saber. qel fes [per nos
Qel si laisset despinas coro- [nar
Batre e sufrir e de fel abeu- [rar
Et nous resems del sieu sanc [precios
Ai las chaitiu qa mal fan lor [afaire
Al[1] q*ue* noi van e cuidan. sai [sobstraire
A lur vezinz lur terras fal- [samen
Paor deuran auer al iutia- [men.

III. Qui remanra non er sauis ni [pros
Qe sai nos pot luns en lau- [tre fiar
P*er* qe ditz hom qe nō pot [plus durar
Segles adoncs remanran uer- [goignos
Li ric baros sil segles dura [gaire
Ben es torbatz lo reis e lem- [p*er*aire
Si remanon guerreian. p*er* [argen
Ni p*er* ira[2] lor fail breu- [m*en*.

IV. (*p. 220*) Qi qe remanga mai[3] [voluntiers[4]
Qom non pot ges lo ben [guiardonar
Qe dieus na fag ni los tortz [emendar
Per qieu li p*re*t[5] aissi com [es pidos
Qil[6] clam merce. aissi con [fes lo laire
E uailha. nos la soa douza [merce[7]
E sainz ioanz nos vailha eis- [samen
Cossi vēzām aqesta falsa [gen.

V. Sil qe sabon las leis et las [leissos
Els mals els ben noi voillon [ges annar
Qieum fai[8] tal un qautreia[9] [deseretar
Mais crestianz qe sarrazinz [fellons
E si parlatz diraus vos es [pechaire
E cil qes fan dels autre [predicaire
Deuon e si predicar eissa- [men
Mas cobeitatz tol la cleriel[10] [sen.

VI. Cel darragon franc rei e [debonaire
E sei nos[11] dieu de bon cor [humilmen
Esti ab vos e tuig digam [amen.

[1] *l.*: cil — [2] *l.*: terra si tot — [3] *c. en*: r. ieu irai — [4] *l.*: voluntos — [5] *l.*: p*rec* — [6] *l.*: Eil — [7] *l.*: maire — [8] *l.*: sai — [9] *l.*: qama — [10] *l.*: clersial — [11] *l.*: E serues.

236

EN PONZ DE CAPDUEIL

(= B. Gr. 375, 14)

I. Leials amics cui amors ten
[ioios
Deu bon esser alegres e
[iauzenz
Larcs et adreigz. arditz et
[amoros
Era qan par lo gais ter-
[minis gen
Qi fai las flors espandir per
[la plaigna
El rossigniol chantar iostal
[ver foilh
Mas ieu non am sos douz
[chanz tant can soil
Poz mi donz[1] qe totz iois mi
[sofraigna.

II. Pero ben sai qe es dreitz e
[razos
Qe cel qi es amoros e pla-
[zenz
Deu esser brauz e de plus
[mal respos
Pos non li val merces ni
[chauzimen
Pos ma dona mes mala
[e estraignia
Leu pot trobar en me mal
[e orgueil
Ja non maura. si nom vol
[tan can voil
Quen ren no fai semblan
[que de mil taigna.

III. Totz malmenatz sui eu fizels
[e bos
E volgra far tot son coman-
[damē
Qel sieus rics cors es lo
[meiller canc fos
Sol qe vas mi fos fizel ni
[plazen
Qe farai doncs. seu vauc
[o si remaigna
Amors tostemps maues mos-
[trat orgueil
Fols es qi pert per zo qe nō
[gazaigna.

IV. (*p. 221*) Non dic ieu ges qe
[tostemps si us nō fos
E nō fezes tot son comā-
[damen
Si tot non tain sos genz
[cors orgoillos
Mas si tot es amoros e
[plazens
Francs e humils e dauinen
[compagnia
Ja nom aura si nō vol tot
[qant voil
Ailaz qem val si lam o si
[men toil
Qen rē non fa paruen. qe
[de mil laignia.

V. Per so nestau marritz e
[consiros
Qar anc lamei ni falli tant
[mon sen
Car per vn ioi don no soi
[poderos
Soan aillors tot autre iauzi-
[men
Aissi non sai conseil ab qe
[remaignia
Qautra nom plaz ez il mi
[desacoil
Mas lieis nō qal sim pert per
[qieu nom doil

[1] l.: donz plai.

Ni de samor non ai cor. qe [me plaignia.
VI. Amors lonc temps ai estat [em bretaignia
E faitz pechat qar mi mos- [tratz orgoil
Sieu plus qe tuit. lautrama- [dor vos voil
Ni mais vos am es doncs [dreitz qe men plaignia.

237

EN PONS DE CAPDUEIL

(= B. Gr. 194, 6)

I. En tanta guizam mena amors
Qa penas sai sim dei chan- [tar
O si dei plagnier o plorar
Tant mi don[1] gaugz e [dolors
Pero sel volgues dreit iutiar
Mais vai[2] mals qe bes e [maiors
Mas tan am finamen
Qel mal teing a nien
E grazis e enanz
Los bens per qem platz [chanz.
II. Bona donna pres e ualors
E corteziab gent parlar
Oils rizens amoros e clar
E beutat ab fresca colors
E agrat don nō aues par
E totz bos autres faigz [meillors
Vos fan enteiramen
Sobre totas valen
Per qieu soi ben. amanz[3]
Damors dō soi clamanz.
III. Loigniat maues sospirs e [plors
Ab pēs e ab merces clamar
Per zom deuetz tener plus [car
E loigniar fegniens. preia- [dors
Qe domna deu ben esquiuar
Los bruids dels fals deuina- [dors
Car *per* un maldizen
On fols semblan senten
Si leuon bruid tan granz
Camors en sembl enianz.
IV. (*p. 222*) Qes[4] gent de tos [amadors
Can fan zo qes tain ad amar
Ni hom nos deu damor [doptar
Qe lai on blasmes e follors
No o tol sen sobra non par
Qe greus es de doas colors
Cors ni faitz loniamē
Sabetz qem vai voluen
Tem qe sial talanz
Lai on vei los semblanz.
V. Aissom tol enuegz e paors
Qim fazian desesperar
E de vos partir e loigniar
E preiar si pogues aillors
Mas tan gent sabes emendar
El sen triar de las follors
Car aman e sufren
E celan e temen
Vos conqerrai enāz
Cab mal ni ab bobanz.
VI. Na maria souen
Magradal pretz valen
Qe mais del trauetz[5] tanz
Qe noi a obs mos chanz.

[1] *l.*: dona — [2] *l.*: nai — [3] *l.*: s. benananz — [4] *l.*: Et es — [5] *l.*: daltrauetz

238

EN PONZ DE CAPDUEIL

(= B. Gr. 375, 1)

I. Aissi mes pres con cellui qi [cercan
Vai bon seignior en essaia [gan re
Qe tuit lonron eil fan volon- [tier ben
E chauzis nun tot sol qe ren [nol blan
Nil fai honor estiers qar la [voil gen
E qar lo sab sobre totz plus [valen
Amal mil tanz mais em per- [don seruir
Qals autres totz de qe si pot [iauzir.

II. E es razos e dreigz al mieu [semblan
Com lo meillor am meils [per bona fe
Si tot noil val fols es qi sen [recre
Mas seruacles [1] e ia rē non [deman
Qe ben qier hom a seignior [conoissen
Qi lonrel ser doncs sieu lam [finamen
Midonz cui son bem degra [iois venir
Qel genzer es com puesc el [mon chauzir.

III. Si tot mauci de bon cor senz [enian
Lim rent sil platza sa fran- [cha merce
Canc pos la ui non aic po- [der e me
Mas damar lieis e de far [son coman
Tant can la vei mi tel ve- [zers iauzen
E can men part son en tal [pensamen
Qen chātā plor em vol lo [cors partir
Enaissim fai samors viure [e morir.

IV. (*p. 223*) Dieus qe la fe tan [belle tan prezan
Li salu eil gar lo bon pretz [qil mante
Qe non a hom tan dur cor [si larcx [2]
Noil port honor. aissi vai [melluran
Tot cant comes ab valor [3] [ab sen
Abeillir fai sos faitza tota gen
E als meillors. si sap miels [far grazir
En totas res si garda de [faillir.

V. Tant fort conois tot can les [benestan
Per qieu soi mortz si de me [noil soue
E sāc amors ac nuil poder [en se
Pos mi destreing forces [lieis sol daitau
Qe non li enueg si lenqier [humilmen
Qe nom faza murir tan lon- [gamen
Qil chant e ri e ieu plaīg [e sospir

[1] *l.*: seru ades — [2] *l.*: la ve — [3] *l.*: coue ab v. et

En pert souen lo maniar el
[dormir.
VI. Bels cors cortes per vos
[lais veramen
Ric ioi daillors e de uos non
[laten
E ges per tan non puesc
[mon cors partir
Qe mais e miels vos am
[qieu non sai dir.
VII. Naudiartz am pel bon pretz
[qieu naug dir
Mon[1] andreu rei[2] totz
iorns enantir.

239

EN PONS DE CAPDUEIL

(= B. Gr. 375, 19)

I. Sanc fiz ni dis mullja sazon
Ves vos enueg ni faillimen
Ni passei vostre manda-
[men
Ab franc cor[3] humil e bon
Vos mi don bella douza-
[mia
Em part de lautrui segnio-
[ria
E remanc en vostre merce
Qalqem fassatz o mal o be.
II. Per aital couen vos mi don
Qieu non ai poder ni talen
Qe men parta al mieu viuen
Camors[4] en vostra preizon
Mas qar etz la meiller qe sia
E auetz mais de cortezia
Qel plus vilas es can vos ve
Cortes. eus porta bona fe.
III. Bem pogras trobar ochaizon
Mas tant vos sai dona valen
Franch e humil e conoissen
Per qieus qis franchamen
[perdon
E tem vos tan qals nous
[qerria
Mas senz enian e senz bau-
[zia
Vos am eus amarai iasse
E tot qant vos plai voil e
[cre.
IV. (*p. 224*) Doncs pos nous auz
[qerre mon pron
E son vostre sers leialmen
Ben faretz mais de chauzi-
[men
E doblares lo guizardon
Sim donatz so qieu plus
[volria
Senz preiar qaital compaï-
[gnia
Nos part cant senz. prec
[sesdeue
Cans[5] fis cors ab autre saue.
V. A penas sai dir hoc amors
Can no vei vostre gai cors
E humil e couinen [franc
Sim espert mon nai ben ra-
[zon
Qe totz lautre monz non
[poiria
Tener nul pron. si nous ve-
[zia
Ni sens vos non puesc auer
[be
Per qieus er gen sius en
[soue.
VI. Beutatz e valors e coindia
Dona creis en vos chascun
[dia

[1] *l.* : E m. — [2] *l.* : vei.
[3] *l.* : c. e — [4] *l.* : C. ma — [5] *c. en* : Tans

E prec dieu qel don mal [astre
Totz cels can loigniat vos [de me.
VII. Naudiartz pam[1] on qe sia
Voil sa coindiae sa paria
Capres faig enan de[2] mante
Tot zo qa valen pretz coue.

240

EN PONZ DE CAPDUEIL

(= B. Gr. 375, 10)

I. Humils e francs e fiz soplei [vas vos
Ab leial cor bona donna va- [lenz
Qar etz meiller del mont eil plus plazens
E plus gentils e plus fran- [che plus pros
5 E genser e plus gaia
Per qieu vos am ia altre [pro noi aia
Tan finamen qe daltre nom [soue
Neis[3] cant prec dieu donc [oblit per vos me.
II. E mais al cor vei en totas [sazos
La bela bocha els oils clars [e rienz
El gai solatz els bels digz [auinenz
E vostre cors ques tant cars [e tant bos
5 Non crezatz quem nestraia
Cuns douz dezirs mi ten gai [e mapaia
E non ai plus ni non i trop [merce
Mas tant valetz qel mals [val dautras be.
III. Nuil autramors nom pot [faire ioios
Sim preiauon dautras dõnas [sinc cenz
Cab vos son fadatz las plus conoissenz
Tan son cortes li semblan [eil respos
5 Qen tan qan soleill raia
Non a dona cui tan rics fatz [seschaia
Ni miels fassa zo qa bon pres coue
Doncs son astrucs qar vos am e vos cre.
IV. *(p. 225)* Adreitz cors genz [benestanz amoros
Nom auciatz vaillam francs [chauzimenz
E leiautatz e fin amors qim [venz
El bens qen dic e merces e [perdos
5 Nom voilliatz qieu dechaia
Qel loncs espers el dezirers [mesglaia
Bona dona sol en dreg bona [fe
Mi donatz ioi com peitz trac [nom recre.
V. Si vals daitan son bon[4] [auenturos
Car sieu en muor, autres non [veria rizens
Anz faitz mentir lo bruig [dels malsdizens

[1] *c. en:* pain — [2] *c. en* : enanc e. — [3] *c. en* : Ueis — [4] *l.* : ben

A cui mera rendutz de bon [talen
Tro qieu cognois en leis un [fol uzatge
Ab qem dechai e ma cambiat [mon sen.

II. Agut ma ia per leial serui- [dor
Mas tan la uei adonar ab [enian
Per qe samors nom mi plas [de ren. an
Num[1] pot far be qe ia ma- [gues sabor
E partrai men qaissim ven [dagratdage
Pos ellas part de bon pretz [eissamen
E ieu maloing tener altre [viatge
On restaure zo dō ma faig [perden.

III. Ben sai sim part de leis nim [vir aillor
Qe non ler greu ni nō so [ten a dan
Mas si cuig ieu saber e valer [tan
Caissi con sueil enanzar sa [lauzor
Li sabria perchassar son [dāpnatge
Pero lais men endreit mon [chauzimen
Qar assatz fai qi de mal [segnioratge
Si sap partir ni loigniar bo- [namen.

IV. Em patz men part mas can [cossir lerror
El dan cai pres el destric [leis coman
Hai com magra trobat sens [cor truan
Qeil seruira e tengra en dou- [zor
Nō posc mudar qe nom sia [saluatge
Aissim conort qauzit ai dir [souen
Cades passom primier per [lo folatge
E pois taing ben qom san [reconoiscen.

V. Hai con cuiei fos dinz daital [color
Con aparec de foras per sem- [blan
& enaissi con il a beutat [gran
E con val mais gardes gen- [zeitz sonor
& enaissi con es de bel es- [tatge
Degra en se auer retenimen
& enaissi con es daussor [paratge
Con tra son pretz temses far [faillimen.

VI. Ja non degra beutatz far son [estatge
Ni remaner en dona altra- [nen[2]
Si non gardes sonor en son [paratge
E nō agues en se retenemen.

[1] c. *en* : Niun, *l.* : Nim. — [2] *l.* : altramen.

244*

EN PONS DE CAPDUEIL

(= B. Gr. 375, 24)

I. (*p. 228*) Tant mi destrein [uns desconortz qim ve
Qab pauc non moiz [1] desmai [e de cossire
Qera nō sap qim so ni vol [mom be
La res el mon qieu plus am [e dezire
Et a razon canc tan gran [faillimen
No fes. nuls hom qames tan [finamen
Mas per paor de falsa gent [sauaia
Ai estat tan de vezer son [cors gen.

II. Pero tan sai son verai pretz [valen
Per qai respeig qenqeras mi [atraia
Humiltatz [2] merces e chau- [zimen
Tan es valenz e bella e [coinde gaia
Anqer aura del sieu francha [merce
E non crea son cor cab [leial fe
Serai tostemps sos hom e [sos seruire
Malgrat dels fals qeil dizon [mal de me.

III. Qe cortes fai cel qi conois [en se
Colpa cant la per qieu noil [aus desdire
Mas en midonz ve qe nos [fail en re
Nim pot auer tort e vol- [gues maucire
Qen leis amar. ai mes lo cor [el sen
E si tot ill nom ama nim [consen
Si vals daitan mi reuen. e [mapaia
Qe nulz amanz non al ioi [qieu naten.

IV. Las qe farai si de me noil [soue
Quar si nom val donar. ma- [greu martire
E il sabran lo uer si no [mencre
Qen] telan. ai qe me mezeis [nazire
Daital guiza qil naura mar- [rimen
Qar sens samor teing lo mon [a nien
Ben a raizon qem confondem [dechaia
Em teignia vil si de leis [mal mi pren.

V. Chanzos vai ten a mi donz [qim mante
E digas li qeil soueigna de [me
Qar mil aitanz val mais qieu [non sai dire
Honors e pretz qant sacord [ab merce.

* *Voyez le texte publié par M. M. v. Napolski, dans son ouvrage* Leben u. W. d. Trob. P. de C. *p.* 80 *s.* — [1] *c. en* : moir — [2] *l* : Humilitatz.

245

EN PONS DE CAPDUEIL

(= B. Gr. 375, 25)

I. Tuit diten qel temps de pas-
[cor
Son plus alegre plus iauzen
Qan lauzel chanton finamen
E vei hom de maintas colors
Los vergiers florir e foilliar
Ben sen deu hom miels ale-
[grar
Qi ama sens cor trichador
E es amatz mas cel cui non
[apaia
Jois ni amors noil tem pron
[fiors ni glaia.

II. (*p. 229*) Pauc val totz lo
[mons ses amor
Per qieu iai mes finamen
Lo cor el saber el talen
Miels de negun altramador
Qar si ma em poder bem par
Qieu non puesc de ren als
[pensar
Per som fes chauzir la gen-
[zor
Alei de si [1] ma voluntatz
[veraia
Doncs pos tant val. non crei
[qel sieu dechaia.

III. Aissi com hom tenc per sei-
[gnior
Alixandre de tota gen
Dizon tuit qil es veramen
Sobre totas caps e valors
Azautz e pretz lam fai amar
E qi ben ama deu gardar
En amor adzaut et honor
Per qieu mill ren ia plus de
[pro nol aia
A leis dessi ma voluntat
[veraia.

IV. Mais voil morir qem vir ail-
[lor
Quns francs esgartz doutz
[e plazen
Qem feiron sei bel oill rizen
[.....]
Sai ont estauc prez conortar
Qar sol mant degnat esga-
[rar
Man gitat desmai e derror
Merces lin rend .car fai sem-
[blan qeil plaia
Mos bes el danz. lhes enois
[el esmaia.

V. Hai valens domna cui adzor
Prendaus de me francs chau-
[zimen
E sanc fiz vas vos faillimen
Merce vos clam ab gran
[temor
Qel fiz pretz qeus mi fai
[amar
Vos fassa tan qẽ voillatz far
Tal perda [2] qaprop ma dolor
Francha merces merce ab
[vos matraia
Qel iois qai tant dezirat men
[eschaia.

246

EN PONS DE CAPDUEIL

(= B. Gr. 155, 13)

I. Merauil me com pot nuls hom
[chantar

[1] *c. en*: fi — [2] *l.*: perdo.

Si com eu faz per leis qem
[fai dolor[1]
Qe ma chanzo non posc apa-
[reillar
Dos motz qual ters nom lais
[marritz chazer
Car no soi lai on estai sos
[cors gens
Douz e plazenz
Qe mauci dezirant
E non pot far morir. tant fin
[amant.

II. E car nom puesc nulla ren
[tant amar
Jes sa leis platz non deu ma
[mort voler
Canc pos la vi nom poic dal
[re pensar
(*p. 230*) Mas com pogues far.
[e dir som plazer
Et es ben dreitz qel laus dels
[conoissenz
Es plus valenz
Per qieu mais nam lafan
De leis suffrir qe dautrauer
[ioi gran.

III. Mas eu non laus mo messatge
[enuiar
Ni tant dardit nō ai queu lan
[vezer
E non o lais mas qar voil far
[cuidar
Als fals deuinz qaillors ai
[mon esper
Perol decirs mes ades plus
[cozenz
El pensamenz
Car ieu noil son deran[2]
Mans ioins aclins per far tot
[son coman.

IV. Mals qen traia nom pot des-
[conortar
Tant la fai pretz sobre totas
[valer
Ni neguns hom nom la pot
[trop lauzar
Deus don qil voil humiltat[3]
[auer
Si con en leis es prœzæ
[iouenz
Beutatz e senz
Canc dona non ac tant
Doncs qal tort nai pos nul
[autra nom blant.

V. Bella domna tant vos am eus
[teing car
Qe maintas vetz lo iorn non
[pueis tener
Qa una part non an tot sols
[plorar
Si qieu nom pueis duna pessa
[mouer
Tal paor ai nō valia chauzi-
[menz
Car plus me venz
Vostramors sospirant
Qieu non sai dir ni retraire
[en chantant.

VI. Qeus sui garens
Plus vos am ses enian
Non fes yseutz son bon amic
[tristan.

Fin des chanzos de pons de
[capdoil.

[1] *l.*: doler — [2] *c. en*: deian, *l.*: denan — [3] *l.*: humilitat.

247

LA COMTESSA DE DIA

(= B. Gr. 46, 2)

I. *(p. 231)* Chantar[1] mer daisso
[qeu non volria
Tan me rancur de lui cui son
[amia
Car eu lam mais de nulla ren
[qe sia
Ves lui non val merces ni
[cortezia
Ni mas beutatz ni mos pretz
[ni mos senz
Qautresi sui enganade traida
Com degresser seu fos des-
[auinenz.

II. Daisom conort car anc no fiz
[faillenza
Amics ves vos per nulla cap-
[tenenza
Anz vos am mais non fes se-
[guis valenza
E plaz memoutqez eu damar
[vos venza
Lo meus amics car es lo plus
[valēz
Mi faitz orgoil en ditz & en
[paruenza
E sius es francs vas totas
[autras genz.

III. Meraueilme con vostre cors
[sorgoilla
Amics vas me. per cai raizō
[qē doilla
Non es ges dreitz. cautra-
[mors vos mi toilla
Per nulla ren qeus diga nius
[acuoilla
E membre vos cals fol co-
[mensamenz
De nostr amor sa[2] dame deus
[no voilla
Ca ma colpa sial depar-
[timēz.

IV. Proeza granz qel vostre cor
[saizina
E lo rics pretz cauetz mē
[ataina
Cuna nō sai lundana ne ve-
[zina
Sius vol amar vas vos nō
[si aclina
Mas vos amics es ben tam
[conoissenz
Qe ben deuetz conoisser la
[plus fina
E nembra[3] vos de vostres[4]
[couinenz.

V. Valermi deu mos prez e mos
[paratges
E mas beutatz e plus mos fiz
[coratges
Per qeus man lai on es vos-
[tre estatges
Esta chanzon car mi sia mes-
[satges
E voil saber lo meus bels
[amics genz
Per qe mi setz tā fers ni tan
[saluatges
No sai si ses orgoilz o malz
[talenz.

VI. Mas aitan voil digaus plus
[lo messatges
Qe trop dorgoil ten[5] gran dan
[maintas genz.

[1] *l.*: A ch. — [2] *l.*: ja — [3] *l*: membre — [4] *c. en*: nostres — [5] *l.*: an.

248

LA COMTESSA DE DIA

(= B. Gr. 46, 1)

I. (*p. 232*) Ab ioi et ab iouen mapais
E ioia e iouenz mapaia
Qe mos amis es lo plus gais
Per qeu son coind e gaia
E pois eu li fui [1] veraia
Ben taing qel me sia verais
Cant [2] de lui amar no mestrais
Ni ai cor qẽ nestraia.

II Mout mi plai car fai [3] qe val mais
Sel qeu plus dezir q*ue* maia
E cel q*ue* primes lom atrais
Deu prec q*ue* gran ioi latraia
E qi qe mal len retraia
Non creza fors qiel retrais
Com coil maintas ves los balais
Ab qel mezeis si balaia.

III. Domna qen [4] bon pretz senten
Deu ben pausar sentenzza
En un pro caualer valen
Pois il conois sa valenza
Qe lauz amar a prezenza
E dõpna pois ama prezen
Ja pois li pro ni li ualen
Non diran mas auinenza.

IV. Qeu nai chauzit un pro e gen
Per cui pretz meillur e genza
Lart [5] e adreg e conoisser [6]
On es senz e conoissenza
Prec li qe maia crezenza
Ni hom voil [7] posca far crezen
Qeu fassa vas lui faillimen
Sol non trop en lui fallenza.

V. Amics la vostra valenza
Sabon li pro e li valen
Per qieu vos qier de manutenen
Sius platz vostra mantenenza.

249

NAIMERIC DE BELENOI

(= B. Gr. 9, 7)

I. (*p. 233*) Aram destreing amors
Tan amorazamen
Qels mals qem fai nom sen
Anz mes lafanz. douzors
E la humils paruenza
Eil francha captenenza
De lieis per cui ma pres
Amors ma si conqes
Qe vas on qieu estei
Lai on la ui la vei.

II. Qe qant ieu venc dailliors
La gran beutat el sen
Truep doblat doblamen
Per qe men pren temors
Qe merces no lam venza
Mais daizo ai pleuenza
Qe anc ergueils nos mes
En tan franc luec som pes
Pero com qem guerrei
Amors so tals com dei.

III. Sa couinenz colors

[1] *c. en*: sui — [2] *l.*: Canc — [3] *c. en*: sai — [4] *l.*: qe en — [5] *l.*: Larc — [6] *l.*: conoissen — [7] *l.*: noil.

Eill oill clar e rizen
Eil douz esgar plazen
El onrada valors
Mes tant e souinenza
Per qe totz iornz magenza
Qe mos leials cors mes
Mirails de totz sos bes
Qe cant aillors cortei
Pensant ab lieis dompnei.

IV. Tant es granz sa ricors
Qieu nō laus far paruen
Com lā forsadamen
Qieu non aten socors
Mais de sa conoisenza
Qieu lam ab tal temenza
Qesgardar non laus ges
Qelam veia. ni res
Qe tant garda ves mei
En lesgart me recrei.

V. Pos aissim venz temors
La bella cui mi ren
Naia bon chauzimen
Qel mon non es dolors
Mas truep. longa tenedenza[1]
Per qieu fas tal sufrenza
Qe si nom val merces
Ab leis e bona fes
Paor ai qe desrei
E car o dic folei.

Nil per para[3] ges no fai [esfort grant
Pero non dic qazautimenz[4] [non sia
Qi als granz obs son amic [acorria
Som parria esfors e benes- [tanza
E seria complida lamis- [tanza.

II. (*p. 234*) Per vos domna qem [promesest o dic
Vostre socors ab amoros [semblāz
Qieu mestaua suau e senz [afanz
Aram auetz em fe et emparia
Emblat mon cor e sufretz [qieu maucia
Dun douz dezir plen de des- [mesuranza
Dont a mes iorns non par- [trai mesperanza.

III. En vos si[5] mes e de mi si [partic
Qan vos traisses las blan- [chas mas dels ganz
E remas lai mos cors. dom- [nen[6] liam
Rics e ioios en vostra se- [gnioria
E qar de vos non si part [nueig ni dia
Jeu muer dire e denuei e des- [peranza
Car ses mi es en tan gran [benanāza.

IV. Lo braus respos domna mes- [paoric

250

NAIMERIC DE BELENOI

(= B. Gr. 9, 8)

I. Cel qi promet a son coral [amic
Son seruizi cant lo ue ben [amant[2]

[1] *l.* : longa tendenza.
[2] *l.* : benanant — [3] *c. en* : paia — [4] *l* : qe chausimenz [5] *c. en*: fi — [6] *c. en* : domuen

Que mi fezes apres dun bel [semblanz
Per qieu nom part de vos [nius vein deuanz
Qen pensan sui ab vos. e sieu [vesia
Vostre bel cors demueia[1] [mauciria
Pero mais voil lai morir senz [doptanza
Qe viure sai en tan grieu [malananza.

V. Lo bel semblant amoros aut [e ric
El douz esgart el francs [digtz ben estanz
De uos per qieu met autre [en soanz
En dreit dama[2] salua lur [compagnia
An dinz mos oils. per meig [facha lur via
Don man emblat lo sen e la [membranza
Per qieu non viu ab ioi mas [per semblanza.

251

NAIMERIC DE BELEUOI

(= B. Gr. 9, 18)

I. Pos le gais temps de pas- [cor
Renouellae ve
Vestitz de fueill e de flor
Chantarai de se
Catressi ses mos pensatz
De fin ioi renouellatz
Car mi sobranciers volers
A cui nom platz vils pla- [zers
A trobat a son talen
Domna de cor e de sen
Erguillosa[3] humil
De captenenza gentil.

II. Amar mi fai ad honor
Mos rics cors anc se
Senz blasme e senz follor
Dautrui e de me
Canc nom abeillitz beutatz
Ni paratges. ni rictatz
Si noi fo senz e sabers
Qi san[4] far e dir plazers
E gardar de faillimen
Domne cel qa lui saten
E ai cor tan seignoril
Qaz autra amor nom apil.

III. (*p. 235*) Mais qui vol den- [tendedor
Proar sama be
Gart son sen e sa ricor
Ni con si chapte
Qe ses ben enamoratz
Li faig eil dig el solatz
Seran plus ric qel deuers
Camors non es mal[5] pla- [zers
E tuit bel captenemen
Mot von clamar[6] leialmen
Mais ieu non truep antre [mil
Un qi en sos faigtz non [guil.

IV, Qi vol apenre damor
Amar li coue
Qe ia per enseigniador
Non apenra re
Qe fin amors so sapchatz
Non es als mas volūtatz

[1] *l*: denueia — [2] *l.* : damar.
[3] *l.* : E. e — [4] *l.* : fan — [5] *c. en* : mas — [6] Mouon damar

Caduz inz el cor vezers
On la reten bels plazers
E viu de dous pensamenz
Per cui qē am e reten
En aut luec o en sotil
Vesqez a ric cor o vil.

V. Mas tan a fina valor
Cella qem mante
Qe non cre lauzenjador
Ni fals ditz zo cre
Qel sieus genz cors[1] prezatz
Complitz de totas beutatz
Conois menzonias e vers
Per qe nom tem fals plazers
Cab sen. soāna e pren
E iuia tan leialmen
Qe palais ten per cortil
Som noi fa fag agradil.

VI. Ni on plus vau qeren
Terra ni baron ni gen
Tuit autre fag mi son vil
Tant son li vostr' gentil.

252

NAIMERIC DE BELEUOI

(= B. Gr. 9, 12)

I. Merauil me com pot hom apellar
Amor sospir ni corals desirers
Ni com pot hom de sa dolor chantar
Mais car nom puesc mon cor dire estiers
Jeu chan forsatz. ab alques dalegranza
Per zo qe tals aprenga ma chanzon
Qe la chante lai don nō parc ni non son
Ni descubrir non laus ma malananza.

II. Tuit li cortes qi ren sabon damar
Lo deuon dir de gaug e volontiers
Qe chascuns deu en si mezeus pensar
Con es granz mal paors de lauzengiers
Qieu era rics de sola lesperanza
Caissi sal dieus dals non ai sospeizon
Ni ella cor tro lauzenier fellon
Percasseron ma mort e ma oranza.

III. (*p. 236*) Auoir[2] me fan douzamen senz cuiar
A la bella qem tol totz alegrers
Qe sa colors fresca el douz esgar
El gais solatz sauis e plazentiers
Man e mon cor bastida. una danza
Qem pren cant fui[3] emmet en tal preizon
Qe issir nom puesc se mortz ou amanz non
E la mortz es ma maier esperanza.

IV. Tant can puesc sols a una part estar

[1] *l.* : cors rics.
[2] *l.* : Aucir — [3] *c. en* : sui

Me pais ab ioi mos mortals [consirers
Que ma fag si autras res obli- [dar
Qieu nō vei luecs domna ni [caualiers
Mas entorn leis qem ten [en remembranza
Son douz pais en sa gaia [saizon
Aqel pensars me plaz tan. [em sab bon
Qe ma dolors mo par granz [alegranza.

V. Pero daitan li veil merce [clamar
Qe tan[1] sera ab amanz drei- [turiers
Qem deign mo nom ab son [solatz mesclar
Qe tals men er nonsabenz [messatgiers
Qe mē fara al cor gran ale- [granza
Cam[2] me dira. daquel solatz [con fon
E granz plazers qi bel ditz [per razon
En dreg damór. engal dun [fag balanza.

VI. De nostre rei mi plagra da- [ragon
Qe per son sen disses doce [de non
Aissi com pretz o reqier e [onranza.

253*

NAIMERIC DE BELEUI

(= B. Gr. 9,9)

I. Domna flor
Damor
Domna senz vilania
Resplandor
E color
De tota cortezia
Vostramor
Fai socor
Aicel qen vos sen fia
Tal qe plor
Ne dolor
Non sen verges maria
Car de vos pres charn[3] hu- [mana
Jesuchrist qi lau e sana
Totz vostres amics de mal
Per confession leial.

II. Ric[4] iornal
A gen tal
Benedeita gloriosa
Qa nadal
Fos engal
Maire fillha e espoza
De reral[5]
Cort captal
Done poderoza
Un logal
Mi faitz sal
Misericordioza
Qe nois mes daqesta uida
Car noi trop tant es marrida
Cort ni donna ni segnior
Senz trebail ni senz dolor.

[1] i.: can — [2] *l.*: Cant.

* *Voyez l'édition donnée par M. Chabaneau dans la Rev. d. l. r. IV s., t. II, p.* 571 *ss.*. — [3] *Ch.*: char — [4] *Ch.*: Qui *Lecture douteuse* — [5] *c. en* : reial — [6] *l.*: Dona *Ch.* : misericordiosa

III. (*p.* 237) Qi honor
Vol damor
En vos dōna entenda
Qe daillor
Ne ven[1] plor
Tot ioi qe hom natenda
Eil meilhor
Fan follor
Cuidon qe miels lur prenda
Cab sabor
Dan maior
E pert cascus sa renda
Mas la vostra amistanza
Dona ioi e alegranza
E tot ire pensamen
[.....][2]
IV. Ben i pren
Qui enten
En vous douse reina
Cab iauzen
Pensamen
Son dezirer afina
Cor e sen
E talen
Mi donatz e aizina
Qe viuen
Peneden
Ab vera disciplina
Dona mos pechatz fenisca
De tal guiza e delisca
Cal iorn derrer mi iutjatz[3]
Ab aicels cauran ben faitz.
V. Seignier en vos non perisca
Vostre prez e non delisca
Qe cant la mortz eis dagait
Tuit li cuìdar son desfait.

254

EN BERTRAN DE LA MĀNO

(= B. Gr. 76, 11)

I. Lo segles mes cambiatz
Trop laig don soi iratz
Qapenas sai qem dia
Qieu soil esser vezatz
De chant e de solatz
E de caualeria
Mesclat ab cortezia
E zo per qom valia
Era ma volontatz
Et en digtz et en faitz
En tot zo qieu podia
E las domnas vezia
Cellas cui valors tria
Ab lur plazentz beutatz
Don era conortatz
Del ric ioi qeu nauia
E trac nen garentia
Amor qi me mouia
Del tot mera donatz
Azo qe valor platz
Sil segles mo suffria
Ara tem qe blasmatz
Non fos e cōdampnatz
Si ren daqo fazia.
II. Ara me sui viratz
Totz enics e forsatz
En zo qe non plaz mia
Car mi couen de plaitz
Pensar e dauocatz
En far libels tot dia
E pois esgar la uia
Simils[4] corrieus vēria
Qi men ven da totz latz
Polsos et escursatz[5]

[1] *l.*: Deven? (*Ch.*). — [2] *Ch.*: E foi de paubre manen — [3] *Ch.*: jugatz (*impossible pour la syntaxe comme pour la rime*).
[4] *l.*: Si nuls — [5] *l.*: escuisatz

Qe li cortz lo menuia
E si me ditz [follia
Blasmar non lauzaria
Anz me ditz totz] priuatz
Qen cort es demandatz
El pena escriuia
Qom nous perdonaria
Ses [1] iorns en vos faillia
Segnor ar esgardatz
(p. 238) A qe ieu sui tor-
Sieu sui ben a la lia [natz
Per qam aitan lo glatz
Qom faz las flors dels pratz
Qar non sai on me sia.

III. Baron a dieu siatz
Qar hom qe viu forsatz
Trai piegz qe si muria
Al rei castellan platz
Qes sobre totz prezatz
Qieu tenga lai ma via.

IV. Qen lui mer restauratz
Jois e chanz e solatz
Qallors non reuenria.

255 *

EN BERTRAN DE LA MANNO

(= B. Gr. 76, 21)

I. Una chanzon duneia [2] ai telan
Qieu la fassa ab gai sonet [cortes
E ges daitant, no mi for en- [tremes
Mas forza men amors e [ma enanza [3]
Per la bella qes tant pros e [valens
Qeu non laus dir com mauci [ab turmenz
Per qil dirai chantan ma [malananza.

II. Lo primer iorn qieu vi son cors prezan
Anz qem partitz denantz [leis mac conqes
Sa granz beutatz e si lassat [4] [e pres
Canc pois non saup qe si fos [benananza
Tant sui destreitz dangoissos [pensamenz
Car nom mi val merces ni [chauzimenz
E ia totz iornz dobla ma deziranza.

III. Mas can remir son bel cors [ben istan
Nō merauill sen grant error [ma mes
Car sa beutatz [.....] es [5]
E sos fiz pretz. e sa gaia [coindanza
Al sieu lauzar non sui eu [pro sabenz
Mas aitals es cobs noi ha mais ni meinz
Con hom pot meils fazonar [per semblanza.

IV. Al sieu ric pretz no sui eu pro ualent
Mas som [5] valgues. per amar [coralmenz

[1] c. *en* : Sel.

* *Voyez l'édition de M. Chabaneau dans la Rev. d. l. r. IV s., t. II, p.* 564 *s.* — [2] *c. en* : dimeia — [3] *Ch.* : m'o enanza — [4] *Ch.* : lazat — [5] *Ch.* : *Peut-être la lacune est-elle entre* beutatz *et* es — [6] *l.* : sim (*Ch.*)

Ben istera [1] egal en la [balanza.
V. Del comte sai mo segnor [vermenz [2]
Qe chi [3] fara el chantz nō [valra meintz
E per mo mal o [4] chantara [en danza.

256

EN BERTRAN DE LA MANNO

(= B. Gr. 76, 5)

1. (*p. 239*) Delassal de proen- [zam doill
Car al meu port nō passa [ren
E car noi prenc zo qeu [5] [soill
Fort menueia. cascus o cre
5 Mais segners faill qel sen [6] [descor
E qant pot ben auer lur [7] [cor
E bon amor de tot son co- [munal [8]
Qel mils [9] trazaurs a senor [tan no val.
II. La sal an mes a tan gran for
Per qeu tem fort e tem ancor
Qel prouerbis qes tan diz [torn en mal
Condugz ab carn totz es [perdutz per [10] sal.
III. Qi aital ortolan acueill
Paor deu auer per ma fe
Qe noil faria mal en loill
Ren qel ait de ben entorn [se
5 Mas cre qel o fai per de- [mor
Car tal cet [11]. cen nauz part [12] [son tezor
E nous cuides qel o fassa [per mal
Car a totz part son auer [per egal.
IV. En bonafaci a ric cor
E non es ges cassatz el cor
Qe donals seus e los garda [de mal
Per qe li son trastuit bon e [lial.
V. Sil [13] qesa comparatz a troill
[Nos tenon sai estrec [14] lo fre
E] nos tenon lo cap el soil
E noi troban [15] nulla merce
5 Mas non es senblanz ges [encor
Qe gerez [16] sos enemics [for
De sa terra on li fazion mal
Els francs baros degra [17] far [atretal.
VI. De la sal non an ges per lor
Anz li son tuit li autre for
Qe nō nan trait ensems un [plen grazal

[1] *Ch.*: iflera (*l.*: istera) — [2] *Ch.*: ver[a]menz — [3] *l.*: si? (*Ch.*) — [4] *l.*: per m'amo[r] lo? (*Ch.*).

* *Voyez l'édition de M. Chabaneau l. c. p.* 565 *s.* — [5] *Ch.*: que [eu — [6] *Ch.*: seu[s] — [7] *Ch.*: lux, *l.*: lur — [8] *Ch.*: cumunal — [9] *l.*: Que (l) nuls (*Ch.*) — [10] *l.*: sens? (*Ch.*). *Comparez*: Bacons mal salez en charnier empire *Prov. au vilain p. p. A. Tobler* 235, 7 — [11] *c. en*: iet — [12] *l.*: per? (*Ch.*) — [13] *Ch.*: Sel — [14] *Ch.*: estret — [15] *Ch.*: troham — [16] *Ch.*: getes — [17] *Ch.*: degran

Don prouerbis e pesatges
[pauc val.
VII. Qui [1] mal semena mal coill
E qi mal penza mals li ve
E qi mal mi fai mal li voill
E prec deu [2] qe de mal
[lestre
Don daisso malegren [3] de-
[mor
E nai gran plazer .e mon
[cor
Qe dius [4] non gic aueniar
[ben ni mal
Per qen seran tuit venje tal
e tal.
VIII. (*p. 240*) Flacs baros viz [5]
[eus metetz [6] for
Descoratz e noi ontasses cor
E membre vos del cor [7] de
[la sal
Si non iamais non seretz
[proenzal.

257 *

PEIRE MILON

(= B. Gr. 349, 6)

I. Pois qe dal cor mauen farai
[chanzos
E pois qeu vei espandre flor
[de nouel
E pois qeu vi alegrar li auzel
Qi van chantan sus larbre
[qe follios
E pois qeu vei lun del au-
[tres iauzir
Ben puesc auer pensament
[e consir
Car anc un iorn. no fui ioios
[damar
Ni ia per mal damor non
[posc estrair.
II. Domna en vos trobei. tals
[guierdos
Com fa al lop lo chabrols e
lagnel
Qant enver lui ill coren senz
[reuel
E laissam star las fedas els
[moutos
Aissi domna al prim al mieu
[albir
Per la meiller ou [8] vos cui-
dai chauzir
Mas iogador. ai vist souen
[iogar
Qe geta fal e si cuia en-
[trar.
III. Lai [9] ma donat vostre cors
[orgoillos
Tota [10] daissi lira el capdel
E fassa mi sius plaz un
[semblan bel
E ia poissas non sera tai-
[nos [11]
Merauill me car am tant ni
[dezir
Qe per merces no vol un
[prec auzir
E ia ar [12] merces lo segner.
[deus dun lair
Qi en la crois li saup merce
[clamar.

[1] *Ch. l.* : Cel qui? — [2] *Ch.* : don (*l.* : dieu) — [3] *Ch.* : malogren ; *l.* : mal e greu (*Ch.*) — [4] *c. en* : drus — [5] *l.* : vos (*Ch.*) [6] *Ch.* : metes — [7] *Ch.* : cor[e].

* *Voyez l'édition de M. Appel d'après les mss.* I a *dans la Rev. d. l. r. IV s. t. IX p.* 193 *ss.* — [8] *l.* : meillor eu — [9] *Appel* : Hai — [10] *c. en* : Tola — [11] *A.* : tainor — [12] *c. en* : ac

IV. Las qe farai morrai tan [cossiros
De [1] qeu non puesc de leis auer apel
E com li soi cascun iorn [plus fizel
Eu mais la trop vas mi plus [airos
E cant la veg encontra mi [venir
Eu vauc vas leis tan ioios [per seruir
Donc se capten escura del [iogar
Mas ia vi far apres scur [temps ben clar.

V. Ara soi eu en carcer tenebros
Sa par no ui en mur ni en [castel
Qe eu non puesc trobar clau [ni martel
Qem puesca trar de leis [mans del leos
E pois merces qera claus [de lubrir
(*p. 241*) Eu non la trop soi [vencutz sens mentir
Ni ia per zo nom recreirai [damar
Qieu vi ia hom qera vencutz [sobrar.

VI. Ai mala res dieus vos lais [repentir
Del mal qem faitz. don maues [fait fiorir [2]
Caissi com pert [tot aiga douz e mar
Son non sil pert] en vos [amors son par.

258 *

PEIRE MILON

(= B. Gr. 349, 7)

I. Quant on troba dos bos com- [batedors
Dengal proeza e dengal gar- [nimen
E luns non pot plus de lau- [tre nien
Donc me sembla qel locs [fora maiors
E sil son dos sobra a un [som par
Qi se combat qant qel pot [pois merces
Sel lor clama. da blasmar [non es ges
Nom merauil. sel sol non pot [durar.

II. E pois qel dos qes del venzer [segnor
Non an del sol merces ni [chauzimen
Adonc sen fan blasmar de [tota gen
E lor afar torna a deshonor
E sim [3] autre vengues sol [aiudar
E venqes. son pois los dos [semblant mes
Qe tota gentz iutjera granz [bes es
E da chascun il se feiran [lauzar.

III. A vos merces complaing eu [mas dolors

[1] *c. en :* Oc — [2] *c. en*: florir.

* *Voyez l'édition de M. Appel d'après les Mss.* I a *dans la Rev. d. l. r. IV s., t. IX, p.* 195 *ss.* — [3] *Appel*: s'un

Qe no men pot aiudar om [viuen
Qieu soi lo sols qis combat [escien
Encontra dos ma domna et [amors
E ia nom val merces tot [iorn clamar
Or maiudatz. si vos platz [gentils res
Qe chascuns hom grazitz [los bes
Pos qe nom val ni ben dir [ni ben far.

IV. E sieu pogues. eu fugira [aillors
Mas lus dels dos menchauza [em repren
Qi cor plus tost cauzel qi va [volen
Estier mon grat mi fa tornar [valors
[E sa merces plagues de secors dar
Non o] pot far se il tot o [volgues
Qe ma donna nol vol que [ma conqes
Anz vol qeu moir en lais [desesperar.

V. Ara posc eu tornar mon [chant en plors
Pois qeu non puesc fugir [qe lunz mi pren
E pois non puesc durar. plus [nom defen
Pois de secors non posc [auer valors
Las qe farai nom sai (*p. 242*) [acoisselar
Se lus dels non sta vas mi [cortes
Pois qe sos hom mi tent[1] [liges e pres
Sol del pechat qelqe bem [degra far.

VI. Ben es maluatz qis laissa [perillar
Alcun caitiu saiudar li po- [gues
Pois qen vas lei non es [mespres
Mas sol daitan de seruir e [donrar.

VII. Ai ma donna si vas vos mi [valgues
Plor ni sospir ni maltrag [qeu agues
Ja per nul temps ioi non [cug demandar.

259*

PEIRE MILON

(= B. Gr. 349, 9)

I. Si con lo metges fa crer
Al malaut qe crit e brai
Qan li ditz tu scanparai
E del morir sap per uer
E pero sil relinquis
Enanz qeil mortz sia
Ni noi va tan can solia
Can siaproisma de la fis.

II. Aissi mi donz men promis
Em diz qe gauzenz serai
Dels mals traitz qe sufertz [ai
Don torne mom plor en ris

[1] c. *en.*: rent.— * *Voyez l'édition de M. Appel d'après les manuscrits* NIKa *dans la Rev. d. l. r. IV s. IX, p.* 198 *s.*

5 Qeu cuiaua mom plazer
Auers senz bauzia
Ara veg qil no sufria
Dels sieus bels oils mi vezer.

III. E pero nom desesper
Ni ia nom desperarai
Ni desesperatz serai
Anz ferm en leis mon esper
5 Qe per bon esper enreqis
Paubrom mainta via
Per desesper non ac mia
Vidas tracher paradis.

IV. Dieus per qe ai mon cor mis
Lai don ia non iauzirai
Pois qe sa promessa estrai
El non son hoc contradis
5 Peros doblal meu dolor
E creis noit e diam
Mas som sembla gran folia
En prometre non voler.

V. E per zo e nonchaler
Metrai el dezir qeu nai
Fols qe ai dig. no farai
Qel nol vol cel qen poder
5 Ma per qeu mafortis
En sa compagnia
Qe samors tant fort me lia
Qe de tot il ma conqis.

VI. (*p. 243*) Eu soi cel qe nom [geqis
Per respeig anz atendrai
Ni ia nom en recreirai
Anz serai de tot aclis
5 Qel mont non es nul auer
Qim des manentia
Per qieu mais en sa bailia
Voill esser matin [1] e ser.

VII. Chanzo dieus mi lai vezer
Qe tu dreita via
Anz midonz senz fallia
Far lo mieu maltrag saber.

260*

EN PEIRE MILON

(= B. Gr. 349,1)

I. Aissi mauen con cel qi sci- [gniors dos
Seru p[er t]ostemps ni nō ai [guizerdos.
E de ben far en vas lor sa- [fortis
E chascun iorn son plus [contrarios
5 Ai per qel fan ia comanda [razos
Cel qi ben fai deu ben tro- [bar amis.

II. Ben puesc esser duna ren [doloiros
Car anc damor no fui auen- [turos
Ni de de doncs [2] e uas lor [soi aclis
Com en seruir met plus [mentencios
5 Eu mais los trop vas mi [plus airos
Ni ro [3] faz re qe a lor abeil- [lis.

III. Ara vei eu qe razos chai en [ios
E qe orgoils poia senz failli- [zos
Pois *quel* seruir del tot si [relinqis

[1] *Appel*: Voil e. mattin.

* *Voyez l'édition de M. Appel d'après les manuscrits* C I N a *dans la Rev. des l. r. IV., t. IX, p.* 190*ss.* — [2] *Appel*: donas — [3] *l.*: no

E qel befagz. es del tot [nuallios
Qan hom merces demandon [senz chaizos
E perdon qer daisso qe nom [faillis.

IV. Pois qe nom val merces [dreigz ni razos
Seruir ben far esser fizel ni [bos
Pauc mi valgra seu fols [nienics
Pois qaissi es qe non trop [garizos
Plor e sospir et estauc tene- [bros
Et enaissi viurai tosc [1] e [la fiz.

V. Bem mirauill qi anc no fon [ioios
E semprestai. marritz et an- [goizos
Com pot viure qi damor non [iois
Ni non atent ni bels digtz [2] [ni bels dos
Qe si ma fag la bella de cui [sos
Senz colp de fust ma mort e [ma conqis.

VI. (*p. 244*) Ai dieus qe non [posc esser amoros
De la bella qem fai star tant [iros
Mas cant ieu veg [3] sa bocha [e son cler vis
Ab [4] cor mi tocha. una tals [passios
Com la pogues baizar per [fin amors
No sai qieu dic tan son mei [enemis.

VII. Chanzo lanzac qieu no voil [autre mis
E va ten tost ab bella de [cui sos
E dig li ben qeu moir de [lamor sos
Si eu non bais los sieus [clars oils voltitz.

261 *

EN PEIRE MILON

(= B. Gr. 349, 5)

I. Pos luns auzels en vas lautre [satura
De lais de critz de voutas de [chantar
E per amor per laire [5] ses [baudeia
Eil tui [6] son clar qi corren [per valeia
Ben son doncs fols qen [amor nom atur
E car no soi ara gai ni [7] [chantaire
Pois caissi es eu chant e [mesbaudei
E pois qeu vei reuerdir posc [e prea.

II. Per vos amors chascuns [hom se meillura
Car hom nes larcs e cortes [e [8] sap far

[1] c. *en*: trosc — [2] *A* : digz — [3] *A.*: eu ueg — [4] *A.*: Al.

* *Voyez l'édition de M. Appel dans la Rev. d. l. r. IV s., t. IX, p.* 187 s. — [5] *Appel*: de plaire — [6] *A.*: lui, *c. en*: riu — [7] *A.*: e — [8] *A.* : et

Tot chauzimen. e per vos si
[domneia
Drutz en chambra. ab sa
[domna priuea
Ben soi iratz car per vos
[non meillur
E car nonsaup ancor[1] qe fos
[a faire
Non sap qe fos domneiar ni
[domnei
Qe ma domna del tot sen[2]
[es alea.

III. Qel iorn qela se mira non
[a cura
De negun hom qe la pogues
[amar
Ni non auzira hom qi la veia
Per qieu uolgra qel miradors
[fos spea
Virar[3] vos puesc domna qe
[dals non cur
Ester de vos de cui sui fiz
[amaire
Cant vostre cors auinent
[gart e vei
Mi par qe deu sia en la con-
[trea.

IV. Ai franca res non siatz tant
[endura
Pois qe sabez qeu no men
[puesc strar
Cant penz de vos e non sai
[con se seia
Tot mart del dol lo ventre e
[la corea[4]
E ia non vol razon. qe lom
[sendur
Enuer celui qi no sen pot
[estraire
De lei amar de seruir on si
[sei
Mas tal razo a uos nes
[agrea.

V. *(p. 245)* De totz bos aibz
[poia e donc peiura
Car il merces. a leis non val
[atrair
Ar qe farai. pois merces
[non lautreia
Eu atendrai daitant lai
[afieia
Qe meillurar vol auanz qeu
[peiur
E sil plagues. qelam degnes
[atraire
Pois qe sos om liges a li
[mautrei
Er bon[5] sorgoil en li fos
[aualea.

262*

EN PEIRE MILON

(= B. Gr. 349, 4)

I. Per pratz vertz ni per amor
Non chant ni per bosc
[foillutz
Ni per mai ni per pascor
Ni per clars rius cai vegutz
Ni per chant dauzel ni critz
Ni per vergier qes floritz
Mas per las bonas del mon
Domnas comenz ma chanzon
Cui eu am.

II. E non sui ies recrezutz
Si tot amor me faillitz
Qeu nō am chant e desdutz

[1] *A.*: ancar — [2] *c. en*: seu — [3] *c. en*: iurar — [4] *A.*: coreia — [5] *A.*: ben.

* *Voyez l'édition de M. Appel dans la Rev. d. l. r. IV s., t. IX, p.* 185 *ss.*

E qe ioi non sei grazitz
Gardatz seu agues razo
De far gauz e mession
Com fora de gran valor
Mas damor non ai sabor
Nin iauzi.

III. Tot iorn mi stauc sbaitz
E soi en gran sospeizo
Ni ia mon cor ner sclairitz
Qenaissi es la saizo
Camic senz cor trichador
Serai e fin amador
Mas car non soi conogutz
E mes cant fatz en descutz
Ni nom cal. [1]

IV. Bes non pot dar garizon
Si non cel qes bellazor
Doills [2] de cor e de faizon
E per zo soi en error
Ben par qel mont ai perdutz
Pois [3] amor non ai agutz
Don totz temps soi encubitz
E de cel mal fui garitz
Ni i ai pro.

V. Veiatz e qe qe ricor
Nom val. ont. en esser [drutz
Si fa e com [4] la genzor
Gardatz si fai [5] al saubutz
Non per qe qe tant ar [6] ditz
Non soi. non en malditz
Non posc als ar mi respon
Es larc oc e maluatz. non
Ni vilan.

VI. *(p. 246)* Saissi es non ses [vencutz
Eu nō tro caial speritz
Sofre lo dart e lescutz
Eu oc qe tant ma baillitz [7]
Manda li qet fassa un don
Eu oc be senz contenzon
Qun ris te don per amor
Saizo faz ja [8] don meillor
Nom es de [9] plus.

263 *

EN PEIRE MILON

(= B. Gr. 349, 8)

I. Sieu anc damor sufferc ni [mal ni pena
Dol ni trebail ni destric ni [rancura
Danz ni mals traitz. per chalt [ni per buzerna
Ni plors ni geins [10] ni consir [ni sospire
Arail grasisc los bes qe il [me dona
Lo gaug lenanzlo deport la- [legranza
E lo solatz del tot el [11] ben- [voillenza
Qim plai aitan. qe nom par [qe mal seia.

II. Auiatz lo pro el be camors [demena
Encontra cel. enuas cui il [satura
Qe chascun iorn [12] cui mal- [uastatz gouerna
Samor fatrai [13] vas lui al [mieu albire
Lo rent cortes larc e pros e [sadona

[1] *A.*: val — [2] *Appel*: d'oils — [3] *A.*: Pois c' — [4] *A.*: con — [5] *A.*: fei — [6] *c. en*: ai — [7] *A.*: m'abeillitz — [8] *A.*: fa — [9] *c. en*: N. des.

* *Voyez*: *C. Appel*: *Provenz. Inedita aus Par. Hss.* p. 242 ss. — [10] *l.*: gems — [11] *l.*: tota — [12] *l.*: hom — [13] *Appel*: farai; *c. en*: satrai

Vas los valenz e val miels [sacoindanza
Ben mil aitan e de moutz [bes lagenza
Cel caisso fa mi par camar [se deia.

III. Fals blasmador lamada[1] [qarentena
E lo malan aiaz qe vos fal- [zura
Si mantenetz per qe la gentz [seferna
Lo gaug del mon cor em [plor[2] en ire
Qar vos blasmatz amor qe [tant es bona
Sol per aisso car no vos [da samanza
E non es dreitz pos qel es [sa voillenza
Qe non vos am ni ia non vos [guerreia.

IV. Chascus fa ben qi sa lenga [refrena
E qi garda razo dreitg e [mezura
Caisso no fa degresser en [cisterna
E degra trair pen e danz e [martire
E se eu fos segner de la [corona
Ai mal astruc qi obren sa [musanza
E paraulas laissanar senz [temenza
De las gautas la lenga li [traireia.

V. (*p. 247*) La merce deu damor [soi en cadena
E serai o mentre ma vida [dura
Non laisarai si totz mi en- [ferna
Qeu non sia sos om e sons [seruire
E dei o far quar il de tal [persona
Vol qeu aia samor e sa coin- [danza
La genzer es de[3] lo mont [senz tenza
Graces li ren. qelal[4] vol e [lautreia.

264 *

EN PEIRE MILO

(= B. Gr. 349, 2)

I. A vos merces voil retrair [mon afaire
De mal damor e de sa for- [faitura
Per merceus prec entendetz [ma rancura
Pois qen amor me mis sui [finz amaire
Con vos mercei merceian [humilmen
Lafan damor el dan tot eis- [samen
Ni per merces il nom vol [dar guirenza
Anz vol amors qeu moira [ab suffrenza.

II. Per vos merces qi es tant [debonaire
Nom volc amors far ten[5] qe [fos mezura

[1] *l.*: la mala — [2] *l.*: torn en p. e — [3] *l.*: de tot — [4] A.: qe tal.
* *Voyez*: *C. Appel* Prov. Ined. p. 239 ss. — [5] *c. en*: ren

Sa vos plagues merces [ar
ben dreitura
Blasmatz amor e si es con-
traire
Senz vos merces] non es
[nuls hom viuen
Camor de dieu posc auer ni
[de gen
Ara mostratz merces vostra
[vaillenza
Encontramor non laissetz
[per temenza.

III. E si merces no fos al mieu
[veiaire
Lamor de dieu non cre qa-
[gues cura
De negun hom qe ves mer-
[ces sendura
Pero amors aiaz talan da-
[traire
A vos merces e fares chau-
[zimen
Car senes leis amors es
[dengan plen
Aiatz merces merces a soui-
[nenza
E vos amors voillatz qe
[merceus venza.

IV. [.....
.....
.....]
E pois mei oill gardar al
[sieu repaire
Ben degrals oils voler mal
[senz conten
Qi al mieu cor fan dolor tan
[souen
Qeu sai camors dals oils
[primers comenza
Per qe mos cors en fa la
[penedenza.

V. Anc ab mos oils non vi filla
[de maire[1]
Qi de son cor volgues star
[tant endura
Sil oil gardon vas lei fiz e
([mezura[2]
Mal mieu cor fiz a leis degra
[atraire
Car per los oils se mes en
[aital ren
Qi en son cor non a merces
[nien
Nil seu bel oil non curan
[de tenza
Ni non curan del meu cors
[per crezenza.

VI. (*p. 248*) Els sieus bels oils
[qin fan dun don donaire
Aguessen cor de far ben
[senz falsura
Ils garderan meus oils et er
[dreitura
Cal prim esgart tot el meu
[corn esclaire[3]
E daitan prec il sieus clars
[oilz rien
Qe aian cor de far mun ris
[plasen
E sil mei oil vezen tal cap-
[tenenza
Ben sai mos cors iauzira
[senz fallenza.

VII. Bella domna aias damor
[talen
E venza vos merces per tal
[couen
Car mei oil fan voluntiers
[mantenenza
En mon cor ai tota ma conois-
[senza.

[1] *Appel* : da maire (*l.* : de maire) — [2] *A.* : mesura — [3] *A.* : cor m'e.

265

[RAIMON JORDAN VESCOMS DE SAINT ANTONI]

(= B. Gr. 404, 11)

I. Vas vos soplei domna pri-
[meiramen
Per cui eu chant e comenz
[ma chanzo
E sa uos platz entendetz ma
[razo
Qestiers nous aus descubrir
[mon talan
Aissi maue qan vei vostras
[faizos
La lengam faill. el cor nai te-
[neros [1]
Car qi non tem non ama
[coralmen
Per quieu ting car lo vostre
[segnoratge.

II. Bella domna merce trau per
[guiren
E pos merces nom vol dar
[garizon
Per merceus prec qe mer-
[ces venzal no
Ni ja daizo nom veires re-
[crezen
Anz clamarai tant merce a
[rescos
Tro qe merces tenga mos
[bratz ambdos
Entrels vostres e fora chau-
[zimen
Car nō er menz de certan
[homenatge.

III. E seu follei ben lo fatz
[escien
Sabetz perqe car mi platz
[em sap bo
E dirai vos per cal enten-
[cion
Ben esperan. ven hom a sal-
[uamen
E sim faitz ben molt en serai
[ioios
E sim faitz mal sufrirail per
[auzos
Grazirai lo ben el mal eis-
[samen
Aissi farai lo conort del
[saluatge.

IV. Eu vos ai dat per fe e leial-
[ment
Lo cor el cors don vos faitz
[tenezo
E platz mi molt quieu sai
[qe vostrom so
Us bos espers [2] de vos iau-
[zen
Qem bos segnor non perd om
[guizardos
Qui ben lo serf qeu vi main-
[tas sazos
Paubrenrequir per bon en-
[tendimen
Per qieu en voil ben afortir
[mon coratge.

V. Eu conoisc ben qieu faz
[gran ardimen
Qant ieu damar vos prec e
[nous sap bo
E non e puesc toler ma sos-
[peizon
Anz mo sai ben qi en [3] tre-
[baill per men [4]
Tant es valentz vostre cors
[orgoillos

[1] *l.* : temoros — [2] *l.* : e. mi ten — [3] *l.* : qen — [4] *l.* : nien

E tant puiatz. som penz de [sobrels bos
Qieu men cossir. desmai e [despauen
Tan sui cochos qieu mo tenc [afolatge.

VI. (*p. 249*) Tant ai assis mon [dezir finamen
En vostr amor don ia dieus [ben nom do
Sieu mais nous am seruir [tot em perdo
Qe de nuill autr auer. mon [mandamen
Ab tan gran gaug satrai mos [cors vas vos
Qieu pos vos vi non fui dals [poderos
Tan en sui enueios [1] del [vostre cors gen
Qaqi mezeus remanc el vos- [tre estatge

VII. Garin ben sai chauzir. fe qe [deg vos
En la genzor. e tu vail dire [2] [chanzos
A la meillor. et a la plus [valen
Quautra del mon non am de [bon coratge.

VIII. Chanzoneta [uai ten tost] a [ma domna [3]
E portail mon messatge.

IX. E digas [4] qe de paubre manen
Serai totz temps el sieu ric [segnioratge.

266

LO UESCOMS DE SAINT ANTONI RAIMON JORDAN

(= B. Gr. 404, 2)

I. Ben es cambiatz ara mos [pessamenz
E la turs fraigz don mi cuiei [tener
Qe non anes mai ma dōna [vezer
Qab aital gieing. mi cuidaua [defendre
Mas ara sai si merces no [lan uentz
Qa mon dezir dei demandar [ma mort
Qaissi men prez qan de lui [mi parti
Qan men auenc per sa terra [passar
Qanc nom saubi de leis vezer [gardar.

II. Mas re no sai si ses enchan- [tamenz
Qe qan la uei de mi non ai [poder
Qamors lam fai tant blan- [dir. e tem [5]
Qe nes mos precs nō lauze [far entendre
Mas ill es tant aprez e [conoissenz
Qe sap triar damor los bes [els tortz
E de me sap qe de mas [6] [anc la vi
Nom venc en cor dautra [domna preiar

[1] *l.*: T. enueios sui — [2] *l.*: dir — [3] *l.*: a ma d. vai ten — [4] *l.*: E digas li. [5] *l.*: temer — [6] *l.*: pois

Ni nuls [1] mal traigz no lon [2]
[fes oblidar.
III. Tantas penas nai suffertas
[cozentz
Per que douz gaugz men
[deuri eschazer
Pero ben sai no lam chal
[plus temer
Qe se merces ia deu en leis
[descēdre
Ben es sazos e vaillam chau-
[zimenz
Bona donna qem detz ioi e
[deport
Si qe lesglai si parton tuit
[de me
Qar ben podetz las perdas
[emendar
Sem retenetz a vostre benes-
[tar.
IV. Car de las tres meillors es
[plus plazenz
Per qe nō part de vos mon
[bō esper
Mas tant dorgoil faitz contra
[me parer
Per qieu volgra vostra beu-
[tatz fos mendre
E si voil far tant vostres
[mandamentz
Qe chascun iorn clam dieu
[e prec molt fort
Qeus met en cor quem fas-
[satz bona fe
Cab vos guerrei a cui no
[maus tornar
Ni sai fugir ni puesc pron
[echauzar.
V. (*p. 250*) Ara son tant dōna
[vas vos tementz
Qe ses bon guit nous auz
[anar vezer
Tal paor hai qem voillatz
[dechazer
Mas tot en artz ne cug bon
[segur pendre
E san iohan deu men esser
[guirentz
Qe dun bel dig ai trag tam
[bel conort
Mas de pres [3] soi sel disses
[enaissi
Qon ieu deman e irai o
[proar.
E vos digatz nel ver se deus
[vos gar.
VI. Ja de preiar no serai recre-
[zentz
Tro qe merces vos fassa
[dire ver
Et ora mais merce deuetz
[auer
Forze merces lorgoillos cor
[daprendre
Se nō ieu hai la mort entre
las dentz
Sera merces nom adutz a
bon port
E samic ai de preiar nos
[thai
Car qi merce pot a vos aca-
[bar
Nom pot estiers mai tant
bon gazaignar.
VII. A ma domna fai ma razon
[entendre
Chanzoneta e pois vai e no
[len
A mon dezir. qe pens de mon
[conort

[1] *c. en*: mils — [2] *c. en*: lan — [3] *l.*: doptos.

[.....]
Tot enaissi con sap qes
[taing afar
Els compagnos sapchas mi
[saludar.

267

LO UESCOMS DE SAINT ANTONI

(= B. Gr. 404, 6)

I. Per qal forfag o per qal
[faillimen
Qeu anc fezes encontra vos
[amors
Mi destregnes nim tenetz
[enueios
Per la bella qe mos precs
[non enten
Truep demostratz e mi vos-
[tre poder
E qi vencut ventz fai pauc
[desfors [1]
Si venqesses leis qe nous
[tem nius blan
Adonc sai ieu. qe nagratz
[honor gran.

II. Ben cuiaua laissar ad es-
[cien
Que nō camies [2] mais de
[vostras lauzors
Ni que iamais non reclames
[per vos
Qar meratz tan de mal acuil-
[limen
Mas aissom tol donal sen
[el saber
Ca tota gen aug dire ad
[effros [3]
Qel vostre pretz vai lo meil-
[lor sobran
Qe mal parliers nous en
[pot tener dan.

III. E qar sabetz dona certana-
[men
Que dautramors nom ven
[gaugz ni paors
Perpensatz vos sius pot
[esser nuls pros
Sim faitz murir. ad aitan
[grieu turmen
Ben conossetz si no co faitz
[parer
Qil sieus destrui qe non fai
[grant effors
Vostre sui ieu aissi ses tot
[enian
Qe sieu ren pert vos prenetz
[tot lo dan.

IV. (*p. 251*) Car ieu vos am tan
[desegadamen
Cun pietz mi faitz la pen
[e la dolors
Adoncs aflam e sui plus
[cobeitos
De vostre amor e nai mai
[de talen
E non temetz domna pe-
[chat auer
Donc fez anc mais nuls hom
[tan grant effors
Com ieu car ai ses mort
[sufert aitan
Lo mal respos el orgoillos
[semblan.

V. La granz beutatz qe sobrau-
[tras perpren
E la vostra fina fresca color

[1] *l.* : ventz no f. gran e. — [2] *l* : cantes — [3] *l.* : effors

El genz parlars eil bel oill [amoros
Mi far[1] estar domna e mar- [rimen
Qar ieu non sai sim volretz [retener
En aisso es sim metrai en [effors
Hoc si voz platz tot al vostre [coman
Mas tant o voill *per* qieu i [vau doptan.

VI. Qan mi membra qe sol nai [pensamen
Qe iam pogues venir tan [grãs honors
Ai tan gran gaug qen folei a [sasos
Qel gaugz qeu nai mi ca- [mia tot lo sen
Donc qen dizetz. sen sabia [lo uer
Sem metria de gaug en grant [effors
Car ai tal gaug car[2] sol ne [vau pensan
Canc mos ioios[3] non conqes [de ioi tan.

VII. Garin qe faitz car non la- [natz vezer
Qe re non sap a *ques* met en [effors
Qi non la ue o non lestai [deuan
Tan auinen sap far son ben [istan.

VIII. Chanzos vai ten e digas li deuan
Qe sa leis platz qe taprenda e chan.

Finis coronat opus.

Jacopo Teissier de Tharascone.

[268 (c[a] 127)]

PEIRE BREUMON

(= B. Gr. 331,1)

I. En abril qan uei uerdeiar
Lo pratz uerç el uerçer[4] flo- [rir
E ui[5] las aiguas esclarir
Et aug los ausels allegrar[6]
Lolors dun erba floiria
El dolç chant qe lausel cria
Mi fan mon iois renouelar.

II. En qel[7] temps soli eu pen- [sar
Com sim[8] pogues damor [iausir
'Ab caualcar & ab guarnir[9]
Ab gent seruir & ab donar
Cui aqes[10] mesters auria
Perço es amor seruia[11]
E pol on[12] hom meils cõ- [quistar.

III. Molt me sap gent lo cor [emblar
Cam pres con ia dei sa[13] [uenir
Greus er mais iorn qeus nõ [sospir
Per un bel semblan qe il ui [far
Qar ellam dis totas maria[14]

[1] *l.*: fan — [2] *l.*: can — [3] *l.*: a mos iorns.
L. S.: [4] uergiers — [5] uei — [6] demorar — [7] qest — [8] Con eu — [9] burdir — [10] Qi aitals — [11] iauzia — [12] pot tan — [13] pris comnhat de sai — [14] marria

Qe fara la uostra amia
Bels ami cosim pois [1] lais-
[sar.
IV.[2] Per ço non dei desesperar
Qanqera mi don non remir
Qar celui qim la fei çequir
Lam pot far ben cobrar
E seu son en sa bailia
Era mais torn en suria
Ja deus no men lais mais
[tornar.
V. Molt sen de dieus merauil-
[har
Com sim poic de mi don so-
[frir
E degral molt a grat tenir
Qar anc per lui la pois lais-
[sar
Qil sa ben seu la perdia
Qe iamais iois nō auria
Ni hom no la poira mendar.
VI. Chançon tu irai oltra mar
Fe qem dei uam [3] a mi don
[dir
Qa greus afan & a martir [4]
Me fai la noiç el iorn estar [5]
A guigelme daitam pria [6]
Bona domna chançon qel te
[dia [7]
E uama mi don conortar. [8]

VII. (*83 r°*) Qe filippe de mon
[real
Me ten pres en sa bailia
Et am tan sa compagnia
Qe sens lui no men puesc
[tornar.

Suivent a[a] *f. 1-15 r°* : Le donatz proensals (*v. ed.* stengel, p. 1-39), *f. 15 v°-28 v°* : Las rasos de trobar de R. Vidal (*v.* ib., p. 67-87), *f. 29-33 une seconde copie de la notice préliminaire de* Bernart Amoros *et des biographies de* Guiraut de Borneil, Arnaut Daniel, Folquet de Marsilia, Peire Vidal, Gaucelm Faidit, Peirol, Gausbert de Poicibot et Pons de Capdueil (*v. ci-devant*), *puis f. 34-38 r° les biographies ci-dessous imprimées :*

Gui duissel si fo de lemozi. gentils castellanz et el e sei fraire e sos cosins nelias eron segnor duissel qe es uns rics castels e li dui sei fraire auia nom luns neble el autre peire. El cozis auia nom elias e tuit quatre eran trobador e trobauan bonas chanzos. Gui tro-

[1] amics cui uoles — [2] *L. S. non hà le tre stanze contrassegnate* (IV, V, VII), ma *ha di più questa* :

Eu chant qi deuria plorar
Dira damor qem fai languir.
Tan mi remembron li sospir
Qem fai la noit el iorn pensar
Mals damor caissi languia
Qi nom laissa noit ni dia
Qel iorn mi fan cent uetz tremblar.

[3] Adonc e uai — [4] Qab chantar mi dei esbaudir — [5] E anc non mai auz i parlar — [6] Com chantans qi plorar deuria — [7] Pero nom desconort mia — [8] Qancar aurai loc de chantar.

baua bonas chanzos en elias bonas tenzos e peire descantaua tot qan li trei trobauan. En gui si era canorgues de brüide de monferrat e si sentendet longa sazos en na malgarida dalbusson qera muiller den rainalt lo uesconte dalbusson et en la comtessa de monferrat don fes maintas bonas chanzos mas lo legatz del papa li fes iurar qe mais non fezes chanzos e per lui laisset lo trobar el chantar.

—

Guillems de saint leidier si fo us rics castellans de uelaic del euescat del poi santa maria e fon ornatz hom bons caualliers darmas e larcs donaire dauer e molt enseignat (*34 b*) e molt cortes e molt fiz amaire e molt era amatz e grazitz et entendet en la marqeza de polomiac qera serors del dalfin daluergne e de nasail de claustra e moillier del vesconte de polomiac. En guillems de saint leidier si fazia ssas chanzos della e lamaua per amor e disia li bertran. e a nugo marescalc dizia altressi bertran qe era sos compaign e sabia totz los faitz els deitz den guillem e de la marqeza e tuit trei se clamauan bertrant lus lautre. molt auien grant alegranza ensemble tuig trei mas an Guillem de saint leidier tornet en grant tristeza qeil diu (*l.* : dui) bertrant feiren grant fellonia de lui.

—

En raimonz de miraual si fo uns paubres caualers de carcases qe non auia mas la qarta part del castel de miraual et en aqel castel non estauon LX homes mas per lo seu bel trobar e per lo seu bel dire. e qar el saup plus damor e de dopnei e de totz los faitz auinenz e de totz los ditz plaizenz qe corren (*f. 35 r°*) entremadors et amairitz si fo molt honoratz e tengutz en car per lo conte de toloza qel clamaua auderartz et el lui. el coms li daua los cauals e las armas els draps qe bezoig li auian et era segner de lui e de son aberc. e segner del rei peire daragon e del uesconte de beders e den bertran de faissac et de totz los granz baros daquella encontrada e non era nulla granz ualens dõna en totz aqellas encontradas qe nõ dezires e non se penes qel entendes en ella. o qe li uolgues ben per domestegessa. car el las sabia plus onrar e fai grazir qe nuls autron per qe neguna non crezia estre prezada sel non fos sos amics raimonz de miraual e maintas dompnas entendet e fes maintas bonas chanzos e no crezat mais qel de neguna agues ben en dreit damor. e totas lenganerent.

—

Raembautz de uacheiras si fo fils dun paubre chaualier de proenza del castel de uacheiras (*f. 35 v°*) qauia nom peiocbs qera tengutz per matz. en raembautz si se fes ioglars et estet longa sazo com lo princep daurenga sil fes gran ben e gran honor el nauset el fez conoisser e prezar a la bona gent e uenc sen a monferrat a mes lo

marqes bonifaci et estet en sa cortz lonc temps e crec si de sen e darnes e de trobar et enamora se de la seror del marques *que* auia nom madonna beatris *que* moillier denric del corret. e troba de leis maintas bonas chanzos e apellaua la en sas chanzos mos bels caualliers. e fo crezut *que*lla li uolgues gran ben *per* amor. E qant lo marq*ues* passet en romania el lo mena ab se e fes lo cauallier e det li grant terra e gran renda el resqisme de salamc e lai el moric.

—

Nuc brunec si fo de la ciutat de rodes qes de la segnoria del conte de tolosa e fo clergues et emparet ben letras e de trobar. e de sen natural. e fes se iuglar e trobet bonas (*f. 36 r°*) canzos mas non fetz sos. e briget con lo rei daragon. et con lo comte de tolosa. e con lo comte de rodes lo seu segnhor e con bernat danduza et con lo dalfin dauerngne. et entendet en una bergera dorliac qe auia nom madruā galiana. mas ella nol uolc amar ni ritenir ni far con lui uegun plaizer damor. e fetz son drut lo comte de rodes e det comniat an nuc brunec. e nuc brunec per la dolor qel nac se rendet en lorde chartossa ellai el defina.

—

Guillem de montanghaguout si fo uns cauallers de proenza. e fon bon trobador. e grant amador. e entendia se e madona iauseranda del castel de lunel. e fes per leis maintas bonas chanzos.

Sordels fo de mantouana dun castel qe uen apelat got genals catani (*l.* : gentils catanis) e fon auinenz hom de la persona e fo bon trobador. mas molt fon truāz e fals. de las dōnas e dels (*f. 36 v°*) baros ab cui el estaua. et entendia se e ma donna cunisa sor de mesier engelin e de messer albric de roman q*uer*a moillier del comte de saint bonifaci ab cui el estaua e p*er* la uolontat de messer engelim el emblet ma dona cunisa e mana la uia e pauc apres el sen anet e no nedes (*l.* : en cenedes) a un castel de qels destrus de ser enric e de ser en guillem e den ual p*er*titi qeran mot sei amic et espozet una sa seror celadamenz qe auia nom ota e nenc (*l.* : venc) sen pueis a treuis. e qant aqel destrais lo saup. si li uolian ofendre de la persona e los amics del comte de saint bonifaci eissamen don el estaua p*er* la terra si caualcaua en diestriers ab grant compaignha de caualliers. don p*er* temors daqels qeil uolian ofendre el se partic et ana en proenza. et estet ab lo comte de proenza et amaua una donna de proenza mout fort e lapelaua dolz enemia. p*er* cui el fez maintas bonas chanzos.

—

En lanfran cigala si fon de genoa gentils hom (*f. 37 r°*) e sauis e fon iutges e caualiers mas uida de iutie menaua. et era granz amadors et entendia se en trobar e fon bon trobador. e fes maintas bonas chanzos e troba uoluntiers de dieu.

En blachassetz fon fils den blachatz qe fon lo meillor gentils hom de proenza el plus ornatz baros el plus adrettz el plus larcs el plus cortes el plus grazios et el fon ben adrecamen sos fils en totz ualors et en totz bontatz .et en totas larguessa. e fon grant amador et entendia se en trobar. e fon bon trobador e fes maintas bonas chanzos.

—

Perdigos si fo ioglars e saup trobar e uiolar truep be e fo del uescat de iaualda dun castel qe a nom lesperon. e fon fils dun paubre home qe era pescaire et per so sen e per trobar poiet en gran pretz et en grant honor qel dalfiz daluergne lo tenc per son cauallier el uesti el arma ab se lonc temps. eil det terra e renda. e tint [*l.* : tuit) li princep eil gran baron li fazian trop grant honor. e de granz bonas auenturas ac lõc temps. (*f. 37 v°*) mas molt li camieron las bonas auenturas e uengron li las malas quel perdet los amics e las amigas el pretz e lonor e lauer et enaissi si rendet en lorde de sistel e lai el moric.

—

Arnautz de merueil [1] si fo del uescat de peirargos dun castel qe auia nom meroil e fon clergues de paubra generacion e car el non podia uiure per la soas letras el sen anet per lo mon e si saubia ben trobar. e sentendet en la cort de la contessa de burlac qe era fillja del pro conte raimon muillier del uesconte de bezers qe auia nom Tailliafer. et aqest narnautz era auinenz hom de la persona. e chantaua ben e legia romanz e la contessa sil fazia grant ben e grant honor et aquest si senamora en ella e si fazia chanzos de la contessa mas no lauzaua dir ad ella ne a negun pro nom qel las agues fʒitas anz dizia qautres las fazian. mas si auenc qamors los forsa tant quel fes una canzon della (*f. 38 r°*) la

[1] Cette biographie et les chansons d'Arnaut de Merueil manquent dans la copie complémentaire du chansonnier de Bernart Amoros contenue dans les trois cahiers manuscrits du fonds Campori de la bibliothèque de Modène, de même que les poésies de Folquet de Roman. Une note à la page 500 en donne l'explication : « *Arnautz de Merueil si fo del vescat* et cetera sono copiate tute le sue al altro libro. » Comparez une note analogue pour la biographie biffée et les chansons omises de Guillem de Montagnhagout à la page 379 : « Non debbe esser scancellata la vida seben le canzone non son copiate per esser ne' libri hauti dal Gaddi e dall' Adriani (voir : Die beiden ältesten prov. Gramm. herausgeg. v. E. Stengel Marburg 1878, S. IX) ». M. Bertoni veut identifier le ms. du cav^re Gaddi au ms. de la Laurenziana ou plutôt à c^a (l'ancienne copie de c de ma propre bibliothèque) et le ms. de Marcello Adriani au ms. F^a. Il faut pourtant noter que ni c ni c^a ne contient aucune des poésies de Guillem de Montagnhagout, et que le ms. F^a n'ajoute aucune variante au texte des poésies de ce troubadour.

cals comenset la franca captenenza qeu non posc oblidar. Et en aqesta chanzo el li descobri lamor qelli auia. e la contessa non lesqiuet anz entendet sos preces e lo receup el grazi. e garni lo de granz arnes. e fes li gran honor e det li baldeza de trobar della e uenc honratz hom de cort. e si fes maintas bonas canzos de la contessa. en las qals el mostret qel nac granz bes e grans mals.

—

Daissi enan son escrichas tenzos de donas e de caualiers. e comenza la tenzos den folc e de siegnher narnaut e den guillem.

—

(*f. 38 v*) Aissi son escrig li nom dels trobadors qe son en aqest libre e van luns apres lautre aissi con eill son escrig [1].

1. En Girautz de bornell * [= n° 1-53
18. Bernartz de ventadorn * = [54-86.
26. Arnautz daniel * = 87-96.
30. Folquetz de marseillia * = [97-114.
35. Peire vidals * = 115-132.
43. Peire daluerngne = 133-137.
44. Gaucelms faiditz * = 138-171.
55. Peirols * = 172-196.
61. Peire raimonz de tolosa = [197-201
63. Jordan bonel de cofemet = [202.
63. Raembautz daurenga = 203-[225.
69. Gaubertz de poncibot lo [monge * = 226-227.
71. Peire de maenzac (*manque* [*dans* a)
71. Ponz de capdueil * = 228-[246.
76. La contessa de dia = 247-[248.
75. Naimeric de Belenoill = 249-[253.
78. Bertran dalamanno = 254-[256
79. Peire milon = 257-264.
81. Raimon jordan vescons de [saint antoni = 265-267.
82. Ricas nouas = 268.
83. Gui duissel *
85. Peire dugon
85. Guillem de sain leider *
88. Guillem de cabescaing
90. Nuc de sain sirc
91. Nelias de barjols
92. Nelias cairel
93. (*f. 39 r°*) Nauneric (*l.* : Nai-[merics) de rocchafica
94. Marchabrus

Cette liste, déjà publiée par M. Bartsch dans le Jahrbuch f. rom. u. engl. Lit. XI *p.* 13 *ss. est ici imprimée d'après ma collation sur le ms. — M. Bertoni a publié dans le* Giorn. stor. di lett. ital. *v. XXXIV p.* 121 *ss. la liste correspondante des trois manuscrits de Modène (voy. la note* ci-dessus *au n° 50) et il vient d'en publier les poésies inédites dans les* Studj di filologia romanza publicati da E. Monaci e C. de Lollis *vol. VIII p.* 421-481.

[1] Un * indique que la biographie du troubadour précède ou précédait ses chansons.

99. Raimonz de miraual *
107. Raembautz de vaqeiras *
107. Nuc de penna
108. Naimerics de carlat (= sar-
[lat)
109. Naimerics de pueiluilan
113. Nucs brunetz *
114. Alegretz
116. Serchamonz
117. Sadenetz (= Cadenetz)
119. Guillem de montaingna-
[gout* [1]
120. Sordel *
121. Lafranc cigala *
126. Bonifaci calvo
130. Pojols
131. Ricautz de berbezil
133. En blachassetz *
135. (ou 133?) Guillem de berga-
[dan
136. Albertetz de cestairon
139. Bertran del born
146. Bermon (= Reimonz) rascas
146. Bernartz martis
147. Bertrantz de pessatz (=
[pessars)
148. Guillem de la tor
149. Lo coms de peiteus
149. Lo mongens de montaudo
152. Arnautz de tintignac
153. Peire toigiers (*l.*: rotgiers)
[de Mirapeis
154. Girautz de calenzon [2]
155. Pistoleta
156. Daude de pradas
160. Perdigos *
162. Jaufre rudel
162. Arnautz de merueil [3]
165. Giraudon lo ros
166. Guillem figueria
167. Folquet de roman [3]
169. Reforzat de tres
169. (*f 39 v°*) Luquetz gatelus
170. Peire cardenal
170. Calega panza
170. Namoros dauluc
171. Raumon de chastelnou
171. Ricautz bonomel fraire del
[temple
171. Porceual douria
172. Peire de castelnou
172. Bertran de paris
172. Duranz sartres de carpen-
[tras
173. Engenim durre de valen-
173. Giugo de cabanes [tines
173. Bertrant Arraut [4]
173. Lo princeps dels bauz [4]
174. Lo fils den bertran del Bor.

De sai enan son escrig li nom dels trobadors *que* feiron las tẽzos daqest libre.
En folc seigner arnautz e
[guillem
Girautz e peirõnetz
Loste e guillem
Naugier e guillem
5 (*f. 40 r°*) Cabdenet e guio-
[net

[1] Voyez la note à la page 270 — [2] Le complément de Modène fait précéder aux trois chansons de Gir. de Cal. deux de Guillem Adesmar. Le compilateur de notre liste aura sauté le nom de ce troubadour. — [3] Voyez la note à la page 270 — [4] Le ms. de Modène ayant perdu deux feuillets à cet endroit, la fin de la chanson de Guigo de Cabanes, ainsi que les poésies de Bertrand Arnaut et du Prince del Bautz, y inscrites, n'existent plus.

Nelias e son cozin
Luqetz gatelus e bonifaci [caluo
Jaufres e helyas
Nelias e son cozin lo cler- [gue
Sordel e johan
Nebles e guillem adesinar [(*l.* : adesmar)
Nuc de la bachalaria e [gaucelim faidit
Na guillelma e lafranc ci- [gala
Albert e naimeric
Rofin e domna h.
Raimon e lantelm
Gui duisel e ma donna na [maria.
Sauaric el prebost
Gaucelm faiditz e sauarics [de malleo e de nuc
Jaufre e Rainaut
Gaucelm faidit e naimeric
Guillem de bergadan e [naumeric
Albert e naimeric
Dalfis daluergne e peirols
Gaucelm faidit e raembaut
Perdigo e gaucelm faidit
Gaucelm faidit e albert
Naugo e bauzan
Bauzan e migo (*l.* : nugo)
Nelias e son cozin
Albert e raembaut
Magnet (=Magret) e guillem
(f. 40 v°) Nebles e son segnor
Segner nisnartz e pel estort
Pomairol e guionet
Guillem de sain leider e una [dõna
Vaquier e catalan
Marchabrus e segner nenric
Simon e lafranc
Guigo e joris
Gui duisel e rainaut
Bertran e soa domna
Chardo e nugo
Folquet de marseilla e totz [temps
Albertz e gaudi
Segner e lafranc e rubaut
Jacme e lafranc
Certan (= Bertran) e nugo
Lo comte e gaucelm
Peire de mont albert e gau- [celm
Albertet el monge
Guillem e lafranc
Guillem e guizenet
Pistoleta e blacatz
Bonifaci el Scot
Lo comte e narnaut
Naesmar e miraual
Peire guillem e sordel
Gauselm e son cozin
Bernartz e nelias
Simon e lafranc
Simon e lafranc
(f. 40 v° c. 2) Ugon e ber- [tran
Peirol e gaucelm
Peirols e son segnor
Guillem e narnaut
Madonna nisabella en elias [cair[el]
Lemozin e bernart del ven- [tadorn
Guizenet e raembautz
Lafranc e symon
En blacatz e peire vidals
Bertran de gordon e peire [raimon
Taurel (*ou* : Jaurel) e falconet
Simon e jacme grill.

TABLE DES CHANSONS

DE LA PARTIE DU CHANSONNIER BERNART AMOROS CONSERVÉE PAR LES MSS. a c^a f^a (VOYEZ LA NOTE A LA CHANSON N° 50)

d'après la liste donnée par M. Karl Bartsch, dans son *Grundriss zur Geschichte der provenzalischen Litteratur*

(* désigne les chansons tirées de c^a, ° celle tirée de f^a.)

9. 7	249	70.35	59	167. 9	150	242.12	58	242.71	47
8	250	36	54	12	162	13	34	72	33
9	253	37	79	14	165	16	6	73	27
12	252	39	80	15	155	17	15	74	46
18	251	41	56	18	149	18	17	78	42
29. 1	93	42	57	19	171	19	20	80	31
3	96*	43	70	20	146	20	18	81	45
4	90	44	74	22	159	24	23	243. 2	167
8	89	45	179	27	164	25	37	273. 1	202°
10	87	76. 5	256	29	160	28	32	276. 1	243
12	92	11	254	30	142	29	39	323. 1	38
13	94	21	255	31	145	30	36	11	136
14	88	80.28	121	32	138	31	2	13	133
16	91	124. 1	83	33	168	34	11	14	135
17	95*	2	84	34	161	36	12	16	137
30. 6	119	7	82	35	170	39	13	18	134
46. 1	248	132. 8	199	37	158	40	52*	326. 1	229
2	247	133. 5	122	39	156	41	1	331. 1	268°
47. 8	118	155. 1	105*	40	141	42	9	349. 1	260
70. 1	66	3	101*	43	147	43	10	2	264
3	55	5	103*	44°	153	45	28	4	262
4	68	6	111*	45	140	46	21	5	261
6	77	7	112*	49	157	47	4	6	257
7	69	8	109*	51	139	48	8	7	258
10	65	9	98	52	163	49	43	8	263
12	75	10	106*	53	151	50	131*	9	259
13	78	11	114*	54	166	51	7	11	265
15	61	13	246	59	143	53	14	355. 5	200°
16	72	14	107*	61	148	54	29	10	197
18	63	16	100*	62	144	55	53*	14	201°
19	81	17	97	173. 6	227	58	3	16	198
21	76	18	102*	14	226	59	51*	364. 3	124
22	85	20	99	194. 6	237	60	16	4	126°
25	73	21	113*	242 1	50*	62	5	11	129°
27	67	22	104*	2	49	63	40	16	120
28	62	23	108*	3	41	65	22	17	132°
»	117	27	110*	5	25	66	30	24	130
29	64	167. 2	169	6	26	68	19	25	121
30	86	4	154	7	44	69	24	31	128°
31	71	6	152	11	48	70	35	33	115
33	60								

364.36	116	366.13	194*	372. 2	230	379. 2	228
42	127*	14	175	375. 1	238	389. 1	207
45	123	15	196*	4	232	3	216
48	125*	16	184	7	233	4	225
50	131*	19	193*	10	240	5	209
366. 1	189	20	176	11	241	7	204
2	185	21	183	13	231	9	219
3	192*	22	172	14	236	12	224
5	187	26	195*	18	234	13	218
6	177	27	178	19	239	14	223
8	188	29	190	21	242	16	212
9	180	31	173	22	235	18	211
11	186	33	182	24	244	19	208
12	174	34	181	25	245	20	206

389.21	220	
22	222	
23	217	
28	221	
30	205	
32	210	
36	203	
37	215	
40	213	
41	214	
404. 2	266	
4	191	
6	267	
11	265	

Errata : n° 58 = B. Gr. **70** (au lieu de **79**), 22 — n° **167** au lieu de **168** et **168** au lieu de **167**.

GURGUS

Lat. gurgus ; formes féminines et masculines en provençal

Gurgus ne m'était connu que par Du Cange, qui en cite plusieurs exemples tirés des chartes italiennes (charte de 957 en particulier dans Muratori, *Scriptores Rerum Italicarum*, tom. 2, part. 2, col. 474 ; cf. *Revue des Langues Romanes*, 43, p. 69) ; l'italien *gorgo* [1] réclamait un *gurgus* plus ancien et qui existe réellement; il a été signalé par K. Sittl (*Zur Beurteilung des sogenannten Mittellateins*, in *Archiv. lat. Lex.* II, p. 578) et se trouve dans un vocabulaire de l'abbaye de Saint-Gall. Ce *gurgus* est beaucoup plus que *gurges* le substratum de la plupart des formes provençales.

Gurgete a donné en effet normalement *gourt* (Alpes, Mistral), *gourd* (forézien). De *gurgum* [2] sont dérivés *gourg*, *gou* (Auvergne), *gourc* (Alpes), *gurc* (Bordelais). *Gours* et *gous* qui existent dans le Var (Mistral, s. u. *gourg*) dérivent de *gurgus* considéré comme indéclinable (cf. corpus > *coz*, uimus > *vins*, etc.). Le *p* du rouergat *gourp* s'explique sans doute par l'analogie.

On a ainsi du même radical une double forme, masc. *gourc*, fém. *gourgo*. Le même fait s'est produit en provençal pour d'autres mots : en voici quelques-uns.

Fructu a donné *fru*, *frut*, *fruč*, suivant les dialectes ; mais il a existé aussi dans le latin vulgaire une forme *fructa* dont il reste de nombreux exemples. K. Sittl (*Loc. cit.* ALL. II, p. 569) en cite huit dont les plus anciens se trouvent dans des documents publiés par Tardif (ann. 693-697) et dans les *Formulae Salicae Bignonianae* (*illa decima de omnia fructa*. Form. Bign. 236,5 ; *ibid.* 236,24). A cette forme féminine se

[1] Körting dans la 2e édition du *Lat. Rom. Wb.*, ne donne que *gurges*..
[2] Une déclinaison *gurges*, *gurgis* est également possible.

rattachent l'italien *frutta*, esp. *fruta*, port. *fructa* et les nombreuses formes provençales *frucho, fruecho, frutjo, fruto*, etc., suivant les dialectes. Il faut noter que la forme féminine a le sens collectif en provençal : ex. *la frucho aboundo* (ap. Mistral = *les fruits* sont abondants.

Voici une autre formation du même genre : *hortus* a donné en provençal *ort*, jardin, petit jardin. La forme féminine *horta* a donné *orto, orta,* grand jardin potager en languedocien, campagne en général en provençal (esp. *huerta*, ital. *orta*) K. Sittl (ALL. II, 569) cite de *horta* plusieurs exemples dont le plus ancien est de 744 ; en voici un autre tiré des *Gromatici Veteres* (347, 23) *hortua,* qui ne peut être séparé de *horta*.

Notons encore que si *ramus* donne prov. *ram, ran, rama* des Gloses de Richenau donne prov. *rama, ramo* (amas de branches, sens collectif comme pour *frucho*).

Le gaulois *beccu* est représenté en provençal par le masculin *bec* et par le féminin *bèco* dont le sens est plus large (*croc, crampon*, Mistral, Trésor, s. u.).

Le représentant provençal de *discum* – pour *discus* — est *desc* ; mais on trouve aussi la forme féminine *desco* < *disca*. (A. Horning, Groeber's Zeitschrift 1901. p. 740). M. Horning cite au même endroit le prov. *empes* venant de *impensum* ; la forme *empeso*, venant de *impensa*, est signalée en Dauphiné par Mistral.

M. P. Geyer, étudiant les traces du *latin gaulois* dans Marcellus Empiricus (ALL. VIII, 475, sqq), note le mot *sablo* de *sabulum* ; *sabulum* a donné la forme masculine *sable*, mais le féminin *saplo, saulo* (cf. Mistral, s. u.) et l'italien *sabbia* renvoient à *sabula*.

Culcitra donne prov. *consséro* ; le masculin *cousser, cosser* est attesté en ancien provençal et remonte sans doute à **culcitrum*.

Un traitement à peu près semblable nous est attesté par *mietch, miotch* < *modium* et *tremèjo*, fr. *trémie* venant de *trimodia*[1].

[1] Le dauphinois *dia* que Mistral traduit par *coup de doigt, empreinte du doigt*, s. u. *detado* ne représenterait-il pas la même chose que ital. *dita* venant de **digita* ?

Ce changement de genre se trouve dans les noms d'animaux, mais là il s'explique mieux. M. P. Geyer (*loc. laud.*), note que le masc. *lacertus* (deux fois dans Marcellus Empiricus) vit en français, en espagnol, en portugais ; la forme féminine *lacerta* (plusieurs fois dans Marcellus Empiricus) vit, dit-il, en italien. On peut ajouter aussi : en provençal : cf. Mistral, s. u. *leserto*, forme plus rare que *lesert*. De même pour *merulus*, cité aussi par M. P. Geyer : en espagnol et en italien le masculin et le féminin alternent : il en est de même en provençal où l'on a généralement *merle* (masc.) mais aussi *merlo*.

La formation des féminins d'après des pluriels neutres est un fait bien connu : *pratum* donne fr. *pré*, prov. *prat* ; mais le fr. *prée* et le provençal *prado* postulent un féminin latin *prata*. On le trouve en effet dans les *Formulae Andecauenses* (5, 6) et dans les *Formulae Augienses* (*pratas segaturias* 358, 3).

En revanche, on ne trouve pas de forme féminine provençale formée sur *lectum* ; seul l'italien *letta* renvoie à * *lecta* (K. Sittl, ALL. II. 570). Mistral note simplement le genre féminin donné à *liečˇ* par les *Niçards*.

J. Anglade.

BIBLIOGRAPHIE

Diderot. — Paradoxe sur le Comédien, édition critique avec introduction, notes, fac-simile, par Ernest Dupuy. *Paris, Société française d'imprimerie et de librairie*, 1902, gr. 8°.

Le 15 octobre et le 1er novembre 1770, Grimm insérait dans sa *Correspondance* une dissertation qui portait ce titre : *Observations de M. Diderot sur une brochure intitulée Garrick ou les Acteurs anglais.* Soixante ans plus tard, en 1830, le libraire Sautelet publiait le *Paradoxe sur le Comédien*, qui n'était que la dissertation de 1770 remaniée et allongée du double environ. Par qui ce remaniement avait-il été fait ? A cette question tous les éditeurs jusqu'ici n'avaient fait qu'une réponse : c'était Diderot lui-même qui, à une date difficile à déterminer ou, pour mieux dire, à plusieurs dates successives, avait repris, interpolé, transformé son opuscule.

Cette solution, en apparence si simple, du problème aurait cependant pu soulever quelques objections.

Diderot se répétait volontiers : mais il y a vraiment dans le *Paradoxe* un bien grand nombre de passages qui rappellent d'autres ouvrages du même auteur ! — Diderot pouvait exprimer des idées qui lui fussent communes avec Grimm, avec Meister, avec Jean-Jacques, avec d'autres encore : mais ces sortes de rencontres sont ici bien nombreuses, et elles vont parfois jusqu'à une ressemblance étrange dans l'expression ! — Diderot n'usait pas d'une composition bien serrée ni bien méthodique : mais pourquoi cette fois semblait-il avoir pris à tâche de gâter un écrit dont la composition était nette et l'intérêt soutenu, en y introduisant après coup maintes citations ou anecdotes peu utiles, en y multipliant les réflexions froides et peu en situation, en en rompant sans cesse le développement et la suite des idées ? — Diderot n'écrivait pas toujours d'un style très châtié : mais par quelle malechance se trouvait-il avoir ajouté dans une révision toutes sortes de phrases mal faites et d'impropriétés, en même temps (chose étonnante de sa part !) qu'il expulsait les façons de parler familières : *changer de linge,* par exemple, ou *fourrer tout au travers ?*

N'était-ce pas à croire vraiment que les *Observations* avaient été revues par un beaucoup moins grand écrivain, qui avait pris à tâche de les amplifier au moyen d'emprunts, notamment d'emprunts faits aux œuvres de Diderot lui-même ; qui, donc, avait eu ces œuvres, pour la plupart inédites, à sa disposition ; qui s'était cru le droit de retoucher ce que le philosophe avait écrit ; et qui professait des idées très arrêtées sur les défauts de style de l'écrivain ? N'était-ce pas à croire, en un mot, que le *Paradoxe,* sous la forme où nous le lisons aujourd'hui, était l'œuvre de Naigeon, l'ami et le confident à qui Diderot, en 1773, avait voulu que, le cas échéant, l'ont confiât ses manuscrits ; qui avait été autorisé par Diderot à *arranger,* à *revoir* et à *publier* une partie de ses œuvres ; et qui n'avait pas craint, en conséquence, d'indiquer ainsi comment il comprenait son rôle d'éditeur : « Je commence par une remarque générale qui me paraît très importante, c'est que je ne connais aucun manuscrit de Diderot parmi ceux qui ont quelque étendue qui puisse être imprimé dans l'état où il l'a laissé. Je n'en excepte pas même les meilleurs ouvrages de cette riche collection. Ils ont tous besoin d'un éditeur qui joigne à des connaissances profondes sur divers objets un esprit juste, et surtout un goût très sévère. Ces conditions sont d'autant plus nécessaires pour donner une bonne édition des manuscrits de Diderot, qu'il avait, en écrivant ses derniers ouvrages, deux tons très disparates : un ton domestique et familier qui est mauvais, et un ton réfléchi qui est excellent. » ?

Si, une fois, on avait soupçonné Naigeon d'être pour quelque chose

dans la redaction définitive de ce *Paradoxe*, qu'il n'a pas publié, mais dont il a parlé, on eût pu noter encore que, pour la pensée et pour le style, cet écrit semble en plusieurs endroits porter sa marque, et l'on eût pu faire la preuve morale que c'était à Naigeon, non à Diderot, qu'il fallait s'en prendre de la plupart des défauts que l'on trouve dans le *Paradoxe sur le Comédien*.

Cette démonstration, dont nul ne s'était avisé, M. Ernest Dupuy l'a faite excellemment dans l'édition que nous annonçons. Mais il ne s'en est pas tenu là, et un hasard heureux, comme il n'en arrive guère qu'à ceux qui le méritent, lui a permis de fournir la preuve directe et matérielle des remaniements de Naigeon. M. Dupuy, en effet, a découvert un manuscrit de Naigeon, qui était dès l'abord une copie, déjà allongée et remaniée, des *Observations* de Diderot, et qui s'est couverte ensuite de corrections nombreuses dans les interlignes, ainsi que de longues additions marginales. Ce manuscrit, à son tour, ou un autre équivalent, a été reproduit, avec deux additions nouvelles, par un manuscrit de Saint-Pétersbourg, que suivent assez fidèlement les éditions imprimées du *Paradoxe*. Ainsi, pour mettre sous nos yeux toutes les pièces du procès et, peut-on dire, pour nous permettre d'assister au travail même de Naigeon, M Dupuy n'avait qu'à faire ce qu'il a fait : imprimer face à face, sur deux colonnes, les *Observations* et le contenu du manuscrit nouveau, soigneusement pourvu de ses variantes ; accompagner ces deux textes de celui de Saint-Pétersbourg ; et, au bas de ce dernier, inscrire tous les rapprochements, toutes les remarques littéraires qu'il comporte.

De ce commentaire très savant et très fin, aussi bien que de la décisive introduction de M. Dupuy, je citerais volontiers quelques extraits ; mais il faut laisser au lecteur le plaisir d'étudier les arguments de l'éditeur dans son livre. Ajoutons seulement que, si le *Paradoxe sur le Comédien* a été l'objet d'une collaboration indiscrète, il peut en avoir été de même d'autres œuvres de Diderot, publiées tardivement, elles aussi, et dont les manuscrits n'ont jamais été produits. Que les fureteurs et les critiques entrent donc avec ardeur en campagne ! M. Dupuy vient de leur donner l'éveil. Eugène Rigal.

Paul Glachant. — André Chénier critique et critiqué. *Paris, Lemerre*, 1902, 1 vol. in-18 j. de IV-432 p., 3 fr. 50.

Quand il est mort, âgé seulement de trente-deux ans, André Chénier avait plusieurs fois modifié son art et ses théories littéraires, sans arriver à leur donner une forme définitive. Ses œuvres, depuis 1819, ont été successivement accrues par les apports des différents éditeurs, sans parvenir encore, au XXe siècle, à constituer un recueil

complet. Il était naturel que, pour ces deux motifs, les jugements se multipliassent sur André Chénier, disparates et contradictoires.

M. Paul Glachant, à son tour, apporte-t-il un jugement nouveau ? Oui, puisque, avec plus de précision que ses devanciers, il montre ce que Chénier a eu de classique, en quoi il se rattachait spécialement au XVIIIe siècle et à l'Encyclopédie, jusqu'à quel point il a pu être un précurseur pour les romantiques et surtout pour les Parnassiens, comment il a rétabli dans la poésie française le lyrisme, et quel *néo-classicisme* il tendait, vers la fin de sa vie, à inaugurer. Mais l'objet propre de M. Glachant n'est pas de juger, une fois de plus, Chénier, poète ou prosateur.

Son livre se divise en deux parties.

La première : *André Chénier critique,* étudie les opinions littéraires d'André d'après les œuvres antérieurement connues (comme l'épître à Lebrun et le poème de *l'Invention*) et surtout d'après celles que M. Abel Lefranc a publiées depuis l'ouverture des manuscrits de la Bibliothèque nationale, le 10 mai 1899. Nous avons ainsi, rapidement comparées à sa pratique, les théories du poète sur la poésie lyrique, — sur la poésie épico-didactique, — sur le théâtre, — sur la pastorale, — sur l'élégie, — sur la satire, — sur l'épître, la fable, le conte, le sonnet. Des vues générales de M. Glachant rendent particulièrement neufs et instructifs les chapitres sur le théâtre et la satire.

La seconde partie, sous le titre : *André Chénier critiqué,* forme une bibliographie raisonnée, qui rendra de grands services. Elle se divise en trois sections : *diverses phases de l'histoire du texte. — livres et articles de critique sur A. Chénier et son œuvre. — ouvrages d'imagination ayant trait au poète, à son histoire et à ses œuvres.*

Des polémiques et des appréciations discordantes sur André Chénier quelques vérités se dégagent, qui semblent définitivement acquises. Ainsi la seconde partie du livre, dont on aurait pu croire d'abord qu'elle ne tenait en rien à la première, conspire avec elle à nous montrer combien la physionomie littéraire d'André Chénier a été changeante, quelles difficultés on a dès lors dû éprouver à la saisir, et sous quels traits, en définitive, il paraît juste de se la représenter.

Eugène RIGAL.

Firmery (J.). — Notes critiques sur quelques traductions allemandes de poèmes français au moyen âge = Annales de l'Université de Lyon, nouvelle série, II, Droit, Lettres. Fascicule 8, *Paris, Lyon,* 1901 [152 p.].

La littérature épique allemande du XIIIe siècle est une poésie d'imitation; personne ne le conteste plus aujourdui. Les *Minnesänger*

sont avant tout des traducteurs ; mais il ne manque pas d'éditeurs allemands de leurs œuvres qui déclarent encore actuellement qu'en traduisant ils sont restés originaux et qui prétendent démontrer que leurs productions sont supérieures aux modèles français par l'élégance de la forme, l'art de la composition, la « courtoisie » des idées, la profondeur psicologique.

Le mode de démonstration est très scientifique en apparence, puisqu'il repose sur des statistiques. L'éditeur réunit tous les passages où la traduction diffère peu ou prou de son original : suppressions, amplifications, additions, changements ; puis il place arbitrairement chaque différence notée dans telle ou telle catégorie de sa statistique, de manière à montrer qu'à chaque fois il i a de la part du traducteur perfectionnement.

Pour éprouver la valeur de cette démonstration, M. Firmery examine chaque fait en particulier, non plus dans une statistique, mais à la place qu'il occupe dans le texte. Il commence par le roman d'*Eneas* et la traduction allemande qu'en a faite H. von Veldeke. Il montre que cette traduction suit pas à pas l'original et que toutes les divergences que l'on constate proviennent de ce qu'elle est en vers. Le stile de Veldeke est naturellement lâche et traînant, mais la poursuite de la rime a continuellement obligé le traducteur malabile à cheviller, à accumuler les épitètes inutiles, à délayer, amplifier et se répéter. Si bien que sa narration, loin d'avoir une allure plus vive que celle de l'original, a pour caractère dominant la prolixité et la diffusion. Lorsqu'il i a dans une description ou dans un discours des transpositions, elles ne sont pas motivées par la recherche d'un arrangement meilleur, mais appelées par les besoins de la rime, et il en résulte le plus souvent confusion et désordre. D'idée originale et étrangère au modèle, il n'i en a pas, et quand dans un endroit apparaît un développement que l'auteur français n'i présente pas, il est simplement tiré d'un autre passage. En somme c'est une traduction gauche, diffuse, maladroite et misérable.

Dans la traduction du *Chevalier au lion* par Hartmann von Aue, on retrouve les traits caractéristiques de celle de Veldeke, mais avec la différence du talent : Hartmann a su se pénétrer de la forme agréable et gracieuse de son modèle ; sa langue est d'une limpide clarté et d'une impeccable élégance ; sa versification est d'un artiste. Gottfried von Strassburg dans son *Tristan* est de l'école d'Hartmann von Aue en ce qu'il a donné à sa traduction un caractère plus réfléchi et plus didactique et çà et là une couleur plus lirique ; mais plus encore qu'Hartmann, il est élève des trouvères français et il a su s'approprier leur manière jusque dans les moindres particularités du stile et de la versification. Seulement les ornements qu'il leur emprunte, figures,

antitèses, jeux de mots ou de rimes, il les prodigue avec plus d'abondance que ses modèles. Quant à la courtoisie et à la décence dans la peinture de l'amour, c'est encore aux poètes français que les ont empruntées Hartmann von Aue et Gottfried von Strassburg ; mais chez leurs prédécesseurs, Veldeke, Herbort, Otte, la pudeur des descriptions est souvent remplacée par une insistance brutale et grossière sur les détails les plus crus et les plus obcènes.

En somme, la prétendue démonstration des éditeurs allemands est complètement retournée par M. Firmery, et il résulte de son étude que les *Minnesänger* sont non seulement les élèves et les traducteurs des poètes français, mais que leur originalité est nulle et leur supériorité artistique introuvable.

Maurice GRAMMONT.

Oréans (Dr **K.**) — Die Leygues'che reform der französischen syntax und orthographie und ihre berechtigung, *Bielefeld*, *Karlsruhe* 1901 [30 p.].

Le 26 février 1901, M. Leygues, notre ministre de l'instruction publique, a pris un arrêté rendant exécutoires les réformes relatives à la simplification de la sintaxe française, sur lesquelles l'accord venait de s'établir entre le Conseil supérieur de l'instruction publique et l'Académie française. Ces réformes portent sur des points très divers et l'arrêté les énumère successivement, mais ne les justifie pas. Comme il s'agit la plupart du temps de règles pour lesquelles l'usage a varié aux différentes époques, ou bien d'un usage nouveau tendant à se substituer à l'usage ancien, M. Oréans a cru faire œuvre utile en résumant brièvement l'istoire de chaque question. Les faits qu'il a rassemblés étaient connus et épars un peu partout, mais nulle part réunis. Il les expose d'une façon très succinte et sans aucune prétention à une originalité que le sujet ne comportait pas. Il s'est abstenu d'ailleurs généralement de juger la réforme ; mais l'impression qui se dégage de l'ensemble est plutôt une approbation.

Et en effet en général il n'i a qu'à approuver; mais nous devons reconnaître que, puisqu'il s'agit d'une *simplification*, il est mauvais de *tolérer* plusieurs usages côte à côte. Si la tolérance est recommandable en matière religieuse, dans les autres domaines elle n'est qu'anarchie et confusion. Ceux qui peuvent ordonner que la sintaxe et l'ortografe soient enseignées conformément à certains principes, ont évidemment qualité pour réglementer ces principes. Ils ont le droit de rendre des décrets relatifs à une simplification ; ils en ont même le devoir. Mais il faut que les simplifications proposées soient réelles et reposent sur la logique. Une tolérance ne peut être admise que pour une période de transition; il est nécessaire d'en venir bien

vite à des règles fixes. Ainsi, à propos du mot *gens*, l'arrêté déclare qu'« on tolérera, dans toutes les constructions, l'accord de l'adjectif au féminin avec le mot *gens*. Ex. : *instruits* ou *instruites par l'expérience, les vieilles gens sont soupçonneux* ou *soupçonneuses* ». La construction avec tous les mots au féminin est seule logique au point de vue moderne, et, comme le dit M. Oréans, elle constitue une simplification qui est fondée à la fois sur l'ancien usage et l'étimologie. Mais pourquoi ne pas écarter l'autre? Même lorsque le double usage a existé autrefois, ce n'est pas une raison suffisante pour le tolérer ou le réintroduire aujourdui : « Avec une négation, on tolérera l'emploi du mot *aucun* aussi bien au pluriel qu'au singulier. Ex. : *ne faire aucun projet* ou *aucuns projets* ». C'est l'usage ancien sans doute, mais nous sommes des modernes. Pour nous, *aucun* avec une négation est l'équivalent de *pas un* : *Il ne fait aucun projet* vaut *il ne fait pas un projet* ; si l'on veut se rendre compte de ce qu'il i a de barbare à écrire aujourdui *aucun* avec un *s* dans ce cas, on n'a qu'à prendre un exemple comme : *Il n'a fait aucun acte coupable,* mettre un *s* à *aucun* et prononcer : *il n'a fait aucun z actes coupables.*

« On tolèrera l'absence de trait d'union entre le verbe et le pronom sujet placé après le verbe. Ex. : *est il* ? » Sans doute encore, comme nous le dit M. Oréans, c'est l'usage ancien, mais ce trait d'union n'est-il pas un bénéfice pour notre ortografe? Si on écrit *est il,* comment écrira-t-on *aime-t-il?* Il ne faut pas oublier qu'une ligne écrite n'est souvent intelligible que grâce aux ressources de l'ortografe usuelle et qu'une écriture strictement fonétique serait dans la pratique une source continue d'erreurs. Si l'auditeur comprend ce qu'on lui dit, grâce à la prononciation avec les diverses intonations qu'elle comporte et souvent grâce aux gestes qui l'accompagnent, le lecteur a besoin d'être averti par des signes particuliers qui les remplacent. De là l'invention des points d'interrogation et d'exclamation, par exemple. Presque toutes les fois qu'une confusion était à craindre, l'ortografe usuelle a trouvé un moyen de l'éviter. Ainsi à l'époque où l'on ne disposait que d'un seul et même signe pour l'*u* et le *v*, on a imaginé de mettre un *h* devant la sillabe initiale *ui-* pour empêcher qu'on ne fût tenté de lire *vi-* et de confondre par exemple le mot *uitre* (*huître*) avec *vitre*. L'ortografe espagnole est citée partout, et avec juste raison, comme un modèle de simplicité ; elle a néanmoins eu recours au même procédé dans une situation analogue. Il s'agit de la sillabe initiale *ue-* qu'elle a fait précéder d'un *h* pour qu'on ne la prît pas pour *ve-* et qu'on ne lût pas *veso* par exemple le mot *hueso* « os », ce qui aurait amené une confusion avec *beso* « baiser ». Aujourdui l'*u* et le *v* sont suffisamment distincts pour que l'*h* soit devenu inutile dans ces cas particuliers ; mais en principe on ne doit pas rejeter un

moyen diacritique inventé par l'ortografe usuelle, tant qu'il peut rendre des services.

Il i a des distinctions subtiles qui ont été introduites assez tard dans notre langue par une recherche de grammairiens et dont les titres de noblesse ne remontent pas très aut ; est-ce une raison pour les supprimer ? en aucune manière. Une nuance de plus dans une langue, c'est un gain, et la beauté artistique des langues est due aux affinements successifs qu'i ont introduits au cours des siècles les écrivains, les grammairiens ou d'autres encore. L'arrêté « permet d'écrire indifféremment : *elle a l'air doux* ou *douce* ». Sans doute dans cet exemple le sens est au fond à peu près le même dans les deux cas. Mais si vous êtes assis à une table qui n'est pas d'aplomb, qui chancelle, vous pourrez dire « cette table a l'air boîteuse », non pas « boîteux ». L'accord n'est donc pas *indifférent* dans cette tournure.

Voici qui est plus grave : « Lorque deux adjectifs unis par *et* se rapportent au même substantif de manière à désigner en réalité deux choses différentes, on tolèrera la suppression de l'article devant le second adjectif. Ex. : *L'histoire ancienne et moderne*, comme *l'histoire ancienne et la moderne* ». M. Oréans fait observer qu'on supprimait déjà l'article quand les deux adjectifs et le substantif désignent un ensemble, un groupe de choses, expriment une idée unique : *L'antiquité grecque et romaine* (« klassisches » altertum) ; mais il devrait ajouter que ce n'est pas ici le même cas, puisqu'il s'agit dans la règle de « deux choses différentes ». *L'histoire ancienne et moderne* c'est *l'istoire* d'une manière générale ; *l'histoire ancienne et la moderne* ce sont *deux istoires* ou deux périodes de l'istoire considérées individuellement. De même : *Le chien blanc et noir* désigne un seul chien, *le chien blanc et le noir* en désigne deux. Il n'i a plus ici affaire d'accord ou d'ortografe ; c'est au fond même de la langue que l'on touche et c'est une maladresse de s'i attaquer. C'est courir du reste à un échec certain. La tolérance proposée ne simplifie rien, elle fausse le sens. Dans ce cas on peut s'offrir des décrets et des lois à volonté : ils resteront vains.

Ce qu'il fallait réglementer c'est notre ortografe ; il fallait la simplifier en la débarrassant des chinoiseries sans nombre dont elle est érissée. On écrit *trafiquant* à côté de *fabricant*, *holocauste* à côté de *olographe*, *rythme* à côté de *diphtongue*, *embonpoint* avec un *m* devant le *b* et un *n* devant le *p*, *phonétique* en face de *fantastique*, *néphrétique* en face de *frénésie*, *triptyque* en face de *glyptique*, *apocalypse* en face de *éclipse*. C'est là qu'il faut porter la ache. La tolérance en pareille matière est une utopie. Dire : « On écrira comme on voudra », est une ineptie. Dire : « On écrira *phonétique* avec un *f* comme *fantastique* », n'est point une simplification, mais une complication,

puisque c'est ajouter un cas particulier à d'autres cas particuliers. La seule manière logique de formuler une règle en matière d'ortografe, la seule qui soit une simplification est la suivante : « Le groupe *ph* sera remplacé par un *f* dans tous les mots où il existe encore et il disparaitra de l'ortografe française ».

Voilà le genre de réformes qui s'imposent. Mais supprimer les nuances d'une langue parce qu'il i a des gens qui ne les sentent pas, c'est du démocratisme mal compris, c'est aussi chimérique que de vouloir égaliser les fortunes ou les intelligences.

Maurice GRAMMONT.

E. Bourciez. — Les mots espagnols comparés aux mots gascons (époque ancienne), *Bordeaux, librairie Féret*, in-8°, 23 p. [Extrait du *Bulletin hispanique*, octobre-décembre 1901].

Le titre de l'article de M. Bourciez est un peu trop vaste en comparaison du sujet traité. M. Bourciez nous avertit, d'ailleurs, dès le début, qu'il recherche simplement les origines de quelques analogies lointaines, anciennes, entre le gascon ou le béarnais et l'espagnol. M. Bourciez — qui a été récemment indulgent pour quelques-unes des théories de M. Mohl (cf. *Revue critique*, 1901, II, 151) — applique à ses hypothèses cette méthode rigoureuse qui, dans le domaine scientifique, sait arrêter les écarts de la « folle du logis ». Le résultat en est que les conclusions d'une étude si hérissée de difficultés sont, dans l'ensemble, parfaitement vraisemblables.

Les relations ont toujours été assez étroites entre l'Aquitaine et la péninsule ibérique : à l'époque romaine plus qu'en tout autre temps. De là, dans le vocabulaire des deux pays[1], un certain fonds commun. Ces analogies, d'ailleurs, débordent quelquefois l'Aquitaine et on les retrouve en Languedoc.[2]

Certains mots dérivés du latin classique sont peu probants ; on peut dire d'eux qu'ils paraissent avoir été plus favorisés dans la région ibéro-aquitanique : ainsi *sol*, *napus* ; *lucrare*, *latrare*, etc. Mais M. B. reconnaît que *casa* est commun à la plupart des langues romanes (le fr. *chez* prouve qu'il a été populaire même dans la France du Nord ; à rapprocher du béarnais *a case*, l'expression *ad casam* que j'ai relevée

[1] Peut-être aussi pourrait-on examiner si leur syntaxe n'a pas quelque trait commun.

[2] Faut-il expliquer celles-ci par des influences ibériques ou sont-elles dues à des emprunts modernes ? Il est, en tout cas, vraisemblable que les Ibères ont occupé une partie de la Narbonnaise (cf. *Grundriss* de Grœber, I, 299 ; A. Darmesteter, *Rev. Celt.*, 1901, 263).

dans les chroniques de Frédégaire, *Revue de philologie française*, 1900, p. 151).

D'autres exemples sont plus probants : *Saltus, abies, calcaneum, perna*, etc. Mais encore ici tous ces mots n'appartiennent pas exclusivement à la région ibéro-aquitanique : *pèrno* est encore connu en narbonnais avec le sens de *quartier, portion d'un tout;* * *abetem* pourrait bien vivre encore dans le narb. *àbets*, employé exclusivement au pluriel et servant à désigner les *balles* du blé qui se séparent du grain au dépiquage et qui ressemblent aux enveloppes du même genre qui s'entassent au pied des sapins. En revanche, les représentants de *larem* et de *cuna*, de *faecem* et de *taxum*, des mots abstraits comme *metum* et *fatum* viennent confirmer la thèse de M. Bourciez.

Elle se trouve confirmée également par nombre de formes tirées du latin vulgaire : l'esp. *pájaro* et le béarnais *passaroo* renvoient tous deux au *passar* de l'*Appendix Probi;* béarn. *cuñat*, esp. *cuñado* renvoient tous deux à * *cŭgnatus*. A propos de *chalare* j'ajouterai que le narbonnais dit *calhá* (avec *l* mouillé), qui me paraît être emprunté à l'espagnol. L'hypothèse de *de(la)xare*, pour expliquer les dérivés de *laxare* commençant par *d* n'est pas heureuse; on connaît assez la tendance contraire qu'ont eue les populations romanes à faire revivre le simple dans les composés et même à l'occasion à y replacer l'accent. La différenciation de *l* en *d* ne me paraît pas plus admissible qu'à M. Bourciez. L'analogie seule doit expliquer ces formes : faut-il voir ici l'influence des verbes *dare, donare*? M. B. étudie ensuite quelques dérivés communs aux régions ibériques, * *nidale*, * *dextrale* (mais celui-ci existe aussi en provençal, cf. Mistral, Trésor, s. u. *destrau*) et certains mots dont l'évolution sémantique est identique dans les mêmes régions [1] (*serra, portus, cibata*, dont M. B. reconnaît que l'emploi ne se limitait pas, au nord des Pyrénées, à la seule Aquitaine). Le béarnais *seubemay* — à côté de l'espagnol *madreselva* (chèvrefeuille) — est plus significatif et l'emploi de *natus* est tout à fait probant. Je n'en dirai pas autant de *plicare* de la *Siluiae Peregrinatio;* il n'est pas sûr que ladite Silvia soit une Aquitaine; j'inclinerais même à croire qu'elle était plutôt provençale, et *plega* pourrait être aussi ancien en provençal qu'en gascon. [2]

M. Bourciez a étudié, en dernier lieu, quelques mots d'origine indigène qui ont passé dans les parlers romans des régions ibériques.

[1] *Secare* est aussi resté vivant dans l'ouest de la langue d'oïl, où l'on dit encore *seier du blé* (Maine, Bretagne).

[2] L'édition Gamurrini, malgré les mérites de ce premier éditeur, est bien faible en comparaison de l'édition qu'a donnée récemment Paul Geyer (*Corpus Script. eccl. lat.*, t. XXXIX).

Mais on sait assez que, sur ce point, c'est le fonds qui manque le plus. Aussi M. Bourciez n'en a-t-il traité que quelques-uns (*cuscolium*, **artīga*, *arrogium*, esp. *arroyo*, etc.). Je ne sais pas quel changement de sens le lang. *conscoulho* en est arrivé à signifier *constitution: a bouno conscoulho = il a bonne constitution, santé.* Le *moulour* et le *mouroun* doivent être deux mots distincts : le premier ne peut venir que de *mola;* cf. prov. *amoulouna*, mettre en bas, entasser. (Cf. a. fr. *meulon*, *meulonner*, in-Godefroy)

Il y a donc bien quelques *différences locales* dans le latin des Gaules; mais on voit à quoi elles se réduisent pour une région déterminée. Il se peut, sans doute, que quelques faits aient échappé à M. B. et que des travaux ultérieurs viennent compléter la liste des mots qu'il a dressée; mais on peut dire, *a priori*, que les additions ne seront guère nombreuses ; et si l'on veut parler un jour d'un latin de Provence ou d'Aquitaine opposé au latin de la Gaule du Nord, il devra rester entendu que ces dénominations ne se justifient que par quelques différences dont le nombre ne sera jamais suffisant pour rompre l'unité du latin qui est à la base des langues romanes.

J. Anglade.

Erratum. — Notre confrère et ami, M. Weudelin Fœrster, membre honoraire de la Société des Langues Romanes, a célébré, le 26 octobre 1901, le vingt-cinquième anniversaire, non pas de son entrée dans l'enseignement supérieur, comme nous l'avons dit par mégarde dans le numéro de janvier dernier, mais bien de son entrée en fonctions comme professeur à l'Université de Bonn et successeur de Diez.

La Rédaction.

Le Gérant responsable: P. Hamelin.

SUR LA NOUVELLE PROVENÇALE DU *PAPAGAI*

La nouvelle provençale du *papagai*, l'un des rares spécimens du genre, pose à l'historien un problème littéraire que son récent éditeur, M. Savi-Lopez, ne paraît pas avoir définitivement résolu [1]. Si, en effet, on néglige les fragments qui nous en sont conservés par trois autres manuscrits, le chansonnier *J* (Florence, Bibl. naz., F. 4776) et le manuscrit *R* (Paris, Bibl. nat., fr. 22553) sont les seuls à nous donner l'ensemble du récit ; or, si dans l'un et dans l'autre, sauf des variantes de détail, la première partie est identique, la seconde est, dans chacun d'eux, à tel point différente, que nous avons en réalité deux récits très distincts par la matière, par le ton et par l'esprit. C'est donc une question de savoir lequel est le récit primitif et, comme la version de *R* mentionne expressément comme son auteur un *Arnaut de Carcasses*, dont du reste l'on ne sait rien, on se demande si cet inconnu fut le premier à mettre en vers notre nouvelle, dont *J* ne nous aurait conservé qu'un remaniement, ou, si tout son mérite aurait consisté à compliquer, à dramatiser le récit plus simple de *J*, en lui donnant un sens et une portée que n'avait pas le récit original.

Les deux opinions avaient été successivement exprimées,

[1] Paolo Savi-Lopez. La Novella provenzale del Papagallo, in-4°, 82 pages, Napoli, 1901 (Extrait des *Atti dell'Accademia di archeologia, lettere e belle arti*. Vol. XXI).

celle-ci par M. Stengel[1], celle-là par Bartsch[2], pour qui au contraire *Arnaut de Carcasses*, auteur de la version conservée par *R*, était bien le poète du texte original. Mais le débat ne pouvait être tranché qu'après que l'on aurait réuni et étudié tous les manuscrits. Il appartenait donc à l'éditeur du premier texte critique de départager les partisans des deux opinions contraires, et c'est ce qu'a fait M. Savi-Lopez, en se rangeant très nettement à l'avis de Bartsch, qu'il s'efforce d'appuyer de nouveaux arguments. Pour lui, la version de *R* est bien le texte original et par suite *Arnaut de Carcasses* est bien le véritable auteur de la nouvelle.

Il importe pour examiner la valeur de ce jugement de résumer le contenu de chacune des deux versions. Cette analyse précisera celle qu'a donnée M. Savi-Lopez et apportera sur un point essentiel une correction nécessaire. Ainsi que nous l'avons déjà dit, le début est identique dans les deux récits. Un *papagai* vient au nom de son maître Antiphanor supplier une dame de lui accorder son amour. La dame commence par s'y refuser et par alléguer l'attachement qu'elle a pour son propre mari. Mais le *papagai* se montre si éloquent, qu'il parvient à la convaincre. Elle promet d'aimer Antiphanor et dit expressément à son messager :

V. 108. D'aitan lo podetz conortar
Que pels vostres precx l'amaray
E ja de luy no· m partiray.

Avec ces vers s'arrête la concordance des deux récits. Il importe de le remarquer dès à présent, car, pour n'en avoir pas tenu compte, M. Savi-Lopez a entièrement faussé les conclusions que l'on peut tirer de la comparaison des manuscrits.

Dans *J*, après cette promesse de la dame, le *papagai* revient auprès d'Antiphanor qui, sur le conseil de son messager, s'empresse d'aller trouver la dame. Celle-ci le fait asseoir auprès d'elle, ne lui cache pas la bonne impression qu'elle a

[1] Cf. Rivista di filologia romanza I, 36 sq.
[2] Cf. Zeitschrift für roman. Philologie II, 498-499.

de lui et lui avoue que, cédant aux belles raisons du *papagai*, elle est toute prête à l'aimer. Qu'il lui jure seulement de l'aimer d'un cœur sincère. Antiphanor se déclare prêt à jurer tout ce que voudra la dame, quand celle-ci, gagnée sans doute par l'accent de sincérité d'Antiphanor, renonce à ce qu'elle exigeait et s'abandonne à la bonne foi de celui qu'elle aime. Les amants se livrent à leurs transports et leur joie ne prendrait pas de fin si le *papagai* ne revenait en toute hâte leur annoncer l'arrivée du mari et la nécessité pour eux de se séparer. Antiphanor prend congé de sa dame et lui fait promettre qu'elle lui ménagera bientôt l'occasion de la revoir. Le récit devrait s'arrêter là, mais, de façon assez étrange, Antiphanor répond à cette promesse par de nouvelles protestations d'amour qui ne remplissent pas moins de cinquante-six vers. On dirait qu'il tient à placer le serment qu'avait d'abord exigé la dame et dont elle l'avait ensuite dispensé. Le récit se termine après qu'Antiphanor a donné son cœur à la dame en gage des promesses jurées par lui sur l'Evangile.

Dans *R*, la dame ne se contente pas de promettre au *papagai* qu'elle aimera Antiphanor ; elle lui donne, en gage d'amour, un bel anneau et un cordon de fin or qu'il remettra à son maître. Elle le prie de retourner en hâte auprès de lui et de le ramener dans le jardin où elle les attend. Le *papagai* rejoint Antiphanor, lui rend compte de sa mission et lui remet les présents remis par la dame. Mais au lieu de venir au rendez-vous donné, tous deux se préoccupent du moyen d'entrer dans le jardin. Le *papagai*, ingénieux, a un plan tout préparé : il mettra le feu à la tour qui commande l'entrée et, grâce au désordre, Antiphanor pourra arriver jusqu'à sa belle. Celui-ci renvoie le *papagai* mettre au courant de ces dispositions la dame qui, de son côté, s'inquiétait de savoir comment Antiphanor pourrait la joindre. Séduite et rassurée par le plan du *papagai*, elle n'a plus qu'à souhaiter la prompte venue de son amant. Tout s'accomplit comme ils l'ont décidé. Avec du *foc grezesc*, le *papagai* met le feu au château ; la dame profite de l'émotion générale pour faire entrer Antiphanor et la joie qu'ils ont d'être ensemble est telle qu'ils se croiraient en paradis. Mais le *papagai* revient leur annoncer qu'on s'est rendu maître du feu et qu'il leur faut se séparer.

L'amant prend congé de sa dame et s'en va. Le récit se termine par quelques vers où l'auteur *Arnaut de Carcasses* donne la moralité du récit, qui est fait pour railler les maris jaloux et leur recommander de se fier davantage aux inclinations de leurs femmes.

Ces deux versions, très nettement distinctes, sont, dans leur fond, également acceptables. Sans doute, dans *J*, le long serment d'Antiphanor, qui termine le récit, a quelque chose de choquant et nous verrons, qu'en effet, c'est une addition maladroite au texte primitif. De même on peut trouver qu'il ne contient pas la mention expresse de la séparation des amants et du départ d'Antiphanor, le tout pouvant, comme dans *R*, former la matière de deux vers[1]. Mais nous n'en avons pas moins un récit qui, dans sa simplicité, donne à l'aventure qui fait le fond de la première partie une suite naturelle et vraisemblable. D'autre part, la version *R*, par le développement et l'agrément des épisodes qu'elle imagine, est plus variée, plus dramatique et, si l'on veut, plus intéressante. Mais de cela on ne peut rien tirer touchant l'antériorité de l'un ou de l'autre récit. Comme M. Savi-Lopez l'a reconnu lui-même[2], un texte plus simple peut provenir d'une rédaction plus richement développée ou, au contraire, celle-ci peut n'être que le développement d'un texte originairement plus sobre et moins chargé de matière. En fait, pour trancher la question qui nous occupe, nous n'avons comme éléments d'information que la comparaison des manuscrits d'une part, et de l'autre, l'étude attentive du contenu de ces deux récits.

[1] V. 304-305, Antiphanor s'en torna leu
Com filhs de rey ab son corrieu.

[2] Cf. *loc. cit.*, pp. 33 et 34.

Ce qui ressort le plus clairement de la comparaison des manuscrits, c'est ce que nous avions tout d'abord soupçonné, que la longue protestation d'amour qui termine le récit de *J* n'en faisait pas primitivement partie. Outre qu'elle prolonge hors de toutes limites l'entretien des amants, alors que le retour du mari leur fait de la séparation une nécessité, les humbles supplications de l'amant et la demande qu'il fait à la dame d'agréer son amour [1], n'ont pas de raison d'être si on les attribue à Antiphanor. Celui-ci n'est plus un amant en expectative et il n'a pas à souhaiter les menues faveurs de l'amour, puisqu'il en a déjà goûté les réalités [2]. Ce n'est donc plus Antiphanor qui parle, et le long monologue de ce nouvel amant est complètement étranger à la conception primitive du récit. Et, en effet, dans le manuscrit *D* (Modène, Chansonnier d'Este) les cinquante-six vers qui forment cette addition sont conservés seuls comme un morceau à part, et dans le manuscrit *G* (Milan, Bibl. Ambros., R. 71) qui, à quelques feuillets d'intervalle, contient la partie commune aux deux récits, ce même morceau vient après la pièce d'Arnaut de Maruelh *Domna genser qu'eu no sai dir*, sans, du reste, qu'on puisse l'y rattacher avec plus de vraisemblance. Que ce soit une pièce com-

[1] Cf. Savi-Lopez, *loc. cit.*, p. 66, v. 41.

E vos, dompna, prometetz me
Qu'ab franc cor et ab lial fe
Mi retengatz per servidor,
E datz mi baizan vostr'amor,
E levatz pueis de ginoillos,
On eu ai estat denan vos.

[2] Cf. Savi-Lopez, *loc. cit.*, p. 60, v. 279.

Antiphanor intr'el vergier
En un lieg de jotz un laurier
Ab sa dona s'anet colcar,
E lunhs hom non o sap contar
Lo gaug que fo entre lor dos,
Cals pus fo de l'autre joyos.
Vejaire lor es, so m'es vis,
C'aquo sia lur paradis.

plète en elle-même[1], ou seulement un fragment d'un récit plus important, il est certain qu'il ne fait pas, à proprement parler, partie de la version *J* et que son addition est le fait d'un remanieur maladroit. Enfin, son intercalation entre l'adieu de la dame et les vers qui mentionnaient le départ de l'amant a eu pour conséquence de faire omettre ces vers et de laisser le récit inachevé. Il y a donc eu du texte de *J* un état antérieur où l'adieu de la dame était immédiatement suivi de la séparation des amants, et c'est cette rédaction primitive qu'il faut comparer avec le récit de *R*. C'est entre eux et eux seuls que se pose la question d'antériorité[2]. Sur ce point précis il semble, tout d'abord, que l'état actuel des manuscrits ne puisse guère nous renseigner. Nous n'avons pas de manuscrit donnant le texte original de la version *J*, et quant aux deux chansonniers *J* et *R*, ils sont sensiblement contemporains et de valeur à peu près égale. Le chansonnier d'Este (*D*)[3] est à écarter puisqu'il ne contient précisément que le *domnejaire* et, de même, on ne saurait faire état d'un manuscrit de Florence (Bibl. Riccard., 2756), qui n'a conservé qu'une cinquantaine de vers reproduits par le scribe au hasard de la mémoire[4]. Reste le manus-

[1] C'est l'opinion de Bartsch qui la rangeait dans cette catégorie des *saluts d'amour* auxquels on donne le nom de *domnejaires*. Cf. *Grundriss*, p. 41. Il faut remarquer qu'elle ne rentre guère dans la définition donnée du genre par M. Paul Meyer dans son étude sur le *Salut d'amour dans les littératures provençale et française* (in *Biblioth. de l'Éc. des Chartes*, XXVIII, p. 124 et sq.). Mais surtout la caractéristique du *salut d'amour* la formule de salutation, fait complètement défaut, et il faudrait au moins admettre que nous n'avons conservé de ce *salut* qu'un texte mutilé dont les premiers vers auraient disparu. En tout cas, je ne vois rien qui justifie l'hypothèse exprimée dans la *Romania*, XXXI, 169, et d'après laquelle ce *domnejaire* serait d'origine italienne.

[2] Une fois cela établi, il fallait résolument écarter de la discussion ce *domnejaire* qui dénature le récit primitif. On pourrait reprocher à M. Savi-Lopez de ne pas l'avoir assez fait, et quand il s'efforce de caractériser le récit de *J* d'avoir tenu trop de compte de cette addition étrangère.

[3] Les variantes de *D* ont été publiées par Max von Napolski. Cf. *Zeitschrift für roman. Philologie*, II, pp. 498-499.

[4] Cf. Wesselofswski, *Romania*, VII, 326-329 et Savi-Lopez, *loc. cit.*, pp. 34 et 42.

crit *G* [1] qui, lui aussi, ne contient qu'une partie de la nouvelle, mais dont précisément l'état incomplet a fourni à Bartsch et à M. Savi-Lopez un argument en faveur de leur thèse. Le fragment qu'il nous a conservé comprend 98 vers, qui, sauf les variantes de détail, concordent avec le texte de *J*, et s'arrête au vers 140 du texte établi par l'éditeur [2], c'est-à-dire à l'endroit même où, d'après Bartsch et M. Savi-Lopez, commencerait la divergence entre les deux récits de *J* et de *R*. La concordance de *G* et de *J* pour les vers conservés en commun attesterait leur dépendance d'une même source ; d'autre part, comme le fragment de *G* s'arrête au moment où les deux récits complets de *R* et de *J* commencent à différer, cette source commune à *G* et à *J* ne saurait être qu'un texte incomplet du récit primitif. Le manuscrit *G* aurait respecté, en quelque sorte, la mutilation de son modèle et l'aurait reproduit sans chercher à le compléter, au lieu que *J* voulant le compléter, mais, ignorant la suite du récit primitif, aurait comblé la lacune en inventant de toutes pièces un dénouement convenant tant bien que mal à la première partie de la nouvelle. Ainsi serait prouvé ce que l'on s'efforçait d'établir, à savoir que *R* seul représentait le récit primitif et que *J* ne nous en offrait qu'un remaniement postérieur.

[1] Les variantes de *G* ont été publiées par Max von Napolski, *loc. cit.*, pp. 498-499.

[2] Ce qui différencie *G* de *J* c'est l'absence des vers 25-28 et surtout des vers 55-76. Ces lacunes ne se retrouvant pas dans *R*, il est certain qu'elles sont le fait du scribe de *G*. Il a, semble-t-il, voulu reproduire, en l'abrégeant, le récit qu'il avait sous les yeux, sans se douter qu'en supprimant les vers 55-76 il faisait disparaître du dialogue l'un des passages les plus vivement et les plus agréablement menés. Toutefois, l'on peut dire que, d'une façon générale, le fragment *G* comprend tout l'entretien du *papagai* et de la dame, leur séparation, le retour du messager auprès d'Antiphanor et le commencement du discours où il lui rend compte de son ambassade. Les derniers vers sont :

Pois li a dit : « Senher, jamays
Non er noiritz nul papagays
Qe faza tan per son senhor
Com yeu ay fat per vostr'amor. ».

Ils correspondent aux vers 137-140 du texte de M. Savi-Lopez.

Le raisonnement est ingénieux, mais repose sur des données inexactes. Tout d'abord, il n'est pas sûr que l'on doive considérer le fragment de *G* comme la reproduction d'un texte incomplet. Il se trouve, en effet, dans une partie du manuscrit où l'auteur à réuni un peu pêle mêle et comme au hasard de ses lectures des pièces d'origine très différente [1]. Peut être ne doit-on pas attribuer une très grande autorité à un recueil dont on ne se représente pas mieux la composition. De plus, la présence dans cette même partie du recueil du *domnejaire*, si surtout l'on admet qu'il n'est lui-même qu'un fragment d'un récit plus complet, pourrait nous faire supposer que c'était chez l'auteur un parti pris de ne transcrire pour certaines œuvres que les fragments qui l'intéressaient. En tout cas, pour expliquer l'état incomplet de *G*, l'hypothèse de M. Savi-Lopez n'est pas la seule possible. Pour lui ce ne peut être que la reproduction d'une rédaction tronquée et restée incomplète. Avec tout autant de vraisemblance on pourrait dire que le fragment conservé par *G* est un extrait fait consciemment d'une rédaction complète de la nouvelle. Il faudra voir si dans le récit ainsi coupé et limité nous ne découvrons pas des caractères et une unité qui expliqueraient chez l'auteur du manuscrit le dessein arrêté de ne conserver que cette partie de la nouvelle, considérée comme pouvant former un tout. Mais sur cette question le témoignage des manuscrits ne peut rien nous apprendre, et nous ne pourrons avoir une opinion qu'après avoir étudié le contenu des deux récits complets et du fragment conservé par *G*.

Mais les rapports que l'on suppose entre *JG* et leur source, évidemment identique à *R* pour la partie conservée en commun, sont-ils eux-mêmes si solidement établis? L'argumentation de Bartsch et de M. Savi-Lopez ne pourrait être probante que si jusqu'au dernier vers de *G*, entre *J* et *G* d'une part, sauf les lacunes particulières à G^2, et de l'autre la version conservée par *R*, la concordance était complète. Or, il n'en est pas ainsi.

[1] Cf. Grützmacher, in *Archiv für das Studium der neueren Sprachen*, XXXII, p. 399 et Grœber, *Die Liedersammlungen der Troubadours*, p. 546.

[2] Cf. *Supra*, p. 294.

Nous ne relèverons pas certaines lacunes de *R*[1], ni non plus telle ou telle interpolation de vers qui, après tout, peuvent n'être que le fait d'un copiste négligent. Mais, comme on l'a déjà vu [2], dans la partie qui précède immédiatement l'endroit où s'arrête *G*, et à partir duquel *J* et *R* diffèrent entre eux absolument, il y a tout un passage pour lequel *J* et *G* offrent un texte très distinct de celui de *R*. Sans doute, dans ses variantes, M. Savi-Lopez constate bien que les vers 111-122 ne se trouvent que dans *R* ; de même pour les vers 125-130 il remarque que *R* est seul à offrir ce texte auquel correspondent dans *J* et dans *G* deux vers au lieu de six, et totalement différents. Mais il a tort de considérer ces lacunes et ces remaniements comme intéressant seulement la tradition du texte et non pas la composition de la nouvelle. Si, en effet, pour le passage en question on compare le texte de *J G* et celui de *R* on constate que l'on a affaire non pas à deux textes diversifiés par les procédés ordinaires des copistes, mais à deux rédactions foncièrement différentes [3]. Ce sont bien dans l'une et dans

[1] Cf. notamment les vers 19-24 du texte établi par l'éditeur et de même les vers 133-136 qui ne sont donnés que par *J* et *G* et qui cependant doivent être rétablis.

[2] Cf. *Supra*, p. 290.

[3] Nous reproduisons, sauf les variantes secondaires, le texte de ce passage tel qu'il est dans *R* et dans *GJ*. On remarqnera que la divergence commence non pas comme le disait M. Savi-Lopez, avec le vers 140, mais dès le vers 111. Pour ne pas troubler la concordance et rendre la comparaison plus aisée, nous conservons la numérotation des vers de l'auteur, et nous laissons en blanc, dans le texte de *R*, les quatre vers qui ne sont conservés que par *J G*.

Texte de *R*

108. D'aitan lo podetz conortar
Que pels vostres precx l'amaray
110. E ja de luy no·m partiray.
E portatz li·m aquest anel,
Qu'el mon non cug n'aya pus bel
Ab sest cordo ab aur obrat,
Que·l prengua per ma amistat
11 . E gardatz vos que non estetz :
En sest verdier m'atrobaretz. »

l'autre les mêmes faits qui sont racontés, mais au lieu que dans *JG*, il y a comme un parti pris de brièveté et de sim-

Ab tan lo papagays respon :
« Dona, fay s'el, si Dieus be·m don,
Mot a aisi azaut presen,
Et yeu portar l'ay veramen
E car avetz tan bel esgart
Saludar l'ay de vostra part.
Dona, sel Dieus que no mentic
Vos do d'Antiphanor amic
Em lays vezer c'abans d'un an
L'ames de cor ses tot enjan. »
Ab tan parton lor parlamen,
De layns car ac gran talen
De la don 'e d'Antiphanor
Del vergier joyos ses demor
Dreg a son senhor es vengutz
E comta·l com s'es captengutz
.....
.....
.....
. .....
Pueys li a dig : « Senher, jamays
Non er noiritz tals papagays
Que tan digua per son senhor
Com yeu ai dig per vostr'amor.

Texte de *J G*

D'aitan lo podetz conortar
Que pels vostres precx l'amaray,
E ja de luy no·m partiray. »
« Dona, sel Dieus que no mentic.
Vos do d'Antiphanor amic. »
Lo papagai fo molt joios,
Et issi del vergier cochos.
Davan son senhor es vengutz
E mostra·lh com s'es captengutz.
Premeiramen l'a comensat
Lo gran pretz e la gran beutat
De la domna, si m'ajut fes,
E d'aisso a fait que cortes.
Pueys li a dig : « Senher, jamays
Non er noiritz nuilhs papagays
Que fassa tan per son senhor
Com yeu ay fag per vostr'amor.

plicité, il est manifeste que *R* a voulu détailler et développer le récit.

Ainsi, dès que la dame a promis d'aimer Antiphanor (v. 108-110), *J* et *G* sont d'accord pour ramener rapidement le *papagai* auprès de son maître. Sur une brève formule de souhait il s'élance hors du jardin et va annoncer à Antiphanor le succès de son ambassade. Au contraire, dans *R*, la dame ne se contente pas de sa promesse. Elle charge le *papagai* de porter à son maître les gages d'amour qu'elle lui destine. Elle lui renouvelle la prière déjà faite (v. 103) d'avoir à se hâter et lui dit expressément qu'elle les attend, Antiphanor et lui, dans le jardin. De son côté, le *papagai* loue la beauté des présents qu'il portera à l'amant avec les saluts de la dame. Il souhaite aussi, mais avec plus de mots, de voir bientôt l'effet de ses démarches. Puis en six vers au lieu de deux, qui y suffisaient dans l'autre rédaction, le poète mentionne le départ du *papagai* et son retour auprès d'Antiphanor.

Il est donc certain que nous avons là non pas deux états du même texte, mais deux textes différents dont l'un est le remaniement de l'autre. Lequel est la forme remaniée et lequel le récit primitif? L'étude seule de l'ensemble des deux récits peut nous l'apprendre. Toutefois, si l'on compare les trois textes de *R*, de *J* et de *G*, pour la partie conservée en commun (v. 1-110), l'on voit bien que, pour telle ou telle raison, *R* omet certains passages [1], que, de même, *G* laisse de côté certaines parties du récit [2], mais *J* semble bien reproduire le texte intégral, puisque c'est toujours d'après son témoignage qu'il est possible de combler les lacunes des deux autres manuscrits [3]. Il est dès lors assez peu vraisemblable que, dans le seul passage qui nous occupe, *J* ait voulu, de parti-pris, abréger la rédaction originale. En admettant même l'hypothèse de M. Savi-Lopez et qu'à partir du vers 140

[1] Cf. les vers 19-24 et 133-136 omis par l'auteur de *R*.

[2] Cf. les vers 25-28 et 55-76 omis par l'auteur de *G*.

[3] Les seules lacunes qu'y relève M. Savi-Lopez sont celle des vers 111-122, commune également à *G*, et celle des vers 125-130 remplacés par deux vers particuliers à *JG*. Ce sont précisément celles qui différencient les deux rédactions du passage que nous examinons.

l'auteur ait inventé de toutes pièces, on ne voit pas pourquoi il aurait supprimé les détails que donnait pour ce passage l'original conservé par *R*. En fait, ils s'accordaient très bien avec la suite qu'il imaginait[1]. De plus, si vraiment cet auteur, en présence du texte incomplet qu'il utilisait, a été si embarrassé et si dépourvu d'invention qu'on nous le dit[2], on se demande pourquoi il aurait ainsi délibérément négligé les indications que lui offrait ce modèle et qu'il pouvait développer à son gré. Il semblerait donc que dans ce passage, ce n'est pas *J* qui a abrégé le texte original, et, cette hypothèse étant exclue, il resterait uniquement que c'est *R* qui l'a développé. Nous verrons si l'examen interne des deux récits confirme cette conclusion. Pour le moment, il nous suffit de constater :

1° Que jusqu'au vers 140 l'accord absolu qu'on prétendait exister entre les textes, du moins entre les deux rédactions de *JG* et de *R*, n'existe pas;

2° Qu'avant l'endroit même où s'arrête *G* et où commence la divergence absolue de *J* et de *R*, il y a un passage attestant de la part de *JG*, ou de celle de *R*, un remaniement conscient.

Les rapports établis entre les trois textes ne sont donc pas les vrais et l'hypothèse de M. Savi-Lopez est à rejeter, puisqu'elle est impuissante à rendre compte du remaniement ainsi constaté. Pour lui comme pour Bartsch, il n'y avait remaniement à partir du vers 140 que parce que *JG* provenaient d'un texte incomplet et qui s'arrêtait à cet endroit même. De plus *J* était le seul qui, pour combler la lacune, inventait une suite, c'est-à-dire, en somme, remaniait. Or, comme nous venons de le voir, du vers 111 au vers 140, *G* remanie aussi bien que *J* et de la même façon : l'accord entre leurs deux textes est absolu. De plus, la comparaison entre le texte de *JG* et celui de *R* montre que le remanieur, quel qu'il soit, n'invente pas : tous deux ont le même fond

[1] L'invitation pressante de la dame à venir la retrouver dans le jardin convenait très bien avec le dessein de *J*, qui nous montre Antiphanor et le *papagai* se rendant sans tarder dans le verger. De même l'envoi des gages d'amour, et tous les autres détails de *R* s'accordaient très bien avec la seconde partie de *J*.

[2] Cf. Savi-Lopez, *Op. cit.* p. 33.

commun[1]. Que *JG* soit la forme remaniée ou, au contraire, que ce soit *R*, les concordances constatées entre eux supposent nécessairement que *J* et *G* ont connu la rédaction *R* ou inversement. Dans l'une et dans l'autre hypothèse, le texte remanié suppose à sa base l'autre rédaction, et le remanieur n'invente pas mais modifie les éléments fournis par l'autre récit. Enfin, s'il remanie, ce n'est pas pour combler une lacune, mais en vue d'un dessein à lui particulier, qui doit correspondre à un changement dans la conception générale de l'œuvre. On pourrait en dire autant de la divergence qui existe entre les deux rédactions à partir du vers 140. Pour être plus complète que celle que nous avons constatée du vers 111 au vers 140, elle peut être cependant de même nature et correspondre elle aussi à un changement dans la conception du récit. Ainsi rien n'est moins sûr que les rapports qu'on prétendait établir entre *J* et *G* et, d'autre part, entre ces deux états du même texte et l'autre rédaction. Les deux textes de *J* et de *G* ne dépendent pas nécessairement d'une source commune et *G* peut aussi bien n'être qu'un abrégé de *J*. D'autre part, sous sa forme actuelle, *J* n'est pas non plus nécessairement une forme remaniée du texte original représenté par *R*. Tout ce que nous apprennent les manuscrits c'est qu'à partir du vers 111[2], nous avons deux récits différents qui peuvent, l'un aussi bien que l'autre, représenter la nouvelle primitive.

[1] Il y a plus dans *R*, mais à l'exception des vers 113-114 de *JG*, auxquels correspondent les vers 125-130 de *R*, tous les vers de *JG* se retrouvent dans l'autre rédaction.

[2] Les divergences constatées du v. 111 au v. 140 ne sont, en effet, que le commencement du remaniement total qui, à partir du v. 140, différencie absolument les deux rédactions.

C'est donc uniquement l'examen interne des deux récits et l'étude attentive de leur contenu qui peuvent nous renseigner sur leurs rapports réciproques. C'est par là seulement que nous pouvons arriver à déterminer quelle était la rédaction primitive. Si M. Savi-Lopez s'en fût mieux rendu compte, au lieu de demander à cette étude de venir confirmer les conclusions combien douteuses qu'il tirait de la comparaison des manuscrits, il eût été amené à la pousser plus loin et eût ainsi évité des appréciations fausses résultant évidemment d'un examen trop superficiel [1]. Il ne suffit pas, en effet, pour démontrer l'antériorité de la rédaction *R*, de déclarer que son récit se développe harmonieusement et que, dans l'ensemble, chaque épisode a sa place bien déterminée. C'est le principal et presque l'unique argument de M. Savi-Lopez [2]. Tout d'abord, il ne semble pas que ce soit là une caractéristique suffisante, ni que cela permette de distinguer *R* de *J* dont, à vrai dire, l'on pourrait dire la même chose et dans les mêmes termes. Une fois le *domnejaire* écarté, le récit de *J* peut sembler moins vivant, moins varié, moins dramatique, et si l'on veut même, moins intéressant, mais au point de vue de la simplicité et de la clarté de la narration, il est impossible d'y rien relever de choquant ou d'inacceptable. La suite et le dénouement qu'il imagine à l'entretien du *papagai* et de la dame peuvent rappeler les données traditionnelles de l'*alba* et, par suite, ne sembler ni très originaux, ni très neufs. Ils sont, étant donné la fiction, aussi naturels que vraisemblables : il n'y a rien que l'on en doive retrancher; rien non plus, à l'exception des deux ou trois vers de la fin [3], dont on puisse constater l'absence. Tous les détails du récit trouvent

[1] Cf. Savi-Lopez, *op. cit.*, p. 35 : « Il giudizio a cui dà logo l'esame esterno dei testi sarà ancor meglio confermato da un *breve* sguardo al contenuto ».

[2] Cf. Savi-Lopez, *op. cit.*, p. 35 : « Il racconto di *R* si svolga armonico in ogni sua parte, come ogni episodio abbia confini ben misurati nel disegno generale ».

[3] Cf. *Supra*, p. 292.

dans le récit lui-même leur raison d'être et leur justification. Or, peut-on en dire autant de l'autre rédaction ?

Il semblerait qu'une fois l'aveu de la dame obtenu, après qu'elle a prié le *papagai* de vite retourner auprès d'Antiphanor pour qu'ils reviennent la trouver dans le verger où elle les attend, celui-ci n'eût plus qu'à accourir pour goûter les joies que lui a ménagées son interprète. Nous touchons au dénouement et la situation ne semble pas comporter de longues péripéties. Du moins, celles qu'a imaginées l'auteur de *R* sont-elles vraisemblables ? Il est curieux, tout d'abord, que, de retour auprès de son maître, le *papagai*, qui lui raconte les incidents de sa mission et lui remet les présents de la dame, ne lui dise pas la chose essentielle, la seule qui intéresse vraiment Antiphanor, à savoir qu'il l'a convaincue qu'elle devait l'aimer, qu'il en a reçu l'aveu et que, dès ce moment, la dame l'attend dans son jardin. Combien est plus naturel dans l'autre rédaction le discours du *papagai*, qui après avoir rapidement loué la beauté de la dame, va droit à ce qui importe le plus :

Pueys li a dig : « Senher, jamays
Non er noiritz nuilhs papagays,
Que fassa tan per son senhor
Com yeu ai fag per vostr'amor,
Que la dompna ai gazanhada.
Anas ades esta vegada
Parlar a lieis en sel vergier
Tot mantenen ses destorbier.

Et là-dessus le chevalier s'en allait au rendez-vous donné par la dame. Au lieu de cela, sans même dire à Antiphanor que la dame l'attend ni où, l'auteur de *R* se préoccupe uniquement des moyens à employer pour pénétrer dans le verger. Le *papagai* expose son plan : il mettra le feu au château et, grâce à la confusion générale, son maître pourra arriver jusqu'à sa belle. Ici encore il semblerait que, ce plan étant bien arrêté, il n'y eût plus qu'à l'exécuter. Mais auparavant Antiphanor croit nécessaire de mettre la dame au courant de leurs projets. En des vers d'ailleurs mal venus et qui trahissent le remplissage, il dit au *papagai* :

V. 164-166 Tornatz premier al parlamen
A lieys parlar, si a vos platz,
Donc sestas razos li mostratz.

Le *papagai* revient donc auprès de la dame, mais, cette fois encore, il semble oublier ce qu'il doit avant tout lui dire. Des dispositions arrêtées entre Antiphanor et lui pour pénétrer dans le jardin pas un mot, mais seulement six vers remplis de formules banales pour exprimer un souhait bien inutile, puisqu'il est déjà réalisé :

V. 173-179 Dona, aisel Dieus que vos fetz
Vos done so que mays voletz,
E·us gar de mal e d'encombrier,
Sol que lo vostre cavayer
Vulhatz amar tan lialmen
Com el fay vos ses falhimen.

Autant un pareil discours serait naturel au début de la nouvelle, lors du premier entretien du *papagai* et de la dame, autant il est choquant ici où il tient la place d'un autre discours qu'on attendait et qui n'y est pas. Ce qui souligne plus encore l'invraisemblance, c'est que ce n'est pas le *papagai*, mais la dame qui aborde la première le véritable objet de cet entretien. C'est uniquement parce que la dame se préoccupe, elle aussi, des moyens pour Antiphanor de pénétrer dans le jardin que le *papagai* se rappelle ce pour quoi il était venu. Il expose donc son plan, recommande à la dame de bien saisir le moment favorable et celle-ci accepte :

v. 209-210. Ab tan la dona ditz : « Platz me
Et anatz lo querre desse. »

C'est la seconde fois qu'elle invite le *papagai* à lui amener Antiphanor et avec la même impatience.[1]

[1] Déjà elle lui avait dit en deux vers qui ne nous sont conservés que par *R* :

v. 115-116. E gardatz vos que non estetz
En sest verdier m'atrobaretz.

On pourrait déjà trouver qu'ainsi conçu cet épisode ralentit beaucoup l'action et qu'à ce seul point de vue l'art du narrateur dans *R* est moins parfait qu'on ne voulait nous le faire croire. Mais les invraisemblances que nous y avons relevées nous forcent à supposer qu'un état du texte à dû exister où elles n'étaient pas, que nous avons par conséquent affaire à un épisode interpolé ou fortement remanié et en tout cas étranger à la conception primitive de la nouvelle. Cette supposition se trouve confirmée par l'examen d'un passage particulier de cet épisode qui nous livre en même temps avec la preuve certaine de cette interpolation la manière dont a procédé son auteur.

Il s'agit du passage où, pour la première fois, le *papagai* expose à Antiphanor son ingénieux stratagème. Il se montre d'abord préoccupé des difficultés qu'ils rencontrent et dit expressément:

[1] Cf. v. 153-160. Mas jes no say per cal razo
Non prenguam sonh ni ochaizo
Que puscam el verdier intrar ;
Jes no vos en say cosselhar.
Mas yeu metrai foc a la tor
Et al solier, per vostr' amor ;
E can lo focs er abrassatz
Poiretz intrar per esperatz.

Autrement dit, c'est le *papagai* qui avoue son embarras, qui, en présence des difficultés, avoue à son maître qu'il ne sait quel conseil lui donner, pour, dès le vers suivant, lui exposer dans tous ses détails le plan qui assurera le succès de leur entreprise. Sans aller plus loin, on peut, dès à présent, affirmer qu'il y a entre les vers 156 et 157 une contradiction tellement manifeste qu'il est impossible de les laisser subsister tels quels, à la suite l'un de l'autre, dans le même texte. Le texte de *R* est ici évidemment corrompu et il faut chercher la correction nécessaire.

Elle nous est suggérée par la comparaison avec un autre passage où le *papagai* expose, à la dame cette fois, comment

il compte s'y prendre. C'est elle, nous l'avons vu[1], qui songe la première aux obstacles que rencontre l'exécution de ses désirs amoureux. La chose, au surplus, paraît assez naturelle, car mieux que personne elle connaît la disposition des lieux et les précautions dont elle est entourée.

v. 183-186. Mas aquest verdiers es trop claus,
E las gardas non an repaus:
Devon velhar tro al mati
Car lunha nueg non prendo fi.

Le *papagai* qui a dans la tête son plan tout fait lui demande avec malice :

v. 187. Dona, e no y sabetz cosselh ?

A quoi la dame réplique par l'aveu très franc de son embarras :

v. 188-189. Ieu no, e no m'en meravelh
Se vos cosselh non y sabetz.

Et le *papagai* répond, tout fier de montrer son ingéniosité, en lui détaillant tout ce qu'il a imaginé.

Cette partie du récit, conduite du reste avec vivacité et agrément, nous montre les deux interlocuteurs dans leur rôle véritable, avec les sentiments et les idées qui leur sont naturels. C'est à la dame de se trouver embarrassée et au *papagai* de se montrer un intermédiaire ingénieux. Dès lors, l'on se rend compte que si, dans l'entretien du *papagai* et d'Antiphanor, il est question de l'embarras de quelqu'un, c'est uniquement de la dame qu'il doit s'agir et non pas du *papagai*. La correction a apporter au texte de *R* dans le passage que nous avons reconnu comme corrompu, apparaît dès lors comme très simple. Il suffit, au vers 153 et au vers 156, de corriger le mot *say* en *sap*, forme très voisine et dont on s'explique aisément l'altération. Grâce à cette correction, l'incohérence que nous signalions tout à l'heure disparaît et le sens de tout le passage est le plus naturel. C'est la dame qui s'est montrée

[1] Cf. *Supra*, p. 303.

préoccupée du moyen de faire pénétrer Antiphanor dans le jardin et c'est le *papagai* qui l'a trouvé.

v. 153-158. Mas jes no *sap* per cal razo
Non prenguam sonh ni ochaizo
Que puscam el verdier intrar
Jes no vos en *sap* cosselhar.
Mas yeu metrai foc a la tor
Et al solier, per vostr'amor.

Il est vrai que dans le premier entretien de la dame et du *papagai* (v. 7-126) aucune allusion n'a été faite à ces préoccupations et qu'il n'en sera question que dans leur second entretien, c'est-à-dire bien après l'allusion qu'on y fait ici. On pourrait sans doute supposer que le premier entretien ne nous a pas été rapporté dans tous ses détails. Le *papagai* ferait ici allusion à une idée qui lui aurait été bien réellement exprimée par la dame, et que le récit aurait laissé tomber. Mais autant nous admettrions, nous, la possibilité de tels sous-entendus, autant ils sont étrangers aux habitudes littéraires du moyen âge. Le soin avec lequel nos anciens conteurs nous rapportent les entretiens sous la même forme et, le plus souvent, avec les mêmes mots, nous force a exclure une telle supposition. L'allusion faite par le papagai à l'embarras de la dame et à l'aveu qu'elle en fait, n'est possible que si vraiment la dame lui a auparavant avoué cet embarras. Or, il n'en est question qu'aux vers 183-190, dans le second entretien du *papagai* et de la dame. La conclusion à tirer de là c'est que l'allusion faite dans les vers 153-156 à un sentiment, à une idée, qui ne seront exprimés que dans la suite du poème, ne peut être que le fait d'un remanieur maladroit. Ainsi se trouvent confirmés les doutes que nous avions sur l'authenticité de cet épisode et l'hypothèse d'une interpolation que nous avaient suggérée l'inutilité et les invraisemblances du second entretien du *papagai* et de la dame. Nous pouvons maintenant affirmer que la fin du premier entretien du *papagai* et d'Antiphanor (v. 153-166), et la seconde rencontre du *papagai* et de la dame (v. 167-210) sont fortement remaniées, et que l'idée même de ce dernier épisode était probablement étrangère au récit primitif qui est à la base de la rédaction *R*.

Il peut sembler arbitraire de vouloir refaire d'après nos idées à nous modernes des œuvres que d'autres ont écrites pour d'autres temps et pour d'autres lecteurs. Il est à tout le moins loisible de profiter de la maladresse des remanieurs pour dégager dans l'œuvre qu'ils ont prétendu embellir ce qui leur revient et ce qui appartient à l'auteur véritable, ce qui est ajouté et ce qui est primitif. Dans le cas présent, il est aisé de voir en quoi a consisté l'art du remanieur. Si vraiment aux vers 153-157 il ne peut être fait allusion à l'embarras de la dame, le *papagai* n'a pas non plus à nous dire le stratagème ingénieux qu'il mettra en action. Dès lors son retour auprès de la dame, qui n'a d'autre raison d'être que de lui communiquer ce beau plan, se trouve sans objet, et l'on peut affirmer que l'idée de ce second entretien était étrangère à la conception primitive de la rédaction *R* et à celle du poème original. Celui-ci devait essentiellement se composer de trois parties, l'entretien du *papagai* et de la dame, celui du *papagai* et d'Antiphanor, enfin la rencontre des deux amants. Nous les retrouvons dans la rédaction *J* et si, pour des raisons qu'il n'est pas impossible de démêler, de ces trois parties la première seule a surtout été développée, l'économie générale du récit y est conforme à la vraisemblance et au naturel. C'est seulement par le développement donné aux deux dernières parties que devait en différer la rédaction originale de *R*, et l'on peut en retrouver l'ordonnance primitive.

Il était naturel que, dès son premier entretien avec le *papagai*, après qu'elle a consenti à aimer Antiphanor, la dame se préoccupât de la réalisation de son désir. Les vers 179-210, dont nous avons relevé l'invraisemblance à la place qu'ils occupent, auraient leur place naturelle dans ce premier entretien, après la promesse de la dame et l'envoi des gages d'amour. La suite des idées est si naturelle que l'on peut presque affirmer que c'était celle de la rédaction dont *R* n'est que le remaniement. Que l'on transpose le morceau à la suite du vers 115, il est impossible d'imaginer un développement plus naturel des sentiments et des idées. La dame remet au *papagai* l'anneau et le cordon d'or fin qui prouveront à Antiphanor son amour. Elle donnerait bien davantage encore et le monde entier, s'il était à elle, pour son amitié. Mais comment

pourra-t-elle le voir, le jardin étant clos et gardé comme il est? Elle désespère de surmonter tant de difficultés, mais le *papagai* vient à son aide et lui expose son plan. La dame accepte et supplie son interlocuteur d'aller vite lui chercher Antiphanor :

Ab tan la dona ditz : « Platz me
210. Et anatz lo querre desse. » [1]

Suivaient le souhait du *papagai* pour la réalisation de ses désirs et son retour auprès d'Antiphanor.

Une transposition analogue suffit à faire disparaître toute invraisemblance de l'entretien du *papagai* et de son maître. Qu'on fonde en un seul les deux discours du *papagai* à Antiphanor, en plaçant les vers 220-234 immédiatement après le vers 162, ce discours venant après l'unique entretien du *papagai* et de la dame, les idées se présenteront dans l'ordre le plus naturel et le plus vraisemblable. Le *papagai* rendait compte de sa mission et remettait à Antiphanor les présents de la dame. Il lui disait l'embarras de la dame pour le faire entrer dans le jardin et le stratagème imaginé par lui. Après l'exposé de son plan, la demande du *foc grezesc* suivait en quelque sorte nécessairement, et la version originale de *R* racontait à peu près de même façon que *R* lui-même l'exécution et le succès du plan du *papagai*.

Sans doute dans le récit ainsi obtenu certains vers subsistent, qui apparaissent comme probablement ajoutés ou modifiés par le remanieur. Pour relier entre eux les passages remaniés, il devait naturellement retrancher et plus souvent encore ajouter çà et là quelques vers. Mais outre qu'il y aurait quelque arbitraire à décider si tel ou tel vers en particulier appartenait ou non à la rédaction primitive, il n'entre pas dans notre pensée de restituer intégralement la rédaction que *R* a remaniée. Il nous suffit d'avoir montré qu'il y a dans le texte actuel de *R* des impossibilités et des invraisemblances qui ne s'expliquent que dans l'hypothèse d'un remaniement.

[1] Les vers 115-116 qui terminent de même façon le premier entretien de la dame et du papagai et qui font en réalité double emploi, sont très probablement dus au remanieur.

Ce remaniement, on le voit maintenant, a consisté, suivant une formule très suivie au moyen âge, à dédoubler deux épisodes. On a coupé en deux le premier entretien du *papagai* et de la dame ; on a pareillement dédoublé le discours du *papagai* à Antiphanor ; on a intercalé les différents discours ainsi obtenus qui supposaient plus de mouvement, plus d'allées et de venues, et tout cela en vue d'allonger le récit et de prolonger le plaisir du lecteur.

Dès lors, il apparaît clairement que c'était mal poser la question que de se demander, comme on l'avait fait jusqu'ici, lequel des deux textes actuels de *J* et de *R* représentait la rédaction originale. Il est désormais certain que *R* n'est qu'un texte remanié d'une rédaction dont nous avons entrevu les éléments essentiels, et la question d'antériorité ne peut plus se poser qu'entre la rédaction *J* et cette rédaction ainsi définie. L'honneur que l'on voulait faire à *Arnaut de Carcasses*, d'avoir le premier mis en vers la nouvelle du *papagai* et de la dame, apparaît en tout cas comme immérité. Il est inadmissible que dans les derniers vers de *R*, où figure ce nom, le remanieur ait laissé subsister celui de l'auteur de la rédaction qu'il modifiait. Tout ce que nous savons des habitudes littéraires du moyen âge et de la facilité avec laquelle un remanieur quelconque croyait par des changements de détail, souvent très contestables, s'approprier un sujet déjà traité avant lui, nous permet d'affirmer que cette signature est celle du poète qui, travaillant sur la version que nous avons déterminée, en fit ce que nous a conservé le manuscrit *R. Arnaut de Carcasses* ne fut donc qu'un remanieur, et encore assez médiocre. Tout son mérite a consisté à allonger, en le gâtant, un récit dont il n'était pas l'auteur. Peut-être aussi est-ce lui qui a voulu donner au récit une portée moralisante et du conte plaisant, assez voisin par la donnée du *Castiagilos*, de Raimon Vidal, et qu'il s'efforçait de renouveler, faire une leçon à l'usage des maris jaloux. Il aurait ainsi formulé, en l'exagérant, l'idée qui était au fond du conte, et les derniers vers de *R* seraient bien en effet d'*Arnaut de Carcasses*.

De ces mêmes vers on a cru aussi pouvoir tirer la preuve que cet inconnu avait composé d'autres nouvelles et qu'il aurait ainsi plus de titres encore à figurer dans l'histoire de

la poésie provençale. En fait, le manuscrit *R* se borne à dire de façon peu claire :

v. 306-312. So dis n'Arnautz de Carcasses,
Que precx a faitz per mantas res
E per los maritz castiar
Que volo lors molhers garar,
Que ·ls laisso a lor pes anar,
..... que may valra,
E ja degus no y falhira.

En plus de l'avant-dernier vers qui est mutilé, mais dont il n'est peut-être pas impossible de deviner le complément[1], M. Savi-Lopez suppose une lacune après le vers 307 et de son aveu même[2], nous n'aurions là qu'un texte corrompu dont, par suite, l'on ne saurait rien tirer qu'avec la plus grande prudence. Il est certain, en effet, que, dans ces vers, nous devons supposer une lacune, mais non à l'endroit indiqué par l'éditeur. Le sens, pour être parfaitement acceptable, n'exige rien entre les vers 307 et 308 et quand M. Savi-Lopez suppose entre eux l'absence d'un ou plusieurs vers, il n'a, sans doute, d'autre raison que de vouloir trouver au moins un autre vers rimant en *-ar* et de faire disparaître ce qu'il trouve de choquant dans ce groupe de trois vers terminés par la même rime. Or, c'est toute une question de savoir si dans le genre particulier des *novas rimadas,* il faut toujours chercher à retrouver des couples de vers rimant de deux en deux et s'il ne comportait pas plus de libertés qu'on ne saurait d'abord porté à le supposer[3].

[1] Cf. les notes critiques publiées à la suite de cette étude, p. 328.

[2] Cf. *Op. cit.*. p. 40.

[3] Il est certain que, de plus en plus, on a tendu à faire exactement rimer les vers de deux en deux et à alterner régulièrement les rimes masculines et les rimes féminines. Mais il n'en a pas toujours été ainsi et l'emploi de l'octosyllabe, qui est le vers propre du genre, était, à l'origine, beaucoup plus libre que ne l'ont fait les théoriciens postérieurs. Si l'on en croyait Azaïs (*Breviari d'Amor,* I, CXI, sq.), la versification des *novas rimadas* jouissait de tant de libertés qu'en fait on pouvait violer le principe même de la métrique romane : sans avoir égard à la dernière syllabe accentuée du vers, on pouvait réunir dans la même pièce des

C'est, à mon avis, le sens et le sens seul qui doit nous faire admettre l'existence d'une lacune, et, de ce point de vue, rien ne nous oblige à penser que le vers 308 ne peut pas suivre

octosyllabes à rimes masculines ou en *accen agut*, et des octosyllabes à rimes féminines ou en *accen greu*, ceux-ci comme ceux-là n'ayant exactement que huit syllabes et la finale atone d'un vers à rime féminine comptant comme une syllabe véritable. En fait, certaines rédactions du *Breviari d'Amor* sont tout entières rédigées d'après ce principe: l'effet pour nos oreilles en est monstrueux. C'est, il est vrai, une question de savoir si le poème original a été rédigé d'abord sous cette forme étrange, ou si les rédactions qui la présentent ne sont pas des formes postérieures et altérées. Mais si l'on a pu prendre une telle liberté avec la constitution même des vers, on conçoit que leur groupement ait pu être à l'origine plus libre qu'on ne le dit d'ordinaire. D'abord, l'alternance des rimes masculines et féminines n'est une nécessité qu'à une époque très récente. Les *Leys d'Amors*, elles-mêmes, I, 38, disent expressément : « E no reputam a vici si hom en novas rimadas pauza ad una ni quatre ni .VI. o mays bordos terminans en accen greu solamen o en accent agut, cant que depueysh aysso nos continue ». Il ne faut pas oublier non plus qu'on rencontre parfois l'octosyllabe groupé en très longues tirades sur une seule assonance ou rime (Cf. Stengel, *Romanische Metrik* in *Groeber, Grundriss* II, 28, 29). De ce type sont les fameuses épîtres de Raimbaut de Vaqueiras. Dans notre texte même, nous voyons que l'alternance n'est pas rigoureusement observée: au vers 25 de la seconde partie de *J* (Savi-Lopez, *op. cit.* p. 62-63), nous avons une suite de quatre vers rimant en *-en* et de même au v. 39 une suite de quatre vers rimant en *-ar*. De même, si, à l'ordinaire, l'on groupait les octosyllabes en couples de deux rimant ensemble, il se peut que cet usage ait comporté quelques exceptions. Qu'il y ait eu quelques irrégularités, c'est ce que semblent avouer les *Leys d'Amors*, I, 140, où il est dit : « Pauzar rim tornat en novas rimadas vicis es quar adonx l'obra desparia coma si hom comensava alcunas novas rimadas pauzan las acordansas finals dels versetz de dos en dos bordos ayssi quo es acostumat de far e pueys ne pauzava tres acordansas finals ad una. » Ce qui revient à dire que si, à l'ordinaire, on accouplait les vers de deux en deux, la même pièce présentait parfois des groupes de trois vers construits sur la même rime. L'auteur des *Leys* considère que c'est une faute, mais cela n'est sans doute vrai que pour l'époque où il écrivait. Il est bien obligé de constater l'existence de telles exceptions dans les œuvres antérieures, et, ne pouvant les condamner absolument, il s'efforce de les excuser: « Variamen de compas de sillabas e de rims en novas rimadas son escuzat en cas de necessitat coma per interpositio d'alqun dictat per causa d'ishemple o per autra maniera aqui pauzat. » (I. 140). En effet, toute la dernière partie du *Breviari d'Amor*, le *Perilhos tractat d'Amor* et la fameuse nouvelle de Raimon Vidal *En aquel temps c'om era jais*, qui sont en grande partie

immédiatement le vers 307. Au contraire, l'impossibilité pour le sens de rattacher le vers

Que precx a faitz per mantas res

à ce qui précède semble indiquer qu'entre les deux vers 306 et 307 quelque chose d'essentiel a disparu. Quel sens, en

composées de citations des troubadours, nous montrent quelles libertés on se permettait dans l'emploi des octosyllabes. C'est l'octosyllabe qui forme, en effet, le fond du récit, et les citations sont naturellement des mètres les plus divers. Ce qui est curieux, c'est de voir comment elles viennent s'insérer dans le discours. Parfois la citation se distingue très nettement du corps de la nouvelle, elle se place après ou avant un couple complet de deux octosyllabes rimant ensemble. Par exemple, dans la pièce de Raimon Vidal :

Que mans n'a faitz d'aut bas baros
Et per so dis en Perdigos :
« *En paratje non conosc ieu mai re*
Mas qu'en a mais cel qui mielhs se capte. »
E podetz conoisser qu'es dreitz
E per sol cavaliers adreitz
Bartsch, *Chrest. Proven.*, 220, 7-12.

Mais le plus souvent le premier ou le dernier vers de la citation, quoique n'étant pas des octosyllabes, forment couple et riment avec un octosyllabe qui précède ou qui suit, et qui fait partie de la nouvelle elle-même. Par exemple, encore, dans la même pièce :

E fetz a sos vezis assautz
Aisi com dis en Raimbautz
E cels quim vol auzir m'escout :
« *Per mi dons ai cor estout*
Et humil e baut ;
E s'a leis no fos d'azaut,
Ieu m'estera en luec de vout
Que d'als no pensera mout
Mais manger' e tengram caut
Et agra nom Raimbaut. »
No volc aver nom Raimbaut
Lo cavaliers mas bon e bel. *Ibid.*, 21-32

Et de même 221, v. 5-6, v. 13-14 ; 222, v. 29-30, etc.

En réalité, le premier et le dernier vers de la citation rimant à l'intérieur de la *cobla*, l'octosyllabe ne forme pas avec ce vers, en général de mesure différente, un couple réel. Les deux vers ne riment pas ensemble

médiocre qui a eu la chance de nous léguer son nom [1] alors que l'auteur du récit primitif restait inconnu.

Une dernière question reste à examiner. Puisque à la base de la rédaction *R* nous distinguons un récit plus simple, mais toujours différent de *J* par les péripéties et par le dénouement, il nous faut décider maintenant laquelle de cette version disparue ou de celle qui est conservée par *J* est véritablement la forme originale de la nouvelle. Mais la première partie du récit étant identique dans l'une et dans l'autre, et celles-ci ne différant que par la suite donnée à ce début commun, la question consiste à démêler laquelle de ces deux continuations continue le mieux le récit. Quelle est celle qui se conforme le mieux à l'esprit, au ton du début, et, par suite, appartient à la conception originale de la nouvelle ? On peut, en effet, *a priori*, s'attendre à ce qu'un remanieur uniquement préoccupé de renouveler l'intérêt de son récit, trahisse, par des disconvenances, son travail de réfection. C'est parce qu'on a cru trouvé de ces dissonances dans le texte de *J* qu'on en avait immédiatement conclu que cette version ne pouvait être la version originale [2]. En fait, tout ce qu'a pu reprocher M. Savi-Lopez au récit de *J*, c'est de raconter avec moins d'agrément, et surtout avec moins de détails, la fin de l'aventure. Il peut ne pas ressembler à *R*, sans qu'il y ait entre les deux parties qui le composent disconvenance de ton et d'esprit. Et, en effet, il est impossible de rien trouver dans la seconde partie de *J* qui ne soit en parfaite harmonie avec la première. C'est le même ton de la narration simple, et, si les discours y tiennent la plus grande place, c'est un trait de ressemblance de plus avec l'autre partie. Ceux qu'y échangent la dame et Antiphanor ne diffèrent en rien de ceux que

[1] On n'est même pas fixé sur la valeur de ce nom. M. Savi-Lopez (*op. cit.* p. 38-39) dit qu'on peut considérer *Carcasses* soit comme désignant tout le pays de Carcassonne, soit comme le nom d'un petit village de cette région. En fait, nous n'avons aucune raison de choisir l'un plutôt que l'autre. L'auteur d'un compte-rendu paru dans la *Romania* XXXI, p. 169, adopte délibérément le second sens, mais sans nous dire pourquoi.

[2] Cf. Savi-Lopez, *op. cit.* pp. 35-36.

tenaient le *papagai* et la dame. Il y aurait ainsi entre les deux parties de *J* plus d'unité de ton que ne semble le croire M. Savi-Lopez et qu'il n'y en a en réalité entre les deux parties qui constituent le récit de *R*. Car, si le ton de *R* et de la version qu'il remanie est bien toujours celui de la narration, encore faut-il reconnaître que la seconde partie fait aux péripéties et à l'élément extérieur une large part qu'ils n'avaient pas dans la première. Une fois indiquée, et très sobrement, la donnée générale et le cadre, toute cette première partie consiste en un dialogue, du reste agréablement conduit entre la dame et le *papagai*. Au lieu de cela le dialogue n'est plus, dans la seconde partie de *R*, la chose essentielle et l'intérêt va tout entier aux péripéties imaginées par le narrateur, aux allées et venues du *papagai*, au stratagème de l'incendie, à la rencontre d'Antiphanor et de la dame, au retour du *papagai* et à la séparation des amants. C'est donc à l'original de *R* qu'on pourrait reprocher de ne pas présenter dans les deux parties sinon la même unité de ton, du moins la même unité d'intérêt. A ce point de vue, il serait certainement inférieur à l'autre version et ce pourrait être une preuve que, par rapport à *J*, l'original lui-même de *R* n'était sans doute qu'un remaniement.

Il est en effet certain que l'intérêt de la première partie commune à *R* et à *J* consiste dans la discussion entre la dame et le *papagai*. On le voit d'abord au parti pris du narrateur de négliger tout ce qui pourrait localiser la scène et lui donner quelque réalité. Pas de description du verger où le *papagai* rencontre la dame, sinon que c'est

v. 1. Dins un verdier de mur serat.

Rien non plus sur la façon dont le *papagai* y pénètre. Des deux interlocuteurs, on ne nous fait aucun portrait, ni moral, ni physique. Antiphanor[1] est un fils de roi et la dame

[1] M. Savi-Lopez (*Op. cit.* pp. 8-9) a fort bien montré que ce nom n'a rien de grec, et que c'est à tort que Bartsch avait vu dans ce nom ainsi que dans la mention du *foc grezesc* une preuve de l'origine orientale de notre nouvelle. Par contre, p. 33, il reproduit la remarque de Bartsch que, dans la première partie de *J*, le nom d'Antiphanor est mentionné

n'a même pas de nom. Tant il est vrai que pour l'auteur de cette première partie ce ne sont ni les circonstances, ni le cadre, ni les personnages eux-mêmes qui sont intéressants, mais uniquement la question qu'il s'agit de discuter et le débat qu'il imagine entre deux interlocuteurs du reste quelconques. Aussi bien, en avons nous la preuve certaine dans le récit lui-même et un vers, que jusqu'ici on semble avoir laissé inaperçu, nous révèle le véritable caractère de ce début dans la pensée de son premier auteur. Qu'on se reporte aux premiers vers de la nouvelle qui servent à l'auteur à introduire son récit.

Dins un verdier de mur serat.
A l'ombra d'un laurier folhat
Auzi *contendre* un papagay
De tal razo com ye·us diray.

Quand on sait l'usage à peu près constant chez nos auteurs du moyen âge d'indiquer très nettement dès le début le genre auquel appartient la pièce ou l'ouvrage qu'ils composent [1], il est évident que l'auteur du récit original s'est avant tout proposé de nous rapporter une *contenso* ou *tenso*, c'est-à-dire un débat entre un *papagai* et une dame [2]. L'intérêt devait aller

cinq fois, au lieu que la seconde partie paraît l'ignorer. Comme Bartsch, il semble voir là la preuve que la seconde partie est un remaniement postérieur. A moins d'admettre que cette seconde partie existait indépendamment de la première et qu'on l'y a réunie arbitrairement, l'absence du nom d'Antiphanor ne prouve rien. Dans l'hypothèse même de M. Savi-Lopez, l'auteur de *J* voulant donner une suite à la première partie où figurait ce nom, n'avait qu'à le reproduire tel qu'il le trouvait. S'il ne l'a pas fait, c'est qu'il n'y attachait pas une grande importance. Son chevalier n'avait pas d'individualité et ce nom n'était pour lui qu'un nom quelconque.

[1] Cf. le début d'un débat inédit de l'âme et du corps contenu dans le ms. de la Bibliothèque Nationale, franç. 14973, f° 1, r°.

L'autrier ausiy una tenson
..... vos dir en quall rason
An que vollyas estar e pas
E s'entendes et escoytas

[2] Pour être moins fréquent que *tenso*, le mot *contenso* s'emploie pour désigner des pièces du même genre tout comme *joc partit*, *partimen* et *partida*.

surtout à la question qui en fait l'objet, une de celles qui furent sans doute les plus débattues entre théoriciens de l'amour courtois : l'amour conjugal exclut-il pour la femme la possibilité de tout autre amour ? Le développement même de la discussion, l'ingéniosité du papagai a triompher du refus et des objections de son interlocuteur attestent que c'est bien là l'objet essentiel du récit, et l'admiration manifestée à plusieurs reprises [1] par la dame pour l'éloquence de son interlocuteur nous atteste le plaisir que les lecteurs du temps prenaient à de telles discussions. Si tel était bien le dessein de l'auteur, l'on voit pourquoi dans la version *J* la suite de l'entretien est rapidement contée au point de paraître presque sacrifiée. L'essentiel étant le débat lui-même entre la dame et le *papagai*, une fois l'aveu de la dame obtenu, l'auteur avait dit ce qu'il voulait dire, et peu lui importait le dénouement. Il est même inutile de considérer ce dénouement comme une imitation de l'*alba :* ce n'est vrai que pour la version *R*, qui manifestement lui emprunte son décor et ses acteurs ordinaires las *gachas*. Le retour du mari était, dans la donnée du récit, le dénouement le plus naturel, et, si l'auteur l'a emprunté à la vie journalière, sa banalité même ne fait que mieux ressortir l'intérêt de la première partie et le caractère véritable de la nouvelle primitive. On voit aussi maintenant comment l'auteur du manuscrit *G*, qui évidemment a voulu conserver un extrait du récit primitif, a pu l'arrêter au retour du *papagai* auprès de son maître. Si on peut lui reprocher d'avoir négligé certaines parties de l'entretien du *papagai* et de la dame qui sont peut être les plus agréablement racontées, il n'en reste pas moins que cet entretien suivi du retour du *papagai* et du témoignage qu'il se rend à lui-même pour son ingéniosité et sa fidélité forme un ensemble ayant son unité et présentant un intérêt véri-

[1] Cf. v. 97 sq. Papagay, si Dieus m'acosselh,
En cara· us dic que ·m meravelh
Car vos tan gen sabetz parlar

Cf. de même dans *J.*, p. 62, v. 16.

Cf. v. 55. sq. Papagay, trop es bel parliers
Par me, si fossetz cavayers,
Que jen saupratz dona prejar.

table. Le fait que lui aussi néglige la seconde partie confirme notre façon de comprendre le récit primitif. C'était essentiellement un débat dont tout l'intérêt consistait dans la question discutée et dans l'art de conduire le dialogue. L'auteur s'efforçait de le raconter tel quel et pour lui-même sans chercher à l'entourer de circonstances et d'aventures plus ou moins rares, sans vouloir non plus lui attribuer une portée ni satirique ni moralisante.

Cette double préoccupation caractéristique de la version *R* et du texte remanié par son auteur, nous permet d'affirmer qu'ils représentent tous deux une tradition en contradiction avec la conception primitive de la nouvelle et par conséquent postérieure. D'une part, l'importance que prend dans l'une et dans l'autre l'élément purement narratif, la recherche du pittoresque, l'effort fait pour donner à toute cette aventure un air de réalité, attirent l'intérêt aux dépens de ce qui était l'objet propre du récit primitif. D'autre part, la transformation de la nouvelle en une sorte de *Castia-gilos*, est une déformation de la donnée originale. Or, si c'est *Arnaut de Carcasses* qui le premier a tiré formellement de l'aventure la morale que l'on sait, en fait, cette morale était en quelque sorte à l'état latent dans le récit qu'il remaniait. Le débat primitif était déjà devenu le conte plaisant destiné comme le *Castia-gilos* de Raimon Vidal, à faire rire aux dépens des maris jaloux, mais cela même n'était qu'un développement postérieur. Dans la partie commune à *J* et à *R*, il n'est permis nulle part de soupçonner la jalousie du mari. Les sentiments qu'il inspire à sa femme [1] et qu'elle-même invoque pour repousser d'abord les prières du *papagai*, ne sont pas ceux que d'ordinaire les jaloux inspirent à leurs victimes. Dans tout le récit de *J*, le mot de *gilos* ne se trouve pas et même au moment, où, pour terminer l'entretien des amants, il fait revenir le mari, rien ne permet de supposer que c'est un mari jaloux. En réalité, cette jalousie du mari est une invention

[1] Cf. v. 66. Ab tan vos ai yeu doncx vencut,
Qu'eu am mon marit may que re
Que si' el mon, de bona fe,
E lunh autr' amador no vuelh.

du remanieur. Elle a pu lui être suggérée par ce « vergier de mur serat » où le récit primitif situait, de façon bien vague, la scène. Au surplus elle était trop naturelle pour qu'un remanieur, qui voulait renouveler le récit, pût négliger ce qu'elle apportait en soi de pittoresque et de dramatique. Mais ainsi, ni la version remaniée par *Arnaut de Carcasses*, et qui nous est conservée par le manuscrit *R*, ni le récit lui-même qui a servi à ce remaniement et qui, quoique moins développé, en reproduisait les lignes essentielles ne sont la forme primitive de la nouvelle du *papagai*. Contrairement aux conclusions de Bartsch et de M. Savi-Lopez, c'est la version *J* qui représente le récit original et ce récit est l'œuvre d'un inconnu.

Nous pouvons donc de ce même récit distinguer et retrouver quatre états successifs. Le premier, qui n'est plus représenté par nos manuscrits, était constitué essentiellement par le récit de *J* débarrassé de l'addition du *domnejaire* et terminé par les quelques vers de conclusion que cette addition a fait disparaître. La version qui s'en rapproche le plus est celle de *J*, identique en son fond mais gâtée, vers la fin, par l'addition du *domnejaire*. Le troisième état qui, lui non plus, n'est pas représenté directement dans nos manuscrits, est celui de la version qui est à la base du récit de *R*. Elle différait du récit primitif par le développement de la seconde partie, l'importance nouvelle donné à l'élément purement extérieur et la tendance à ridiculiser les maris jaloux. Enfin, le remaniement d'*Arnaut de Carcasses*, est la dernière forme prise par le récit. Elle est obtenue par le dédoublement de deux des épisodes de la version précédente et ne cherche, en allongeant la narration, qu'à prolonger le plaisir du lecteur.

Cette constance à remanier et à s'efforcer de renouveler un même thème narratif, n'a rien qui doive nous surprendre. Elle est bien dans les habitudes littéraires du moyen âge. Mais elle confirme ce que nous savons par ailleurs du faible déve-

loppement que reçut en provençal le genre de la nouvelle, et d'autre part, elle rend plus frappante une pauvreté d'invention qu'atteste déjà la médiocrité du récit original. Déjà, M. Savi-Lopez, avait très bien montré que la version de *R*, considérée à tort par lui comme le texte original, résultait uniquement de la juxtaposition de deux thèmes très répandus dans toute la littérature du moyen âge, celui de l'oiseau messager d'amour et celui des oiseaux incendiaires[1]. C'est non plus à *Arnaut de Carcasses*, mais à l'auteur de la version remaniée par lui que revient le mérite d'avoir ajouté le second thème au premier, en faussant, il est vrai, la conception de la nouvelle primitive. Quant à celle-ci, on voit maintenant à quoi elle se réduit. Elle est essentiellement, sous la forme narrative, un débat sur l'une des questions sans doute les plus rebattues de la doctrine courtoise. C'est une *tenso* comme en échangeaient entre eux les troubadours. Qui sait même, si ce débat n'a pas existé sous une forme lyrique ? La question qui en fait le fond, nous nous la posons encore quand nous cherchons à démêler ce que fut l'amour courtois. Comment les troubadours auraient-ils pu ne pas la discuter ? On voit alors à quoi se réduirait le mérite de l'auteur de la nouvelle primitive. Peut-être a-t-il uniquement consisté à transposer sous la forme narrative une *tenso* lyrique et à introduire comme interlocuteurs une dame sans individualité et un *papagai*.

[1] Savi-Lopez, *op. cit.*, pp. 10-31.

NOTES CRITIQUES

—

La conclusion du travail qui précède c'est que l'édition de la nouvelle du *papagai* devait être comprise autrement que ne l'a fait M. Savi-Lopez. Pour lui, *R* étant le seul manuscrit qui contienne tout entière la nouvelle originale devait être à la base de l'édition. Même pour la partie qui se retrouve dans les autres manuscrits son autorité est incontestable, car il est de beaucoup le plus rapproché du texte original, et les autres remontant plus ou moins directement à une même source ne représentent qu'une même tradition[1]. D'autre part, ceux ci ne conservant que des textes remaniés, il n'y avait qu'à les négliger pour ne chercher à reproduire dans sa pureté que le texte original d'où *R* dérive directement. Par suite, l'édition de la nouvelle ne devait être que la reproduction du manuscrit *R* et il ne fallait avoir recours aux autres manuscrits qu'en présence de lacunes certaines et de fautes évidentes. C'est aussi ce qu'avait pensé Bartsch, qui, négligeant même toute comparaison avec les autres manuscrits, s'était borné à reproduire presque tel quel le texte de *R*, ne le corrigeant qu'en cas de nécessité absolue et à l'aide de conjectures[2].

Le texte de M. Savi-Lopez n'aurait donc pas dû différer beaucoup de celui de Bartsch. A l'exception des lacunes de *R*, qui devaient être comblées par la comparaison des autres manscrits, c'était partout sa leçon qui, sauf impossibilité, devait être préférée et reproduite. En fait, au point de vue de la méthode, on reprochera au nouvel éditeur de s'être montré beaucoup trop éclectique et d'avoir admis dans son texte des leçons de *J* ou de *G*, les préférant sans raison à celles de *R*. Cf. notamment aux vers 7, 14, 15, 36, 58, 60, 70, 77, 81, 82,

[1] Cf. Savi-Lopez, *op. cit.*, pp. 42-45.
[2] Cf. *Chrestomathie Provençale.* 5e édit., pp. 259-266.

103, 137. Mais surtout l'on voit maintenant que les principes mêmes qui l'ont guidé ne sont pas les vrais. D'abord il semble bien démontré que c'est *J* qui nous a conservé la nouvelle originale. C'est donc le texte de cette nouvelle qu'il fallait, avant tout, s'efforcer d'établir et presque exclusivement d'après ce manuscrit. Pour la seconde partie c'est une nécessité, puisque il est seul à la donner. Il n'y avait qu'à rejeter dans un *appendice* ou même à supprimer entièrement le *domnejaire* qui n'a rien affaire avec la nouvelle elle-même. Mais même pour la partie conservée en commun avec *G* et avec *R*, c'est encore l'autorité de *J* qui devait être prépondérante. Il est, en effet, le seul a donner le texte intégral et c'est lui seul qui permet de combler les lacunes particulières à *G* et à *R*. Mais, de plus, *R* étant un remaniement et son auteur ayant pris avec le fond du récit les libertés que l'on sait, les leçons particulières à *R*, dans cette première partie, peuvent être, elles aussi, considérées comme des changements arbitraires du remanieur.

Par contre, une fois établi le texte de la nouvelle originale, il y avait intérêt, en raison de l'agrément de certaines de ses parties, à publier le texte de *R* et à donner ainsi, après l'original, le remaniement. Ici le manuscrit *R* reprenait toute son autorité. Une fois comblées, grâce aux autres manuscrits, les lacunes certaines de son texte, il n'y avait qu'à le reproduire en corrigeant seulement les leçons fautives. Telle aurait dû être, à notre avis, l'édition double de la nouvelle du *Papagai*

Sur l'édition même que nous en a donnée M. Savi-Lopez, voici quelques remarques et corrections suggérées par le lecture du texte et des notes qui l'accompagnent[1].

14. L'argument donné pour préférer la leçon de *J que basti*

[1] On remarquera que, en trois endroits (v. 30, 48, 154), mes observations concordent avec celles qu'avaient déjà faites M. Antoine Thomas et qu'il avait communiquées à l'auteur d'un compte-rendu paru dans la *Romania*, XXXI, 169-170. Ce travail était rédigé quand j'ai eu connaissance de ce compte-rendu et je n'ai pas cru devoir supprimer les passages où je me suis rencontré avec mon maître.

per vos lo torney ne prouve rien. Dans tout le reste du récit rien n'indique que la dame connût auparavant Antiphanor et sa galanterie.

19-24. Sans doute ces vers n'ajoutent rien d'essentiel à ce qui a été précédemment exprimé, mais aux vers 33-34

Car anc auzetz dir que dones
Joya ni que la prezentes

il est fait allusion à des paroles et à une proposition du *papagai* qui disparaissent si, comme le fait *R*, l'on omet les vers 19-24.

23. La leçon de *J que d'autra esser poderos* est aussi acceptable que celle de *R*. L'antithèse entre *morir* et *viure* qu'admire M. Savi-Lopez pourrait bien n'être qu'une recherche du remanieur.

30-31. Ainsi ponctué, le passage n'a pas de sens. La note correspondante confirme que l'éditeur n'a pas compris. Il faut, évidemment, ponctuer

Et a li dig : « Amic, e don
Sai es vengutz e que sercatz ?

et entendre *don* = *d'où*.

45. La leçon véritable ne serait-elle pas celle de G *non amaz*. Dans tout le discours de la dame il n'a pas été question d'Antiphanor et l'on ne voit pas quel pourrait être régulièrement l'antécédent de *lo* dans *non l'amatz*. De plus, la réponse de la dame n'est possible que si le *papagai* a parlé d'aimer sans désigner précisément la personne.

48. Vouloir retrouver dans *cal* une forme du verbe *caler*, c'est se condamner à ne pas comprendre. Comme l'avait bien vu Raynouard, *cal* n'est ici que le pronom interrogatif : « Et vous [aimez] qui, ma dame ? »

58. Du point de vue même de M. S. L., il fallait conserver ici la leçon de *R nom vuelh laissar*.

91 92. On peut d'autant mieux accepter *sas vertutz* ou *las vertutz* et y voir une personnification des vertus allant avec Amour, que M. S.-L. lui-même (p. 13) cite un passage de la *Messe des Oiseaux* de Jean de Condé, où le *papagai* enseigne, dans un véritable sermon, les quatre vertus de l'amour : obéissance, patience, loyauté et espérance.

93. La forme d'infinitif *dezir* = *dir*, *dire*, particulière à *R*, est une forme unique et *R* est trop souvent fautif pour que son autorité soit suffisante. Cf. E. Lévy, *Provenz. Supplem. Wœrterb.*, II, 24, qui semble la considérer comme devant être rejetée.

125. La leçon de R *c'abans d'un an* est en contradiction avec ce qu'a dit précédemment la dame, v. 105, *Qu'eu m'acordaray en breumen*. Le *papagai* est plus expéditif, cf. v. 193. *Encar' a nueg l'en menaray*. Il faut évidemment corriger *c'abans deman*.

127-128. Aucune raison de supposer entre ces deux vers une lacune. On ne voit pas, du reste, au point de vue du sens, ce qu'on pourrait intercaler entre eux. On peut très aisément entendre *de layns* même venant après le vers qui précède dans *R*. La seule difficulté sérieuse c'est l'absence d'un sujet nettement exprimé des verbes *ac* et *es vengutz*. Encore n'y a-t-il rien là de particulièrement choquant. Le *papagai* est toujours le principal acteur. C'est lui qui a parlé le dernier et le vers 127 interrompant à peine le récit, il est facile de suppléer le *papagai* comme sujet des deux verbes. La correction de M. Stengel *Ab tan part de lor parlamen* reste au surplus possible, et *R* qui est le seul à donner le passage, n'a pas une telle autorité qu'on ne puisse parfois le corriger.

141. Le manuscrit dit *miray* que Bartsch corrige en *m'aney* qu'accepte M. Savi-Lopez. Il faut probablement lire *intrey*, dont on s'explique plus aisément l'altération en *miray*.

144. L'éditeur imprime telle quelle la leçon du manuscrit *may volri'esser soutz que pres*, à laquelle il est bien difficile de donner un sens satisfaisant. Ne doit-on pas corriger *volria* en *volia* et *soutz* en *lentz*? « J'aimais mieux être lent, aller lentement qu'être pris » ; ce qui concorde avec les précautions du *papagai* pour pénétrer dans le jardin.

153-156. D'après ce que nous avons dit (cf. *supra*, p. 301-309) de la contradiction existant entre les vers 156-157, il faut certainement rétablir comme il suit ces vers :

v. 153. Mas jes no sap per cal razo
v. 156. Jes no vos en sap cosselhar.

En outre, il faut corriger au v. 154 *non prenguam* en *nos prenguam*.

159. Corriger *abrassatz* en *abrasatz*.

160. La correction *per esperatz* est à rejeter comme inutile et peu satisfaisante. Il faut, au contraire, maintenir la leçon du manuscrit *per espatz*, qui est une locution courante signifiant *à loisir*, cf. E. Levy *Provenz. Suppl. Woerterbuch*, III, 247. Il est certain que la correction de Bartsch *be per espatz* est une conjecture ; elle n'en est pas moins très vraisemblable. On ne voit pas pourquoi M. S.-L. se refuse à dériver *espatz* de *spatium*, ni surtout pourquoi il n'admet pas une forme *espatz*, au moins aussi régulière que *espas*.

173. La leçon du manuscrit *Dona sel Dieu que vos criet* est évidemment fautive, puisqu'elle supprime la rime avec *voletz*, mais la correction

Dona *aisel* Dieus que vos *fetz*

qui suppose une double faute, n'est probablement pas la bonne. Il faut, sans doute, lire *Dona sel Dieus que vos creetz* et entendre *creetz* comme la 2e p. plur. Indic. prés. de *crezer, creire* = croire : « Madame, le Dieu que vous croyez, en qui vous croyez .... ». Bartsch corrigeait aussi de façon assez voisine *que vos crietz*, mais il entendait *crietz* comme une 3e p. s. Ind. parf. de *crear*, ce qui est impossible. C'était, du reste, le seul exemple qu'il donnât de cette forme. Cf. *Chrestom. provençale* p. 435.

182. Etant donné que l'*amistat* d'Antiphanor est chose acquise à la dame et qu'elle n'a plus à la souhaiter, ne doit-on pas corriger *per la vista d'Antiphanor?* La suite des idées serait alors toute naturelle et l'on s'expliquerait qu'aussitôt après, la dame se préoccupât des moyens de le voir. Cf. *Domnejaire*, v. 36, *ni per paraula ni per vista.*

188. Mettre une virgule après *meravelh.*

193-196. Aucune nécessité au point de vue du sens de supposer une lacune. De même, les vers 301-303 et 309-311 présentent des groupes de trois vers rimant ensemble sans que l'on puisse davantage, pour le sens, soupçonner une lacune. Cf. supra p. 311, note 3.

204. Corriger évidemment *per fors' escantir*. Je ne connais pas d'emploi de *per fort* au lieu que la locution *per forsa* est courante.

224-225. Supprimer toute ponctuation après *cami,* sans quoi il est difficile d'entendre *viatz.* On pourrait songer, il est vrai, à le prendre pour une interjection : « Allons, vite », mais l'on ne connaît pas d'exemple d'un pareil emploi. Peut-être faut-il tout simplement corriger *viatz* en *anatz.*

232. Il faut probablement corriger *faitz me·n liurar.* Cf. 234 *li·n fay liurar.*

238. La leçon du manuscrit *l'una va et l'autra s'en enquier,* est évidemment fautive, mais ni la correction de Bartsch *l'una va et l'autra l'enquier,* ni celle de M. Savi-Lopez *l'una va, l'autra s'en enquier,* ne sont satisfaisantes. Quel sens donner au verbe *va?* Ce mot *va* est évidemment une faute pour *uca,* 3e p. s. Ind. pr. de *ucar,* qui désigne l'habitude qu'avaient les guetteurs ou *gachas* de *huchier.* Cf. Raynouard. *Lexiq.* V, 444, citant en anc. français *Tote noit fist ses gaites et huchier et corner.* Le vers tout entier doit être lu : *L'una uc' e l'autra enquier.* « L'un crie, l'autre interroge ».

262. La correction *Ieu fag n'ay* est une correction quelconque. On lirait avec au moins autant de raison : *Ben fag n'ay tot l'assemamen.*

284. Ecrire *de l'autre.*

302. Ici encore, uniquement parce qu'il est choqué d'un groupe de trois vers rimant en *-etz,* M. Savi-Lopez suppose à tort une lacune ou une interpolation. Il est inexact, du reste, de dire que *en est segle* exprime la même idée que *tant cant viuretz.*

305. *Corrieu* a évidemment ici le sens de *courrier, piqueur* et désigne le cavalier qui accompagne ou précède un personnage d'importance. Ici le mot est appliqué de façon plaisante au *papagai.*

307. A notre avis (cf. *supra,* p. 314) il faut supposer ici une lacune d'un vers qui pourrait être *Del plazen papagai cortes.*

311. Si l'on admet que *que·ls laisso a lor pes anar* fait allusion au fait que la dame était enfermée *dins un verdier de mur serat,* il est vraisemblable que le vers suivant contenait une allusion à l'autre précaution attribuée au mari et à la présence des guetteurs ou *gachas.* On pourrait supposer dans l'original de *R*

Que·ls laisso a lor pes anar
E ses gachas, que may valra.

Continuation de J à partir du vers 140. (Savi-Lopez, *Op. cit.*, p. 62-64.)

5. Effacer la virgule après *anatz*.

14-15. Les deux vers

Per vostre papagai vos val
Car hieu vos vei tan plazentier.

contiennent une contradiction. La dame avoue à Antiphanor que c'est à ce *papagai* qu'il doit d'être accueilli par elle. Il faut donc corriger le second vers et lire

Car hieu no·n vei tan plazentier

« Car je n'en connais pas d'aussi plaisant. »

37. Le manuscrit porte : *Mas ieu non o dic per vos* qui est fautif. L'éditeur propose : *Mas ieu ja non o dic per vos*. On corrigerait au moins aussi bien en lisant : *Mas ieu non o dic jes per vos*.

51. Aucune raison de corriger la leçon du manuscrit *el caval er pres comiat*. On ne voit pas pourquoi *a pres* est préférable à *pres* et l'emploi de *comiat* comme trisyllabique est attesté par ailleurs.

Cf. 277. Et a ubert ses comiat
De las gachas e mal lur grat.

60. L'éditeur, après M. Stengel, conserve la leçon du manuscrit

e prec vos que lo mieu don man

à laquelle il est difficile de trouver un sens. M. Savi-Lopez le reconnaît lui-même. Il faut certainement corriger *lo mieu doman*. Le cavalier rappelle à la dame la demande qu'il lui a faite aux vers 52-56 La forme *doman* est moins fréquente que *deman*, mais a sûrement existé. Cf. E. Lévy, *Prov. Supplem. Wœrterb.*, citant les formes *domandar, domandador*.

Texte du *Domnejaire* (Savi-Lopez, *Op. cit.*, p. 65-67).

3. Corriger évidemment *totz vostres mandamenz.*

45. Le vers est corrompu dans les manuscrits. Il faut corriger *e·m levatz pueis de ginoillos.*

65. Le vers *dompna per aquest sanz avangelis* est probablement altéré. Au point de vue du sens *aquest* ne s'explique pas très bien. Mais surtout s'il faut considérer ce vers final comme un vers isolé analogue au *Senher marques* qui termine les épîtres de Raimbaut de Vaqueiras[1], je doute qu'on puisse admettre que ce vers avait neuf syllabes, le récit tout entier étant en octosyllabes. Les *Leys d'Amors* connaissent bien un genre de *novas rimadas* se terminant sur un vers isolé et admettent bien que quel que soit le genre des *novas rimadas*, *annexas*, *parionas* ou *comunas*, le dernier vers, *verset*, *o bordo* peut être *biocatz*, c'est-à-dire incomplet. Le vers qui termine les *novas rimadas* peut donc rimer avec un autre vers, ou être isolé, et s'il est isolé, il peut ou non être incomplet. Mais jamais on ne voit qu'il puisse être plus *long* que le vers employé dans le corps du récit. Il faut donc faire un octosyllabe du vers *Domna per aquest sanz avangelis* et corriger *Domna per los sanz avangelis.* Cf. du reste au v. 33. *E per los avangelis sanz.*

Jules Coulet.

[1] Savi-Lopez, *Op. cit.*, p. 35.

BIBLIOGRAPHIE

Émile Faguet, *de l'Académie française*. — La politique comparée de Montesquieu, Rousseau et Voltaire. *Paris, Société française d'impr. et de libr.*, 1902, in-16, 3,50.

L'auteur des *Questions politiques* et des *Politiques et moralistes du dix-neuvième siècle* continue son enquête sur « les différentes questions qui nous préoccupent, qui nous divisent et qui nous ruinent depuis cent vingt ans », et, cette fois, il cherche ce qu'en ont pensé « les trois hommes les plus considérables du dix-huitième siècle », Montesquieu, Rousseau et Voltaire. Successivement il passe en revue *l'idée de patrie, — la liberté, — l'autorité, — l'organisation sociale: socialisme et individualisme, — la centralisation et la décentralisation, — le pouvoir judiciaire, — l'État et les Églises, — l'État et l'éducation, — l'État et l'armée, —* certaines *réformes administratives et de législation;* et, sur ces divers points, il constate qu'en dépit de quelques hésitations et contradictions, les trois écrivains représentent des doctrines fort nettes et distinctes. Montesquieu le libéralisme, Rousseau le despotisme démocratique, Voltaire le despotisme royal. Quant aux opinions propres de M. Faguet, elles ne s'étalent pas indiscrètement, mais elles se laissent voir partout, et ce ne sont pas elles qui donnent au livre son moindre intérêt. Libéral convaincu, M. Faguet est le plus souvent d'accord avec Montesquieu, dont il accommode à notre temps les théories.

Sa conclusion est loin d'être optimiste :

« Le rêve de Voltaire, le vrai, la monarchie absolue, sous un titre ou sous un autre, mais la monarchie absolue, ennemie de toute liberté, concentrant tous les pouvoirs, intelligente quand elle pourra, c'est-à-dire une fois sur dix, persécutrice, défiante, tracassière et tyrannique toujours, protégeant peut-être les arts et les lettres, qui n'ont pas besoin d'être protégés ; c'est à quoi il faut s'attendre et ce qui nous attend. Ç'a été le premier résultat de la Révolution française, ç'en sera le dernier. C'était la philosophie politique de Voltaire. Elle sera réalisée. L'avenir appartient au roi Voltaire. Il appartient aussi au roi de Voltaire. »

Nous ne pouvons songer à examiner ici en détail, et moins encore

à discuter, un livre qui touche à la politique plus encore qu'à la littérature. Mais il était bon de le signaler à l'attention de tous. On sait de quelle variété de connaissances, de quelle intelligence pénétrante, de quelle puissance de pensée témoignent les ouvrages de M. Faguet. Il force à réfléchir ceux mêmes qui sont le moins disposés à l'approuver. Et pourra-t-on jamais assez réfléchir sur les matières qui sont traitées dans cet important ouvrage ?

Eugène RIGAL.

Jules Lemaître, *de l'Académie française.* — Quatre discours. *Paris, Société française d'impr. et de libr.*, 1902, in-16, 2 fr.

Le volume de M. Jules Lemaître contient des discours prononcés à diverses dates : sur *Racine et Port-Royal*, — sur *les Prix de vertu*, — en *réponse à M. Berthelot*, entrant à l'Académie française, — *aux Femmes du monde*. Le premier seul touche à l'histoire de la littérature : il est exquis.

E. R.

Bernardin (N.-M.). — La Comédie italienne en France et les Théâtres de la Foire et du Boulevard (1570-1791). *Paris, édition de la Revue Bleue*, 1902, in-12, 2 fr. 50.

Auteur d'une très savante thèse sur Tristan l'Hermite et conférencier toujours applaudi de l'Odéon, M. Bernardin, outre qu'il connaît à fond l'histoire du théâtre, possède à la fois les qualités austères de l'érudit, auquel la vérité est sacrée, et les qualités aimables de l'orateur, qui doit plaire au grand public. Aussi n'y a-t-il pas lieu de s'étonner qu'il ait expliqué avec exactitude et avec esprit comment la comédie italienne s'est établie à Paris, comment elle s'est modifiée, comment elle a donné naissance à l'opéra-comique. « C'est, dit-il, l'histoire de cette installation, de cette évolution, de cette transformation enfin, que je veux rapidement conter depuis le seizième siècle jusqu'en 1791, m'arrêtant seulement aux faits principaux, aux écrivains les plus célèbres et à leurs œuvres les plus importantes; car ce qui me paraît intéressant ici, ce n'est pas de réunir une quantité de noms, de titres et de dates, mais bien plutôt de dégager de ces œuvres oubliées et parfois mutilées, l'esprit même de la Comédie italienne et de marquer l'influence qu'elle a pu exercer sur notre Comédie nationale ; et c'est aussi de montrer la part que sont en droit de revendiquer fièrement avec elle les Théâtres de la Foire et du Boulevard dans cette conquête de la liberté des théâtres, qui devait être si féconde en heureux résultats ».

Rien de plus agréable que la lecture de ce joli volume, d'ailleurs orné de nombreuses illustrations. Si la *Bibliothèque théâtrale illustrée*, que la *Comédie italienne* de M. Bernardin inaugure et qui paraîtra sous la direction de M. Paul Ginisty, compte beaucoup d'ouvrages comparables à celui-ci, son succès sera grand et de bon aloi.

Eugène RIGAL.

Vendryès (J.). — Recherches sur l'histoire et les effets de l'intensité initiale en latin. *Paris*, *Klincksieck*, 1902 [XIV, 348 p.].

Il i a cinquante ans que Dietrich a émis l'ipotèse d'un accent d'intensité initial en latin ; elle lui paraissait indispensable pour rendre compte de certains faits de sincope et de mutation vocalique qui apparaissent dans l'intérieur des mots de cette langue. Depuis, la question a été maintes fois reprise, étudiée à nouveau, fouillée, retournée de toutes façons ; mais on n'est pas arrivé à des conclusions suffisamment démonstratives pour entraîner toutes les adésions dans un sens ou dans l'autre, et l'on peut dire qu'il reste deux camps en présence dont l'un considère l'existence d'une intensité initiale en latin comme un fait acquis et indiscutable, tandis que l'autre la rejette comme une ipotèse dépourvue de tout appui et d'ailleurs inutile. Ces derniers reconnaissent les mêmes faits de sincope et de mutation vocalique que leurs adversaires, mais ils croient pouvoir les expliquer autrement, et chacun reste sur ses positions. Il va de soi pourtant que l'une des deux téories doit être erronée ; et il est à supposer a priori que si ses adversaires n'ont pas pu démontrer nettement par où elle prête le flanc, c'est qu'on s'est surtout borné jusqu'à présent à étudier des points particuliers de la question indépendamment des autres N'arriverait-on pas à une solution définitive en reprenant tout l'ensemble du problème et en confrontant tous les faits qui le concernent ? C'est ce qu'a pensé M. Vendryès et ce qu'il a essayé de réaliser. L'entreprise est ardie, non seulement parce qu'un sujet qui a été pendant cinquante ans remis sur le métier sans résultat concluant par des savants de premier ordre présente évidemment des difficultés peu communes, mais encore parce que le latin est l'une des moins claires de toutes les anciennes langues indo-europénnes. L'auteur ne s'est pas fait d'illusions à cet égard, mais il s'est senti mieux outillé que ses devanciers parce qu'il disposait de deux instruments de plus, le contrôle de la fonétique expérimentale d'une part, et en même temps une métode nouvelle qui est en onneur en France depuis quelques années et qui consiste à éclairer les langues mortes par les vivantes, à expliquer le passé par le présent, et d'une manière générale lorsqu'un fénomène est obscur dans une

langue et clair dans une autre, à user des lumières que fournit celle-ci pour dissiper les ténèbres qui planent sur celle-là.

La première partie est destinée à donner une base solide à la seconde. Elle a pour objet d'établir l'existence et de fixer les limites de l'intensité initiale. L'auteur examine tous les témoignages dont on dispose, c'est-à-dire ceux qui sont fournis par les langues romanes, par les grammairiens latins, par la fonétique latine. Il arrive aux conclusions suivantes : pendant la période classique, qui va du IIe siècle avant J.-C. au IVe après, la langue latine possédait la distinction des longues et des brèves et de plus un *ton* ou accent de auteur qui, suivant les cas, prenait place sur la sillabe pénultième ou sur l'antépénultième ; pas trace d'un accent d'intensité. Dans la période préistorique, le latin présentait les deux mêmes caractères puisqu'il les tenait l'un et l'autre de l'indo-européen ; mais il avait en outre un accent d'intensité, dû non pas à l'élévation de la voix, mais à l'effort musculaire. Cet accent d'intensité, qui frappait l'initiale, était une innovation du latin ; il cessa de se manifester à l'époque où apparurent les premières œuvres littéraires. A la fin de la période classique le sentiment de la quantité s'efface peu à peu, le ton devient progressivement accent d'intensité et les sillabes accentuées s'allongent tandis que les autres s'abrègent. Cet état de choses caractérise une troisième période, la période romane, qui dure encore aujourdui.

La seconde partie est consacrée à l'étude des effets de l'intensité initiale ; les principaux sont la loi des mots iambiques, la sincope et la mutation vocalique. Aucun de ces fénomènes n'est dû à l'intensité seule, mais à la lutte de l'intensité avec le principe quantitatif ou au concours de ces deux éléments. L'intensité suffit à expliquer le double traitement *sitis /dōs*, *mare/ far(r)* ; mais elle ne rend pas compte à elle seule du double traitement de *abī* et *abīuissem* ; celui de *abī* résulte à la fois de l'intensité initiale et de l'imprécision quantitative de la finale. Le cas de *senectūtem* s'explique par le concours de l'intensité initiale et du ritme quantitatif. On saisit en même temps pourquoi les deux sillabes de l'élément iambique *abi*, *senec-* sont inséparables et doivent entrer dans un même demi-pied, et aussi pourquoi un mot commençant par trois brèves, tel que *miseria*, n'a pas normalement chez Plaute l'ictus sur la seconde. La formule générale de la loi de sincope reste telle qu'elle avait été énoncée en France en 1893, mais on voit aujourdui pourquoi aucune sincope ne se produit dans les mots du tipe *facilius*, ni dans ceux dont la seconde sillabe est longue de position.

En résumé, nous avons affaire ici à un excellent livre et la question qu'il traite peut être considérée comme définitivement tranchée. Aussi

ne chicanerons-nous pas l'auteur sur quelques menus détails qui gagneraient peut-être à être interprétés autrement, sans que cela change rien à l'ensemble. Nous n'avons pas dit que cet ouvrage est une tèse de doctorat, parce que cela n'a aucune importance et n'intéresse personne, étant donné que certains obtiennent le même grade avec des travaux dénués de toute espèce de valeur. Ce qui vaut mieux, c'est de pouvoir constater que l'auteur est remarquablement documenté et fait preuve de beaucoup de sûreté et de pénétration; son étude marque l'apparition d'un nouveau linguiste digne de ce nom, que nous ajouterons désormais à la liste si courte de ceux dont la France pourrait s'enorgueillir.

Maurice GRAMMONT.

LIVRES ET BROCHURES ANNONCÉS SOMMAIREMENT

Ascoli (G.-J.). — Ancora della sibilante tra vocali nel Toscano (Estratto dall' *Archivio glottologico italiano*), 1902.

M. Ascoli montre que l'*s* intervocalique latin est rendu en toscan par *s* sourd dans les mots comme *famoso, peso, preso*, etc., & par *s* sonore (*z*) dans les mots comme *uzo, vizo, uccizo*, etc. Dans la première catégorie l'*s* intervocalique provenait d'un ancien *-ns-*, dans la seconde d'un ancien *-ss-* simplifié après voyelle longue. Il résulte de la constatation de M. Ascoli une conclusion importante pour la prononciation du latin, c'est que l'*s* de *famosus* était nettement sourd, tandis que celui de *usus* était sonore ou « volgente al sonoro ». Les grammairiens latins sont muets sur cette différence de prononciation; mais, d'une manière générale, ils nous ont dit si peu de choses, & ils ont si mal observé leur langue que leurs témoignages sont le plus souvent à peine dignes d'être pris en considération. M. G.

Onoranze a Graziadio Ascoli. — Une brochure in 4°, 32 pp. *Milano, tip. Bernardoni di C. Rebeschini*, 1901. (Pubblicazione del Comitato per le Onoranze.)

Nous avons précédemment signalé (*Revue*, 1901) le volume de *Mélanges de linguistique* publié pour fêter le soixante-dixième anniversaire de la naissance de M. Ascoli (16 juillet 1829) et le quarantième de son professorat (3 janvier 1861). Le présent opuscule complète ce volume de *Mélanges*. Il contient un court récit de la formation de ce comité, de son œuvre, de la fête où le volume fut offert au vénérable professeur, et les discours prononcés en cette circonstance. Le plus intéressant est celui de M. Ascoli lui-même, qui a rappelé les origines de l'*Accademia scientifico-letteraria* de Milan, où il professe, et présenté des hypothèses intéressantes sur ses destinées probables. L'Académie devait être, selon la pensée de ses

fondateurs, Mamiani, Carlo Tenca, Gabriele Rosa, etc., une sorte de Collège de France, lombard et italien : elle est devenue une Faculté de lettres de plus. Ascoli compte sur la transformation, prochaine et nécessaire, de l'enseignement classique secondaire en Italie, pour rendre inutile la coexistence, à Milan et à Pavie, de deux facultés de lettres, et il espère que l'Accademia reprendra alors sa destination première et son caractère véritable : « Risorgerà allora per Milano l'aspirazione al gran modello del Collège de France, e vuol dire la scuola che non fissa il numero delle catedre, non i corsi, non i programmi e anzi esclude la reiterazione di un medesimo corso. » — Il est intéressant de constater la réputation de notre vieux Collège de France à l'étranger, à l'heure où certains chez nous semblent n'en pas bien comprendre la raison d'être et l'utilité.

L.-G. P.

CHRONIQUE

Dans un des derniers numéros de l'*Archiv für das Studium der neueren Sprachen und Litteraturen* (tome CVII, p. 338, suiv.), M. C. APPEL s'occupe à son tour de l'*amour lointain* de Jaufre Rudel et apporte une explication bien originale. L'*amors de terra lonhdana* dont parle le poète serait un *amour éloigné de la terre* (p. 343) et nous aurions ici une des plus anciennes applications du langage de l'amour terrestre à l'amour céleste. M. Appel qualifie lui-même son hypothèse de « hasardeuse » : mais les efforts qu'il fait pour la justifier et pour détruire les objections qui se présentent l'amènent à une discussion des plus serrées, qui, si elle n'entraîne pas la conviction absolue, a le mérite de présenter l'énigme sous un jour tout nouveau. J. A.

* * *

Le docteur Ludwig Fraenkel, professeur au Gymnase réal d'Aschaffenbourg, consacre dans les *Berichte des freien deutschen Hochstiftes* de Francfort s. M. (Neue Folge, Band XVII) un intéressant article au *Kritischer Jahresbericht* de Vollmöller. Nos lecteurs connaissent cet annuaire si complet qui donne un résumé fidèle de tous les travaux qui se rapportent à la philologie romane. Il se divise en quatre parties principales : Grammaire des langues romanes, Littérature, Sciences auxiliaires, Enseignement des langues romanes. Parmi les subdivisions de la première partie, nous nous contenterons de citer : *a*) Grammaire et Lexicologie de l'ancien provençal ; *b*) Grammaire et Lexicologie du provençal moderne ; *c*) Ancien provençal (textes) ; *d*) Provençal moderne (textes) ; *e*) Patois provençaux. Enfin, dans la subdivision *Grammaire du provençal moderne*, une place est faite à la *Langue des félibres*. Cet aperçu, quoique incomplet, suffit à montrer la place qu'occupe le provençal dans l'*Annuaire critique* de M. Vollmöller, et les volumes déjà parus prouvent que ce n'est pas là un vain programme. J. A.

Le Gérant responsable : P. HAMELIN.

RECETTES DE FAUCONNERIE
ET ÉLÉMENTS DE MÉDECINE

Le texte de fauconnerie que j'ai publié dans cette *Revue* il y a déjà longtemps (voyez a. 1896, t. XXXIX, p. 289), est certainement l'œuvre d'un copiste italien qui prenait son bien ou il le trouvait, entassant pêle-mêle des recettes latines, italiennes et provençales; peut être avait-il sous les yeux un petit traité de Peire de l'Astor. Les deux dernières recettes ne sont peut-être pas de la même source; des mots comme *ardoir* (ligne 187) et *le sel* (à coté de *sal*) trahissent une provenance française pour l'avant-dernière; et la dernière est toute en italien à peu près correct. Quelques mots demandent une correction : ligne 4 *saur* l. *savi* — ligne 39 *salvar* doit être *salvatge* — ligne 59 le sens exige de biffer *non* — ligne 118 *defea* l. *defeci*, maladie dont parle Daude de Pradas au chap. LXXXVII de son *Roman dels auzels cassadors* (Studj di filol. rom. V, 147). Encore je ne sais pas quelle maladie, ni quel mot ce soit, d'avoir *fantamas* aux pieds (l. 72); l'*oli de sussoim* (l. 157) est peut-être *sizami* = sésame ou *huile de jugeoline*.

Dans le *verso* du f. 52, il y a encore quelques recettes transcrites de la même main, mais on ne s'est pas donné la peine de les traduire; elles sont pêle-mêle en italien et en latin. Quelques formes des deux qui sont en italien (la 1re et la 11me) accusent une provenance, ou une habitude de prononciation méridionale et probablement sicilienne : *unu*, *de multu*, *una gamma*, *l'unu coll' autru*, *vinu caldu*.

En voici le texte :

1. [FOL. 52 VERSO] Ad fare airare unu ociello che auesse retenuta soa piumata, falcone o astore — Prendi iij grana de scatapuzça et tre grana de pepe *et* partile *per* mezo, *et* poy le mitti tucte dentro duno morsello de carne, *et* dalile sençaltro, poy lo metti su la pertica *et* lassalo stare, che non de multu gectará la piumata *et* quello sella

couleurs, vert, bleu, rouge et marron, et on a compliqué cette mosaïque par un excès d'abréviations capricieuses qui rendent souvent la lecture très pénible [1].

J'ai nommé plus haut Arnaut de Vilanova, parce que ce traité est d'origine évidemment catalane, ce qui n'a pas empêché que le manuscrit, qui est à la *Marciana* à Venise, ait été catalogué jusqu'à nos jours entre les *codici francesi*. Le *Catal. Zanelli* le désigne au n° XXV qu'il conserve encore aujourd'hui et note : *in-4° cartaceo, di fogli 38, del secolo XV in circa. Trattato di medicina in lingua francese senza nome d'autore.* Il me semble de la fin du XIVe siècle. Et M. Ciampoli, dans ses *Codici francesi della Bibl. di S. Marco* (Venezia, Olschki 1897, p. 70, 71) n'ajoute que quelques indications sur la mesure [0,290 x 0, 220] et sur l'*arbre des maladies* qui en forme le frontispice, dont il n'a pas bien lu certains mots, et qui est nécessaire à l'intelligence du texte. Les extraits suivants suffiront, je crois, à apprécier tout l'ouvrage.

En haut du frontispice, il y a, en rouge, le titre : « ARBRE DELS COMENCAMENTS DE MEDECINA ET LA RODA ES LA RAYT ». Au pied de l'arbre, dont nous donnons un croquis à part, on a, en rouge, cette déclaration :

« Deus que sois subirana uertut dela qual totes altres uertuts receben comencament *et* perfeccio ab gratia *et* ab ajuda uostra *et* per ententio de uos honrar *et* seruir comenz lart que es dels comencaments *et* dels graus de medicina per la qual luma entenjment sexalça siguent la manera dela art ahreujada de trobar ueritat a entendre los secrets medicinals et naturals. »

[FOL. 1 VERSO]. « del prolech » — [2] Com toda art aja sos comenca-

[1] Dans les deux figures ci-dessous reproduites les couleurs ne sont pas représentées puisque le lecteur pourra s'en rendre compte en observant la diversité des lettres correspondantes. (Voyez la note de la page suivante).

[2] Je mets entre guillemets les rubriques qui sont en rouge dans le manuscrit. En haut des pages et tout au long des marges, il y a des indications sur la matière traitée dans le texte, des notes nombreuses, des recettes en chiffre, de diverses mains, que je ne copie pas parce que elles sont toutes en latin. Où le ms. porte le petit signe rouge qui sépare les périodes, je sépare en allant à l'autre ligne. Je conserve l'ortographe du texte, quoique souvent, à côté des formes correctes, on en donne des fautives; la cédille, par exemple, manque ou est placée à caprice.

ments per ço nos comencam aquest libre en los comencaments de medecina per los quals haurem conexenca daltres comencaments.

Departim aquest libre abreujadament en. x. distinctios ; la primera es la disposicio de tot lo libre. Segond' es del triangle uermeill. Tertia es del triangle uert. Quarta es del triangle groch. Qinta es del comencament dels graus. Sexta es de generaçio et corrupcio. Septima es de febres. Octaua es de urjnes. Nona es de pols. Decima es de metafora.

« Dela primera distinctio dela disposicio desta art » — Natura es de entenjment que entend mils per demostracio feta per vista et per ornament que per cor tant solament, et per co nos al comencament dest libre formam .i. arbre segons esta manera per tal que ab les flors demostrem ueritat de ço que encerca al huma entenjment, lo qual arbre es apellat arbre dels comencaments de medicina. La rayt del arbre es una roda composta de letres significans los iiij humors et per ço es departida en iiij partes, la primera part es dela colera, segond es dela sanch, Terça es dela fleuma, Quarta es de melencolia. En enquadrangle es demostrada la epuracio dela humor et la febra et lo mesclament dels elements et la major decesio dela febra et les altres coses ques contenen en la condicio del arbre.

A fer et a formar los demostraments ques couenen a aquesta art sotsposam a esser calor, b secor, C humiditat, D fredor[1]. Et daquestes letres componem los quadrangles dela roda segons ques mesclen los humors et segons que les unes han actio o passio en les altres et aco tes demostrat en la rayt del arbre.

Dela rayt nexen dues branques. La primera es dels comencaments de medicina segons que es recomptat per los antichs que son passats. Aquella branqua es en tres partes : la primera es natural, la qual ha .vij. flors, ço es a saber elements, complections, humors, membres, virtuts, operacions, spirit. Item, ha en la dicta brancha .iiij. flors, ço es a saber etat, calor, diuersitat de mascle et de femna, et forma. La ij [segunda] es jnnatural, la qual ha .x. flors, ço es a saber aer, exercici, repos, menjar, beure, vetlar, dormir, complir, buydar, accidens danima, ço es goig et tristitia. La iij branqua es contra natura, la qual ha .iij. flors, ço es a saber malautia, causa, accidens.

[1] Les *lettres* et les *chiffres* qui se rapportent à l'arbre des maladies sont toujours dans le ms. en rouge, marron, bleu et vert selon la *branca* à la quelle elles appartiennent ; pour pouvoir les distinguer typographiquement nous avons employé le grasset fort pour le rouge [a], le petit grasset pour le marron [b], la majuscule pour le bleu [C], et la petite majuscule pour le vert [D],

La segond[a] branqua es nouellament atrobada a espondre la primera artificialment et methaforicalment, et es departida en .ij. parts. La primera part es departida en **a b** C D, la segond' es departida en los .iij. triangles que son en los comencaments dela art abreujada a trobar ueritat, et en .j. quadrangle dela figura de predestinacio la qual se conte en la art damunt dita.

La **a** es departida en .iiij. graus demostrats per les figures del algorism ço es a saber en .**4. 3. 2. 1.** *et* aco meteix se seguex (*sic*) de **a b** C D. Er' a demostrar los graus damunt dits coue elegir xvj herbes en general *et* cascuna de significacio de les altres herbes que son de sa compliccio, *et* çascuna de les xvj herbes sia nomenada per letra a ella apropriada per descripcio, per tal que mils et pus abreujadament sen pusca fer demostracio, *et* coue que en les letres no sia .j. ques sembla ab lo primer nombre dalgorism ni noy sia .x. que significa nombre de deu. Lo nom dels herbes *et* dels letres es aquest.

Vos sotsposam *et* deym que **e** es una spetia de simple medicina et es en **4** grau de **a**, et en **3** de **b**, *et* en **2** de C, et en **1** de D.

La **f** es altra spetia que es en **3** de **a**, et en **2** de **b**, et en **1** de C.

La **g** es altra spetia que es en **2** de **a**, et en **1** de **b**.

La **h** es altra spetia que es en **1** de **a**.

La **k** es altra spetia que es..... *ainsi de suite jusqu'à la dernière* SPETIA, la Y que es en 1 de D.

Per estes letres decorre esta art, *et* sens que hom no sapia les letres no enten la art.

Cascuna dels letres coue esser flor en larbre *et* coue hauer propria color *et* sos graus, per ço que les letres et sos graus se couenguen a fer la demonstracio ; hon per co nos apropriam a la : **a. e. f. g. h.** color uermella *et* aquesta color metexa donam als graus que son de calor. A la : **b. k. l. m. n.** donam color negra et aco meteix als graus que son de secor. A la : C. O. P. Q. R. donam color blaua et aco meteix de sos graus que significan humiditat. A la : D. S. T. V. Y. donam color uert et a los graus que son de fredor.

Lo triangle uermell es en tres flors, ço es : començament, miga *et* fi. Lo triangle uert es en altres tres flors, ço es diuersitat, concordanca et contrarjetat. Lo triangle groch es departit en altres tres flors ço es a saber en majoritat, egualtat et minoritat. Lo quadrangle es departit en .iiij. flors ço es : **esser, priuacio,** PERFECIO, DEFALLIMENT. Esser es de color uermella *et* perfeccio de color blaua [FOL. 2 VERSO] *et* priuacio de color negra et deffalliment de color uert. Quin aquesta art uol entendre ni saber a saber li coue lalfabet damunt dit, *et* coue que les flors del arbre traslat en altres flors mouables colorades per tal que pusca demostratiuament mesclar et formar *et* eguallar *et* crexer o minuar ab les altres.

« Dels condicions del arbre » [1].

[Fol. 3 recto] « De la entenco segons la qual los graus els triangles son en esta art » — « De la entencio per la qual es en esta art lo quadrangle et la rayt del arbre et generacio et corrupcio » — « De la entencio segons la qual tractam en esta art de febra et dorina et de pols et de methafora » : [Fol. 3 verso] Com febra sia la pus uniuersal malaltia et cor [l. com] esta art sia abreujada per ço que en breu de temps tragam de treball los scolars pobres que per pobretat han treball en continuar lo studi de medicina, et com los comencaments uniuersals son demonstrations als comencaments particulars, per co nos en general tractam de les febres tant solament et esquiuam tractar de les altres malalties per ço que no alonguem lart, etc.

[Fol. 4 recto] « Comenca la .ij. distinctio et de .e. ».

[Fol. 5 recto] « De miga et de .e. ».

[Fol. 6 recto] « De fi et de .e. ».

[Fol. 8 recto] « Comenca la .iij. distinctio que es de diuersitat, concordanca et contrarjetat et primerament de diuersitat ».

[Fol. 9 recto] « De concordanca et de .e. ».

[Fol. 11 recto] « De contrarietat et de .e. ».

[Fol. 12 recto] « De la .iiij. distinctio de maior, menor et equal et de .e. ».

[Fol. 13 verso] « Comenca la .v. distinctio en la qual se domastra (sic) la manera segons la qual los graus deuen esser encercats ».

[Fol. 14 verso] « En qual manera coue encercar les kalitats dels herbes segons los dits dels actors et segons los comencaments naturals ».

[Fol. 15 verso] « Dels comuns comencaments naturals ab los quals deuen esser encercats los graus en les coses medicinals ».

[Fol. 16 recto] « En qual mauera deuen esser encercats los .iiij. graus en la humana spetia ».

[Fol. 17 verso] « Comenca la .vi. distinctio que es de generacio et de corrupcio ».

[Fol. 18 verso] « De generacio et corrupcio en lo mesclament de : **e. f. g. h, k. l. m. n,** O. P. Q. R, s. t. v. y. per orden segons ques coue ».

[Fol. 19 recto] « De generacio et corrupcio en animals »

[Fol. 20 verso] « De generacio et corrupcio en los metalls ».

[Fol. 21 recto] « Comenca la .vij. distinctio de febres ».

[Fol. 22 verso] « De febra quartana dobla ».

[1] Sauf un ou deux traits intéressants, je me borne dorénavant à donner les rubriques du texte.

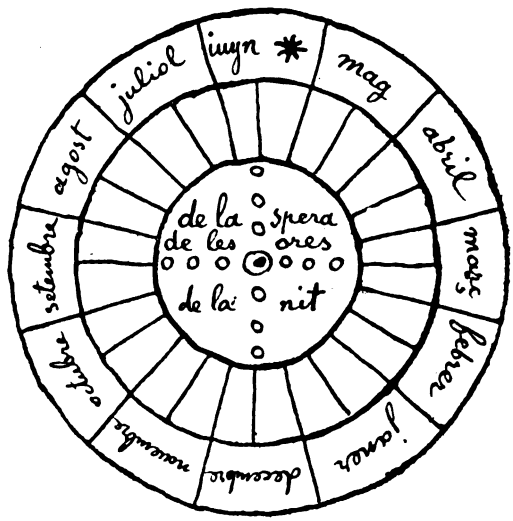
[Fol. 23 verso] « De *ter*cana dobl*a* ».

[Fol. 24 recto] « De febra cothidiana » — « de febra *con*tinua *et* aguda — « Come*n*ca la .viij. distinctio de urjnes » — [id. verso] « de orina colerica ».

[Fol. 25 recto] « De orina sanguin*ya* » — « de orina fleumatica » [id. verso] « de orina malincolica » — « Come*n*ca la .ix. distincio de pols » — « de pols colerich ».

[Fol. 26 recto] « De pols sangujny » — « de pols fleumatich » — « del pols mele*n*colich » [id. verso] « La .x. distinccio de methafora ».

(Fol. 29 verso] « De la spera de la nit » : Si tu fas de lanto o daltre mettall o de paper una rota q*ue* a lo no*m* damun*t* dit *et* que es jnstrume*n*t a conex*er* les hores dela njt, lo qual jnstrume*n*t sia fet segons esta figura tu poras metaforicalme*n*t apercebre *per* la figura en qual ora dela nit regen **a b** C D plus forme*n*t, car cada letra ha segons lo moujme*n*t del firmame*n*t major poder en la .j. q*ua*drangle de la nit q*ue* en laltre ; et si tu aco conei*x*s poras saber la hora q*ue*s coue a donar la medicina segons q*ue*s coue ab la q*ua*litat dels letres *et* ab les hores, *et* si tu estudies o uas *per* lo cami sabras conex*er* *per* la spera en q*ua*l hora es de la nit.



Per lo forat que es en mieg loc de la minor roda esguarda la tresmuntana clucant la .j. ull per ço que mils la pusqes ueer, per les .xxiiij. hores significades en la espera si guarda lo major frare que es stela decorrent en torn a la tresmuntana, et no moves ton cap ni tes mans ab que tens la spera, et segons la drecera on te caura lo frare poras conexer en qual hora em dela njt ni quant ha tro al dia; ab que sapies lo cors et lordonament de la estela segons que es en la roda significat, ço es a saber que la estela que es apellada major frare nex al sol post migan juyn en la casa on es juyn — .....

[1].... Com hom que beria aygua mennch mes que aquel que beu uj, segons cors natural, per esta metafora tes significat que al hom desmenjat magre turmentat per **a b** o per **b** D faces beure aygua al comencament de son menjar per ço que y pusqes multiplicar D C. Com la salamandra uiua en lo foch, per aço metaforicalment tes significat que en axi la C rech atempradament la **a**, respirant foch com hom fa aer; lo qual respirament tanca af foch son entrement, axi com la fiuestra tancada que tanca al uent son entrament en la cambra per la finestra ubierta; hon si tu aquesta metafora entens, entendras lart com poras empaixar en lo malalte que les unes qualitats no receben mas una dels altres.

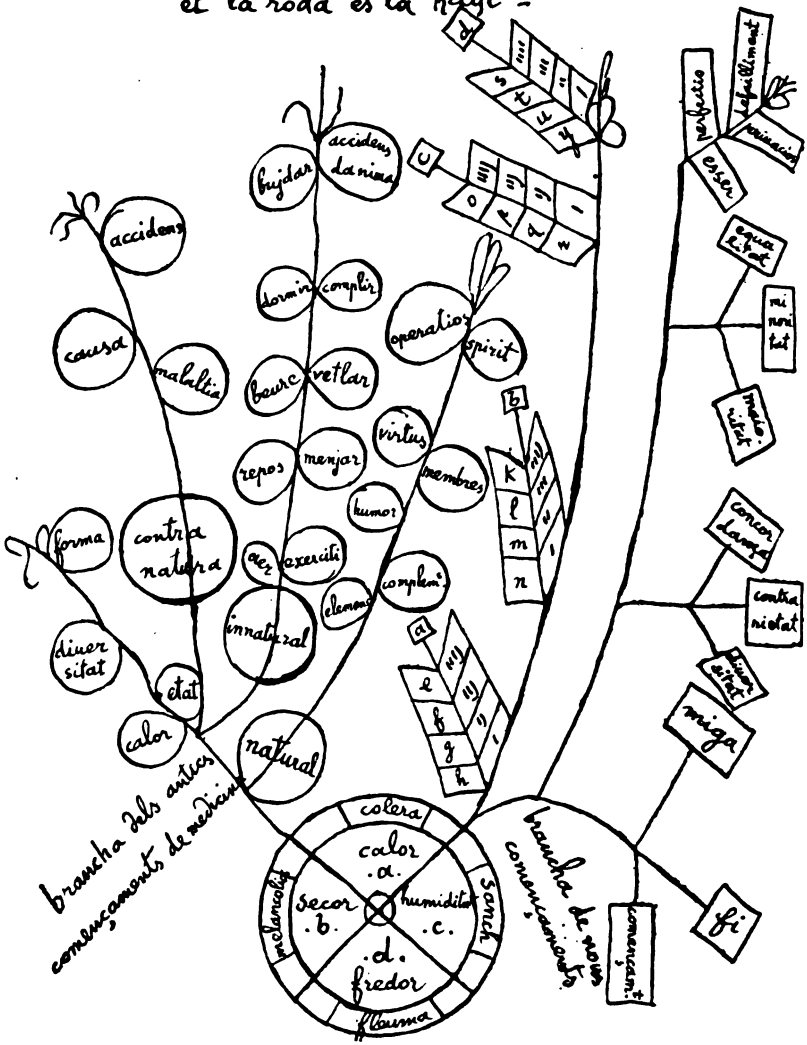
En axi com en la sciencia de medicina et encara de natura, lo .vij. punt es dominant los altres punts, enaxi en la sciencia de dret justicia ves encercada, la qual te lo be comu noble sobre lo be spetial, et la qual juzga lespetial a esser sotsmes al general, et uol quel spetial aje pasciencia et humilitat et (lo *lisez*: com) generacio, dominacio et perfeccio, que enell sien conseruades les speties de justicia. Molts daltres comencaments poriem recontar segons esta art metaforical, mas car [Fol. 31 verso] auem a parlar dels comencaments de theologia et de dret et de natura es coue que [po]nem fi als comencaments de medicina, los quals acabats ab ajuda et benedicio de nostre senyor deus, amen. — [2].

Il serait tout à fait hors de ma compétence de chercher quelle place peut occuper ce petit traité dans l'histoire de la

[1] Environ à moitié du dernier *folio*, 31 *recto*.

[2] Dans la partie de la page restée en blanc, on a écrit de main plus récente, le sommaire des sept chapitres du traité qui suit au fol. 32 : *Incipit liber Thebit de hiis quae indigent exposicione antequam legatur Almagesti;* il est tout en latin et occupe jusqu'au fol. 36 *verso*. Au fol. 37 : *Incipit Theorica planetarum* (fol. 37 et 38), mais elle reste incomplète.

Arbre dels començaments de medicina
et la roda es la Rayt -



Médecine. Je me bornerai plutôt à rappeler ici que nous avons, à Bologne, le Traité de Roger, mis en vers provençaux (on en possède même une traduction en prose), et à Florence la version provençale du Traité d'Henry de Mondeville [1].

Une autre profession, d'une grande importance au moyen âge, dont nous n'avions, que je sache, aucun traité en provençal, et qui tient également de la science, pour sa manualité pratique, et de l'art, pour les remarquables compositions qu'elle nous a laissé, est celle de l'enluminure ou miniature. Cette lacune vient d'être comblée par le petit traité suivant, trouvé et publié par Mlle Anna Volta, docteur ès-lettres [2]. Le manuscrit en est aussi à Bologne. Evidemment, la Haute-Italie du XIVme siècle n'était pas envahie seulement par les Troubadours; au-dessous de la poésie se mouvait un large courant de science vulgaire en prose provençale, qui trouvait chez nous un bon accueil et des louanges même excessives. En effet, c'est bien contre la langue vulgaire de Provence « *massimamente di lingua d'Oco* » que le plus grand des Italiens élèvera et défendra : « *la gran bontà del volgare di Si* ».

A. Restori.

[1] V. mon : *Hist. de la littér. prov.* — *Montpellier, Hamelin* 1894, p. 123.
[2] Il sera publié dans un prochain fascicule de la *Revue*.

NOTERELLE PROVENZALI

1. Sopra due componimenti di Cercalmon

Una data veramente fondata e tale da non sollevare dubbio di sorta intorno a uno de' primissimi poeti di Provenza è sempre un buon guadagno per chi volga suo studio al primo fiore della lirica occitanica.

L'acquisto riesce poi a maggior ragione prezioso quando si tratti di Cercalmon — o Cercamon [1] —, pel quale fanno quanto mai difetto quelle notizie e quei dati sicuri, che si desidererebbero intorno a un trovatore che possedette un'arte assai raffinata e ad essa educò un celebre poeta provenzale: Marcabrun.

Il bisogno di guadagnare per la biografia di Cercalmon un punto fisso, intorno a cui si fosse svolta l'attività poetica del nostro trovatore, fu già sentito dal Rajna, il quale s'adoprò, parecchi anni sono, intorno alla tenzone: *Car vei fenir a tot dia* [2] e trasse da essa alcuni ingegnosi argomenti, che erano sfuggiti all' editore dei componimenti di Cercalmon [3] e che provano essere stata la tenzone scambiata nell'anno 1137, dopo la morte di Guglielmo VIII, conte di Poitou e X duca d'Aquitania, e prima della assunzione di Luigi, figlio di Luigi il Grosso, ad erede di parte dei possessi del Conte (9 aprile — 30 maggio 1137).

Dopo l'articolo del Rajna, comparve nella *Zeitschrift* del

[1] *Cercalmon* dà sempre il ms. D in testa ai componimenti e nell'indice a capo del codice

[2] P. Rajna, *Cercamon*, *Car vei fenir a tot dia*, in *Romania* VI, pagg. 115-9.

[3] Mahn, *Der troubadour Cercamon*, in *Jahrb. f. roman. u. engl. Lit.* I, 83.

Gröber uno studio di R. Zenker, che cercò di contestare l'attribuzione della tenzone : *Car vei*, contenuta in un solo manoscritto, a Cercalmon e pensò di identificare il « maistre », che in essa figura, con Raimon de Miraval [1]. In tal modo verrebbe tolto di mezzo Cercalmon e il componimento perderebbe in gran parte il pregio della sua ragguardevolissima antichità.

La questione era troppo importante per la storia della lirica provenzale perchè altri non sentisse il bisogno di ritornarvi sopra. L'opinione del dotto tedesco trovò infatti un forte e acuto oppositore in A. Jeanroy [2], il quale si studiò di ricercare su quali fondamenta si reggessero le nuove argomentazioni e dopo un attento esame di esse, si mostrò disposto ad accettare le conclusioni del Rajna scrivendo : « Je remar» querai que le système de M. Rajna les explique toutes (le » allusioni storiche) de la façon la plus satisfaisante, tandis » que celui de M. Zenker n'en explique aucune. Il me semble » donc qu'il est prudent de s'en tenir, jusqu'à nouvel ordre, » en ce qui concerne cette pièce, à l'opinion exprimée ici, il » y a treize ans, et de continuer à regarder la pièce *Car vei* » *fenir* comme le plus ancien spécimen conservé de la ten» çon [3] ».

Un nuovo testo di Cercalmon pubblicato da poco diplomaticamente negli *Studi* del Monaci e De Lollis [4] viene a confermare la relazione del nostro poeta con Guglielmo di Poitou e ribadire la data del 1137. E questa volta la conferma è sicura e non occorre certamente gran sforzo per dimostrarla tale.

Si tratta di un *planh* scritto da Cercalmon per la morte di un « Conte de pitieu » (v. 13) che non può essere altri che Guglielmo di Poitou [5] Questi infatti morì il 9 aprile 1137 nel

[1] *Zeitschrift f. rom. Phil.*, XIII, 298.

[2] A. Jeanroy, *Sur la tençon, Car vei fenir a tot dia*, in *Romania*, XIX, 394.

[3] *Op. cit.*, pag. 402.

[4] *Studi di filol. rom.* fasc. 23, p. 5 dell' estr (n° IV).

[5] Recentissimamente la stessa opinione è stata emessa dal Meyer in *Romania*, XXXI, p. 160. Alla morte di Guglielmo VIII si allude anche da Marcabrun nell' ultima strofe del *Vers del lavador*, come fece osservare il Meyer stesso in *Romania*, VI, pag. 123. Si cfr. V. Crescini,

Qar us non troba, on s'aiziu,
Mas qan n'Anfos, q'a ioi conqis.

Chi sarà questo Alfonso? La scelta può cadere sul re di Castiglia e di Leon Alfonso VIII o anche sopra Alfonso Giordano conte di Tolosa dal 1112 al 1148.

L'uno e l'altro di questi principi fu cantato da Marcabrun e nulla toglie ch' essi possano anche esser stati conosciuti da Cercalmon, il quale, a sentir la biografia provenzale, derivò il suo nome dal lungo suo errare di paese in paese. In verità io non saprei decidermi fra i due [1] e parmi che l'allusione si presenti in sè troppo indefinita per permettere una identificazione sicura. Un accenno storico più importante abbiamo nella strofe seguente: « Lo piangono Francesi e Normanni e ben lo deve piangere il Re, a cui lasciò la terra e la prole ». Si allude chiaramente a Luigi, il cui figlio era stato eletto da Guglielmo a sposo di Eleonora, che recava in dote i domini di Aquitania e Poitou.

Qesta allusione si riconnette a quelle, che trovansi nella tenzone: *Car vei*, la quale fu certo composta intorno al medesimo tempo.

In questi due soli componimenti Cercalmon si compiace di toccare avvenimenti del suo tempo: tutte l'altre sue poesie sono ispirate alla natura e all' amore e, benchè in generale semplici e piane, risentono un po' di quel convenzionalismo, che costituirà poi la nota predominante nella lirica provenzale.

2. Un nuovo testo della canzone alla Vergine, *Flors de Paradis*, e una parafrasi del *Pater*.

Il primo testo è contenuto nel ms. Ashb. della Laurenziana 105^{a-b}, così magistralmente descritto dal Meyer [2], e sfuggì sinora, ch' io sappia, all' indagine degli studiosi.

[1] Il De Lollis (*Studi di fil. rom.*, fasc. 24, p. 2 dell' estr.) tocca soltanto di Alfonso di Tolosa.

[2] *Romania*, XIV, 485-548.

A sottrarlo alle ricerche erudite concorse senza dubbio il fatto che nel catalogo dei codd. Ashb., dovuto al Paoli, esso è indicato come un' operetta di carattere religioso in prosa [1].

La sua importanza non è certo grande, ma non va dimenticato che precisamente dal confronto di questo componimento col serventese di Guilhem Figueiras contro Roma il Rajna fu indotto ad esporre una nuova teoria intorno al genere poetico del serventese [2]. A questo titolo soltanto io offro ai lettori parte del testo del cod. laurenziano: [3]

[Cod. Ashb. 105 [b], c. 21[r]].

1. Flors de paradis·regina de bonayre auos imiren clins penedens sens coruayre forfag emesquins preguas per mi saluayre que guizes abon port e me gart de la mort dēferns don conort degun homs nō pot trayre p̄ neguna sort.
2. Uerges al mieu tort uoshay trop ofenduda repenedimen fort (fort) requeri uostra iuda donas mi 9fort que nō sie perduda marma car caszut soy si la uertut dedieu non anes al port el fuoc nos defen daques trop deyfendut.
3. Uerges lo san frut que de uos pres naysensa de dieu desendut per uera 9noysensa nos arezemut de mort ede temensa siben confesat siam et ēpas dccort aturat auera 9noycensa ploran los pecast.

Tralascio di citare altre strofi perchè il testo ashburnhamiano non presenta alcuna particolarità di qualche rilievo; riporto invece per intero una parafrasi ancor inedita del *Pater*, che si legge, a c. 4 della prima parte dello stesso ms. I primi versi furono pubblicati dal Meyer.

[1] I Codici Ashburnhamiani della R. Biblioteca Mediceo-Laurenz. di Firenze. Vol. I, fasc. I°, Roma, 1887 (Pubbl. del Ministero della Pubblica Istruzione).

[2] *Giorn. di filol. rom.*, I, pag. 84. Si veda di contro: Bartsch, *Zeitschrift f. roman. Phil.*, IV, 439, ove si impugna l'antichità della nostra canzone alla Vergine.

[3] Si cfr. l'edizione del Bartsch in *Denkmäler*. 73, 26, e si tenga presente che un altro testo di questa preghiera esiste, come avverte il Rajna, nella biblioteca di Siena.

Parafrasi in versi del Pater [1]

[105* c. 4 r.]

Payre nostre qui es cels
Permas en toz savis feels,
Mons de pechatz et de ruzihls
Mondaz nos quauem nom tosfils
Degrasia que siecit plas
Tot nom et nos santifia
Enaysi con sem drey crestia
De Crist siam fermet sertan
Ens comandament de ta ley
E que siam humil ues tu
Per lesperit delatemor
De te los nostre bon senhor
Per tal quelregne auer puscam
Celestial que cobeytam
Que auran si contuas dig
Cil que son paure *en* esperit
Pueys ti preguam ereq*ue*rem
Bels dols payre si con deuem
Que anos lotieu regne uengua
Et *en*aysi mondar nos decha
Quel rene amnos enos amte
Bels senher dieus si con coue*n*
Per lesperit de pietat
Quens aias se ti plas donat
Per so que ben puscam tener
Leretatat quesperam auer
En terra de promecihon
On crecamrem gran guisardon
E gran ganh e gran benesta*n*sa
De durabla bonauransa
A quil cobedente sont
Tan can uion en aques mon
Preguem te per ta sa*n*teta[t]
Quens fassaz far satauclût (?)

[1] Ne do una riproduzione strettamente diplomatica.

Enterra sels quetamarant
Aysi com langel elcel fan
En don lesperit de sie*n*sa
Que sapchamauer conoicēsa
Cum nos puscam eschirgaytar
Dels diable e puscam plorrar
Pels falhimens epels forfayt
Qua uem en aquet segle fag
Et apres p̄ laper donansa
Del tieu renue hō ses dobtās[a]
Crezem que serem *con*fortat
Sil que con fes auran plorat
Senher doua nosalauzar
Lopa dont hom deu co*n*forta[r]
Las armas els cos cascund[ar]
Ses erguelhe ses fellonie
Per lesperit dafortiment| [1]
Quauran tuit sil perfita|
Cui tu daras talaue*n*tura
Qaurant amasat dedrechur|
Quel celerchus coronat|
De te quies pas uin saludan|
P*er* douanas per ta mistat
Los pechat dont sera ecep|
E n aysi can nos perdonan|
A toz fiels cil que tamara|
Per lesperit dacordame|
Car be sabem uerayamen
Que sil ueyran perdonas
Mas qui debon cor non perdon
[c. 4 v°] Ja non aura el sel corona
Mot ci deu doc espaue*n*tar
Tot hom que nō uol perdonar
Quan lo payre nostre adig
Quenaysi con aue sauzit
Seguon drez eseguon razō
Cuer a dieu que aia nō perdon
Quar qui non a merce dautruy
Non es dreg dieus laia deluy

[1] La lineetta indica che il margine della carta è stato ritagliato forse in causa della legatura del codice.

[illegible] altre don
[illegible] en temtat ion
[illegible] layces tan temptar
[illegible] pucca sobremontar
[illegible] nostre enemic
[illegible] iers dieus et uers amics
[illegible] lesperit de ten demē
[illegible] conosquam lentendemē
[illegible] tempdador cui terrem
[illegible] naysi nos enguardem
Quē paradis per ton plaszer
Puscam la tiua facia uezer
Dieus deyliyra nos de tot mal.
E de nostre enemic mortal.
Lo diable que nos batalha.
Que nō es iorn que nō nos asalha
Dans lesperit de sabieza.
Que puscam uenser cobeeza.
Erguel e tot los autres uiszes
Et en eysi cisplas nos guizes
Quem pas estem et permanhan
E pas anem emant enc guā
Per tal que siam apellat.
Li tieu bon fil benaurat
E quecel gauc puccam gauzir
Que aurelha non pot auzir.
Uelhs uezer ni boca parlar.
Ni negu cor dome pessar
Car aquest asaparelhat.
Atot sels que taurā amat
Cest gaug aiam cominamē
Tuit li tieu fiel amen.

Giulio BERTONI.

(*A suivre.*)

LA TRADUCTION DU NOUVEAU TESTAMENT

EN ANCIEN HAUT ENGADINOIS

Par BIFRUN

L'G CUDESTH DELS FATS DALS APOSTELS

CAP. XVI.

(1) Et arriuô â Derben & â Lystram, & uhé ün schert discipul era alló cun num Thimotheus filg d'üna scherta duonna lüdeaua, chi craiaua, mu l'g bab era Grec. (2) Ad aquaisti l'g dêuan buna testimuniaunza tuots l's frars chi eran â Lystris & ad Iconijs. (3) Aquel uous Paulus chi gies cun el, & l'g hauiand prais in cumpagnia, schi l'g armundó el parmur dals lüdeaus, quæls chi eran in aquels lous. Per che tuots sauaiuen che ses bab era Grec. (4) Et passand els três las cittêds, schi dêuan é ad aquels aschantamains da saluêr, quæls chi eran hurdenôs dals apostels & dals preers quêls chi eran â Hierusalem. (5) Et in aquella guisa las baselgias s'cunfarmêuan illa fe, & in immünchia di creschaiua [451] l'g inumber. (6) Et siand passôs três la Phrygiam & la cuntrêdgia Galatica, & chels eran scumandôs delg sainc spiert da predgiêr in Asia, (7) schi sun els ieus in Mysiam, et apruêuan dad ir in Bithyniam, & l'g spiert nu l's laschó. (8) Mu cura che fütten passôs três Mysiam, schi gitten é giu â Troadem, (9) & illa not es stô uais â Paulo üna uisiun, ün hum da Macedonia chi era auaunt el & l'g aruêua dschant: Vitten in Macedonia & n's sacuorra. (10) Et sco el hauét uis la uisiun, schi hauain nus impestiaunt scherchiô dad ir in Macedoniam, siand aschertôs, che l'g signer haués clamô nus â predgiêr ad aquels l'g euangeli. (11) Et par aquê cura che nus füschen mufts da Troade, schi gnisthen nus â dastais éd. dastais cuors â Samothracem, & filg di dsuainter â Neapolim (12) & dalonder â Philippis, quæla chi es la prima cittêd colonia da la part da Macedoniæ. Mu nus dmurêuan alló in la cittêd uerzequauns dis. (13) Et l'g di delg sabath

ischens ieus oura de la cittêd dspera l'g flüm, innua chi s'sulaiua fêr l'uraciun, & seziand faulêuans cun las dunauns, quælas chi eran gnidas insemmel. (14) Et era üna scherta duonna cun num Lydia, üna chi uendaiua purpur, de la cittêd da Thÿatiri, quêla chi seruaiua â dieu, chi atadló : & l'g signer aurít l'g cour d'aquella, par chella faschés sursen ad aquelles chiôses, quælas chi gniuan dittas da Paulo. (15) Mu si-[452]-and battagiêda, ella et sia chiêsa, schi aruó ella, dschant : Schi uus hauais giüdichiô ch' eau saia fidêla agli signer, schi gni aint et stêd in mia chiêsa. Et n's st furzó nus, (16) et dchiappó giand nus â fêr uraciun, che üna scherta matella, quæla chi hauaiua l'g spiert da Pythonis, inscuntró in nus, quæla chi dêua ün grand guadang â ses patruns cun ingiuuinêr. (17) Et aquaista giet dsieua Paulum & dsieua nus & clamêua dschant : Aquaist[s] hummens sun famalgs dalg hutischem dieu, & predgian â uus la uia delg salüd.

(18) Et aqué faschaiua ella bgiers dis. Mu hauiand Paulus aqué inuidas, schi s' uuluét el & dis agli spiert : Eau cumand â ti per l'g num da Iesu Christi, che tu giaias our d'aquella. Et in aquell' hura giet el oura. (19) Et ueziand l's ses patruns, che la spraunza da lur guadang füs sinida, pigliaun é Paulum & Silam & l's trassen alla plazza tiers l's parzuras (20) & l's apresthantand als mastrôs, dissen : Aquaists humens inguarinan nossa cittêd, siand els Iüdeaus, (21) & predgian mœds da uiuer, quêls chi nun ôdan â nus da prender sü né da saluêr, siand nus Rumauns. (22) Et currít l'g pœuel incunter els, & l's mastrôs hauiand dstramô lur uesckimainta, cumma(u)ndaun chels gnissen battieus cun perchias. (23) Et cura chels l's hauetten fat bgierras plêias, schi l's chiatschaun é in praschun, cumandant alg guardiant de la praschun, chel l's parchiüràs cun [453] diligijntia. (24) Quæl hauiand arfschieu [illegible] cummandamaint l's chiaschó in praschun dadains, stran[illegible] lur pês ilg schep. (25) Et da meza not Paulus & Silas [illegible] dieu. Et aquels chi eran praschuns l's udiuan. [illegible] es gnieu üna granda terratrimbla, da [illegible] fondamains de la praschun s'asthquassêuan. Et [illegible] auerts tuots l's hüsths, & dsthliô l's liams da [illegible] guardiant de la praschun es astdastdô sü, & [illegible] l's hüsths de la praschun auerds, hauiand trat

our la dêia, schi s' uulaiua el amazêr sesues, pissiand chels praschunijrs füssen fügieus uia. (28) Mu Paulus clamó ad hôta uusth, dschant: Nu fêr â ti duessa ünguotta d'mêl, per che nus ischen zuonds aqui. (29) Et hauiand dumandô üna liüsth, schi s'inscurzó el aint tremblant d' temma, & s' bittó giu als pes da Paulo & da Silæ, (30) l's hauiand mnôs oura, schi dis el: Signer, che stou eau fêr, ch'eau uigna salf? (31) Et els dissen: Craia îlg signer Iesum, schi uainst ad esser salf tü & tia chiêsa. (32) Et predgiaun agli l'g plêd delg signer, & â tuots aquels chi eran in sia chiêsa. (33) Et el prandét aquels in aquella prœpia hura d'not, & l's lauó giu las plêias, & es adüntrat battagiô & tuotta la sia braiêda d'chiêsa. (34) Mu cura chel hauét aquels mnô in sia chiêsa, schi mattét el ad aquels giu maisa, & stet [**454**] led, par chel hauaiua craieu â dieu cun tuotta sia chiêsa. (35) Et cura che uen di, l's mastrôs tramtetten l's mes, dschant: Lascha ir aquels humens. (36) Et l'g guardiaunt dis aquaists plêds â Paulo: l's mastrôs haun tramis che uus daias gnir laschôs ir. Huossa dimê izen cun la pæsth. (37) Mu Paulus dis ad aquels: N's hauiand battieus auertamaung, sainza udir la chiaschun, siand nus Rumauns, & n's haun chiatschô in praschun, & huossa ad ascus n's uœglian chiatschêr oura? Nha par l'g uaira, dimperse uignen els suessa (38) & n's mainen oura. Et l's mes purtaun aquaista uerua als mastrôs. Et els tmetten hauiand udieu che füssen Rumauns, (39) & uennen & l's arua[u]n, et l's hauiand mnôs oura, schi l's aruêuan é che giessen our da lur cittêd. (40) Et siand gnieus oura da la praschun, schi gietten é aint tiers Lydiam, & hauiand uis l's frars, schi l's haun é cufurtôs & sun tirôs uia.

ANNOTATIUNS

Purpur] üna scherta guisa d' pan u d'ualüdda culur d' brünchiœschen, chi sulaiuen üsêr l's grands signuors in uesckimainta. *Spiert da Pythonis*] ün spiert dalg diêl Apollinis, *ün spiert ingiuuinêl*] ün spiert dalg gimuni, chils acradantêua. *Colonia*] es üna cittêd quæla chels inimichs aguadagnen, & prenda oura la lieud chi es alaint, & metta aint lur ægna lieud, par manti-[**455**]-gner la cittêd, sco faiuen l's Rumauns. *Mastrôs*] superiours, arischaduors, pudastêts.

CAP. XVII

(1) Et hauiand fat strêda três Amphipolim & Appoloniam, schi uennen é â Thessalonicam, innua chi era la Synagoga dals Iüdeaus. (2) Mu Paulus suainter sia üsaunza giet aint tiers els & per trais sabaths dispütêua cun els our da las scrittüras, (3) mettand oura & apruand, che Christus haués stuieu indürêr & aresüstêr dals muorts, & che aquaist saia Christus Iesus, quæl ch'eau (dschaiu'el) predgia â uus. (4) Et qualchiüns d'aquels craietten, & s'accumpagnaun cun Paulo & cun Sila, & bgiera lieud dals deuots Grecs & da las inauaunt dunauns brichia pôchias. (5) Et l's Iüdeaus, chi nu uousen crair, amuantôs da l'inuilgia, hauiand prais cun els in cumpagnia alchiüns sthgualanots d'üna mêla uiita & hauiand araspô sü la lieud, schi amuentaun é sü la cittêd, & faschand forza â la chiêsa da Iasonis, scherchiêuan dals mnèr oura agli pœuel. (6) Et nu l's hauiand achiatôs, schi traiaiuen é Iasonem & qualchiüns dals frars tiers l's parzuras della cittêd, clamant : Aquaists sun aquels chi haun sthguardinô l'g cræs de la terra, & sun gnieus er aqui, (7) quêls che Iason ho prais aint ad ascus, & aquaists tuots faun incunter l's aschantamains dalg Cæsaris, dséhant, che sa-[456]-ia ün ôter araig Iesum. (8) Et amuantaun sü l'g pœuel, & l's mastrôs della cittêd, udiant aquellas chiôses, (9) et hauiand arfschieu buna cuntentezza da Iasone & dals ôters, schi l's laschaun é ir. (10) Mu l's frars adüntrat in la not tramtetten dauent Paulum & Silam insemmel in Berrhœam. Quæls cura che fütten ariuôs, schi tiraun é uia in la synagoga dals Iüdeaus. (11) Mu aquaists eran dals plü nœbels trauntêr els, d'aquels chi eran â Thessalonica, quæls chi hauaiuen arfschieu l'g plêd cun tuotta praistezza da la uœglia, examinand inmünchia di las scrittüras, schi aquellas chiôses füssen uschia, (12) & bain bgiers d'aquels craietten, & er hundrêdas dunnauns Græcas & hummens brichia pougs. (13) Et cura che l's Iüdeaus da Thessalonica sauetten ch'er â Berrhoæ füs predgiô l'g plêd da Paulo, schi uennen é, & er alló amuantêuan sü arimur. (15) Alhura impestiaunt l's frars tramtetten dauend Paulum, chil gies sco ir alg mêr. Mu Silas &

Timotheus arumagneten alló. (14) Et aquels chi accumpagnêuan Paulum l'g condüsthetten infina ad Athenis. Et hauiand prais comischiun tiers Silam & Thimotheum che gnissen sü l'g plü praist tiers el, schi sun els tirôs uia. (16) Et intaunt che Paulus aspettêua els ad Athenis, schi s'asckiudêua sieu spiert in el, ueziand el tuotta la cittêd chi era dêda alg seruezzen de las immêginas. (17) Et el dimê dispütêua in la synagoga cun l's Iü- [**457**] -deaus (éd. Iüdia) & cun las persunas deuotas, & in la plazza inmümchia di cun aquels chi giauen par uentüra tiers el. (18) Et ünqualchiüns philosophi dals Epicureis & dals Stoicis chiampastêuan cun el, & qualchiüns dschaiuen : che uuol dir aquaist schanschêdar? & alchiüns ôters dschaiuen: el pêra esser ün chi disth da nuofs dimunis, per che chel predgiêua ad els Iesum & l'aresüstaunza. (19) Et l'g hauiand apigliô l'g mnaun é alla plazza da Marcij, dschand: pudain nus sauair, da che guisa saia aquella nouua duttrina, quæla chi uain da te araschunêda? (20) Per che tü mettas aint in nossas uraglies schertas chiôsas nouuas. Nus uulain dimê sauair, che aqué uuol esser. (21) Mu tuots aquels da Athenis & er l's fullastijrs chi afdêuan alló, nun attendaiuen ad ôter co dir u dad udir ünqualchiôsa da noef. (22) Et stant Paulus in meza la plazza da Marcij, dis : Hummens d'Athenis, eau uez uus in tuottes chiôses bunamang memma supersticius, (23) par che passand eau três & cuschidrant las uossas deuociuns, schi hæ eau acchiattô ün hutêr, in aquœl stêua scrit sü : agli nun cunschieu dieu. Aquel dimê che uus nun cunschiand hundras, aquaist predg eau â uus: (24) Deus quæl chi ho fat l'g muond & tuottes aquellas chiôses chi sun in el. Aquaist siand signer delg schil & da la terra, nu sto in taimpels fats cun mauns, (25) né [**458**] uain agli seruieu cun mauns humauns, nun hauiand el bsüng d'ünqualchiôsa, siand el quæl chi do â tuots la uitta & l'g flêd per tuot: (26) & ho fat our d'ün saung tuotta la ginüra della lieud, par chella afdás sur l'uniuersa fatscha de la terra, & ho determinô hurdenôs tijmps, & ho ourauaunt ifichiô aint l's terms da lur afdaunza, (27) par che scherchiassen dieu, schi par uintüra l'g apalpen & l'g acchiatten, cunbain chel nun es dalœnsth da scodün d'uus. (28) Per che três el uiuain nus & n's amuantains (éd. amuantaim) & ischens: da co ch'er qualchiüns dals uos poets haun dit: Nus

ischen er da quella sclatta. (29) Siand nus dimê de la sclatta da dieu, schi nu daiuen nus pissêr, che la deitad saia sumgiaunta agli ôr & argient, u ad üna pedra intagliêda cun art; u â qualchiôsa spiêda delg hum. (30) Et hauiand deus infina ad in huossa laschô passêr uia l's tijmps da quaista ignuraunza, huossa fo el assauair alla lieud, per che tuots da per tuot imgiuran; (31) par chiaschun chel ho aschantô ün di, in aquæl chel uain â giüdichêr cun giüstia l'g crês de la terra, três aquel hum, par aqæul el ho hurdenô, hauiand fat fe â tuots, cura chel l'g ho hagieu astdastdô sü dals muorts. (32) Et cura chels hauetten udieu l'aresustaunza dals muorts, alhura alchiüns ariauen del, & alchiüns dschaiuen: Nus uulain aunchia d'a-[**459**]- qué udirte. (33) Et uschia Paulus es ieu our da miz els. (34) Et qualchiüns humens stand tiers el craietten agli, in aquæls era Dionisius areopagita (éd. arœpagita) & üna duonna cun num Damaris, & ôters cun els.

ANNOTATIUNS

Philosophi] amê lars de la sabbijnscha. uschia anumnêuan é l's sabbis da tijmp uijlg. *Epicuri u Epicurei*] eran lieud d'üna upiniun, chi managiêua, che la mêr beadijnscha füs â uiuer bain & à triuphêr senza ôter pissijr in aquaist muond. *Stoici*] eran d'üna upiniun, che la mêr beadijnscha füs â uiuer hunestamang & indret, & nu pigliêr pissijr da las chiôses da quaist muond, dimperse las laschêr passêr uia. *Areopagita*] ün acusglijr u giudisth ad Athenis.

CAP. XVIII

(1) Dsieua aqué es Paulus tirô uia our da Athenis, & uen â Corinthum, (2) & hauiand acchiattô ün Iü leau cun num Aquila de la naciun Ponticus, quæl chi era gnieu da poick da Italia cun sia mugliêr Priscilla, par chiaschun che Claudius hauét cumandô che tuots lüdeaus dessen s'partir our da Ruma: & el giet tiers aquels, (3) perche el era d'aqué prœpi mastijr, schi stêua el tiers aquels & lauurêua. Et lur art æra da tessijr pauigliuns. [**460**] (4) Et dispütêua inmünchia

sabath in la synagoga, & intraguidêua l's Iudeaus & l's Grecs insemmel. (5) Mu cura che Silas & Timotheus fütten gnieus da Macedonia, schi gniua Paulus stranschieu delg spiert, chel dêua testimuniaunza als Iüdeaus che Iesus füs Christus. (6) Et cunterdschant aquels & blastmant, hauiand el sthquassô giu sia uesckimainta schi dis el ad aquels : Vos saung saia sur uos chiô. Dad huossa inuia uœlg eau ir net tiers l's paiauns. (7) Et singiét daló & giet aint in la chiêsa dad'ün, quæl chi hauaiua num giüst, quæl chi seruiua â dieu, la chiêsa da quæl tuchiêua la synagoga. (8 Et Crispus parzura de la synagoga craiét agli signer cun tuotta sia chiêsa, & bgiers dals Corinters udiant craiauen & gniuan battagiôs. (9) Et l'g signer dis d'not três üna uisiun â Paulo : Nu tmair, dimperse fauella, & nu taschair, (10) par aqué ch'eau sun cun te, & üngiün nu uain â t'assaglir par t'dêr fadia, per che ch'eau hæ ün grand pœuel in aquaista cittêt. (11) Et stet alló ün an & sijs mais amussand aquels l'g plêd da dieu. (12) Mu siand Gallio guuernadur da l'Achaiæ, schi s'aluaun sü l's Iüdeaus parüna incunter Paulum, & l'g mnaun alla baunchia de l'araschun (13) dschant : Aquaist intraguida la lieud da seruir â dieu incunter la lescha. (14) Et in aquella che Paulus s'pardarschaiua par aurir la [461] buochia, schi dis Gallio als Iüdeaus : O Iudeaus, sch' elg es qualch ingiürgia u qual mêl trat, schi ataidl eau uus appussaiuel : (15) Mu sch' elg es dabat dalg plêd u da nums & da uossa lescha, schi guardó uus suessa. Per che eau nu uœlg esser giüdist[h] da quaistas chiôses. (16) Et dsthchiatschó aquels uia da la baunchia de l'araschun. (17) Et tuots Græcs hauiand appiglió Sosthennem parzura de la synagoga l'g battaiuen auaunt la baunchia de l'araschun né Gallio hauaiua üngiüna chiüra d'aquellas chiôses. (18) Et Paulus dalonder inuia es dmurô alló bgiers dis ; alhura hauiand prais cumiô dals frars nauigió in Syriam, l'g accumpagniand Priscilla & Aquilla, dsieua chel haués aræs l'g chiô in Cenchreis, per che chel hauaiua uut. (19) Et dsieua arriuó el ad Ephesum & laschó aquels alló. Et el giet aint in la synagoga & dispütêua cun l's Iudeaus. (20) Et aruand els chel uulés plü bgier tijmp stêr cun els, schi nu uous el dêr tiers, (21) dimperse prandét cumiô dad els, dschant : Eau stou ignamœd fêr la festa chi uain â Hierusalem, mu schi deus uoul schi uœlg eau darchiô turnêr

tiers uus. Et muét da Epheso, (22) & cura chel füt arriuô â Cæsaream & chel füt ieu sü & hauét salüdô la baselgia, schi giet el giu ad Antiochiam. (23) Et dmuró alló ün pô d'ün tijmp, & es chiaminô, giand três da lœ in lœ suainter huor-[462] -den l'g paias da Galatica & da Phrisgia, cunfermand tuots l's discipuls. (24) Et ün schert Iüdeau cun num Apollos, da naciun Alexandrin, ün hum parlaint, ariuó ad Ephesum, chi era pusaunt in las scrittüras. (25) Aquel era intraguidô in la uia delg signer, & faflêua cun l'g spiert bugliaint, & amussêua cun diligijncia aquellas chiôses chi sun delg signer, sauiand sullamaing l'g bataisem da Iohannis. (26) Et aquaist cumenzó â faflêr liberêlmang in la synagoga. (27) Quæl hauiand udieu Priscilla & Aquilla l'g prandetten tiers els, & mettetten our â gli plü perfettamaing la uia delg signer. (27) Et uuliand el ir in Achaiam, schi l'g intraguidaun l's frars, & scriuetten als discipuls, che l'g dessen arschaiuer. Quæl siand arriuô, ualét bgier ad aquels chi hauaiuen craieu três la gracia. (28) Per che chel cuuanschaiua fick l's Iüdeaus, amussand auertamang três las scrittüras che Iesus era Christus.

ANNOTATIUNS

Claudius] quæl chi era imperadur â Ruma.

CAP. XIX.

(1) Et es duantô siand Appollos â Corinthi, che Paulus siand passô três l'g paias zuras chel uen ad Ephesum, & hauiand achiattô alchiüns discipuls, (2) dis ad aquels: Nun hauais uus arfschieu l'g sainc spiert, da pœia che uus hauais craieu? Mu [463] aquels dissen ad els: Bain plü nus nun hauain pür udieu, schi l'g es l'g sainc spiert. (3) Et el dis ad aquels: Schi cun che bataisem dimê isches battagiôs? Et els dissen: Culg bataisem da Ioannis. (4) Et Paulus dis: Ioannes ho bain battagiô culg bataisem de l'arüflijnscha, dschand agli pœuel da quel, quæl chi daiua gnir dsieua el, par che craiessen, aquê es da Christo Iesu. (5) Et hauiand udieu aquê schi sun els battagiôs îlg num dalg signer Iesu. (6) Et cura che Paulus

hauét mis l's mauns ad aquels, schi uen l'g sainc spiert sur els, & faflêuan launguax et profesêuan. (7) Et eran tuots intuorn dudesth humens. (8) Mu siand ieu aint in la synagoga, schi faflêua el trais mais da lung, dispütant & intraguidant delg ariginam da dieu. (9) Et cura che alchiüns s'indüritten né craietten, dschant mêl auaunt la lieud de la uia dalg signer, schi es el tirô uia our da quels, & ho zauurô oura l's discipuls, dispütand inmünchia di in la scoula dad ün schert Tiran. (10) Et aqué es duantô duos ans da lung, da sort che tuots aquels chi afdêuan in Asia, udîuan l'g plêd dalg signer Iesu, l's lüdeaus & l's Græcs insemmel. (11) Et deus faschaiua três l's mauns da Pauli uirtüds brichia commünas, (12) da sort che s' purtêuan er da sieu chiœrp l's fazolets & las schintas, & l's mettaiuen su l's amallôs, par che las malatias tirassen uia dad els, & l's mêls spierts giessen oura. (13) [464] Mu qualchiüns dals Iüdeaus, quæl[s] chi giauen intuorn scungiürand apruaun de clamêr in agiüd sur aquels, chi hauaiuen l'g mêl spiert, l'g num dalg signer Iesu, dschant: Nus scungiürain uus par Iesum, quæl che Paulus predgia. (14) Mu elg era scherts set filgs da Sceua Iüdeau parzura dels sacerdots, quæls chi faschaiuen aqué. (15) Et l'g mêl spiert arespondiant dis: Eau cugniousth Iesum & eau sæ Paulum, mu uus chi isches? (16) Et l'g hum, in aquæl chi era l'g mêl dimuni, saglit in aquels & l's hauét sur maun & l's uanschét, da sort che fügitten our da quella chiêsa, nüds & plaiôs. (17) Et aqué es gnieu â sauair â tuottels Iüdeaus & Græcs, quæls chi stêuan ad Ephesi, & es gnieu üna granda temma sur aquels tuots, & l'g num dalg signer Iesu gniua adhuzô. (18) Et bgiers da quels chi craiauen, gniuan & cunfessêuan, & dschaiuen oura lur fats. (19) Et bgiers dels, quæls chi hauaiuen adruô arts da striœng, hauiand purtô insemmei l's cudesths, & schi l's ardetten é auaunt tuots & siand fat quint da lur pritsths, schi acchiattaun é da schinquaunta milli danêrs. (20) Uschi ferm craschaiua l'g plêd da dieu & s' cufermêua. (21) Siand cumplieu aqué, schi prandét Paulus auaunt se l'g spiert, che cura chel aués passô Macedoniam & Achaiam, chel uulés ir â Hierusalem, dschant: dsieua ch'ea (*sic*) uing ad esser stô alló, schi stou [465] eau er uair Ruma. (22) Et hauiand tramis duos da quels chi l'g seruiuan, numnêdamang Timotheo & Erasto, in Mace-

doniam, schi arumagnét el par ün tijmp in Asiam. (23) Et in aqué tijmp es aluô sü sthguardin brichia pitschen três aquella uia. (24) Per che ün schert cun num Demetrius, lauurêdar delg argient, quæl chi faschaiua chiapellas d'argient da Dianæ, dêua brichia pitschen guadang als artischauns, (25) quæls hauiand el clamô insemmel, & er aquels chi eran laurains da tal chiôses, dis: Humens, uus sauais che our da quaist mastijr es â nus guadang, (26) & uezais & udis che brichia sullettamang ad Ephesi, mu bunamang per tuotta l'Asia aquaist Paulus ho surpladô & uuluieu ün grand pœuel, dschant che nu saien diæls, aquels chi uigna[n] fats cun maun. (27) Et brichia sullettamaing uain aquaista part â nus in priuel, chella nu vigna arfüdêda, mu bain er che l'g taimpel de la granda diela Diana uigna æstmô par ünguotta, & che uigna â gnir che uigna er sthdrüt la sia maiestêd quæla chi guard'oura tuotta l'Asia et l'g muond. (28) Hauiand aquels udieu aquellas chiôses, schi sun els gnieus plains d'ira, & bragitten, dschant: La granda Diauna dals Ephesers. (29) Et tuotta la cittêd es gnida plaina d' confusiun & parüna faschetten els ün sthfors ilg Theatro, & apigliand Gauis et A -[**466**]- ristarcho da Macedonia cumpagniungs da Pauli. (30) Et uuliand Paulus ir aint tiers l'g pœuel schi nulg uuosen laschêr ir l's discipuls. (31) Et qualchiüns er dals prüms da Asiæ, quêls chi eran ses amichs, tramtetten tiers el, l'g aruant chel nu s' laschás aint îlg theatro. (32) Chi clamêua par aqué d'üna guisa, chi clamêua d'ün' ôtra. Per che la communitæt era suot sura, & la mêra part nu sauaiuen perche chiaschun els füssen gnieus insemmel. (33) Et traietten our delg pœuel Alexandrum l'g astumpland oura l's Iüdeaus. Et Alexander hauiand culg maun aggiauüschô che s' taschés, uulaiua arender araschun agli pœuel. (34) Quæl sco els cunschetten chel füs ün Iüdeau, schi s'aluó sü üna uusth da tuots bunamang duos huras da lung da quels chi clamêuan: La granda Diauna dals Ephesers. (35) Mu cura che l'g scriuaunt hauét aquaidô l'g pœuel, schi dis el: Humens Ephesers, chi es aquel hum chi nu sappia che la cittêd dals Ephesers saia seruiainta de la granda diæla Diauna & da l'imêgina gnida giu da Ioue? (36) Siand dimê ch'üngiün ad aqué nu cunterdia, schi bsügniasses stêr quaids, & nun fêr ünguotta memma imprescha. (37) Per che uus hauais mnô aquaists

humens, chi nu sun né lêdars da baselgias né blastmaduors in la uossa diæla. (38) Che schi Demetrius & aquels artischauns chi sun cun el haun qualch araschun incunter al -[467]-chiün, schi es é drachiüra & sun guuernaduors; s'acchiüsen liün liôter. (39) Mu schi elg es che uus s' dumandês da ôtres chiôses, schi s' ladina cun üna ligiaisma communitêd. (40) Per che elg es priuel, che nus nu duaintan culpauns da quaist arimur d'huoz, nun hauiand alchiüna chiaschun cun aquêla che nus possan arender araschun da quaista curraria. Et hauiand dit aqué schi laschó el ir la communitêd.

ANNOTATIUNS

Diêls et diêlas] dees u deas dals paiauns. *Theatrum*] l'g palaz. un lœ innua chi si fo tramelg u cusselgs u drachiüras u cumœn. *Schinquanta milli danêrs*] fo 125.000 sckiüds. *da Ioue*] da lur deus Iupiter.

CAP. XX.

(1) Mu dsieua che füt passô uia la rimur hauiand Paulus clamô l's discipuls tiers se, schi imbraschó el aquels & es tirô uia par ir in Macedoniam. (2) Et siand passô três aquels paias & hauiand mis â maun ad els, schi uen el in Greciam, (3) & cura chel füt stô alló trais mais, schi agli mis dsieua spias dals Iüdeaus, cura chel era par nauigiêr in Syriam, & el hauaiua îlg sen da turnêr três Macedoniam. (4) Ma Sopater da Berrochæ l'g ho accumpagnô infina in Asiam : & da Tessalonica Aristarcus & Secundus & Gaius Derbæus & Timotheus. [468] Et de Asia Tychicus & Trophimus. (5) Et aquels passaun auaunt & aspettaun nus â Troade. (6) & nus dsieua l's dis dels Azijms nauigijschens da Philippis & ariuaschen tiers aquels â Troadem in schinc dis innua che nus hauain dmurô set dis (7) Et îlg prüm di da l'hemna, siand gnieus insemmel l's discipuls par arumper l'g paun, Paulus araschunêua cun els, s'uuliand îlg di dsieua partir, & surtras l'g plêd infina â meza not. (8) Et eran bgierras liüsths in la sæla innua che nus eran araspôs. (9) Et seziand ün giuuen cun num Eutijchus sü la fenestra & gniand aggrauô d'ün hôt sœn,

araschunand dich Paulus, es el plü fick chialchiô dalg sœn, & es tumô da la terza sæla, & es prais sü mort. (10) Et siand gnieu giu Paulus, s'imbrunchió sün el, l'g piglió in bratsth & dis : Nu's cunturbló, per che la sia huorma es aunchia in el. (11) Et siand ieu sü & hauiand aruot l'g paun & mangiô, schi hol dijch faflô cun els infina alla damaun, alhura alla dauous tiról uia. (12) Et mnaun l'g giuuen chi era uif, & sun fick cufurtôs. (13) Mu nus siand muntôs in barchia gnischen ad Asson, alló daiuens prender aint Paulum. Per che chel hauaiua uschia hurdenô, chel uulaiua fêr l'g uiêdi par terra. (14) Et cura nus füschen gnieus insemmel a l Asson, l'g hauiand prais aint, schi gnischen in [**468**] Mitylenem, (15) & nauigiand da londer, ilgdi dsieuagnischens ad arriua â Samum, & ischens dmurôs â Trogijlli, & ilg prossem di gnischens in Miletum. (16)Per che Paulus hauaiua prais auaunt se da passêr uia Ephesum, per nu cusümêr uia l'g tijmp in Asia. Per che el stinêua, schi füs â si possibel, da fer l'g di d'schinquaisma â Hierusalem. (17) Et hauiand tramis mes da Mileto ad Ephesum schi clamó el l's preers de la baselgia, (18) quæls cura che fütten arriuôs tiers el, schi dis el ad dels : uus sauais che dalg prüm di innó ch' eau sun antrô in Asiam, in che mœd ch' eau sun stô adüna cun uus, (19) seruiand agli signer cun tuotta humilitæd dalg cour : & cun bgierras lharmas & attentamains, quæls chi sun â mi crudôs tiers, três la malizchia dals Iüdeaus. (20) Co ch' eau nun hæ sckiuieu ünguotta da quellas chiôses, quælas chi eran in uos üttel, ch' eau nun hêgia dit â uus auertamang & par scodüna chiêsa, (21) dant testimuniaunza & er als Græcs da l'arüflijnscha chi es uia â dieu, & de la fe quæla chi es uia â nos signer Iesum. (22) Et huossa uhé cunstrit dalg spiert uing eau â Hierusalem, aqué chi uain â mi ad interuegnir aqué nu sæ eau, (23) arsaluô che l'g spiert sænc par tuottas las cittêds do testimuniaunza, dschant : ch'eau [**470**] daia d'aspettêr liams & astijns (24) Mu da qué nu hæ eau üngiün pisijr : ner la mia uitta es â mi mues chiêra, pür ch'eau dfinescha mieu cuors cun algrezchia, & l'g ufici ch'eau hê arfschieu dalg signer Iesu par dêr testimuniaunza alg euangeli de la gracia da dieu. (25) Et huossa uhé eau sæ che aqui dsieua uus tuots, três aquæls ch'eau sun passô predgiand l'g ariginam da dieu, nu gnis â uair mia

fatscha. (26) Três aqué clam eau uus in testimuniaunza îlg di d'huoz, ch'eau sun net d'alg saung de tuots. (27) Per che eau nun hæ skiuieu, che nun hêgia predgiô â uus tuottelg cusselg da dieu. (28) Par aqué attendé â uus & â tuottelg trœp, in aquæl l'g spiert sænc ho aschantô uus huastgs par arischer la baselgia da dieu, quæla chel ho accunchiüstô cun sieu saung. (29) Per che eau sæ aqué, che dsieua che eau sun tirô uia, che uignen ad antrêr in uus grefs lufs, quæls chi nu uignen â schinagiêr l'g trœp. (30) Et our da uus suessa uignen â s'aluêr sü humens chi uignen â schanschêr l'g cuntrêdi par mnêr l's discipuls dsieua se. (31) Três aqué uaglió algurdaiuels ch' eau nu hæ pussô par trais ans da lœng d' di & d' not da auisêr scodün cun lharmas. (32) Et huossa arcumand eau uus frars â dieu & agli plêd de la sia gracia, quêl chi es pussaunt da' s ædifichier & dêr â uus l'hierta traunter tuots santifichiôs. (33) Eau nun hæ aggia -[471]- uüschô argient & ôr, u la ueskimainta d'alchiün. (34) & taunt plü uus sauais che als mes bsüngs & ad aquels chi eran cun me, haun suruegnieu aquaists mauns. (35) Eau hæ tuot amussô â uus, che in aquella guisa s'affadiand s'astouua prender sü l's flaiuels : & s'algurdêr dalg signer Iesu, per che el ho dit suessa : Che elg es plü biêda chiôsa â dêr co ad arschaiuer. (36) Et cura chel hauét dit aqué, schi s' mettét el giu insthnuoglias & uró cun tuot aquels. (37) Alhura füt cumanzô ün grand cridêr, & s'bittêuan dintuorn l'g culoez de Pauli, & l'g bütschêuan : (38) hauiand mêla uitta alg postütt da quel plêd chel hauaiua dit, che nu gnissen â uair plü la sia fastcha. Et l'g accumpagnêuan â la nêf.

ANNOTATIUNS

Santifichiôs] fats sænes.

(*A suivre.*) Jacques Ulrich.

IV

DOCUMENTS SUR LES RELATIONS

DE

L'EMPEREUR MAXIMILIEN ET DE LUDOVIC SFORZA

EN L'ANNÉE 1499

(*Suite*)

[21 mai]

Illmo et Exmo signore mio obser^mo^, Da poi la partita de la Cesarea Maestà di questo locho non se è inteso altro, salvo che qui è venuto aviso como Suyceri, havendo inteso che la predicta Maestà se era drizata verso Felchirch, havevano anchora loro mandato grosso exercito contra la Maestà sua. Ma per divertire e dividere le forze de Suiceri, oltra che le gente quale se ritrovano ad Basilea dovessino moversi da quella banda, questa sera furono inbarchati duo millia fanti in questo locho et altri tanti se ne dovevano imbarchare ad Uberling, per unirse tutti insieme e fare demonstracione de volere intrare nel paese de Suyceri che e sopra questo lacho, acio non havessino faculta de mandare tutto el sforzo suo verso la Cesarea Maestà. La quale, per quello se è inteso per vero, non havera cum se mancho de 20.000 fanti e 1.500 cavalli. Credo non passarano doi di chel se intendera qualche cosa, e sono certo che per la via de Chiavena, al quale locho sera vicino el facto per due giornate, la E. V. havra più presto lo aviso che da me; e nientedimeno io ne daro etiam noticia e più vera che si potra.

Essendomi voluto ben informare se de' capitanei de Suyceri quali havesseno fama, ne erano stati morti in queste guerre, me è stato certifichato che la magior parte de li principali capitanei loro sono manchati, et in spetie del locho de Urania ne sono stati morti circa quaranta de li primi, e fra li altri Aman Bernardino ; sono etiam stati morti doy fratelli del abbate de Santo Gallo, quali erano li principali capitanei che erano stati sempre al servitio de Francesi ; de Zurigho ne sono manchati asay, e novamente se è inteso esser stato preso uno de li principali del dicto locho de Zurigho verso Basilea ; el quale per esser facto presone e non menato per li ferri come se fa ogniuno gene-

ralmente, se estima sia proceduto per intendere tutti li desegni de Suyceri, e che li aiuta e soccorre.

La Cesarea Maestà, fin questi di passati, scripse alli reali de Hispania questi movimenti de Suyceri, significandoli esserli mossa questa guerra per instigatione de Francesi; quali non solo erano causa de questi movimenti, ma li nutrivano et aiutavano, ricerchando a quelle regie Maestate che, e per l'obligo e per la affinita, volesseno moversi e fare contra Francesi; e perho havendo l'Ex.tia V.ra scripto sopra questa materia, non sera necessario ricordare altramente alla Cesarea Maestà che scriva, havendolo gia facto, ma solum significarli quello che la E. V. ha scripto ley in conformita di questo.

Alla Illma S. V^ra continue me ricomando.

Ex Lindo, XXI maii 1499.

Exc^mo Ill^me Dominationis V^re minimus servitor,

Marchesinus STANGA.

(Lindau, 23 mai)

Illmo et ex^mo signor mio obs^mo,

Havendo expedito el presente cavallaro solo perche l'Ex. V^ra intenda quello me ha scripto la Cesarea Maesta e sapia dove havera a drizare li cavallari che hora venerano, me è anche parso significarli quello che in questo di se è inteso in questa terra. Gli significo aduncha como de verso Constantia è venuto aviso che quelle gente de la Cesarea Maestà che se ritrovano li hanno brusato molti loci de Suiceri, e vedendo epsi Suiceri non potere resistere alle gente da cavallo che se ritrovano in quelle confine, per levarli le facultà cossi del brusare facilmente le terre, como del vivere de li cavali inimici, loro medesimi hanno brusati li strami in le terre sue e reducano tutte le robe alli loci più securi.

Epsi Suiceri sono constreti ad tenere le forze sue divise in tre loci: perho che dal canto de Basilea è uno exercito grosso del quale è capo M. Federicho Capeller et el conte de Furstembergo; et in questo exercito è la guarda de Burgogna che sono 800 cavalli ellectissimi et expertissimi; ad Costanza è un altro exercito, e dove se ritrova la Cesarea Maestà un altro. El duca Federicho de Saxonia ellectore, secundo è stato dicto qui, è arrivato ad Olmo lontano da Costanza due giornate et cum lui se dice essere el duca de Pomoro, quali veneno cum comitiva de 800 cavalli e 6.000 fanti. Queste cose sono state affirmate qui, e tale quale le ho intese ho voluto significarle alla Illma S. V. In bona gratia de laquale continue me ricomando.

Ex Lindo XXIII maii 1499.

E. Ill^me D. V. minimus servitor

Marchesinus STANGA.

(23 mai 1499)

Illmo et ex^mo signor mio observan^mo,

La Cesarea Maestà per uno cavallaro mandato ad posta, me ha scripto quello che per la inclusa lettera vedera la Ex. V., laquale me è parso mandarli acio habia del tutto et intenda quanto epso mi ha scritto per le lettere de la predicta Maestà mi ha ricerchato dirrective alli subdit de l'Ex. V. in Valtolina che provedano alle gente sue de victualie : havendo epsa scripto alla p.ta M.tà che l'haveva dato bono ordine circa questo. Io ho scripto al capitano de Valtolina et Giov. Angelo de Baldo quello che per l'inclusi extracti potera vedere, e perho, quando Giov. Angelo habia havuto commissione sopra questo, mi persuado la exeguira ; quando anche non l'havesse havuta, la E. V. li fara quella provisione parera alla prudentia sua. Ho mandato Augustino da la Maestà sua como ha ricerchato..... Domatina me levaro anchora io de qua, e me inviaro ad Malzo, dove saro in quatro di e li altri ambasciatori che sono qua restarano, non havendo loro ordine alchuno ne de stare ne de levarsi. Alla Illma S^ria V^ra continue me ricomando. Ex Lindo, 23 maii 1499.

E. Ill^me D. V. minimus servitor,

Marchesinus STANGA.

[28 mai]

Ill.mo et ex.mo signor mio obs.mo,

Le cose occorse verso Malzo da poy la partita mia da Lindo non hanno permesso che io me li sia possuto transferire, como haveva deliberato et era designato da la Cesarea Maestà. Ringratio bene Dio che non habia voluto me sia ritrovato tanto inante ad questo camino chel ritornare non fusse poi stato in faculta mia. De quelle cose che sono accadute li, sapendo che l'E. V. e da Jo. Colla e da Augustino Somenza ne è stata longamente avisata, io non li replicaro el medesimo per non fastidirla. Questo li diro solum, chel numero de li morti in questo conflicto non è stato tanto quanto se era vociferato; e per fermo se tene che de Grisani ne siano morti el doppio più de li Cesarei, et el numero depsi Cesarei pare non sia stato se non 800.

Io sono arrivato in questo locho de Himbst, vicino ad Malzo cinquanta millia italiani, dove ho ritrovato lettere de la Cesarea Maestà, per lequale me commette che me debia firmare fin che me scrivera altro, attribuendo el farmi dimorare qui alla carestia del vivere et alla pocha securita de la via. Quanto al periculo de la via, ho creduto facilmente al scrivere de S. Maestà, ma quanto al vivere, non so como

per la via si possa ritrovare meno, non essendo qui cosa alchuna ne per el vivere de le persone ne de cavalli. Tuttavolta se fara al melio se potera per obedire la Maestà sua.

Alla ill^ma^ Signoria vostra continue me raccomando.

Ex Himbst, 28 maii 1499.

Mininimus servitor Marchisinus STANGA.

18

Giorgio Soprasasso à Ludovic Sforza [1]

(Sion en Valais, 26 mai 1499). Analyse.

Manda copia de una lettera del Re de Franza a Bles, de 24 aprilis, alli confederati, per confortarli allo assetto de la guerra, accio che V.ra Excellentia intenda quando per el mezo suo se acconciano le cose che fin habia parturire la pace.

El Re scrive che, considerando quanto detrimento sii per portare a loro li inimici e a tutto el christianesimo la guerra sua con Suevi et adherenti, li è parso interponere l'opera sua per sedare questa guerra, per laquale se porriano sminuire le forze de la christianità, et augumentare quelle del Turco; però manda soi ambasatori a loro et alli inimici per tractare dicto effecto; pregandole, per la reverentia del Salvatore, per la fede nostra e de tutto el cristianismo, vogliano exhibirse prompti e parati, et perchè forse li ambassatori non porriano arrivare cossi presto, fare tregua per qualchi di, accio non se venga ad conflicto inante la zonta loro: che saria perniciosa cosa.

M. Zorzo subjunge che' Suiceri hano mandato incontra alle bombarde del Re de Franza; che Bernesi li hano scripto chel voglia drizare le lettere che se scriverano per V.ra Excellentia.

Circa la resolutione de Vostra Excellentia per li soi mille fiorini dice che gli pare sii honesto che li dinari prestati siino restituiti a V.ra Excellentia, e lui li haveria domandato a Monsignore quando fusse stato el termino, quale è a Kalen. Julii, ma expectara voluntera purche la causa de M. Matheo non se differischa, o se li usi negligentia per questo; el che non se poria fare senza incommodo de Vostra Excellentia, non essendo bastante la vechieza de Monsignore a domare quelli populi.

Che in la pensione de li soi ducento ducati gli sono retenuti ogni anno venticinque ducati, perche non se paghino senon fiorini quattro

[1] Milan, *ibid. Pot. Est. Svizzera.* Copie. Summario de lettere de Vallesi de M. Zorzo Supersaxo, die 26.

l'uno, se doveriano pagare a 4 florini 8; che lui non creda sii mente de V. Ex., havendo lui servito e in tempi de guerra e pace, non senza mazore spesa, de laquale non ha mai domandato ne havuto cosa alcuna. Gli basta la gratia de V. Ex. se la po havere.

19

Les lieutenants et conseillers impériaux d'Inspruch à Ludovic Sforza [1]

(Inspruch, 27 mai 1498 [*sic*])

Illustrissime et excellentissime princeps, dominne observandissime, paratissimum semper obsequendi animum comendacione præmissa, Ex spectabili viro illustrissimæ Dominationis Vestræ cancellario, nobis ob ejus virtutes et prudentiam quibus is in agendis rebus præstare videtur prœcipue accepto, sæpe intelleximus devotionem illam et benivolentiam quibus Dominatio Vestra Illustrissima erga sacram regiam Majestatem et dominum nostrum gratiosissimum terrasque suas et subditos afficiatur. Unde etiam factum sit quod illi de Liga Grisea ægre ferant præsertim de eo quod D. V. Illustrissima in complacentia Regie Majestatis inhibuerit ne ex terris suis ulla victualia sibi advehantur. Quam quidem benivolentiam et favorem sacre Regie Majestati accurate significavimus, ejusque capitaneo exercitus inimicorum, si contingeret subditos Dominationis Vestræ illustrissimæ ab hostibus predictis molestari, illis pro viribus auxilio et defensioni esse; nec dubitamus ipsam regiam Majestatem, quæ nunc terris suis hereditariis (contra quas bellum agitur) appropinquavit illasque ingressus est, in hiis et longe majoribus erga D^em^ V^ram^ Ill^mam^ quam gratiosissime et amicissime se ostensuram. Sed pro eo quod cupit Dominatio Vestra Ill.ma de successu et actibus belli certior reddi, eidem significandum duximus hiis diebus proxime transactis in Valle Venusta non mediocrem stragem factam esse, ubi circiter quinque milia hominum utriusque partis interierunt, nostrorum videlicet infra duo milia, hostium vero numerus residuus. Est etiam Regia Majestas illius conaminis et propositi contra eosdem de Liga Grisea tanta auctoritate agere et procedere ut eorum temeritas taliter opprimatur quod non solum ipsa Majestas Regia, sed et Illma Dominatio Vestra et utriusque terre subditi posthac quietius tutiusque permaneant. Quod Dominationem Vestram Illustrissimam, ad cujus beneplacita et obsequia nos paratissimos offerimus, latere noluimus.

[1] Milan. A. D. S. *Carteggio Generale.* Original.

Ex oppido Insprugg, XXVII^mo^ die mensis Maii MCCCCLXXXVIII^vo^.

Romanorum Regis Domini nostri gratiosissimi locumtenentes et consiliarii in Insprugg.

20

L'ambassadeur milanais Jo. Colla à Ludovic Sforza [1]

(Inspruch, 31 mai 1499)

Illustrissimo et excellentissimo signor, signore mio observandissimo,

Ho communicato a questi regenti quanto m'ha scripto la Excellentia Vostra haverli dicto Zoanne Antonio, a nome de M. Jo. Jacomo Triultio, de la desdicta de li vinti di e li altri avisi de Suiceri, e cosi la commissione facta a Bodino de li doi milia fanti, e la descriptione se fa sul Lago Maggiore, e li rispecti per che se fa questo: loro hanno demonstrato grandissima displicentia de la desdicta de M. Jo. Jacomo, persuadendose però che la sia più presto demonstratione cha chel n'habia reuscire ad effecto. Li è bene summamente piaciuto l'aviso de la mala contentezza de Suiceri del re de Franza. Quanto al ricordo fa la Excellentia Vestra che per questi avisi possono cognoscere essere lo tempo de castigare i Suiceri, dicono che sperano de bene spendere questa opportunità ne havere in animo una minima scintilla de fare pace, e più se si dovera fare, sara cum reputatione secura e cum honorevole inclusione de la E. V. Tutavolta sperino in Nostro Signore Dio che la Maestà Cesarea e la E. V. insieme che li ha adiutati debellarano e triumpharano de questi rustici Suiceri, e che ringratiano la E. V. de li avisi e del ricordo; el quale, cosi como amorevolmente li è sposto da la E. V., cosi fidelmente el tenerano secreto e il metarano in opera. Me domandarono se la E. V. avisava la Maestà Cesarea de questo et havendoli risposto ch'ella ne scriveva al magnifico Messer Marchisino, hano pur però ordinato de scriverne a la Maestà sua, loro parendoli avisi de non pocho momento. Da laquale si maravigliano che non habino qualche aviso gia doi giorni passati, sebbene sono certo che la Maestà sua sia in continuo exercitio per finir la impresa contra Grisani.

In bona gratia, etc.

Ex Hispruch, ultimo maii 1499.

Jo. Colla.

[1] Milan, A. d. S. *Polenze Estere, Germania*. Original. Lettre en partie chiffrée, mais avec le déchiffrement de la chancellerie milanaise. Suscription: Ill.mo principi et ex^mo^ D^no^ meo observ^mo^ Domino duci Mediolani.

21

Ludovic Sforza à Maximilien [1]

(Milan, 7 juin 1499)

Minime opus erat quod Vestra Majestas a me peteret ut opera Augustini, quem in Vallem telinam misit, uti posset pro comeatibus ad exercitum suum transmittendis; nam cum suum sit mihi jubere, et ego nil magis cupiam quam ei morem gerere, persuadere sibi debet posse uti de his qui mihi serviunt, non secus ac si Majestati Vestre servirent. Sed, cum jam antea, audiente Majestatem Vestram finibus Dominii mei, quod suum est, appropinquare, a me ea provisio adhibita sit, per quam comeatus ad eam confluerent; et nunc quoque, intellectis his quæ Augustinus significavit Majestatem Vestram cupere, omnia diligenter et celeriter expediri curaverim (sicut ab ipso Augustino intelliget), et insuper miserim D. Balthasarem Pusterulam, equitem et consiliarium meum, Tiranum cum aliis ministris qui huic negocio intendant, arbitror M.tem V.ram non moleste laturam quod Augustinum ad eam redire jusserim... Etiam e re sua erit ut eam sequatur, [*ut melius*] intelligat quod a me scribi contigerit, et ipse de felicibus progressibus M.tis V.re, et, si ipsa aliud me jubere volet, monere possit.

22

L'Impératrice Bianca Maria à Ludovic Sforza [1]

(Fribourg, 10 juin 1499)

Bianca Maria, Dei gratia Romanorum regina semper augusta.
Ill^me^ princeps patrue et pater carissime,

Heri recevessemo le lettere de la Signoria Vostra de 9 e 12 del passato. In una ne faceva intendere quanto havesse havuto grato l'officio per nui a suo beneficio fatto apresso el ser^mo^ signor Re nostro consorte, ringratiandone d'esso e pregandone a continuare; ne l'altra diceva esser advisata che nui havessemo scritto lettere al R.mo et Ill.mo signor vicecanceliere suo fratello, et ad altri, in favore de uno per

[1] Milan, *ibid.* Pot. Estere, Germania. Minute originale. Suscription: *Regi Romanorum.*

[1] Milan, *ibid.*: *Pot. Est. Germania.* Original. *Suscription:* Principi patruo et p[at]ri [carissi]mo D. no Ludovico Marie Anglo, duci Mediolani.

la coadiutoria pel vescovato de Gurza, qual e promessa a M. Petro, da Trieste, instante el ser^mo^ signor Re predicto, e ne pregava ad scriver de novo ad chi havessemo scritto per questa cosa, reducendola al proposito de M. Petro. Ad la prima, dicemo esserne piazuto asai sentire che a la Signoria Vestra con tanto meglior animo e prompteza, haveremo a perseverare ne lo advenire; de una cosa ne recresse, non posser fare tanto quanto desiderariamo per la Signoria Vostra. Ma almancho in ogni tempo se deportaremo in tal modo verso de quella, che cognoscera non esserne manchata la volunta de giovarli. Cossi non devevemo esser ringraciate de cio, perche quello fazemo lo fazemo per debito, volendo satisfare a li obligi havemo a la Sig. V. e conrisponder al paterno amo ne porta quella. A la parte de la coadiutoria, respondiamo nui esser nove de le dicte lettere; che, quando le havessemo scritte, non seria stato per ignorantia, essendo nui ben informate de l' opera fatta fin al presente per el predicto ser^mo^ signor Re, nostro consorte, et anche per la Signoria Vestra, in favor de M. Petro; ma, ultra che non voriamo contravenir a S. Maestà ne a la Sig. V^ra^, glie anchora el rispetto del dicto M. Petro, qual amiamo, si per el grado tene apresso el ser^mo^ signor Re nostro consorte, si per esser ornato de virtù. E voriamo più prestò aconzarlo cha incommodarlo ne la ditta coadjutoria. Per laqual cosa, la Signoria Vostra debbe esser certa nui non haver scritto ne al predicto R^mo^ et Illmo signor ne ad altri contra Messer Petro : perilche non ne accadde anchora dover retractar quello non havemo fatto. Per testificatione però che habiamo caro el commodo de M. Petro, scriviamo per la alligata ad lo predicto R^mo^ ed Illmo Signor in favor d'esso e tanto più volentera per che la Signorio Vostra cognossa nui esser prompte ad farli cosa da piacere.

M. Claudio de Wandre l'altro heri vene de Bergogna qui, per andar poi verso el predicto ser^mo^ signor nostro consorte, e quello zorno et heri fu a visitarne. Fra le altre cose, ne disse haver adviso de uno suo amico franzese chel Re de Franza era venuto de Bertagna a Lione, tutto intento a la impresa contra la Signoria Vostra, e che gia haveva mandato inanti verso Hast cinquecento lanze, con certa quantita de artelaria, e doveva venire de le persone cinquanta millia e venir lui in persona a la ditta impresa. Delche, abenche tutto non crediamo, ce però parso advisarne la Sig. V., perche essendone advertita, habi a star ben provista. A la Sig. V. se recommandiamo, certificandola como, per la Dio gratia, siamo sane; e che continuamente desidero de quella intendere e cossi de li suoi figlioli.

Ex Friburgo, x junii 1499.

Bianca Maria manu propria. Ge. Gadius.

L.-G. P.

(*A suivre.*)

BIBLIOGRAPHIE

A. Jeanroy. — Règle des Chanoinesses Augustines de Saint-Pantaléon ou des Onze mille vierges à Toulouse (1358), in-4° de 31 pages, *Toulouse, Chauvin,* 1901 (Extrait des *Mémoires de la Société archéologique du Midi de la France,* tome XVI, *sous presse*).

L'intérêt du texte publié par M. Jeanroy consiste en ceci, qu'écrit en 1358 et à Toulouse, il est pour nous un témoin authentique de la langue parlée dans cette ville au milieu du quatorzième siècle. Aussi, l'édition qui nous en est donnée est-elle essentiellement philologique. L'introduction nous donne bien quelques indications sur la fondation du couvent auquel s'appliquait cette règle, mais l'on s'y est surtout attaché à relever ce que le texte offre d'intéressant au point de vue de la phonétique, de la morphologie, de la syntaxe et du vocabulaire.

L'édition elle-même ne présentait pas de grandes difficultés : la rédaction qu'elle reproduit, bonne en général, ne réclamait que de loin en loin des corrections, le plus souvent assez simples. Voici cependant quelques remarques ou corrections notées au cours de la lecture [1].

4. L'éditeur imprime *dyagne* et de même 756 *archidyagne*. Malgré ce double exemple, je crois qu'il faut écrire *dyague* et *archidyague*. Cf. E. Levy. *Provenz. Suppl. Woerterb.* II. 233, qui regarde lui aussi comme douteuse cette forme *dyagne*.

17. Rien ne peut justifier la graphie *provezisca'aquo*. La comparaison avec 196 montre qu'il faut écrire *provezisca aquo*. Cette construction du verbe *provezir* semble inconnue à Raynouard (*Lex. Rom.* V. 537) qui ne mentionne que les constructions *provezir ad alcuna re* et *provezir ad alcu de alcuna re*. Mais la construction directe *provezir alcuna re* est toute naturelle et a dû exister à côté de *prevezir alcuna re*. Les deux verbes *provezir* et *prevezir* sont trop voisins pour qu'ils n'aient pas réagi l'un sur l'autre. Cela est si vrai qu'en ancien fran-

[1] On corrigera aussi un certain nombre de fautes d'impression : 221. corriger *vespras* au lieu de *vestras;* 261. corriger *offici;* 274. écrire *advertican se* en deux mots; 361. écrire *endoctrinada* en un seul mot; 373. corriger *sors*; 511. écrire *licencia;* 675. corriger *permetra;* 721. écrire *aysso;* 743. corriger *las* au lieu de *lase*.

çais, *porveoir* s'employait pour « prévoir » et pour « pourvoir ». Cf. *Dictionnaire général*, s. v. pourvoir.

29. Rétablir devant *psalm* l'article défini ; cf. 234. *digua le psalm;* 237. *digan le psalm.*

45. Corriger évidemment *cor* en *cors ;* cf. 292. la *elevatio del cors de Jhesu Crist.*

58. Rétablir [*e*] *en sa absencia.*

69. Ecrire *vint e una* en trois mots et de même 72. *vint e duas,* 75. *vint e tres.* De même l. 78, la graphie *vinte quatre* est à rejeter. Il fallait choisir entre *vintequatre* et *vint e quatre.*

72. Rejeter la graphie *vintedua's* et de même 102. *trentadua's* et 132. *quaranta dua's.* Ecrire *vint e duas, trenta duas, quaranta duas.* On ne peut, en effet, admettre que *dua's* soit pour *duas es.* Il eût fallu relever cet emploi des nombres cardinaux *una, duas, tres, quatre,* servant à former les ordinaux.

121. Uniformiser les graphies *laus, laun, launa.* Cf. 91, 101, 458 et *passim.* Aucune des explications données (page 9) de ces formes ne me paraît satisfaisante. Ni le féminin *la una,* ni l'expression corélative *l'autre* ne me paraissent pouvoir rendre compte du masculin *laun.* L'explication véritable m'a été suggérée par M. Chabaneau, qui considère *laun, launa* comme formés sur l'analogie de *cadaun, cadauna.*

187. Corriger *psams* en *psalms* comme le fait du reste M. J., à la ligne 280. — 225. Corriger *de·l dire.* — 246. Corriger *si n'avia* et en tendre *n'* = *ne* = *en.* — 258. Rétablir [*e*] *que no demande.* — 262. Corriger d'après 36 *que* [*la*] *empache.* — 298. Rétablir d'après 47 [*e*] *a la messa.*

442. Inutile de corriger *vegan* du manuscrit en *vengan* si, comme le dit ailleurs (p. 7) l'éditeur, la chute de *n* devant une consonne est une des caractéristiques du texte.

447. Corriger *ses que n'agues.* — 484. Corriger *e las quatre.* —488. D'après 145 et *passim* rétablir [*las*] *quatre plus antiquas.*— 516. Mettre un point et virgule après *despensar.* — 517. Corriger *fo* en *so.*

519. Corriger le *dejuran* du manuscrit non en *dejunran,* mais en *dejunaran.*

535. Corriger *o cantar o legir.* Cf. 39. *Comendaran o sia legir o cantar.*

544. Rétablir [*de*] *mossenhe* Cf. 422. *La tenor del testamen de bona memoria de mossenher le cardinal.*

611. Corriger évidemment *a lor* en *al cor.* — 617. Écrire *laqual* en un mot et de même 711. *lequal.* — 661. Corriger *processios* en *processio.*

663. On pourrait rétablir *mossen* au lieu de *mosse*[*nher*]. Cf. 756. *mossen* et 782. *mosen*.

667 et 671. Rétablir [*las*] *qutre sors*.

691. Inutile de corriger *aquesta aja* du manuscrit en *aquestas ajan*.

725. Rétablir [*de*] *defora* et de même à la ligne suivante [*de*] *dedins*.

756. Corriger *presencia*[*l*]*men*.

758. La correction *nos*[*tre*] est inutile et l'on peut très bien comprendre avec *nos*, pronom personnel.

L'étude linguistique qui forme la plus grande partie de l'*Introduction* est telle qu'on la pouvait l'attendre de l'auteur. Exacte, précise, et en général complète, elle relève ce que le texte présente de caractéristique. En particulier je ne vois guère à ajouter aux chapitres concernant la phonétique et la morphologie. On eût pu cependant noter la forme *vials* = *viles*, présentant un traitement connu par ailleurs, mais peut-être particulièrement fréquent dans le parler de Toulouse. Cf. les formes *fiel* et *fial* pour *fil*, citées par Noulet, *Ordenansas et Coustumas del Libre Blanc*, p. 128. De même il eut fallu relever les formes de cas régime du pronom personnel féminin de la 3e personne *luy* et *lu*, d'ordinaire assez rares, et qui dans notre texte sont au contraire très fréquentes. Cf. 204, 258, 527 et *passim*. Enfin, page 9, N° 22, on corrigera *al* (*en lo*) en *el* (*en lo*).

Peut-être les remarques relatives à la syntaxe auraient-elles pu être enrichies et certaines constructions être relevées. Mais surtout il eût fallu se demander dans quelle mesure l'on pourrait faire fond sur l'usage syntactique de ce texte. Il eût fallu rechercher si certaines constructions, certaines tournures singulières ne trahissaient pas l'imitation parfois servile d'un original probablement latin dont notre texte ne serait que la traduction. L'autorité qu'on doit accorder à notre texte dépend de la réponse faite à cette question.

Enfin dans la partie consacrée au lexique, voici plusieurs mots qui eussent dû figurer, soit qu'ils aient été inconnus à Raynouard, soit qu'ils se présentent ici avec des acceptions particulières et non données par lui.

Arrasigat (185) = enraciné. Le mot n'est pas dans Raynouard qui ne cite que *arasignar* (*Lex. rom.*, V, 30) du reste fautif et corrigé avec raison par E. Lévy, en *arasiguar*.

Idonea (328), mot emprunté au latin et qui naturellement ne figure pas dans Raynouard pouvait être relevé comme *deposit* et *mora*.

Orde (228). Pour ce mot Raynouard (*Lex. rom.* IV, 379) ne cite qu'un exemple auquel il donne à tort le sens de *ordinaire de la messe*.

La comparaison de notre passage et de l'exemple cité atteste pour le mot le sens plus général de *liturgie*.

Subte (428 et 598) est employé deux fois comme adjectif et devait être relevé, car Raynouard (*Lex. rom.* V. 241) ne connaît que *subte* adverbe.

Vespra (225). Raynouard ne connaît pas cette forme de singulier d'autant plus curieuse qu'elle se présente ici avec le sens tout particulier de *veille*. Le contexte indique en effet que l'on doit sanctifier le jour de la fête dès la veille même, cf. de même *e exceptat totz los Saptes per la reverencia del dimentge*. C'est du reste le même sens qu'il faut attribuer sans doute à *avespre* cité par Raynouard (*Lex. rom.* V. 527) et dont il ne donne qu'un exemple. C'est ce sens qui s'est conservé dans les patois actuels. Cf. Honnorat. *Diction. prov.-franç.* s. v. *vespra* donnant au mot le sens de *la veille, le soir d'avant* et Noulet, *Libre blanc*, p. 185, citant plusieurs exemples du mot avec ce sens.

Mais, en somme, sous son apparence modeste, le travail de M. Jeanroy est une bonne contribution à l'étude de l'ancien parler toulousain. Il pourra être directement utilisé pour l'étude à laquelle l'auteur nous convie et qui consisterait à comparer la *Règle* publiée par lui, et les textes sensiblement contemporains des *Leys d'amors* et des *Deux manuscrits provençaux* édités par MM. Noulet et Chabaneau en vue de fixer les traits essentiels de la langue parlée à Toulouse au XIVe siècle.

Jules COULET.

Hermann Kempe. — Die Ortsnamen des Philomena. *Inaugural-Dissertation*, in-8° de 71 pages, Halle. a. S. 1901.

Cette dissertation de prétentions modestes complète utilement l'édition du *Philomena*, publiée naguère par M. Schneegans[1]. Sous son titre, qui n'est du reste qu'à moitié exact, elle nous présente d'abord (pp. 7-20) une analyse du texte qui manquait à l'édition et dans la seconde partie, la plus importante, elle nous donne l'*Index* des noms de lieux que j'avais regretté de n'y pas trouver[2].

De l'analyse elle-même, je dirai seulement qu'elle m'a paru faite avec soin, peut-être trop détaillée, mais, somme toute, satisfaisante. Quant au tableau (pp. 7-8) destiné à nous faire comprendre la composition des *Gesta*, c'est peut-être une description par l'extérieur des

[1] Gesta Karoli magni ad Carcassonam et Narbonam, édition Schneegans, Halle. a. S, 1898.

[2] Cf. *Annales du Midi*, XII, 238.

différentes parties du récit ; à coup sûr, il ne nous renseigne pas sur sa structure même et sur ce qu'on pourrait appeler sa composition interne. Ni M. Kempe, ni avant lui M. Schneegans, n'ont montré, à mon avis, comment s'était développé ce récit où l'abondance et le désordre apparent des épisodes semblent nier l'existence de tout plan. J'espère du reste pouvoir bientôt reprendre la question et apporter quelque lumière sur la véritable composition des *Gesta*.

Dans la seconde partie de son travail, l'auteur s'est proposé de dresser la liste complète de tous les noms de lieux cités dans le texte, de donner toutes les variantes de formes de l'original latin et de la traduction provençale, enfin, autant que possible, de retrouver ces noms de lieux dans la toponymie du temps ou de les identifier avec des localités encore existantes. Ce que l'on reprochera surtout à M. Kempe, c'est d'avoir ainsi compris et limité son sujet. L'élément local a, dans la composition des *Gesta* une telle importance, que l'étude des noms de lieux cités pouvait nous aider à mieux comprendre l'œuvre et aussi à mieux connaître son auteur. Elle eût permis de prouver ce que l'on s'était surtout borné à affirmer, à savoir l'exactitude des descriptions et la connaissance qu'avait l'auteur du pays où il fait mouvoir toute son action. Un autre trait intéressant à signaler, c'est son embarras à trouver pour les lieux qu'il cite et qu'il connait surtout sous leur nom vulgaire et provençal la forme latine exigée par la rédaction en latin de son récit. Il se traduit parfois par une diversité de formes si étranges qu'on ne sait si certaines ne sont pas vraiment fautives ; parfois encore l'auteur se borne à donner une terminaison latine à la forme provençale, parfois enfin, il la transcrit telle quelle. D'autre part, il eut été curieux de voir comment l'auteur de la traduction provençale traitait à son tour ces noms latins ou pseudo-latins. Parfois, ils disparaissent totalement dans le passage du latin au provençal, et si, dans certains passages, cette absence peut s'expliquer par un désir manifeste d'abréger le récit, dans d'autres il est certain que le traducteur les a omis consciemment, parce qu'il ne les reconnaissait pas. Ailleurs encore il se borne à les transcrire tels quels ; parfois enfin, il les déforme de telle façon, qu'il est certain qu'il ne sait pas de quelles villes ou de quels pays il s'agit. Il y avait là des comparaisons curieuses à faire et des remarques intéressantes qu'on regrettera de ne pas trouver dans le livre de M. Kempe.

Ce travail, tel que l'a conçu son auteur, est, somme toute, satisfaisant [1]. On ne relèvera dans sa liste ni omission, ni lacune im-

[1] On reprochera cependant à M. K. de n'avoir pas apporté un soin suffisant à la composition matérielle du livre et à la correction de ses

portante et ses identifications, dont du reste la plupart s'imposaient, sont en général vraisemblables. Il n'est que juste d'ajouter que le travail avait été en partie préparé par M. Schneegans et que M. Kempe a utilisé les indications réunies par lui pour les préciser parfois et surtout pour les compléter.

P. 21-22 à propos du nom d'*Albarras* M. K. pense que l'identification avec la Chaîne des Albères ne s'impose pas et qu'il peut s'agir tout aussi bien du petit village d'Albère (dép. des Pyrén.-Orient., arr. de Céret, cant. d'Argelès). Mais il faudrait d'abord attester au treizième siècle l'existence de ce village. De plus, la façon dont le texte latin désigne cet endroit *ubi vocatur ad Albarras* indique que c'est une dénomination imaginée par l'auteur pour indiquer un défilé, un passage conduisant vers les Albères. Au surplus, le village actuel d'*Albère* est trop à l'écart de la route de France en Espagne, que l'auteur du récit fait évidemment suivre à l'armée de Charlemagne.

P. 31. M. K. déclare qu'on ne voit pas de quel *Clarum Montem* il s'agit à la ligne 2631, et il nous laisse le choix entre Clermont-Ferrand et un chef-lieu de canton du Tarn-et-Garonne, appelé de nos jours Monclar de Quercy. On ne s'explique pas ce doute, car le texte latin indique expressément qu'il s'agit bien de Clermont en Auvergne. « *Misit autem.... in Alvernia apud Clarum Montem.* »

P. 31. A propos de la ligne 2630, *misit.... apud Convenarum*, au lieu de se demander s'il s'agit des habitants du comté de Comminges en général, si l'auteur a pensé à *Lugdunum Convenarum* ou à *Aquae Convenarum*, M. K. eut mieux fait de déclarer le texte latin corrompu et toute identification impossible.

P. 31. M. K. réunit en un même article *Caucolibrium* dont il es question à la ligne 2481, en provençal *Cogliure*, et une localité appelée (l. 845 et 908) en latin *Culieria* et en provençal *Culieyra*. Il les identifie toutes deux avec le village actuel de *Collioure* (Pyr.-Orient., arr. de Céret, cant. d'Argelès). Si, pour la première, cette identification est certaine, rien par contre ne la justifie en ce qui concerne la seconde.

épreuves. Les fautes d'impression abondent dans son livre; en voici quelques-unes, notées au cours de ma lecture, et qu'on voudra bien corriger: P. 6, 5, lire *Foncin* au lieu de *Foncier*; p. 20, 5, lire *Agde* au lieu de *Agda;* p. 24, 16, lire *foron* au lieu de *forou;* p. 25, 24, lire *Aix-en-P.* et *Aix-les-Bains;* p. 31, 18. lire *Saillagouse;* p. 33, 8, lire *Constantinopolitana*; p. 42, 33, lire *Limoux;* p. 46, 27, lire *cum* au lieu de *cam;* p. 54, 20, lire *Petragoricensium;* p. 56, 19, lire *Prohenssals;* p. 56, 24, lire *Raynaborc;* p. 58, 24. lire *Bovinam;* p. 59, 19, lire *destruxerunt*; p. 63, 34, lire *Thomas;* p. 64, 32, lire *paroccialis;* p. 67, 3, lire *Taug* au lieu de *Tang*.

Au point de vue de la forme, le latin *Culieria* n'a rien de commun avec *Caucolibrium*, ni le provençal *Culieyra* avec *Cogliure*. De plus, dans les deux passages où il est question *del rey de Culieyra*, il semble bien qu'il s'agit d'un roi sarrasin d'Espagne.

P. 46. L'auteur eut dû réunir en un même article ce qui concernait *Garinus de Monteclario* et *Falco de Montesclario*. Ce sont évidemment deux personnages de la même famille et tirant leur nom d'une même localité. Qu'en ce *Garinus de Monteclario* revive Garin de Montglane ou de Monglan, l'ancêtre de la geste de Guillaume, c'est ce qu'on aurait déjà pu supposer avec vraisemblance, si le traducteur provençal n'avait pris soin de l'appeler expressément *de Monglan*. Ce qui était intéressant ce n'était pas de chercher, vainement d'ailleurs, à identifier ce *Monglan*, mais a retrouver le *Montclar* prononcé *Moncla(r)*, qu'on a pu ainsi substituer à *Monglan* prononcé *Mongla(n)*. L'auteur pense qu'il s'agit encore ici de Montclar de Quercy. Il eut pu au moins mentionner l'existence d'un autre *Montclar* plus voisin de Narbonne et de Lagrasse; c'est le village actuel de ce nom, situé dans l'arrondissement de Carcassonne, canton de Montréal.

P. 55. Les noms de *Prat-naout* et *Prat-vieil* peuvent actuellement servir à désigner une métairie sans qu'ils signifient, comme le dit M. K., *métairie haute* et *métairie basse*.

Jules COULET.

OUVRAGES ANNONCÉS SOMMAIREMENT

Baist (G.). — Variationen über Roland 2074, 2156 = Beitr. z. rom. u. engl. phil., Festschrift für W. Fœrster, s. 213-232.

M. Baist cherche à préciser par divers moyens la date de la composition et le lieu d'origine de la *Chanson de Roland*. Il examine successivement les noms des armes qui sont mentionnées dans le poème, les noms géografiques, les noms etnografiques, puis la question de la composition et des remaniements et il conclut ainsi : « Danach würde sich ergeben, dass unser Roland von einem Normannen auf franzischem Gebiet für Francier nach franzischer Vorlage bearbeitet worden ist, im ersten Viertel des 12. Jh. ». Cet article est surtout un travail de précision et il est émaillé de remarques fort intéressantes.

M. G.

Le Gérant responsable: P. HAMELIN.

LE PARLER
DE BAGNÈRES-DE-LUCHON
ET DE SA VALLÉE

INTRODUCTION

Nous nous proposons d'examiner ici le parler de Bagnères-de-Luchon et de sa vallée. Nous avons pu l'étudier sur les lieux mêmes, principalement à Saint-Mamet, depuis 1892.

Bagnères-de-Luchon est un chef-lieu de canton du département de la Haute-Garonne. Sa population est d'environ 3700 âmes. C'est une charmante ville d'eaux thermales, située au centre de la région pyrénéenne, dans une fraîche et riante vallée qu'arrosent deux rivières, l'One et la Pique. Les étrangers qui viennent la visiter se plaisent à lui donner le nom de Reine des Pyrénées. Sa position géographique nous indique déjà que son parler fait partie du *dialecte gascon proprement dit*, qui comprend en gros, comme on le sait, tous les pays situés entre l'Océan, l'Adour, le gave d'Oloron, les montagnes neigeuses et les cours de l'Arize et de la Garonne.

Dans le gascon ainsi défini, on peut maintenant distinguer deux sous-dialectes, caractérisés par la forme de l'article. En effet, tandis que les Gascons des plateaux et des plaines se servent, comme les habitants de la Guyenne, du Languedoc et de la Provence, des articles masc. *le* ou *lu*, fém. *la* [1], les Pyrénéens du centre, depuis Oust, dans l'Ariège, jusqu'à Lasseube et Aramits, dans les Basses-Pyrénées, se servent de l'article masc. *er-*, *et* ou *etch* (venant de illum et non de illúm, et plus ou moins modifié dans sa finale), fém. *ela* ou *era*. Le

[1] Voir au début de la première partie, pour l'alphabet adopté.

parler de Luchon appartient donc au sous-dialecte qu'on peut appeler le *gascon montagnard*.

A leur tour, les patois du Haut-Comminges, de la Barousse, de la vallée de la Pique et de l'One, de la haute vallée de la Garonne ou du Gar, val d'Aran compris, et des vallées d'Aure et de Louron forment, dans le gascon montagnard, un groupe qu'on pourrait désigner sous le nom de *groupe des Vallées* (comme comprenant en gros les « Quatre-Vallées ») ou mieux de *groupe onésien* (du nom des Onésiens, anciens habitants du pays de Luchon, qui occupe le centre de cette région). Ce groupe est limité au nord par celui que forment ensemble les parlers du Bas-Comminges et du Nébouzan (Saint-Gaudens, etc.). Ceux-ci se distinguent des parlers onésiens par l'emploi de l'article fém. *ela* (au lieu de *era*), par des pluriels en *-es* de noms masculins terminés par une consonne (Ex.: *ús* « ours », pl. *úses*), etc.

On peut ensuite distinguer nettement, dans le groupe onésien, le *parler du canton de Luchon* de celui des pays immédiatement voisins. Il va sans dire que, du côté de Vénasque (*Benásk*), les Pyrénées forment une limite décisive[1]. Dans le groupe onésien: 1° La vallée d'Aran, à l'est, bien que pays gascon, a subi assez profondément l'influence espagnole: ce qui, ajouté à la diversité primitive, a amené des différences notables dans le vocabulaire (Ex.: on dit en aranais: *a kabálh* « à cheval »; *kúchu* « boîteux »; *gástu* « dépense »; *espantá-s* « s'épouvanter »; *kedá-s* « s'arrêter »; on emploie le pronom neutre *ló* pour *só*, etc.). D'ailleurs (et ceci encore rapproche l'aranais de l'espagnol), l'aranais a une tendance à préférer le son *u* au son *ü* (Ex.: *brúcha* « sorcière », luch. *brũcho*; *bezúnh* « besoin », luch. et larb. *bejũnh*); mais *ü* existe cependant en aranais (Ex. : *ũa* « une », luch. *yó*, larb. *ẅá*; *artürá* « arrêter » etc.). Enfin, l'influence catalane, elle aussi, s'est fait sentir dans la vallée d'Aran, qui, comme on le sait, fait partie de la Catalogne (province de Lérida, en catalan, *Lhêyda*), dont

[1] La Catalogne s'étend jusqu'au sud de la vallée d'Aran. La vallée de Vénasque, au sud de celle de Luchon, fait partie de l'Aragon (province de Huesca). Son parler est un parler de transition, à ce qu'il nous semble, entre le *catalan* et l'*aragonais*.

elle occupe l'extrémité nord-ouest. Ainsi, p. ex., le catalan aime les gutturales, et l'aranais dit *agí, agéso, agũt,* au lieu du luch. *awí, awéso, awũt* (passé déf., imparf. du subj. et part. pass. du verbe *awé,* « avoir »); *dìgí,* au lieu du luch. *dichí* ou *didí* (pass. déf. du verbe *díde,* « dire »), etc. — 2° La vallée de Louron et la vallée d'Aure suppriment *y* à la fin des mots (Ex. : *Ansizá* « Ancizan », *Sarraykulí* « Sarrancolin »). Elles disent *ü ôme* « un homme », comme le Béarn; à Luchon, on dit, au contraire, avec *y* gutturale, *ũy ôme*: prononcez presque *ũng ôme*; (bien qu'on dise cependant, par exception, *yáwte* « un autre », ce qui suppose **ü áwte*, puis **wáwte*). Elles disent *er-* pour l'article masculin devant une voyelle (Ex.: *er- ús* « l'ours »; cf. à Oloron *er-awlhê* « le berger »). Elles emploient *y* pour *j* (Ex.: *ywén* « jeune » luch. *jwén*). Ajoutons encore que *s* finale est conservée dans la vallée d'Aure, là où le luchonnais la laisse tomber (Ex.: *era lũts* « l'avalanche », luch. *era lít*; *sabéts* « vous savez », luch. *sabét*; pourtant larb. *sabéts*). — 3° Enfin, au nord du pays de Luchon [1], le parler de Marignac et de Saint-Béat, très semblable au luchonnais, s'en distingue d'abord par l'emploi fréquent de la terminaison *tch* là où le luchonnais n'emploie que *t* (Ex.: *Sem-Byátch*, luch. *Sem-Byát,* « Saint-Béat »; *y êtch anátch?* luch. *y êt anát?* « y êtes-vous allé? ») A Luchon, le *t* final est simplement prononcé avec force; la terminaison *tch* existe bien en luchonnais, mais elle n'y résulte guère que du groupe ll latin devenu final. De plus le parler de St-Béat, termine, comme ceux de la Plaine, en *-ò, -òs, -òn* les mots terminés en luchonnais en *-e, -es, -en* (du latin -at, -as, -ant); l'article féminin pl. y est *eras* (luch. *es*); « une » s'y dit *ũo* (luch. *yó*, larb. *ẅá*). Enfin il possède des mots spéciaux (*dawátch* « sous », luch. *debátch*; *umpyá* « remplir », luch. *emplyá*, etc).

Maintenant, dans le langage du canton de Luchon lui-même, il y a une distinction à établir entre le parler de la vallée de Luchon (ancien lac desséché), arrosée par la Pique, et dirigée du sud au nord, et celui des vallées de Larboust et d'Oueil,

(1) Dès qu'on sort du canton, à Cazau-Layrisse, à Lège, à Guran, on quitte le luchonnais.— La Barousse parle à peu près comme Saint-Béat.

arrosées par l'One et les Nestes qui la grossissent, orientées de l'ouest à l'est, plus élevées que la vallée de Luchon, moins ouvertes pour ces deux causes aux influences du dehors, et conservant, par suite, quelque chose de plus archaïque dans la langue et dans les mœurs [1]. Le *parler larboustois* se sépare du *parler luchonnais proprement dit* par plusieurs caractères: 1° Le larboustois (ainsi que l'aranais) conserve l'a final atone du latin (féminins et impératifs terminés en *a* au lieu de *o*, conditionnels en *yá* au lieu de *yó*, etc.), ce qui donne quelque chose de plus naïf à ce langage; 2° les noms, les adjectifs et surtout les participes masculins font leur pluriel en *i* plus souvent que dans la vallée luchonnaise; 3° le son *u* est parfois préféré au son *ü* (Ex.: *brúcha*, « sorcière »; à Luchon, *brücho*); ce caractère, comme le premier, rapproche le larboustois de l'aranais et de l'espagnol; 4° le vocabulaire a quelque chose de plus antique et de plus proche du latin (Ex.: *bará* « danser », *bás* « auge », *kwéw* « corral », *arrúpa* « robe », *estayká* « arrêter »; *yéggwa* « jument », pris au louronnais, etc.), et les mots sont souvent moins modifiés que dans la vallée luchonnaise (Ex.: larb. *tüá* « tienne », *süá* « sienne », luch. *tyó*, *syó*; larb. *üá* « une », luch. *yó* ou *yú*; larb. *akeró* « cela », luch. *akró*; cep. larb. *pyá* « pleine », luch. *plyó*; *déntya* « jusqu'à », luch. *díykyo* ou *díyko*; *jámès* « jamais », luch. *jamès*; *nwáti* « nous autres », luch. *nuzáwti*, etc.), ce qui contribue encore parfois à rendre le parler plus doux. Mais, ces réserves faites, le larboustois (étudié déjà, comme on le sait, par un savant archéologue, enfant du pays, Julien Sacaze) peut être considéré comme ne formant qu'un seul et même langage avec le luchonnais [2].

Enfin, dans le luchonnais proprement dit, parlé par environ 6,000 âmes, c'est-à-dire par plus des deux tiers des habi-

[1] Voy. J. Sacaze, *Epigraphie de Luchon*, p. 4-6; *Histoire ancienne de Luchon*, p. 3-6.

[2] Nous aurons l'occasion de revenir plus d'une fois sur la comparaison du luchonnais et du larboustois. Cette comparaison sera plus fructueuse, lorsque nous aurons remarqué les caractères distinctifs du luchonnais pris dans son ensemble : les caractères spéciaux de chacune de ses deux divisions pourront alors être mieux discernés des caractères généraux communs à toutes deux.

tants du canton, peuplé d'environ 8.500 âmes, il convient de mettre un peu à part les parlers de Gouaux, d'Artigue et de Sode, villages élevés situés sur le flanc oriental de la vallée de Luchon. L'altitude et, par conséquent, l'isolement relatif de ces villages, a conservé à leur langage quelque chose de plus ancien (par exemple, on dit à Artigue *era diá* ou *era diés*, « le jour », en deux syllabes et fém. ; luch. *ed dyó*, larb. *ed dyá* ; — on dit *awjí* pour « entendre », *bí* pour « venir »), ce qui le rapproche un peu du larboustois. Cazarilh est aussi un peu à part, par suite de sa situation élevée sur le flanc occidental de la vallée de Luchon. Le parler de Luchon est à classer avec ceux des villages du fond de la vallée, c'est-à-dire avec ceux de Cier, de Salles, d'Antignac, de Moustajon, de Juzet, de Montauban et de Saint-Mamet. Les différences sont minimes entre tous ces parlers ; ils sont plus ou moins purs suivant les villages[1] et quelquefois même suivant les maisons [2].

Une chose tend, malheureusement, à altérer de plus en plus le langage original de cette région : la grande vogue dont jouit la station thermale de Bagnères-de-Luchon depuis une cinquantaine d'années. La ville a doublé en étendue ; une foule de constructions nouvelles se sont élevées et la la population a notablement augmenté, par suite de l'immigration non seulement des gens de la vallée, ou même du canton (d'où un certain mélange, à Luchon même, du parler larboustois au parler luchonnais), mais encore des gens des vallées plus septentrionales, de la Plaine ou de plus loin encore ; enfin, le contact des étrangers a fait négliger de plus en plus le parler local.

Une autre cause d'altération, importante aussi, c'est le départ d'un grand nombre de Luchonnais pour les villes de la Plaine, notamment pour les régions de Bordeaux et de Cette,

[1] Quelques mots diffèent : ainsi, à Saint-Mamet et à Luchon on dit plutôt *urbí* « ouvrir » que *dawrí* ; *béy* « voir» que *béde* ; à Montauban « traineau » se dit, au lieu de *tir*, *sulék*. Gouaux, Juzet, Montauban parlent plus lentement que Luchon et Saint-Mamet.

[2] Certains parlent « serré », d'autres d'une façon plus lâche. Mieux vaut le premier, sans exagérer. Le vocabulaire est plus ou moins archaïque et plus ou moins mélangé, suivant l'histoire de la maison.

le plus souvent à titre de petits employés. Quand ils reviennent (car ils gardent l'esprit de retour), ils ont un peu perdu l'habitude de leur langage ; et leurs enfants peuvent ne savoir que le français.

Ajoutons enfin l'influence de l'école, des journaux et des livres ; mais elle est plus faible que celles du dépaysement et des étrangers.

Malgré tout, si le langage de la ville s'est un peu corrompu, celui des villages ne s'est pas trop altéré. Cela tient avant tout au genre de vie de leurs habitants : pasteurs et agriculteurs, ils n'ont pas trop de rapports avec la ville, et peuvent conserver ainsi la pureté de leur parler. Ce fait est resté longtemps vrai de Saint-Mamet, dont la population devait même habiter autrefois, dans le délicieux vallon de Burbe, un village écarté, aujourd'hui en ruine, du nom de *Simadús*. D'ailleurs, les habitants de Saint-Mamet sont ceux qui ressemblent le plus, à tous les points de vue, à ceux de Bagnères-de-Luchon.

Les gens de Saint-Mamet et de Luchon sont remarquables par leurs caractères physiques et moraux[1]. L'abbé Ferrère, dans son ouvrage intitulé *Une voix des montagnes*, publié en 1869, s'étonne du « type singulier » des gens de Saint-Mamet. « Depuis quelques années, dit-il (p. 110), il disparaît peu à peu, à cause des nombreuses émigrations de la jeunesse. Ce type faisait, de ce peuple de cinq cents âmes, quelque chose à part, d'étonnant, d'impossible, quelque chose d'aussi étonnant pour le moraliste que les rochers de granit d'Oo pour le minéralogiste. On est à se demander d'où il vient. Rien ne lui ressemble, ni à Luchon, ni dans les villages voisins. Population unique, seule, isolée des autres comme une île au milieu de l'Océan... . en dehors de tout mélange. L'histoire est pour elle une page effacée..... Quoi qu'il en soit, la pensée jaillit de l'esprit de ce peuple comme une étincelle ; son langage est vif et saccadé ; il imite le torrent dans sa course bouillonnante sur les rochers. Son caractère

[1] Voy. aussi ce qu'en dit Taine dans son *Voyage aux Pyrénées*. Il trouve chez les Luchonnais quelque chose de plus vif, de plus alerte que chez les populations voisines.

est pétri de salpêtre. Prompt à la colère et à la vengeance, rien ne pourrait l'arrêter. Il est agile, fort, impétueux. Et ce lion du désert, tout sauvage qu'il paraît, tout frémissant qu'il est, a un cœur d'or. Quand ils aiment, c'est pour tout de bon; ils ne font rien à demi. Pour leurs amis ils se feraient mettre en pièces. Dès qu'il s'agit de leurs intérêts, ils ne forment qu'une famille compacte, et qui insulte l'un d'eux, insulte le village tout entier.» L'auteur de ces lignes n'était pas un homme étranger au pays : pour être ainsi frappé du caractère des gens de Saint-Mamet, il a bien dû y trouver quelque chose d'original. Il va trop loin néanmoins, à notre avis, en distinguant aussi profondément qu'il le fait la population de Saint-Mamet de celle des autres villages et surtout de celle du vieux Luchon, à laquelle elle est, aujourd'hui du moins, physiquement et moralement semblable.

C'est donc des Luchonnais en général que nous dirons ce que dit Ferrère des habitants de Saint-Mamet. Il y aurait ici une importante question ethnographique à élucider, à l'aide de mesures anthropométriques précises. Les remarquables travaux de M. Collignon sur l'ouest et le sud-ouest de la France s'arrêtent à la vallée de Louron. Ils ont révélé déjà que, tandis que les habitants de la plupart des hautes vallées des Pyrénées (Pyrénées Orientales, et Pyrénées-Occidentales du pays Basque exclusivement à la vallée d'Aure inclusivement) sont assez dolichocéphales, ceux du pays de Lannemezan et de la vallée de Louron sont très nettement brachycéphales, et se rattachent ainsi, avec la plus grande partie de la Gascogne (malgré quelque chose de plus allongé dans la face), aux types du Plateau-Central, de la Bretagne, et, en somme, à la grande masse de la population française. M. Bertrand, dans ses études celtiques, classe le centre des Pyrénées dans les pays brachycéphales. Mais il doit y avoir sans doute ici des distinctions à faire. De même que la vallée d'Aure est plus dolichocéphale que celle de Louron, de même le Larboust est probablement plus dolichocéphale que la vallée de Luchon. En tout cas, dans le Larboust, à côté de figures assez carrées, on trouve des faces remarquablement longues; dans tous le pays, les faces rétrécies vers le bas et les mentons pointus sont fréquents. Pour les habitants de Saint-

Mamet, de Luchon et de sa vallée, ils doivent être, à en juger par l'aspect extérieur, nettement brachycéphales. Le type observé par Ferrère a la taille haute en général ; il est plutôt blond que brun ; la tête est assez petite relativement au corps, le cou assez court ; le front est large, découvert, un peu fuyant ; le sommet et l'arrière de la tête sont assez développés ; les yeux sont gris, le nez droit ou aquilin, le corps un peu sec et les jambes longues. Ce type se retrouve, avec quelques nuances et un certain mélange à un autre type plus petit et plus brun, à Luchon même et dans tous les villages de la vallée. On voit combien il se rapproche du type dit celtique ; ce qui concorde avec les découvertes d'objets et de monuments préhistoriques faites dans le pays (travaux de MM. J. Sacaze, Piette et Gourdon). On peut donc penser avec M. Luchaire, que les Celtes s'avancèrent dans les Pyrénées plus avant qu'on ne le croit d'ordinaire (« *longius opinio e processerunt* ») et qu'ils influèrent profondément sur cette région. Sans doute, ce quelque chose de plus allongé et de plus fin que présente la physionomie des Luchonnais, comparée à celle des habitants du Plateau-Central, dénote quelque mélange avec les Ibères [1] ; sans doute, la langue basque explique un grand nombre des noms de lieu du pays. Nulle part cependant dans les Pyrénées il ne doit y avoir plus de sang celtique que dans la région centrale, dont Luchon fait partie.

Ces remarques sur la race, le tempérament et le caractère des gens qui parlent le langage que nous devons étudier ne nous seront pas inutiles ; elles nous permettront d'expliquer plusieurs des particularités qu'il présente. Contentons-nous,

[1] Nous employons dans ce travail (bien qu'on ait contesté que les Basques fussent les descendants des anciens Ibères proprement dits, et qu'on ait supposé, d'autre part, que la langue qu'ils parlent aujourd'hui pouvait ne pas leur appartenir en propre, mais avoir été empruntée par eux, soit aux anciens Ibères, soit à d'autres) les mots *Ibère* et *ibérien* pour désigner, au point de vue de la race, une race semblable à la race basque, et, au point de vue de la langue, une langue de même famille que la langue basque. (Voy. l'étude de M. Collignon sur les Basques). — *Celtibérien* signifie par conséquent aussi chez nous, aux deux points de vue signalés, celto-basque.

pour l'instant, de faire ressortir que nous avons affaire ici à une population originale et énergique. De là un langage vif, contracté, expressif. C'est à Saint-Mamet et à Luchon qu'on l'articule le plus nettement ; c'est là qu'on le parle avec le plus de force et dans le rythme le plus rapide.

Nous avons donc déterminé la place du luchonnais dans la langue d'oc et le dialecte gascon, et indiqué le caractère de ceux qui le parlent. Il nous resterait à en faire l'historique. Bornons-nous à dire que son histoire se confond, dans ses grandes lignes, avec celles du gascon. Le luchonnais s'est développé suivant les mêmes lois internes (voy. la *Phonétique* et la *Morphologie*), et, d'une façon générale, sous les mêmes influences externes (voy. surtout la *Lexicologie*). Nous aurons d'ailleurs plus d'une fois l'occasion, dans la présente étude, de mettre en lumière les transformations qu'il a éprouvées.

Venons-en donc à son examen direct. Voici l'ordre que nous allons suivre :

1° Nous étudierons d'abord les *sons* du luchonnais, et nous nous efforcerons d'indiquer les principales lois phonétiques qui les ont produits et qui les gouvernent encore.

2° Nous passerons ensuite à l'étude de son *lexique*, examinant successivement l'origine, la formation et la signification des mots qui le constituent ;

3° Nous arriverons enfin à l'examen de sa *morphologie* et de sa *syntaxe*, à l'occasion des diverses parties du discours.

Il nous restera, pour conclure, à envisager du point de vue littéraire le parler de Bagnères-de-Luchon.

PREMIÈRE PARTIE

PHONÉTIQUE

Dans l'étude des sons du luchonnais, par laquelle nous commençons, nous examinerons successivement: 1° quels ils sont; 2° quelle est leur origine, comment ils se sont formés; 3° quelles modifications ils éprouvent dans leurs rencontres actuelles.

Dès cette première partie, nous pourrons voir comment ceux qui parlent ce langage ont su le marquer à leur empreinte.

I

REVUE GÉNÉRALE DES SONS DU LUCHONNAIS

Il y a lieu de distinguer ici les voyelles d'une part, les semi-voyelles et les consonnes de l'autre.

1° Voyelles

Nous examinerons d'abord leur timbre, puis leur accentuation et leur quantité.

A) Timbre des Voyelles

1) *Voyelles pures.*— Il y a en luchonnais huit voyelles pures:

1° Fondamentale: *a* plus ou moins ouvert [1]. Ex.: *más, maká.*

[1] Cependant *a* et *à* sont assez rapprochés l'un de l'autre pour que nous puissions nous dispenser, dans tout ce qui suivra, de les distinguer.

2° Lourdes : *ȯ* (o ouvert), *o* (o fermé), et *u* (ou français). Ex. : *tȯs* ; *dyó*, *kázo* ; *sús*.

3° Légères : *è* (e ouvert), *e* (e fermé), et *i* (i français). Ex. : *mès* ; *arrés*, *serê* ; *bí* ; — auxquelles il faut ajouter : *ü* (u français), léger comme *i*, mais labial comme *u*. Ex. : *düs*.

Les voyelles *à*, *ȯ* et *è* sont un peu plus ouvertes que les voyelles françaises correspondantes ; *o* est un peu plus près de *ȯ* qu'en français, c'est-à-dire est plus ouvert que l'*o* français (c'est un son le plus souvent issu récemment de *ȯ* ou de *a*) ; *ü* est, semble-t-il, plus près de *i* qu'en français (Cf. plus loin les semi-voyelles). — Les voyelles *ö* ouvert et *ö* fermé n'existent point en luchonnais ; mais les Luchonnais les prononcent dans les noms propres français.

2) *Voyelles nasales.* — Il y a en luchonnais sept voyelles nasales :

1° Fondamentale : *aŋ*, plus ou moins ouvert. Ex. : *máŋ*, *maŋká*.

2° Lourdes : *òŋ* et *uŋ*. Ex. : *tȯŋ* ; *súŋ*.

3° Légères : *èŋ*, *eŋ* et *iŋ*. Ex. : *mêŋ* ; *arréŋ*, *teŋgí* ; *bíŋ* ; — et *üŋ*. Ex. : *üŋ*.

Les voyelles nasales correspondent, on le voit, aux voyelles pures : seul, *o* fermé ne donne point de nasale. En français n'existent que *aŋ*, *èŋ*, *òŋ* ; et *öŋ* (avec *ö* ouvert) qui manque en luchonnais comme *ö*.

Les voyelles nasales luchonnaises se distinguent des voyelles nasales françaises par une prononciation assez différente. En effet, quand on les entend prononcer, on perçoit (surtout lorsqu'au lieu d'être suivies d'une gutturale, elles sont suivies d'une voyelle) un son particulier, dû à un mouvement du palais[1] et que l'on peut appeler une *n* gutturale (son qui manque en français et que nous désignerons par le caractère *ŋ*). Ainsi, quand on prononce *üŋ ôme* « un homme », on entend

[1] C'est l'énergie du son *ŋ* qui explique sans doute les formes *téŋge* « tenir », *béŋge* « venir », *piŋgulàs* « grand comme un pin », où un *g* s'est inséré après *ŋ*.

presque *ũng ôme*[1]. — Cependant, il faut reconnaître que la prononciation des voyelles nasales luchonnaises, surtout quand elles ne sont pas suivies d'une autre voyelle, n'aurait qu'à s'affaiblir un peu pour rejoindre la prononciation française. C'est à peu près ce qui arrive dans certaines rencontres[2]; on prononce avec une *ŋ* assez douce : *ũŋ tchibáw*, *ũŋ tsalabánt; ŋ* est ici, à l'égard de *ŋ* devant une gutturale ou une voyelle, à peu près ce qu'est *k* devant *e* ou *i* à *k* devant *a*, *o* ou *u*; — mieux encore, on dit *ũm pás*, *ũn dit*, et *ũn fôrt* (ce dernier sans *n* sensible), mais dans ces trois exemples on a un *ũ* nasal prononcé comme les nasales françaises. (La véritable notation serait donc *ũ*ᵐ *pás*, *ũ*ⁿ *dit*, *ũ*ⁿ *fôrt*). Ajoutons, enfin, qu'on sent une légère nasalisation dans la voyelle qui précède *nh* finale (Ex. : *bánh* « bain »), et les groupes *nd*, *nt* ou *ns* (Ex.: *arréndo*, « rente » ; *sént*, « cent »; *méns*, « moins »); mais *n* se fait entendre.

En tout cas, l'existence de voyelles nasales dans le luchonnais le rapproche du français plus que bien d'autres parlers méridionaux[3]. Seulement, ce sont plutôt des nasales gutturales, et elles sont prononcées en ouvrant la bouche plus qu'en français.

B) Accentuation et quantité

1) *Accent d'intensité et diphtongues.*

1°) Toutes les voyelles luchonnaises peuvent être toniques

[1] En français même on a écrit autrefois «un» *ung*; mais, selon Darmesteter, simplement pour distinguer vn de vu. — La différence entre les voyelles nasales françaises et les voyelles nasales luchonnaises est indéniable, comme le montre ce fait que (sauf s'il s'agit d'un mot terminé par un suffixe existant déjà en luchonnais, comme -tion, luch.-*syúŋ*) la nasale française ne donne pas une nasale en luchonnais : Ex. : fr. moyen, luch. *muyén*; fr. chirurgien, luch. *sürjén*.

[2] Voy. ci-après, dans les rencontres des consonnes, les assimilations des nasales.

[3] En montalbanais, p. ex., *ŋ* n'existe pas entre deux voyelles, mais seulement (et affaiblie) devant des gutturales. On remarque pourtant comme une *ŋ* prépalatale à la première personne du singulier du parfait de l'indicatif des verbes. Ainsi, *kantéi* « je chantai », *betséi* « je vis », se prononcent presque *kantéŋi*, *betséŋi*. Les autres personnes ont après une gutturale. Cf. Luchaire, *Idiomes pyr.*, p. 225.

ou atones. Les voyelles ouvertes peuvent être atones (Ex. : pour *ò*, larb. *à* : *eskútò-w* « écoute-le », larb. *eskútà-w*; pour *è*, l'occasion ne se présente guère que dans des proclitiques : *k'è dit* « j'ai dit » ; le larb. dit pourtant *jámès* « jamais »).

2°) Il n'y a point en luchonnais de véritables diphtongues; chaque voyelle fournit une syllabe. Il y a seulement des combinaisons des voyelles avec les semi-voyelles *w*, *ẅ* et *y*. Seul *ẅ* ne peut se trouver devant une consonne, ni à la fin des mots, ni entre deux voyelles. Quand *w* et *y* se trouvent devant une consonne, ils appartiennent à la syllabe précédente; devant une voyelle, à la syllabe de cette voyelle. Ainsi on dit *daw|rá* « dorer » ; on disait *kaw|ſiá* « chauffer » ; mais on dit aujourd'hui *ka|wá*. De même *ay|má* « aimer », mais *be|yó* « je voyais ».

3°) L'accent d'intensité est susceptible de deux degrés : ainsi, dans les mots un peu longs, il y a souvent un accent principal et un accent secondaire. Exemple: *néwritût* « nourriture ».

Nous ne marquerons que l'accent principal (*newritût*).

Tous les mots portent l'accent principal d'intensité seulement sur la dernière ou l'avant dernière syllabe. Pourtant l'existence de l'accent mélodique fait qu'il y a des mots non seulement oxytons et paroxytons, mais encore perispomènes, et même propérispomènes. (Voy. ci-après *bás* prononcé *báas*, *ſiês*, *ſiès*, et *ſiáse*, *ſiáase*). Il y a là comme une transition vers l'espagnol, qui connaît les proparoxytons ou esdrujulos.

L'accent d'intensité est assez fort en luchonnais pour qu'il fût possible, si l'on voulait, d'y faire des vers fondés sur cet accent, comme en espagnol parfois, en anglais et en allemand. Par là, le luchonnais se distingue du français, et des patois de la Plaine, assez plats, si l'on peut dire, à cet égard, et se rapproche au contraire de l'espagnol.

2) *Quantité des voyelles.*

Les différences de quantité des voyelles latines, on le sait, se sont transformées, dès le latin populaire, en différences de timbre (ainsi ĕ a donné *è*, ē a donné *e*, etc.). Les différences de quantité des voyelles romanes ont donc une autre

origine : avant tout, mais non uniquement [1], la présence ou l'absence de l'accent d'intensité. La quantité des voyelles est bien plus apparente en luchonnais qu'en français et même que dans les parlers de la Plaine. Les voyelles qui portent l'accent d'intensité sont longues en général, les voyelles atones en général brèves [2]. Les voyelles ouvertes sont toujours longues, quand elles sont accentuées. Signalons enfin l'existence, en luchonnais, de l'*e* fermé long (inconnu au français, selon Darmesteter [3], mais connu à l'espagnol) Ex.: *Dyéw* « Dieu ».

3) *Accent mélodique.*

L'accent d'intensité ayant remplacé l'accent de hauteur ou accent mélodique, celui-ci, comme en français, flotte sur la phrase, se pose sur les mots expressifs, interrogatifs, exclamatifs, etc., et toujours (comme en latin, et malgré sa mobilité) sur une voyelle accentuée [4]. Il faut remarquer pourtant qu'en luchonnais la voix peut monter et redescendre sur une même voyelle longue, principalement dans les mots qui terminent les phrases. Soit l'adverbe *já* « oui, certes, déjà » terminant une réponse. Ex.: *ja·y báw, já* « j'y vais, certes ». Il se prononce avec *a* long, porte l'accent d'intensité et l'accent mélodique, ce dernier très semblable à ce que devait être l'accent mélodique circonflexe du grec et du latin anciens [5] : on dit presque *jáa*[6], la voix s'élevant sur le premier *a*, s'abaissant sur le second, de

[1] Voyez plus loin la diphtongaison des voyelles libres.

[2] Mais si l'on crie par exemple à quelqu'un : *'pártò-t!* « écarte-toi ! », *ò* est long, bien qu'atone. Dans *káp* « tête », *a* est long ; mais dans *kap* (négation), il est ordinairement atone et bref.

[3] Cependant dans « aimé-je », il semble bien que é est long.

[4] Si l'on crie : *'pártó-t!* *ò* peut être assez allongé, dans cette exclamation pour porter lui aussi l'accent d'intensité. L'exception confirme donc la règle.

[5] Si l'accent circonflexe mélodique ancien peut ainsi se retrouver dans le luchonnais, cela tient évidemment à la netteté avec laquelle les voyelles toniques et longues se distinguent dans ce parler des voyelles atones et brèves.

[6] De là l'orthographe française « Ôo » pour le village d'*O*. Cf. sans doute les noms béarnais Puyôo, Morlaas, etc.

manière à mettre entre les deux tons l'intervalle d'une tierce environ [1]. C'est de même qu'on prononcera, en employant parfois à moduler la voyelle plus d'une seconde, *síi* pour *sí* « si, oui » ; *de sées* pour *de sés* « le soir » ; *prawbòòt!* pour *prawbòt!* « pauvret ! » ; et, bien qu'un peu moins, *báas, ñêè, ñáase* dans *ta-um bás?* « où vas-tu ? », *ke bulett ñê?* « que voulez-vous faire ? » et *ke bulék ke ñáse?* « que voulez-vous qu'il fasse ? ». — Le parler luchonnais est par suite un peu chantant. Remarquons cependant que le langage de Saint-Mamet et de Luchon traîne moins sur les voyelles accentuées que celui des villages voisins.

Cet accent mélodique n'a pu être hérité du latin classique par le luchonnais, car le latin populaire avait déjà transformé l'accent mélodique du latin classique en accent d'intensité avant même son introduction dans les Gaules ; il a donc été refait par le luchonnais, ou mieux par le gascon en général. A quelle époque ? Ne serait-ce pas dès l'adoption du latin par les anciens Gascons, qui auraient chanté le latin populaire sur le modèle de leur langue propre ? En tout cas presque toutes les influences linguistiques voisines tendent à combattre cet accent chantant du gascon. Seuls, les Basques ont dans leur langue de semblables mélopées.

En résumé, pour les voyelles luchonnaises :

Pas de sons assourdis, ni de sons voilés, mais des sons francs, larges, ouverts ; pas d'hésitation pour l'accent d'intensité, pas de diphtongues proprement dites, mais des coups nettement frappés ; enfin, une quantité variée, et des différences d'intonation, analogues à ce que devait être l'accent mélodique des anciennes langues indo-européennes, et sans doute aussi ibériennes.

2° Consonnes

Nous examinerons d'abord leur articulation, puis leur groupement.

[1] Quelquefois cependant la voix monte au lieu de descendre : ainsi, si *de sés* se trouve au milieu d'une phrase, bien qu'entre deux virgules ; mais remarquons que dans cette modulation nouvelle de *de sées* le premier *e* conserve l'accent d'intensité.

A) Articulation des Consonnes

Il y a en luchonnais vingt-trois consonnes, dont voici le tableau :

1° Semi-voyelles *y*, *w*, et *ẅ*; sourdes (après une consonne), ou sonores.

2° Gutturales	1° sourde *k*;	2° sonore *g*;	
		3° sonore nasale *y*.	
3° Chuintantes	1° sourde *ch*;	2° sonore *j*.....	
4° Liquides		1° sonore *l*;	2° sonore mouillée *lh*.
5° Vibrantes	1° forte *r*;	2° douce *r*.	
6° Dentales	1° sourde *t*;	2° sonore *d*;	
		3° sonore nasale *n*;	
		4° son. nas. mouill.	[*nh*.
7° Sifflantes	1° sourde *s*;	2° sonore *z*.	
8° Labio-dentale	sourde *f*.....		
9° Labiales	1° sourde *p*;	2° sonore *b*;	
		3° sonore nasale *m*.	

Les consonnes qu'embrasse cette accolade sont toutes plus ou moins dentales.

10° Soufflante *ĥ*.

Passons à un examen plus spécial :

1) *Semi-voyelles.*

La semi-voyelle *ẅ* est, par son timbre, plus loin de *w* et plus près de *y* qu'en français. — Les semi-voyelles *y* et *w* ont, la première, un caractère palatal, la seconde (comme *ẅ* aussi) un caractère labial marqué. Elles sont donc assez consonnes pour ne former, avec les voyelles, que des diphtongues impropres, comme nous l'avons vu.

2) *Muettes.*

B, *g*, *d* ont un son plus doux qu'en français quand ils se trouvent entre deux voyelles ou au début d'un mot précédé d'un autre terminé par une voyelle ; ce sont même plutôt des « moyennes » comme *β*, *γ*, *δ* dans le grec ancien, ou mieux des affriquées, presque des spirantes, comme le d (D barré

des inscr.) et probablement le g et le b du celtique, car l'occlusion y est tout à fait douce et faible, et suivie d'un léger souffle. J. Sacaze a noté par *gh* et *dh* ces sons plus doux de *g* et de *d* (Ex.: *maghe*, *cadha*) ; il faudrait alors noter *bh*, le son correspondant de *b* : son assez proche, non pas de v français (qui est labio-dental comme f française), mais de *v* proprement dit ou bilabial, mais plus doux pourtant. De ces sons doux, le plus manifeste est celui de *d* ; on le produit en plaçant la pointe de la langue contre les incisives supérieures, un peu plus bas qu'en français : d'où une affinité assez grande avec *z* luchonnais, et des tranformations possibles dans les deux sens, de *dh* en *z* et de *z* en *dh*. Le Larboust a pour *dh* une prédilection plus grande que la vallée de Luchon.

Au début des mots, les sons *b*, *g*, *d*, quand ils ne sont pas précédés d'une voyelle, sont à peu près semblables, quoique plus doux, aux sons français correspondants, c'est-à-dire sont occlusifs. *B*, *g*. *d* ne sont jamais finaux.

Quand *b*, *g*, *d*, et de même *p*, *k*, *t* ont contraint à l'assimilation (voir plus loin) la consonne précédente, de façon à produire les groupes *bb*, *gg*, *dd*, *pp*, *kk*, *tt*, la première de ces muettes est implosive, la seconde explosive. Ex.: *ep pâs* « le pas », *kaddêt* « cadet », etc.

Les sourdes *p*, *k*, *t*, surtout à la fin des mots, sont prononcées avec force et suivies d'une expiration assez sensible. Ex. : *ed dít* « le doigt » : prononcez à peu près *ed dítʰ* ; *ep pík* « le pic » : prononcez à peu près *ep píkʰ*. C'est là ce qui explique l'orthographe, en français, des noms propres « Barthe » (luch. *Bárto*), « Cathervielle » (luch. (*Katerbyêlo*), « Néthou » (luch. '*Nétu*), etc.[1].

Comme en français, et d'une façon plus sensible, les sons *k* et *g* se prononcent d'une manière prépalatale très marquée devant *e*, *i*, *y*, et aussi devant *ẅ* et *ü* ; ce qui les rapproche des dentales[2] et des chuintantes. En revanche, devant *a*, ils se prononcent à peu près comme devant *o* et *u*, ou comme quand ils sont isolés : ce qui n'est point étonnant, *a* se pro-

[1] Et sans doute aussi des mots béarnais Préchacq, Orthez, etc.

[2] C'est ce qui explique qu'on ait pu avoir, en larb. *déntya* « jusqu'à », luch. *dıŋkyo* ; et à Saint-Béat *tyó!* « vraiment ! » luch. *kyó*.

nonçant en luchonnais en ouvrant la bouche plus qu'en français [1].

3) *Nasales.*

Les sons *m* et *n* sont respectivement très proches des sons *b* et *d*; ce qui explique, comme nous le verrons, la suppression fréquente de *b* après *m*, de *d* après *n*; ce qui explique aussi que dans l'intérieur de certains mots *d* ait remplacé *n* [2] (Ex.: *madát* « contenu de la main », s. d. pour **manát*); et qu'on ait pu prendre *b* initial pour *m* (Ex.: *Malibyêrno* par erreur pour *Balibyêrno* « Valibierne »). Nous avons déjà dit que le son *ŋ*, particulier au luchonnais, est une gutturale sonore nasale. Le caractère guttural est marqué surtout entre deux voyelles. Il explique que *ŋ* ait parfois appelé *g*. (Ex.: *piŋgulás* de *piŋ*: voy. ci-dessus). Le son *ŋ* ne se redouble pas, en fait, bien que son redoublement ne soit pas phonétiquement impossible. — Quand *m*, *n* ou *ŋ* sont placées devant une muette, elles ont un caractère implosif.

4) *Liquides et mouillées.*

Le son *l* est articulé d'une façon plus dentale qu'en français, ce qui explique en partie des formes comme *dentílhes* « lentilles » de lenticulas; *dichá*, pour *lichá* « laisser » de laxare; ce qui explique aussi sans doute le passage du groupe ll latin, devenu final, à *lh*, puis à *t* mouillé et enfin à *tch* (Voy. plus loin). *L* peut se redoubler; dans le groupe *ll*, la première *l* est implosive, la seconde explosive, mais cela est moins visible que pour *b*, *d*, *g*, *p*, *k*, *t*, et même *m* ou *n* redoublés.

Les sons *lh* et *nh* sont très nets [3], tandis qu'en français *lh* tend à disparaître et qu'en provençal il a disparu, se réduisant, dans ces deux langues à *y* [4]. Ils peuvent commencer ou finir un mot, se redoubler (Ex.: *elhlhewá* « enlever »), même être suivis de *y* (Ex.: *ke mus planhyám* « que nous nous plai-

[1] Ce qui explique aussi l'histoire du c latins devant a, en luchonnais.

[2] Voy. ci-après, dans 6), *pensá* prononcé presque *pentsa*, et *minjá mindjá*, ce qui tient à la fois à *n* et aux sifflantes et chuintantes.

[3] Cf l'espagnol. Ces sons mouillés existent aussi dans le basque et dans les langues celtiques modernes (l et n mouillées en breton, ll initial en gallois).

[4] Cette réduction est tout à fait exceptionnelle en luchonnais. Pour-

gnions »). Parfois ils tendent à se confondre (Ex.: *sélh* « sceau « pour *sénh*, de signu ; *estrálh* ou *estránh* « étrange » de extraneu ; *sawanhúy* à côté de *sawalhúy* ou *sugalhúy* « œuf de mouche »).

En luchonnais, *m* mouillée n'existe pas ; cependant, on est tout près de l'avoir dans des formes comme *semyí* « je sème », *amyí* « j'amène » (cf. montalb. *kuntŭmyi* « je continue »); mais on dit plutôt *semí*, *amí*.

5) *Vibrantes.*

Les vibrantes *r* et *r* sont toutes deux dentales, comme dans le pays d'oc occidentaux.

Pour prononcer *r*, la langue frotte légèrement de sa pointe, d'arrière en avant, contre le palais antérieur, juste derrière les gencives des incisives ; pour prononcer *r*, elle se place à peu près au même point, et vibre sans se déplacer, produisant plusieurs vibrations, tandis que *r* n'en suppose qu'une.

Lorsque, dans un groupe où *r* est la seconde consonne, *r* s'affaiblit en *r*, une voyelle vient se placer devant elle [1]. C'est ainsi que *griôt* « espèce de cerise », donne *geryôt* ; * *arbrilhôt* « arbrisseau », *arberilhôt* ; *arrebugrit* « rabougri », *arrebugerít* ; **kabrê* (anc. forme pour *krabê* « chevrier »), *Kabarê* (nom de famille); *Kabryéwles* ou *Krabyéwles* (nom de lieu), *Karabyéwles* ; *fabríko* « fabrique ou fonderie », *fabaríko* ; **libráyre* « libraire », *liberáyre*, etc. En général cette prononciation est vicieuse ; cependant on dit couramment *arberilhôt*, *liberáyre*, peut-être sous l'influence des mots *árbe* « arbre », et *líbe* « livre ». — Un étranger confond facilement *r* et *l* ; *r* ne peut être redoublée, ou du moins ne se redouble pas.

Lorsque *r* se redouble, la première *r* est implosive, si l'on peut dire, la seconde explosive ; *r* se redouble toujours, comme nous verrons, au début des mots (alors elle est précédée d'un *a*) ou entre deux voyelles. Isolée, elle ne peut se trouver qu'après *k*, *g*, *t*, *d*, *p*, *b*, et quelquefois *n* (Ex. : *enrasiná* « en-

tant *lh* est passé à *y* dans *suléy* « soleil » pour * *sulélh* ; et dans le mot larboustois *pyá* « pleine », pour **plhá*, de * *plyá*, luch. *plyó*.

[1] En d'autres termes, *r* ne peut être la seconde consonne d'un groupe. Voy. ci-après B) 2), et plus loin, dans II, 2, l'influence de certaines consonnes sur les voyelles et les groupes combinés initiaux.

raciner ») ; mais elle peut précéder toutes les consonnes, sauf *y* et *ñ;* elle est un peu plus douce devant *g, j, l, lh, d, n, nh, z, b, m,* et quand elle est finale.

6) *Sifflantes et chuintantes.*

Le son *z* permute assez souvent avec le *d* doux ; pour le prononcer, la langue descend vers les incisives plus qu'en français, ce qui le rapproche un peu de la zeta ou du cé espagnols.

Le son *s* est prononcé avec force et se rapproche un peu du *ch*, qui l'a même parfois remplacé (Ex.: *may-chí* « mais oui »; *medechíy* « médecin »; *adichát* pour *aDyéw syát*, « adieu » ; voy. plus loin). Il y a ici des nuances ; par exemple *s* est plus douce dans *Benásk* « Vénasque », *eskáy* « échoir », *arribáts* « arrivés » que dans *et sánt* « le saint » ou *sént* « cent ». Devant *g, l, d, n, b, m*, c'est *z* que l'on a, et non *s* (Ex. : *ezgarát, ezlarrát, ezdentegát, eznusyént, ezbait, ezmurdachát*). Le caractère dental des sons *s* et *z* est très sensible après *n* (Ex. : *pensá*, « penser » ; prononcez presque *pentsá*) et dans les assimilations comme nous le verrons.

Les sons *j* et *ch* sont plus mouillés qu'en français ; certains même prononcent *j* presque *y* et *ch* presque comme le *ch* doux allemand. Cette prononciation rappelle le béarnais. Ce n'est pas à Luchon la bonne prononciation, mais elle ne fait qu'exagérer le caractère que nous indiquons. Ce caractère mouillé tient d'ailleurs à ce que la langue, pour prononcer les sons *j* et *ch*, se rapproche plus des incisives en luchonnais qu'en français ; rapprochement qui se produit d'une manière générale, comme on a pu le voir par les remarques précédentes, pour toutes les consonnes dentales ou apparentées aux dentales (liquides, vibrantes, sifflantes et chuintantes). Le caractère dental du *j* et du *ch* est très visible, quand ils commencent une phrase ; il se manifeste encore nettement après *n* (Ex. : *minjá* « manger » ; prononcez presque *mindjá*) et dans les assimilations, comme nous le verrons. L'existence des sons *j* et *ch* en luchonnais rapproche le luchonnais du français plus que d'autres patois d'oc, qui disent, au lieu de *j*, *dz*, et au lieu de *ch, ts*.

Les sons *z, s, j, ch* peuvent être redoublés (Ex. : *duz zefír*

« doux zéphir », *essexejá* « vanner » ; *dejjũnhe* « détacher du joug », *echchũt* « sec »).

7) *Les sons f et ĥ.*

Le son latin f a dû être prononcé par les Gascons comme *f* bilabiale, et non labio-dentale ainsi qu'en français; de là son passage régulier ultérieur à *ĥ*. Actuellement, *f*, rapportée par les mots savants ou étrangers, se prononce à peu près comme en français. Cependant, les dents n'appuient guère sur la lèvre inférieure ; il est même des endroits voisins de Luchon où l'on prononce *f* presque *ĥ* : par exemple *Frunsák* « Fronsac » est prononcé à Fronsac presque *Hrunsák*. Le son *f* peut se redoubler. — Le son v labio-dental manque en luchonnais. Cependant ceux qui disent, pour « Janvier », *Janvyê*, prononcent là le *v* à peu près à la française. (Voy. ci-dessus pour le *b* doux).

Le son latin f a donné en général *ĥ* en luchonnais : il n'y a qu'un pas, en effet, de *f* bilabiale prononcée sans mettre bien en contact les lèvres, à *ĥ* palatale (non gutturale). En luchonnais, *ĥ* est aujourd'hui un souffle, très sensible dans certains mots (exclamations par exemple), mais faible en général, et n'empêchant guère les élisions ; elle tend à disparaître presque partout, ce n'est pas douteux. Sa présence est signalée souvent par le maintien devant elle des sons *s* et *ch*, ou le redoublement, si elle tombe, de la consonne précédente. Ex. : *deshexedá* ou *desseredá* « refroidir » ; *etch ĥáy* « le hêtre », etc. ; ce qui montre qu'autrefois elle était prononcée avec force.

B) GROUPEMENT DES CONSONNES

1) *Initiales et finales* [1].

Ne peuvent être initiales les consonnes *ŋ*, *ɾ*, ni *r*. Les mots qui auraient commencé par une *r* commencent tous par *arr-* [2],

[1] Pour les *syllabes* (et non plus seulement les mots) *ɾ* et *r* peuvent être initiales ; *g, j, d, z* et *b* peuvent être finales. Ainsi *ŋ* est seule à ne pouvoir absolument être initiale, *ẅ*, *ĥ* et *ɾ* à ne pouvoir absolument être finales.

[2] Ce caractère rapproche le luchonnais et le gascon en général (Voy. Luchaire, *De Lingua Aquitanica*) du basque, qui dit par exemple, d'après

sauf quand ils sont précédés d'un mot terminé par une voyelle ; même dans ce cas, *r* se redouble (Voy. ci-après). Remarquons que *lh* et *nh* peuvent être initiales ; que *z*, *w* et *ẅ* le sont rarement ; enfin que *ch* n'est initial que dans des mots étrangers (Ex. : *chibáw*, *chapêw*, etc. ; mais *tch* peut l'être).

Ne peuvent être finales, ni la semi-voyelle *ẅ*, ni *ĥ*, ni les sonores et douces *g*, *j*, *ɾ*, *d*, *z* et *b* ; sauf s'il y a des élisions, et, pour *g*, *j*, *d*, *z* et *b*, si l'assimilation les exige (Voy. plus loin) : mais alors elles ne sont vraiment pas finales. La finale *l*, après avoir disparu, s'est rétablie par la dérivation impropre et l'importation de mots étrangers ; *lh* et *nh* peuvent être finales.

2) *Groupes de consonnes.*

1°) Il y a en luchonnais des groupes disjoints homogènes, issus du redoublement d'une même consonne. Toutes les consonnes peuvent se redoubler, à l'exception de *ẅ*, *y*, *ɾ* et *ĥ*. Quand il y a redoublement, la première consonne est implosive, la seconde explosive, en entendant par là, pour celles qui ne sont pas des muettes, qu'il y a d'abord préparation de la cavité buccale, puis, pour ainsi dire, déclenchement [1]. Le luchonnais semble avoir une prédilection marquée pour le redoublement des consonnes, à peine sensible en français.

2°) Il y a encore en luchonnais des groupes disjoints hétérogènes. Dans ces groupes, 1° *ẅ* n'entre point ; — 2° *j*, *ch*, *ĥ* et *ɾ* ne peuvent précéder ; — 3° *y* ne peut suivre ; — 4° *w* et *y* peuvent être suivis de toutes les autres consonnes, sauf *r* ; et *r* des mêmes, sauf *ɾ* et *ĥ* ; — 5° *l* des mêmes que *r*, sauf *lh* et *nh* ; mais les groupes avec *l* en tête sont rares et étrangers ; — 6° *z* peut précéder *b*, *g*, *d*, *l*, *m*, *n*, *lh* et *nh*, et suivre les mêmes sauf *lh* et *nh* ; et *s* précéder *p*, *k*, *t*, même *f*, et suivre

Vinson, « *arrazoin* » pour « raison », « *Errroma* » pour « Rome », « *hirrisku* » pour « risque », etc.

[1] Parfois l'assimilation n'est pas complète et ne fournit pas un véritable redoublement. Par exemple dans *ün dít* « un doigt » le *t* est explosif ; dans *ün dík kupát* « un doigt coupé » on a à peu près le groupe *k k*, mais le premier *k*, issu de *t* assimilé, n'est pas absolument un *k* implosif, car pour le prononcer la langue reste placée un peu comme pour le *t* implosif (Voy. ci-après les Assimilations).

les mêmes, sauf *f*; – 7° *j* ne peut suivre, comme muettes, que *d* et *n*, et *ch* que *t* et *n*; et même les groupes où *j*, *ch*, *z* et *s* occupent la seconde place après une muette non nasale sont plutôt combinés; — 8° enfin, *m* peut être suivie de *p*, de *b* et de *f*; *g* de *k* et de *g*, et même de *tch* et de *ts* dans les assimilations; *n*, de *t*, *d*, *ch*, *j*, *f* et même de *r*.

3°) Enfin, il existe en luchonnais des groupes proprement dits, c'est-à-dire appartenant à une même syllabe ou combinés; on peut y distinguer ceux qui sont initiaux ou médiaux et ceux qui sont finaux.

Les groupes finaux sont ceux qui se rapprochent le plus des groupes disjoints: 1° Les douces *b*, *g*, *j*, *lh*, *d*, *nh*, *z*, *ñ*, *r* et *ẅ* n'y entrent point; — 2° *w* et *y* ne peuvent y être que premières consonnes; — 3° Les fortes *p*, *t*, *k*, *f*, *ch*, *s*, et de plus *l*, *m* et *n* sont seules à pouvoir y être secondes consonnes; — 4° Comme premières consonnes : *r* peut y faire groupe avec toutes les fortes, sauf *ch*; *l* avec les mêmes; *s* avec *p*, *t* et *k* seulement; *m* avec *p* et *s*, *n* avec *t* et *s*; *y* avec *k*; — 5° *s* peut y suivre *f*, *p*, *t*, *k*, *r*, *l*, *m*, *n*; et *r* précéder *m* et *n*.

Les groupes combinés initiaux ou médiaux sont les plus caractérisés: 1° *w*, *ẅ*, *y*, *l* et *r* peuvent seuls y être secondes consonnes; pourtant *ch* et *s*, peuvent l'être après *t*, et *j* et *z* après *d*; — 2° *ch*, *j*, *lh*, *nh* et *r* ne peuvent y être premières consonnes qu'avec *w* ou *y*; — 3° avec *l*, on n'a comme premières consonnes que *b*, *p*, *g*, *k*, *f*; avec *r*, que *b*, *p*, *d*, *t*, *g*, *k*, *f*.

4°) Comme on le voit aisément, les semi-voyelles ont besoin d'être soutenues; les mouillées, les chuintantes et les nasales font groupe moins aisément que les muettes et la vibrante *r*, les douces moins aisément que les fortes; enfin, en général, les sourdes appellent les sourdes et les sonores les sonores : on dit *tch*, *dj*, *ts*, *dz*, mais non *dch*, ni *tj*, ni *ds*, ni *tz*, etc. Voy. plus loin les assimilations.

5°) Certains groupes méritent une attention spéciale.

Les groupes *bl* et *gl*, précédés d'une voyelle, se renforcent en *ggl* et *bbl*. Ex.: *ágglo* « aigle », *sábble* « sable ». — Les groupes *tch*, *rr*, *ts*, fréquents, manquent en français. — Le luchonnais aime peu les groupes *ps*, et *ks*, *gz*. Dans plusieurs cas, ils

sont passés à *ts* [1]. Ex. : pour *ps* : *klũtsis* « éclipse » ; *dũs kôts* « deux fois » ; pour *ks* : *a patáts* « en quantité ». Là où ils se conservent, ils se prononcent à peu près *pts*, *kts*, *gdz*. Ex. : *dũs kápts* « deux têtes », *dũs sákts* « deux sacs », *aptsént* « absent », *aktsyúŋ* « action », *egdzémple* « exemple ». Cette prononciation est moins caractérisée à la fin des mots ; aussi écrirons-nous *káps, sáks*. Au milieu des mots, le *t* ou le *d* sont sensibles, mais ne sont pas explosifs, ne servent qu'à soutenir *s* ou *z* ; le *p*, le *k* ou le *g*, implosifs, échappent davantage, parce qu'ils sont à peine indiqués et à peu près assimilés au *t* ou au *d* ; mais nous croyons devoir noter le mouvement labial ou guttural qui se produit, et écrire, non *atsént*, *atsyúŋ* ou *edzémple*, mais plutôt *aptsént*, *aktsyúŋ* et *egdzémple* [2].

En résumé, pour les consonnes luchonnaises :

La revue rapide que nous venons d'en faire nous montre qu'elles correspondent en gros aux consonnes françaises et espagnoles ;

Mais 1° le son *ŋ* manque en français et en espagnol.

2° Les sons qui correspondent sont différents ; les chuintantes sont mouillées ; un grand nombre de consonnes ont un caractère dental prononcé.

3° Point de rudes gutturales comme la jota espagnole.

4° Point de sons formés, comme le v français ou la z espagnole, en appuyant les dents sur les lèvres ou la langue : sauf *f*, prononcée, d'ailleurs, d'une manière assez ouverte.

5° Le luchonnais a une prédilection pour les redoublements, et forme des groupes originaux.

6° Enfin, le nombre et la diversité des dentales, qui sont de toutes les consonnes celles dont la prononciation comporte le plus de netteté, assure une articulation nette et variée ; et,

[1] Il suffit, pour que *ks* donne *ts*, que *k* soit le *k* devant *e* et *i* : c'est déjà presque une dentale ; et, pour que *ps* donne *ts*, que la langue, quand on dit *ps*, touche le palais derrière les incisives avant le contact des lèvres.

[2] Ainsi, *ks* ou *x* n'existe pas purement en luchonnais ; et cependant *ks* ne s'y réduit ni complètement, ni uniformément à *ts*. (Voy. ci-après, dans la II° division, le traitement de x latine).

malgré l'existence de sons doux (*b*, *g*, *d*, *bh*, *gh*, *dh*, *z*, *j*, *r*, *l*) et de nombreuses mouillées, le pas appartient aux consonnes fortes, détonantes, qui égalent presque les autres en fréquence, comme nous le verrons à la fin de cette première partie.

Écriture et orthographe.

Il suit, de tout ce qui précède, qu'il y a en luchonnais huit voyelles (si l'on ne distingue point entre *a* et *à*, et si l'on ne compte point les voyelles nasales au nombre de sept), trois semi-voyelles, et vingt consonnes (si l'on ne distingue point les implosives des explosives, ni *b*, *d*, *g* de *bh*, *dh*, *gh*), soit en tout trente et un sons distincts. Il serait donc possible d'écrire tous ces sons à l'aide d'un alphabet de trente et un signes, de manière à éviter changements de valeur et doubles emplois des signes, à n'avoir qu'un son pour chaque signe et qu'un signe pour chaque son, et à exprimer le langage, chose vivante et fuyante, aussi exactement que possible, sans trop multiplier les caractères. Celui auquel nous nous étions d'abord arrêté présentait, en outre, l'avantage de s'écarter peu de l'usage, de fournir des caractères continus, non surchargés d'accents ou de signes diacritiques, d'accord entre eux au point de vue du parallélisme phonétique, et satisfaisants par leur apparence esthétique.

Mais les difficultés que présente la fonte et l'emploi de caractères nouveaux et quelques autres considérations font que nous nous servirons ici d'un alphabet un peu différent, et cependant simple et clair. Le voici, tel que ce qui précède l'a déjà fait connaître :

a b ch d è e f g h i j k l lh m n nh ŋ ò o p r s t u w ü ẅ y z.

Il ne s'écarte de l'idéal que par l'emploi du tréma pour distinguer *ü* et *ẅ* de *u* et de *w*, de *h* pour donner *ch*, *lh* et *nh*, et de l'accent grave pour distinguer *è* de *e*, *ò* de *o* ; *e* et *o* sans accent grave sont fermés.

Nous marquerons l'accent d'intensité principal par l'accent

aigu. Cela ne présentera aucune difficulté pour *e*, *o*, *i*, *u*, *ü* [1], ni pour *a* (où nous ne distinguerons pas entre *a* et *à*). Pour *è* et *ò*, quand ils seront frappés de l'accent d'intensité, ils porteront l'accent circonflexe, combinaison de l'accent grave, signe de leur timbre, et de l'accent aigu, signe de l'accent tonique. (Ex. de tout cela : *awé*, *beskó*, *lejí*, *Garúno*, *lũde*, *kádo* ; *perê*, *lôdo*, *lêchò-w*, *pôrtò-w*.) Nous marquerons toujours l'accent tonique.

Les groupes *ch*, *lh* et *nh*, traditionnels en gascon, sont assez lisibles et ne se rencontrent d'ailleurs point avec *ñ*, que nous a fourni aisément *y* retourné ; *g* et *s* sont toujours durs.

L'existence de règles d'écriture simples, claires et uniformes, contribuerait beaucoup à la prospérité littéraire de nos parlers méridionaux, que bien des gens hésitent à écrire à cause des difficultés orthographiques qu'ils rencontrent. Mais là il faut tenir compte de la tradition, de l'usage du pays et même de l'orthographe des langues voisines et apparentées. — Ici, notre but est avant tout scientifique ; les signes que nous avons adoptés nous empêcheront de prendre pour des transformations de sons les changements de notation que nécessiterait un autre alphabet (p. ex., *c* devenant *qu* devant *e*, etc.) ; ils nous éviteront, plus tard, des complications dans l'étude de la morphologie ; ils vont nous permettre immédiatement d'exposer avec clarté les principales lois phonétiques qui ont produit les sons du parler luchonnais.

II

ORIGINE DES SONS DU LUCHONNAIS

1. Origine générale des sons luchonnais

Ce n'est évidemment que par abstraction que l'on séparerait, dans l'étude de la phonétique luchonnaise, ce qu'elle a de proprement luchonnais de ce qu'elle a de gascon. Qu'il

[1] Nous avons dû toutefois, pour noter *ü* tonique, employer le signe *ũ*.

s'agisse de l'origine générale des sons qui constituent le parler luchonnais, ou des lois spéciales qui les ont produits, l'objet à étudier est gascon et luchonnais à la fois. Aussi ne pourrons-nous nous dispenser d'examiner certains points généraux; mais nous le ferons du point de vue luchonnais.

1° Le fonds du langage luchonnais est latin ; mais dans les pays montagneux l'influence latine s'est moins aisément exercée que dans les plaines. Sans doute, les Romains s'étaient solidement établis dans la région centrale des Pyrénées. On leur attribue le desséchement de la vallée de Luchon, la découverte de la vertu curative des eaux, etc. Il est certain en tout cas que des thermes importants s'élevèrent aux lieux mêmes où sont établis les thermes actuels; et les nombreuses inscriptions latines qu'on a retrouvées dans le pays (Voy. J. Sacaze, *Epigraphie de Bagnères-de-Luchon*; Desjardins, *Géographie de la Gaule romaine*, etc.) montrent qu'ils furent fort fréquentés. Mais, de même que les Arvernes parlèrent le celtique jusqu'au IV° siècle de notre ère, et que les Basques, aux sources de l'Ébre, purent conserver leur vieux langage, de même les Pyrénées centrales, bien que plus accessibles que l'Auvergne ou que les Monts Cantabres, durent protéger relativement les anciens parlers. Ainsi, sur les inscriptions latines de Luchon, les noms barbares sont fréquents [1], ce qui porte à croire que la population (celtibérienne, comme nous l'avons dit, mais plus celtique qu'ibérienne) n'avait guère changé malgré l'occupation romaine, et qu'à côté du latin adopté d'abord par les hautes classes, le langage primitif devait persister encore.

Plus tard, l'invasion germanique apporta des éléments nouveaux. La puissance des Wisigots fut de bonne heure brisée par celle des Francs. Ceux-ci dominèrent et ravagèrent le pays : on n'a qu'à se rappeler l'aventure de Gondowald à Lyon de Comminges (aujourd'hui Saint-Bertrand). Néanmoins les Gots ont eu peut-être plus d'importance chez nous. Bien

[1] D'ailleurs, quand même tous les noms seraient devenus latins, cela ne prouverait pas une latinisation complète. C'est ainsi qu'aujourd'hui, à Luchon, les prénoms sont pris en grand nombre au français, alors pourtant que le luchonnais reste la langue courante.

d'alors, et que c'est de ce dernier qu'est issu, sous l'influence combinée des tendances physiologiques et de la transmission traditionnelle, l' « accent » luchonnais actuel.

2. Principales lois phonétiques du luchonnais

Les sons latins, adoptés par les Onésiens de la manière que nous venons de dire, sont allés se modifiant avec le temps, amenant ainsi des changements parfois profonds dans la physionomie des mots. Le même fait s'étant produit partout, les parlers romans, si peu divergents qu'on les suppose d'abord, par suite de la différence des « accents » primitifs, sont allés s'écartant de plus en plus les uns des autres, s'individualisant de plus en plus (abstraction faite de leurs influences mutuelles), prenant de plus en plus l'empreinte de ceux qui les parlaient, devenant ainsi toujours plus originaux, dans la mesure où savaient et pouvaient le rester ceux qui se les transmettaient.

Et cependant, dans cette évolution même, les parentés ethnographiques ont dû se traduire. Certes, si l'on prend les transformations phonétiques une à une, on pourra retrouver telle ou telle, qui s'est produite en luchonnais, dans les langues les plus éloignées parlées par les peuples les plus étrangers, et le rapprochement sera à peu près sans valeur (sauf dans la mesure où il révèlerait une loi phonétique très générale ou universelle). Mais, en réalité, les tendances phonétiques n'existent point chacune à part ; elles forment des groupes ou systèmes vivants qui dépendent de la conformation physique du peuple considéré, de son tempérament, de sa race en un mot, en entendant par là, avant tout, la constitution héritée des ancêtres. Le climat, les habitudes, le genre de vie, peuvent, sans doute, quand ils sont semblables, favoriser le maintien des ressemblances ethnographiques primitives et atténuer les différences de même nature ; quand ils sont différents, amener des résultats contraires ; mais pourtant sans pouvoir effacer complètement ce qui tient au sang et à l'origine. Le fait que l' « accent » s'apprend, et que les organes vocaux se modèlent, dans la jeunesse, par imagination et imitation instinctives, sur l' « accent » du pays où l'on vit,

donne, sans doute, une espèce de parenté relative, au point de vue de la voix et de l'articulation, à ceux qui parlent, aux mêmes lieux, la même langue familiale; mais cet «accent» se maintiendra mieux chez ceux qui y sont aptes de naissance. La question, comme on le voit, est délicate, mais l'influence de la race ne nous paraît point négligeable.[1]

Si donc on connaît déjà, par l'anthropologie et aussi par l'histoire, la parenté de deux peuples, il est plus que probable que l'évolution de leurs langages révèlera des tendances phonétiques semblables. Inversement, des tendances phonétiques semblables, dans deux langues différentes, permettraient de supposer, en l'absence de renseignements historiques et avant toute mesure anthropométrique, la parenté des peuples qui les parlent.[2]

Il faudrait sans doute ici beaucoup de prudence; car, d'abord, il y a des lois phonétiques trop générales et même universelles, humaines, dont la possession commune ne prouverait rien; de plus, quand un peuple adopte, ce qui s'est produit souvent, une langue étrangère, la nature des sons qui constituent celle-ci peut rendre inutiles certaines tendances

[1] Dans la vie d'une race, il y a des familles qui s'éteignent; ceux qui vivent actuellement ne se rattachent donc pas directement à tous ceux qui les ont précédés. Mais la langue et l'«accent» les y rattachent d'une manière plus large et plus uniforme que le sang. L'accent n'est pas refait par les nouvelles générations, mais hérité; c'est un peu de la nation passée qui survit dans la nation présente. Il peut même conserver des traces d'antiques parentés.

[2] Le mieux serait évidemment, pour éclaircir ces questions, d'utiliser à la fois les deux sources, anthropologique et linguistique. Il faudrait comparer les peuples actuels sous le rapport à la fois de leur constitution physique (spécialement au point de vue des organes vocaux) et du timbre et de l'articulation des sons de leurs langues: comparaison qui serait instructive surtout lorsque la même race parlerait des langues diverses, ou diverses races des langues de même origine. — Il faudrait encore pouvoir suivre pendant longtemps, pour un même peuple et une même langue, les modifications physiologiques les plus délicates et l'évolution phonétique. — Il faudrait, enfin, tout en évitant de s'en tenir à des choses trop générales, savoir faire abstraction, dans tout cela, des différences purement individuelles. Alors seulement on pourrait établir des rapports exacts entre la conformation physique et les tendances phonétiques, aux deux points de vue actuel et historique.

phonétiques qui s'exerçaient dans le langage primitif, et, en revanche, en manifester d'autres qui ne trouvaient dans ce langage aucune occasion de s'exercer. Néanmoins, des études faites dans ce sens pourraient être fructueuses, à condition de bien distinguer le caractéristique de l'universel et de comparer les tendances phonétiques, en les prenant, non une à une, mais par ensembles.

C'est à peu près ce qu'a déjà fait M. Luchaire dans ses intéressantes études sur *Les idiomes pyrénéens* et *Les origines linguistiques de l'Aquitaine*. Il a montré que plusieurs des lois phonétiques les plus caractéristiques du gascon sont semblables à celles qui ont modifié les mots latins passés dans le basque : p. ex. la transformation de f en *h*, de ll ou l en *r* douce entre deux voyelles, la chute de *n* entre deux voyelles, de *d* après *n*, le redoublement de *r* initiale ; tous ces faits se retrouvent en luchonnais.

Mais les Luchonnais anciens, parents de la race basque, ont dû être aussi fortement celtisés ; des tendances celtiques se manifestent également dans leur langage. Signalons notamment la présence du son *ü*, non pas emprunté à l'ancien celtique, qui l'ignorait (Voyez plus loin), mais produit et développé par le luchonnais comme par toutes les langues romanes parlées par des peuples celtiques ou celtisés (Français du nord et du midi, Piémontais, Basques français eux-mêmes) et par les langues celtiques modernes ; celle des nasales, comme en français, en portugais, en breton ; celle des sons *j* et *ch* (et non pas seulement *dj* et *tch*), comme en français et en breton ; la vocalisation de *l* comme en français et en provençal(mais non en languedocien) ; le passage à une certaine époque de *v* ou *w* initial à *gw*, puis *g*, à peu près comme en breton (*gw* ou *gü*), en français (*gü*, puis *g*), en espagnol (*gw*), et d'ailleurs aussi en italien (*gw*) ; enfin, les assimilations, dues sans doute à une tendance générale à accommoder les sons en contact, mais se faisant en luchonnais autrement qu'en grec ou en arabe, un peu comme en sarde, et plus encore comme en breton ancien (Voyez Loth, *Chrestomathie bretonne* ; — et ci-après).

Nous laissons à de plus compétents le soin de déterminer ce qu'il y a de sûr et de probant dans tous ces rapprochements ;

mais nous en croyons solide l'idée directrice : la phonétique luchonnaise, dans son développement comme dans son point de départ, est une phonétique celtibérienne.

En tout cas, les lois phonétiques du luchonnais sont en gros les mêmes que celles du gascon ; ou plutôt, le général, ici comme ailleurs, n'existant que dans l'individuel, une modification phonétique luchonnaise quelconque est à la fois gasconne et luchonnaise, sans qu'on puisse distinguer autrement que par abstraction[1]. Au-dessous de la loi générale du moindre effort, et de quelques autres fort générales encore, comme celles de la persistance des voyelles accentuées, des consonnes initiales, etc., on retrouve les lois phonétiques caractéristiques du gascon, mais appliquées dans le détail d'une manière personnelle. C'est ce que nous montrera l'exposition que nous allons faire des lois phonétiques qui ont produit le luchonnais, en nous attachant à mettre en lumière ce qu'elles ont d'original. Occupons-nous successivement des voyelles et des consonnes.

1° Voyelles

Disons d'abord quelques mots de l'*accentuation*.

Les voyelles latines étaient les unes toniques, les autres atones. L'accent de hauteur avait été ramené déjà par le latin de l'empire à l'accent d'intensité ; cependant, comme nous l'avons fait remarquer, le luchonnais est assez chantant, et même certaines voyelles luchonnaises possèdent parfois des variétés d'intonation : si bien que le luchonnais paraît avoir refait quelque chose d'analogue à l'intonation ancienne du latin et du celtique.

Comme le latin populaire des Gaules, le latin luchonnais possédait un accent principal et un accent secondaire, c'est-à-dire renfermait, à côté des voyelles toniques et des voyelles atones, des voyelles contre-toniques.

[1] Les Gascons sont d'origine assez diverse, d'après les travaux de M. Collignon. Jusqu'à quel point cette diversité se reflète-t-elle dans les divers patois gascons ? Le pays et le climat ont joué ici un rôle plutôt unificateur.

Les voyelles accentuées du latin ont donné les voyelles accentuées du luchonnais, les contre-toniques ont en général persisté, les atones ont donné en luchonnais des atones ou bien ont disparu. Rarement l'accent a changé de place. Il y a pourtant quelques exceptions :

1° Parfois deux mots luchonnais supposent la même forme latine, mais avec deux accentuations différentes ; par ex.: *pláde* ou *pláze* « plaire » suppose plácere, mais *pladé* ou *plazé* « plaisir » *placére. En réalité, il n'y a pas là déplacement d'accent, mais simplement changement de conjugaison[1].

2° La transformation, devant une voyelle, de é ou i accentués en *y*, de ó ou ú accentués en *w*, a amené un déplacement de l'accent, en général vers la droite. Ex.: (à Montauban, Tarn-et-Garonne[2], *kŭyo*, du fr.) *dyó*, larb. *dyá* « jour », de *dia[3]; *estryó* « étrenne » de stréna ; *kwó* « queue », pour **kúdo*, de códa (cauda) ; des verbes en *yá* et *wá*: *k'amyés* « tu amènes » de *ad-minas ; *k'aswé* « il appelle » de * ad-sónat, etc. Au contraire, dans les formes *kantêso* « que je chantasse » de canta(v)isse(m), *partíso* « que je partisse » de parti(v)isse(m), etc. ; la chute du v (*w* médial) a amené les diphtongues **áy* qui est passée à *ê*, et **íy* (?) qui est passée à *í ;* de même *mêstre* « maître » (mi-sav.). suppose **máystre* de magistru ; etc.

3° Parfois on a formé par analogie des formes accentuées autrement que les formes du latin classique ; p. ex.: *k'aymáwem* « nous aimions » suppose* amábamus au lieu de amabámus ; de

[1] Nous mettons les mots latins en lettres droites, les mots luchonnais et de langue d'oc en italique, les mots français qui les traduisent entre guillemets. L'astérisque (*) désigne les formes hypothétiques, le petit zéro (°) les formes fausses, c'est-à-dire qui n'ont pas dû exister ou n'existent point ; la croix (†) les formes inusitées aujourd'hui, mais non hypothétiques.

[2] Nous aurons plusieurs fois l'occasion de rapprocher le montalbanais du luchonnais, à titre de renseignement.

[3] En général, nous supprimons m finale, dans les polysyllabes, car elle était tombée dans ces mots dès le latin. Quand il sera nécessaire de la noter pour éviter des confusions, nous la mettrons du moins entre parenthèses ; nous mettrons également entre parenthèses h latine et toutes les autres lettres tombées dès le latin.

même sémina donne *sémyo* « sème », moins usité que *semyé*, formé par analogie avec *amyé* « amène », etc.[1].

4° Enfin, l'existence des enclitiques et des proclitiques a amené des déplacements d'accents et des apophonies que nous étudierons plus loin.[2]

Passons au *timbre* des voyelles.

On sait que les différences de quantité et de timbre des voyelles du latin classique ont été ramenées, dès le latin populaire, à des différences de timbre[3]. Ainsi[4] :

ā et ă ont donné *a*.
ĕ a donné *è*, auquel est passé aussi æ.
ē et ĭ ont donné *e*[5], auquel est passé aussi œ.
ī a donné *i*.
ŏ a donné *ò*.
ō et ŭ ont donné *o*, auquel est passé parfois au.
ū a donné *u*, qui est passé assez tôt, en Gaule, à *ü*.
y enfin est passé, soit à u, soit à i, brefs ou longs, c'est-à-dire a donné *o*, puis *u* (pas d'exemple de *ü* !) et *e* ou *i*[6].

[1] On trouvera de nombreux exemples de déplacements d'accents et de troubles plus profonds dûs à l'analogie dans la morphologie du verbe luchonnais. L'analogie, contrariant la phonétique et refaisant son œuvre, est arrivée ainsi à rendre presque absolument « régulière » la conjugaison luchonnaise.

[2] Voyez plus loin les Modifications éprouvées par les sons luchonnais dans leurs rencontres actuelles.

[3] Se peut-il cependant qu'il n'y ait pas eu de différences de quantité entre les voyelles du latin populaire, et que ces différences n'aient pas correspondu quelquefois à des différences classiques ? L'accent, notamment, portait le plus souvent en latin sur des longues. Les toniques du latin populaire, surtout les toniques libres, devaient donc être un peu longues. Mais la nuance était sans doute assez faible pour qu'on puisse la négliger ici ; c'est le roman luchonnais qui a dû refaire les différences de quantité.

[4] D'après Darmesteter, *Grammaire historique de la langue française*, I, pp. 79-81.

[5] L'équivalence de ē et de ĭ est peut-être en partie l'explication des datifs en e, pour ī ou æ, qu'on rencontre sur les inscriptions luchonnaises et pyrénéennes. Ex. : AHERBELSTE, ANDOSE, MATRE, et d'autre part, PIENTISSIME, CARISSIME (voyez J. Sacaze, principalement *Épigraphie de Luchon*, p. 73). Sans doute, ĭ est long au datif de la 3ᵉ déclinaison latine,

Mais le fait d'être libres ou entravées, toniques ou atones, initiales, médiales ou finales, et en rapport avec telle consonne ou telle autre voyelle, a modifié ensuite les voyelles résultantes primitives, et c'est là que s'est manifestée l'originalité des peuples qui ont parlé des idiomes romans. C'est ce qu'il nous reste à voir pour le luchonnais.

Nous examinerons d'abord les voyelles libres, puis les voyelles entravées, ensuite l'action troublante de certaines consonnes sur les voyelles, enfin les diphtongues et les apophonies.

A) Voyelles libres

Elles sont ou toniques, ou contre-toniques, ou atones.

1) Voyelles libres toniques.

Elles restent, en général, ce qu'elles étaient devenues en latin populaire; le luchonnais, du moins primitivement, ne les diphtongue pas.

1°) ā ou ă reste *á;* il en est de même de l'á de áu non réduit à *ó*. Ex. :

cantāba,	*kantáwo* « je chantais ».
altāre,	*awtá* « autel ».
cantāre,	*kantá* « chanter ».
pālu,	*páw* « pieu ».
cantāmus,	*kantám* « nous chantons ».
cantātis,	*kantát* « vous chantez ».
cantātŭ,	*kantát* « chanté ».
vādo,	*báw* « je vais ».
cantā(v)i,	* *kantáy*, puis *kanté*[1] « je chantai ».
-āriu,	* *-áy*, puis *-é*[1]; en fr. « -ier ».

mais il a dû s'abréger avant de disparaître, vu sa position finale, et, par suite, devenu ĭ (càd. *e*), se confondre avec ī abrégé (cf. *béne* « viens », de vēnī); de même, æ (ou ĕ) a dû, dans la même position, se confondre avec ē abrégé. Mais il y a peut-être ici, surtout pour les deux premiers exemples, maintien ou influence des datifs celtiques en e.

[1] Ainsi πυρρος ou byrrus a donné * bĭrr-ittu, d'où *berrét* « béret »; *cimo* « cime » suppose cĭma, de κῦμα; *bŭso* « bourse » * bŭrsa, de βυρσα.

făba,	*ĥáwo* « fève ».
măre,	*már* « mer ».
mălu,	*máw* « mal ».
ăma,	*áymo*[1] « aime ».
căne,	*káy*[1] « chien ».
căsa,	*kázo* « maison ».
făbru,	*ĥáwre* « forgeron ».
pătre,	* *páyre*, puis *páy*[1] « père ».
măcra,	*mágro* « maigre ».
ăd (h)ora,	*áro* « maintenant » ; v. fr. ore.
causa,	*káwzo* ou *káwdo* « chose ».
paupere,	* *páwbre*, puis *práwbe* « pauvre ».

2°) ĕ et æ restent *ê*. Ex.:

ĕra (m)	*êro* « j'étais ».
pĕcu,	*pêk* « imbécile ».
lĕve,	*lêw* « bientôt ».
gĕlu,	*jêw* « neige gelée ».
mĕl,	*mêw* « miel ».
fĕl,	*ĥêw* « fiel ».
pĕtra,	*pêyro* « pierre ».
Matthæu ou Matthĕu[3],	*Matêw*[2], « Mathieu ».
cælu,	*sêw* « ciel ».

ê persiste même quand il est devenu final. Ex. :

* Andrĕu[3],	*Andrêw* ou *Andrê* « André ».
mulĭĕre,	*mulhê* pour * *mulyê*[2] « femme, épouse ».
pĕde,	*pê* « pied ».
Pĕtru,	* *Pêyre*, * *Pêy*, *Pê*[1] « Pierre ».
rĕtro	*arrê* pour * *arrêyre* « arrière ».

[1] Voy. plus loin l'Influence de certaines consonnes sur les voyelles, la Réduction des diphtongues, et le traitement des consonnes nasales.

[2] Mots vieillis ; *mulhé* ne se dit que dans la locution *marit é mulhé* « mari et femme ».

[3] On a affaire ici à la diphtongue ĕu. (Voyez plus loin ŭ final ; et, pour *Dyéw* « Dieu », de Dĕu, et les mots semblables, l'Influence des consonnes sur les voyelles).

3°) ē, œ et ĭ restent *é* [1]. Ex. :

sēbu,	*séwo* « suif ».
sēru,	*sé* « soir ».
crēta,	*grédo* « craie ».
sēta,	*sédo* « soie ».
cantēmus,	*kantém* « que nous chantions ».
cantētis,	*kantét* « que vous chantiez ».
plēnu,	*plén* « plein » [3]
tēda[2],	*tédo* « copeau résineux ».
* stēla pour stella,	*estélo* « étoile ».
fœnu,	*fién* « foin ».
* pĭra pour pĭru,	*pér* « poire ».
pĭlu,	*péwo* « poil ».
fĭde,	*fié* [4] « foi ».
* pĭca pour pĭce,	*pégo* « poix ».
* vĭuda pour vidua,	*béwodo* « veuve ».
* stĭva pour stīva,	*estéwo* « manche de charrue ».
-ĭtia,	*-éso*.
vĭtru,	*béyre* « verre ».

[1] Dans les mots savants, venus par l'église, ē, comme e tonique en général, donne *é*. Ex. :

ecclēsia,	*gléyzo* « église ».
Gabriēl,	*Garbyéw* « Gabriel ».
Michaēl,	*Mikéw* « Michel ».
Jēsus,	*Jézŭs* « Jésus » (montalb. *Tsézŭs*, et comme exclamation *Tsés*).
Fēlix,	*Félits* « Félix ».
cf. Alexis,	*Alétsis* « Alexis ».

[2] Tēda existe à côté de tæda. Ces copeaux servent de torches. — Mēta aurait dû donner * *médo;* mais on a *médo* « meule de foin conique ». Y a-t-il eu ici influence du v. fr. moie ? Ou bien est-ce un mot pris au latin savant ? Cf. *wés*, ci-après.

[3] Au féminin, plēna « pleine » donne par chute de n * *pléa* qui passe à *plyó;* de même, strēna « étrenne » donne * *estréa* qui passe à *estryó*.

[4] Dans la locution *o ma fié* « oui ma foi ».

On doit considérer comme libre ē devant ns (car n était tombée là dès le latin populaire); il reste également *é*. Ex. : [1]

pē(n)su,	*pés* « poids ».
-ē(n)se,	*-és* (fém. *-ézo*) ; en fr. « -ois » ou « -ais ».

Les exemples *sé*, *fié* nous montrent que *é* devenu final est resté *é*.

4°) ī reste *í*. Ex. :

pīca,	*pígo* « pie ».
urtīca,	*urtígo* « ortie ».
vīnu,	*bíŋ* « vin ».
fīne,	*fíŋ* [2] « fin ».
partīmus,	*partím* « nous partons ».
partītis,	*partít* « vous partez. »
sīc,	*sí* « si, oui ».
dīco,	*dík* « je dis ».
fīcu,	*fík* « fic ».
līliu,	*lívi* « lis ».
dīcĕre,	*díde* pour * *dize* « dire ».
sortīre,	*surtí* « sortir ».
-ītiu,-ītia	*-ís*, *-ízo* ; en fr. « is, ise ».

Même remarque pour *í* devenu final que pour *é*.

5°) ŏ reste *ó*. Ex. :

rŏsa,	*arrózo* « rose ».
sc(h)ŏla,	*eskólo* « école ».
* sŏla de sŏlu,	*sólo* « semelle ».
ŏleu,	*óli* « huile » (mot sav.)
rŏta,	*arródo* « roue ».
(h)ŏmo,	*óm* « on ».
memŏria,	*memóryo* « mémoire » (m. sav.).
* fŏra pour fŏras,	*fóro* « hors ».

[1] M ē(n)se aurait donc dû donner ° *més* (montalb. *més*) ; mais « mois » se dit à Luchon *més*. Il y a eu peut-être ici influence du français mois avec son ancienne prononciation ; peut être même emprunt, mais non récent, car mois donnerait aujourd'hui ° *mwés* ; peut-être enfin est-ce un emprunt au latin savant.

[2] *fíŋ* seulement dans la locution *dá fíŋ a* « obéir à », litt. « donner fin à ».

Mais dans les mots :

sŏlu,	*só*, pour * *sôw* « sol de l'ancienne chambre unique » (*sôl* « sol » est pris au français) ; béarn. *sôro* « sol ».
dŏlor,	*dó* « douleur, peine » pour * *dôro*[1] ;
sŏror,	*só* « sœur » pour * *sôr* ;
-ŏlu,	*-ó* pour * *-ôw* (le fém. -ŏla donne régulièrement *-ôlo* ; fr. « eul, eule »).

ŏ devenu final est passé de *ó* à *ó*[2].

Au contraire, dans les mots :

nŏvu,	*náw* « neuf, nouveau » ;
nŏve,	*náw* « neuf, 9 » ;
* di-jŏvis,	*dijáws* « jeudi »,

c'est la terminaison primitive * *-ôw* qui a dû passer à *-áw*, comme le font supposer les formes d'autres dialectes[3].

6°) ō, ŭ et au passé à ō restent parfois *ó*. Ex. :

dō,	*dó* « je donne ».
stō,	*estó* « je reste » ; presque inusité comme *dó*.
sŭ(m)	*só* « je suis ».
* eccu illŭd,	larb. *akeró*, luch. *akró* « cela ».

[1] A moins que *dó* n'ait été tiré d'un vieux verbe * *dulé*, de dŏlere ; dŏlet, aurait en effet donné * *dôw*, puis *dó*, comme * vŏlet pour vult a donné * *bôw*, puis *bó*, béarn. *bòw*.

[2] Cf. ci-après *a* atone final donnant * *ò*, puis *o* (et parfois *ó*) : *kázo*, *estryó*.

[3] Comparez en effet en montalbanais :

náw « neuf, 9 », également béarnais.
ditsós « jeudi » ; qui suppose * *ditsôws*.
nébe « neuf, nouveau » ; (on dit *nôw* dans les environs ; mais on a peut-être là *ò* quercynolpour *a*).

En luchonnais, * *nôw* de nŏve est sans doute passé à *náw* en qualité de proclitique, peut-être sous l'influence de ŏ contre-tonique ou atone initial passé à *aw* (voy. plus loin) ; *nôw* de nŏvu a pu donner *náw* par analogie avec le précédent ; enfin, c'est sans doute *s* finale qui a amené * *dijôws*, de * di-jŏvis à *dijáws*. — Voy. pour la diphtongaison de ŏ l'Influence des consonnes sur les voyelles.

Mais c'est le cas de beaucoup le plus rare ; et même, dans les exemples cités, c'est sans doute à son caractère final que *ó* a dû de persister, et de rester *o* fermé.

Ordinairement, *ó* est passé à *ú* (y a-t-il eu ici diphtongaison ? Cf. le passage en français de *o* à *ö* fermé, puis ouvert). Ex. :

(h)ōra,	*úro* « heure »
flōre,	*lú* pour * *flulú* « fine fleur ».
illōru,	*lú* « leur ».
nōs, vōs,	*nús*, *bús* « nous, vous ».
-tōre : traditōre,	*traydú* « traitre ».
-ōsu, -ōsa,	*-ús*, *-úzo* ; en fr. « -eux, -euse ».
cōda, pour cauda,	*kwó* pour * *kúdo* « queue ».
* rŭbiu,	*arrúy* « rouge ».
lŭpu,	*lúp* « loup »,

Naturellement, *ú* n'a pu devenir plus fermé quand il est devenu ultérieurement final ; il est resté *ú*, comme le montrent les exemples *lú*, *traydú*, etc. [1]

7°) ū devient *ũ* [2], sans doute sous une influence celtique [2]. Ex :

[1] Il y a quelques mots embarrassants :

Nódo « noix » ; le latin nŭce, même passé à * nŭtia (?), aurait donné **núzo* ou **núdo* ; (montalb. *núze*). Y aurait-il eu influence de naucu « zeste de noix », d'où une forme * nŏtia, ayant o (au) comme naucu, mais tonique bref comme ŭ de nŭce ? cf. *nugàlh* « brou de noix », *nugé* « noyer ».

Nózo « bru » ; (montalb. *nózo*). Le latin est cependant nŭrus ou nŭra : NVRA se trouve dans les inscriptions luchonnaises (V. J. Sacaze, *Hist. anc. de Luchon*, p. 43).

Gũlo « gueule » vient sans doute du fr. gueule ; gŭla faisait attendre * *gúlo*.

Kũnh « coin pour fendre le bois », de cŭneu, a *ũ* pour *ú* à cause du *y* qui a mouillé *n*. (V. plus loin).

Ajoutons que dans les mots savants ō, comme ó en général, a donné *ó*. Ex. :

Antōniu, *Antóni* « Antoine », et non **Antúnh*, ni **Antũnh*.

[2] Nous voulons dire une influence de la race, non de la langue. Dans les langues celtiques modernes, *ü*, qui n'existait pas primitivement, est issu de la diphtongue ou . Ex. : Tuta pour Touta. D'ailleurs c'est là un « phénomène sporadique, probablement dialectal ». (Loth, *Chrestomathie bretonne*). C'est d'une manière analogue que ũ latin a dû donner *ü* chez les peuples celtiques parlant des dialectes romans.

[3] Il y a quelques mots embarrassants :

tū,	*tũ* « tu, toi ».
juventūte,	*jwentũt* « jeunesse ».
dūru,	*dũ* « dur»
secūru,	*segũ* « sûr ».
Jūliu,	*Jũlh* « Juillet ».
fūmu,	*fũm* « fumée ».
plūma,	*plũmo* « plume ».
ūnu,	*ũŋ* « un » [1].
lūna,	**lũo*, puis *lyó* « lune » (larb. *lẅá*, plur. luch. et larb. *lẅés*); etc.

Naturellement, *ũ* devenu final est resté *ũ*. Ex. : *dũ*, *madũ*, *segũ*, etc.

Ainsi, *á*, *ê*, *é*, *í* persistent ; *ó* reste *ó* en général, mais donne comme final *ó*, et dans quelques cas *áw* ; *ó* persiste comme final, mais passe le plus souvent à *ú* ; *ú* passe à *ũ*.

Remarquons que la plupart des toniques libres luchonnaises, issues des toniques libres latines, ont une longueur très sensible (bien plus que les toniques entravées restées entravées). Cette longueur se fait surtout remarquer avec les pénultièmes libres, notamment avec *é* et *ú*. Il n'est pas impossible qu'elle ait contribué aux diphtongaisons récentes de toniques libres que nous étudierons dans l'Influence de certaines consonnes sur les voyelles[1].

2) Voyelles libres contre-toniques.

1) Les contre-toniques étaient surtout sensibles dans les mots latins ayant deux syllabes au moins avant la tonique ;

Brúmo « nuage », ne peut venir de brūma ; mais le latin disait aussi brĕuma ; ne serait-ce pas eu de brĕuma qui serait passé à *ú* dans *brúmo*, comme *ew* est passé à *u* dans *Arbúst*, *fiugéro* ? (Voy. plus loin la Réduction des diphtongues). P. é. *brúmo* vient-il de l'espagnol.

Kúnho « couche d'un animal dans l'herbe », se rattache à cūnæ « berceau ; » *cŭnia a-t-il existé? — On dit bien *kũnhéro* « berceau des nouveau-nés » ; mais dans ce dérivé il peut y avoir eu apophonie (cf *bósk* « bois », mais *bũskálho* « menu bois », etc).

[1] Pour la Nasalisation des toniques, voy. l'Action troublante des nasales, et les Consonnes.

portaient peut-être aussi un accent secondaire 2) les initiales précédant la tonique et 3) quelques monosyllabes. Toutes ces voyelles, à demi toniques, ont en général persisté en luchonnais, avec cette seule réserve que celles qui étaient ouvertes, à l'exception de *a*, sont devenues fermées. Ainsi :

1°) *a* reste *a*. Ex. :

1. trādi'óre, *traydú* « traître ».
   rătióne, *arrazúy* « raison ».
2. mātúru, *madũ* « mûr ».
   cāpistru, *kabéstre* « chevêtre ».
3. illă, *era* « la » (art. fém. sing.),
   jă (m), *ja* « déjà » (*j* : est souvent tonique).

2°) *è* devient *e*[1]. Ex. :

1. vĕrecúndia, *bergúnho* « vergogne ».
2. vĕtáre, *bedá* « prohiber ».
3. pĕr, *per* « par, pour ».
   nĕc, *ne* « ni ».

3°) *e* reste *e*. Ex. :

1. vēritáte, *bertát* « vérité ».
   vĭgiláre, *beylá* « veiller ».
2. dēbére, *dewé* « devoir », subst.
   plĭcáre, *plegá* « plier ».
3. quĭd, *ke* ou *ké* « que ».
   mē, tē, sē, *me, te, se* « me, te, se » (le plus souvent contre-toniques, quelquefois enclitiques).

4°) *i* reste *i*[2]. Ex. :

1. *pībiláre, **piwlá*, puis *pyewlá* « piauler ».
2. mīráculu, *mixálh* « miroir ».

[1] Cependant ĕt donne *é* ou *è* « et », conj., et hĕ(m) donne *hé* « eh ou hé », interj. Le maintien de *è* dans ces mots s'explique sans doute par leur caractère plutôt tonique que contre-tonique, en luchonnais. *Hé* est une exclamation ; *é* commence souvent des phrases (Ex. : *É kim bàt ?* litt. « Et comment allez-vous ? ») et est assez accentué aussi quand il y a apocope après lui. (Ex. : *Es kàps é'z bàts*, « les sommets et les vallées »).

[2] Mais prīmariu donne *prūmé* « premier ». — C'est d'autre part par dissi-

trīcáre se, *trigá-s* « s'arrêter ».
3. (h)īc, *í* ou *i* « y ».

5°) *ŏ* devient sans doute d'abord *o*, puis *u*. Ex. :

1. *mŏlinárĭu, *mulyê* « meunier ».
bŏnitáte, *buntát* « bonté ».
2. jŏcare, *jugá* « jouer ».
fŏrare, *furá* « forer ».

6°) *o* devient *u*. Ex. :

1. pōtióne, *pudúm* « poison ».
jŭventúte, **juwentũt* [1], auj. *jwentũt*, « jeu-
2. * vōtare, *budá* « vouer ». [nesse ».
cŭbare, * *kuwá*, auj. *kwá* « couver ».
3. nōn, *nú* ou *nu* « non, ne ».
nōs, *nus* (ou *mus*) « nous » ; vōs, *bus* « vous »;
sŭb-, *su-* « sous » (en composition).

6° *bis*) au (*aw*) peut persister ou passer à *o* et, par suite à *u*, ou enfin se réduire à *a*. Ex.:

1° audíre, *awjí* « entendre ».
d(e)auráre, *dawrá* « dorer ».
2°*ausáre p. audére, *gudá* « oser »
3° Agustu[2], *aúst* « août ».

7°) *u* donne *ũ* [3]. Ex. :

1. rūminare, *arrũmyá* « ruminer ».
2. Jūdæu, *jũdyéw* « judas, traître ».
dūráre, *dũrá* « durer ».

milation que l'on a, de vīcīnu, *bezíŋ* ou *bedíŋ* « voisin », pour **biziŋ* ;
de fīnīre, *feni* « finir », pour **fini* ;
fení est d'ailleurs a dem[i] savant, comme le prouve la présence de *f*. L'on dit aussi à Luchon *fini*, mais sans doute sous l'influence du français; d'ailleurs *fenéchi* « je finis », etc., et non *finéchi*.

[1] Montalb. *tsubentũt*, mot vieilli.

[2] augustu s'était réduit à Agustu dès le latin populaire; cf. *aw* réduit à *a* dans les mots pris sans doute au français, *Anuré* « Honoré » p. * *Awnuré* : *Agũstiŋ* « Augustin », p. * *Awgũstiŋ*. — Le mot *erús* « heureux » vient-il de agŭrósu (ou agūrósu?) par * *awrús* ou * *aγrús*? Certains disent *ũrús*, s. d. du fr. heureux., d'autres même *irús*.

[3] ŭlulâre ou plutôt s. d. * ŭlulâre donne irrégulièrement *idulá* « hurler »,

Ce passage des voyelles contre-toniques libres à des voyelles *plus fermées* a contribué à développer, grâce à l'analogie, le balancement des sons que nous étudierons plus loin dans les apophonies.

Nous trouvons cependant quelques exceptions.

a) Dans quelques cas rares, il y a eu *chute* de la contre-tonique initiale ou de l'initiale :

1°) Après une *r* initiale. Celle-ci se redoublant et s'appuyant d'un *a* de manière à donner *arr* la syllabe *ar-*, dès lors initiale, est devenue contre-tonique, et a réduit l'initiale primitive au rôle de contre-finale, amenant ainsi sa chute. Ex. :

rĕgénte, * *arrejént*, auj. *arjént* « régent, instituteur ».
rēnĭculu, * *arrenéth*, auj. *arnélh* « rognon ».
rāna « grenouille », suivi du suffixe *-áwt*, * *arranáwt*, auj. [*arnáwt* « triton ».
rŏtundu, * *arrudún*, auj. *ardún* « rond, sphérique ».
cf. rŭbente, * *arruwént*, auj. *arrwént* « rouge enflammé ».

Mais le préfixe itératif *arre-* reste intact.

2°) Avec *i* initial. D'abord, comme en français, dans des pronoms ou adverbes, parfois proclitiques. Ex. :

īpse, a,	† *se*, † *sa* (ancien article).
(ĭ)lác,	*lá* « là ».
(ĭl)lóru,	*lu* ou *lú* « leur », etc.

Mais aussi dans des mots ordinaires. Ex. :

* (h)ypericóne,	*perikúŋ* « mille-pertuis » ; mot mi-savant.
* (h)ĭrúndula,	*arrólla* « hirondelle ».
* ipōne (?),	*búm* « lac des hauteurs » (esp. ibon).

Et des noms propres de lieu d'origine celtibérienne. Ex. :

prob. pour *ŭdulá*. — De même *eskumiŋgát* « excommunié » est pour * *eskumūŋgát*, de excommūnicátu.

Le préfixe sŭper- aurait dû donner **sub(e)r-* ; il donne *sŭber-*, s. d. sous l'influence de *sŭs* « sur », de sū(r)su (cf. en fr. sur, pour † soure, et sus), et peut-être aussi de *sŭper-*, forme savante qui existe à côté dans les noms propres. Ainsi on a : *Sŭpertégo*, *Süperbanhéres*, mais *Süberkázo*, *Süberléŋk* ; cf. *süberpés* « surpoids » (montalb. *sebrepés*). — D'ailleurs, sŭperáre donne régulièrement *subrá* « rester ». Cf. larb *sŭb(e)* « sur ».

Ilixóne, *Lüchúy* « Luchon ».
Iluróne, *Lurúy* « Louron », etc.

b) D'autres fois, il y a eu une diphtongaison originale.

1° ŏ (ó) contre-tonique, ou initial, ou quasi initial (après *ĥ* issue de f) a donné *aw*. Ex. :

ŏdóre, *awdú* « odeur, senteur ».
(h)ŏnóre, *awnú* « honneur ».
*fŏréste, *ĥawrêst*, « pâturage forestier, forêt »,
ŏperáriu, dans *dawbrê* (*dyó dawbrê* « jour ouvrier »

C'est sans doute là un fait de dissimilation qui ne s'est produit d'abord, à ce qu'il nous semble, qu'avec ŏ libre contre-tonique ou initial précédant ō tonique donnant *ú*, pour s'étendre par analogie à d'autres cas.
C'est à cette extension analogique que nous attribuerions :

1° La forme *awside* ou *awsí* « tuer » de ŏccidere ; ŏ était entravé dans ŏccidere, mais était devenu libre par réduction de cc devant i à *s*.

2° Le traitement semblable de *o* français libre initial ou contre-tonique. Ex.:

awnèst ou *awnéste* « honnête ».
awfisyê « officier ».
awfénso « offense ».
awfréndo « offrande ».
Anurê p. **Awnurê* « Honoré ».
byawlúy « violon » (pron. *vyolon*).

peut-être encore *kawkílho* « coquille » ; *arrawbá* « rober, voler » ; *arráwbo*, « robe » ; etc.

Mais on dit *ustáw* « maison », *urrú* « horreur », et non °*awstáw* ni °*awrrú*. C'est qu'ici il y a deux consonnes formant un groupe disjoint qui entrave ; tandis que dans les exemples précédents, même s'il y a deux consonnes consécutives, le groupe est combiné comme *fr* dans *awfréndo*, ou bien il n'y a au fond qu'une consonne, comme dans honnête, officier, offense, cf. *awside* ; en tout cas, il n'y a point d'entrave.

Le passage de o contre-tonique à *aw* s'est produit également en montalbanais (*awnú*, *awdú*, comme en luch.) et dans d'autres dialectes gascons (dans *Awsáw*, nom local de la vallée d' « Ossau », u de *ursále est traité de même).

2°) Les voyelles libres autres que ŏ, faisant partie de la syllabe initiale, paraissent s'être diphtonguées plus aisément quand elles étaient initiales ou quasi initiales (c'est-à-dire après *ĥ* issue de f). C'est ainsi qu'on a *jéw*, *jéyro*, *jè*, *ĥyéw*, *ĥyéms*, *ĥyéne*, *gwéw*, *gwé*, *gwélh* (*g* ajouté), *ĥyalá*, *ĥyamá*, etc. Mais ici la qualité d'initiale n'était pas suffisante pour amener la diphtongaison ; c'est la consonne faisant suite à la voyelle qui a eu le plus d'influence.

c) Remarquons enfin *l'introduction de a à la contre-tonique*, et notamment le passage des diphtongues *ye* et *we*, devenues contre-toniques, à *ya* et *wa*. Voy. pour tout ceci, ci-après, l'Influence des consonnes sur les voyelles.

3) Voyelles libres atones.

Examinons successivement les finales, les contre-finales et les pénultièmes.

a) *Finales.*

Les atones finales (soit proprement finales, soit appartenant à la syllabe finale) sont en général tombées ; le luchonnais a ainsi perdu un grand nombre de finales latines sourdes (us, u(m), u) ou fermées (is, es, e)[1]. Ex.:

— gélŭ ou gélŭ,	*jéw* « neige congelée »
*cápŭ p. cáput	*káp* « tête »
— drácŏ,	*Drák* « le Drac (esprit follet) »
dicŏ,	*dik* « je dis »

(1) Il faut tenir compte seulement des influences savante et étrangère.

C'est la première qui explique des mots comme *Jézŭs*, de Jēsus, *Félits*, de Fēlix. Voy. plus loin le traitement des consonnes finales.

C'est la seconde qui explique les finales en *u* atone, issues de o atone espagnol venu de ŭ latin (Ex.: *móru* « maure », de moro); et celles en *e* atone, issues de e muet français (Ex.: *fidéle* « fidèle »). Voy. la Lexicologie. — Sans compter *e* ajouté dans les masculins refaits. Voy. la Morphologie.

(h)ómŏ,	*ôm* « on »
—fúĭ,	*ñú* « je fus »
véndĭt,	*bén* « il vend »
—*Cárrĕ,	*Gár* « Gar » (n. de pic)
válĕt,	*báw* « il vaut »
nómĕn,	*nôm* « nom »
cantārĕ,	*kantá* « chanter »
sapērĕ,	*sabé* « savoir »
partīrĕ,	*partí* « partir »

et tous les infinitifs en *á*, *é*, *í*, (à la troisième conjugaison, la finale ĕ n'est tombée qu'après la pénultième, quand elle est tombée ; Ex.: crédĕrĕ, **krédre*, puis *krćy* « croire » ; — mais, le plus souvent l'*e* final atone, maintenu comme soutien de *r* en groupe, a persisté après la chute de *r*. Ex.: véndĕre, *béne* « vendre ». Voy. plus loin).

Seuls font exception, parfois, ŭ, ŏ et ĭ, soit par suite de diphtongues, soit pour des raisons non plus phonétiques mais morphologiques ; et, toujours, a. Ainsi :

1°) ŭ a persisté après ĕ ; pour mieux dire, la diphtongue ĕŭ a persisté, en donnant d'ailleurs soit *êw*, soit *yéw* (Voy. plus loin). Ex.:

1°	*Andrĕŭ,	*Andrêw* « André ».
	Matthĕŭ,	*Matêw* « Mathieu ».
2°	Dĕŭ,	*Dyéw* « Dieu » (montalb. *Diw*).
	Judæŭ,	*Jŭdyéw* « judas, traître ».

2°) o a persisté, grâce à la diphtongue formée par la chute de la consonne médiale, dans :

vádō, *báw* « je vais » (ici ō a donné *w*) ; cf. larb. *ñéw* « je fais ». egŏ, **eo*, **yó*, auj. *jú* « je » (ici ŏ est passé à *ú*).

3°) ī a persisté aussi grâce à des diphtongues, et a été parfois rétabli par l'analogie et la morphologie.

Au parfait de la première conjugaison, à la première personne, -āvī ou plutôt -āī a donné la diphtongue **-áy*, réduite depuis à *-ê*. Ex. :

cantā(v)ī, **kantáy*, auj. *kantê* « je chantai ».

Au parfait de la quatrième, -īvī ou īī s'est aisément réduit à ī, par fusion de ī atone avec ī tonique. Ex. :

partī(v)ī, *partí*, « je partis ».

Au parfait des deux autres, sans doute sous l'influence de la quatrième conjugaison et des formes en -isti et -istis, on a aussi *í* tonique. Ex. :

* dixī p. dixī, *dichí* « je dis ».
* legī p. légī, *lejí* « je lus ».
* volī p. vóluī, *bulí* « je voulus », etc.

L'impératif *béne* « viens », de *béyge* « venir », conserve sans doute dans son *e* final l'ī de vénī (montalb. *bêni*) ; peut-être sous une influence savante ?

Dans les noms, ī caractéristique du nominatif pluriel de la seconde déclinaison est tombé. Ex. : Áuscī, *Áwch* » Auch » (Ce n'est que i qui a pu permettre ici à sc de donner *ch*. Voy. les Consonnes). Mais les nécessités morphologiques l'ont maintenu comme signe du pluriel de bien des noms, et même étendu à des noms qui ne le prenaient pas en latin. Ex. :

bêri « beaux », lat. bélli.
éri « eux », lat. illi.
fôrti (vieilli) ou *fórti* « forts », lat. fortes.

Voy. pour tout cela la Morphologie.

4°) ĕ a persisté, grâce à la diphtongue formée per la chute de la consonne médiale, dans :

vádĕ, * → *bay*, auj. *bê* « va » (montalb. *báy*).
* fá(c)ĕ, * *fáy*, auj. *fé* « fais », luch. et larb. (montalb. *fáy*).

Voy. *báw* et *fêw* dans 2°), ci-dessus.

5°) a atone final latin a persisté, mais a été traité de deux manières différentes :

1. Quand il était proprement final, il est resté *a* (*a* à peine fermé, quoique atone) dans le larboustois ; il est passé, par *ȯ, à *o* (moins fermé que l'*o* fermé français) dans le luchonnais actuel. Ex. :

cásă, larb. *káda*, luch. *kázo* ou *kádo* « maison ».
illă, larb. *éra*, luch. *éro* « elle ».

ámă, larb. *áyma*, luch. *áymo* « aime » (impér.)
*fŏră p. foras, larb. *fŏra*, luch. *fŏro* « hors ».
cantábă(m), larb. *kantáwa*, luch. *kantáwo* « je chantais ».
véndă(m), larb. *béna*, luch. *béno* « que je vende ».
*siă(m) p. sim, larb. *syá*, luch. *syó* « que je sois ».
spīnă, larb. *espyá*, luch. *espyó* « épine ».
ună, *ŭa, d'où larb. *ẅá*, luch. *yó* et *yú* « une ».

Dans ces trois derniers exemples, il y a en outre déplacement de l'accent. Ce déplacement doit avoir été, en luchonnais, postérieur au passage de *a* à *ò*, c'est-à-dire que *í* n'est passé à *y* et *ŭ* à *ẅ* et à *y* qu'après qu'on a eu **síò*, **espiò*, **ŭò*. Ainsi, avec ce dernier mot, on a eu successivement, pour le larboustois, **ŭa* et *ẅá*; pour le luchonnais, **ŭa*, **ŭò*, **ẅò*, **yò*, *yó* et *yú*. Remarquons cette dernière forme *yu : o* est passé à *u*, à cause du caractère souvent proclitique de *yo*, et on a dit aussi *yú* pour la forme accentuée. Ceux qui veulent raffiner le patois disent de nouveau *yó*. — L'aranais est resté à *ŭa* et le parler de St-Béat à *ŭo* de **ŭò*.

Les noms de la cinquième déclinaison étaient en général passés à la première, ou avaient acquis une forme en a. C'est ainsi qu'on a, de * caria, p. caries, *kèro* « ver rongeur » ; de *dia p. dies, larb. *ed dyá*, luch. *ed dyó* « le jour » : esp. el dia, catalan *lo dia* (dies a cependant vécu à côté : *era diés* à Artigue; et même larb. et luch. *ke fè dyés* « il fait jour »); on a eu peut-être même *rá pour res [1], mais on ne dit aujourd'hui que *arrés* « personne », de res, et *arrèy* « rien » de rem. Remarquons que l'á de *rá aurait été tonique ; dans *dyá* ou *dyó* de dia il y a eu déplacement d'accent, de la même manière que ci-dessus.

Dans *era* « la » de illa, le caractère proclitique de a l'a maintenu *a*, même en luch. ; et *a* prép. devenue enclitique, a donné *o* dans *diyko* ou *díykyo* « jusqu'à » larb. *déntya*.

2. Mais lorsque au lieu d'être proprement final il était suivi de s ou de t, il est passé à *e*. Ex. :

càsăs, larb. et luch. *kádes* ou *kázes* « maison ».

[1] *Un vieux pilori de Milhau (Aveyron) porte :* QUA RA QUE FARAS, etc. Litt. : » Quelle chose (que) tu feras... » (Communication de M. P. Sacaze).

cántās,	*kántes* « tu chantes ».
cántăt,	*kánte* « il chante ».
* sápiăs,	*sábyes* (ou *sápyes*) « que tu saches ».
* sápiat,	*sábye* (ou *sápye*) « qu'il sache ».
dŭās,	*dŭés* « deux ».
ūnās,	*ŭés* « unes », etc.

Dans ces deux derniers exemples il y a déplacement de l'accent ; cf. larb. *tŭés* « tiennes » de túas, *sŭés* « siennes », de súas.

Le passage de a final à *e* devant s est un des traits caractéristiques de la phonétique luchonnaise. Dès St-Béat, a donne ici *ò* et non *e*. [1] (Voy. l'Appendice à la suite des consonnes).

[1] Cette façon de traiter, en luchonnais, l'a atone final suivi de s et de t nous fait penser (avec d'autres raisons) que les inscriptions romanes du XVe siècle de l'église de Cazaux-de-Larboust (reproduites par J. Sacaze, dans son *Épigraphie de Luchon*, p. 72), ne sont pas en luchonnais.

1° D'abord, elles ne sont pas toutes en larboustois : on ne dirait pas en larb. BENGO « vienne » (3e pers.), LENGUO « langue », mais *béŋge* et *léŋga*, plus anc. *léŋgwa ;* et ces deux mots ne rimeraient pas ensemble, pas plus qu'en luch. *béŋge* et *leŋgo*. De même, prædicábat donne en luch. et en larb. actuels *predikâwe* et non PREDICABA, dont l'A (ainsi que celui de EBA, plus loin) jure d'ailleurs avec l'o des précédents. — Le distique qui contient BENGO et LENGUO ne peut donc être du larboustois ; ni du louronnais, car le louronnais donne aussi *béŋge*,-*âwe*. 2° « Fut » est dit FOC ; mais f n'était-elle pas déjà passée à *ĥ* dans le canton ? auj. *ke ĥûk* « il fut ». — 3° On trouve pour l'article les formes DEU, AU, LA, L (dans LANGEL) et LO. Il se peut qu'elles aient existé, au moins certaines, en luchonnais (Voy. la Morphologie de l'article) ; mais les formes courantes sont aujourd'hui *etch*, *detch*, *atch* (avec assimilations), et *era*. — 4° Enfin, il y a peut-être des fautes, commises par les premiers auteurs. Ainsi : GETE pour * GETEC (*jeték*), si c'est un passé défini ; cf. CREEC (Mais peut-être faut-il prendre GETE pour le présent *jéte ;* nous aurions alors ici, une finale en E (*e*), issue du second a de jactat, qui jurerait avec la finale A de PREDICABA) ; — TARECTE (c.-à-d. * TARESTE) p. * *tarrêste*, de terrestre, avec *a* possible devant *rr ;* forme inconnue aujourd'hui ; — DE « de » devant PARADIS, sans article (possible pourtant : cf. auj. *ta dyâbble* « au diable ») ; — E « et » oublié devant EBA dans la 2e inscr. ; peut-être par apocope (*è 'ba*) ? bien hardie ! — Enfin *è* « et » écrit E et ET ; — *kùm* « comment, pourquoi », écrit COM, CUM et CM en abrégé.

Profitons de l'occasion pour dire qu'à notre avis le mot MES, sur lequel on a fort disputé, vient prob. du nominatif mē(n)s (Voy. dans la

b) *Contre-finales.*

Les atones libres contre-finales sont en général plus solides

Morphologie d'autres exemples de nominatifs conservés), qui en luchonnais donnerait régulièrement la forme * *mès.*

Pour plus de clarté, donnons ici le texte tel que le donne J. Sacaze, avec sa traduction et notre transcription luchonnaise.

1 CM IHS : CREEC : EBA : DEU : DEU : COCTAT : DE ADAM

« Comment Jésus créa Ève du côté d'Adam. »

Kúm ou mieux *Se kin Jézũs kreék Ébo* (Ēva aurait donné *Yéwo*, si le mot n'était savant) *dek kustàd d'Adám* (ou même *de Adám*).

2 : COM : LANGEL : GETE ADAM : EBA : DE PARADIS : TARECTE :

« Comment l'ange jeta Adam [et] Eve [hors] du paradis terrestre. » (« jeta » ? ou jette ?)

Se kin edj ànje jeték (ou *jéte*) *Adám* [*è*] *Ébo* [*hóʒo*] *dep Paʒadís terréstre.*

3 CUM. SENT. JOHAN. PREDICABA AU FOBBLE ET FOC PRES PER HERODES

« Comment saint Jean prêchait au peuple et fut pris par Hérode ».

Se kin Sen-Jwán predikáw' ap póbble è fiuc prenũt (*prés* est ancien, et même encore larboustois) *per Eʒódo.*

4 BECI LO CORONAMENT : DE NOSTRA : DAMA

« Voici le couronnement de Notre-Dame ».

(*Beci* viendrait régulièrement de vĭde, *bé* « vois » et de (ec)ce(h)īc, *s* « ci », mais ne se dit pas auj.; nous tournons par « ici ») *Ast 'k kuʒunomént* (larb. *kuʒunaménd*) *de Nòstradámo* (larb. *Nòstradáma*).

5 CI BOS QUE BEN TE BENGO
TEN LA MES E LA LENGUO.

Ni la traduction de M. Bernard, restaurateur des inscriptions, ni celle de J. Sacaze ne sont admissibles pour ce distique. La nôtre, avec le sens que nous donnons à MES, est toute naturelle : « Si tu veux que bien t'advienne, retiens ton esprit et ta langue », c.-à-d. évite de pécher en pensées et en paroles. — En luch. : *Se bós ke beŋ t'arríbe* (mieux que *eb béŋge* ou *te béŋge*), *arretéŋ edj esprit é 'ʒa léŋgo.*

Nous croyons pouvoir conclure que l'on a affaire ici : 1° à une notation assez incertaine ; 2° à un dialecte peut-être mélangé, dont les éléments ont pu être pris à des patois différents [pourtant l'o final de BENGO et de LENGUO s'expliquerait peut-être par une incertitude de notation pour un *a* près de passer à *o;* mais il faut admettre pour sauver l'unité que GETE est pour GETEC, car un dialecte qui dirait PREDICABA (ou -O) et BENGO (ou -A) ne peut dire GETE de jactat, mais * GETO (ou -A)], ces éléments devant en tout cas être cherchés presque sûrement au nord-ouest du pays de Luchon, dans le gascon de la Plaine, à cause surtout des formes de l'article (On dit p. ex. à Pau, auj., *lu, la, dew, aw*).

que les finales. Cependant leur maintien (sauf pour a) s'explique le plus souvent par l'analogie, importante surtout pour les formes verbales. De plus, dans les composés refaits par le roman, la contre-finale constituant la syllabe initiale du second composant a persisté comme une espèce de contre-tonique. Inversement, dans certains dérivés qui sont déjà comme des composés (ainsi, pour *a*, les mots en *-ménl*), la contre-finale a été traitée comme finale. — Dans le détail (en laissant de côté pour l'instant les cas où la contre-finale est en hiatus) :

1°) *a*. Persiste toujours en larboustois ; en luchonnais, persiste, notamment dans les formes verbales, ou, dans les mots en *-ménl, -méns*, et autres composés, passe à *o*. Ex. :

1. * ferrātúra, *fierradŭro* « ferrure ».
* cannăbária, *kanawêro*, « chènevière ».
cantar-(h)abeo, * cantaraio, *kantarè* « je chanterai ».

2. * pacaméntu, larb. *pagaménl*, mais luch. *pagoménl* « paiement ».
longa-mente + *s*, larb. *luygaméns*, luch. *luygoméns* « longuement ».

De même, *a* persiste en luch. dans les composés proprement dits comme :

Simadús (n. d'un village en ruines), litt. « cîme douce ».
palahêr « bêche », litt. « pelle-fer ».
Nòstradámo « Notre-Dame »[1].

On dit (avec *a* mieux que *o*) :

Aygwabèro ou *Aygwobêro* (n. de lieu), litt. « eau belle ».
Kadaplás ou *Kadoplás* (n. de lieu), litt. « plans (c'est-à-dire petits plateaux) de la maison ».
Mais *echchŭgo-más* « essuie-mains » ;

[1] Cf. NOSTRA DAMA sur l'inscription de Cazaux-de-Larboust, et sur celle de la croix de *Kastellùyk* (SOVENANSA DE NOSTRA DAMA DE ROSARI. Inscription (aranaise?) assez ancienne. En luchonnais actuel : *subenànso de Nòstradámo de 'rruzări* « souvenir de Notre-Dame du Rosaire »).

arrigo-gwélh « libellule », litt. « arrache-œil » ; et pourtant *barrakáŋ* « étoffe de bure », litt. « enferme-chien ».

C'est que ce dernier composé est plus ancien, et qu'il y a, sans doute, influence des *a* voisins, comme dans *palahèr* ou *Kadaplás*.

On le voit, dans les composés les deux lois de la persistance de a final et de a contre-tonique vont de concert.

2°) et 3°) *è* et *e* tombent. Ex. :

2°) opĕrăriu,	*dawbrê* « ouvrier » (adj.).
calĕfă(ce)re,	*kawfiá* « chauffer ».
3°) verēcúndia,	*bergúnho* « vergogne ».
(h)ospĭtále,	*ustáw* « maison ».
Begorrĭtánu,	*Bigurdáŋ* « Bigourdan ».

Mais *mastegá* (mastĭcáre) « mâcher », *musegá* (morsĭcáre) « mordre » sont formes de conjugaison ; de là le maintien de *e*.

4°) *i* tombe également. Ex. :

exsarrĭtáre, *echchartá* « essarter ».

Mais *kastigá* (castīgáre) « châtier » est forme de conjugaison ; dans *bedyáw* « prestation », l'ī de vicīnále a été maintenu par la formation d'un hiatus ; dans *buridúŋ* « fermentation », de *bullītione, et les mots analogues, l'ī (d'ailleurs primitivement non contre-final) a été maintenu par les infinitifs correspondants (*burí* « bouillir », etc.) ; sans compter l'influence savante : cf. *eskūrität* « obscurité », lat. obscurĭtáte, etc.

5°) et 6°) *ò* et *o* tombent. Ex. :

5°) colŏcáre,	*kugá* « coucher ».
6°) labōrare,	*lawrá* « labourer ».
*miscŭláre,	*meskłá* « mêler ».

Mais *dezlugá* (dis-lŏcare) « déplacer, disloquer », *aswá* p. **asuá* (ad-sŏnáre) « appeler » ont gardé ŏ sous forme de *u*, ŏ étant là voyelle de syllabe initiale plutôt que contre-tonique ; d'ailleurs, ce sont des formes verbales, comme *bris-*

tulá « torréfier », de p(e)rustŭláre mi-sav., car ustŭláre donne *üsklá) tremu lá* « trembler », de *tremŭláre, etc.

Mettons à part :

Sedowédo ou moins bien *Seduwédo* (n. de lieu) de Ipsa ĭdŭbēda ; ou par rédupl. * ĭtăbētă? (Quant. hypoth.).

peterám « entrailles de mouton », de *pectoránu (?).

Le premier pourrait être sorti, par un simple relâchement de prononciation , d'une forme *Sedwédo* ; le second est sans doute issu, d'une manière analogue, de *peytrám, *petrám, par affaiblissement de *r* en *ɾ* après *t* et introduction d'un *e* d'appui (Voyez les groupes de consonnes).

7°) *ŭ* tombe. Ex. :

mandūcáre, *maynjá* (?), auj. *minjá* « manger ».

S'il persiste dans *salŭ·lá* (salūtáre) « saluer », *ajŭdá* (adjūtáre) « aider », *esturnŭdá* (sternūtare) « éternuer » (montalb. *estizurná,* avec altération de l'initiale également, et de plus métathèse), ce sont formes de conjugaison.

c) *Pénultièmes.*

Les atones libres pénultièmes, elles aussi, tombent ou deviennent plus fermés ; elles ne sont guère plus solides que les finales. Les plus fréquentes étaient les brèves ă, ĕ, ĭ, ŏ et ŭ.

1°) ă persiste, mais en passant à *e*. Ex. :

*cantábămus,	*kantáwem* « nous chantions ».
*cantábătis,	*kantáwet* « vous chantiez ».
*cánnăpe,	*kánep* « chanvre ».

Mais *krámbo* « chambre » vient s. d. de cámĕra, qui existe à côté de cámăra ; et *séggle* « seigle » vient s. d. du français, car *sécăle p. secăle aurait dû donner °*ségew* (le montalb. dit *ségel,* mais inversement *kárbe* pour « chanvre »).

2°) ĕ tombe toujours ; sa chute a même précédé celle de ĕ final. Ex. :

1 *cápere,	**káb·ɾe*, puis *kábe* « contenir ».
vénděre,	**bén·ɾe*, puis *béne* « vendre ».
véspĕru,	**bêsp·ɾe*, puis *bêspe* « soir », etc.

2. crédĕre, **kréd-re*, puis *krey* « croire ».
cádĕre, * *kád-re*, puis *káy* « tomber », etc.

Les infinitifs en *e* atone de la 3e conjugaison fournissent ici les plus nombreux exemples. Leur *e* atone ne vient, en effet, ni de ĕ final, ni de ĕ pénultième, mais ce sont les groupes en *-re* qui l'ont laissé à leur place; aussi vaudrait-il mieux écrire ci-dessus * *káb-r* que **káb-re*, etc. Voy. plus loin l'influence des consonnes sur les voyelles et les groupes de consonnes.

3°) ĭ tombe le plus souvent; quand il persiste (ordinairement en hiatus) il passe à *i*. Ex.:

dispósĭtu, *dis/ôst* « dispos ».
véndĭta, *béndo* « vente ».
fémĭna *fiénno* « femme ».
formátĭcu, *fiurmádje* « fromage ».
* fidĭcu, *fiidje* « foie ».

Mais : sápĭdu, *Sábi* (n. de ruisseau, et de famille).
límpĭda, *límpyo* « limpide » fém.
sómniu, *sôni* « songe ».
Antónĭu, *Antôni* « Antoine » mot mi-savant.
* párt-ĭo, *párti* « je pars »,

et tous les présents en *i* atone, issus de ĭo ou de ĕo ramené à ĭo. L'analogie est intervenue ici, et l'*i* doit être considéré, croyons-nous, non comme conservé, mais comme réintroduit, même dans les verbes de la 4e comme *párti*, car pártĭo aurait dû donner °*párs*. Cf. ci-dessus le maintien de la finale ī caractéristique du nom. masc. pl. dans la 2e déclinaison.

4°) ŏ tombe souvent; quand il persiste, il passe à *u*[1]. Ex.:

l árbŏre, * *árb-re*, puis *árbe* « arbre »
lépŏre, * *lèb-re*, puis *lèbe* « lièvre »
-átŏre, * *-ád-re*, puis *-áyre*
episcŏpu, *abéske* « évêque »

[1] Le montalb. a parfois conservé ici l'ŏ et l'ŭ atones, mais en les faisant tous deux passer à *u* tonique. Ex.:

* acrífŏlu, *grifúl* « houx »
- cúmŭlu, *kumúl* « comble »

2. Mais : *trifŏlu, **tréfiuw*, auj. *tréw* « trèfle jaune » ;
*acrifŏlu, **ayréfiuw*, auj. *arévo* « houx » ;
et peut-être aussi :
apóstŏlu, **apôstuw*, auj. *apôstu* « apôtre » ; mi-savant en tout cas (p maintenu).

5°) *u* tombe régulièrement[1]. Ex. :

ĕbŭlu,	**évouw*, auj. *jévo* « hièble ».
mirácŭlu,	*mirálh* » miroir ».
facŭla,	*fiálho* « chandelle de résine ».
(h)ástŭla,	*ásklo* « bûche ».
cúmŭlu,	*kúmble* « comble » (on dit plutôt. *kalumêtch*), etc.

Nous reviendrons plus loin sur la réduction des hiatus et des diphtongues qui se produisent souvent avec les pénultièmes, et sur la fusion des atones avec diverses consonnes.

B) Voyelles entravées

D'une manière générale, les voyelles entravées, toniques ou atones, persistent. Cependant les toniques deviennent parfois plus ouvertes et les atones plus fermées. Ainsi :

1°) *a* entravé tonique reste *á* (1); atone, il est encore *a* (1), sauf à la syllabe finale où il passe à *e*, comme a libre final devant t ou s. Ex :

1. árbore,	*árbe* « arbre »
árca,	*árko* « coffre du char »
vácca,	*báko* « vache », etc.
2. pastóre,	*pastú* « berger »
partíre,	*parti* « partir », etc.
Mais : cántănt,	*kánten* « ils chantent »
cantábănt,	*kantáwen* « ils chantaient »

(1) Si náscere donne *nèche* « naître », laxare, *lichà* « laisser », cela tient à des réductions de diphtongues; si (h)astella donne *estéro* « copeau », à l'apocope de l'a de **astéro* et à l'analogie, avec les mots commençant par *est-*; si a(u)scultare donne *eskutá* « écouter », c'est encore par analogie avec les mots latins commençant par ĭsc- (*esk-*).

(et toutes les troisièmes personnes du pluriel, formées par analogie : *sáben, léjen, párten, kantéren, kantésen,* etc. — Voy. la morphologie du verbe). Ce passage de ă final entravé à *e* caractérise le luchonnais; dès Saint-Béat, on a, ici aussi, *o* (*kántòn*, etc. — Voy. l'Appendice à la suite des consonnes).

2° et 3°) *è* et *e* entravés toniques restent en général *ê* et *é*; atones, ils donnent tous deux *e*. Ex.:

2°) 1. (h)erba, *êrbo* « herbe ».
terra, *têrro* « terre ».
-ellu, -ella, *-êtch, -êro,* fr. « -eau, -elle ».
septe, *sét* « sept », etc.
2. æstivu, *estyéro* « été ».
verticulu, *bertélh* « peson de fuseau ».
*vecticulu, *betílh* « levier ».

3°) 1. epĭscopu, *aléske* « évêque ».
capĭstru, *kabéstre* « chevêtre ».
crĭspu, *krésp* « croûte ».
squĭlla, *eskéro* « clochette ».
ĭllu, -a, *étch, éro* « lui, elle ».
2. pĭscáre, *peská* « pêcher ».
ĭntendere, *enténe* « entendre ».
*vĭndémia, p. vīndémia, **berémya*, **brémya*, puis *brénho* « vendange ».

Il y a toutefois une importante remarque à faire: *è*, même tonique, placé devant le groupe n+consonne (sans parler, bien entendu, du groupe ns du latin classique, réduit à s en latin populaire, rendant e long et ne formant pas entrave. Ex.: pē(n`su, *pés* « poids ») a toujours donné *é*. Ex.:

convéntu, *kumbént* « couvent »,
moméntu, *mumént* « moment »,

comme tous les noms en *-mént* et tous les adverbes en *-méns*;

lucénte, *lüdént* « luisant »,

comme *prüdént* « prudent », *sabént* « savant », et tous les participes présents des trois dernières conjugaisons;

prudéntia, *prūdénso* « prudence »;
Lauréntiu, *Lawréns* (n. de famille);
véndere, *béne* « vendre »,
inténdere, *enténe* « entendre »,

comme (mais avec diphtongaison) *estyéne* « étendre » (cf. *fiyéne* « fendre », de fíndere).

Comment expliquer ces faits? Sans doute par la tendance de l'e à se fermer devant des groupes semblables. « Ainsi, en » latin, ĕ devient i devant une nasale gutturale, et, en germa- » nique, devant n+consonne » (Communication de M. Grammont). Il se peut donc qu'on ait eu jadis en luchonnais, comme aujourd'hui en provençal, **lüzênt* (prov. *luzênt*), **kumbênt* (prov. *kubênt*), **prüdênso* (prov. *prüdênso*); mais aujourd'hui c'est *é* qu'on a en luchonnais dans tous ces cas. Ce caractère de la phonétique luchonnaise sépare le luchonnais du provençal, et le rapproche, comme le montalbanais et le languedocien, de l'espagnol qui ne connaît que *é*. Cf. plus loin le traitement de ŏ tonique entravé.

4°) *i* entravé, tonique ou atone, reste *i*. Ex. :

1. cīngula, *siŋglo* « sangle ».
   mīssa, *míso* « messe ».
2. *cīnquáginta, *siŋkánto* « cinquante ».
   līnteólu, *linsó* « drap de lit ».

5° et 6°). *ò* et *o* entravés toniques restent d'abord *ó* et *ó*, mais *ó* tonique entravé passe ensuite (comme *ó* tonique libre) à *ú*; atones, ils donnent tous deux *u*. Ex. :

5°) 1. pŏrta, *pórto* « porte ».
   *mŏrtu, *mórt* « mort ».
   sŏlvere, *sóbe* « tremper, dissoudre ».
   cŏsta, *kósto* « côte ».
   mŏlle, *mótch* « humide ».
   pŏnte, *pónt* « pont ».
   fŏnte, *fónt* « fontaine », etc.
2. pŏrtáre, *purtá* « porter ».
   *fŏntále, *funtáw* « lieu humide ».
   mŏntánea, *muntánho* « montagne, pâturage élevé ».

6°) 1.	cōrte, contr de cŏ(h)ŏrte,	*kúrt* « grange ».
	sŭrdu,	*súrt* « sourd ».
	* gŭrgu p. gurgite,	*gúrk* « tourbillon d'eau »
	* tŭrbe ou tŭrbo p. tŭrbine,	*túrp* « tourbillon de neige ».
	sŭlcu,	*súk* « sillon ».
	tŭttu,	*tút* « tout[1] ».
	pŭllu,	*pútch* « coq ».
2.	ŭrtica,	*urtígo* « ortie ».
	pŭrgáre,	*purgá* « nettoyer le blé[2] ».
	* fūrcina,	*ɦuchíno* « fourche de fer ».
	pŭlsáre,	*pusá* « pousser ».
	tŭssíre,	*tusí* « tousser »[2].
	* pŭllicu,	*puɾík* « poussin ».

Remarquons que *ô* reste *ô* en luchonnais même devant le groupe n + consonne (*pônt*, *ɦônt*); il n'y a donc pas parallélisme entre son traitement et celui de *ê* dans le même cas. Sans doute, « mont » se dit *múnt*; mais peut-être *múnt* vient-il de *mōnte pour mŏnte, ou peut-être y a-t-il eu influence des nombreux dérivés et composés où il entre comme proclitique (*muntánho*, *muntanhárt*, *Muntawbáŋ*, *Munnê*, etc.). Au contraire, le montalbanais dit, non seulement *mún*, mais encore *pún* et *fún*, traitant ainsi *ê* devant n + consonne comme *ô*; et le louronnais et l'aurois vont jusqu'à dire *múrt* « mort »; mais l'espagnol diphtongue ici *o* en ue.

7° ū entravé, tonique ou atone, reste *ü*. Ex. :

[1] Cependant (h)irundula donne *arrôllo* « hirondelle », et non °*arrúllo*;
à mŭttu correspond *môt* « mot », et non °*mút*;
à singlŭttu, *saŋglôt* « hoquet », et non °*saŋglút*.

Mais les deux derniers sont sans doute des emprunts, et le premier doit avoir subi l'influence analogique de *arrullá* « rouler » de rŏtuláre, ind. prés. *arrôlli*, impér. *arrôllo*, etc., — Mĕdúllu « moelle », a de même dû donner *môtch* (au lieu de °*mútch*, par °*mêwtch* : montalb. *mêwlo*, de medulla) sous l'influence de *môtch* « humide » (et peut-être anciennement « mou ») de mŏlle.

[2] Montalb. *tüsí*, avec *ü*, peut-être sous l'influence de l'i de tussio. — Voy. ū ci-après, pour *pürgá* « purger ».

1. jūstu ou jūste, *jūst* « juste, justement ».
   fūste, *fūst* « bâton, fût ».
2. jūsta-mente, *jūstoméns*, etc.

Il y a quelques cas difficiles. *Jūnt* « joint » et *pūnt* « point » pourraient venir de jūnctu, qui est possible, et de pūnctu, qui est classique; mais ils pourraient venir aussi des formes jŭnctu et pŭnctu, où l'*ū* serait dû à l'influence du c devant t, analogue à celle du *y* dans cūneu, d'où *kūnh* « coin ». Voy. plus loin.

D'autre part, à fūrtu (ū sans doute comme dans fūr) correspond *fūrt* « vol d'objets » (il aurait du moins fallu °*fūrt*)
à cŭrtu correspond à la fois *kúrt* « court » et *kŭrt* « qui a la queue coupée » ;
à pŭrgare, à la fois *purgá* « nettoyer le blé » et *pūrgá* « purger ».

Les formes en *ū* sont là savantes; seulement elles n'ont pu être prises au français (pas même sans doute *pūrgá*); elles sont venues du latin savant, dont l'u se prononce *ü* (sauf devant nasale + consonne) dans toute la France.

De même *būzo* « bulle » doit venir de bŭlla, mais par le latin savant; si l'on a *būzo* au lieu de °*būlo*, cela doit tenir à l'influence de *buzí* « bouillir ». Cf. la locution *a būls* « à gros bouillons » ; *būls* plur. de *būlh* , inusité, de *bŭlliu, tiré de bullio, avec influence du *y*.

Enfin, tandis qu'on a régulièrement

fúne « fondre » de fŭndere ,
et même *fúns* « fond », de fŭndus,

« fonder » se dit *fündá* et « fondement » *fündoménl*. Comme on ne peut avoir que fŭndare et fŭndamentu, avec ŭ, il faut admettre ici encore des emprunts (hypothèse confirmée par le maintien dans ces mots de *d* après *n*), mais des emprunts, non au français qui aurait donné, °*fundá*, °*fundoménl*, mais au latin savant, qui devait être ici pour les anciens luchonnais fŭndare, fŭndaméntum, avec *ü* et non *o* comme aujourd'hui en France. La présence de *fi* n'est pas une objection : elle

prouve simplement que les mots en question ont été empruntés avant le passage de *f* à *h* en luch., ou l'invasion des *f*.

Ainsi, en résumé, les voyelles entravées ne nous donnent, comme atones, que *a*, *e*, *i*, *u* et *ü*; comme toniques, *á*, *é*, *í*, *ó* et si l'on veut *ű* ont persisté; *é* a persisté le plus souvent, mais devant n + consonne est passé à *é*; *ó* est passé à *ú*. Le traitement de *é* et de *ó* entravés caractérise le luchonnais.

B. Sarrieu.

(*A suivre.*)

LES CARTULAIRES D'ALBI

Cartulaire AA 1

Les archives municipales d'Albi possèdent sept cartulaires. Au milieu de beaucoup de documents connus, il s'y en trouve certains qui ont été dédaignés ; non pas qu'ils manquent d'intérêt, mais parce que les historiens albigeois n'ont pas trouvé l'occasion de les utiliser. Nous nous proposons de parcourir, feuillet par feuillet, ces vénérables parchemins et d'en extraire tout ce qu'ils contiennent d'inédit. Pour donner une idée suffisante de chacun d'eux, nous analyserons les pièces que nous ne reproduirons pas.

Sans doute les faits que nous relèverons n'ont pas, au point de vue historique, une importance capitale ; ce sont, généralement, de menus détails : entrées et mort des évêques, famines, tremblements de terre, mortalités, éclipses de soleil, règlements locaux, etc., etc., etc.; ce sont pourtant ces détails qui composaient autrefois l'histoire. Au point de vue philologique l'intérêt est beaucoup plus considérable. Sans doute, on n'y fera pas, comme dans les séries BB et CC, une abondante récolte de mots nouveaux; mais on pourra surprendre sur le fait les successives transformations de la langue romane, au cours de trois ou quatre siècles, l'invasion progressive de la langue d'oil dans le dialecte albigeois.

Le *Libre de Memorias* de Jacme Mascaro, dont M. Ch. Barbier a su tirer un si merveilleux parti, et que notre travail rappellera, n'embrasse qu'une période fort restreinte, insuffisante pour suivre la décadence de la langue. Sous ce rapport,

tout au moins, les Cartulaires d'Albi offrent plus d'intérêt que les *Memorias*.

Sans autre préambule nous abordons l'examen du Cartulaire AA1. Le premier document est un règlement sur la perception du droit de pesade. Voici le préambule : « Coma » tumult, brega [1] e discordia fos sobre l'usatge e la persepcio » de la patz de la vila d'Albi e de las pertenensas entrels leva- » dors de la dicha patz, d'una part, els ciutadas d'Albi e de la » pertenensa, d'autra; e de paraula venga hom a batemens, » e de batemens mort se puescha essegre, fo adordenat, » sobre l'usatge e sobre l'opsebement de la dicha patz, so que » se sec. »

Ce règlement comporte huit articles dont les titres sont écrits à l'encre rouge : 1° Hom levan e colgan; 2° Hom que vengra estar ad Albi; 3° Hom de mar aura... LX ans non pague [2]; 4° del bestial; 5° tot brau e tot poli; 6° tota bestia que bastege [3]; 7° tot parec de fedas [4]; 8° araire complit [5].

Vient ensuite une transaction entre l'évêque Guilhem Peyre [6] et les consuls : « Aysso es la composicio que fo facha » ab mosseinher Guilhem Peire, avesque d'Albi sa enreires, et » ab los cossols et ab la universitat dels prohomes d'Albi ; e » ditz enaissi coma se essec ». Voici les points sur lesquels porte la transaction : 1° D'ome cant mor ses far testament; 2° De comandas qui las fa ad Albi ; 3° Se hom estrainh se mudava en la vila d'Albi ; 4° Que hom no sia pres que presente

[1] Cf. Du Cang. Briga = jurgium, rixa, pugna.

[2] Fo may adordenat que negus hom no sia tengut de pagar patz de son cors de mars LX ans passatz.

[3] Fo may adordenat que tota bestia que bastege, rosci o ega o mul. Bastegar = porter bât. Conf. Du Cang. *Bast* et *basta*.

[4] Dans le corps de l'art. on lit : Tot parec de fedas complit de c bestias o de plus, que i aga en cledas, pague V s, el mieg parrec... Parrec = troupeau.

[5] Ce document n'est pas daté, peut être même est-il inachevé. Il est transcrit en effet sur une feuille de parchemin détachée, mais ayant même format que le cartulaire, soit 21 cent. 5 × 16 cent. 5.

[6] Cet évêque, de la maison des Laurac de Brens, d'où sortit le fameux hérétique Guillaume Petri, est désigné sous le nom de Guilhem Peyre Valterus ou Galterus; il occupa le siège de 1192 ou 1193 à 1230.

drech e puesca fermar; 5° Que hom non puesca guidar [1] autre per deute contra la voluntat d'aquel a cui deu; 6° De quista, de touta, d'albergua, de segui [2]; 7° Sel bisbe avia plach o contrast ab los homes d'Albi; 8° De sancforo [3]; 9° De murtrier; 10° De adulteri [4]; 11° De las autras costumas bonas que aissi no sso escriutas, que sio tengudas; 12° Los covienhs d'ambas las parts.

L'accord se termine ainsi : « Et aisso fo fach l'an de la incarnacio de Dieu Ihu Xrist M° CC° XX°, renhan llo rei Phelip de Fransa : videlicet XVII kl. de mai [5]. Phelip o escrius.

La célèbre transaction dite de saint Louis occupe le bas du recto du folio 3, tout le verso, les folios 4 et 5, et la moitié du recto suivant. Elle porte pour titre : « Aysso es la » composicio facha per mossenher Loys, rei de Fransa, e per » mossenher B. de Cumbret, avesque d'Albi [6], sobre las cau- » sas que la u demandava a l'autre en la vila d'Albi per raso » dels Frotiers [7]. E ditz enaissi ». Elle est trop connue pour que nous en essayons même une analyse. La date de cette transaction est décembre 1265.

« Aisso es la pronunciacio, la ordenacio, la diffinicio el » establiment que pronuntiec mosseinher Johan de Sollic, » arciavesque de Bezorgas [8], sobre lo compromes que era; e » fo fach en lo dich seinhor arciavesque pe[r] mosseinher B. » de Cumbret, avesque d'Albi, e per la glieia, d'una part, e

[1] Est-ce le *guiare* de Du Cang. qui se traduit par gager ou *minus offerre*?

[2] Divers droits seigneuriaux : pour *touta* Cf. Du Cang. *Tolta* : Unum quarterium vini quod annuatim mihi reddebatur de exactione, quod vulgo appellabatur *Toute*. Segui : obligation pour le vassal de suivre le seigneur à la guerre Cf. Du Can. *Segua*.

[3] De l'effusion de sang.

[4] Cet article est curieux : E dissero mai que qui pres sera ab autrui molher, que corro ambidoi essems nutz, se acordar nos volio ab lo seinhor bisbe, ese huin autre lor o retresia d'aqui enant que fos en eissa la pena.

[5] 15 avril.

[6] Bernard de Combret occupa le siége épiscopal de 1254 à 1272.

[7] Les Frotiers étaient coseigneurs d'Albi. Un Frotier, coseigneur d'Albi, était évêque de cette ville en 972. Signalons à M. Emile Lévy l'erreur que, sur la foi de Compayré, il a laissé glisser dans son SUPPLÉMENT A RAYNOUARD. Frottier est un nom propre et pas un nom commun.

[8] Bourges, dont l'évêché d'Albi était suffragant. Jean de Sully occupa ce siège de 1261 à 1291.

» per los cossols e per la universitat d'Albi, d'autra part. E » pronunciec enaissi ».

La transaction portait sur les points suivants : 1° De crims que pena porta de sanc ; 2° de jutgar lo malfachor ; 3° de crim notori o manifest ; 4° de la crida cominal ; 5° de la renda del pont de Tarn ; 6° del crear cossols e accosseilhadors de lor[1] ; 7° de panar peisches, conils, colomso galinas ; 8° de pausar forestiers ; 9° d'aquels que panarau frucha ; 10° de las carrieiras nedejar ; 11° de falsa mesura ditz enaissi ; 12° de mesura d'oli ; 13° de mesura de blat o de sal ; 14° de mesura de draps ; 15° de tot fals pes ; 16° de pa vendedor ; 17° de carns meselas[2] vendudas o unas per autras ; 18° de carns moriosas[3] o mortas per lor propria mort ; 19° dels notaris publics creadors ; 20° d'ome cant mor ses testament e no i apar heretier ; 21° de las claus de la vila d'Albi gardar ; 22° que nos fassa cofrairias o colligacios ab sagramen ; 23° de la ost e de la cavalgada e de la pila ; 24° de la pila ; 25° cossi tot aquo que es dich sia gardat.

La charte se termine ainsi : « Fach fo aisso ad Albi e dat » en la glieia de Sta-Cecelia, em plenier parlamen dels dichs » ciutadas e de la universitat, presen lo dich avesque. Anno » domini MCCLXVIIII, lo dimecres aprep la festa de S. Ma- » thieu l'apostol, en lo mes de setembre ».

La charte qui suit porte pour titre : « Aisso es la carta del

[1] Cet article a été le code électoral d'Albi jusqu'en 1402. Nous le reproduisons : « Quant cossols e li accosselhadors de lor seran creadors, » ajustat parlamen si coma es de costuma, li homes de cadauna gacha » de la ciutat elegiran dos baros prohomes en cossols et autres dos en » acosselhadors, li quals seran presentatz al evesque ; el avesque recebra » sagramen de lor que eill las drechuras del avesque e de la glieia » d'Albi e de la ciutat fiselment gardaran et aquel offici fizelment esse- » gran. Juraran mai las autras causas que au acostumadas jurar ; et en » sobre que de las obvencios del pont alcuna causa non despendran o » despendre per lor poder no sostenran contra l'avesque o contra la » glieia albienca ».

[2] Ladres. Cf. Du Can. *Mezellus. Porcus leprosus seu mezellus.*

[3] Mort de maladie. Cf. Du Can. *Moria*, vieux franç. *Morie.* Animalium ex quovis morbo mortuorum carnes morticinæ.

» comu, cossis deu far ni levar ad Albi, sagelat ab dos sagels » e ditz aissi ». Elle est des ides de février [1] 1236.

Suivent des extraits des Évangiles selon saint Marc, saint Luc, saint Mathieu et saint Jean. C'est un simple exercice de calligraphie.

Autre charte sur le mode d'établissement et de perception des communs, du 3 des ides de mai 1245 [2].

Dans le calendrier qui occupe les folios 13 à 18, nous relèverons seulement l'entête et les quelques notes qui s'y rencontrent [3]:

Januarius habet dies XXXI, luna XXX ; nox habet horas XVI ; dies octo. En face du 8 des ides (6 janv.) on lit : A festo stelle mirando perfice lunam, post XL dies LXX fiet et si bisextus fuerit, subadditur unus ; si cadat in lucem Domini, suppone sequentem.

Sur la ligne du 15 des kal. (18 janv.) : Sol in aquario, et sur celle du 5 (28 janv.) : claves XL.

Febriarius habet dies XXVIII, luna XXIX. Nox habet horas XIIII ; dies X. Hic concurrentes mutantur.

Sur la ligne de 15 de kal. (15 févr.) : Sol in pisce.

Marcius habet dies XXXI, luna XXX. Nox habet horas XII, dies vero XII.

En face du 5 des ides (11 mars) : Claves Pasche ; et du 15 des kal. (18 mars) : Sol in ariete. Au 31 mars, on lit :

Illius est mensis cui dat lunatio finem.

[1] 13 février. Cette charte fut octroyée par l'évêque Durand, qui occupa le siège de 1230 à 1254. C'est lui qui fonda le couvent des Frères Mineurs. (Fonds Doat, vol. 113, f° 305).

[2] 15 mai.

[3] Nous avons négligé certains signes dont nous n'avons pu deviner la valeur. Comme ils peuvent être intéressants pour quelqu'un, nous indiquons leur place dans le calendrier. Ces signes comprennent : un .d. toujours barré obliquement de droite à gauche dans la boucle et entre deux points ; un .d. et un .e. séparés par un point ; un *.h* ou *.ho.* ou *.hora.* et enfin un chiffre romain.

En janvier : 1 et 25 ; .D. En février, au 4 .D. e. En mars, au 8 .D. e. ho. I. En avril, au 21 .D. e. ho. X. En mai, au 3 et au 25 .D. En juin, au 10 .D. e. ho. VI ; au 16 .D. hora, XVI. A partir de juillet jusqu'à novembre, néant. En décembre, au 7 .D. au 22 .D, e .ho. VII.

Aprilis habet dies XXX, luna XXIX. Nox habet horas decem ; dies vero XIIII.

Au 2 des Nones (4 avril) : ultima intentio lune paschalis; au XV des kalen. (17 avril) : Sol in thauro, et au 3 des kalen. (29 avr.) : Terminus Penthecoste.

Madius habet dies XXXI, luna XXX ; nox habet horas VIII, dies vero XVI.

Au XV des kalen. de juin (18 mai) : Sol in geminis ; sur la ligne du IX de ces mêmes kalen. (24 mai) : Sol oritur. Sur la ligne suivante, 25 mai, fête de saint Urbain : Ver fugat Urbanus, estatem Simphorianus.

Junius habet dies XXX, luna XXIX ; nox habet horas sex; dies vero XVIII.

A Nones (5 juin) : ultimus terminus Penthecoste.

Sur la ligne du 15 des kalen. de juillet (17 juin) : Sol in cancro ; et sur la ligne suivante : Solsticium.

Julius habet dies XXXI, luna XXX ; nox vero habet horas VIII, dies XVI.

Au 16 des kalend. d'août (17 juillet) : Sol in leone. Incipiunt dies caniculares. Au 14 des kalen. : Ab ista die usque ad nonas septembris non te minuas.

Augustus habet dies XXXI, luna XXIX ; nox habet horas X, dies XIIII. Au XV des kalen. de sept. (18 août) : Sol in virgine.

September habet dies XXX, luna XXIX ; nox horas XII habet, et dies XII.

Au 2 des ides (12 sept.) : Dies caniculares finiunt. Au XV des Kalen d'oct. (17 sept.) : Sol in libra ; au XIII (19 sept.) : Equinoctium autumnale.

November habet dies XXX, luna XXX ; nox habet horas XVI, dies vero VIII.

Au 16 des kalen. de décem. (16 novem.); Sol in sagittario.

Au 9 des mêmes kalen. (23 novem.), fête de saint Clément : Festum Clementis caput est yemis orientis ; cedit yems retro Cathedrato Symone Petro. Et au-dessous : Ver fugat Urbanus, statem Scinforianus ; post venit octumnus et sic claditur totus annus.

December habet dies XXXI, luna XXVIIII ; nox horas XVIII, dies vero sex.

Au 16 des kalen. de janv. (17 décem.) : Sol in capricorno.

Remembransa sia que, en l'an que hom comtava MCC°XCVI, fo facha ordenacio e declarament de vendas e de foriscapis en cal manieira se devo penre e levar per aquels que han fieus e cesses en la ciutat d'Albi et dins lo dex, em presencia del seinher B. de Castanet, avesque d'Albi, e dels prebostz de Stª Cecelia e de S. Salvi [1].

Ce règlement contient 8 articles qui n'ont pas de titre [2]. Afferme du poids public. Texte latin, du 24 janvier 1336.

Sequitur pronunciatio facta per reverendum in Christo patrem dominum Castrensem episcopum supra debatis et controversionibus vertentibus inter reverendum in Christo patrem dominum Albiensem episcopum, ex una parte, et universitatem civitatis Albiensis, ex parte altera.

Document non daté.

On remarquera, dans les pages qui vont suivre, qu'un certain nombre de mots nous ont échappé. Le cartulaire AA 1 a été si souvent feuilleté que, sur les bords extérieurs, le parchemin a jauni et les lettres ont disparu. Nous aurions pu essayer de les faire revivre, en y déposant, avec un pinceau, une légère couche de sulfhydrate d'ammoniaque concentré ; mais outre que le succès de la réaction chimique nous a paru, pour bien des cas, un peu problématique, nous avons hésité à soumettre le précieux document à une opération qui aurait pu le détériorer.

L'an MCCCXXXIII, fo gran fam e gran carestia ; valia lo sestier del froment sinquanta soutz e tornec vas Pantacosta ; e S. Johan se culhic e s'es vendut a XIIII s.

[1] Bernard de Castanet est un des évêques d'Albi dont le nom a fait le plus de bruit dans l'Histoire ; il éveille aussitôt l'idée d'inquisition. Quel que soit le jugement que l'on porte sur ce prélat, qui fut un terrible homme, il ne faut pas oublier que ses cruautés vis-à-vis des hérétiques Albigeois furent condamnées par le roi de France et deux délégués du Saint-Siège. Hauréau, membre de l'Institut, a publié en 1878, chez Hachette, un volume qui porte le titre : *Bernard Délicieux et l'Inquisition*. La figure de l'évêque Inquisiteur y est définitivement fixée.

[2] On énumère les différents cas qui donnent ou ne donnent pas lieu à perception des droits de mutation.

Item l'an XLVIII, foc gran mal an de fam, de que morigro ganre de gens.

It. l'an XLVIII, foc la gran mortalitat, que foc ta gran(s) mortalitat de rix e de paubres que de la hora que Diaus venc en l'anges Maria no sab hom que fos ta gran(s) [1].

It. l'an LX, foc carestia ; valc lo sestier del froment quatre floris.

It. l'an LXI, foc autra mortalitat, mas no pas ta granda coma fo l'an XLVIII ; e morigro may d'efans que de gens grans.

It. l'an LXIX foc autra carestia, que valia lo cestier del frome quatre floris ; e valc tro que hom ne culhic, e per bona razo, car, sert, ni ric ni paubre non avia blat vielh, per aut ric hom que f de que fo gran miracle de Diau, aytan gran fe quant sadolec d pas e de V peyses V melia personas [2].

It. l'an MCCCLXXII, a XIII del mes de julh., foc, ad Albi, la tempesta e noi i demorec negun de blat ni de vi, mas fort petit.

It. l'an dessus, lo segon jorn de mars [3], que fo lo premier c careme... [4] fe la terra tremol.

It. l'an MCCCLXXV, el mes de abril e de may, el mes de ju froment lo sestier X floris, e seguel VIII floris e davant... [5] nad froment V e VI floris e seguel... [6] e morigro ganre de gens paul fam.

It. l'an LXXVI, a XXVI del mes de setembre, fo Tarn t que ab un esplegh [7] pogra hom penre de l'aygua de sus lo la fusta ; e venc lhin la procession de Sta Cecilia portan lo se Dieu ; mas be fora estat mage [8].....

A XXV de setembre, l'an MCCCLXXXVI, nasquec lo pre filh del rey, nostre senhor, de Franssa, segon que aparia

[1] A Béziers, *la gran mortalitat* commença la première semai rême. Cf. *Libre de las memorias de Jacme Mascaro*, *Rev. des I* 1890, p. 41.

[2] Même cherté à Béziers ; le froment valut 2 francs le setier. La valeur du florin, à Albi, en 1369 est de quinze à seize sou.

[3] En nouveau style 1373.

[4] Deux ou trois mots effacés.

[5] Quatre ou cinq mots effacés.

[6] Deux ou trois mots effacés.

[7] Deux mots effacés.

[8] La fin de la phrase est effacée. On croit lire : *se agues*

letras clausas que trames la regina als senhors cossols, borgers et habitans d'Albi, de las quals la tenor s'ensec [1]:

De par la royne.

Chers et bien amez, pour ce que nous savons que vous desirez [illegible] plaisir, honneur et prospérité de mon-[seigneur], de nous et du royaume, veillez savoir que au jour d'ui, a [illegible] nostre Seigneur nous a délivré d'un filz, [illegible] Nostre Seigneur vous ait a sa garde.

Escript au Bois de Vincennes, le XXV jours de septembre.

[illegible]

Verbum multiplicatum
Generat tedium
Non est amicus qui
Amicum peccatorem non corripit.

Vitam habemus ex mutuo,
Non autem ex debito [1].

L'an M° CCCLXVIII, la vespra de S. Marc, casec la gran tempesta, e tempestec otral pon, e, de la part desa, una gran partida de Falguairac e de la Calm e de Castelvielh.

L'an MCCCLXI, a VI dias del mes d'abrial, fo fach l'acort dels senhors cossols d'Albi del dich an am los serviens del rey e de moss. d'Albi; e M° Dorde Gaudetru, notari, fen carta per la partida dels senhors cossols.

Peccata tempore latent et tempore patent.

L'an MCCCLX, e a XXI del mes de janoier, I home ausic I autre home, otra lo pon de Tarn, al riu del Montelh, e fo pres per las gens del rei d'otra lo pon e menat a la cort del jutge d'Albi; e pueys fo remes a la cort de M° l'avesque d'Albi; el jutge d'Albi anec lo jutgar e tener cort al barri del Cap del pon, e mandetz los prohomes que anesso donar lor cosselh de la part dela. Et ayssi fo fag; et aquel home fo jutgat am lo cosselh dels digs prohomes, e perdec lo ponh aqui hon avia fag lo murtre, e pendut a Valcabrieyra.

L'an MCCCLXXI, a XXX del mes de may, les senhors cossols del dich an baylero los senhals per senhar las mesuras de las fustas e del coyre a M° Johan Augier, menescalc d'Albi, loqual promes, a so sagramen, se esser bo(s) e lial(s) el dich offisi e que no senhara denguna mesura que hi conoges barat ni falsa, nin penra mas so que antiquamens n'es taxat. E fo presentat a la cort temporal per Domenge de Monnac e per Frances Donat, cossols del dich an; e M° Bertran de Montalasac fen carta, l'an el dia dessus. Et aqui meteys, l'an el dia dessus, en la mayo cominal d'Albi, en la presencia dels sobredichs cossols e may del senhen Galhart Golfier, senhen Pos Vierna, M° Bernat Lonc, Bernat Col, Bernat Dales, P. Soelh, P. Godieyra cossols del dich an, per lor e per lors companhos e per la universitat, lo sobredich Johan Augier promes e promec en la manieyra que desus es dich.

[1] Ici se place le tarif du pontanage que nous avons publié dans cette même *Revue*, année 1901, pp. 481-513.

Testimonis Me R. Vidal, notari, Bernat Taulas, sabatier d'Albi.

L'an MCCCLXXI, a XXIX de setembre, fo perdut lo sagel petit del cossolat, et, a XXXI dia del dich mes, foc desavoat lo dich sagel en la mayo cominal d'Albi per los senhors cossols del dich an, en la presencia del discret senhor lo senhen Galhart Golfier, loctenen de Me lo viguier de la cort real d'Albi, e de Me Gm Granier, loctenen de Me lo jutge de la dicha cort; del qual receup carta Me Johan Duran, notari real d'Albi.

L'an MIIIc e XX, stec de ploure per totz los meses de mars, abrial e de may, que no ploc de totz aquels tres meses seno doas vetz en lo mes de may, e los frugs de la terra mot... [1]. E foro Paschas a VII de abrial e Rosas se... [2], io jorn de Rampalm, que fo lo darier jorn de mars [3], majossas, et serieyas a Pascas, lo VII d'abrial; e comensec hom a segar las seguials a setze de may; e lo auta renhec et fe grans dampnatges a totz los frugs de la terra, que derayguava los albres e destrusia las vinhas e derocava los teules dels hostals; e renhec per dos meses e may.

L'an MCCCXXVIII, lo segon jour de febrier, fos terra tremol sus lo solhel levan e durec qualque z .. quant... [4]; e foc tant gran e ta fort que ad acha de omes anticas no foc tal.

L'an MCCCLXXXI, lo dimergue XXII del mes d'abril, moss. Domenge, avesque d'Albi [5], intrec az Albi e fo en sa intrada moss. Felip de Levis, senh de Rocha [6], Gm de Rabastenxs [7], vescomte de Paulinh, lo senh de Venes, e ganre d'autres. E jurec nos, en sa cossiencia, meten la ma sus lo pietz, de tener nostras costumas; et aqui meteys, enans que intres, baylec las claus als portiers. De que preyro carta Me Johan Durand per nos e Me Izarn de Rieus per moss. l'avesque.

[1] Mot effacé commençant par *pri* et terminé par *rotges*.

[2] Illisible.

[3] Mot effacé.

[4] Mots effacés. Le z = moitié.

[5] Dominique de Florence qui abandonna le siège d'Albi, en 1382, pour celui de Saint Pons de Thomières, et le reprit en 1392. En 1407, il devint archevêque de Toulouse dont il occupa le siège jusqu'à sa mort survenue en 1412.

[6] Pilippe III qui épousa, en 1372, Eléonore de Villars, et mourut cette même année 1380, Il était fils de Guy de Lévis et de Laure de La Barthe. Guy était seig. de la Roche en Rénier et de Graulhet. Cf. *Les Seigneurs de Graulhet*, par L. M. p, 39.

[7] Les délibérations de 1372 à 1388 du Conseil de Ville nous apprennent le rôle important que ce personnage joua à cette époque.

Quidquid agas prudenter agas et respice finem.

L'an MCCCLXXXI, a II de dezembre, comprero los senhors cossols que fo l'an el dia desus, so es assaber Me Helias de Vesplau, Me Bernat Lonc, Frances Donat, Ar. del Port, els autres cossols, d'en Gm Colobres C. lbr. de renda que avia cadans sus la vila lo dig Gm; et aysso per XVIIc lbr., pagan lo franc per XX s., que deu aver lo dig Gm huna am totz los darayratges degutz al dig Gm dels ans passatz, los quals so encluzes in la ssoma de las dichas XVIIc lbr. E Me Johan Prevenquier, notari, fen carta de la venda.

L'an MCCCLXXXIII, lo mecres, a XII jorns del mes d'aost, moss. Johan la Saya [1], per la gracia de Dieu avesque d'Albi, intrec premieiramen en la ciutat d'Albi, per la porta del Viga, e promes, pausan sa ma sobre son piegz coma prelat, servar e gardar las costumas de la presen ciutat, enaisi coma los autres senhors avesques d'Albi, sos predecessors, au acostumat de far. E foro presens los senhors en Galhart Golfier, en Duran Daunis, Me Dorde Gaudetru, en Gm Condat, Me Azemar Grasset, Me Izarn de Rius. Et aqui meteiss los digs senhors cossols bailero las claus de las portas de la vila al dig moss. l'avesque; el dig moss. l'avesque aqui meteiss restituit las dichas claus e las bailec als portiers que aqui foro presentatz per los digs senhors cossols; e los digs portiers aqui meteiss jurero aissi quant es acostumat ni en lo insturmen sus aisso receubut se conte. E Me Johan Duran fen carta.

L'an MCCCLXXXIII, (blanc) [2] los senhors cossols, so es asaber senh Gualhart Golfier, en Duran Daunis, Me Dorde Gaudetru, Me Isarn de Rius, Me Ademar Grasset, Guilhem Colobres, cossols de la ciutat d'Albi, presentero al reveren payre en Crist mossen Johan, per la gracia de Dieu avesque d'Albi, per crida cominal so es assaber Ramon Borrulh, loqual jurec en las mas del dich moss. l'avesque en ayssi coma es coutengut en la costuma ; [3] e d'aysso fe carta Me Dorde de Laroqua, notari.

[1] Il occupa le siège 1 an à peine. La ville lui fit cadeau de 150 florins d'or et de 4 pipes de vin. B B 16.

[2] L'acte est postérieur au 12 août, puisque la présentation du crieur public est faite à Jean de Saya qui fit son entrée, nous venons de le voir, à cette date.

[3] La coutume est enregistrée dans la transaction ménagée par l'archevêque de Bourges entre l'évêque Bernard de Combret et les consuls; elle est ainsi conçue : « La crida cominal per los cossols e per los prohomes sera » eligit(z) et al avesque si coma a seinhor sera presentat(z), lo qual penra » de lui sagramen que en aquel offici fizelmen se aja tant vas l'avesque

L'an MCCCLXV, a XXI dia del mes de may, devant moss. Amielh Cabiral et moss. P. de Lescura, vicaris de moss. d'Albi, lo poble de cascuna gacha de la ciuetat d'Albi, nompnero, elegiro e presentero en cossols, a tot l'an venen, los cossols de l'an passat; so es assaber : de la gacha de Verdussa, en G^m Ortz e'n Frances Picart; e de la gacha del Viga senhen Bernat d'Avizac e'n R. Celet; e de la gacha de Sta Martiana Me Jacme Trencavel e'n G^m Barrau ; e de la gacha de Sanh Estephe en Johan Gieussa e'n G^m Rebieyra; e de la gacha de las Combas Esteve Mercadil; e d'otral pon en P. Molinier. Et yssamen foro fathz accosselladors aquels de l'an passat per l'an venen. E quant que als dihgs senhors vicaris fos greu e neguesso que los dihgs cossols e cosselhadors de l'an passat non podian ni devian esser per l'an venen, mar de nouvel ne devia lo poble autres eligir e nompnar, el dihg poble lo contrari dizen, volen et afferman, e que d'autras vegadas era estat fahg lo semblan, los sobre dihgs cos-ols de l'an passat et acosselhadors per l'an venen foron creatz e fahgz. E maestre Johan de Lamota fes ne carta.

L'an MCCCLXX e VI, a II de octombre, cresquec Tarn e fon ta gran que venc entro la porta del abeurador, e dec gran dampnatge als molis d'Albi e de Marsac [1] et a totz los molis que ero tro Cofolens. [2]

La MCCCLXXXV [3], lo premier jour de jenier, sus la hora entre prima e tercia, venc subdamen gran escurdat de segle, en tant que a penas doas personas que fosso essemps vesia petit l'autra ; e, segon que se dizia, fo aquo per lo universalmen ; e dizia se per alscus que lo solelh era tornat en eclipsi. Aquo durec entorn l'espazi de aitant quant hom ponharia anar del Cap del pont de Tarn d'Albi tro a la porta del Viga del dig loc. E aquel jorn fo lus, comensamen de setmana, e de mes e de an, e la luna hi fo novela sus l'alba. [4]

» quant vas los ciutadas; e cridara de part de l'avesque e dels prohomes si » coma es acostumat entrogas (?) a oras; e no sera refudat z) per l'avesque » se n'era sospechos d'iretguia o en autra manieira diffamada persona o » enemic(s) manifest del avesque. »

[1] Cant. d'Albi.

[2] Coufouleux, cant. de Rabastens, arrond. de Gaillac.

[3] En nouveau style 1386.

[4] A remarquer que le premier janvier est considéré comme le premier jour de l'an, bien que l'année officielle ne commence que le 25 mars. Nous avons signalé cette particularité dans *Les statuts et les coutumes de la Commanderie de Saint André de Gaillac. Rev. des Lang. rom.* 1899, p. 228; nous l'avons rencontrée trois autres fois dans les comptes consulaires d'Albi du quatorzième siècle qui sont à l'impression.

L'an MCCCLXXXVII (*blanc*) del mes d'auost, moss. Gm Maestre prebost de la glieya de S. Salvi, huna essemps am los canonges de la dicha glieya, coffecero aqui totz essems que la vila era en posecio et en saysina, de totz temps que avia estat, [de] la gacha e la bada cominal sus lo cloquier de S. Salvi, davas la glieya de Sta Marsiana. E may fo aqui meteys ordenat que la vila deu far, a son despens, la torn tro a la. [1] E Mo Izarn de Rieus e Mo Johan de Montalaza feyron carta coma notaris.

L'an MCCCXCII, a XV d'octobre, viro de mieg dia, vaquec la se, per la mort de Mo G. de la Vouta, avesque d'Albi. E fo regen Mo A. Grasset e jutge Mo R. Ysart.

E sia saubut que la cestayrada de la terra de vinha e d'ort de la juridiccio d'Albi deu aver de tot cayre XVIII pergas, e cada perga deu esser de XVII palms justz[2]. Et en denaysi en cada cestayrada deu aver LXXII pergas de la meysso desus dicha.

Memorial sia que en lo mes de febrier entro a la fi de mars, l'an mial IIIIo XXV, valeq lo sestier del froment II escutz d'aur, el sestier de la seguial valeq, al dich temps dessus, II lbr.; e al comensament del mes d'abrial IIIIo XXVI, [lo] froment tornec a I escut d'aur, el sestier de la seguial tornec a I lbr.; e ayso car fe bel temps e clar e ses aygas, que los blatz nobels fuero tans bels que dizom que non avia de L o de LX ans no vigro tant en la mostra. E foro Pascas lo darier jorn de mars, l'an mial IIIIo XXVI.

Memorial sia que, a tres jorns del mes de mars, l'an MCCCCXXX tres [3] vaquet la sse [4] de la Glieia d'Albi, per la mort del reveren payre en Dieu moss. P. Enebot [5], per la gracia de Dieu avesque d'Albi; lo cal moric lo jorn desus, sus la ora de prima. E sus lo d. jorn los senhors de capitol preyro lo temporal e la berbia a lor ma, coma successors; e meyro en la berbia et en la cort lors armas [6] E sus la ora

[1] Mot effacé. Dans le cartulaire AA 4 on trouve le texte intégral de cet accord. Le quantième du mois n'est pas indiqué.

Cf. sur cette affaire notre travail intitulé : *La tour de Saint Salvi d'Albi. Bull. de la Soc. archéologique du Midi de la France*, 1901, pp. 331-340.

[2] L'empan d'Albi vaut 0 mèt. 223. La surface de la sétérée pour les vignes et les jardins égale donc 46 ares 56 centiares 424644.

[3] En nouveau style 1434.

[4] Siège épiscopal; nous avons trouvé et nous retrouverons cette expression qui rappelle le *sede vacante* si usité.

[5] Pierre Neveu, aussi appelé Nebot et Nepos. Il avait pris possession du siège en 1411. Arch. comm. BB 5.

[6] Les armoiries du Chapitre métropolitain étaient: de gueules à une croix

de vespras, los senhors cossols e d'autres singulars anero en lo dich ostal de la berbia per pregar e requerir los dihtz senhors de capitol que volgesso ben gardar lo sobre dih ostal. Et en ayssi o fero e ne requerigro esturmen ; local sturmen pres mestre Pos Vernhas. Et estan aqui los sobredihtz senhors de capitol e cossols, hun, apelat lo senhor de Vilayna, local avia una bota per molher del dih senhor avesque, pres l'ostal de la berbia a ssa ma e fermet las portas que el lo tenia e nom de m^or^ de Pardiac [1].

Item sia saubut que apres, non tardet I jorn o II, vengro gran cop de senhors pregar als ssenhors de capitol que volgesson helegir en avesques los que au dretz, so es assaber : P. Amielh, prebost del monestier de S. Salvi, e doctor en leys [2] ; M^o^ B. de Cazilhac, prebost de Santa Sezelia e prior de Fargas [3], lecenciat en decretz ; moss^or^ l'avesque de Cavalho, apellat m^e^ Johan Rocas, natural de la presen siutat [4], m^e^ en tehologia ; m^or^ d'Arpajo, per I de sos filhs [5] ; moss. lo senescalc de Carcassona per moss. l'avesque de Cozerans, appelat moss. Giraut Faydit ; moss. l'avesque de Sant Papol ; m^o^ lo prior de la Daurada ; l filh de moss^or^ de Castelpers ; l frayre de m^er^ de Castelnou de Bretenos, e ganre d'autres ssenhors [6] say ne foro ; los cals vengro par pregar los sobredihtz ssenhors del capitol e no re mens los senhors cossols ; e foc trobat per cosselh que los ssenhors cossols pregero per totz aquels que eron pregatz et requeregutz als dihtz

pattée et ancrée à l'extrémité supérieure, et au pied fixé d'or, chargée d'une agathe ovale et de pierreries de diverses couleurs, sommée d'un globe d'argent entouré d'un cercle bordé de huit perles d'argent, accompagné de quatre croix d'or, deux enhandées et à double traverse, suspendues au bout de l'ancre avec des chaînettes de même, et deux anglées de perles et bourdonnées, suspendues à des traverses, accostées de deux losanges d'or aussi suspendues à des chaînettes de même aux extrémités de la croix.

Cf. *Rev. du Tarn*, vol. VIII, supplément.

[1] Bernard d'Armagnac, comte de Pardiac, gendre du fameux *rey Jacques*, comte de Castres.

[2] Ces quatre derniers mots ont été cancellés.

[3] Ce prieuré avait été fondé en 1325 par l'évêque d'Albi, Béraud de Fargues. On voit encore les restes de ce prieuré dans la rue qui lui doit son nom.

[4] Mot à demi effacé, on dirait : etz escellen.

[5] Hugues d'Arpajon, chevalier, sgr de Labruguière pour un tiers et de Montfa.

Par acte du 24 mars 1431, il acquiert, par voie d'échange avec Pierre de Lautrec, la baronnie de Montredon. *Revue du Tarn*, I, p. 28.

[6] Nous traduisons ainsi le sigle *essors*.

ssenhors de capitol ; es en ayssi o fero no dopten (?) de la premieyra pregaria [1].

It. a catre del sobre dih mes, foc sebelhit lo sobredih avesque en la glieyza de Sancta Sezelia ; de que portavo lo drap dava[n]de l'aur los ssenhors cossols una am P. Bona, viguier de Rochas... [2].

It. a XVIII del sobredih mes, foc facha la novena del sobredih avesque, en que foc donat per los ssenhors cossols I drap d'aur e X torchas cascuna de II lbr. Z [3] en las cals torchas e drap foron mesas las armas de la viala ; e lo sobredih drap d'aur foc malevat del capitol de la Glieya d'Albi, local prestero amiablamen als ssenhors cossols ses degun cost.

L'an MCCCCXLIX, en lo mes de julh, ce vendec vi ad Albi, en taverna, a dos denies la lial, et la crida lo cridet en aquel pres ; et lo pres comu era IIII d. la lial, e lo melhor era VI d. ; e per aquel de II d. era bo ; e ssa es an la plassa d'Albi ce vendìa vi en gros, coma de Cestayrol [4], I ff^{o} e XX sols la pipa.

L'an M IIII^{c} XX, a XXIII de may, los senhors cossols Anthoni Boyer, Me P. Ayral... Yssaras, Phelip Baldy e Guiraut de Belpuech, tost... de la presen ciutat, en presencia del honorable senhor moss. Art^{t} d'A... licenciat en leys, jutge real d'Albi, feyro appelar en la mayo cominal, los maseliers de la presen ciutat, et aysso per metre en executio las letras de... autrejada[s] a la vila per lo tres exellen senhor m^{er} lo Regen et Dalfi..., so es assaber que la vila leve dos denies per liura carnacieyra que vendran los maselies en la ciutat d'Albi... quertidos i la reparatio de las muralhas de la villa ; lasquals letras foro mesas en exequtio aqui meteys, de voler et de consentement dels ditz maselies ; et devo donar la liura carnacieyra del moto per II s. VI d, liura de vedel de lag II s. VI d. e liura

[1] L'élection eut lieu le 6 avril. Le 3 de ce mois, deux consuls d'Albi accompagnés de plusieurs notables, se rendirent à Lombers auprès du roi Jacques pour le supplier d'engager les chanoines à élire *un bon prohome et bon home al profiech de las armas et de la glieysa*. On sait que le Chapitre élut Bernard de Casilhac ; mais le pape avait donné pour successeur à Pierre Neveu, Bernard Dauphin, candidat du roi. Les deux compétiteurs se disputèrent le siége les armes à la main. La guerre civile ensanglanta l'Albigeois pendant une vingtaine d'années. Cf. Arch. comm., CC 183 et suivants, et l'étude que Quicherat a consacrée à Rodrigue de Villandrando, *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes*, 1845.

[2] L'écriture des six dernières lignes de la page a tellement pâli qu'elle est illisible

[3] Ce sigle, sorte de Z grec, signifie demi.

[4] Cant. de Gaillac.

d'anhel XXVIII d., per cascun cabrit IIII d., liura de buou e de baca e de porc XX d., liura de bocz, cabra, crestat, detz d., liura de la feda se vendra XVI d, ; et aysso del jorn presen entro a la festa de Totz Sans ; et cascuna liura carnacieyra deu pesar tres libras primas que so XLVIII onsas [1] ; e si foc... per los digz senhors cossols ad Ar. Yssaras maselier que peses las dichas carns en gros als digz maselies ; loqual juret ben et fizellement pesar ad utilitat de la vila e dels ditz maselies, e deu may scriure las carns que pesara de cascun maselie et tener bon conte als ditz senhors cossols tro que autramen per los ditz senhors cossols hi sia provesit...

L'an MCCCLXII, lo dimengue, darier de julh, tombet sus lo cloquier de S. Salvi lo folze ont ero lo tocasens ; e hun notary apelat Mᵉ Gibbert de l'Ospital, local lo tronoyre l'ausit ; es homes que fos sus lo cloquier non val...[2] per gran meravilhas.

Memorial sia que la presentacio e la collacio de la quapelania fondada en la gleia d'Alby per Guiraut Marti, saentras mergan d'Alby, sobre l'ostal seu asituat davant lo sementeri de la dicha gleia, se aperte al cossol de la gacha de las Combas de la ciutat d'Alby, aysi com se conte en l'esturmen de la dicha fondacio receubut per Mᵉ Anthoni Planas.

L'an mil quatre cens soixante, Johan, comte d'Armanhac, par arrest donné par les gens tenant le parlemen a Paris fut privé tant de son comté que de toutes terres qu'il tenoit en tout le réaulme de France : et tout ce par manière de confiscation appliquée à la courene.

Memorial sia a totz aquels que aysso legiran que l'an que hom contava mial IIIᶜ e XXVII, lo dilus que foc lo jorn de Nostra Dona, que era a dos del mes de febrier, sus la hora de prima, fec gran terratremol per tot lo monde universal ; loqual fo dich que de la mortalitat granda ensa non foc ausit tant grant ; et diverses bastimens ne tombero et se escoyssigro, et tropas de chemineyas d'Alby ne tombero.

A'n ascel que me ha fach scriure done Dieus hun pe de pieuse et a'n aquel que ho ha scrich done Dieus una formic.

Les 23 folios qui suivent sont pris, à quelques exceptions près, par l'énumération des talhs imposés depuis 1399 jusqu'à 1493. Nous relèverons les seuls articles qui offrent un intérêt quelconque.

Endig l'an MCCCC VIII, a XII de julh, per la reparacio de la

[1] La livre ordinaire d'Albi égale 407 grammes 920.

[2] Nombreux mots effacés. Il faut comprendre : ne furent pas foudroyés.

clausura, pagan V d per cascuna sepmana de l'an, que monta XXI s. VIII d., e per la femna veusa, la meytat, que son X s. X d. et per l[ieura] de po[cessori] II d. e per l. de mo[ble] III d. una veg pagadors.

II talh[s] endig[s] a IIII de febrier, l'an MIIII^{c} XXVI, per la bueja de Combaffa [1], pagan V s. per t[esta] e II d. per l. p^{o} e III m[ealh]as per moble, e contant escut de l'aur per XXII s. VI d. e moto d'aur per XIII s. IX d.; tot pagan de bona moneda.

L'an MCCCCLX, la vespra de la festa Sant Jordi [2], fes tant de frech e de glas ad Albi et al torn que totz albres de canha condicio que fosso, que fosso brotonatz ni salhitz, fosso vinhas, noguies, pomies, peries, prunies, durayquies (?), preseguies e tot autre fruchier, tot se perdec, que de tota aquela annada del territori d'esta vila, no se foro trobadas, quant acomparanssa, II saumadas de frucha ; e per so se endevenc que de diverssas partz portavo vendre ad Albi totas fruchas coma serieyas, guinas, peras, prunas, pomas, e belcop d'autras fruchas ; de tal manieira que al comensamen n'i vengro de Carcassona que se vendia la l. VI d. de las serieyas e de guinas, et après... [3] mercat; et ayssi meteis se vendero III petitas perotas II d., talamen que tot lo monde foc meravilhat quant. . [4] se vendec tota frucha, quinha que fos, a pes. Dieus nos vuelha per sa gracia gardar d'ayssi avan.

L'an MCCCCLXIIII, a XXVII de jenier, que era dimenge, fes sa novela intrada M^{o} Johan Jaufre, [5] cardenal e avesque d'Alby, per la porta del Viga; et al intran de la dita porta el juret de tener e servar las costumas, libertatz e franchissas scrichas e non scrichas de la presan sieutat. E fo acompanhat de totz los cossols entro a Santa Ceselia, e aqui fes lo offici, et los dits cossols c'en anero dinar amb el a la berbia am gran companhia dels habitans de la dita sieutat.

Item apres que hom foc levat de taula, M^{o} Felip del Pradal, jutge real d'Albi, et sendic especialmen a'n aquo, fes omematge e sagramen de fiseltat al dic M^{or} d'Alby, en nom de tota la dita sieutat, en presencia de M^{o} Bertran de Quasilhac, canonge, de M^{o} Guilhaumes d'Arpajo, chivalier, e belcops d'autres senhors aqui presens.

[1] Cant. de Monestier, arrond. d'Albi. Les évêques d'Albi y possédaient un château. Combefa était occupé par les Anglais. Cf. Arch. comm., CC. 182.

[2] 24 avril.

[3] Deux ou trois mots effacés.

[4] Mot effacé.

[5] Le cardinal Joffroi. Il mourut le 24 novembre 1473, au prieuré de Rully. Son corps fut transporté à Albi et ses restes reposent dans la chapelle de Sainte-Croix où son portrait est peint.

It. dos talhs endichs en la cieutat d'Alby, a XXI del mes de abrial. l'an mial IIIIc LXXIIII, lo hun per lo fait del rey, et l'autre per los affaires [1] de la vila ; pagan VII s. VI s. t. per testa, X soutz per la premieyra lieura de pocessori, e dos soutz sieys d. per lieura de moble, per lo talh del rey. Et per le talh dels affaires, pagan detz diniers per tota lieura de pocessori et dotze dinies per tota lieura de moble. Los quals talhs son statz vendutz a Andre Carre, habitan d'Alby, so es lod. talh del rey per lo pres de quinze cens XXX lieuras, et lo talh dels affaires per lo pres de tres cens LXX lieuras, en ayssi com apar per carta presa per mi P. Ayralh, notari d'Alby.

Sia memoria que los talhs que son ayssi en lo darrier iteu specifficatz, dels quals n'i a hum per lo rey et hun autre per los affaires et reparacios de la vila, et aussi autres [1] dos talbs enditz darrieyramen, a detz de jenier, l'an MIIIIc LXX sinq, la hun per pagar los denies del rey apelats la crua mesa sobre la vila de Galhac, et l'autre per los affaires et reparatios de la vila, pagan per lo talh del rey, so es la dita crua dos soutz per testa, dos soutz per la premieyra lieura, detz dinies per l. de pocessori, e XV d. per l. de moble ; et per los affaires et reparatios de lad. vila, sinc dinies per tota autra lieura tant de pocessori que de moble ; los quals quatre talhs, dos per lo rey et dos per los d. affaires et reparatios, son statz vendutz al noble Hermet de Bocharambaut et a Johan Bornier, merchan d'Alby, so es los d. dos talhs del rey per lo pres de dos melia sinquanta huech lieuras tor., et los autres dos talhs dels affaires et reparatios de la vila per lo pres de huech cens sinquanta huech lieuras tor. ; et en ayssi com apar et sta ferm en hum instrumen pres et receubut per mi not.

Sia memoria que l'an mial IIIIc LXXXIII, lo tresque crestia princeps, mossenhor Loys, per la gracia de Dieu rey de Fransa renhan, e lo reverend payre en Dieu Mo Loys d'Amboysa, evesque d'Alby stan, [2] lo cestier de la mossola, mesura d'Alby, se vendet Alby IIIItre lieuras tor. et comunamen tot l'an stec quasi a'n aquel pres ; et se disia en la dita cieutat e per lo pays que se no fos lo blat que los merchans anavo sercar et los strangies merchans portavo del pays de Catalonha et de la Terra bassa, lo blat se fora vendut al doble. En lo qual an morigro de paures strangies per los pes de las portas, a Sinqucinas (?) et a la plassa d'Alby sus las taulas ; cascun ser jasian plus de XL ho paures, talamen que, en nombre del mes de mars jusquas al mes de julhet [3], morigro en la cieutat,

[1] Autres mots de langue d'oil.

[2] Louis d'Amboise occupa le siège épiscopal de 1473 à 1503. On lui doit le fameux chœur de Sainte-Cécile.

[3] Influence de la langue d'oil.

tant de paures et autres gens et quasi los plus necessaris cap d'ostals, XV ho XVI cens personas.

En lod. an moric lo rey de Fransa que se apelava Loys de Valoys[1], a XIX de aost, et las honors foro fachas a Sta Cezelia, la ont los senhors cossols feiro lors honors am gran tast de mossenhors de la cieutat en las companhas.

Les folios compris entre 67 et 72 sont occupés par le tarif du pain. Le prix, 1 denier, restant le même, la quantité de pain varie suivant le prix de l'émine de moussole. Un exemple fera comprendre le mécanisme de ce tarif.

Cant l'emina de la mosola costa III s. de tornes, con[tadas] totas mecios, deu hom donar XXXIII onsas de po per 1 d. de t[ornes].

Et a III s. e VI d. deu hom donar per 1 d. XXXI e mieja

Le prix de l'émine est prévu jnsqu'à 12 sous, 3 deniers.

Le froment est considéré comme inférieur à la moussole.

Quant l'emina del forment costa III s. de tornes, deu hom donar XXXIII onsas per 1 d. de po gros.

. . . . . .

Quant l'emina del forment costa III s. de tornes, deu hom donar XXXVII onsas e mieja per 1 d. de po moflet.

L'an M IIIIc LXII, a XI de novembre, que era lo jorn de S. Marti, vaquet la se de la glieya d'Albi, per la mort del reveren payre en Dieu moss. B. de Casilhac[2], per la gracia de Dieu avesque d'Albi; lo qual anec de vida a trespassamen lod. jorn entre nou et detz horas de la nuech: et stec mort, avans que fo sebelhit, de la dicha hora, que era lod. jorn a sser, tro la dissapde; e lod. jorn del dissapde foc sebelhit sus la hora de tres horas.

Item sia saubut que, lo jorn de Sant Clement[3], foc facha la [no]vena deld. senhor en la glieya de Santa Cecelia ont la vila hi fes portar a la honor 1 drap d'aur, am las armas de la vila, lo qual los senhors de capitol lo prestero liberalamen a la vila; et la vila hi donec VIII torchas, cascuna de doas liuras, en las quals ero los seussels am las armas de la vila; lo qual drap era tot d'aur, exceptat aquel del capita de sancta Cecilia.

L'an mial IIIIc LIX, los honorables senhors moss. Aymeric Arvoyas, licenciat en leys, Anthoni Caste, Bernat Boicieira, Me Johan Palet,

[1] Louis XI.

[2] L'Évêque élu par le chapitre à la mort de Pierre Neveu et qui avait fini par se faire reconnaitre comme légitime titulaire du siége d'Albi.

[3] 23 novembre.

Peyre Puech et Johan de Belpuech, merchans, cossols de la cieutat d'Albi, impetreron unas letras reals, las quals foron donadas a Chinon, a XV de febrier, l'an dessus, contra gens de gleya et autras tenens possessios que fosson de antiqua contributio de la vila d'Albi[1], que per las dichas possessios ajon a pagar et contribuir a las talhas, coma plus a ple apar per la tenor de las d. letras; et foron mesas en concelh de lad. vila a tres de mars, l'an dessus, et aponchat per las gens del concelh que fosson mesas en exsequtio.

It. l'an dessus, messenhors ne impetreron unas autras [letras] contra tota gen de la gleya que ajon a contribuir a las reparatios de la vila, soas de las muralhas et de las autras causas necessarias; et foron donadas et mesas en concelh. Aponchat coma dessus es dich de las autras.

L'an mial IIIIc LXII, a XXVII del mes de may, moss. lojutge de Cumenge fegs una exequtio contra las gens de la gleya per captio de lors portas, par so que recusavon pagar las talhas reals et las reparatios, et a la fi totz pagueron; et las letras de la d. exequtio eron emanadas del rey, nostre sobiran senhor; et las impetret lo discret home Me Jorda Mealh, notari, a la requesta dels honorables et savis senhors Moss. P. Arnaut, licenciat en leys, Me Johan de Molergas, bachalier en decrets, senhen Johan Marinier, jove, merchan, Me Bernat, Blat... [2] senhen Bertran Laurens, senhen P. Avilhac, cossols per la dicha annada.

L'an mial CCCCe XLVII, a XIII del mes de setembre, Moss. P. Arnaut, licenciat en leys, Duran del Pradal, Phelip Clari, merchans, Me Johan Helias, jove, notari, Ramon del Lum e Johan Calvet, cossols de la ciutat d'Alby de l'an MCCCCXLVI, finit XLVII, baylero a Bernat Mondomie et Aymeric Conilh, habitans d'Albi, las muralhas e tors del torn d'Albi que aras son cubertas e que per lo temps a venir seran fachas et cubertas, e los hostals de la vila, so es assaber la mayso cominal, l'ostal de la plassa, las scolas, lo masel e lo bordel, a las tener condrechas et recubertas a lor[s] propris despens, am los pactes que se ensegon, so es assaber que los digs cossols lor devo far

[1] Primitivement les gens d'église étaient exempts de toute taille et de toute imposition communale; peu à peu les exceptions naquirent. Les biens nouvellement acquis durent d'abord payer l'impôt, royal ou communal; n'en étaient exceptés que les biens d'antique possession qui n'avaient jamais été soumis aux tailles. On voit que cette exception prit fin en 1459. Cf. sur cette question *Institutions politiques et administratives du pays de Languedoc*, par M. Paul Dognon, p. 303 et suiv.

[2] Fin de mot illisible.

portar tota la materia que hy fora bezonh al pe de las muralhas et non re mens devo esser quitis per tostems de la mieja testa et de la meytat del carc metedor sus la premieyra lb. cascun dels. Et en aysso far, tener et complir tant quant viuran se son obligatz, ayssi com plus a ple se conte en lo insturmen de la obligansa receubut per Me Jorda Ayral, notari de la mayo cominal, l'an e lo dia dessus. E per so es stat ayssi mes per memoria.

L'an MCCCCXLII, en lo cart jorn del mes de mars, lo rey nostre senhor e madama la regina, e m^or lo Daufy e autres grans senhors del realme, ero a Montalba, en que lo rey, nostre dig senhor, ordenet e apuntet, am son gran cosselh, que d'oras avant totz clers mecanic[an]s paguesso del an el jorn dessus ensa de totz lors bes. E per so es mes ayssi per memoria, per que del dig an e jorn dessus om mesassa pagar totz los digs clercs mecanic[an]s.

L'an M CCCC XLVI, a V d'octombre, vengro en esta vila, hun comte de Egipte, lo Petit apelat, comte de Vaydam, ont menava am sy III o IIII ben gens de be ; e dizian que ero gentials omes, e d'autras gens, entre omes e femnas a l'aviron de XL o L pressonas ; e lor foc fag presen, com trobares a l'aministracio del dig cossolat. [1] De que las donas e los enfans petits e los omes, quand podian, panavan tot quant podian atenje.

L'an M CCCC XIII[2], lo rey de Franssa, nostre sobiran senhor, e m^or lo Dalphi son filh, passero la ribieyra de Garona per anar tener la jornada de Tartas, e los Englezes no se auzero trotar els camis... [3] per la gran parstrussa (?) que lo rey nostre senhor avia ; car om dizia que lo rey devia. . C combatens. Es après, lo mes d'aost, lo rey anec a Sant Clar, cap de Gasco[n]ha que era ajupat per los dihtz Englezes .,

. . . . . .

L'an M CCCC XLIII, mossenhor lo Dalphi, filh del rey de Franssa, venc ad Albi, parten (?) de Gaias ont avia estat gran tems ; es intret ad Albi l'endema de Nadal, e say estet tro l'endema de l'Aparexio,

[1] Les comptes consulaires de 1446-47 mentionnent, en effet, cette dépense au 8 octobre. Ce comte amenait avec lui 30 chevaux. Il est qualifié de duc. La ville donna à cette troupe 60 miches de pain, une barrique de vin. Un autre comte d'Egypte passa à Albi le 8 février suivant. CC 195.

[2] Il faut lire M CCCC XLIII.

[3] L'écriture a tellement pâli qu'il n'est possible de lire que quelques lambeaux de phrase.

e fes passar totas las gens d'armas que avia agudas de Salazart [1], I capitani que era de gens d'armas, totas dins la vila, ont passero tot premieyramen tot .. [2] ont ero entorn M V^c rossis, de que i foron contadas cent o VI xx femnas putanies, que jobes que vielhas ; es apres passeron entorn V^c o VI^c balesties, totz a caval ont avia plus de II^c arnes de... [3] ; es apres passeron III^c IIII xx fustz de lansa ont totz los omes ero quberts de fer ; et ce dizia que cans av... [4] no vic ta bela companhia ni ta ben ap... [5] la vila avia plus de XX fust[z] de lanssa... [6] ce dizia que per conte, car contatz foro sus lo pont de Roanel... [7]

Le verso du dernier folio est tellement surchargé et l'encre a tellement pâli qu'il est à peine possible d'en arracher quelques bribes de phrases.

Lo... a VIII jorn de... l'an MCCCCXLIIII, m^or... lo comte d'Armanhac... al castel de La Vaur ont era... es se dysia que... filha devia esser molher del rey... E per aco se dysia per alcus que era stat fah ; e Charles m^or, filh de m^or d'Armanhac, foc menat Alby, a la Berbia.

Après hun tems m^or lo daufy fes menar m^or d'Armanhac e sas filhas a Carcassona, en Sieutat, e may Charles m^or son filh ; et incaras i son.

Auguste VIDAL.

[1] Les consuls s'opposaient au passage de cette troupe à travers la ville. Cf. CC 192.

[2] Un mot illisible.

[3] Mot illisible ; on dirait *carta* ou plutôt *cata* avec un tilde sur *a*.

[4] Deux ou trois mots illisibles.

[5] Fin de ligne illisible.

[6] d° d°

[7] Dernière ligne illisible.

DOCUMENTS SUR LES RELATIONS

DE

L'EMPEREUR MAXIMILIEN ET DE LUDOVIC SFORZA

EN L'ANNÉE 1499

(*Suite*)

23

Ludovic Sforza à Marchesino Stanga [1]

(Milan, 15 juin 1499)

Dux Mediolani. M. Marchesino.

Dal R. M. Petro da Triest in la venuta sua e dopoi, ne è continuamente facto quella bona relatione de M.Matheo Lang che più se potesse desiderare da alcuno nostro affectionato, e per quello si è cognosciuto alla giornata e per voi ne è abondantissimamente confirmato, sel fosse creatura nostra, confessamo chel non porria fare più : unde li restamo molto obbligati, e tenendoci debitori de doverlo ben recognoscere, como siamo per fare, tuttavolta ne ritroviamo relevati da le excessive gravezze ne lequale siamo : ma, per non manchare ancora fra tanto de fargli segno del bono animo nostro, e farlo certo che le opere facte e quelle fara ad beneficio nostro siano bene collocate, volemo che ultra li cento florini del Rheno quali li avete dato al giungere vostro, se anchora vi trovarete al ricevuto di questo dove epso sara, gli dagate altri ducento fiorini ; e quando non vi trovasti dove sta il Lang, e che Augustino Somenzio si trova cum vuy, li dareti ad epso Augustino che gli li porti : se anche non fusse cum vuy, li mandareti ad epso Au-

[1] Milan, *Ibid. Pot. Est.* — Minute originale. *Suscription* «..... equiti D. Marche[*sino Stan*] ghe, secretario oratori nostro dilectissimo.... Cito.

gustino che gli li porti e presenti, cum farli dire che ricognoscemo molto bene questo non satisfare al merito suo, ma che le grande spese quale facemo non ne lassano che se possiamo dimonstrare cum epso cum quella liberalita quale vorriamo. El che siamo per fare a megliore tempo, e cusi lo pregareti ad haver cura de le cose nostre cum la Maestà Cesarea. Mediolani die xv Junii 1499.

24

Ludovic Sforza à Maximilien[1]

(Milan, 17 juin 1499)

Mediolani xvii juni 1499. — Domíno Regi Romanorum.

Factus nuper sum certior Majestati vestræ delatum esse victualia et alia necessaria ad Grisanos assensu meo proferri. Incredibile est quantam ex hoc molestiam acceperim. Nihil enim magis unquam optavi quam, accepto hoc statu a Majestate vestra, ostendere ei ac palam omnibus facere meum erga ipsam singularem affectum et parendi studium, et non solum statum, quem ab ea accepi, et fortunas omnes meas et meipsum pro Majestatis vestræ gloria et amplitudine exhibere posse; Deumque Immortalem testor, postquam ab sacro Imperio litteræ Majestatis vestræ nomine exscriptæ superioribus diebus ad me missæ fuerunt.....[2] ad Grisanos vehi paterer, me non solum ipsi obtemperasse sicuti in posterum facturus sum, sed tam accurate et tanto affectu in hoc ac ceteris, quæ Cesareæ Majestati et suis favere posse intelligebam, egisse ut nihil plus si de animæ meæ salute ageretur præstare potuerim. Declarare id præter alia debuerunt, quod in dies Majestati vestre significari ab meis jussi, et missus in Vallem Tellinam jureconsultus suus referre potuit; confirmant apertius litteræ Grisanorum hodie ad me perlatæ quas R. D. Petro Bonomo Majestati vestræ mittendas dedi et quod ipsi undique ab illis meis finitimis scribitur, sicut D. Petrus perscripsit.. Quæ cum ita sint, et tam aperto periculo, ut debeo et facturus semper sim me obtulerim Majestati vestræ servum, doleo fortunam meam non deesse tamen qui de me falsa Majestati vestræ deferre audeant. Quod idcirco plurimum me afficit : quia, cum ipsius erga me amorem super omnia humana estimem et maximi faciam, nihil etiam magis me commovere potest quod si nulla culpa mea sit, ipsum vel tollere vel imminuere queant; et ut apertius Majestas vestra

[1] Milan, *ibid.* Minute originale.

[2] Il y a ici des ratures dans le texte, mais le sens est clair: des lettrsə m'interdisant de rien envoyer aux Grisons.

sciat me vera loqui, rogo mittat vel araldum, vel ex suis quem maluerit, qui in Vallem Tellinam et alia ditionis meæ Grisanis finitima loca proficiscatur et in eis immoretur et magna cura perquirat veritatem eorum quæ Majestati vestræ delata fuere: si vera invenerit, dolere et merito me accusare poterit et ingratissimi principis nomen subire non recuso; quæ si falsa esse perspiciet, ut vero fiet, sciet quantum deinceps credere debeat iis qui de me mala loqui audebunt. Quod superest, me ac mea, quæ Majestatis vestræ sunt, ei commendo.

25

Ludovic Sforza au cardinal Ascanio Sforza[1]

(Milan 21 juin 1499)

R. me in Christo pater, et ill.me Domine frater cordialissime,

La serenissima Regina de' Romani, nostra commune nepote, ne ha scripto che havendo Pigello Pormiano, fiolo de Thomase e suo secretario, messo l'animo a farse ecclesiastico, desidera obtenere de la Santita de N. S. gratia de havere alchuni beneficii nel paese del serenissimo signor suo consorte e de lo ill.mo archiduca, maxime essendoli occorsa la opportunità del R. oratore del ser^mo Re de Inghilterra, quale è stato da la Maestà sua, e poi ad noy e hora vene li in corte; quale per l'amicitia ha cum el padre e fratelli de dicto Pigello, si è offerto usare ogni industria per farli obtenere questa gratia. Recercandone la Maestà de la Regina ad non mancare in questo del adviso e favore nostro, perche se possi reportare questa gratia: però, sapendo quanto Thomaso sia benemerito de la casa nostra, et anche per gratificare la serenissima regina alli cui servitii è dicto Pigello, pregamo la R.ma Signoria V.ra che in nome nostro voglia fare tuta quella opera sara expediente, cossi cum la Santità de Nostro Signore como farla fare cum qualuncha altra persona sara bisogno, acioche dicto R. ambasciatore inglese reporta questa gratia per el secretario de la ser.ma regina; cum fare intendere alla Beat^ne sua che in questo ne fara cosa de grandissimo piacere, per el desiderio havemo che la Maestà de la Regina, alla quale questa cosa è molto ad core per le gagliarde lettere ne ha scripto, reporta questa gratia da la Santità de Nostro Signore.

Mediolani, 21 Junii 1499.

[1] Milan, *ibid.* Carteggio Generale (Original) *Suscription* (en partie détruite): [Re] v. do p.ri et ill.mo D. no | [...] to D.no As. Ma. S.a | [...] acono car.li Sfor | [...] ti S. R E vice | [cancellari] o ac Bononiæ legato.

Frater cordialissimus Ludovicus Maria Sfortia Anglus dux Mediolani.

B. CHALCUS.

26

Maximilien à Baldassare Pusterla et à Ludovic Sforza [1]

(24 et 28 juin 1499)

Maximilianus, divina &c.

Magnifice fidelis dilecte, scripsit ad nos ill.mus princeps affinis et consanguineus noster carissimus se omnino et sine dubio ad diem vigesimum septimum præsentis mensis duodecim milia ducatos aureos in auro et quingentos in manibus (*sic*) vel capitanii custodie sue depositurum; quapropter ad te serioxe requirimus, committentes ut illos quamprimum habueris, honesto, devoto ac fideli nobis dillectis familiari et argentario nostro presbytero Luce de Renaldis et Jacobo Hochs, argentario nostro, exibeas, nec aliter facias; ut illi de pecuniis ipsis secundum commissiones nostras disponere possint. In illo enim nobis rem gratam facies nostram adimplendo voluntatem. Dato in Landech, die 24 Junii A. D. 1499. R. N. Rom. 14 mo.

Suscription: Magnifico nostro et imperii sacri fideli dillecto Baldassari Pusterle, illustri Mediolani ducis consiliario.

In ejus absentia Badino de Papia, ducalis custodie capetanio.

Maximiliamus &c.

Illustris &c.

Etsi nobis in dies de tua in nos bona fide et observantia uno omnium ore predicatur, tamen, quoniam non verbis, sed factis, ipsam erga nos in omnibus fideliter ostendis, tibi in dies magis afficimur; et præcipue quum nobis in exhibitione illorum triginta trium milium florenorum annuisti et morem in eo gessisti; in quo certe uti de te semper speravimus fecisti; teque verum affinem et principem nostrum ostendisti: tibi gratias agimus, curaturi id omne erga te, si se quando occasio obtulerit, pari vicissitudine recognoscere.

Datum in castro nostro Feldchirchen, die XXVIII Junii, Anno Dom. MCCCCLXXXXVIIII.

[1] Milan, *ibid. Pot. Est. Germania.* Originaux.

27

Ludovic Sforza à Galeazzo Visconti, son conseiller et ambassadeur en Allemagne

(27 et 28 Juin 1499 [1]

Mèdiolani, 27 Junii 1499.

M. Vesconte, l'altro hieri matina arrivò M. Marchisino, quale, dopo significatione de quanto li haveva dicto la Maestà Cesarea, e lui haveva cognosciuto del animo e dispositione sua verso noi, tale che più amorevole ne maior porriamo desiderarla, con certitudine che in qualuncha caso nostro la sii sempre per torlo per proprio, ne ha referto l'opera grande per lui facta secundo la commissione nostra per mitigarla e disponerla alla pacificatione cum li magnifici confederati e Suiceri: da unde era reuscito che era restata contenta che ad epsi mandassimo ambassatore, subjungendone che havendo ricercato la S. M., como li havevamo scripto, qualche particularita de la volunta sua circa questo assetto, li respose che non li pareva dire altro più di quello che haveva dicto secundo ne haveva scripto; ve lo significamo perche ne habiate noticia, como vi diximo al partir vestro che fariamo, e acio faciati intendere a quelli Magnifici confederati questo reporto di Messer Marchesino, con affirmarli che voi non sieti per manchare di opera alcuna, como vi havemo commisso, per fare succedere questa pacificatione, e pero circa epso liberamente vi vogliano aprire l'animo suo; quando vi fosse dicto che cosa vole la Maestà Cesarea, li respondereti che ad epsa non pare doverlo dire, e che questo non tocca a lei, ma expectare quello che epsi M.ci confederati recercano; el che quando vi faciano intendere, voi usarete ogni studio e diligentia per fare le cose succedano bene, como è il desiderio nostro. Et acio che li predicti Magnifici confederati meglio cognoscano la bona opera nostra, e quanto la Maestà Cesarea si move per nostro respecto, li fareti intendere quanto per l'incluso exemplo de capitulo ne ha scripto Augustino Somenzio circa Grisani, e che in questo possano etiam melio cognoscere la bonta nostra, che epsi Grisani non fano mai altro cha minaciarne de venire a brusare e damnificare il paese nostro; e noi per il contrario li havemo sempre facto bene e procuramo

[1] Milan, *ibid. Carteggis generale.* Original. *Suscription* - Sp[ectabi]li equiti D.no Galeacio Vicecomiti co[nsilia]rio Mag[ist] ro aule et or[ator]i nostro dilectissimo.

tuttavia el bene suo; et però essere officio di loro confederati fargelo ben intendere che deveno ricognoscerlo; et in fine certificareti dicti confederati che noi continuamo pur, e per lettere, e per mezo de Augustino Somenzio, in tenere più disposta sii possibile la predicta Cesarea Maestà a questa pacificatione; e che, giuncto sareti ad lei, fareti ancora voi el medesimo, sforzandovi per fare seguire questo effecto da noi desiderato sopra ognialtra cosa di presente.

(27 juin)[1]

Ve driciamo al paese de quelli Magnifici confederati, ove credemo siate adesso, lettere del exemplo incluso: questo mandamo in mane de Augustino Somenzio, perche subito sareti arrivato a la Cesarea Maestà .....[2] sapeti la commissione contenuta in lo memoriale vestro; tra le altre cose, che, doppo la expositione de la dispositione e bone opere nostre, declarasti alli signori electori e prencipi del imperio ultra la Cesarea Maestà le minacie ne fano Francesi de farne guerra, e li pregasti che venendo li oratori Francesi alla dieta, voglinoa chiarirli de la investitura facta in noi, e se la Maestà Christianissima pretende raxoni in questo ducato, la domanda da Sua Cesarea Maestà e loro, expectando ad epsi el juditio de tal cosa, e che facendo altramente ne defendarano per qualuncha via: e parendo alla Cesarea Maestà voi parlasti al conspecto de dicti oratori, lo fareti. Ve advertemo che de tutto questo parlati prima alla Cesarea Maestà ricercandoli la volunta sua, se havereti parlare o non, et in che modo, alli predicti electori e prencipi, e poi in presentia de li oratori francesi, e secondo che lei dira, exeguireti la volunta e norma sua, como li direti havere da nuy commissione.

In la prima audientia vi dara la Cesarea Maestà, li direti e cossi alli principi e signori cum liquali parlareti de la causa de l'andata vostra, che noi, come bono e catolico prencipe crestiano, desideraressimo che tutta la cristianità restasse in pace e tranquilita; rincrescendone de li movimenti sono tra la Cesarea Maestà sua e li confederati de Suiceri, havemo facto confortare e pregare S. M. ad essere contenta de lassare assetare questi movimenti de guerra, e che per questo effecto, havendo noi mandato voi da li predicti confederati per intrometterne a questa bona opera, vi havemo commisso vi transferati poi

[1] Milan, *ibid.* Copie : Exemplum D. Galeacio Vicecomiti, commissario gentium armigerarum.

[2] Quelques mots illisibles.

alla S. Maestà per fare el medesimo conforto e declararli quanto haveti reportato da loro, como havereti dirli particularmente el tutto, usandoli poi quelle parole siino al proposito per confortarla ad questa pacificatione, de laquale ne seguira laude e gloria immortale. Questa sara la substantia de quello havereti ad parlare voi, e la M. S. vi fara declarare separatamente da Augustino quello che più ultra havereti a fare e come havereti a governarvi e cosi havereti a fare, tenendone avisati de quanto se avisara alla giornata.

(28 juin) [1]

Hogi sono arrivate lettere da Berna, in risposta de quello gli scripsimo, sopra l'aviso havuto da M. Marchesino che la Cesarea Maestà se remettera a noi de mandare ambasatori in la liga; de lequali havemo facto fare l'incluso summario, in el quale essendo due cose principale, l'una che non ve facessimo fare capo a Berna, ma ve driciassimo a Lucera per non insospettire più Bernesi, l'altra che expectassemo fosse missa la dieta ad inviarvi: Quanto alla prima, dovendo voi a questo giorno havere passato li monti, questo aviso è giunto a tempo, che ne pare male potere remediare; circa ad farci tenire altra via, volemo bene, quando possiati lassar di canto Berna et andare de longo a Lucera el faciati, overo non potendosi fare cum manco che non se vadi a Berna, ne remettemo alla prudentia vestra, che quello non se po fare, cum tenire altro camino, de fugire de dare graveza a Bernesi, el faciati, o cum la pocca dimora in Berna, o secundo che parira a voi che seti sul facto, desiderando noi chel se satisfacia al desiderio loro.

Circa l'altra parte de expectare fosse deliberata e stabilita la dieta ad spazarvi, non potendosi fare altro per la partita vestra, ne occorre solo ricordarvi, che quanto è facto in questa celeritate el porreti pigliare per argumento de demonstrarli più el bono animo mio: dicendo che havuto el predicto aviso da M. Marchesino, ne parso subito e scriverne alli magnifici coufederati, e, senza expectare la risposta sua, elegervi ed inviarvi, prima per farli segno cum questo quanto sii grande el desiderio nostro de interponersi alla pacificatione, e quanto voluntera el faciamo: secundariamente el volsemo fare per avanzare tempo cum questa celeritate, havendo visto quello ne scripsino da Lucera de la bona dispositione sua; laquale, ultra el principale desiderio nostro, ne movera tanto più ad non mancare in cosa alcuna de procurare dicto effecto.

El medesimo havereti ancora ad dire ad Bernesi, e fargli intendere

[1] Milan, *ibid.* Original; minute.

quanto vi accade ad andarli, el rispecto quale se haveva mosso ad farvi fare capo a loro, e che poi, inteso el scrivere suo, voluntera per seguire tanto quanto è el parere suo in questo, ve havemo commisso e voi haveti facto tanto quanto sara successo.

In el resto, attendereti ad exeguire l'instructione vostra e per essere in el summario l'aviso de li fanti quali vano in Ast, mettereti bona mente per sapere el numero che li va e di quale cantono, quanti ne sono richesti e per quanto tempo, dove se gli dano dinari e quanti.

El medesimo dicemo per el capitano quale è ritornato de Franza ed è in Lucera ; e perche sapiati quello habiamo risposto sopra dicto e siati informati de la mente nostra, le mandamo exemplo di tutte le resposte.

E perche porria accadere fosti già arrivati a Berna prima recevereti queste mie littere ; acioche Bernesi non habiino ad starne malcontenti, e cum dubio che li habii insuspectire noi ultra quello scrivemo a loro che la causa ve ha facto elegere la via de san Bernardo e poi a Berna è stata per essersi creduto che quella fosse la più facile e commoda e secura via de andare in li confederati, non essendo voi chiarito in quale loco specialmente havesti andare : se è ancora parso per più loro discarico mandare, e mandamo a posto un fiolo de Bernardino Moresino, che havemo alli servitii nostri, quale porta le lettere del incluso extracto a suo padre, acio chel facii intendere alla communitate ed alli Bernesi quanto vedereti e... .. [1] ve vegni incontra.

28

Galeazzo Visconti à Ludovic Sforza [2]

(Berne, 29 juin 1499)

Sub die 29 junii 1499. Berne. Duci Mediolani.

Da la partita mia da Novara in qua, non ho scripto cosa alcuna a la E V., per non essermi occorso che scrivere, excepto se non li havesse voluto dire de la via, che mi è parso molto longa : che si per la via dritta se fano 200 mila da Milano a Berna, per questa trovo haverne facto appresso a 300. Sono aduncha questa sera, con la gratia de Nostro Signor Dio, giuncto qua, accompagnato nel modo che la V. Ex. intendera. L'altrheri, io gionse a S. Mauritio, dove non havendo trovato li

[1] Quelques mots emportés par une déchirure.

[2] Milan, *ibid. Pot.Est.Svizzera.* Original.

messi de Bernesi, secundo era l'ordine, subito expedite uno cavalaro in diligentia a Berna avisare quelli signori de la giunta mia, arichedendo l'expeditione del cavalaro che li era mandato fin da Milano ; e nondimeno el di sequente che fuo hyeri, non mi parse soprastare, ma proseguire el camino mio e farmi inanti, maxime che, quantuncha havesse a passare per un locho che è de la jurisdictione de' Bernesi, la magior parte del paese era pero del duca de Savoya; e cosi me ne venne ad un loco che si dimanda Romon, pur de Savoia, distante de bene una giornata, e li me incontrorno li ambasatori de' Bernesi, che forno M. Adriano de Bobombergh, cavalaro, D. Constantio de....., e D. Jacomo da Berna, con compagnia de circha venti cavalli. La expositione sua fo in significarmi quanto piacere e contenteza sentino li Signori suoi de la venuta mia, e quanto voluntiera siano per vedermi ed accarezarmi, si per la naturale inclinatione che hano a la E. V., como anche per la causa che me gli manda ; alaquale prometterano che li trovaria et inclinati e disposti. Alche havendo facto conveniente risposta, et essendo questa nocte allogiati de compania e facta bona cera insieme con haverli facto le spese a tutti, questa mattina se siamo inviati e venuti a disnare a Friburgo ; dove apena fuoi smontato che venero li duoi offitiali, e una grandissima frotta de li signori de la terra a visitarmi a l'hostaria, et condolendosi fin al celo de non havermi incontrato et honorato secondo seria stato el desiderio suo ; dicendo el messo mio non era giunto, senon de circha mezhora inante ; in elquale tempo non havevano potuto mettersi insieme per venirmi ad incontrare ; me pregorno ad haverli per excusati, offerendomi le persone e robe loro e quanto havevano, con dimonstrare de vedermi tanto voluntera quanto fosse più possibile a dire; e cosi anche me fecero presentare certi vini a la costuma del paese. Io li retenne tutti a disnare con mi, alche non fecero alchuna resistentia, per modo che a la prima mia tavola erano circha venticinque Alamanni con li ambasatori de' Bernesi. La Ex. V. puo estimare sel li è stato un bel bevere, et io non mancho a fare el colytho, e trovo che me gli adextro assai bene ; per modo che haven doli fin da mo assai bon principio, spero, quando saro a Milano, che la V. Ex. che mi trovera ben todeschato. Ma sia certa la V. Ex. che in questo e in fare tutti li giochi che siano possibili a fare, io non mancharo per condure le cose al disegno e desiderio suo, ne perdonaro ad cosa del mundo. Fin qua non mi pare fosse possibile trovare li animi de costoro più dispositi a l'assetto de queste cose, et al desiderio de la V. Ex. tanto de li primi quanto de li populari, quanto facio. Per modo ch'io ne facio omne bon giudicio, ne mi seria possibile declarare quanto tutto questo paese demonstri vedermi voluntera, alzando tutti le mane al celo, per parerli che possino tenere per indubitato che

io li debia in ogni modo portare la salute e pace a casa, havendo exosa questa guerra, maxime per la spesa, laquale gli è intollerabile; e de l'altro canto prehendano grandissimo piacere a condure cosi bella compagnia, non essendo homo che se ricordi mai venire in questa parte una ambassiata cosi honorevole, che veramente non poteria la compagnia far più bello ne più ornato vado, tanto per esser bene a cavallo quanto de veste e tutte le altre cose. Doppo il disnar questa matina, l'Avoyr (*sic*) de Friburgo, che è il primo officiale che precede el Sculteto, mi pregò in nome de la communita ad voler restare li per hogi, acio me potessero honorare; elche havendo io recusato, mi subjunxe che, poiche io non voleva restare per venire presto a Berna a attendere a quelle cose, non mi voleva impedire, anzi mi confortava a venire et attendere a questo tractato de pace con ogni celerità possibile; dicendo che, essendo al presente li animi dispositi, la tardita per qualche successo da l'uno o da l'altro canto poteria parturire mutatione; e che, quantuncha luy sia francese, el che confessa ingenuamente che nondimeno in questa materia mi porgera tanto aiuto quanto sia più possibile a fare, dicendo che venisse ad operarse se statuisse el di de la dieta, che poi vadria con effecti sel mi diceva la verita; ricordando sopra tutto ad fare presto, maxime per esser qua, como la V. Ex. intendera di sotto, uno ambasatore francese a dexpectarsene duoi altri. E poiche io ho gia considerato di quanto adiumento seria a la reductione de quesfe cose el possere une volta suspendere le arme e levar l'occasione che per qualunche successo li animi se potessino mutare, ne motegiai qualche cosa con el predicto officiale et alchuni altri de questi primi. Aliquali parse proprio che li aprisse el paradiso, dicendo e replicando più volte che se venga una volta a la dieta e che poi se lassi a loro la faticha de tractare del modo de questa suspensione; el quale non dubitano che troverano tale che sera con satisfactione de l'honore de la Cesarea Maestà e sacro imperio.

Doppo questi rasonamenti, essendo montato al hora debita, in compagnia sempre de li ambasatori bernesi e poi molti citadini de Friburgo, son giuncto qua a Berna circha le 25 hore; dove medesimamente son stato generalmente visto tanto voluntera chel non seria possibile exprimere più. Son stato incontrato in diverse strade da honorevole numero de citadini Bernesi; di quali alchuni ne sono venuti lontani da Berna 8 e 10 mila. E veramente non poteria dire in quanta veneratione sia in queste parte el nome de V. Ex. Ognhora son visitato et honorato da questi capitanei et altri homeni da bene, che sono stati a li servitii suoi, liquali servano memoria de li boni tractamenti e pagamenti havuti de la E. V., et anche di qualche particolare aconzo

fatoli per me ; ita che non se possono satiare de fare omne possibile dimonstratione d'amore et affectione ; promettendomi de fare con questi populi ogni bono officio per disponerli a questa reconciliatione. Questa sera, per esser l'hora tarda, non ho atteso senon a respondere a la visitatione ; domane saro con questi del consilio e di quanto seguira per altre mie in questa medesima cavalchata ne faro notitia a la E. V.

L'ambasciatore Francese delquale ho parlato de sopra è uno che se dimanda Fuogli (*sic*), quale è nativo de Friburgo, ma stato gran tempo e maritato in Franza. Sono circha quindeci dî chel è giuncto qua, e ha richesto a nome del Re de Franza 5.000 homini per mettere a le confine e rompere guerra a Vestra Excellentia a spese de la Maestà del Re. Da ogni canto mi è affermato tutta la lega essere molto sdegnata de tal richiesta, parendoli chel Re non curi senon el particular suo, richedendo homini in questi tempi che hanno la guerra a casa, senza fare alchuna mentione de aiuto ne de observatione de alchuna cosa gli sià promessa. E per quanto intendo, lunedi proximo è ordinata la dieta per farli risposta, che ha ad essere negativa in tutto. Nondimeno essendo hora qui, io staro attento a tutto, e sia certa Vostra Excellentia che non mancharo de omne industria e diligentia per condure li disegni e desiderii de Vostra Excellentia et interrumpere quelli de li nimici suoi, sicomo la sera presentialmente avvisata a la giornata.

P. S. Questi signori Bernesi non hano voluto chio sia andato allogiare all' hostaria, e mi hanno facto dare allogiamento in casa del prevosto, che è la più bella stantia di questa terra, e l'hano poi tanto ornata de panni de araza, paramenti ed altre cose chel bastaria se havessero havuto ad ricevere uno de li primi signori de Italia. *In ceteris,* non poteria dire quanto mi sia facto bona cera e quanto honore e bona demonstratione me habiano facto e faciano de hora in hora [1].

[1] Une copie de cette lettre fut adressée à Somenza pour être communiquée à l'empereur: « Fra l'altre parte, vederete quanto scrivo per fare che, da questo canto verso Suiceri, se lassino venire qualche victualie per le rasone che se alligano che sono efficacissime ; maxime per levare a costoro omne causa de diffidentia in questo tractato de reconciliatione. Potereti dextramente tocharne qualche cosa con la Cesarea Maestà per intendere l'animo suo e subito dare aviso a Milano et a me de quello ne havera. »

29

Giovanni Colla, ambassadeur milanais, à Ludovic Sforza [1]

(Inopruch, 28 juin 1499)

Illustrissimo et excellentissimo signore mio observandissimo,

Uno Spagnolo, che vene da Hispania e ha facto il camino di Francia, giuncto qui questa sera in casa del oratore Hispano, li ha referto como trecento lance francese bene in ordine, de che erano capi el Bastardo de Burbono, Gratiano de Guerra, e Roberto de la Marchia, sono andate in adiuto del duca de Ghelero, havendo passato per Leze [2] econtado de Namurra de lo ill.mo archiduca, cum volunta sua, perche volendoli li popoli vetare il passo, li fece fare comandamento li lassarono passare, e che havendo li capitanei cesarei de quella impresa havuto aviso de la venuta de queste trecento lanze, se sono retirati il duca Georgio de Baviera cum il duca de Juliet in uno loco, et il duca Alberto de Saxonia cum il duca de Cleve in uno altro, in modo chel paese del duca de Ghelero è in tuto libero; et epso spagnolo afferma questo aviso per cosa certa, per quello mha dicto l'oratore; e dice che vene alcune giornate in compagnia desse 300 lanze francese. L'oratore spagnolo prega la E. V. ad non farlo auctore de questo aviso. Et in bona gratia sua humilmente me ricomando. Ispruch, 28 junii 1499.

Fidelissimus servitor Joannes Colla.

30

Le cardinal Ascanio Sforza à Ludovic Sforza [1].

(Rome, 29 juin 1499)

Illustrissime princeps et excellentissime domine frater et pater honorandissime.

[1] Milan, *ibid.* Original autographe. Suscription : Ill[ustrissi]mo principi et e[xcellentissi]mo Domino meo. Obser[vandissi]mo Domino duci Mediolani.

[2] Liège.

[1] Milan, *ibid. Pot. Estere: Roma.* Original. Suscription : Illustrissimo principi et excellentissimo domino, Dom ino frati et patri honorandissimo Domino Duci Mediolani.

Per la copia del incluso capitolo, la Excellentia Vestra vedera *quello che scrive el vescovo de' Pazzi de Franza*[1]. E perche dice in epsa lettera che queste cose francese sono rescaldate da quindeci dì in qua per le rasone scripte per altre, havendo voluto intendere le rasone, mi è dicto essere potissime perche la Excellentia Vostra ha irritato il Re di Franza con havere dato dinari a la Cesarea Maestà contra il duca de Gelher e contra li Suiceri soi amici, et nutrito che l'acordo con l'arciduca non seguisse, e per questo esser stato necessario restituire le tre terre al archiduca; le quale cose son tanto a diminutione del honor de Sua Maestà che se non facesse hora questa impresa, dice se teneria lo più vituperato homo del mondo. A la Excellentia Vostra mi raccomando.

Frater filius et servitor Ascanius Maria Cardinalis Sfortia Vicecomes, S.R.E. Vicecancellarius.

31

Giovanni Colla à Ludovic Sforza[2]

(Du 4 au 27 juillet 1499)

(4 juillet)

Intendo che queste fantarie sono male obediente a li capitani, e contra ad alcuni hanno già preso le arme; e fra li altri ne sono qui doi, el capitaneo quando se fece el conflitto a Malsz, ed il conte ZoanneVertembergh, che non olsino uscire per minaze di questi villani.

(Inspruch, 13 juillet)

El prevosto de Brixina è venuto hogi in quella terra, e m'è venuto a visitare, e parlato de varie cose, credendome fosse venuto per stare qui al consilio, me dice cosi subitamente como domani voleva partire; ed havendone demonstrato admiratione de questo suo partire cosi subito, me risposi che gli era necessario andare in certi lochi comandati da la Maestà Cesarea; la quale, cum tre lettere contrarie l'una e l'altra, li faceva commissione de andare in varii lochi, e che era venuto qui per tore alcune expeditione. Io, inteso questo, me ingegnai cum bono modo de incitarlo ad dirme dove havesse andare; per il che è reuscito

[1] Ligne chiffrée, dont le déchiffrement est donné dans l'original.
[2] Milan, *ibid. Pot.Estere.Germania.* Dépêches originales. Fragments.

ad aprirme como la Maestà Cesarea li proponeva due legatione, una a Roma, l'altra in Savoia, ma che lui haveva scripto questa sera a la Maestà sua acceptare quella di Roma; e che ritornava a Brixina per metterse ad ordine; pregando la Maestà sua a provederlo del andata, per che qui a la camera non li era proveduto, como scriveva la Maestà sua, per non esserli dinari; e per questo effecto era venuto qui. Havendome ricevuto questa sera la lettera de la Signoria Vostra che fa instantia del mandare in Savoia uno oratore Cesareo, non ho perso la commodità de operare che esso preposito venga lui. E cosi li ho facto intendere che, andando lui a Roma, andaria a loco dove non sara bene veduto, per non esser Nostro Signore amico a la Maestà Cesarea, como li ho facto vedere per li sumarii di Roma, e dove non gratificaria alcuno altro prencipe, et haveria, secundo il parere mio, a tractare cose pocho grate a la Maestà Cesarea; dove non haria sperare se non dispiacere; andando in Savoia, andaria a locho dove gratificaria la Excellentia Vostra, e per essere quella legatione in questi movimenti de tanta importantia, quanto poteva considerare, non solo a la E. V., ma a la Maestà Cesarea, poteva sperare magiore honore e fructo, e maxime da la E. V., la quale sapeva pur essere tanto grata a chi li servi como alcuno altro principe; e che, havendome lui più volte dicto desiderare venire alla E. V., era il tempo de satisfarse; per le quale persuasione s'è voltato et deliberato in tuto voler la legatione di Savoia, et ha scripto per questa a la Maestà Cesarea, retenendo le altre prime lettere che ancora non erano andate, ed è in desiderio di venire. Bene supplica la E. V. ad non publicare la venuta sua, ma tenerla secreta per che demonstra cosi havere comissione de la Maestà Cesarea, ne l'ha pur voluto lassare intendere al consilio qui. Io affirmo bene alla E. V. chio non li sapperia ne designare ne desiderare persona più al proposito de lui, perche per affectione, ingegno et experientia, li satisfara benissimo. E la E. V. lo voltara ad ogni suo proposito, maxime facendoli a la venuta sua bono volto cum qualche piccola demonstratione. De questo n'ho avisato Augustino, accio operi cum la Maesta Cesarea la expeditione, advertendolo ad non parlare in particulare del prevosto, se la Maestà Sua non gli ne parla prima, como certo fara. Etc.

(Inspruch, 15 juillet 1499)

Ho facto la communicatione a questi consiliarii de le lettere e summarî portati per li doi cavallari, per liquali havendo loro visto tanti avisi che Francesi vengono, el che non pono credere, dicendo sapere

certo per avisi havuti da uno de' primi signori de Franza che non romperano cum la Excellentia Vostra, li ho ricercato che adiuto poteva expectare la E. V. da la Maestà Cesarea e da loro ; e m'hano risposto che la debia expectare tanto quanto poterano fare, perche lo faranno cum effecto ; ma che sperano finire la guerra per la E. V. cum Franza più presto che loro non la comenzarano ; perche, se in la giornata se ha a fare cum Suiceri, (la quale ognhora me affirmano più se fara pur presto e ne stano in expectatione, reponendo in questa giornato ogni suo designo e speranza), sarano batuti Suiceri, como sperano in N. S. Dio, defensore de la justitia che è dal canto suo, accompagnandoseli le forze de la Maestà Cesarea, sarano batuti pur Francesi e Venetiani, et ognialtro inimico de la E. V.

..... — Zoanne Todesco, che mandai in diligentia a la E. V., è ritornato cum fede de havere facto il debito, dolendosi non essere stato pagato, richedendome chio lo pagasse per che li haveva promesso ..... Ma volendo la E. V. havere li avisi, è necessario la facia pagare li cavallari e messi chi si mandano da qui forestieri, e la supplico farme mandare questi dieci fiorini de Zoanne todesco. Et in bona gratia sua humilmente me ricomando.

(Inspruch, 18 juillet 1499)

Questa sera recevuta la lettera de la E. V., et una de Steffano da Novara per li mile fanti vorria, sono stato cum questi consiliarii liquali, intesa la richiesta e consultatela fra loro, mhanno risposto che in questo vedevano due difficultade : l'una, che quelle gente che sono a Mals sono tutti paesani, che mal voluntera stanno in campo, ma che li stanno per commandamento, e dubitono che non andarano ad altro soldo ; l'altra che havendosi a fare la impresa contra Grisani de presente, non sano como potere munire l'esercito, al quale, perche non era a compimento de ottomila fanti, tuttora n'hano mandati. Tuttavolta, desiderosi de demonstrare a la E. V. el desiderio hanno di servirla, ma non parendoli de torse tanta auctorità in questi tempi che hanno a periculo tutta la patria ne dirli de non, se sono risolti de scrivere alla Maestà Cesarea, pregandola ad essere contenta compiacere la Excellentia Vostra. E si li è mandata una stafeta, ed io ancora ne ho scripto ad Augustino Somenza. Etc.

(Inspruch, 21 juillet 1499)

Hogi ch'era el giorno che li Cesarei dovevano intrare in Agnelina per andare verso Coira, messer Polo Liettestanaro (*sic*) ha scripto

a questi consiliarii havere recevuto lettere da la Maestà Cesarea che non lassi movere le gente, ne vadino più in Agnelina, perche Sua Maestà ha certo altro disegno quale vole prima exeguire. Ho investigato in publico al consilio et in privato se sciano che disegno sia questo, ma non ho potuto intendere altro. Etc.

(Inspruch 21 juillet 1499)

Ricevuto hogi le lettere de la E. V. de 13, scripte in zifra per la patente de Don Ferrando, subito sono stato cum questi consilieri, e significatoli la causa de l'andata sua cum ricercarli la patente; havendo fra se consultato la cosa, m'hanno risposto non havere auctorità de fare lettere patente che se extenda fora del contado de Tirolo; e poi non consentiriano a una cosa de simile sorte senza la saputa de la Maestà Cesarea, e pero a loro pareva de expedire una stafeta a la Maestà Cesarea, che in tri giorni se haveria la risposta. Io li replicai che questo consilio in soi bisogni haveva, senza saputa de la Maestà Cesarea, domandato de le cose più importante alla E. V., che amorevolmente li haveva compiaciuto, e pero dovevano ancora loro spendere uno poco de auctorita in questo caso, che a loro era profitabile; e che era certo che la E. V. haveriane scripto alla Maestà Cesarea, ma per più celerita, per esser l'homo suo in camino, ricercava se facessino qui per mandarle più presto, e che questo temporizare porria impedire l'effecto, de che la Maestà Cesarea saria pocho contenta de loro. Tutavolta non ho potuto obtenere che la faciano, excusandosi non volere incorrere la indignatione de la Maestà Cesarea, transgradiendo l'officio suo. Non possendo havere altro, li ho lassato scrivere, e s'è mandato la stafeta. Io ho scripto ad Augustino Somenzio che solicita questa lettera e me la manda [1], et io la mandaro volando a M. Herasmo [2], havendolo advertito a fare scrivere da la Maestà Cesarea a questi consilieri che in li bisogni de la E. V. vogliano expedire da se, senza scrivere et expectare risposta de la Maestà Sua.

(Inspruch 25 juillet 1499)

[.....[3]] Me motezano ancora sperare che la Maestà Cesarea se acordara cum Franza, et insiema asseptara le cose de la E. V., e

[1] Ladite patente fut accordée le 25 juillet 1499.

[2] Herasmo Brascha.

[3] Il annonce l'arrivée de l'empereur à Lindau pour préparer l'entreprise contre les Grisons.

benche me sforza più dextramente che posso per intendere più inante, tamen non ne posso cavare altro particolare.

(Inspruch 26 juillet 1499)

La Cesarea Maestà ha mandato el spazo del preposito de Brixina de scripture e de dinari in mane a questi regenti, e loro hanno mandato uno cavallaro ad esso preposito, che sara da lui questa nocte; e credono che fra doi giorni se mettara a camino per venire da la Excellentia Vostra, e poi andare in Savoia.

Uno servitore del Bruysinch (*sic*) è venuto qui hogi; quale referisse como li populi de Austria hanno deliberato soccorrere alla Maestà Cesarea del pagamento de mille cavalli et che la Maestà Cesarea fa condure il suo thesoro dove si trova, per suo patrono che è in camino ad condurlo.

(Inspruch 27 juillet 1499)

.....Hogi ho communicato a questi regenti la roptura facta ad Alexandria dai Francesi e la affectione demonstrata da li prelati e gentilhuomini de la E. V.; de quello io ho sentito quella più singolare consolatione che più possa desiderare a questo mondo, e ne ho mille volte ringratiato N. S. Dio, sperando non abandonara la V. Excellentia che è principe reliogissimo, accompagnandoseli poi la sapientia sua cum le gran preparatione facte et che fara tuthora. De questa roptura hanno dimonstrato summa displicentia, e tanto più che la è facto in tempo che loro non pono fare de le demonstratione che ha facto la E. V. cum loro, per essere in medesimo bisogno e periculo; e sia certo la E. V. che durano extrema faticha in mandare le fantarie in campo; e per carestia de fanti non pono far cosi presto la impresa de Grisoni; nondimeno quello che si po fare per loro, lhanno facto voluntiera in recomandare caldamente per nuove lettere la E. V. alla Maestà Cesarea, e per haverli mi facto nuova instantia che in questo augumento de fantarie che fano al presente, vogliano vedere farne tanti più che possino servire la E. V. de mile o cinquecenti al meno, n'hanno scripto alla Maestà Cesarea, promettendomi fare il possibile per servirla e li ho ricordato non solo ad scrivere, ma che pensano da loro de elegerne in qualche loco che melio li parira, e proponere el partire a la Maestà Cesarea, accioche la cosa se facilita più. Non mancaro solicitare e ricordare questo effecto.

De l'accordio de lo illustrissimo archiduca cum Franza non me ne sciano dire niente.

32

Ludovic Sforza à N.

(Milan, 31 juillet 1499)

Dux Mediolani. Dilecte noster, volemo che cum bono modo e dexreza permetti che Grissani e Suiceri possino venire in el dominio nostro a tore vino et altre victualie e condurle a casa sua liberamente, et ancora habiano tutti li commertii che vorrano cum li subditi nostri, non monstrando ne habii altra commissione da noi de questo, ma che tu non li advertischi ne curi de prohibirli cosa alcuna, e li lassi fare a suo modo. Laqual cosa tenerai secreta in te e ne remandarai la presente lettera inclusa in una tua, e se ben nuy te scrivessimo poi, monstrando di essere corrociato con ti de questa cosa, monstrarai sempre che da noi non habii havuto commissione alcuna.

Mediolani ultimo Julii 1499

B. Chalcus

[1] Milan, *ibid.* Dépêche originale. — Document caractéristiqne de la mauvaise foi que Ludovic Sforza apportait à ses relations avec Maximilien. Cette dépêche ne porte pas de nom de destinataire. Elle est sûrement adressée à l'un des commissaires ou castellans résidant dans le voisinage des frontières Suisses.

(*A suivre.*) L.-G. Pélissier.

CONTES LENGADOUCIANS

Dau pioch de Sant-Loup au pioch de Sant-Cla

(Suite)

XII

UN POUGNAT DE GALEJADAS

A Banal, Brousse, Coumbalat, Delmas, Dezeuze, Fedièira, Fournel, Loubet, Marsal, Messine e Veran, lous bons coumpans de la « Campana de Magalouna ».

1. — Lou Barbiè amourous

Sandrou l'Arroutinat, garçou barbejaire enco de Vitounet, èra amourous couma una cata de la charmantota Finou. E de longa s'en veniè sus la porta de la boutiga, tout afrescadet, espinchà se, per asard, passariè pas l'oubjet de sas amours.

XII

UNE POIGNÉE DE BONNES HISTOIRES

A Banal, Brousse, Combalat, Delmas, Dezeuze, Fédière, Fournel, Loubet, Marsal, Messine et Véran, les bons compagnons de la " *Campane de Maguelonne* ".

Le Barbier amoureux

Alexandre le Déluré, garçon barbier chez maître Victorin, était amoureux, comme une chatte, de la charmante Joséphine. A tout instant il apparaissait sur le seuil de sa boutique, empressé, affriolé, épiant si, par hasard, ne passerait point par là l'objet de son amour.

Cau dire que l'asard fasiè passà l'oubjet de sas amours per lou mens dès-e-sèt cops per jour.

Pamens, aquel dissate, anava picà mièjour, e de Finous n'aviè pancara passat la coueta d'una. Sandrou n'èra à mitat mourrent. La vèlha, per pati-pata pas res, s'èroun carcagnejats embé sa migueta, e lou paure el se demandava se la poulida cardounilha fougnava pas encara. Trefoulissiè tout en rasclant lou mourre de las praticas.

— Passarà?... Passarà pas?...

Era dins l'òli boulhent.

Amai lou patrou atabé i'èra dins l'òli boulhent. Sa fenna, partida de bon mati per demourà la journada à Poussan, i'aviè quitat, tout lèste de la vèlha, un grand platat de bràndou, d'aquel bràndou roussèl per quau mèstre Vitou auriè fach de bassessas.

— Ai! moun Dieu, que fai caud! marmoutissiè souvent. Soulide, ma merlussa sentirà.

S'en dounava de pèiras au fege. Atabé, proufitant d'un

Il faut dire que le hasard faisait passer par là l'objet de son amour pour le moins dix-sept fois par jour.

Et cependant, le samedi dont je veux vous parler, bien que midi fut sur le point de sonner, de Joséphine il n'en avait encore passé mie. Alexandre s'abimait dans la consternation. La veille, pour patati patata des vétilles, ils s'étaient un peu contrariés, sa bonne amie et lui, et le pauvre diable se demandait anxieusement si la méchante mignonne ne boudait pas son amoureux. Il grillait d'impatience tout en râclant le museau des clients.

— Passera?... Passera pas?...

Ah! combien il y mijotait dedans l'huile bouillante!

Et le patron aussi y mijotait dans l'huile. Sa femme partie de grand matin pour demeurer absente durant tout le jour, lui avait laissé, préparée de la veille, une grande platée de brandade, de cette bonne brandade parfumée et dorée pour laquelle maître Victor eût commis des bassesses.

— Mon Dieu! marmottait-il fréquemment, qu'il fait chaud aujourd'hui!... Je suis sûr que ma morue va tourner à l'aigre!

Il s'en donnait des pierres au foie.

Vint enfin un moment où il n'y eût plus, dans la boutique, d'autre

moumen que i'aviè pas mai que moussu Nicoulau en trin de se faire pelà las gautas per nostre Arroutinat, vite couris à la cousina, aganta lou plat, lou porta ras dau jour, lou sentis e lou ressentis :

— Oh ! sacre-petard-de-miola ! sou-dis : a passat, perdi !...

Dequ'agèt pas dich aqui?... Sus lou cop de « *A passat* », Sandrou planta Nicoulau, s'acoussa vers la porta, la doubris entrefoulit e crida coufle d'emoucioun.

— A-n-ounte, patrou : en bas ou en naut?...

2. — Lous Uns !...

Mèstre Jan Patalàs, maçou de soun estat, qu'aimava mai tout que la mitat, embé soun manobre Flambalard, un estampa se n'i'aviè un, caminavoun de bon mati sus lou cami de Mountferriè, ounte anavoun travalhà.

Tout-à-n-un cop, — èren en tems de cassa, — pin ! pan ! pan ! quatre ou cinq cops de fusil petoun pas liont d'eles. An pas

client que M. Nicolas de qui justement le Déluré était en train de râtisser les joues. Victorin, vous pensez, courut vite à la cuisine. Il prit le plat, revint prestement, s'approcha du jour, flaira, reflaira et s'exclama, dépité :

— Oh ! sacré tonnerre d'un chien !... Elle a passé, pardi !...

Qu'eût-il pas dit là ?... Sur ces mots d' « Elle a passé », mons Alexandre vous plante M. Nicolas, se précipite sur la porte, l'ouvre tout affolé et s'écrie, défaillant d'émotion :

— De quel côté, patron ; en bas ou en haut ?...

2. — Quelqu'un !...

Maître Jean Pattelarge, maçon de son métier, aimait mieux, dit-on, le tout que la moitié. Voici qui semble le prouver.

Un bon matin, en compagnie de son manœuvre Flambelard, fieffé garnement s'il en fut, ils cheminaient vers Montferrier où ils allaient faire la journée. Tout-à-coup, — on était en temps de chasse, — pin ! pan ! pan ! quatre ou cinq coups de fusil éclatent derrière eux. A peine ont-ils fait demi-tour pour savoir de quoi il retourne qu'un

fach mièch-tour per veire se virava de picas ou de caires qu'un foutrassau de lebrassa vèn s'amourrà davans sous nasses. D'ausida, mèstre Jan l'empougna e, zou! jouta la bloda.

— Quante un bon que n'anan faire!... dis lou manobre.

E bavava pas que de ie pensà.

— Lous uns, moun enfant, lous uns.

Tout escasseta s'acabava de parlà que lous cassaires seguèroun aqui. Un d'eles ie fai:

— Avès pas vist passà 'na lèbre, camaradas ?

— Si-fèt; amai que musava pas: semblava un fum! respond mèstre Jean.

Mès lou paure siblet de Flambalard, de per darriès mèstre Jan, fasiè touta mena de grimaças. Auriè caugut èstre avugle ou pus sot qu'un Tòni per pas coumprene que vouliè dire: « Agachas-ie jouta la bloda. »

Tant-i'a que, — per coupà court, — lous cassaires levèroun la lèbre au maçou, amai i'espoussèroun las arnas un pauc couma se deu.

beau lièvre vient s'abattre à dix pieds de leurs nez Cueillir l'animal et le faire disparaître sous sa blouse, — ni vu, ni connu ! — ce fut pour maître Jean l'affaire d'un instant.

— Quel bon repas nous allons faire!... susura le manœuvre.

Et l'eau déjà lui emplissait la bouche.

— Quelqu'un, mon enfant, quelqu'un !...

Tout juste achevait-il de parler que les chasseurs arrivèrent. L'un d'eux leur fit :

— N'auriez-vous pas vu passer un lièvre, camarades ?

— Que si !... Et même qu'il ne musardait pas : une fumée !... répondit maître Jean.

Mais ce mauvais sujet de Flambelard, par derrière maître Jean, se livrait à une mimique des plus expressives. A tel point qu'il aurait fallu être aveugle ou plus bête qu'un Saint-Nicodème pour ne pas voir qu'il voulait dire : « Regardez lui donc sous la blouse ! »

Tant il y a que, — pour couper au plus court, — les chasseurs enlevèrent le lièvre à notre maçon, et même lui secouèrent les puces de maîtresse façon.

Quand seguèroun partits:

—Coussi trapes, pichot, que nous an ben acivadat, aqueles cassaires?

— Lous uns, mèstre, lous uns...

3. — Mouneda de la Pèça

Mèstre Jan Cougourla es vengut à la vila per vendre un panièirat d'iòus. E tout en faguent sa venda, intra enco d'un marchand per croumpà 'n coutèl. N'en trova un que ie counvèn, mès n'i'en demandoun trenta sòus.

— Trenta sòus, fai Jan Cougourla, lou trove pas bon marcat.

— Voulès rire, brave ome, rebèca lou vendeire. Se vou'n caliè faire un antau per aquel pris!...

— Es vrai. Anfin, vous lou prendrai, mès à la coundicioun que vous lou pague embé d'iòus.

— Tamben: d'iòus ne cau toujour dins un oustau.... Tè! Catin, dis à sa fenna, vèni querre aqueles iòus.

Quand ils furent partis.

— Comment trouves-tu, petit, qu'ils nous ont étrillés, ces chasseurs là?

— Quelqu'un, maître, quelqu'un !. .

3. — La Monnaie de la Pièce

Maître Jean Citrouille est venu à la ville pour y vendre un plein panier d'œufs. Et, tout en faisant sa vente, de maison en maison, il entre chez un coutelier afin d'acheter un couteau. Il en trouve un qui lui plaît, mais on lui en demande trente sous.

— Trente sous, fait Jean Citrouille, ça n'est pas trop bon marché.

— Vous voulez rire, brave homme réplique le marchand. S'il vous fallait faire le pareil pour ce prix-là !...

— C'est vrai. Enfin, je veux bien le prendre, mais à une condition.

— C'est ?...

— C'est que je vous le paie avec des œufs.

— Tout aussi bien. Des œufs, il en faut toujours dans une maisonnée... Tiens ! Catherine, dit-il à sa femme, viens prendre ces quelques œufs.

Aladounc mèstre Jan empocha soun coutèl e enrega dèch iòus sus lou coumtadou.

— A tres sòus chacun, dis, tres cops dèch fan trenta. Aqui vostres trenta sòus, Moussu.

— Saique badinàs? ie vèn la dama. Tres sòus un iòu? A dous sòus es dejà trop pagat!

— Trop pagat, à dous sòus?... Madama, se n'en fasès un, iéu vou'n done quatre!...

4. — Lou Moussu

Moussu Copa-tèu, dau Mas de l'Ourtiga, un richàs se n'i'a un, es be lou pus famous sarra-piastras que la terra porte. Se planis fins qu'as abilhages e carga, jours e dimenches, una roupa salla couma la barra d'un galiniè, embé petasses sus petasses, de bralhas traucadas ounte vole pas dire, un capèl que s'en adoubariè la soupa per vint pastres, e lou rèsta que seguis lou branle.

Pour lors maître Jean empoche son couteau et aligne dix œufs sur le comptoir.

— A trois sous chacun, fait-il, trois fois dix, trente. Voila vos trente sous, Monsieur.

— Vous badinez, je pense ? s'écrie la dame. Trois sous, un œuf ? A deux sous, c'est déjà trop payé !..,

— Trop payé, à deux sous ?... Si vous en pondez un pareil, madame, moi, je vous en donne quatre !...

4. — Le Monsieur

Monsieur Pince-mailles, du Mas de l'Ortie, un richard s'il en fut, est bien le plus fameux grigou qui se puisse trouver sous la calotte des cieux. Il se plaint jusqu'aux vêtements. Jours et dimanches on le voit affublé d'une éternelle souquenille, sale comme la barre d'un poulaillier, et faite de pièces disparates sur pièces disparates. Il a des chausses percées, le plus souvent, à l'endroit que je ne veux pas autrement désigner. Il porte un chapeau tellement graisseux qu'on en pourrait assaisonner la soupe pour vingt bergers. Et le reste est à l'avenant.

L'autre dimenche, Estève lou bouscatiè, arrivèt au mas per croumpà la coupa d'un bosc. La ramouneta lou faguèt intrà dins la cousina e anèt sounà lou Moussu.

Mès quand lou vegèt veni tant mau acoutrat Estève se pensèt :

— Ai ! d'aqueles gusasses de varlets que voudrièn se trufà de iéu !... Vous sès pas levats prou mati, coullègas... Tron ! n'auriàs deugut causi un pus poulit, au mens, per faire lou Moussu !... Espèra-te 'n pauc, moussu das Couides-Traucats, te farai veire se sièi de Balharguet.

E, lou capèl à la man, ie fai :

— Es vous lou Moussu ?

— Oui.

— Eh ! be, moun ome, acha que se ta fenna es couma tus, devès faire un poulit parel de porcs !...

5. — Un marrit tour

Aicis un das tours de Niqueta, lou famous galejaire que vou'n ai dejà prou parlat.

L'un de ces derniers dimanches, Estève, le bûcheron, se rendit au Mas de l'Ortie pour acheter une coupe de bois. La *ramonette* le fit entrer dans la cuisine et s'en alla quérir le *Monsieur*.

Mais quand il vit venir un *monsieur* si misérablement accoutré, Estève se dit à part soi :

— Oh ! de ces gueusards de valets qui voudraient se gausser de moi !... Vous ne vous êtes pas levés d'assez bonne heure, camarades !... Et puis, vrai, vous auriez dû en choisir un plus joli que ça pour faire le *Monsieur* !... Attends un peu, Monsieur des Coudes-Percés, je m'en vais te montrer si je reviens de Pontoise.

Et, chapeau bas, très civilement il lui demanda :

— C'est vous, le *Monsieur* ?

— Oui.

— Eh ! ben, mon bonhomme, si ta femme est comme toi, vous devez faire un beau couple de porcs !...

5. — Un bien vilain Tour

Voulez-vous que je vous conte un des tours de Niquette, ce fameux mystificateur dont je vous ai parlé plus d'une fois ?

Se passejava dins Pamparigousta qu'èra prou matinet e que fasiè fresquièira. Es vous dire que lou mounde rambalhavoun pas per carrièiras. S'enanava tout escrancat, — n'en pourtava alor quatre-vints sus l'esquina, — embé sa cana, sa bouneta negra e sa granda roupassa : una roupa que ie davalava fins qu'as talous, qu'aviè dous grands panelasses couma de lençòus, que degus poudiè pas s'imaginà d'ounte i'èra venguda, e que iéu, qu'ère adounc pas mai qu'un cadelàs, i'ai toujour vist pourtà.

En se passejant, se crousèt emb' una marchanda d'iòus.

— Quand lous vendès, fenneta ? ie dis.

— Sege sòus la dougena, moussu, pas mai.

— E soun fresses, au mens ?

— Saique badinàs, moussu ? I'a pas que de lous veire.

— Eh ! be, coumtàs-m'en tres dougenas ; vous lous prendrai.

— Mès, moussu, vendrai jusqu'à vostre oustau. Vous cau quicon per lous metre.

— Qu'aco vous soucite pas, ma brava fenna. Agantàs aqui lou panèl de ma livita ; iéu tendrai l'autre bout : couma s'èra un mantau. Anen ! ie sès ?... Vai ben. Dequé disès ?... Saique

Niquette, donc, se promenait dans Pampérigouste de bon matin et par un temps assez frisquet. C'est dire que le monde n'embarrassait guère dans les rues. Notre bon vieux, tout courbé, tout cassé, — il en portait alors quatre-vingts bien sonnés, — cheminait tout doucettement, canne à la main, bonnet noir sur la tête et houppelande sur le dos. Oh ! mais, une houppelande, mes amis, qui lui tombait jusqu'aux talons, qui avait deux basques grandes comme des draps et dont personne n'a jamais pu deviner l'origine ! Pour ma part, — je n'étais alors, il est vrai, qu'un jouvenceau, — je la lui ai toujours vu porter.

Dans le cours de sa promenade, Niquette rencontra une marchande d'œufs.

— Combien les vendez-vous, la mère ? demanda-t-il.

— Seize sous la douzaine, Monsieur, pas davantage.

— Ils sont frais, au moins ?

— Vous badinez, monsieur ? Il n'est que de les voir.

— Eh ! bien, comptez m'en trois douzaines : je les prendrai.

— Mais, Monsieur, je viendrai jusqu'à votre maison. Il vous faut quelque chose pour les mettre.

vostre panièirat i'anarià be tout entiè ? Tenès vostre bout couma se deu, au mens ?

— Oui, moussu.

— Per mòia ! d'abord que soun fresses, metès-m'en quatre dougenas. Mountarià tres francs quatre, vous bailarai lou comte round, e diguen pas res encara.

La fenna pausèt soun paniè sus un davans de porta e se metèt à coumtà : dous, quatre... Anava acabà soun escagna quand tout d'un cop veja-t-aqui Niqueta que brama :

— Ai ! moun Dieu, ai ! de moun ventre !... Seguissès-me, vite, vite, que...

E se sarrant d'un recantou, desfai un boutou, pioi un autre, pioi... aufin hou vole pas dire.

Afairada à ben tène lou panèl per que lous iòus toumbèssoun pas, la marchanda se maufisava pas de res, mès quand s'avisèt d'aqueste traval, lachèt tout couma se se brullava.

— Aquel grand pourcàs ! cridèt ; vous geinés pas !... se voulès qu'on vous tèngue lou lum ?...

— Ne vous inquiétez pas pour si peu, ma bonne femme. Tenez : prenez par là le pan de mon habit ; je tiendrai l'autre bout : comme si c'était un tablier. Allons ! vous y êtes ? Parfait. Qu'en dites-vous ?... Je crois que vous pourriez y loger toute votre panerée !... Vous tenez votre bout bien comme il faut, au moins ?

— Oui, Monsieur.

— Pardine ! puisqu'ils sont si frais, vous m'en mettrez quatre douzaines. Ça ferait trois francs quatre sous ; je vous donnerai le compte rond et ne répliquons rien, s'il vous plaît...

La femme posa son panier sur le seuil d'une porte et se mit à compter : deux et deux, quatre... Elle allait être au bout de son écheveau lorsque, soudain, voilà mon Niquette qui braille :

— Aïe ! aïe !... mon Dieu !... aie ! aïe ! mon ventre !... Suivez-moi, vite, vite, que...

Et s'approchant d'un recoin, il défit un bouton, puis un autre, puis... enfin je ne veux pas le dire.

Toute appliquée à bien tenir les basques de l'habit, pour que les œufs ne tombent point, la marchande, tout d'abord, ne prêta attention à rien d'autre. Bientôt cependant elle en vint à s'aviser du tour que prenait l'aventure. Elle lâcha tout subitement comme si ç'eut été du feu.

— Dequ'avès fach, madama ? rebequèt lou vièl d'un er tout estoumacat ; m'aviàs dich qu'hou teniàs couma se deu !... Oh ! pioi, tant pis per vous s'hou avès laissat anà : iéu pode pas pagà vostras bardoutadas... Chaval ! e disès que soun fresses ?... Mès pudissoun qu'empouisounoun ! N'en vole pas ges, quand me lous dounèsses !...

E la quitèt en plan.

6. — Bèutat

Quand Poulit-Mourre vouguèt maridà sa filha embé l'ainat de mèstre Ambròsi, la pichota se faguèt un pauc tirà l'aurelha. Aco se compren : Catarineta se capitava un poulit grel, frescassa, galharda e avenenta, à-loga que s'hou cau tout dire, l'enfant de mèstre Ambròsi ie fasiè pas parel.

— Dequé ie troves tant à redire, à toun nòvie ? ie veniè Poulit-Mourre.

— Mès, moun paire, ie trove... ie trove qu'es pas poulit, pardieu ! amai que s'en manca !

— Espèce de vieux sale ! cria-t-elle. Ne vous gênez donc pas ?... Faudrait-il pas encore vous tenir la chandelle ?...

— Qu'avez-vous fait, Madame ? répliqua le vieillard d'un air tout ébaubi ; vous m'aviez assuré que vous teniez votre bout comme il faut !... Vous savez, c'est tant pis pour vous si les œufs sont cassés : moi, je ne peux pas payer vos sottes maladresses.... Ouais ! et vous dites qu'ils sont frais ? .. Mais ils puent, ils empestent vos œufs !... Bèh ! je n'en veux pas, quand bien même vous me les donneriez !...

Et, bel et bien, il vous la planta là.

6. — La Beauté

Lorsque Joly-Museau voulut marier sa fille au fils aîné de Maître Ambroise, la demoiselle se fit un peu tirer l'oreille. Rien de plus naturel : Catherine était un beau brin, toute rose, bien en chair, avenante au possible, tandis que le fils de Maître Ambroise !.. ça ne faisait guère le pendant.

— Mais enfin, que trouves-tu donc à redire à ton fiancé ? lui demandait Joly-Museau.

— Hé ! mon père, je trouve... je trouve qu'il n'est pas joli, pardine ! Et de beaucoup s'en faut !

— An! vai, foutraleta, es pas poulit!... Aco's bon per las fennas d'èstre poulidas, mès un ome, saique, amai que siègue pas pus lourd qu'un ase, n'i'a be prou ?. .

(A suivre). Gustave THÉROND.

— Va ! va, grosse nigaude, il n'est pas joli ! C'est bon pour les femmes d'être jolies!., Mais un homme, voyons : qu'il ne soit pas plus laid qu'un âne, ça suffit!...

G. THÉROND.

(*A suivre*).

AVIS DE CONCOURS

La Société archéologique, scientifique et littéraire de Béziers, dans la séance publique qu'elle tiendra le JEUDI DE L'ASCENSION, 21 mai 1903, décernera :

1° *Une couronne de laurier* en argent à l'auteur d'un travail historique, biographique ou archéologique concernant le Midi de la France, écrit, autant que possible, d'après des documents originaux et accompagné de pièces justificatives.

2° *Un rameau d'olivier* en argent à la meilleure pièce de vers en langue néo-romane. Tous les idiomes du Midi de la France sont admis à concourir.

3° *Un rameau de chêne* aussi en argent à la meilleure pièce de vers français.

La Société pourra décerner, en outre, des médailles de *bronze*, d'*argent* ou de *vermeil* aux œuvres qui seront jugées dignes de cette distinction.

Les œuvres destinées au concours ne seront pas *signées* et devront être adressées en double copie et franches de port, avec un billet cacheté contenant le nom et l'adresse de l'auteur, AVANT LE 1er AVRIL PROCHAIN, terme de rigueur, à M. Antonin Soucaille, secrétaire de la Société, allées Paul-Riquet, n° 9.

Le programme détaillé sera envoyé à toute personne qui en fera la demande par carte postale au secrétaire de la Société.

BIBLIOGRAPHIE

COMPTES RENDUS CRITIQUES

Gregorio (G. de) — Etimologie, Estratto dalla *Miscellanea linguistica in onore di G. Ascoli*, Torino 1901

Si les patois & dialectes fournissent toujours un champ fertile à l'étimologiste, les mots appartenant à des langues littéraires & dès longtemps connus ont été tellement retournés de toute façon qu'il est bien difficile aujourdui de trouver du nouveau à leur égard & que la plupart de ceux dont l'étimologie n'est pas établie peuvent être considérés comme désespérés. Grâce à la précision des métodes nouvelles on arrive assez fréquemment à prouver que des étimologies regardées jusqu'à présent comme douteuses mais possibles, doivent être définitivement écartées, mais souvent on n'a rien à mettre à la place.

M. de Gregorio étudie quatre étimologies dans ce mémoire : 1° it. *biado*, prov. *blatz*, fr. *blé*, etc. L'auteur montre nettement que *ablatum* ne convient ni pour le sens ni pour la forme; du participe passé de *aufero* on aurait pu arriver au sens de « récolte », mais il i a loin de là à la signification précise du mot « blé »; d'autre part il serait surprenant qu'il ne restât trace de l'*a-* initial dans aucun dialecte; enfin **blatum* devrait donner en italien **biato*, non *biado*. La fonétique postule *bladum*, & l'auteur note en effet que cette forme est plusieurs fois livrée dans la littérature médiévale; elle ne l'est pourtant pas à une époque assez ancienne pour avoir une autorité indiscutable. Ce *bladum* serait d'origine celtique, cf. gall. *blawd* « farine ». Cette étimologie avait déjà été proposée par J. Grimm, mais elle présente auss. des difffcultés : il n'i en a pas au point de vue sémantique, comme le montrent gr. μελίνη, lat. *milium*, lit. *malnos*; mais on ne peut expliquer le *d* que par la forme du gallois moderne *blawd*, & dès lors on ne se rend pas compte de l'extension de cette forme dans toute la France & presque toute l'Italie, car le moyen gallois a encore le *t* : *blawt*, & la forme celtique devait avoir un *t* : * *blāto-*;

bladum reste donc de nouveau inexpliqué. — 2° it. *gagliardo*, fr. *gaillard*, prov. *galhart*, esp., port. *gallardo*. M. de Gregorio objecte à ceux qui voient à l'origine de ces mots un tème celtique **galâ* la difficulté constituée par l'*i* qui précède le suffixe; elle avait déjà été remarquée. Il i en a d'autres, en particulier celle-ci : si le mot commence bien par un *g-*, comme notre auteur le montre pour l'italien, & non pas par un *w-*, on ne comprend guère qu'un mot d'origine celtique ne soit pas ancien en français, mais que cette langue ait dû l'emprunter à l'italien, à l'espagnol ou au moins au provençal ; on attend en français **jaillard*. M. de Gregorio i voit un dérivé du nom de pays *Gallia* au moyen du suffixe *-ard*, comme *savoyard* de *Savoie*. On conçoit dès lors que ce mot ne soit pas indigène dans le domaine de la *Gallia*, mais i soit entré par emprunt à l'italien. Il ne saurait être question d'un emprunt à l'espagnol, puisque cette langue ne connaît pas le suffixe *-ardo*; ce vocable lui est donc sûrement venu de la France ou de l'Italie. Quant à ce dernier pays, les Gaulois i avaient la réputation d'être particulièrement forts & robustes ; on leur donnait la préférence comme gladiateurs. On ne peut donc faire aucune objection ni fonétiqne ni sémantique à l'étimologie du professeur de Palerme; néanmoins elle est indémontrable, car il n'est pas impossible que l'italien ait emprunté ce mot au français & que dans cette dernière langue il remonte à une forme commençant par *w-*. — 3° it. *tovaglia*, fr. *touaille*, esp. *taalla*, prov., port. *toalha*. M. de Gregorio qui a orreur des étimologies germaniques avait proposé dans le premier volume de ses *Studi glottologici italiani*, p. 159, de voir dans ce mot un dérivé de *tabula* au moyen du suffixe *-alia*. Il renonce ici à cette étimologie. Avec raison, car elle ne convenait ni pour la forme ni pour le sens. Il songe aujourdui à **togalia*, dérivé de *toga*; mais cette nouvelle ipotèse n'est guère acceptable fonétiquement puisque *rogare* donne en esp. & port *rogar* & en vfr. *rover*, *rouver*. Au point de vue sémantique il n'i faut pas non plus penser : le suffixe *-alia* a un sens collectif : *ferraille*, *rocaille*, *grenaille*, ou péjoratif : *antiquaille*, *prêtraille*, *mangeaille*, dont l'on ne trouve aucune trace dans un « essuie-mains ». D'autre part le mot *toga*, bien qu'appartenant à une racine signifiant « couvrir », n'avait guère en latin que le sens très particulier & très précis de « toge », si bien que **togalia* aurait dû désigner une « collection de toges » ou une « mauvaise toge ». Et même en admettant que **togalia* ait pu conserver le sens de la racine, il resterait toujours entre une « couverture » & un « essuie-mains » un abîme difficile à franchir. Nous nous en tiendrons donc avec Diez à *thwahlja*, jusqu'à ce qu'on ait trouvé mieux. — 4° fr. *blême*. L'auteur montre après d'autres que l' *s* est ancien dans vfr. *blesme* & que

par conséquent l'étimologie *blâmi* est à rejeter. Il propose à son tour *blas(phe)mare* qui aurait donné *blesmer*, d'où le substantif verbal *blesme*. Pour le sens cette étimologie est loin de s'imposer, & la fonétique ne saurait s'en accommoder ; l'*a* français entravé reste intact même lorsqu'il est atone : *castellu — château, masticare — mâcher, pastura — pâture, rastellu — râteau*. Dans les mots où l'auteur croit citer des exemples d'*a* atone devenu *e* ou *ai* il s'agit d'un *a* libre ou suivi d'une palatale : ces cas n'ont rien à voir ici.

En résumé cet article contient des observations très justes, quelques-unes définitives, mais le résultat total est plutôt négatif.

Maurice GRAMMONT

Regnaud (P). — Le français *quenouille* (Revue de phil. fr. & de litt., XVI, p. 303-304).

M. P. Regnaud a éprouvé le besoin de s'occuper du mot fr. *quenouille* qui depuis longtemps ne demandait rien à personne. Cette occasion lui a suffi pour montrer en quelques lignes qu'il n'entendait rien á l'istoire des langues germaniques ni à celle des langues romanes.

Maurice GRAMMONT.

Studi glottologici italiani diretti da G. de Gregorio. Vol. primo 1899 [246 p.], lire 10; vol. secondo 1901 [308 p.], lire 12, *Torino, Læscher*

C'est une nouvelle revue de filologie romane, fondée par M. G. de Gregorio, déjà connu par des travaux nombreux & importants à divers titres. Il en a publié le premier tome à l'occasion du XIIe congrès international des orientalistes tenu à Rome en 1899. Plus des quatre cinquièmes du volume sont dus à la plume du professeur de Palerme. Il débute par un long article (p. 1-202) intitulé *Contributi alla etimologia e lessicografia romanza con ispeciale considerazione ai vernacoli siciliani*. Il passe en revue successivement 608 « bases » romanes donnant à chaque fois les vocables des patois siciliens qui s'i rapportent, discutant les étimologies qui lui semblent incertaines & en proposant parfois de nouvelles, surtout quand les mots siciliens lui paraissent jeter un jour nouveau sur la question. Cet article était destiné à fournir une nouvelle source à M. Körting pour la 2e édition de son dictionnaire, mais il a paru trop tard pour cela & ne sera utilisable que pour la 3e édition.

La revue étimologique est précédée de deux notes. Dans la seconde l'auteur étudie les produits du groupe *cl* intervocalique. Du moment qu'une occlusive sourde intervocalique reste intacte après l'accent &

devient sonore devant, la loi de simétrie porte à attendre comme produit du groupe *cl* devant l'accent *gghi*, puisqu'il donne *cchi* après. Quant à *gli* qui apparaît fréquemment à la place d'un ancien *cl*, il n'en est nulle part un aboutissement fonétique ; il est dû à un changement italien de suffixes, fénomène très commun qui aboutit au remplacement presque complet de certains suffixes rares par des suffixes fréquents, &, quand il s'agit de deux suffixes également répandus, à l'ésitation continuelle entre les deux.

Dans la première note M. de Gregorio insinue que l'on est en général trop porté à rechercher pour des mots romans une origine germanique & qu'un grand nombre d'étimologies germaniques admises communément doivent être remplacées par d'autres rentrant dans le domaine latin ou grec. Cette téorie n'a rien en elle-même qui puisse choquer, mais il faut voir les faits. Nous allons en faire une révision rapide en les empruntant, comme de juste, au travail même que nous avons sous les ieux : 1° it. *lisciare*, prov. *lis*, *lissar*, fr. *lisse*, *lisser*, esp. *alisar* remonteraient à * *lixare* ou * *allixare*, qui ne convient ni pour le sens ni pour la forme : l'*x* ne devenant pas *s* en esp., l'*i*, qui est forcément bref dans * *allixare*, ne pouvant pas donner *i* en prov. ni en fr. ; 2° si esp. *loco* remonte à *alucus* (ou *aluccus*), norm. *luquer* n'en peut pas dépendre ; 3° it. *bottare*, *buttare*, fr. *bouter*, esp., port., prov. *botar* remonteraient à * *battere* (de *battuere*) devenu * *battare* ; mais le sens s'accommode mal de * *battare* & la fonétique pas du tout ; l'*a* de la première sillabe ne peut pas devenir *o*, malgré la labiale, comme le montrent surabondamment les représentants réels de * *battere* & les autres mots qui se trouvent dans les mêmes conditions ; 4° it. *imbroccare* « atteindre », *imbroglio* « embrouillement », montal. *sbreccare* « rompre », etc. sortiraient de gr. βρόχος « lacet » ou de lat. *bolus* « coup de filet ». Nous devons avouer que la « ragione allotrópica » ne nous suffit pas pour admettre ces propositions ; 5° fr. *brosse*, prov. *brossa* sortiraient de *brusca* ; mais ce *brusca*, qui avait l'*u* long à en juger par les mots qui remontent sûrement à *bruscum*, aurait donné en fr. * *bruche* ; 6° it. *cazza*, fr. *casse* remonteraient à * *captia* ; mais ce mot aurait donné *caccia* ; 7° on croira difficilement que *ciappa* « dalle » ait quelque chose de commun avec *capulus* « corde à nœud coulant » ; 8° it. *ranco*, *rancare*, prov. *rancs*, vfr. *ranc*, fr. *rancart*, esp. *ranco*, etc. remonteraient à *crancus* ; mais « un crabe » n'est ni « estropié » ni « boiteux » & il n'i a trace dans aucun de ces mots du *c* initial ; fr. *crampe* sortirait de la même souche ; mais d'où viendrait le *p* ? 9° it. *diffalcare*, fr. *défalquer* esp. *desfalcar* sortiraient de *de* + *falco* de *falx* (ou plutôt *dis* + *falco*) ; c'est l'ancienne étimologie, antérieure à celle de Diez, & probable-

ment la bonne ; 10° sic. *scirari*, vfr. *eschirer*, fr. *déchirer* remonteraient à *discedere*, qui fonétiquement ne convient en rien ni pour le sic., ni pour le fr. (L'observation que germ. *skir-* aurait donné en fr. *esquir-* et non pas *eschir-* est en outre erronée, cf. *skina* — *échine*) ; 11° ags. *east* sortirait de lat. *Augustus* ou, si l'on préfère, de lat. *Auster* ; on est étonné dès lors de ne pas trouver dans le même article des étimologies analogues pour les trois autres points cardinaux ; 12° i a-t-il rien de moins comestible que la *laîche*, dont on ne fait guère que de la litière & du fumier, que la « chènevote (partie ligneuse du chanvre) », le « chaume » ou les « arêtes de poisson », trois objets qui sont désignés par it. *lisca* ? Pourtant M. de Gregorio veut rapporter *laîche* & *lisca* à lat. *esca* ; 13° it. *schiattare*, fr. *éclater* ne peuvent pas remonter fonétiquement à * *excaptare* ; 14° * *extravacuare* rend difficilement compte de it. *straccare* & pour le sens & pour la forme ; 15° l'emprunt au germanique du mot désignant la couleur *fauve* n'est pas plus surprenant que celui de *bianco*. D'ailleurs * *falvus* aurait donné * *falvo* comme *salvus* : *salvo*, & non *falbo* ; 16° l'étimologie φανός pour it. *falò*, fr. *falot* a déjà été proposée par Diez. Pour fr. *fanon*, vha. *fano* convient mieux pour la forme & pour le sens que φανός. Quant à rapporter sic. *ofanu*, esp. *ufano*, it. *a uffo* au même φανός, il n'i faut pas songer ; 17° it. *fresco*, fr. *frais*, *fraîche*, prov. *fresc*, esp., port. *fresco* sont rapportés à * *frigescere* ; mais si la brévité de l'*i* s'explique dans *frigidus*, il n'en est pas de même pour * *frigescere* ; 18° it. *ingannare*, roum. *ingan*, prov. *enganar*, vfr. *enganer*, etc. remonteraient à *ganea* ; mais quel rapport sémantique peut-il bien i avoir entre « tromper, moquer » & « hutte, bordel » ? D'autre part fonétiquement le double *n* de l'it. & du fr. (cf. Dampr. *ržònā* = * *regannare*) ne s'explique pas par *nj* ; 19° it. *galoppare*, fr. *galoper* provenant de καλός + ἵππος se passe de commentaire ; 20° it. *laido*, fr. *laid* ne peuvent pas remonter fonétiquement à *laedo* ; 21° it. *lappare*, fr. *laper*, prov. *lepar* n'ont rien de commun au point de vue sémantique avec la plante appelée *lappa* ; 22° it. *leccare*, fr. *lécher*, etc. reportent fonétiquement à * *lĭccare* (cf. Dampr. *lačī*), qui ne peut pas sortir de * *lingicare* ; 23° M. de Gregorio qui a proposé plus aut (cf. 1°) * *lixare* pour *lisciare* veut faire remonter ici *liscio* à * *liseus*. Il semble que l'auteur devrait choisir lui-même entre ses deux ipotèses ou au moins renvoyer de l'une à l'autre. En tout cas la seconde ne convient pas plus fonétiquement que la première ; 24° it. *malvagio*, fr. *mauvais*, etc. sortiraient de *male* + *vapidus* ; mais si *sapidus* a donné *sage* en fr., *vapidus* devait i donner * *vage* & si *sapidus* donne *sade*, *vapidus* devait donner * *vade* ; 25° on ne saisit pas bien quel rapport il peut i avoir entre vfr. *maron* « guide à travers les Alpes », fr. *marron* « chien du St-Bernard » & le premier élément de germ.

marahskalk qui veut dire « cheval »; 26° it. *marchio* « signe, marque » n'a certainement rien de commun avec *marcus* « marteau »; 27° quant à sic. *marchiggio* « filouterie », avec les noms de lieux *Marcanza, Marcanzotta,* on ne conçoit pas quel rapport ils peuvent avoir avec germ. *marka* « province frontière ». Il semble évident que ces deux noms de lieux désignent d'anciens *marchés* et que le nom commun fait allusion à l'abileté parfois exagérée des commerçants; 28° entre it. *smarrire* « écarter, mettre de côté » & arab. *marr* « corde » il i a un abîme; 29° le fait que *masca* est attesté en moyen latin ne saurait en rien faire préjuger son origine; 30° comment it. *nocca* peut-il bien sortir de *nucleus* ? 31° si it. *orda*, fr. *horde* remontent à *ordo*, d'où vient l'*h* aspiré en français ? 32° il i a une grosse difficulté fonétique à tirer it. *predella* d'une forme * *pedella* dérivée de *pes*, & d'autre part on ne voit pas comment un simple suffixe diminutif ajouté à *pes* pourrait avoir le don de créer une forme signifiant « tabouret, escabeau »; 33° it. *schizzare* ne peut en aucune façon venir séman. tiquement de * *ex-quietiare*; il faut en rapprocher vfr. *esclicier*; 34° fr. *dérober*, it. *rubare*, etc. remontant à *robur* ne supporte pas l'examen; 35° ῥαφή signifie « couture » & it. *refe* signifie « fil », ce qui n'est pas la même chose; & pourquoi l'α grec serait-il devenu *e* en it. ? 36° la base qui a fourni it. *zocco*, fr. *souche*, etc. peut avoir été influencée par *soccus*; mais que ces mots remontent purement et simplement à *soccus*, non pas; 37° pour it. *tovaglia*, fr. *touaille*, cf. *supra* p. 500; 38° *tricae* ne convient ni pour le sens ni pour la forme à it. *tresca*, fr. *treschier*, etc.; 39° it. *treppiare*, fr. *treper*, etc. ne peuvent pas remonter fonétiquement à * *tripediare*; 40° que l'existence de lat. *uas*, *uadis* ait facilité l'introduction de germ. * *wadjan* dans le domaine roman, est un fait déjà mainte fois signalé; mais qu'un * *uadiare* latin ait pu donner it. *gaggiare*, fr. *gager*, etc., la fonétique ne saurait l'admettre; 41° *situs* au point de vue du sens pourrait servir à désigner un omme *marié*, mais on ne voit pas bien comment il pourrait s'appliquer au simple *fiancé* que désigne le sic. *situ*. Quant à all. *sitze* il est évident qu'il ne convient en rien.

On vient de le voir par cette rapide revue, sur une quarantaine d'étimologies antigermaniques proposées par l'auteur, il n'i en a guère qu'une qui soit acceptable. Sans doute il en est certaines dont le germanisme n'est pas assuré, mais même pour celles là les suppositions de M. de Gregorio sont encore plus douteuses. Nous avons tenu à insister sur ce point pour ne pas laisser passer cette occasion de montrer combien il est dangereux de poser une téorie a priori & de violenter les faits pour la démontrer.

Parmi les 567 autres numéros nous n'en considérerons que quelques-uns, car nous avons déjà dépassé les limites ordinaires d'un

compte rendu. N° 41 le fameux *andare*, qui a déjà tant fait couler d'encre, remonterait à **antedare*. M. Marchot, de son côté, a proposé la même étimologie (voyez dans ces *Studi*, t. II, p. 114). Au point de vue sémantique cette ipotèse est aussi acceptable que beaucoup d'autres ; mais, du moment que *putidus* donne « putto », **putidana* « puttana », *nitidus* « netto », *nitidare* « nettare », **antedare* devait donner **antare*. L'auteur a bien senti la difficulté & a essayé d'expliquer la chute de la sillabe *-te-* par le fénomène que nous avons nommé *superposition sillabique* (La dissimilation, p. 147, sqq.) ; mais il n'en peut pas être question ici, les conditions requises n'étant pas réalisées : il faut que les éléments consonantiques des deux sillabes en jeu soient rigoureusement identiques. N° 177 fr. *danger*, vfr. *dangier* s'expliqueraient mieux, selon l'auteur, par **damnaticum* à cause du *g* que par **damnarium* ou **dominarium*. En réalité aucune de ces formes ne peut donner *danger*, qui remonte, comme on l'a reconnu depuis longtemps, à **dominiarium* ; cf. vfr. *dongier*. N° 244 it., esp., sic. *frasca* ne peuvent pas plus être un substantif verbal remontant à *fragescere* que *fresco* un substantif verbal remontant à **frigescere* ; *fragescere* n'existant pas en latin vulgaire le substantif verbal serait ancien et aurait été accentué **fragésca*, d'où l'impossibilité pour lui de donner *frasca*. Relevons en passant le rapprochement de lat. *frango* avec ῥήγνυμι, qui constitue une erreur un peu grosse. N° 310 vfr. *laigner*, it. *lagnarsi* s'accordent mal pour le sens avec *languere* & ne peuvent point s'i rapporter fonétiquement. La comparaison avec les produits de *sanguinare* (fr. *saigner*, it *segnare*) n'est pas soutenable, car *sanguinare* contient deux *n* dont le premier est régulièrement dissimilé par le second à la fase **sangnare*, d'où **sagnare*. M. de Gregorio, dont la fonétique s'accroche à tous les écueils, au risque d'i sombrer, tire un grand parti de ce *sanguinare* ; il i trouve encore le moyen d'expliquer (n° 343) comment fr. *moignon* vient de *mancus*. Le croira qui voudra. N° 375 it. *minare*, *mina*, fr. *miner*, *mine*, etc. n'ont rien à voir ni pour la forme ni pour le sens avec *mĭnare*. N° 403 it., esp., port, prov. *nuca*, fr. *nuque* ne peuvent pas davantage être rapportés à *nux* dont l'*u* est bref. N° 570 fr. *trogne*, piém. *trogno*, *trugno* ne peuvent pas sortir fonétiquement de *truo*. N° 590 fr. *virer* ne peut pas non plus descendre de *ueru*, car l'*ĕ* latin ne devient pas *i* dans ces conditions.

Bornant ici notre révision, nous remarquons que nous n'avons signalé d'étimologies que pour les combattre. Il n'en faudrait pas conclure que nous approuvons toutes celles dont nous n'avons rien dit. Mais nous serions désolé d'autre part que l'on crût devoir conclure de notre compte rendu que l'article de M. de Gregorio est dénué de

valeur. Il contient beaucoup d'étimologies qui sont très bonnes &, si nous ne les avons pas signalées, c'est parce que, obligé de nous limiter, nous ne pouvions pas reprendre un à un chaque numéro, & qu'il nous a paru bon dès lors de courir au plus pressé, comme le guide qui va conduire des excursionnistes dans les montagnes commence par les mettre en garde contre les mauvais chemins, ceux qui ne mènent qu'à des abîmes.

Nous conclurons donc en toute sincérité que le travail de M. de de Gregorio, malgré l'élasticité de sa sémantique & l'indulgence de sa fonétique, est une précieuse contribution à l'étude du vocabulaire roman. Son principal mérite consiste bien moins dans l'addition de quelques étimologies nouvelles à la masse constituant aujourdui le domaine commun, que dans l'introduction dans ce domaine des dialectes siciliens que l'auteur connaît si bien.

Le volume se termine par une note du même savant (p. 239-244) a propos d'un article de M. Ascoli intitulé *Sopra un problema di sintassi comparata dialettale.* Il s'agit des expressions dialectales *va chiama, va e chiama, va a chiama.* M. de Gregorio complète & précise les faits d'une façon très intéressante & très suggestive en ce qui concerne les dialectes siciliens.

Entre ces deux travaux du directeur de la revue, nous avons à signaler un article de M. R. Sabbadini intitulé *Saggio di toponomastica dell' isola dell' Elba.* Cet essai plein de documents curieux & précis fait souaiter que l'auteur poursuive ses recherches de toponomastique & en étende le domaine.

Enfin M. M. La Via nous donne la fonétique du patois de *Nicosia* en Sicile. C'est un de ceux auxquels a touché M. de Gregorio dans sa *Fonetica dei dialetti gallo-italici di Sicilia* ; mais il n'était pas connu dans son ensemble. Nous en avons ici le vocalisme (p. 222-234) & le consonantisme vient de paraître dans le tome II, p. 115-128. C'est un travail consciencieux & utile, sans rien d'ailleurs de particulièrement remarquable.

La plus grande partie du tome II (186 pages sur 308) est remplie par deux articles qui ne répondent pas au titre de la revue : l'un traite du parfait grec & l'autre de la langue *évé.* Nous connaissons d'autres périodiques qui se sont rendus coupables de la même inconséquence & nous croyons même que les Montpelliérains seraient très malvenus à la reprocher aux autres. D'ailleurs nous ne demandons jamais à un article d'où il vient ni où il a paru, mais uniquement ce qu'il vaut.

P. 1-91. E. La Terza : *Trattamento della vocale radicale nel tema del perfetto greco.* Nous n'avons rien trouvé de nouveau dans ce travail, si ce n'est parfois des rapprochements & des assertions

contestables. C'est un recueil de formes. — P. 93-100. R. Sabbadini : *Racimolature glottologiche.* C'est une série de petites notes filologiques sur des sujets très variés & sans aucun lien entre elles ; si bien que dans l'une il est question de l'accent latin & dans une autre d'un document basque de la première moitié du seizième siècle. Le tout intéressant.— P. 101-103. T. Zanardelli : *Manipolo di etimologie sul dialetto sardo antico e moderno.* Une poignée de bonnes étimologies parmi lesquelles nous signalerons *bardâna* & *buiakésos.*

P. 129-223. G. de Gregorio : *Sulla struttura della lingua* Evé. L'auteur, qui s'était déjà occupé des langues bantou (*Cenni di glottologia bantu*, Torino, Lœscher, 1882), a eu la bonne fortune d'avoir à sa disposition pendant deux mois en 1899 une caravane de 60 nègres du Togo parlant la langue *Evé.* Il en a profité pour étudier leur parler & recueillir de vive voix sur lui le plus de documents possible. L'Evé est indigène dans une région de la Guinée septentrionale ayant pour limites au sud l'Atlantique, à l'ouest le fleuve Volta, à l'est le territoire de l'Yoruba & au nord une ligne mal déterminée. M. de Gregorio en étudie rapidement, mais avec précision, le vocalisme & le consonantisme, puis il passe à la formation des mots et au mécanisme de la langue. C'est à partir de ce moment que les idées personnelles de l'auteur se font jour, & aussi son but qui est particulièrement de montrer que l'Evé est une langue bantou.

Aucun de ses arguments ne nous a paru décisif. Il nous indique lui-même que les traits caractéristiques du bantou sont au nombre de quatre, & il les énumère. Mais il s'empresse d'ajouter que pour deux de ces particularités aucun parallèle ne peut être établi entre l'Evé & le bantou : c'est déjà un mauvais son de cloche pour sa téorie. Des deux autres, l'une est que les pronoms sont dérivés des préfixes des noms. Dans la langue Evé ce serait le contraire, puisque, d'après l'auteur même, ce seraient les préfixes qui seraient sortis des pronoms. Mais ce dernier point même n'est pas sans prêter largement à la discussion. Le préfixe *a-* serait un ancien article déterminatif ou pronom démonstratif, dont la forme ancienne & complète serait *la.* Au point de vue sémantique il n'i a rien à opposer à cette étimologie, puisqu'en fait ce préfixe apparaît dans des mots de sens très variés sans en modifier en rien la signification, & peut même disparaître sans changement appréciable. Ceci est d'ailleurs quelque peu en contradiction avec une téorie de l'auteur suivant laquelle il n'i aurait pas de préfixes proprement dits dans la langue Evé, mais seulement des mots ayant chacun sa signification propre & la gardant nettement en composition. Mais, pour l'étimologie, qu'est-ce qui peut nous porter à croire que cet *a-* est un débris d'un ancien *la*, puisqu'il n'apparait dans aucun mot sous cette forme ? Et d'une manière générale quelle peut bien

être la valeur d'une étimologie dans une langue qui n'a pas d'istoire, dont aucun état antérieur n'est connu & dont la parenté n'est pas déterminée? Que vaudrait une dissertation étimologique sur l'article français *le* sans la connaissance du latin ou des autres langues romanes? Ne pourrait-on pas dire avec autant de vraisemblance que la protèse *ἀ-* du grec, qui elle aussi apparaît ou disparaît sans rien changer à la signification, est un débris de l'article ou pronom démonstratif *τἀ*? Le préfixe *e-*, qui de nouveau se présente dans des mots de significations très diverses sans i rien changer & lui aussi tantôt apparaît tantôt disparaît, serait originairement le pronom personnel de la troisième personne du singulier *eye, e-*; on ne voit pas trop ce que ce pronom personnel serait venu faire en tête de substantifs. Serait-il plus ardi de supposer que l'augment homérique *ἐ-*, qui lui aussi apparaît d'une manière intermittente, est le pronom personnel de la troisième personne *ἑ*? La différence d'accentuation ne constitue pas la moindre difficulté. Le troisième et dernier préfixe, *nu*, est, d'après l'auteur même, non pas un pronom, mais un substantif signifiant « chose ».

L'autre caractéristique du bantou, c'est que les noms i sont répartis en classes ou genres déterminés par les divers préfixes. Il n'en est pas de même en Evé, puisqu'à côté des mots qui ont le préfixe *a-* & de ceux qui ont le préfixe *e-*, il i a les mêmes mots sans préfixe, puis les mots formés au moyen de suffixes, les substantifs formés par réduplication, & enfin ceux qui ne sont formés d'aucune des manières précédentes.

Il i aurait aussi quelques coïncidences lexicologiques entre l'Evé & le bantou; mais elles sont rares & fort contestables : ce serait Evé *me* « dans » en Cafre *mu*, *ti* « arbre, plante » en Evé & en bantou, puis les mots voulant dire « boire, crier, marcher, oreille, bras, trois, quatre ». Il i a tout lieu de croire qne ce sont là de simples rencontres dues au asard, car on en peut trouver autant ou davantage entre deux langues quelconques n'ayant entre elles aucun lien de parenté. Notons d'abord que pour ces cinq derniers mots le rapport n'est pas bien frappant; comparons l'Evé avec une langue bantou, le *Mpongwé*. « Boire » se dit *nu* en E. et *yonga* en Mp., « crier » se dit *kli* en E. & *lena* en Mp, « marcher » se dit *de* en E. & *genda* en Mp., « oreille » se dit *to* en E. & *oroi* en Mp., « bras » se dit *abo* en E. & *ogo* en Mp., « trois » se dit *ato* en E. & *raro* en Mp., « quatre » se dit *ene* en E. & *nai* en Mp. En feuilletant rapidement le vocabulaire Evé & le vocabulaire grec, on i trouverait des rapports beaucoup plus nombreux & plus frappants. D'abord Evé *me* « dans » & gr. *ἐν*, entre lesquels il n'i a de différence que la métatèse, fénomène des plus courants dans toutes les langues quand une sonante est en jeu, & l'échange

de *n* avec *m* précisément comme dans le mot « boire » en Pokomo *nwa* & en Senna *mwa*; puis les mots Evé *addu* « dent » gr. ὀδούς, E. *adasi* « larme » gr. δάκρυ, E. *aya* « vent » gr. ἄημι, E. *we-deka* « onze » gr. ἕνδεκα, E. *katon* « 120 » gr. ἑκατόν « 100 », E. *egbana* « il vint » gr. ἔβαινε, E. *m áχo* « moi j'aurai » gr. ἔχω « j'ai », E. *edeti* « palme ». *edeku* « dattier » gr. δάκτυλος, E. *nu-kokwe* « rire » gr. καχλάζω, E. *eχua* « lance » gr. ἔγχος. En bantou chaque classe de noms a une forme particulière de pluriel déterminée par le préfixe ; en Evé tous les pluriels sont formés au moyen du suffixe *u*. Le bantou forme un génitif, un datif et un ablatif au moyen de préfixes spéciaux ; l'Evé ne connait rien d'analogue. En Cafre l'adjectif s'accorde au moyen de préfixes avec le substantif auquel il se rapporte; en Evé il reste invariable En Cafre les troisièmes personnes des temps ont douze formes différentes suivant leur sujet ; en Evé elles sont invariables.

Nous bornerons là ces observations que l'on pourrait multiplier. Elles ont suffisamment fait comprendre, à notre sens, qu'en voulant établir que l'Evé est une langue bantou, M. de Gregorio a démontré le contraire. Avec les arguments dont il se sert on rattacherait beaucoup plus aisément au bantou la langue d'Homère que celle du Togo. Mais si nous avons discuté longuement cet article au lieu de le passer sous silence ou d'en indiquer seulement le sujet, c'est que, abstraction faite des téories qu'il contient, il reste une contribution très précise & très précieuse à l'étude de la langue Evé.

P. 225-238 G. de Gregorio e Chr. F. Seybold : *Sugli elementi arabi nel dialetto e nella toponomastica dell'isola di Pantelleria.* Le parler de l'île de Pantelleria n'a jamais été jusqu'à présent l'objet d'un travail scientifique sérieux. C'est un dialecte sicilien avec un mélange considérable d'arabe, dans lequel la plupart des dialectes italiens ont pénétré et laissé des traces. Les deux collaborateurs ont isolé dans cette langue particulièrement intéressante l'élément arabe et en ont étudié l'étimologie. Il est à souaiter qu'on recueille bientôt ce parler dans son ensemble. — P. 239-245 M. Niedermann *: Das verschreiben.* On a enfin reconnu (on i a mis sept ans) que les fénomènes de dissimilation, assimilation, métatèse, etc. n'étaient pas des accidents dus au asard, mais répondaient à des lois qui leur sont propres. On a compris également qu'ils n'étaient pas accessoires et négligeables dans le développement des langues, mais i jouaient un rôle capital. MM. Meringer & Meyer avaient étudié les fautes de ce genre que l'on fait en parlant & en lisant; M. Niedermann nous donne ici des exemples très précis de celles que l'on fait en écrivant. Il les a extraites de 33 dictées faites à 16 écolières. On trouverait des faits analogues dans les fautes commises par les scribes dans les manuscrits

qu'ils nous ont laissés. Elles ont été depuis longtemps cataloguées par les filologues, mais les linguistes ne les ont pas encore mises en lumière. On pourrait aussi tirer parti des fautes que font les compositeurs d'imprimerie. — P. 248-301 G. de Gregorio : *Ancora per il principio della varietà di origine dei dialetti gallo-italici di Sicilia.* L'auteur, qui s'est fait une spécialité de l'étude des dialectes gallo-italiens de Sicile, ajoute a ses données précédentes un nombre considérable de mots appartenant aux parlers de San Fratello, de Piazza & de Nicosia. Il en donne autant que possible l'étimologie, ou renvoie, quand il i a lieu, aux numéros de ses *Contributi* qui ouvrent le premier volume de ces *Studi.* L'importance de cette étude se dénonce d'elle-même. L'article se termine par une nouvelle discussion sur l'origine de ces dialectes. Les opinions émises dès 1897 à ce sujet par M. de Gregorio ont été contestées par M Salvioni qui a essayé de leur en substituer d'autres. La chose est devenue entre les deux savants une sorte de querelle personnelle. Pour traiter la question il serait nécessaire de sortir de ce volume & de reprendre successivement les divers articles que les deux champions lui ont consacrés ; mais nous ne pourrions le faire que le jour ou les passions seront apaisées. La science n'a point de patrie ; à plus forte raison les affaires de chapelle ou de sentiments doivent-elles lui être étrangères. L'umanité a l'œil fixé sur les savants et épie les résultats de leurs recherches ; mais ce qu'elle attend d'eux, ce sont uniquement des faits exacts, des découvertes précises, des démonstrations rigoureuses, le tout impersonnel.

Ces deux volumes font scuaiter que le troisième paraisse en 1903.

Maurice GRAMMONT.

Paul et Victor Glachant. — *Un laboratoire dramaturgique. Essai critique sur le théâtre de Victor Hugo. Les drames en vers de l'époque et de la formule romantique* (1827-1839). — Paris, Hachette, 1902, in-16, 3.50.

Dans un volume paru en 1899 et qui portait pour titre : *Papiers d'autrefois*, MM. P. et V. Glachant ont donné de précieux détails sur les manuscrits de Victor Hugo, leur aspect, leur chronologie, ce qu'ils nous apprennent des procédés de travail du grand poète. Comme l'a dit M. Faguet, ils nous ont fait pénétrer dans le *laboratoire* où ont été préparées tant d'œuvres admirables ou curieuses. Mais comment, une fois entrés dans ce laboratoire, se résigner à en sortir sans avoir tout vu, tout examiné, tout compris ? Cédant aux désirs des lettrés et des travailleurs, l'un des auteurs de *Papiers d'autrefois* a donc publié dans la *Revue universitaire* des études critiques sur

divers poèmes de Victor Hugo ; et voici que tous deux ont entrepris et commencent à donner au public une étude complète sur ses manuscrits dramatiques.

L'ouvrage formera deux volumes, dont le second étudiera les drames en prose et ceux des drames en vers (*les Burgraves*, le *Théâtre en liberté*) pour lesquels le poète a cédé à une inspiration épique ou fantaisiste. C'est donc aux drames en vers de l'époque et de la formule romantique que le premier volume est consacré : à *Cromwell*, à *Marion de Lorme*, à *Hernani*, au *Roi s'amuse*, à *Ruy Blas* et aux *Jumeaux*. Je ne mentionne pas l'opéra *la Esmeralda*, parce que le manuscrit en est perdu.

Il est fâcheux que, des six manuscrits ainsi dépouillés par MM. Glachant, un seul (celui de *Hernani*) soit le brouillon même du poète[1]. Les cinq autres sont des copies autographes, qui nous dérobent toute une partie, très importante, du travail d'abord fait par le dramaturge. Mais, même quand il a une fois mis au net son texte, un Victor Hugo ne se lasse pas de le revoir et de le remanier : les observations faites par MM. Glachant sont donc, malgré tout, fort instructives.

Elles nous renseignent d'abord sur la façon même dont le poète conçoit son œuvre. *Cromwell* est une pièce encore classique, où l'auteur, inexpérimenté, a usé et abusé des procédés traditionnels ; Hugo, en se relisant, s'est efforcé d'être plus *romantique*, et il a cherché des traits plaisants pour en rehausser un fond sérieux (acte III, sc. 6 et 9). De même, en écrivant les œuvres suivantes, Hugo oubliait quelquefois ses théories et négligeait de mêler le plaisant au tragique : il se ravisait alors après coup et ajoutait des épisodes bouffons (*Ruy Blas*, I, 5 et II, 1 ; *Hernani, passim*). — D'autres fois, au contraire, c'est la hardiesse et le romantisme qui étaient d'abord outrés : Hugo y remédiait de son mieux, et supprimait un dialogue scabreux dans *Marion de Lorme* (V, 2), ou diminuait la dose du réalisme brutal au dénouement de *Hernani*. — Des remaniements plus importants sont visibles dans les manuscrits : le premier et le dernier acte ont été tout transformés dans *Hernani* ; pour *Marion de Lorme* il y a eu un plan primitif que Hugo a abandonné, mais qu'il nous révèle dans quelques notes ; et nous avons d'autres indications de ce genre, par exemple pour *Ruy Blas*. — D'utiles jeux de scène, sur lesquels les éditions ne nous renseignent pas, nous sont aussi révélés par le manuscrit du *Roi s'amuse*.

Comment Hugo attaquait-il la rédaction de son œuvre ? A la façon de Lamartine et surtout d'André Chénier. Il écrivait un bref canevas

1. Quelques feuilles sont aussi restées du brouillon de *Ruy Blas*.

en prose, où brusquement venaient se placer quelques vers très expressifs, sortes de noyaux de cristallisation autour desquels devaient se former les développements exigés par le sujet : MM. Glachant citent un de ces curieux canevas au quatrième acte de *Ruy Blas*.

Son texte une fois écrit, Hugo poète épique ou lyrique l'amplifiait en intercalant çà et là des idées ou des développements secondaires, au risque de donner au tout une étendue démesurée. Hugo poète dramatique ne peut s'empêcher de procéder de même, et ses additions sont parfois excellentes (voy. p. ex. *Cromwell*, p. 105). Mais la patience d'un public de théâtre est facile à lasser, et Hugo ne l'oublie pas autant qu'on pourrait le croire. Il coupe, il taille, il retranche, avec un courage d'autant plus méritoire que les morceaux supprimés sont parfois charmants (voy. un long fragment inédit de *Marion de Lorme*, p. 177-181 ; voy. aussi p. 246). Seulement, il se réserve de porter ailleurs ce qu'il n'a pu utiliser ici ou là (voy. p. 178, n. 2; 197 ; 201 ; 207, n. 1 ; 254 ; 375, n. 1, etc.) : il n'est pas jusqu'à ces deux rimes *excellence*, *silence*, qui, supprimées de *Marion de Lorme*, essayées puis biffées dans *Hernani*, ne finissent par se caser dans *les Burgraves* (voy. p. 190, n. 1).

Sur les corrections de détail de Victor Hugo il y aurait lieu d'insister, si une étude de ce genre ne demandait trop de place, et s'il ne valait mieux renvoyer au riche recueil de variantes qu'ont donné MM. Glachant. Hugo retournait un vers en tous sens, changeait jusqu'à cinq fois une expression, et se contentait rarement de ce qu'il avait écrit. Son goût, d'ailleurs, à cet égard était très sûr, et lui qui gâtait volontiers un ensemble par ses additions, améliorait presque toujours le détail par ses retouches.

Quel dommage qu'un écrivain si soigneux soit lu dans des éditions si négligées ! L'édition dite *définitive* est remplie de fautes monstrueuses, et MM. Glachant n'ont pas rendu à leur auteur un petit service en relevant un grand nombre de ces erreurs.

Le livre de MM. Glachant commence par une introduction sur les manuscrits dramatiques de Victor Hugo[1] et se termine par une très intéressante note sur *Victor Hugo et la musique*.

[1] N'y a-t-il pas quelque contradiction entre la page 38 : « On verra que, selon le sujet qu'il traite, il se fait de son système dramatique une idée très variable » et la page 43 : « A chaque sujet qu'il traite, il se sent ramener, par la force des choses, aux mêmes situations... » ?

La « gracieuse parabole » des deux vers de Dante, dont l'un se déclare périssable pendant que l'autre se sent immortel, est citée d'après R. Lesclide et G. Rivet : elle se trouve aussi, en prose dans le *Post-scriptum*

Ai-je donné une idée de tout ce qu'on peut trouver dans cet ouvrage ? Non certes, et la mine peut être creusée en bien des sens que je n'ai même pas indiqués. Aussi souhaitons-nous que le second volume paraisse bientôt et que les deux auteurs entreprennent sur les recueils lyriques, épiques et satiriques du poète les études analogues qu'ils jugent avec raison indispensables.

Eugène RIGAL.

A. Joannidès. — *La Comédie-Française de* 1680 *à* 1900, *dictionnaire général des pièces et des auteurs. Avec une préface de Jules Claretie... Ouvrage accompagné de dix-neuf fac-similés. — Paris, Plon-Nourrit et Cie,* 1901, *gr.* 8°.

Il y a quelques années, nous avons rendu compte ici même d'un ouvrage de M. Soubies qui portait ce titre: *La Comédie-Française depuis l'époque romantique (1825-1894).* Dans de lumineux tableaux, M. Soubies nous avait montré quelles pièces la Maison de Molière avait représentées tous les ans pendant près des trois-quarts du XIXe siècle et combien de fois elle les avait représentées. Ce travail était fort instructif et avait coûté de longues recherches.

Beaucoup plus instructif et beaucoup plus méritoire encore est l'ouvrage que nous donne M. Joannidès, un « jeune bénédictin » — comme l'appelle à juste titre M. Claretie —, qui, né à Manchester de parents grecs, s'est, dès son arrivée à Paris, pris d'une affection vive et singulièrement agissante pour le premier théâtre littéraire de la France. Avec un soin et une patience fort louables, il a reconstitué toute l'histoire de la Comédie-Française depuis sa fondation officielle en 1680 jusqu'au dernier jour du XIXe siècle. Pas un auteur, pas une pièce, pas un à-propos en vers ou en prose, pas une date n'ont été omis.

Dans ce riche répertoire on trouve: une *Table alphabétique des pièces* avec la date de leur première représentation; — une *Table alphabétique des auteurs*; — un *Tableau chronologique des pièces* avec le nombre des représentations pour chaque année (les pièces nouvelles sont signalées par des italiques); — divers *appendices* mentionnant les représentations données par la Comédie-Française à l'Odéon, en province, à Londres, etc.; — enfin de très intéressants fac-similés, depuis le frontispice du vénérable registre commencé à

de ma vie (De la vie et de la mort), en vers dans *Religions et Religion* (IV); et, chose curieuse, elle a été développée par M. Haraucourt dans ses *Poèmes du temps passé (l'Immortalité).*

l'Hôtel de Guénégaud, le 30 avril 1680, jusqu'au bulletin de réouverture de la nouvelle salle le 29 décembre 1900. — N'oublions pas les curieux tableaux où M. Joannidès a résumé l'histoire du répertoire de Corneille, de Molière, de Racine, de Regnard, de Marivaux, de Beaumarchais, de Hugo, de Musset, d'Augier et de Dumas fils.

A quelles importantes études se prête un dictionnaire aussi détaillé et aussi sûr que celui de M. Joannidès, on le devine sans que nous ayons à le prouver longuement. Nous nous contenterons de quelques brèves indications.

1. Vous vous dites que « le Français né malin » et à qui Rabelais n'a pas eu de peine à persuader que « rire était le propre de l'homme » a sans doute préféré la comédie aux pièces sérieuses ? — Vous avez raison. Molière, à lui tout seul, a été représenté 20290 fois, beaucoup plus que Corneille, Racine et Voltaire réunis, puisque Corneille a été représenté 4717 fois, Racine 6270 et Voltaire 3950. Encore laissè-je à l'actif des ces tragiques les représentations de leurs comédies : or *le Menteur* a été joué 650 fois, plus que toute autre pièce de Corneille, *le Cid* excepté ; *les Plaideurs* ont été joués 1219 fois, 400 fois de plus qu'*Andromaque*, 800 de plus qu'*Athalie* ou que *Bajazet* ; et *Nanine* même (qui le croirait ?) a été jouée presque autant qu'*Alzire*. — En cette affaire, d'ailleurs, rien n'est plus caractéristique que le succès de Regnard. Avec ses 5262 représentations, il a tenu l'affiche beaucoup plus que Voltaire, plus que Corneille, plus que Racine poète tragique.

2. Le succès de nos grands classiques n'a pas toujours été également soutenu, et le goût public leur a été, selon les temps, plus ou moins favorable. *Le Cid* est joué 7 fois par an en moyenne de 1701 à 1720 ; il l'est moins de 2 fois de 1751 à 1770 ; 7 fois de nouveau de 1801 à 1820 ; moins de 2 fois de 1851 à 1870. *Andromaque* subit des fluctuations analogues : près de 6 fois de 1701 à 1720 ; 1 fois 1/2 de 1751 à 1780 ; 6 fois 1/2 de 1801 à 1820 ; moins de 2 fois de 1851 à 1870. Il n'est sans doute pas besoin d'autres chiffres pour se convaincre qu'à la fin du règne de Louis XV et pendant tout le règne de Napoléon III il y avait quelque incompatibilité entre l'esprit public et l'art tragique.

3. Les meilleures pièces de nos grands auteurs se classent aujourd'hui pour nous dans un certain ordre, qui n'a pas toujours été, tant s'en faut, l'ordre accepté par les siècles précédents, et qui, pour des raison d'ordre scénique, peut aussi ne pas rendre compte des succès relatifs obtenus au théâtre. Il nous paraît que *Polyeucte* est le chef-d'œuvre de Corneille ; or *Polyeucte* n'est par le nombre de ses représentations (418) que la cinquième pièce de son auteur : inférieure au *Cid* (919), au *Menteur* (650), à *Cinna* (619), à *Horace* (586), à peine

supérieure à *Rodogune* (396); et pendant 34 ans (de 1790 à 1802, de 1819 à 1839) cette tragédie n'a pas été jouée une seule fois. — Les pièces de Racine les plus représentées, après *les Plaideurs*, sont *Phèdre*, *Andromaque*, *Iphigénie*, *Britannicus*, *Mithridate*. *Athalie* vient bien loin après *Britannicus* (457 contre 707), et *Bérénice* n'a qu'un nombre fort restreint de représentations(156) : pendant plus d'un siècle, de 1791 à 1892, elle n'a été jouée que 6 fois. — Enfin le triomphe de Regnard n'est ni avec les *Ménechmes* (532), ni avec *le Joueur* (817), ni avec *le Légataire* (925), mais avec *les Folies amoureuses* (1039).

4. Ajoutons que les belles œuvres disparaissent du répertoire pour y reparaître plus ou moins longtemps après: *Rodogune* est jouée 9 fois de 1861 à 1867, après quoi il n'en sera plus question jusqu'en 1902; *Nicomède* paraît 4 fois en 1861: quand le reverra-t-on à *la Comédie ?*

5. Les premières comédies ou tragi-comédies de Corneille étaient mortes pour la scène bien avant 1680. D'autres pièces ont disparu depuis un peu plus ou un peu moins de deux siècles: *Agésilas*, *Andromède*, *Attila*, *Œdipe*, *Othon*, *Sophonisbe*, *la Toison d'or*, *les Amants magnifiques*. Des fantaisies plus ou moins heureuses ont fait reparaître *l'Illusion comique* en 1861 (12 représentations), *Médée* en 1868 (6 représentations de fragments), *la Suite du Menteur* qui certes méritait un meilleur sort, en 1807 (7 représentations), *don Garcie de Navarre*, en 1871 (2 représentations du second acte), *Mélicerte* en 1864 (3 représentations), *Alexandre le Grand* en 1866 (une représentation d'un acte), *la Thébaïde* en 1864 (2 représentations de 3 actes).

6. Pour ne pas multiplier ici les chiffres, je note sommairement quelle lumière peut jaillir du dictionnaire de M. Joannidès sur les luttes dramatiques du passé. Commençant en 1680, le *Tableau chronologique* ne nous éclaire malheureusement pas sur les luttes entre le théâtre de Molière et celui de l'Hôtel de Bourgogne, entre Corneille et Racine, entre Racine et Pradon (encore ai-je tort de m'exprimer d'une façon aussi absolue, car il est intéressant de constater qu'en 1680, trois ans après la bataille des deux *Phèdres*, celle de Racine poursuit sa triomphante carrière, tandis que celle de Pradon est désormais et pour toujours inconnue. Mais que ne peut nous apprendre ce *Tableau* sur les rivalités de Voltaire et de Crébillon, des classiques et des romantiques, de l'école romantique et de l'« Ecole du bon sens »... ! Il est vrai que, pour le XIXe siècle, un dictionnaire de la Comédie-Française ne nous suffit plus: il nous en faudrait d'autres bientôt, et, en premier lieu, un dictionnaire de l'Odéon.

7. S'il est fort instructif de voir combien de fois il est arrivé à une œuvre de premier ordre d'être tenue en échec par une œuvre médiocre ou même mauvaise, il ne l'est pas moins de constater comment, plus ou moins vite, une sélection se fait, et comment, dans le vaste cimetière de l'art dramatique, quelques belles œuvres restent debout. Les chefs-d'œuvre de Corneille, vers 1640, étaient par tous mis en balance avec les pièces de vingt ou trente dramaturges applaudis. Cherchez ce que sont devenus quarante ans plus tard les Scudéry, les Claveret, les Mairet, les Maréchal, les Baro, les Beusserade, les Durval, les Chevreau, les La Calprenède, les Guerin de Bouscal, et tant d'autres ! Le nom de Boisrobert quitte l'affiche en 1683, celui de Tristan l'Hermite en 1703, celui de Desmarets en 1716, celui de du Ryer en 1747 ; seul Rotrou obtient quelques rares représentations au XIXe siècle avec son *Venceslas,* postérieur aux grandes tragédies de Corneille et certainement inspiré par elles.

Nous pourrions poursuivre ces observations ; mais on voit déjà quel sérieux intérêt offre le volume de M. Joannidès. Les volumes annuels que le jeune auteur se propose de publier sur la vie de la Comédie-Française au XXe siècle lui gagneront plus que celui-ci la faveur du grand public; dès à présent, c'est la reconnaissance des travailleurs qui lui est acquise.

Eugène RIGAL.

Les cahiers d'un bibliophile. — Le Parasite, la Mariane, la Mort de Sénèque, de Tristan l'Hermite, p. p. Edmond Girard. — En la Maison des Poètes, 42, rue Mathurin Régnier, Paris.

Tristan l'Hermite n'a pas été un homme heureux ; mais, comme son mérite était grand, de bonnes fortunes lui sont cependant échues pendant sa vie et après sa mort. Quelques-unes de ses pièces ont eu un vif succès en leur nouveauté, surtout *La Mariane*, qui, en 1636, a éclipsé *Médée*, et, en 1637, ne s'est pas laissé écraser par *Le Cid*. Quand la Comédie-Française s'est fondée, deux pièces du poète, mort depuis vingt-cinq ans, ont figuré au répertoire, *Le Parasite* et *La Mariane* ; et cette dernière n'a disparu de l'affiche qu'en 1703, encore y a-t-elle été bientôt remplacée par deux contrefaçons : celle de l'abbé Nadal et celle de Voltaire. Presque oublié ensuite pendant près d'un siècle, Tristan a eu coup sur coup plusieurs bonheurs : en 1875, M. Fournel a publié son *Parasite*, avec quelques coupures, au tome III de ses *Contemporains de Molière* ; en 1897, sa *Mariane* a été jouée à l'Odéon avec une décoration fidèlement imitée de la décoration originale ; en 1900, enfin, M. Edmond Girard a entrepris une fort luxueuse édition de toute son œuvre dramatique.

Trois pièces ont paru : *Le Parasite*, *La Mariane*, *La Mort de Sénèque* ; une quatrième a commencé à paraître : *La Folie du Sage*. Tant qu'elle n'est point terminée, nous ne dirons rien de cette dernière.

Beau papier aux amples marges, impression nette, caractères agréables et qui rappellent ceux des éditions originales, reproduction page par page et comme en fac-similé de certaines éditions avec collation des autres (ou tout au moins des principales), tout est fait pour charmer les bibliophiles dans les « cahiers » que Mlle Lucie Girard imprime à deux cents exemplaires numérotés, et qu'elle enferme dans de jolis étuis spéciaux. Les érudits aussi seront reconnaissants à l'éditeur ; seulement ils auront à formuler de petites réserves, et je vais essayer de les formuler à leur place.

Pour des réimpressions de ce genre deux méthodes sont admissibles entre lesquelles il faut choisir. Ou bien on reproduit le texte d'une édition déterminée avec une exactitude scrupuleuse, et en gardant même les fautes les plus évidentes, sauf à signaler dans un appendice les variantes des autres éditions. Ou bien — et ceci me paraît préférable —, tout en reproduisant la physionomie du texte, on le corrige d'après d'autres éditions ou d'après les règles, sagement appliquées, de la critique : les leçons authentiques sont, en appendice, fidèlement signalées aux lecteurs. M. Girard a choisi d'abord la première méthode, et il a imprimé sciemment *Lonare* pour *Zonare* dans l'*Avertissement au lecteur* de *Mariane*, il a gardé deux *Scene deuxiesme* au troisième acte de la même tragédie ; mais il s'est ravisé ensuite, et il a introduit des corrections dans les vers de *La Mort de Sénèque*.

Examinons d'abord cette pièce. Les corrections des pages 14 et 20 (*preferer* au lieu de *preter*, *violer* au lieu de *vuyder*) sont excellentes ; à la p. 54, c'est évidemment le texte de 1646, choisi par M. Girard, qui est le bon :

> Mais iuge de mon cœur et non pas de mon stile.

En revanche, la correction de la p. 117 :

> Quoy ! nous ne verrons plus cette perle de Cour !

(au lieu de *perte*) ne me paraît pas heureuse : l'expression est bien alambiquée. Le manuscrit devait porter « peste de Cour », façon de parler fréquente, et l'imprimeur a changé inconsciemment le texte, sous l'influence du mot *perdu* qui est au vers suivant.

Pour le vers de la p. 60, que M. Girard n'a pas osé corriger :

> Ce songe absolument sont de vaines menaces,

je propose :

Les songes bien souvent sont de vaines menaces ;

la confusion des majuscules C et L est fréquente, l'*s* finale de *songes* aura été prise pour un *a*, l'*s* longue de *souvent* pour un *l*.

En outre, des corrections s'imposaient dans la ponctuation de certains vers (p. 5, v. 2, pas de point final ; p. 48, v. 16, pas de point d'interrogation ; p. 66, v. 12, un point d'interrogation est nécessaire).

Dans la bibliographie de *Mariane*, M. Girard a été bien inspiré en reproduisant les variantes que lui fournissait le manuscrit original. Mais il eût fallu aussi, puisqu'on ne corrigeait pas le texte de 1644, signaler quelques fautes de ce texte, auxquelles le manuscrit ne remédie pas (à vrai dire, plusieurs sont peut-être des fautes de la réimpression nouvelle [1]) :

P. 25 : Tousiours les vieux Hircane et mon frere meurtris
pour : *le vieux* ;

P. 51 : *eile brave*, pour *elle brave* ;

P. 78 : Ie suis à la punir instement animé
pour : *iustement* ;

P. 99 : Ie n'en sçaurois douter, et ie ne la sçaurois croire
pour : *et ne la sçaurois croire*.

Voici des fautes du *Parasite*, qu'il importait de corriger ou de signaler : p. 5 : *toute à l'heure*, pour *tout à l'heure* ; p. 6, *ces affections*, pour *ses affections ;* p. 8 : *medecins* pour *medecines* (en rime avec *racines)* ; p. 16 :

Lescher encor le plat n'as-tu pas acheué ?

pour *Lescher encor le plat!* ; p. 35 : *dssous*, pour *dessous* ; p. 38 : *Elle ne te haït pas*, pour *Elle ne te hait pas* ; p. 45 :

Toy qui sur mon malheur est si digne de blame ?

pour *es si digne* ; p. 54 :

Il faudroit bien le prendre, où tout seroit perdu

[1] Voici, au reste, des *coquilles* qui appartiennent sans conteste à l'édition Girard : p. 128 fin : *Page* 11, pour *Page* 12 ; p. 130 :

Pherore, mon merite a la foible d'Alcide

pour *le foible* ; p. 140 : *Page* 181, pour *Page* 101 ; ibid. : *Perdant les sentimens*, pour *les sentimens* ; p. 141 : *Que! le affreuse montagne*, pour *Quelle*.

pour : *ou tout seroit perdu* ; p. 57 :

Poltron, examiné si ie t'entens encore

pour : *Poltron examiné, si ie t'entens encore... !* D'ailleurs, cette correction ne me satisfait encore qu'à moitié, car *poltron examiné* signifierait ici : « poltron incontesté », et je ne sais si cette interprétation est possible. En tout cas, une explication n'eût pas été de trop.

P. 108, l'aparté: « Ha ! que i'en suis rauie ! » ne peut appartenir à Lisandre, puisque le participe est au féminin (en rime avec *vie*). Il faut le restituer à Phénice ou à Lucinde.

Et enfin, il est d'autres cas où de brèves explications seraient utiles. En lisant cette phrase de l'*epistre* : « Vous auez receu les erres de tout ce bien, dès l'heure de vostre naissance », tout le monde comprendra-t il que *erres* est une autre forme du mot *arrhes* ? — En lisant ce vers de la p. 72 :

Est-il poste effronté qui le soit à ce point ?

se rappellera-t-on le sens du mot *poste* ? « On appelle populairement un petit poste (dit Furetière) un garçon vif et éveillé qui aime à courir, qui ne peut tenir en place. » — N'est-il pas bon, à la p. 78, de remarquer que *croyez* se prononçait souvent *crayez*, ce qui a permis le jeu de mots de Phénice :

Si vous ne le croyez, charbonnez-le bon homme.

— Est-il superflu de dire qu'à la p. 94 :

Ie veux que d'un leuier on m'herne comme un chien,

herne est sans doute une mauvaise graphie pour *erne*, du verbe *erner, esrener*, c.-à-d. *éreinter* ? — A la p. 113, au sujet du vers de Fripesauces :

Cet emprunteur de noms se doit appeler Charle,

il était bon de citer les *Curiosités* d'Oudin : « Vous estes un *Charles*, par allusion de *Charlatan*, i « un discoureur, un abuseur par belles paroles », vulg. » — L'exclamation de la p. 140 : *Vos fortes fieures mules* (en rime avec *ridicules*) paraît être une combinaison de deux imprécations : *vos fortes fièvres !* et *vos males mules !* (dans Rabelais, les *mules* sont des engelures) ; mais il n'y a certes là rien d'évident.

Toutes ces taches sont bien excusables ; mais j'ai tenu à les relever, pour que M. Edmond Girard rende plus profitables encore ses précieuses réimpressions.

Eugène Rigal.

Ernest Dupuy. — *La jeunesse de Victor Hugo*, brochure in-18 jésus, 1 fr. 50, 1902. Société française d'Imprimerie et de Librairie.

Henri d'Alméras. — *Avant la gloire, leurs débuts*, première et deuxième série, 2 vol. in-18 jésus, à 3 fr. 50, 1902-1903. *Ibid.*

Sur *Victor Hugo, l'homme et le poète*, M. Ernest Dupuy avait publié un ouvrage éloquent, plein de vues ingénieuses, auquel on ne pouvait reprocher qu'un plan un peu factice et un enthousiasme peut-être trop constant. Le centenaire de Victor Hugo, qui était pour le critique une excellente occasion de revenir sur son poète favori, lui a inspiré, outre un article de la *Revue de Paris*, une conférence faite à l'Ecole normale d'institutrices de Fontenay; et c'est cette conférence qui, développée par endroits, a paru en brochure sous ce titre : *La jeunesse de Victor Hugo*.

Il serait, d'ailleurs, impossible, si l'auteur ne nous le disait, de deviner que cette savante, délicate et impartiale étude a été d'abord une manifestation oratoire. Après avoir pratiqué des fouilles heureuses dans les archives de l'Académie Française, après s'être entouré de documents peu connus ou inédits, après avoir établi avec soin la chronologie des premières œuvres de Hugo et des œuvres contemporaines, M. Dupuy a suivi le poète depuis son premier concours académique en 1817 jusqu'à son triomphe d'*Hernani* en 1830, et il a signalé nettement les influences qu'il a subies, les événements qui ont déterminé la direction de sa pensée, les amis et les disciples qu'il a groupés autour de lui, les changements et les progrès qui se sont marqués dans ses productions. Chemin faisant, il a rectifié des dires de M. Biré, semé des remarques intéressantes, cité des articles curieux du *Conservateur littéraire* et de la *Muse française*.

La jeunesse de Victor Hugo est, à coup sûr, une des meilleures études qu'ait suscitées le centenaire du grand poète.

M. d'Alméras a-t-il voulu épargner aux Dupuys de l'avenir la peine de déterrer les premières œuvres de nos auteurs célèbres et de retrouver les traces de leurs efforts, voire de leurs souffrances avant qu'aient lui pour eux les premiers rayons de la gloire, plus doux (comme l'on sait) que les premier feux de l'aurore? En tous cas, les érudits, dans cinquante ans, lui devront des renseignements précieux et des indications qu'il leur eût été bien difficile de se procurer sans ce guide informé et aimable. M. d'Alméras a lu pour eux force livres oubliés; il a feuilleté les collections, assez courtes généralement, mais innombrables, des revues et des journaux où se sont déposés depuis un demi-siècle la prose et les vers des aspirants à la gloire littéraire; il a interrogé, sans se croire obligé de les croire sur parole, tous ceux qui pouvaient rendre plus riches et plus sûres

ses notices. Il nous a ainsi appris quantité de faits caractéristiques ; il nous a montré quelle destinée curieuse avaient eu des livres, que nous croyons avoir toujours été estimés ou méprisés parce qu'ils sont estimés ou méprisés aujourd'hui ; ils nous a cité des textes intéressants, dont parfois on ne connaissait que les titres, dont souvent on ignorait même qu'ils eussent existé.

Sous ce titre : *Avant la gloire*, c'est la période la plus obscure de la vie de nos auteurs, celle sur laquelle eux-mêmes font le moins volontiers la lumière, qu'il a étudiée avec patience et racontée avec verve. Dumas fils jusqu'à *la Dame aux Camélias*, Vallès jusqu'à *Jacques Vingtras*, les Goncourt jusqu'à l'échec utile d'*Henriette Maréchal*, Daudet jusqu'à *Fromont jeune*, Coppée jusqu'au *Passant*, Halévy jusqu'à *la Belle Hélène*, Anatole France jusqu'à *Thaïs*, Bourget jusqu'à *Cruelle Enigme*. Loti jusqu'à *Pêcheurs d'Islande...*, telle est la matière de ses articles. Le moment où l'écrivain commence à être connu de tous est rarement celui où il commence à mériter de l'être, et il y a là matière à réflexions ; il arrive même que ce soit celui où il commence à mériter l'oubli, et ceci est plus digne de réflexions encore. « A cette nouvelle école — dit M. d'Alméras en parlant des décadents — ... il fallait un chef. On prit Verlaine qui était disponible C'est de cette époque que date sa véritable réputation. Il devint célèbre le jour où, vieilli, fatigué, épave littéraire transformée en drapeau, il commença, après avoir eu du génie, à ne pas avoir de talent. »

Si je nomme quelques autres auteurs étudiés par M. d'Alméras (Montépin, Malot. Ohnet, Philibert Audebrand, Ranc, Drumont, Bergerat), on se demandera si les érudits de l'avenir auront vraiment affaire de tout ce qu'on leur donne ici, et si le mot de *gloire* n'est pas un peu bien retentissant. Mais M. d'Alméras reconnaît lui-même qu'il a pris le mot de *gloire* parce qu'il était le plus commode, non parce qu'il était le plus juste : *notoriété*, *succès* eussent été plus exacts, seulement ils eussent aussi été plus ternes. Et quant aux érudits de l'avenir, qu'importe que tout ne les intéresse pas dans ces articles, pourvu que nous y trouvions nous-mêmes utilité et agrément?

Au reste, il faut distinguer entre les deux séries de *Avant la gloire*. La première est consacrée surtout à des auteurs de livres, la seconde à des journalistes (Rochefort, Henry Maret, Paul de Cassagnac, Clémenceau) ; et, si ce doit être la moins durable, ce n'est pas la moins piquante ; il y a de l'esprit dans la notice sur Bergerat, et il y a de l'éloquence dans la notice sur Clémenceau. La méthode même de l'auteur a changé d'un volume à l'autre. « Élargissant à dessein le cadre de mes biographies — dit M. d'Alméras — j'essaie de multiplier autant que possible les anecdotes et les portraits » : et voici, en effet, l'histoire du *Magasin littéraire* à propos de Charles

Foley (1), l'histoire de Pierrot à propos de Paul Margueritte, celle d'Alexandre Dumas père directeur de théâtre à propos de Jules Verne.

Nous en plaindrons-nous? pas plus que de voir examiner certains faits (le rôle de Clémenceau au 18 mars, par exemple) avec un détail que le premier volume ne connaissait point. Nous aurions plutôt envie de discuter certains jugements de M. d'Alméras, de lui signaler les lacunes d'une *Bibliographie* fort utile (rien sur Halévy et Malot, un seul titre de Jules Verne...), de lui demander un peu plus de chronologie précise çà et là, de lui reprocher des plaisanteries trop faciles et trop répétées (sur le baccalauréat, notamment), qu'il pouvait laisser à de moins riches que lui en esprit véritable. Mais ce ne sont là que des détails, sur lesquels il y aurait mauvais goût à insister. Les études de M. d'Alméras sont à la fois amusantes et sérieuses, elles plairont aux lecteurs frivoles et elles serviront aux travailleurs : on ne peut qu'engager l'auteur à les poursuivre.

Eugène Rigal.

R. Barbiera. — La principessa Belgiojoso, i suoi amici e nemici, il suo tempo. — Un vol. in-12. *Milan, Treves*, 1902.

L'auteur des *Figure e Figurine del secolo chi muore* et du *Salotto della contessa Maffei* vient de publier une nouvelle étude d'histoire politique, sociale et littéraire, consacrée à la célèbre princesse Belgiojoso qui, de 1808 à 1871, a rempli de son nom et de ses aventures l'Italie et Paris. Cristina Trivulzio a trouvé en lui le biographe qu'elle méritait, bien documenté, bien informé de maint détail que l'on commence à peine à pouvoir écrire, et en même temps plein de sympathie et d'admiration. La vie de cette belle et célèbre milanaise a été si étroitement liée au progrès de l'indépendance italienne et la formation de la jeune monarchie, qu'elle dépasse les mesures et l'intérêt d'une biographie féminine pour être un chapitre véritable de l'histoire de

(1) Page 245, et non 145, comme il est dit à la *Table des noms et titres*. Disons en passant que les fautes d'impression sont trop nombreuses, au moins dans le premier volume: *Raymond* Kalbris, p. 186; les Rougon-*Macharl*, p. 196; Serge *Pneani*, p. 242, etc. — Le sixième des vers cités p. 14, le troisième et le quatrième des vers cités p. 83, sont faux. — Il y a aussi quelques négligences de rédaction: t. I, p. 6, *Le Régent Mustel*, commencé le 31 mars 1851, terminé le 11 mai suivant, est le roman le plus rapidement écrit du siècle; six pages plus loin, on voit que *La Dame aux Camélias* a été écrite en quinze jours.

l'Italie contemporaine, et, tout en traçant un portrait véridique de son héroïne, l'auteur a su écrire ce chapitre-là. De la froide et triste Casa Trivulzio au palais Belgiojoso, à Milan, du mariage à la séparation et à la fuite de la princesse, il la suit dans ses relations mondaines et aristocratiques, puis dans ses rapports de conspiration et d'intrigues avec la *Giovane Italia* et dans son exil à Paris, où elle devient une des figures représentatives, une des incarnations les plus acclamées et aimées de son pays. Exilée et centre de la société exilée, la princesse devient journaliste en fondant la *Gazzetta Italiana*, en collaborant à la *Revue des Deux Mondes*, en écrivant le *Crociato;* elle devient condottiere en organisant à Naples un bataillon de deux cents volontaires, infirmière au siège de Rome ; elle voyage en Orient, manque d'y être assassinée, rentre en France, puis en Italie, se trouve à Turin et y rencontre Cavour, à la veille de la guerre de 1859, qu'elle préconise, écrit en prophète autant qu'en historien *L'histoire de la maison de Savoie*, et achève à Blevio (sur le lac de Come) et à Milan, une carrière mouvementée et romanesque, une vie sinon très longue, du moins pleine de sensations et d'aventures.

La princesse Belgiojoso a rencontré et coloyé, dans cette existence diverse et accidentée, un grand nombre de littérateurs français et italiens, et c'est par où le livre de M. Barbiera, si important à tant d'égards, nous intéresse ici particulièrement. Filippo Buonarotti, Terenzio Mamiani, Nicolò Tommaseo, V. Gioberti, G. Ferrari, Massari, Sirtori, Bellini, Pellegrino Rossi, ont été ses hôtes à Paris; elle y a connu ou rencontré Thiers, Lafayette, Lamennais, Musset, Henri Heine, Mignet, Aug. Thierry, Chopin, Delacroix, Hugo, Dumas père, Chateaubriand, Barbier, la comtesse d'Agoult (Daniel Stern) et tant d'autres personnages illustres ou notoires. On sait que Balzac crut reconnaître en elle le modèle de la duchesse Sanseverina de la *Chartreuse de Parme*. Stendhal lui déclara, il est vrai, qu'il se trompait, mais cette dénégation de Stendhal n'est pas très convaincante. On sait aussi quels furent ses sentiments pour Mignet, et je regrette de n'avoir pas retrouvé ici l'histoire de la célèbre *messe de réconciliation*, dévotement écoutée par les deux amants après je ne sais quelle brouille passagère. Mais, à défaut de celle-là, bien d'autres anecdotes se rencontrent dans ce livre, utiles ou curieuses pour l'histoire littéraire de la France au XIXe siècle, et plus encore pour l'histoire des relations d'idées et de sentiments franco-italiens, de 1830 à 1850: « Personne, a dit M. Hanotaux, ne fit plus qu'elle, en France, pour la propagation de l'idée italienne ». Sur son rôle et sur ses contemporains, le livre de M. Barbiera, sans être peut-être aussi complet et surtout aussi précis qu'il aurait été nécessaire, abonde en renseignements de première main, parfois puisés à des traditions orales et à

des sources inédites : il sera des plus utiles, et il fort amusant à lire.

L.-G. PÉLISSIER.

PERIODIQUES

ROMANIA, XXXI, 1 (janvier 1902) — P. 1. A. Thomas. *Problèmes étymologiques.* I. *Caillou.* [Suppose * *caclavus*, et non * *caclagus*, comme le veut M. Schuchardt (*Zeitschrift für romanische Philologie*, XXV, 244-253). La racine ramène au grec κόχλαξ et κάχληξ, variantes dialectales d'un même mot. L'origine du suffixe-*avus* reste à trouver] — II. *Trouver.* [M. A. Thomas se prononce plus nettement qu'il ne l'avait fait jusqu'ici (cf. *Rom.* XXIX, 438, et XXX, 154) pour l'étymologie * *tropare* due à M. G. Paris, contre *turbare*, récemment soutenu, avec autant d'esprit que d'érudition, par M. Schuchardt. M. G. Paris termine une note additionnelle par cette conclusion, à laquelle nous nous rallions complètement : « Les difficultés sémantiques que présente l'identification de *trouver* à * TROPARE ne sont pas, en somme, plus grands (à mon avis, elle le sont beaucoup moins) que celles que présente l'identification de *trouver* à TURBARE, et la première de ces identifications a pour elle de porter sur deux mots dont la correspondance phonétique est irréprochable. »] — P. 14. C. H. Grandgent. *Dante and St-Paul* — P. 28 Pio. Rajna. *L'episodio delle Questioni d'amore nel* Filocolo *di Boccaccio.* [Mémoire d'une ingénieuse érudition, où l'auteur montre que l'épisode des questions d'amour, au 4e livre du *Filocolo*, est comme un premier jet du *Decameron*, dont deux nouvelles, celle du Jardin magique et celle de la Dame ressuscitée, dérivent certainement du *Filocolo*. L'auteur admet l'origine française et surtout provençale de cette coutume de poser, dans des réunions, des questions sur les choses d'amour, coutume dont les témoignages les plus anciens se trouvent dans les *partimens* et les *jeux partis*.] — P. 82. Lazare Sainéan. *Les éléments orientaux en roumain.*

MÉLANGES.— P. 100. G. Paris. *Une fable à retrouver.* [Le v. 3053 d'*Aliscans*, *Est ço la fable dou tor et dou mouton*, où il faut sans doute lire, d'après le ms. de St-Marc, *Est ço la fable dou tor et dou nuiton*, donne le titre d'une fable qu'on n'a encore trouvée nulle part]. — P. 103. Ad. Mussafia. *Per un passo del romanzo* Flamenca. [Les corrections proposées aux v. 5352-3 par MM P. Meyer et Chabaneau sont inutiles ; il suffit de ponctuer ainsi : *Malaventura Deus li do, Qui mais vos amara, qu'eu sia.* Le sens est : « Malheur à moi, si jamais je vous aimais », c'est-à-dire : « Je ne vous aimerai jamais. »

La même tournure, qui sert à mettre en relief la personne qui parle, se retrouve en français (*qui* ou *que je soie*)]. — P. 104. P. Meyer. *Fragment d'un mystère du XVe siècle.* [C'est un rôle d'acteur appartenant à un mystère tiré du Nouveau Testament: on n'en connaît qu'un autre, tiré du mystère briançonnais de saint André, qui nous a été conservé dans son entier. Il y a un certain nombre de fautes]. — P. 106. A. Delboulle. *Surquier* (Jakemart Gielée, *Renart le nouvel*, 1078, id. Méon) [D'un hypothétique **soricare*; cf. *surgier* (*Roman de la Rose*) et le bas-normand *surguer* — *Loincel*, *linsel*, *locel*, etc. [Appuie l'étymologie de M. A. Thomas, **globuscellum*, d'où *glouscellum*]. — P. 108. Ch. Joret. *Huterel* (*Mystère de la Passion* de Greban). [Le ms. porte en réalité *tumberel*, et *huterel* est à rayer du *Dictionnaire* de Godefroy : il n'existe, plus ou moins modifié, que comme nom de lieu].— P. 109. Ov. Densusianu. Roum. *indatina*, *datina*. [De l'anc. slave *dědina*].— P. 110. G. de Gregorio. It. *a bizeffe*. [De l'arabe *bizzaf*, beaucoup; cf. l'algérien *bezef*]. — P. 112. E. Rolland. *Dérivés parisiens* de mome. [M. E. R. croit que *mignard*, *mignon*, sont des abréviations de *momignard*, *momignon* (ce dernier hypothétique). La rédaction de la *Romania* fait observer que c'est peu probable, par la raison que ces mots remontent au XVe siècle et ne sont pas sans analogues dans les autres langues romanes].

CORRECTIONS. — P. 173. G. Paris. *Sur* Sone de Nansai. [Longue et précieuse suite de corrections à l'édition qu'a publiée M. Moritz Goldschmidt de ce long poème (plus de 21.000 vers), corrections qui complètent et parfois rectifient celles qu'a données M. Ad. Tobler dans l' *Archiv für das Studium der neueren Sprachen*, t. CXIV, p. 114-123].

COMPTES RENDUS. — P. 133. E. Zaccaria, *L'elemento germanico nella lingua italiana* [C. Cipriani: travail très utile, mais qui aurait pu l'être plus encore, si l'auteur eût eu plus de souci des détails]. — P. 136. A. Pillet, *Das Fableau von den* Trois bossus menestrels *und verwandte Erzählungen früher und spæter Zeit.* [G. Paris: éloges, mais l'éminent critique comprend autrement que M. P. le classement des divers récits se rapportant à ce thème]. — P. 144. M. Boudet, *Registres consulaires de Saint-Flour en langue romane, avec résumé français* (1376-1405). [P. Meyer: édition qui sera plus utile aux historiens qu'aux philologues, à cause des nombreuses fautes de lecture qu'elle contient, notamment dans la résolution des abréviations].

PÉRIODIQUES. — P. 150. *Revue des langues romanes*, t. XLII et XLIII (1899 et 1900) (P. Meyer).— P. 154. *Zeitschrift für romanische Philologie*, XXV, 5-6 (G. Paris). — P. 157. *Studj di Filologia*

romanza, t. VIII (fasc. 21, 22, 23), 1899-1901 (P. Meyer).— P. 164. Chronique. — P. 167. Livres annoncés sommairement.

XXXI, 2-3 (avril-juillet 1902, — P. 177. J. Leite de Vasconcellos. *Canção de* Sancta Fides *de Agen, texto provençal*. [Excellente édition (avec fac-similé) du ms. unique de Leyde contenant la vie de sainte Foi d'Agen en laisses monorimes de vers octosyllabiques, dont on ne connaissait que les 20 vers publiés par Cl. Fauchet. Il est à désirer que le savant éditeur, qui n'a joint au texte que quelques lignes d'introduction et quelques notes sommaires, publie au plus tôt l'introduction promise, qui sera certainement aussi intéressante au point de vue historique qu'instructive au point de vue linguistique]. — P. 201. E. Philipon. *Les accusatifs en*-on *et en*-ain. [M. G. Paris déclare en note accepter les conclusions de ce savant mémoire. Les voici : 1° Le type *Pieres Peron* est d'origine purement latine (= *Petrus Petronem*) ; loin d'avoir été calqué, en quelque sorte, sur le type germanique *Hùgo Húgon*, c'est lui qui a servi de modèle au type roman, *Húgos Hugón, Hùes Huón* ; 2° Les règles de l'accentuation latine, aussi bien que celles de la phonétique romane, s'opposent de la façon la plus absolue à ce qu'on voie dans le roman *Húgos Hugón, Hùes Huón* le substitut du francique *Hùgo Húgon*, et, à plus forte raison celui du burgonde ou du wisigotique *Húga Húgan* ; 3° L'habitude de plier les noms de femmes en-*a*-*æ* d'origine latine à une déclinaison imparisyllabique en *-a ane* remonte au temps de l'empire romain; 4° Au moyen âge, ces noms suivent la déclinaison en-*a ane*, dans des pays où, comme dans le Velay et dans le Languedoc, les noms d'origine germanique sont indéclinables ou suivent la déclinaison *rosa rosæ* ; 5° Pour les noms communs, les adjectifs, les noms de rivières ou de lieu, et enfin les noms masculins tels que *Satanas, Baptista*, la flexion en *-an* ne peut s'expliquer que par une déclinaison en *a-ane* d'origine purement latine]. — P. 252. Paul Meyer. *La vie et la translation de saint Jacques le Maieur*, mise en prose d'un poème perdu. [Tirée du ms. 3516 de l'Arsenal. L'éditeur y a joint les parties qu'a utilisées l'auteur du poème perdu dans la compilation latine d'Aimeri Picaud de Partenai, offerte par lui à l'Eglise de Compostelle entre 1145 et 1173, et dont les diverses parties sont attribuées faussement aux papes Calixte et saint Léon]. — P. 274. C. Salvioni. *Etymologie* [nombreuses étymologies italiennes, surtout dialectales]. — P. 296. J. A. Candrea-Hecht. *Etymologies roumaines*. — P. 315. A. Piaget. *La* Belle dame sans merci *et ses imitations*. IV. *La* Cruelle femme en amour *d'Achille Caulier*. [Achille Caulier, de Tournai, qui faisait probablement partie de la joyeuse confrérie du *Chapel vert* de cette ville, est aussi l'auteur de l'*Hôpital d'amour*, composé avent 1441, qui contient une allusion au dénouement de la

Cruelle femme, et d'un *Lay fait en l'honneur de la Vierge Marie*, poème de 12 strophes de 12 vers octosyllabiques, que M. A. P. joint à l'édition de la *Cruelle femme*, donnée d'après les mss. connus et l'imprimé dû à Verard, *Jardin de Plaisance*, f° CXLII v°]. — P. 350. A. Delboulle. *Mots obscurs et rares de l'ancienne langue* française [Curieuse liste de mots (à continuer) dont M. A. D., l'infatigable lexicographe, sollicite l'explication ; nous n'avons ici que les mots de *a* à *c*.]

MÉLANGES. — P. 376. P. Meyer. *Satire en vers rythmiques sur la légende de saint Brendan*. [Tirée du ms. lat. XXVII de Lincoln College, à Oxford : critique un peu lourde, mais en somme assez spirituelle de la fameuse légende]. — P. 379. P. Meyer. *Poème en quatrains sur la pécheresse de l'Évangile*. — P. 381. A. Mussafia. *Corrections à* Flamenca, v. 2761 et suiv. — P. 384. Fr. Wulff. *Les premières ébauches de Pétrarque après le 19 mai 1348* (jour où il apprit la mort de Laure). — P. 388. A. Delboulle. Canle *et ses dérivés* [Ce mot, qe'on ne trouve que chez Gillon le Muisit, signifie « chalandise, achalandage » ; cf. *acanler*, *décanler* et, en fr. propre, *chanlant*, *desachanler*]. — P. 389. A. Delboulle. *Crane* = grue (machine). — P. 390. A. Thomas. *Anc. fr.* fauterne [= *falterna*, nom de l'aristoloche dans les *Dynamidia*, recueil de matière médicale de l'Ecole de Salerne (ms. du Xe siècle)]. — P. 392. J. Loth. Ganelon *et le breton* ganes [= *Gannes*, *Gaenes*, cas sujet de *Ganelon*].

COMPTES RENDUS. — P. 394. W. Meyer-Lübke, *Einführung in das Studium der romanischen Spachwissenschaft* [Mario Roques : éloges; mais le manuel dépasse souvent la force des étudiants auquel il est destiné]. — P. 400. W. Fœrster et Ed. Koschwitz, *Altfranzœsisches Uebungsbuch* (2e édition). [P. Meyer : quelques rectifications au texte de la *Vie de saint Alexis* du ms. de Tours (aujourd'hui B. N. nouv. acq. fr. 4503); le savant critique revendique une fois de plus la priorité pour la correction du nom de l'auteur du fragment d'*Alexandre*, Albéric de *Besançon* en Albéric de *Briançon*]. — P. 402. M. Ennecceras, *Versbau und gesangliger Vortrag des œltesten franzœsischen Liedes* [Al. François : travail qui dénote une préparation insuffisante]. — P. 404. A. Marignan, *La Tapisserie de Bayeux*. [G. Paris : long et très intéressant article où est reprise la question de la date de la *Chanson de Roland*, que M. G. P. croit toujours antérieure à 1096, et que M. Marignan place vers 1125]. — P. 420. W. Fœrster, *Kristian von Troyes* « *Cliges* » (2e édition). [J. Mettrop : n'accepte pas la thèse de M. W. F., qui croit que Chrétien a voulu opposer ici l'amour légitime à l'amour adultère, qu'il avait glorifié dans son *Tristan*, aujourd'hui perdu et dont on ne peut juger que d'après les fragments de son imi-

tateur probable, Thomas]. — P. 426. G. Grœber, *Altfranzœsische Glossen* [Am. Salmon : éloges]. — P. 429. K. Kemna, *Der Begriff « Schriff » im Franzœsischen* (thèse de Marburg) [A. Thomas : bon début; quelques omissions signalées]. — P. 433. Charlotte-J. Cipriani, *Etude sur quelques noms propres d'origine germanique (en français et en italien)*. [A. Thomas : éloges; quelques rectifications]. — P. 436. U. Lindelof et A. Wallensxæld, *Les chansons de Gautier d'Epinal* (édition critique). [A. Jeanroy : bon, mais l'absence de biographie et de notes exégétiques est regrettable]. — P. 440. G. Steffens, *Der kritische Text der Gedichte von Richart de Semilli mit den Lesarten aller bekanten Handschriften.* [A Jeanroy : soigné, mais hâtif; le commentaire indispensable manque]. — P. 444. *Mémoires de philologie romane offerts au professeur suédois A. Geijer.* [G. Paris : compte rendu le plus souvent favorable de ceux de ces mémoires qui ne se rapportent pas à une période trop moderne pour la *Romania*.

Périodiques. — P. 450. *Zeitschrift für romanische Philologie*, XXVI, 1-3 [G. Paris]. — P. 454. *Archivio glottologico italiano*, XV, 3. et *Supplementi periodici*, VII [M. Roques]. — P. 458 *Literaturblatt für germanische und romanische Philologie*, XXII (1901) [E. Muret]. — P. 460. *Zeitschrift für franzœsische Spache und Literatur*, XXII (1900) [A. Jeanroy]. — P. 465. *Bulletin de la Société des anciens textes français*, 1901. — P. 466. Chronique. — P. 474. Livres annoncés sommairement.

XXX, 4 (octobre 1902). — P. 481. A. Thomas. *Les substantifs abstraits en* -ier *et le suffixe* -arius. [La transformation de *-arius* en *-ĕrius* ne semble à M. Th. pouvoir s'expliquer que par influence du suffixe germanique *-areis*, facilitée par l'introduction en Gaule dès le cinquième siècle de très nombreux noms propres germaniques latinisés en *-charius* et en *-gerius*. L'explication, très séduisante en soi, a encore besoin d'être fortifiée sur quelques points de détail]. — P. 499. C. Nigra. *Notes étymologiques et lexicales.* 1. fr. *aiguille ;* 2. dérivés romans de *barba ;* 3. b.-lat. *besana*, a. fr. *besaine*, etc. ; 4. a. fr. *brusler*, it. *bruciare*, etc. ; 5. *cajoler*, « chanter, crier comme un geai, une pie » ; 6. a. fr. *carole*, *querole*, it. *carola*, etc. ; 7. noms du *menton* dans l'Italie du nord et du centre ; 8. it. *tutto*, fr. *tout* [L'italien viendrait du latin *tūticus* = « publicus », a. osque *túvtiks*, de *tovta*, « populus, civitas » ; le fr. de *tōt* [*us* + *quŏ*] *tus* ou *tôt* [+ *quŏ*] *tus*, ou de **tovtus*, également dérivé de l'a. osque *tovta* On ne peut qu'admirer l'érudition dont fait preuve l'auteur de l'article, bien que les étymologies proposées n'entraînent pas toutes la conviction]. — P. 527. G. Raynaud. *Un nouveau* manuscrit du *Petit Jean de Saintré.* [Description du ms. Barrois, passé dans la bibliothèque d'Ashburnam-Place et récemment acquis par la Bibliothèque nationale, Nouv. acq. fr. 10057, classifi-

cation des mss. connus et étude sur les rapports de la nouvelle avec le *Livre des faits de Jacques Lelaing*, dont le véritable auteur est également Antoine de La Sale]. — P. 557. Lazare Sainéan. *Les éléments orientaux du roumain* (fin). [La conclusion de ce savant mémoire est que « la seule influence durable et appréciable en roumain est celle de l'osmanli, qui, restée étrangère à la littérature religieuse, se reflète d'une part dans la littérature documentale et dans les chants populaires, et, d'autre part, constitue un contingent important de la langue roumaine moderne].

MÉLANGES. — P. 590. P. E. Guarnerio. *Particelli pronominali Sarde.* A. log. *cunde* « con lui », *cundes* « con loro » ; B. log. *gitteu, itteu,* log. mod. *ite, proite, proiteu,* mer. *ita, poita.* — P. 593. A Thomas. A. fr. *gers.* [Le plus ancien exemple de l'énigmatique *gieres* a été tiré par Wœlflin des *Questiones grammaticæ* du ms. 83 de Berne, X^e^ ou au moins XIe siècle]. — P. 594. A. Thomas. *A. fr.* moule de frument. [*Moule* (Psautier d'Oxford, éd. Michel, p. 244) = non « meule », mais « moelle »]. — P. 595. Anton Wallner. *Sur le poème latin des* Misères de la vie humaines. [Ce poème, dont M. Th. Batiouchkof (*Rom.* XX, 566) cite quelques vers d'après le ms. 5084 du Vatican, porte à tort dans ce ms. le titre *De contentione anime et corporis ;* cf. éd. du Méril, *Poés. popul. lat. du moyen âge,* p. 108-121, qui publie le poème entier, d'après le ms. B. N. latin 2389]. — P. 596. P. Meyer. *Un nouveau texte de la pièce* Flors de paradis [dans le ms. Asburnam 105, aujourd'hui à la Laurentienne ; copie très mauvaise ; cf. ci-dessus, p. 352]. — P. 597. A. Piaget. *Un manuscrit de la* Cour amoureuse de Charles VI.

COMPTES RENDUS. — P. 604. *A Ernesto Monaci... Scritti vari di filologie.* [G. Paris rend compte brièvement de ceux de ces mémoires qui rentrent dans le cadre de la *Romania,* en insistant sur celui de E. Bovet, *Ancora il problema « andare »*]. — P. 611. *Beitræge zur romanischen und englischen Philologie.* [G. Paris : à voir surtout ce qui est dit au sujet des mémoires de Zenker, *Die Sinagon-Episode des* Moniage Guillaume II, et de H. Suchier, *Die Mundart der Strassburger Eide*]. — P. 620. A. Pillet, *Studien zur Pastourelle* (Extrait de la *Festschrift zum Deutschen Neuphilologentag*). [A. Jeanroy : éloges avec quelques réserves]. — P. 622. G. Thureau, *Der Refrain in der franzœsischen Chanson* [A. Jeanroy : amas intéressant, mais confus, de documents insuffisamment mis en valeur].

PÉRIODIQUES. — P. 625. *Zeitschrift für romanische Philologie,* XXVI, 4 [A. Thomas et G. Paris ; ce dernier réplique vigoureusement à la réponse de M. Schuchardt au sujet de son étymologie de *trobar, trouver* = *turbare,* et maintient sa propre étymologie = * *tropare,* qu'il juge avec raison irréprochable au point de vue phonétique et

plus probable que celle de M. Sch. au point de vue sémantique]. — P. 630. *Romanische Forschungen*, XI, XII et XIII (1899-1902) (G. Paris). — P. 636. *Kritischer Jahresbericht über die Fortschritte der Romanischen Philologie*, t. III et IV. [G. Paris : généralement élogieux ; indispensable aux romanistes qui veulent se tenir au courant de la science]. — P. 640. Chronique. — P. 641. Livres annoncés sommairement. Léopold CONSTANS.

Zeitschrift für romanische Philologie 1900, XXIV Bd.

P. 1-32. J. NIEDERLAENDER. Le dialecte de Namur (suite). Nous avons rendu compte de cette publication dans la *Revue* et plus récemment dans le *Musée Belge*, 1901, partie bibliographique.

P. 32-60. O. SOLTAU. Les œuvres du troubadour Blacatz (suite et fin). Cette deuxième partie du travail de M. S. contient les notes explicatives et un *rimario*. P. 38, il n'est pas sûr que M. Appel se soit trompé en écrivant *auiol* pour *naujol* ; je crois qu'il faut maintenir *auiol* ou *aiol*, mais avec *gran* qui se trouve dans DCMR et T. *Aiols* pour *aujols* ne présente pas de difficulté. P. 40, n. 25 : était-il absolument nécessaire d'intervertir l'ordre des mots ? Le v. v. 27, ne se comprend guère ; en tous cas *manga* ne représente pas *maucha*. P. 43. L'hypothèse de M. S. pour expliquer *orbacha* me paraît aussi bien *verfehlt*.

P. 61-76. L.-W. BRUCKNER. Les diphtongues des mots empruntés au germanique en italien. L'auteur a publié depuis une *Charasteristik der germ. Elemente im italienischen* (programme de Bâle, 1899). Dans le présent article il étudie le sort des diphtongues d'origine germanique. Dans les plus anciens emprunts les diphtongues s'étaient réduites à des monophtongues. Les formes *roba* : *rubare* du même radical *raub-* s'expliquent par la différence d'accentuation (cf. *odo- udire* du latin *aud-*), tandis que Braune admettait des formes germaniques en *u* : l'analogie a plus tard généralisé l'un ou l'autre de ces radicaux. Les mots où la diphtongue s'est maintenue sont entrés en italien après la domination lombarde. La diphtongue germanique *eu* s'est réduite à *e* : dans les emprunts postérieurs, comme pour *au*, la diphtongue s'est maintenue. La diphtongue germanique *ai* s'est réduite à *a* : dans les mots empruntés plus tard *ai* provenant de *ei* reparaît. Enfin les plus anciens emprunts italiens présentent *o* et non *uo*, car le lombard et le gotique (qui ont en grande partie fourni ces emprunts) ne connaissent pas cette diphtongaison.

P. 77-111, E. HERZOG. Histoire des formes de l'infinitif français. M. H. donne de nombreux exemples empruntés aux textes anciens et aux parlers modernes. L'étymologie proposée p. 92, n. 2, pour *assouvir* ne nous paraît pas heureuse.

P. 112-120. J. Ulrich. Nouvelles versions de la *Riote du monde*. Deux fragments d'après des ms. de Berne et d'Epinal. Imprime à la suite les fragments de Metz et de Paris et dresse à la fin un tableau, une sorte de table généalogique de ces différentes compositions.

Mélanges. — I. Histoire littéraire. 1. P. 121-122, J. Grévin et J. Sambucus (Ph. Aug. Becker). Cite deux exemplaires de la traduction faite par Jacques Grévin des *Emblemata* du poète hongrois J. Sambucus. 2. P. 122. Autre allusion à *Valensa* (O. Schultz-Gora). Se trouve dans une strophe de Lanfranc Cigala. II. Histoire des mots. 1. 122-125 A. fr. *Anfelise* (O. Schultz-Gora). Doit venir de l'arabe *alhalisa*; on pourrait comparer à *Alfelise*, *Anfelise* la forme prov. *Anfos*. 2. P. 125-126. *Li port de Guitsend* dans la Ch. de Roland (O. Schultz-Gora). Prouve par de nombreux exemples que le mot ne signifie pas ici *les ports*, mais *la limite, la frontière*. 3. P. 127. Etymologies romanes (H. Schuchardt). Tessinois *papadùu*: logudorien *ruspiare* (**raccare* × **conspuere*). 4. P. 127. A. fr. *mitou*, fr. *matou*. (P. Marchot). *Mitou* compromis entre *mite* et *marcou*; *matou* mélange de *mitou* et *marcou* : voilà bien des mélanges et des compromissions ! 5. P. 128. Fr. *amarrer* (J. Suback). Ne peut pas se rattacher au holl. *maaren*, à cause des deux *r*; vient du napolitain *ammarrare* (< *in* + **barrare*). III. Morphologie. P. 129. Au sujet de l'imparfait en béarnais (A. Zauner). Réponse aux objections de M. Ducamin (*Revue de Gascogne*, janvier 1899). IV. Syntaxe. P. 130-132. Mélange de discours direct et indirect dans une phrase interrogative (A. Tobler). Intéressante réponse de M. A. Tobler aux observations de M. Kalepky (ZRPh. 23, 491), au sujet de phrases comme *est-ce que* c'était donc vrai et non *était-ce* que c'était *donc vrai*?

P. 123. Bibliographie. P. 139. Périodiques. P. 159. Livres nouveaux. P. 160. Rectification (O. Dittrich).

Zeitschrift für romanische Philologie, 2 et 3. — P. 161-198. W. Suchier. Sur le poème *La Venjance nostre Seigneur*. M. W. S. étudie dans une première partie le *contenu* (p. 161) de ce poème encore inédit, puis l'exposition du sujet (p. 162), la forme et la langue (p. 164), l'époque de la composition. Dans la deuxième partie il étudie les diverses rédactions et les différents manuscrits. Pour établir les rapports des manuscrits entre eux, M. W. S. publie une édition critique des cinq premières laisses et des trois dernières. (V. 10 écrire *culvert* comme v. 6, *vivant*; pourquoi *demaine*, v. 46 et *moine* v. 56? *Mire* v. 83; v. 87 il vaudrait mieux ne pas mettre un point d'interrogation.) Les pages 182-188 contiennent une table des

laisses. La fin de l'article est consacrée à l'étude du texte primitif et de ses différents remaniements.

P. 199-248. J. GIRARDIN. *Le vocalisme du fribourgeois au XVe siècle* (en français). Cette étude porte sur les *Comptes de dépenses de la construction du clocher de Saint-Nicolas à Fribourg en Suisse*, publiés en 1858, à Paris par Blavignac. Relève quelques erreurs de l'éditeur. Les *Comptes* sont un mélange de français et d'idiome fribourgeois. M. G. a pris pour modèle le travail de M. Gauchat sur le *Patois de Dampierre*.

P. 249-250. P. MARCHOT. Note sur le consonantisme de l'ancien fribourgeois. Courte note sur quelques points de détail.

P. 251-309. J. NIEDERLAENDER, *Die Mundart von Namur*. Fin de l'étude, avec vocabulaire (p. 294-309).

P. 310-318. HUGO WAITZ. Addition aux chansons de Gillebert de Berneville, éditées dans le volume composé en l'honneur du professeur G. Gröber. Ce travail n'a pas pu prendre place dans le volume en question. 1° Résultats provenant de l'examen des rimes ; 2° caractéristique des manuscrits.

P. 319-328. H. TIKTIN. Le consonantisme du roumain (à suivre). Cette première partie ne comprend que la liquide *l*.

P. 329-357. A. PELLEGRINI. *Il Piccino*, suite de l'édition commencée dans le tome précédent de la *Zeitschrift* (à suivre).

P. 358-369. O. SCHULTZ-GORA, Un *Salu d'amors* avec réponse (édité pour la première fois). Ce *salu d'amors* n'a pas encore été imprimé ; il se trouve dans le manuscrit qui nous a gardé les autres *saluts d'amour*, *Bibl. nat. f. fr.* 837. Ce qui caractérise ce *salut d'amour* c'est qu'à la fin de chaque strophe se trouve un refrain emprunté et qu'il est accompagné d'une réponse. V. 60 : *m'esperance*.

Id. Le « *vers court* » dans le *Folcon de Candie* du manuscrit de Boulogne, n° 192. Reprend la question des clausules qui terminent certaines laisses du cycle d'Aymeri et de Guillaume ; prend 60 laisses tirées du plus ancien ms. de *Folcon de Candie* et les compare à 60 passages correspondants du ms. de la Bibliothèque nationale *f. fr. 25518*, manuscrit où les vers de chaque laisse sont égaux. Ingénieuse discussion qui aboutit au résultat suivant : dans un assez grand nombre de cas rien ne nous autorise à dire quelle est la forme la plus ancienne ; mais dans l'ensemble les *clausules* du manuscrit de Boulogne ne peuvent pas être considérées comme un signe d'antiquité.

P. 388-394. WOLFRAM V. ZINGERLE, *Un manuscrit tyrolien* (de l'an 1400 environ). Le ms. se trouve aux archives de l'Etat à Innspruck. C'est une sorte de cahier d'écolier de 12 pages contenant un court

glossaire latin-roman, une lettre latine et romane et une passion : cette dernière paraît avoir été copiée sur un texte plus ancien. La langue de ces documents est l'ancien vénitien, exactement l'ancien véronais.

Mélanges. — I. Critique des textes. — P. 395-400, A. Stimming, Notes sur l'édition des deux poèmes publiés par M. O. Schultz-Gora (*La chastelaine de Saint-Gille* et le *Chevalier au barizel*). Quelques-unes de ces remarques sont un peu subtiles, celle-ci par exemple : *sire* vient de **sejor* non de *senior*. — II. Histoire des mots. — 1 Fr. *envoye* (W. Meyer-Lübke). Ne peut pas renvoyer a *anguelum* ; la plus ancienne forme serait **anguillu* ; les autres formes romanes viendraient de là par l'intermédiaire des suffixes romans — *ettu*, — *eolu*, — *iclu*. 2. Fr. *panne*, (W. Meyer-Lübke). Examine l'étymologie des différents mots qui se cachent sous cette même forme française Pour *panne* (terme de la marine) M. M. L. admettrait comme substratum un collectif pluriel de *pannus*. 3. Fr. *piéter*, *piéton*; a. fr. *piétaille*. (W. Meyer-Lübke) *Piéter* est formé comme *culeter*, *jambeter*, etc. ; *piéton* viendrait d'un croisement de *pion* avec *piétaille* < **peditalia*. 4. P. 405-409, *Tremousser* (G. Baist). Après avoir examiné les mots français dont la première syllabe contient une *r* dite adventice (*brûler*, *fringale*, *trésor*, etc.), M. B. pense que sur *tremuese* (tremblement de terre) s'est formé un *trémoter* d'où est venu *trémousser*, comme de *barboter* — *barbousser*. — 5. P. 409. *Lodier* (G. Baist). Etablit contre Diez que de *lodier* (couverture) vient *lodier* (terme d'injure). 6. P. 409. *Métivier* (G. Baist). Ne vient pas de *messis æstiua*, est un dérivé de *mixtum* (Du Cange, s. u. 2 et 6) par *mestiua*, *mestiuare*. 7. P. 410, *Tropare* (G. Baist, H. Schuchardt). Ne vient pas directement de *tropus* mais de τροπολόγειν, latinisé en *tropare*. M. Sch. au nom de la sémantique élève des doutes contre cette dérivation. 8. P. 412. Fr. port. *corme* (H. Schuchardt). Du grec κόμαρον ; cite des exemples de mélanges du radical *corm-* et *sorb-* (de *sorbus*).— 9. P. 413 Vénitien *anguela* (H. Schuchardt). Le mot est rattaché par M. C. Salvioni à *acutella* influencé par *anguilla*. D'après M. S. on disait tantôt *agone*, tantôt *aguglia* et cette dernière forme a été influencée par *anguilla*. — P. 415. Port. *fisga*, ital. *puschia* (H. Schuchardt). Port. *fisga* se rattache à la même racine proposée autrefois par M. J. Ulrich pour espagnol *fisger* (**fixicare*). *Pusca* qui désigne sur les bords de l'Adriatique une sorte d'hameçon viendrait de **fuscia*. — (*p* pour *f* à cause d'une influence des langues slaves). **Fuschia* pourrait aussi renvoyer à *fuscula*, diminutif de **fusca*. 11. — P. 417. Suisse-franç. Vaudois *cocalé* (H. Schuchardt). Ne vient pas de *coccala*,

mais de * *coccalia*. 12. P. 417. Haut-italien *bórrer* (H. Schuchardt). Ne vient pas de l'all. *bŭrian* (Rom. Etym. II, 132), ni du lat. *abhorrere*, mais est d'origine onomatopéique (*burr, purr* ont formé en allemand *burren* et *purren*) ; une formation de ce genre s'est produite en roman. — 13. P. 418. *Intărita* (H. Schuchardt). Correspond exactement à un type latin * *interritare*. — 14. P. 418. A propos de *permaine* (H. Schuchardt). Confirme l'étymologie donnée par M. W. Foerster (*Zeitschrift Rom. Phil.*, XXIII, 423). — 15. P. 419. Additions et corrections à : A. Ive, *I dialetti ladino-veneti dell' Istria* (H. Schuchart). — 16. P. 421-426. Anc. sic. *sictinu*, a. fr. *septain* (article en italien) (De Gregorio). Etymologie : *septenus* : pourrait être dit plus brièvement! 17. P. 426. Ital. *chiovo, chiodo*. Explique cette dérivation qui paraît d'abord anormale (< *clauus*). —. 18. P. 527. A. fr. *baillarc* (F. Kluge) N'admet pas exactement l'analogie proposée par M. Thomas (Rom. 28, 171). Le type latin ne pourrait être que *baralicum ;* mais dans ce cas la mouillure de *l* ne s'explique pas. — 19. P. 428. A. fr. *port* = ville (F. Kluge). Ce n'est pas seulement en ancien français que *port* signifie ville ; on trouve le même mot avec le même sens en anglo-saxon et en moyen-néerlandais. — 20. P. 428. Fr. *suie* (Thurneysen). Le mot est d'origine celtique et se trouve dans les gloses de Philargyre (VIIe siècle). La forme gauloise serait * *sūdia*. — 21. *Bibelot* (G. Groeber). Ajoute un exemple aux exemples cités par M. Foerster (*Zeitschrift Rom. Phil.*, XXII, 266) : *bibelos*, qui sont choses d'estain en mercerie (Baudet Herenc, *Doctrinal de la seconde rétorique*, année 1432).

P. 430. Comptes Rendus.

P. 444. Périodiques.

4e livraison. — P. 465,-488. O. Dittrich, *Les mots composés en français moderne*. M. D. reprend la classification des noms composés qu'il a proposée (ZRPh, XXIII) et donne de nombreux exemples ; très complet, avec tendance à introduire trop de divisions dans le sujet.

P. 489-500, H. Tiktin. *Le consonantisme du roumain*. Suite ; comprend *r* et les nasales. P. 499 pătlăgină renvoie à * *plantaginam*, plutôt qu'à *plantaginem*.

P. 501-507. P. Savj-Lopez, *Études d'ancien italien*. I. L'infinitif conjugué. Traite quelques exemples curieux de déclinaison non seulement de l'infinitif, mais même du participe et du gérondif, dans le dialecte napolitain du XVe siècle. Quand le sujet de la proposition est un pluriel l'infinitif, le gérondif et le participe présent peuvent prendre une désinence personnelle, *-mo* ou *-no*, selon que le sujet est de la première ou de la troisième personne. Ex : *la cruda morte.... non deve-*

mo timere, essendomo *intale abito adusoti*. II. La terminaison *-eze* serait le représentant de lat. *-ities*.

P, 508-544. G. Ebeling. Sur l'édition de *Méraugis* de Friedwagner. Suite d'un compte rendu commencé dans l'*Archiv. f. n. Spr.*; comprend les vers 300 à 2000 Les corrections proposées par le savant éditeur d'*Auberée* sont très nombreuses et pour la plupart très vraisemblables. P. 513, il n'était peut-être pas bien nécessaire d'emprunter à toutes les langes romanes — le provençal moderne compris — des exemples de l'expression : *je lui dirai deux mots*.

P. 545-555. A. Horning. *Sur le traitement* de ty, cy. Dans certains mots *ty, cy*, placés après l'accent aboutissent à *z* et cela dans toutes les langues romanes (cf. *iudicium*, a fr. *juize*, a. pr. *servizi*, etc.). Ce sont des formes non pas *savantes* mais *demi-savantes* : pour les expliquer d'une manière suffisante, il faudrait pouvoir préciser l'époque où elles sont entrés dans la langue populaire. Les mots en -ise (*franchise*), *-oise* (*richoise*), *-ais, aise*, sont également des formes semi-savantes.

Mélanges. — P. 556. Esp. *alechigar* < *allecticare*, comme fr. *allécher*; fr. *suie* (A. Horning). M. H. exprime des doutes sur l'étymologie *suie* < v. irl. *suidi* proposée par M. Thurneysen (Ztsch. 24, 428). Certaines formes des Vosges, de la Franche-Comté et du Dauphiné ne peuvent pas s'expliquer par ce substratum. — Fr. *troche, trochet*, < *traducem, traducam, traudcam*. — P. 557-564. *Neptunus* > *lutin* (F, Ed Schneegans). Montre comment les dérivés de *Neptunus* ont désigné d'abord un monstre marin (cf. *luiton de mer* au XVIIe siècle) puis un farfadet, un *lutin*, et comment ce dernier sens a survécu à l'autre. P. 564-565, A fr. *laïs* (O. Schultz-Gora). Ajonte trois exemples de laïs = *la ius*) aux exemples donnés par MM. Mussafia et G. Paris (*Rom.*, 23, 112-113). P. 565-566, A, fr. *escarimant* (O. Schultz-Gora). Désigne une sorte de couverture et vient du grec σκαραμαγκον; apparaît pour la première fois dans le pèlerinage de Charlemagne à Constantinople. Cette étymologie paraît sûre. P. 566-569, *Les noms romans de la cloche* (H. Schuchardt). M. Sch. ajoute quelques observations aux articles de M. Wölfflin sur les noms *latins* de la cloche. *Campana, clocca, signum* survivent; *tintinnabulum, nola* disparaissent. Notons le fém. prov. *campana*, ital. masc. *campano*. A rapprocher de l'esp. *cascabel* le prov. mod. *cascavèu*. — P. 569-571, *La méthode dans l'histoire des mots* (H. Sch.) A propos de l'explication de fr. *gabieu* donnée par Mayer-Lübke (ZRPh 19, 94) M. Sch., appelle l'attention des jeunes lexicographes sur l'intérêt qu'il y a à connaître les termes techniques et à se représenter exactement ce qu'ils signifient avant d'en aborder l'étymologie. P. 571. Fr.

calibre (P. Sch.) Renvoie bien au turc *gâlyb*, contrairement à l'opinion exprimée dans le *Dict. gén.* s. u. P. 571. Ragusien *follér* < *follarus*, *follaris* qui se trouve sur une monnaie de Raguse. P. 572. Fr. *thie* (H. Sch.) Le mot peut venir de l'angl. *tie*, comme le dit M. Thomas (*Rom.* 29, 200, 208), mais M. Sch. s'étonne qu'un objet connu dans beaucoup de pays romans ait reçu un nom germanique.Ces scrupules paraissent excessifs. P. 572-573. Vénit. *folpo* (H. Sch.) Répondant à une question de M. Meyer-Lübke M Sch. reconnaît qu'il y a dissimilation dans ce mot, comme dans bolon. *fioppa* < *pōpulus*, et se demande s'il y a là influence de la prononciation slave.

P. 574-587. Bibliographie. P. 587-592. Périodiques. P. 592-595. *La critique d'une critique.* Réponse de M. Schuchardt aux observations de M. A. Thomas (*Rom* 29, 438, 440).

P. 596-601. Index.

J. Anglade.

OUVRAGES ANNONCÉS SOMMAIREMENT

Un nouveau dictionnaire de la langue catalane

Il existe plus d'un dictionnaire catalan publié soit à Barcelona, soit à Valencia. Il n'en existe point pour Mallorca. Mais ce n'est pas seulement afin de combler cette lacune que le vicaire général de Mallorca, Mossen Antoni Mª Alcover, fait appel au concours de tous les amis de la langue catalane. Il rêve de composer un dictionnaire qui embrasse dans le passé et dans le présent toutes les variétés de cette langue, et non pas tant pour en connaître les richesses que pour en développer l'usage. On ne saurait trop encourager cette entreprise.

Quelque opinion qu'on ait sur l'avenir du provençal, il est certain que le mouvement de renaissance dont il a été capable dans ces dernières années n'a pas été seulement l'occasion de beaucoup de bavardages et le prétexte de nombreux banquets. N'eût-il produit que *Mireille*, il n'en faudrait pas plus pour le justifier que l'éclosion de ce pur chef- d'œuvre. Or, le catalan est autrement vivace que le provençal. A vrai dire, son évolution n'a jamais été interrompue. Si le nouveau dictionnaire de M. Alcover permettait d'en écrire l'histoire, il ne rendrait pas un mince service. Il se présente malheureusement beaucoup plus comme une arme de combat que comme un instrument de travail. Si l'on en juge par la « Lletra de Convit » [1] et par le premier « Bolletí » [2], on serait presque tenté d'y voir une machine de

[1] Palma, imprimerie de Félip Gnasp 1901.

[2] V. le nº de décembre 1901.

guerre de ce catalanisme que les Castillans confondent volontiers avec le cléricalisme.

On aimerait mieux moins de bénédictions épiscopales et plus de références scientifiques. Dans la distribution des matières, quelque provisoire qu'elle soit, on est surpris de la part assez mesquine qui est faite à la philosophie et aux lettres par rapport à la théologie et au droit canonique. Enfin la méthode de travail recommandée aux collaborateurs laisse craindre que le nouveau dictionnaire ne mette pas à profit avec la précision qu'il faudrait les progrès et les ressources de la philologie contemporaine. Souhaitons que cette crainte s'évanouisse à la lecture des premiers fascicules du nouveau dictionnaire. Il est certain en tout cas que le travail considérable entrepris sous la direction de M. Alcover ne sera pas, quel qu'il soit, sans utilité et sans intérêt. E. M.

Salvioni (C.). – Il pianto delle Marie in antico volgare marchigiano (Rendic. della R. Accad. dei Lincei, vol. VIII, *Roma* 1900)[32 p.].

Le ms. n° 42 de la bibliotèque universitaire de Pavie contient une *Lauda* en langue vulgaire, qui paraît remonter au commencement du XIVe siècle. L'auteur montre d'abord par différents faits précis que le dialecte de ce poème appartient à la région des Marches & plus exactement de Macerata. Puis il étudie avec un grand soin la fonétique & la morfologie, le mètre & la rime de cette œuvre poétique, en donne le texte & le fait suivre de notes filologiques & d'un glossaire.

M. G.

Salvioni (C.). — Etimologie, *Torino*, *Læscher* 1901 (Extrait des *Mélanges Ascoli*).

L'auteur bien connu des *Postille ital. al vocab. lat.-romanzo* étudie de nouveau ici au point de vue étimologique vingt-cinq mots ou groupes de mots. La 3e édition du dictionnaire de Körting, qui, nous l'espérons, ne se fera pas aussi longtemps attendre que la seconde, i pourra faire de nombreux emprunts. Nous signalerons parmi les plus intéressants les articles *cascina*, *desuglià*, *scàrla*.

M. G.

Salvioni (C.). — Dell' antico dialetto Pavese. Estratto dal *Boll. d. Soc. Pavese di Storia Patria*, Pavia, 1902 [63 p.].

M. Salvioni étudie trois textes des XIVe & XVe siècles. Après avoir établi avec précision quels sont les principaux caractères distinctifs du dialecte de Pavie, il montre nettement que ces textes lui appartiennent & sont par conséquent propres à nous éclairer sur son état à cette époque. Il résume cet état sous forme de notes fonétiques

& morfologiques. Puis il nous donne par ordre alfabétique le vocabulaire de ces textes & termine par divers morceaux choisis écrits dans l'ancienne langue de Pavie. M. G.

Marius Sepet. — *Le drame religieux au moyen âge* (Dans la collection *Science et Religion*). Paris, Bloud, 1903, p. in-16, 0 fr. 60.

Nous avons rendu compte ici même du gros volume de M. Sepet : *Origines catholiques du théâtre moderne*. Aussi nous abstiendrions-nous de signaler la petite brochure de 64 pages que publie le même auteur, si elle n'était qu'un résumé de son ouvrage précédent. Mais, tout en étant beaucoup plus succincte, cette nouvelle étude est plus complète, puisque, au lieu d'être un recueil d'articles, elle constitue une exposition suivie, où se trouve même un chapitre sur *le drame religieux hors de France*. Elle est aussi plus au courant des récents travaux, puisqu'elle cite jusqu'à un mémoire académique paru à Cracovie en avril 1902. On lira donc avec profit cette exquisse intéressante et bien informée, dont l'auteur — on le sait — est on ne peut plus familier avec le sujet qu'il traite.

Eugène RIGAL.

Dreyfus-Brisac (E.) — Les classiques imitateurs de Ronsard, in-12 de 190 pages, Paris, Calmann Lévy, 1902.

M. Dreyfus-Brisac soutient que la chute de Ronsard fut moins profonde que ne l'a dit Boileau et que « l'orgueilleux poète » eut encore au XVIIe siècle des lecteurs, des admirateurs et même des copistes. Cette thèse me paraît extrêmement vraisemblable et il y a, je crois, tout un livre à faire sur ce qu'on pourrait appeler la queue de Ronsard. Celui qui l'entreprendra trouvera des indications utiles dans le volume de M. Dreyfus-Brisac, mais en très petit nombre. Presque aucun des rapprochements qui y sont faits entre Ronsard et nos classiques n'a d'intérêt. Entre les textes confrontés la ressemblance est le plus souvent insignifiante, ou elle s'explique autrement que par l'imitation. Il est probable, d'ailleurs, que les imitateurs de Ronsard au XVIIe siècle ont été, non pas Corneille, ni Racine, mais des écrivains de second ou de troisième ordre. Si le vers de nos tragiques sonne quelquefois comme celui de Ronsard, c'est qu'ils ont beaucoup lu Robert Garnier, qui fait ainsi l'anneau entre Ronsard et eux, comme Régnier le fait entre Ronsard et Boileau. Les arguments de M. Dreyfus-Brisac sont donc très fragiles, mais son livre pose un problème intéressant.

Joseph VIANEY

Mélanges linguistiques offerts à M. Antoine MEILLET par ses élèves D. BARBELENET, G. DOTTIN. R. GAUTHIOT, M. GRAMMONT, A. LARONDE, M. NIEDERMANN, J. VENDRYÈS, avec un avant propos par P. BOYER, *Paris, Klincksieck*, 1902 [VIII-134 p.].

S'il est encore des gens qui pensent que la France ne possède pas de linguistes, la lecture de cet ouvrage les fera certainement changer d'opinion. Ils verront en effet qu'il i a une *école française de linguistique*, qui se distingue des autres par une métode qui lui est propre. Ce qui frappe le plus dans ce recueil, c'est précisément de rencontrer d'un bout à l'autre, sous les plumes diverses, la même métode & les mêmes tendances. Que M. Dottin nous parle de la *Déclinaison irlandaise*, M. Gauthiot du *Degré zéro*, M. Grammont du *Langage des enfants* on retrouve toujours la même métode dont M. Vendryès résume les principes dans ses *Réflexions sur les lois phonétiques*. C'est pour cette métode même que ces *Mélanges* méritent d'attirer l'attention des romanistes. Elle consiste particulièrement dans la recherche des lois générales & des causes des fénomènes linguistiques : le reste n'est pas à proprement parler objet de science. Elle a déjà montré à plusieurs reprises depuis 1895 qu'elle est féconde, mais elle n'est encore qu'à ses débuts & reste pleine de promesses.

M. G.

Salvioni (C.). — La divina commedia, l'Orlando furioso e la Gerusalemme liberata nelle versioni e nei travestimenti dialettali a stampa, Saggiuolo bibliografico (NOZZE MAGGINI-SALVIONI) 1 aprile 1902, 125 exemplaires numérotés & non mis dans le commerce, in 8°, 44 p.

L'auteur utilise les notes bibliografiques déjà parues sur ces trois poèmes, pour les compléter & les rectifier au besoin. Il ressort de ce travail, utile à divers titres, quelques remarques générales à la fois curieuses & intéressantes : l'*Orlando* commence a être traduit dès le milieu du XVIe siècle tandis que la *Gerusalemme* doit attendre presque un siècle de plus & la *Commedia* jusqu'au commencement du XIXe siècle, époque à laquelle on ne traduit plus l'Arioste & presque plus le Tasse. D'autre part c'est la *Gerusalemme* qui a été le plus fréquemment traduite, parce qu'elle était davantage à la portée du peuple et qu'elle était moins étendue que la *Commedia* & surtout que l'*Orlando*.

M. G.

Santangelo. — Studio sulla poesia goliardica. Un vol. in-12, 92 pp. Palerme. Reber 1902.

Ce mémoire, d'une lecture difficile, dénué de tout index et de la plus simple table des matières, paraît bien documenté et bien conduit.

L'auteur fixe au XIIIe siècle (concile de Sens 1239) l'apparition des goliards « trutannos et alios vagos scholares aut goliardos. » 2° Les Goliards ne sont pas des « Scholares vagantes ». 3° Ce sont des jongleurs, des bouffons; ils ne sont pas poètes, ni auteurs des poésies Goliardiques. 4° Golias, dont Giraud de Cambrai a écrit la notice dans son Speculum Ecclesiæ, vers 1220, est un être imaginaire. 5° L'étymologie de Goliard est Gula, guliardus. 6° La poésie Goliardique, tantôt satirique, tantôt amoureuse, tantôt bachique, n'est pas l'œuvre d'une classe spéciale d'auteurs, n'est pas en opposition avec l'esprit du temps qui la vit naître et prospérer ; elle est l'œuvre des gens d'église, étudiants, moines, prêtres. 7° On peut préciser, d'après les règles de l'accentuation latine en France, règles qui apparaissent dans la versification rhytmique latine du moyen âge, quelles sont les poésies originaires de France ; il est peut-être moins absurde que cela a paru à Pio Rajna, de dériver l'origine du décasyllabe français du trimètre dactylique hypercatalectique. 8° Il y a des poésies Goliardiques d'origine italienne,— dans des manuscrits de la Marciana, de la Casanatense, de la Riccardiana, dans l'Antiphonarium de Pietro de'Medici, dans le cod. Fitalia de Palerme, etc. Il n'y a pas de conclusion générale. Peut-être tous les raisonnements de l'auteur, volontiers sévère et cassant pour ses devanciers, ne sont-ils pas aussi rigoureux et aussi convaincants qu'il le croit : mais son travail apporte un certain nombre de vues nouvelles, souvent originales, dont il faudra, nécessairement, tenir compte dans les études ultérieures sur cette question d'histoire littéraire et sociale.

L.-G. P.

Bolton King et Thomas Okey. — L'Italia d'oggi. Traduzione dall'inglese [par Benedetto Croce]. Un vol. in-12° XVIII-497. Biblioteca di cultura moderna. Gius. Laterza e figli. Bari 1902.

Ce livre est un indispensable complément à l'Histoire de l'Unité italienne de Bolton King, dont une traduction française a paru déjà, et ce sera un utile manuel d'histoire contemporaine, qui manquait encore. C'est en effet ordinairement en 1870 à la fondation du royaume d'Italie que s'arrêtent les historiens, mais en 1870, « l'Italia è fatta, ma non è compiuta », et les règnes de Victor Emmanuel II (1870-1878), et de Humbert le Continuateur (1878-1900) sont désormais des périodes historiques. On avait beaucoup de récits de voyages et de recueils d'impressions de reporters, les uns spécialistes comme Léon Say ou Rostand père, ou pessimistes comme Gallenga et Merlino, les autres spirituels et malveillants comme Bazin, Narjoux, E. Tissot, d'autres simplement niais; on avait quelques pages d'une

haute portée sociologique dans la *Rome* de Zola ; il n'existait pas un tableau d'ensemble de ces trente années de développement politique et social, et il faut remercier B. King et T. Okey de l'avoir esquissé, sinon rempli. S'il n'est pas sans lacunes, on y trouvera, du moins, sans paradoxes, des renseignements sur tous les aspects de la vie nationale italienne, contemporaine et politique : groupes constitutionnels, parti catholique, masses socialistes; les *fatti di Maggio* 1898, et leurs conséquences, l'antagonisme entre le Nord et le Midi, la camorra et la maffia ; économie sociale et institutions ; situation des ouvriers agricoles, des classes rurales, progrès des *contadini ;* les idées coopératives et leurs applications ; les relations entre l'Etat et l'Eglise, etc. Enfin deux chapitres spéciaux sont relatifs à la diplomatie franco-italienne et à la « Più grande Italia » qui se constituera plus aisément dans le Sud-Amérique, qu'en Erythrée ou qu'en Extrême-Orient — Il est vraiment fâcheux que les auteurs n'aient pas écrit quelques pages sur le mouvement littéraire et artistique qui est bien aussi intéressant que les progrès financiers ou agricoles, et qui aurait pu ici nous retenir plus longtemps. A signaler une bibliographie choisie de livres à consulter sur l'Italie de 1870 à 1900. — En somme ce volume est un début de bon augure pour la *Biblioteca di cultura moderna.*

L.-G. P.

CHRONIQUE

Mistral à l'Université de Yale.—« L'Université de Yale, à New-Haven, est la plus ancienne de ce pays; elle est très importante, et les professeurs en sont connus dans le monde de la science. J'ai rencontré parmi ces maîtres le professeur des langues romanes (en anglais *professor of Romance Flilology*), M. Henry Roseman Lang. Il me connaissait de nom, et il s'est mis tout de suite à me parler de la langue provençale et surtout de la langue moderne. Il s'y intéresse énormément et trouve que l'enseignement du provençal est d'une grande utilité pour l'étude des langues. Il connaît parfaitement toutes vos œuvres et s'en sert pour ses cours. Il fait traduire *Nerto, Mirèio* et *Calendau* aux jeunes gens qui fréquentent ses conférences. Il trouve *Nerto* surtout très bon à

donner à traduire. Il ne connaît pas encore le « Poème du Rhône », mais il apprécie beaucoup le *Tresor dóu Felibrige.* La bibliothèque de Yale le possède et M. Lang en a lui-même un exemplaire.

Je viens de recevoir *Lou Pichot Tresor,* du Père Xavier, et je vais en parler à l'éminent romaniste qui le mettra aux mains de ses élèves. Pour vous bien rendre compte de ce succès félibréen, si loin de la Provence, dans ce pays qu'en France on qualifie souvent de « sauvage », j'aime à vous répéter que l'institut de Yale est une grande université qui vient de célébrer son deuxième centenaire. Et à cette occasion les anciens étudiants ont offert tous ensemble deux millions de dollars à leur *alma mater* et l'on construit avec ce cadeau des bâtiments magnifiques pour fonder de nouveaux cours.

Vous voyez donc que la *Coumtesso* est fêtée ici « *coume se dèu* ».

(Extrait d'une lettre de Mme C.-A. Janvier à Mistral, du 15 mai 1902, communiquée par M. Chassary.)

***

Nous sommes priés de rappeler aux membres de l'enseignement primaire qu'une des bourses de séjour à l'étranger destinées à l'enseignement primaire est réservée à la langue italienne. Les candidats peuvent s'adresser, pour tous renseignements, à M. Dejob, professeur à la Sorbonne (80, rue Ménilmontant, Paris).

Le Gérant responsable: P. Hamelin.

TABLE DES MATIÈRES

TOME XLV

ARTICLES DE FOND

Pages.

ANGLADE. — Latin Gurgus, formes féminines et masculines en provençal..... 276
BERTONI. — Noterelle provenzali, I et II..... 348
CHABANEAU. — Une nouvelle édition du roman de Flamenca... 1
COULET (J.). — La nouvelle provençale du Papagai..... 289
SARRIEU. — Le parler de Bagnères-de-Luchon. I. Phonétique. 385
TROUBAT. — La danse des Treilles..... 97
VIDAL. — Les cartulaires d'Albi..... 447

TEXTES ET DOCUMENTS

BIFRUN. — Le nouveau testament en haut engadinois, édit. Ulrich (*suite*)..... 357
CASTETS. — *I dodici canti*. Epopée romanesque du XVIe siècle. Chants XI et XII. (*suite*). 65, 152
JEANROY. — Refrains inédits du XIIIe siècle..... 193
PÉLISSIER. — Pièces justificatives du texte de Gohory. IV. Relations de Maximilien I et de Ludovic Sforza. (*suite*) 72, 470
RESTORI. — Recettes de fauconnerie et éléments de médecine.. 337
STENGEL. — Le chansonnier de Bernart Amoros. (*fin*) 44, 120, 211
THÉROND. — *Dau pioch de Sant-Loup au pioch de Sant-Clar*... 488

VARIÉTÉS

ANGLADE. — La Société des Langues romanes à Bonn..... 86
XXX. — Les noces d'argent de Mistral et l'Allemagne..... 174

BIBLIOGRAPHIE

ALMÉRAS (D'). — Avant la gloire (RIGAL)..... 520
ASCOLI. — La sibilante tra vocali nel toscano (GRAMMONT).... 335
BARBIERA. — La principessa Belgiojoso (PÉLISSIER)..... 522
BARTOLI. — Ueber eine studienreise zur erforschung des altromanischen Dalmatiens (GRAMMONT)..... 92
BERNARDIN. — La comédie italienne en France, et les théâtres de la Foire et du Boulevard (Eug. RIGAL)..... 332

Bourciez. — Les mots espagnols comparés aux mots gascons (Anglade)..... 286
Didkrot.— Paradoxe sur le comédien, édit Dupuy (E. Rigal)... 278
Dupuy. — La jeunesse de Victor Hugo (Rigal)..... 520
Durrieux. — Dictionnaire étymologique de la langue gasconne (Grammont)..... 181
Faguet. — La politique comparée de Montesquieu, Voltaire et Rousseau (Rigal)..... 381
Farmery. — Traductions allemandes de poèmes français au moyen âge (Grammont)..... 281
Girard. — Les cahiers d'un bibliophile. Théâtre de Tristan l'Hermite (Rigal)..... 516
Glachant. — André Chénier critique et critiqué (E. Rigal)... 280
— Essai critique sur le théâtre de Victor Hugo (E. Rigal). 510
Gregorio (G. de). — Etimologie (Grammont)... 499
— Studi glottologici italiani (Grammont)..... 501
Jeanroy. — Règle des chanoinesses augustines (Coulet)..... 378
Joannidès. — La comédie française de 1680 à 1800 (Rigal)... 513
Kempe. — Die ortsnamen des Philomena (Coulet)..... 382
Laurent et Hartmann. — Vocabulaire étymologique de la langue grecque et de la langue latine (Grammont)..... 182
Lemaître — Quatre discours (Rigal)..... 332
Macé. — Essai sur Suétone (T.)..... 184
Marchot. — Petite phonétique du français prélittéraire (Grammont)..... 91
Meyer-Lübke. — Einführung in das studium der romanischen sprachwissenschaft (Grammont)..... 90
Mott (Levis F.). — The provencal lyrik (Anglade)..... 283
Oréans. — Die Leygues'chen reform der franzosischen syntax (Grammont)..... 283
Regnaud. — Le français *quenouille* (Grammont)..... 501
Romania, 1901, 1902 (Constans)..... ..... 176, 524
Vendryès. — L'intensité initiale en latin (Grammont)..... 333
Zeitschrift für romanische philologie (Anglade)..... 530
Livres annoncés sommairement : Baist, p. 334 ; Levi, p. 185 ; Onoranze à Ascoli, p. 335 ; Thomas, p. 185 ; Vabre, p. 185.— Un nouveau dictionnaire de la langue catalane, p. 536 ; Salvioni, pp. 537, 539 ; Marius Sepet, p. 539 ; Dreyfus-Brisac, p. 538. Mélanges linguistiques offerts à Meillet, p. 539 : Santangelo, p. 539. Bolton King, p. 540.
Chronique..... .... 93, 186, 336, 498, 542
Erratum..... 288
Table des matieres 543